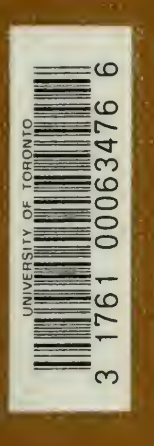

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00063476 6

77

147

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

VOLTAIRE

3

THÉATRE. II

ANCIENNE MAISON J. CLAYE

PARIS. — IMPRIMERIE A. QUANTIN ET Cie

RUE SAINT-BENOIT

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

VOLTAIRE

NOUVELLE ÉDITION

AVEC

NOTICES, PRÉFACES, VARIANTES, TABLE ANALYTIQUE

LES NOTES DE TOUS LES COMMENTATEURS ET DES NOTES NOUVELLES

Conforme pour le texte à l'édition de BEUCHOT

ENRICHIE DES DÉCOUVERTES LES PLUS RÉCENTES

ET MISE AU COURANT

DES TRAVAUX QUI ONT PARU JUSQU'A CE JOUR

PRÉCÉDÉE DE LA

VIE DE VOLTAIRE

PAR CONDORCET

ET D'AUTRES ÉTUDES BIOGRAPHIQUES

Ornée d'un portrait en pied d'après la statue du foyer de la Comédie-Française

THÉATRE — TOME DEUXIÈME



PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

1877

SAMSON

OPÉRA EN CINQ ACTES

NON REPRÉSENTÉ

(1732)

AVERTISSEMENT[1]

M. Rameau, le plus grand musicien de France, mit cet opéra en musique vers l'an 1732[2]. On était près de le jouer, lorsque la même cabale qui depuis fit suspendre les représentations de *Mahomet ou du Fanatisme* empêcha qu'on ne représentât l'opéra de *Samson*. Et tandis qu'on permettait que ce sujet parût sur le théâtre de la Comédie italienne[3], et que Samson y fît des miracles conjointement avec Arlequin[4], on ne permit pas que ce même sujet fût ennobli sur le théâtre de l'Académie de Musique.

Le musicien employa depuis presque tous les airs de *Samson*, dans d'autres compositions lyriques[5] que l'envie n'a pas pu supprimer.

On publie ce poëme dénué de son plus grand charme ; et on le donne seulement comme une esquisse d'un genre extraordinaire. C'est la seule excuse peut-être de l'impression d'un ouvrage

1. Cet *Avertissement*, que je crois de Voltaire, est dans l'édition de 1752 de ses *OEuvres*. C'est dans l'édition de 1746 que *Samson* avait paru pour la première fois, avec une *Préface* qui commençait ainsi :

« Cet opéra qu'on donne au public avait été mis en musique, il y a quelques années, par un homme reconnu pour un des plus habiles musiciens de l'Europe. Des intrigues, qui s'opposent quelquefois au progrès des arts comme à toutes les autres entreprises, privèrent Paris de cette musique.

« On publie le poëme dénué, etc. » (Le reste, comme dans l'*Avertissement*.)

La *Préface* existe encore dans les éditions de 1748 et 1751. (B.)

2. *Samson* était composé dès 1731. Voltaire, dans sa lettre à Thiériot, du 1er décembre 1731, cite un menuet de huit vers, qui devait s'y trouver. J'ai mis cet opéra en 1732 ; c'est la date que lui ont donnée les éditeurs de Kehl.

3. Le 28 février 1717, on avait représenté, sur le théâtre italien, *Samson*, tragi-comédie en cinq actes, de L. Riccoboni. Le 28 février 1730, on joua le *Samson*, tragi-comédie, mise en vers par Romagnesi. Voyez ce que Voltaire en a dit dans ses *Questions sur l'Encyclopédie*. (B.)

4. Arlequin n'est pas nommé parmi les personnages de la pièce ; mais le valet d'Acab emploie l'expression d'Arlequin : *ohimé!* C'est lui qui, dans le cinquième acte, se bat contre un poulet d'Inde ; et peut-être ce rôle se jouait-il avec le costume d'arlequin. (B.)

5. Principalement dans son opéra de *Zoroastre*, joué en 1749.

fait plutôt pour être chanté que pour être lu. Les noms de Vénus et d'Adonis trouvent dans cette tragédie une place plus naturelle qu'on ne le croirait d'abord : c'est en effet sur leurs terres que l'action se passe.

Cicéron, dans son excellent livre *De la Nature des Dieux*[1], dit que la déesse Astarté, révérée des Syriens, était Vénus même, et qu'elle épousa Adonis. On sait de plus qu'on célébrait la fête d'Adonis chez les Philistins. Ainsi ce qui serait ailleurs un mélange absurde du profane et du sacré se place ici de soi-même.

1. Livre III, 23.

SAMSON

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

LA VOLUPTÉ.
PLAISIRS ET AMOURS.
BACCHUS.
HERCULE.
LA VERTU.
SUIVANTS DE LA VERTU.

PROLOGUE.

(Le théâtre représente la salle de l'opéra.

LA VOLUPTÉ, sur son trône, entourée des PLAISIRS et des AMOURS.

LA VOLUPTÉ.

Sur les bords fortunés embellis par la Seine
Je règne dès longtemps.
Je préside aux concerts charmants
Que donne Melpomène.
Amours, Plaisirs, Jeux séducteurs,
Que le loisir fit naître au sein de la mollesse,
Répandez vos douces erreurs;
Versez dans tous les cœurs
Votre charmante ivresse;
Régnez, répandez mes faveurs.

CHŒUR à parodier.

Répandons, etc.

LA VOLUPTÉ.

Venez, mortels, accourez à mes yeux :
Regardez, imitez les enfants de la gloire :
Ils m'ont tous cédé la victoire.
Mars les rendit cruels, et je les rends heureux.

Entrée de héros armés et tenant dans leurs mains des guirlandes de fleurs.)

BACCHUS, à Hercule.

Nous sommes les enfants du maître du tonnerre :
Notre nom jadis redouté
Ne périra point sur la terre;
Mais parlons avec liberté :
Parmi tant de lauriers qui ceignent votre tête,
Dites-moi quelle est la conquête
Dont le grand cœur d'Alcide était le plus flatté.

HERCULE.

Ah ! ne me parlez plus de mes travaux pénibles,

Ni des cieux que j'ai soutenus :
En ces lieux je ne connais plus
Que la charmante Iole et les Plaisirs paisibles.
Mais vous, Bacchus, dont la valeur
Fit du sang des humains rougir la terre et l'onde,
Quel plaisir, quel barbare honneur
Trouvez-vous à troubler le monde?

BACCHUS.

Ariane m'ôte à jamais
Le souvenir de mes brillants forfaits;
Et par mes présents secourables
Je ravis la raison aux mortels misérables,
Pour leur faire oublier tous les maux que j'ai faits.

(Ensemble.)

Volupté, reçois nos hommages;
Enchante dans ces lieux
Les héros, les dieux, et les sages :
Sans tes plaisirs, sans tes doux avantages,
Est-il des sages et des dieux?

UN AMOUR.

Jupiter n'est point heureux
Par les coups de son tonnerre :
Amour, il doit à tes feux
Ces moments si précieux
Qu'il vient goûter sur la terre.

Le dieu qui préside au jour,
Et qui ranime le monde,
Ferait-il son vaste tour
S'il n'allait trouver l'Amour
Qui l'attend au sein de l'onde?
Ici tous les conquérants
Bornent leur grandeur à plaire;
Les sages sont des amants;
Ils cachent leurs cheveux blancs
Sous les myrtes de Cythère.

Mortels, suivez les Amours;
Toute sagesse est folie.
Profitez de vos beaux jours :
Les dieux aimeront toujours;
Soyez dieux dans votre vie.

LA VOLUPTÉ.

Ah ! quelle éclatante lumière
Fait pâlir les clartés du beau jour qui nous luit ?
Quelle est cette nymphe sévère
Que la sagesse conduit ?

CHŒUR.

Fuyons la Vertu cruelle ;
Les Plaisirs sont bannis par elle.

LA VERTU.

Mère des Plaisirs et des Jeux,
Nécessaire aux mortels, et souvent trop fatale,
Non, je ne suis point ta rivale ;
Je viens m'unir à toi pour mieux régner sur eux.
Sans moi, de tes plaisirs l'erreur est passagère ;
Sans toi, l'on ne m'écoute pas :
Il faut que mon flambeau t'éclaire ;
Mais j'ai besoin de tes appas.
Je veux instruire, et je dois plaire.
Viens de ta main charmante orner la Vérité.
Disparaissez, guerriers consacrés par la fable :
Un Alcide véritable
Va paraître en ce lieu, comme vous enchanté.
Chantons sa gloire et sa faiblesse,
Et voyons ce héros, par l'amour abattu,
Adorer encor la Vertu,
Entre les bras de la Mollesse.

CHŒUR DES SUIVANTS DE LA VERTU.

Chantons, célébrons, en ce jour,
Les dangers cruels de l'amour.

FIN DU PROLOGUE.

PERSONNAGES DE LA PIÈCE.

SAMSON.
DALILA.
LE ROI DES PHILISTINS.
LE GRAND-PRÊTRE.
LES CHŒURS.

SAMSON

OPÉRA

ACTE PREMIER.

SCENE I.

(Le théâtre représente une campagne. Les Israélites, couchés sur le bord du fleuve Adonis, déplorent leur captivité.)

DEUX CORYPHÉES.

Tribus captives,
Qui sur ces rives
Traînez vos fers;
Tribus captives,
De qui les voix plaintives
Font retentir les airs,
Adorez dans vos maux le Dieu de l'univers.

CHOEUR.

Adorons dans nos maux le Dieu de l'univers.

UN CORYPHÉE.

Ainsi depuis quarante hivers
Des Philistins le pouvoir indomptable
Nous accable;
Leur fureur est implacable,
Elle insulte aux tourments que nous avons soufferts.

CHOEUR.

Adorons dans nos maux le Dieu de l'univers.

UN CORYPHÉE.

Race malheureuse et divine,
Tristes Hébreux, frémissez tous :
Voici le jour affreux qu'un roi puissant destine
A placer ses dieux parmi nous.

Des prêtres mensongers, pleins de zèle et de rage,
Vont nous forcer à plier les genoux
Devant les dieux de ce climat sauvage :
Enfants du ciel, que ferez-vous ?

CHOEUR.

Nous bravons leur courroux ;
Le Seigneur seul a notre hommage.

CORYPHÉE.

Tant de fidélité sera chère à ses yeux.
Descendez du trône des cieux,
Fille de la Clémence,
Douce Espérance
Trésor des malheureux ;
Venez tromper nos maux, venez remplir nos vœux.
Descendez, douce Espérance.

SCÈNE II.

SECOND CORYPHÉE.

Ah ! déjà je les vois ces pontifes cruels,
Qui d'une idole horrible entourent les autels.

(Les prêtres des idoles dans l'enfoncement autour d'un autel couvert de leurs dieux.)

Ne souillons point nos yeux de ces vains sacrifices ;
Fuyons ces monstres adorés :
De leurs prêtres sanglants ne soyons point complices.

CHOEUR.

Fuyons, éloignons-nous.

LE GRAND-PRÊTRE DES IDOLES.

Esclaves, demeurez,
Demeurez : votre roi par ma voix vous l'ordonne.
D'un pouvoir inconnu lâches adorateurs,
Oubliez-le à jamais lorsqu'il vous abandonne ;
Adorez les dieux ses vainqueurs.
Vous rampez dans nos fers, ainsi que vos ancêtres,
Mutins toujours vaincus, et toujours insolents :
Obéissez, il en est temps,
Connaissez les dieux de vos maîtres.

CHOEUR.

Tombe plutôt sur nous la vengeance du ciel !
Plutôt l'enfer nous engloutisse !

Périsse, périsse
Ce temple et cet autel!

LE GRAND-PRÊTRE.

Rebut des nations, vous déclarez la guerre
Aux dieux, aux pontifes, aux rois?

CHOEUR.

Nous méprisons vos dieux, et nous craignons les lois
Du maître de la terre.

SCÈNE III.

SAMSON entre, couvert d'une peau de lion; LES PERSONNAGES DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE.

SAMSON.

Quel spectacle d'horreur!
Quoi! ces fiers enfants de l'erreur
Ont porté parmi vous ces monstres qu'ils adorent?
Dieu des combats, regarde en ta fureur
Les indignes rivaux que nos tyrans implorent.
Soutiens mon zèle, inspire-moi;
Venge ta cause, venge-toi.

LE GRAND-PRÊTRE.

Profane, impie, arrête!

SAMSON.

Lâches! dérobez votre tête
A mon juste courroux;
Pleurez vos dieux, craignez pour vous.
Tombez, dieux ennemis! soyez réduits en poudre.
Vous ne méritez pas
Que le dieu des combats
Arme le ciel vengeur, et lance ici sa foudre;
Il suffit de mon bras.
Tombez, dieux ennemis! soyez réduits en poudre.

(Il renverse les autels.)

LE GRAND-PRÊTRE.

Le ciel ne punit point ce sacrilége effort?
Le ciel se tait, vengeons sa querelle.
Servons le ciel en donnant la mort
A ce peuple rebelle.

LE CHŒUR DES PRÊTRES.

Servons le ciel en donnant la mort
A ce peuple rebelle.

SCÈNE IV.

SAMSON, LES ISRAÉLITES.

SAMSON.

Vos esprits étonnés sont encore incertains?
Redoutez-vous ces dieux renversés par mes mains?

CHŒUR DES FILLES ISRAÉLITES.

Mais qui nous défendra du courroux effroyable
D'un roi, le tyran des Hébreux?

SAMSON.

Le Dieu dont la main favorable
A conduit ce bras belliqueux
Ne craint point de ces rois la grandeur périssable.
Faibles tribus, demandez son appui;
Il vous armera du tonnerre;
Vous serez redoutés du reste de la terre,
Si vous ne redoutez que lui.

CHŒUR.

Mais nous sommes, hélas! sans armes, sans défense.

SAMSON.

Vous m'avez, c'est assez; tous vos maux vont finir.
Dieu m'a prêté sa force, sa puissance:
Le fer est inutile au bras qu'il veut choisir;
En domptant les lions, j'appris à vous servir.
Leur dépouille sanglante est le noble présage
Des coups dont je ferai périr
Les tyrans qui sont leur image.

AIR.

Peuple, éveille-toi, romps tes fers,
Remonte à ta grandeur première,
Comme un jour Dieu du haut des airs
Rappellera les morts à la lumière
Du sein de la poussière,
Et ranimera l'univers.
Peuple, éveille-toi, romps tes fers,

La liberté t'appelle ;
Tu naquis pour elle ;
Reprends tes concerts.
Peuple, éveille-toi, romps tes fers[1].

AUTRE AIR.

L'hiver détruit les fleurs et la verdure ;
Mais du flambeau des jours la féconde clarté
Ranime la nature,
Et lui rend sa beauté ;
L'affreux esclavage
Flétrit le courage :
Mais la liberté
Relève sa grandeur, et nourrit sa fierté.
Liberté ! liberté !

1. Lors de la translation des cendres de Voltaire au Panthéon, le 10 juillet 1791, le cortége s'arrêta devant les Tuileries, et l'on y chanta ce chœur, mis en musique par Gossec. (B.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

(Le théâtre représente le péristyle du palais du roi : on voit à travers les colonnes des forêts et des collines ; dans le fond de la perspective le roi est sur son trône, entouré de toute sa cour habillée à l'orientale.)

LE ROI.

Ainsi ce peuple esclave, oubliant son devoir,
Contre son roi lève un front indocile.
Du sein de la poussière il brave mon pouvoir.
Sur quel roseau fragile
A-t-il mis son espoir?

UN PHILISTIN.

Un imposteur, un vil esclave,
Samson, les séduit et vous brave :
Sans doute il est armé du secours des enfers.

LE ROI.

L'insolent vit encore? Allez, qu'on le saisisse :
Préparez tout pour son supplice :
Courez, soldats; chargez de fers
Des coupables Hébreux la troupe vagabonde ;
Ils sont les ennemis et le rebut du monde,
Et, détestés partout, détestent l'univers.

CHOEUR DES PHILISTINS, derrière le théâtre.

Fuyons la mort, échappons au carnage ;
Les enfers secondent sa rage.

LE ROI.

J'entends encor les cris de ces peuples mutins :
De leur chef odieux va-t-on punir l'audace?

UN PHILISTIN, entrant sur la scène.

Il est vainqueur, il nous menace ;
Il commande aux destins ;

Il ressemble au dieu de la guerre ;
La mort est dans ses mains.
Vos soldats renversés ensanglantent la terre ;
Le peuple fuit devant ses pas.

LE ROI.

Que dites-vous ? un seul homme, un barbare,
Fait fuir mes indignes soldats ?
Quel démon pour lui se déclare ?

SCÈNE II.

LE ROI, LES PHILISTINS autour de lui ; SAMSON, suivi des Hébreux, portant dans une main une massue, et de l'autre une branche d'olivier.

SAMSON.

Roi, prêtres ennemis, que mon Dieu fait trembler,
Voyez ce signe heureux de la paix bienfaisante,
Dans cette main sanglante
Qui vous peut immoler.

CHOEUR DES PHILISTINS.

Quel mortel orgueilleux peut tenir ce langage ?
Contre un roi si puissant quel bras peut s'élever ?

LE ROI.

Si vous êtes un dieu, je vous dois mon hommage ;
Si vous êtes un homme, osez-vous me braver ?

SAMSON.

Je ne suis qu'un mortel ; mais le Dieu de la terre,
Qui commande aux rois,
Qui souffle à son choix
Et la mort et la guerre,
Qui vous tient sous ses lois,
Qui lance le tonnerre,
Vous parle par ma voix.

LE ROI.

Eh bien ! quel est ce dieu ? quel est le témoignage
Qu'il daigne m'annoncer par vous ?

SAMSON.

Vos soldats mourant sous mes coups,
La crainte où je vous vois, mes exploits, mon courage.
Au nom de ma patrie, au nom de l'Éternel,
Respectez désormais les enfants d'Israël,

Et finissez leur esclavage.

LE ROI.

Moi, qu'au sang philistin je fasse un tel outrage!
Moi, mettre en liberté ces peuples odieux!
Votre dieu serait-il plus puissant que mes dieux?

SAMSON.

Vous allez l'éprouver; voyez si la nature
Reconnaît ses commandements.
Marbres, obéissez; que l'onde la plus pure
Sorte de ces rochers, et retombe en torrents.

(On voit des fontaines jaillir dans l'enfoncement.)

CHŒUR.

Ciel! ô ciel! à sa voix on voit jaillir cette onde
Des marbres amollis!
Les éléments lui sont soumis!
Est-il le souverain du monde?

LE ROI.

N'importe; quel qu'il soit, je ne puis m'avilir
A recevoir des lois de qui doit me servir.

SAMSON.

Eh bien! vous avez vu quelle était sa puissance,
Connaissez quelle est sa vengeance.
Descendez, feux des cieux, ravagez ces climats:
Que la foudre tombe en éclats;
De ces fertiles champs détruisez l'espérance.

(Tout le théâtre paraît embrasé.)

Brûlez, moissons; séchez, guérets;
Embrasez-vous, vastes forêts.

(Au roi.)

Connaissez quelle est sa vengeance.

CHŒUR.

Tout s'embrase, tout se détruit;
Un dieu terrible nous poursuit.
Brûlante flamme, affreux tonnerre,
Terribles coups!
Ciel! ô ciel! sommes-nous
Au jour où doit périr la terre?

LE ROI.

Suspends, suspends cette rigueur,
Ministre impérieux d'un dieu plein de fureur!
Je commence à reconnaître
Le pouvoir dangereux de ton superbe maître;

Mes dieux longtemps vainqueurs commencent à céder,
C'est à leur voix à me résoudre.

SAMSON.

C'est à la sienne à commander.
Il nous avait punis, il m'arme de sa foudre:
A tes dieux infernaux va porter ton effroi;
Pour la dernière fois peut-être tu contemples
Et ton trône et leurs temples:
Tremble pour eux et pour toi!

SCÈNE III.

SAMSON, CHOEUR D'ISRAÉLITES.

SAMSON.

Vous que le ciel console après des maux si grands,
Peuples, osez paraître aux palais des tyrans:
Sonnez, trompette, organe de la gloire;
Sonnez, annoncez ma victoire.

LES HÉBREUX.

Chantons tous ce héros, l'arbitre des combats:
Il est le seul dont le courage
Jamais ne partage
La victoire avec les soldats.
Il va finir notre esclavage.
Pour nous est l'avantage;
La gloire est à son bras;
Il fait trembler sur leur trône
Les rois maîtres de l'univers,
Les guerriers au champ de Bellone,
Les faux dieux au fond des enfers.

CHOEUR.

Sonnez, trompette, organe de sa gloire;
Sonnez, annoncez sa victoire.

LES HÉBREUX.

Le défenseur intrépide
D'un troupeau faible et timide
Garde leurs paisibles jours
Contre le peuple homicide
Qui rugit dans les antres sourds:

Le berger se repose, et sa flûte soupire
Sous ses doigts le tendre délire
De ses innocentes amours.

CHOEUR.

Sonnez, trompette, organe de sa gloire;
Sonnez, annoncez sa victoire.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

(Le théâtre représente un bocage et un autel, où sont Mars, Vénus, et les dieux de Syrie.)

LE ROI, LE GRAND-PRÊTRE DE MARS, DALILA, prêtresse de Vénus; CHOEUR.

LE ROI.

Dieux de Syrie,
Dieux immortels,
Écoutez, protégez un peuple qui s'écrie
Au pied de vos autels.
Éveillez-vous, punissez la furie
De vos esclaves criminels.
Votre peuple vous prie :
Livrez en nos mains
Le plus fier des humains.

CHOEUR.

Livrez en nos mains
Le plus fier des humains.

LE GRAND-PRÊTRE.

Mars terrible,
Mars invincible,
Protége nos climats ;
Prépare
A ce barbare
Les fers et le trépas.

DALILA.

O Vénus ! déesse charmante,
Ne permets pas que ces beaux jours
Destinés aux amours
Soient profanés par la guerre sanglante.

CHOEUR.

Livrez en nos mains
Le plus fier des humains.

ORACLE DES DIEUX DE SYRIE.

« Samson nous a domptés ; ce glorieux empire
Touche à son dernier jour;
Fléchissez ce héros ; qu'il aime, qu'il soupire :
Vous n'avez d'espoir qu'en l'Amour. »

DALILA.

Dieu des plaisirs, daigne ici nous instruire
Dans l'art charmant de plaire et de séduire ;
Prête à nos yeux tes traits toujours vainqueurs.
Apprends-nous à semer de fleurs
Le piége aimable où tu veux qu'on l'attire.

CHOEUR.

Dieu des plaisirs, daigne ici nous instruire
Dans l'art charmant de plaire et de séduire.

DALILA.

D'Adonis c'est aujourd'hui la fête ;
Pour ses jeux la jeunesse s'apprête.
Amour, voici le temps heureux
Pour inspirer et pour sentir tes feux.

CHOEUR DES FILLES.

Amour, voici le temps, etc.
Dieu des plaisirs, etc.

DALILA.

Il vient plein de colère, et la terreur le suit :
Retirons-nous sous cet épais feuillage.

(Elle se retire avec les filles de Gaza et les prêtresses.)

Implorons le dieu qui séduit
Le plus ferme courage.

SCÈNE II.

SAMSON.

Le dieu des combats m'a conduit
Au milieu du carnage ;
Devant lui tout tremble et tout fuit.
Le tonnerre, l'affreux orage,
Dans les champs font moins de ravage

Que son nom seul n'en a produit
Chez le Philistin plein de rage.
Tous ceux qui voulaient arrêter
Ce fier torrent dans son passage
N'ont fait que l'irriter :
Ils sont tombés ; la mort est leur partage.
(On entend une harmonie douce.)
Ces sons harmonieux, ces murmures des eaux,
Semblent amollir mon courage.
Asile de la paix, lieux charmants, doux ombrage,
Vous m'invitez au repos.
(Il s'endort sur un lit de gazon.)

SCÈNE III.

DALILA, SAMSON.

CHOEUR DES PRÊTRESSES DE VÉNUS, revenant sur la scène.
Plaisirs flatteurs, amollissez son âme,
Songes charmants, enchantez son sommeil.

FILLES DE GAZA.
Tendre Amour, éclaire son réveil.
Mets dans nos yeux ton pouvoir et ta flamme.

DALILA.
Vénus, inspire-nous, préside à ce beau jour.
Est-ce là ce cruel, ce vainqueur homicide ?
Vénus, il semble né pour embellir ta cour.
Armé, c'est le dieu Mars ; désarmé, c'est l'Amour.
Mon cœur, mon faible cœur devant lui s'intimide.
Enchaînons de fleurs
Ce guerrier terrible ;
Que ce cœur farouche, invincible,
Se rende à tes douceurs.

CHOEUR.
Enchaînons de fleurs
Ce héros terrible.

SAMSON se réveille, entouré des filles de Gaza.
Où suis-je ? en quels climats me vois-je transporté ?
Quels doux concerts se font entendre !
Quels ravissants objets viennent de me surprendre !
Est-ce ici le séjour de la félicité ?

DALILA, à Samson.

Du charmant Adonis nous célébrons la fête;
L'Amour en ordonna les jeux;
C'est l'Amour qui les apprête:
Puissent-ils mériter un regard de vos yeux!

SAMSON.

Quel est cet Adonis dont votre voix aimable
Fait retentir ce beau séjour?

DALILA.

C'était un héros indomptable,
Qui fut aimé de la mère d'Amour.
Nous chantons tous les ans cette aimable aventure.

SAMSON.

Parlez, vous m'allez enchanter:
Les vents viennent de s'arrêter;
Ces forêts, ces oiseaux, et toute la nature,
Se taisent pour vous écouter.

DALILA se met à côté de Samson. Le chœur se range autour d'eux. Dalila chante cette cantatille, accompagnée de peu d'instruments qui sont sur le théâtre.

Vénus dans nos climats souvent daigne se rendre;
C'est dans nos bois qu'on vient apprendre
De son culte charmant tous les secrets divins.
Ce fut près de cette onde, en ces riants jardins,
Que Vénus enchanta le plus beau des humains.
Alors tout fut heureux dans une paix profonde;
Tout l'univers aima dans le sein du loisir.
Vénus donnait au monde
L'exemple du plaisir.

SAMSON.

Que ses traits ont d'appas! que sa voix m'intéresse!
Que je suis étonné de sentir la tendresse!
De quel poison charmant je me sens pénétré!

DALILA.

Sans Vénus, sans l'Amour, qu'aurait-il pu prétendre?
Dans nos bois il est adoré.
Quand il fut redoutable, il était ignoré:
Il devint dieu dès qu'il fut tendre.
Depuis cet heureux jour
Ces prés, cette onde, cet ombrage,
Inspirent le plus tendre amour
Au cœur le plus sauvage.

SAMSON.

O ciel, ô troubles inconnus!
J'étais ce cœur sauvage, et je ne le suis plus.
Je suis changé; j'éprouve une flamme naissante.
(A Dalila.)
Ah! s'il était une Vénus,
Si des Amours cette reine charmante
Aux mortels en effet pouvait se présenter,
Je vous prendrais pour elle, et croirais la flatter.

DALILA.

Je pourrais de Vénus imiter la tendresse.
Heureux qui peut brûler des feux qu'elle a sentis!
Mais j'eusse aimé peut-être un autre qu'Adonis,
Si j'avais été la déesse.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, LES HÉBREUX.

LES HÉBREUX.

Ne tardez point, venez; tout un peuple fidèle
Est prêt à marcher sous vos lois:
Soyez le premier de nos rois;
Combattez et régnez: la gloire vous appelle.

SAMSON.

Je vous suis, je le dois; j'accepte vos présents.
Ah!... quel charme puissant m'arrête!
Ah! différez du moins, différez quelque temps
Ces honneurs brillants qu'on m'apprête.

CHŒUR DES FILLES DE GAZA.

Demeurez, présidez à nos fêtes;
Que nos cœurs soient ici vos conquêtes.

DALILA.

Oubliez les combats;
Que la paix vous attire.
Vénus vient vous sourire,
L'Amour vous tend les bras.

LES HÉBREUX.

Craignez le plaisir décevant
Où votre grand cœur s'abandonne;

L'Amour nous dérobe souvent
Les biens que la gloire nous donne.

CHOEUR DES FILLES.

Demeurez, présidez à nos fêtes;
Que nos cœurs soient vos tendres conquêtes.

DEUX HÉBREUX.

Venez, venez, ne tardez pas :
Nos cruels ennemis sont prêts à nous surprendre :
Rien ne peut nous défendre
Que votre invincible bras.

CHOEUR DES FILLES.

Demeurez, présidez à nos fêtes,
Que nos cœurs soient vos tendres conquêtes.

SAMSON.

Je m'arrache à ces lieux... Allons, je suis vos pas.
Prêtresse de Vénus, vous, sa brillante image,
Je ne quitte point vos appas
Pour le trône des rois, pour ce grand esclavage;
Je les quitte pour les combats.

DALILA.

Me faudra-t-il longtemps gémir de votre absence?

SAMSON.

Fiez-vous à vos yeux de mon impatience.
Est-il un plus grand bien que celui de vous voir?
Les Hébreux n'ont que moi pour unique espérance,
Et vous êtes mon seul espoir.

SCÈNE V.

DALILA.

Il s'éloigne, il me fuit, il emporte mon âme;
Partout il est vainqueur :
Le feu que j'allumais m'enflamme;
J'ai voulu l'enchaîner, il enchaîne mon cœur.
O mère des Plaisirs, le cœur de ta prêtresse
Doit être plein de toi, doit toujours s'enflammer!
O Vénus! ma seule déesse,
La tendresse est ma loi, mon devoir est d'aimer.
Écho, voix errante,
Légère habitante

De ce beau séjour,
Écho, monument de l'amour,
Parle de ma faiblesse au héros qui m'enchante.
Favoris du printemps, de l'amour et des airs,
Oiseaux dont j'entends les concerts,
Chers confidents de ma tendresse extrême,
Doux ramage des oiseaux,
Voix fidèle des échos,
Répétez à jamais : Je l'aime, je l'aime.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

LE GRAND-PRÊTRE, DALILA.

LE GRAND-PRÊTRE.

Oui, le roi vous accorde à ce héros terrible ;
Mais vous entendez à quel prix :
Découvrez le secret de sa force invincible,
Qui commande au monde surpris ;
Un tendre hymen, un sort paisible,
Dépendront du secret que vous aurez appris.

DALILA.

Que peut-il me cacher ? il m'aime :
L'indifférent seul est discret ;
Samson me parlera, j'en juge par moi-même :
L'amour n'a point de secret.

SCÈNE II.

DALILA.

Secourez-moi, tendres Amours,
Amenez la paix sur la terre ;
Cessez, trompettes et tambours,
D'annoncer la funeste guerre ;
Brillez, jour glorieux, le plus beau de mes jours.
Hymen, Amour, que ton flambeau l'éclaire ;
Qu'à jamais je puisse plaire,
Puisque je sens que j'aimerai toujours !
Secondez-moi, tendres Amours,
Amenez la paix sur la terre.

SCÈNE III.

SAMSON, DALILA.

SAMSON.

J'ai sauvé les Hébreux par l'effort de mon bras,
Et vous sauvez par vos appas
Votre peuple et votre roi même :
C'est pour vous mériter que j'accorde la paix.
Le roi m'offre son diadème,
Et je ne veux que vous pour prix de mes bienfaits.

DALILA.

Tout vous craint en ces lieux; on s'empresse à vous plaire.
Vous régnez sur vos ennemis;
Mais de tous les sujets que vous venez de faire,
Mon cœur vous est le plus soumis.

SAMSON ET DALILA, ensemble.

N'écoutons plus le bruit des armes;
Myrte amoureux, croissez près des lauriers;
L'amour est le prix des guerriers,
Et la gloire en a plus de charmes.

SAMSON.

L'hymen doit nous unir par des nœuds éternels.
Que tardez-vous encore?
Venez, qu'un pur amour vous amène aux autels
Du dieu des combats que j'adore.

DALILA.

Ah ! formons ces doux nœuds au temple de Vénus.

SAMSON.

Non, son culte est impie, et ma loi le condamne;
Non, je ne puis entrer dans ce temple profane.

DALILA.

Si vous m'aimez il ne l'est plus.
Arrêtez, regardez cette aimable demeure.
C'est le temple de l'univers;
Tous les mortels, à tout âge, à toute heure,
Y viennent demander des fers.
Arrêtez, regardez cette aimable demeure,
C'est le temple de l'univers.

SCÈNE IV.

SAMSON, DALILA, CHŒUR DE DIFFÉRENTS PEUPLES, DE GUERRIERS, DE PASTEURS.

(Le temple de Vénus paraît dans toute sa splendeur.)

DALILA.

AIR.

Amour, volupté pure,
Ame de la nature,
Maître des éléments,
L'univers n'est formé, ne s'anime et ne dure
Que par tes regards bienfaisants.
Tendre Vénus, tout l'univers t'implore,
Tout n'est rien sans tes feux!
On craint les autres dieux, c'est Vénus qu'on adore :
Ils règnent sur le monde, et tu règnes sur eux.

GUERRIERS.

Vénus, notre fier courage,
Dans le sang, dans le carnage,
Vainement s'endurcit;
Tu nous désarmes;
Nous rendons les armes:
L'horreur à ta voix s'adoucit.

UNE PRÊTRESSE.

Chantez, oiseaux, chantez; votre ramage tendre
Est la voix des plaisirs.
Chantez; Vénus doit vous entendre;
Portez-lui nos soupirs.
Les filles de Flore
S'empressent d'éclore
Dans ce séjour;
La fraîcheur brillante
De la fleur naissante
Se passe en un jour :
Mais une plus belle
Naît auprès d'elle,
Plaît à son tour;
Sensible image

Des plaisirs du bel âge,
Sensible image
Du charmant Amour!

SAMSON.

Je n'y résiste plus : le charme qui m'obsède
Tyrannise mon cœur, enivre tous mes sens :
Possédez à jamais ce cœur qui vous possède,
Et gouvernez tous mes moments.
Venez : vous vous troublez...

DALILA.

Ciel ! que vais-je lui dire ?

SAMSON.

D'où vient que votre cœur soupire ?

DALILA.

Je crains de vous déplaire, et je dois vous parler.

SAMSON.

Ah ! devant vous, c'est à moi de trembler.
Parlez, que voulez-vous ?

DALILA.

Cet amour qui m'engage
Fait ma gloire et mon bonheur ;
Mais il me faut un nouveau gage
Qui m'assure de votre cœur.

SAMSON.

Prononcez ; tout sera possible
A ce cœur amoureux.

DALILA.

Dites-moi par quel charme heureux,
Par quel pouvoir secret cette force invincible ?...

SAMSON.

Que me demandez-vous ? C'est un secret terrible
Entre le ciel et moi.

DALILA.

Ainsi vous doutez de ma foi ?
Vous doutez, et m'aimez !...

SAMSON.

Mon cœur est trop sensible ;
Mais ne m'imposez point cette funeste loi.

DALILA.

Un cœur sans confiance est un cœur sans tendresse.

SAMSON.

N'abusez point de ma faiblesse.

DALILA.

Cruel! quel injuste refus!
Notre hymen en dépend; nos nœuds seraient rompus.

SAMSON.

Que dites-vous?...

DALILA.

Parlez, c'est l'amour qui vous prie.

SAMSON.

Ah! cessez d'écouter cette funeste envie.

DALILA.

Cessez de m'accabler de refus outrageants.

SAMSON.

Eh bien! vous le voulez; l'amour me justifie:
Mes cheveux, à mon Dieu consacrés dès longtemps,
De ses bontés pour moi sont les sacrés garants:
Il voulut attacher ma force et mon courage
A de si faibles ornements:
Ils sont à lui; ma gloire est son ouvrage.

DALILA.

Ces cheveux, dites-vous?

SAMSON.

Qu'ai-je dit? malheureux!
Ma raison revient; je frissonne
De l'abîme où j'entraîne avec moi les Hébreux.

TOUS DEUX ensemble.

La terre mugit, le ciel tonne,
Le temple disparaît, l'astre du jour s'enfuit,
L'horreur épaisse de la nuit
De son voile affreux m'environne.

SAMSON.

J'ai trahi de mon Dieu le secret formidable.
Amour! fatale volupté!
C'est toi qui m'as précipité
Dans un piége effroyable;
Et je sens que Dieu m'a quitté.

SCÈNE V.

LES PHILISTINS, SAMSON, DALILA.

LE GRAND-PRÊTRE DES PHILISTINS.

Venez: ce bruit affreux, ces cris de la nature

Ce tonnerre, tout nous assure
Que du dieu des combats il est abandonné.

DALILA.

Que faites-vous, peuple parjure?

SAMSON.

Quoi! de mes ennemis je suis environné!

(Il combat.)

Tombez, tyrans...

LES PHILISTINS.

Cédez, esclave.

(Ensemble.)

Frappons l'ennemi qui nous brave.

DALILA.

Arrêtez, cruels! arrêtez;
Tournez sur moi vos cruautés.

SAMSON.

Tombez, tyrans...

LES PHILISTINS, combattant.

Cédez, esclave.

SAMSON.

Ah! quelle mortelle langueur!
Ma main ne peut porter cette fatale épée,
Ah, Dieu! ma valeur est trompée;
Dieu retire son bras vainqueur.

LES PHILISTINS.

Frappons l'ennemi qui nous brave:
Il est vaincu; cédez, esclave.

SAMSON, entre leurs mains.

Non, lâches! non, ce bras n'est point vaincu par vous;
C'est Dieu qui me livre à vos coups.

(On l'emmène.)

SCÈNE VI.

DALILA.

O désespoir! ô tourments! ô tendresse!
Roi cruel! peuples inhumains!
O Vénus, trompeuse déesse!
Vous abusiez de ma faiblesse.
Vous avez préparé, par mes fatales mains,
L'abîme horrible où je l'entraîne;

Vous m'avez fait aimer le plus grand des humains
Pour hâter sa mort et la mienne.
Trône, tombez ; brûlez, autels,
Soyez réduits en poudre.
Tyrans affreux, dieux cruels,
Puisse un dieu plus puissant écraser de sa foudre
Vous et vos peuples criminels !

CHOEUR, derrière le théâtre.

Qu'il périsse,
Qu'il tombe en sacrifice
A nos dieux.

DALILA.

Voix barbares ! cris odieux !
Allons partager son supplice.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

SAMSON, enchaîné; GARDES.

Profonds abîmes de la terre[1],
Enfer, ouvre-toi!
Frappez, tonnerre,
Écrasez-moi!
Mon bras a refusé de servir mon courage;
Je suis vaincu, je suis dans l'esclavage;
Je ne te verrai plus, flambeau sacré des cieux;
Lumière, tu fuis de mes yeux.
Lumière, brillante image
D'un Dieu ton auteur,
Premier ouvrage
Du créateur;
Douce lumière,
Nature entière,
Des voiles de la nuit l'impénétrable horreur
Te cache à ma triste paupière.
Profonds abîmes, etc.

SCÈNE II.

SAMSON, CHOEUR D'HÉBREUX.

PERSONNAGES DU CHOEUR.

Hélas! nous t'amenons nos tribus enchaînées,
Compagnes infortunées
De ton horrible douleur.

1. Ce morceau fut célèbre.

SAMSON.

Peuple saint, malheureuse race,
Mon bras relevait ta grandeur;
Ma faiblesse a fait ta disgrâce.
Quoi! Dalila me fuit! Chers amis, pardonnez
A de si honteuses alarmes.

PERSONNAGES DU CHOEUR.

Elle a fini ses jours infortunés.
Oublions à jamais la cause de nos larmes.

SAMSON.

Quoi! j'éprouve un malheur nouveau!
Ce que j'adore est au tombeau!
Profonds abîmes de la terre,
Enfer, ouvre-toi!
Frappez, tonnerre,
Écrasez-moi!

SAMSON ET DEUX CORYPHÉES.

TRIO.

Amour, tyran que je déteste,
Tu détruis la vertu, tu traînes sur tes pas
L'erreur, le crime, le trépas:
Trop heureux qui ne connaît pas
Ton pouvoir aimable et funeste!

UN CORYPHÉE.

Vos ennemis cruels s'avancent en ces lieux;
Ils viennent insulter au destin qui nous presse;
Ils osent imputer au pouvoir de leurs dieux
Les maux affreux où Dieu nous laisse.

SCÈNE III.

LE ROI, CHOEUR DE PHILISTINS, SAMSON, CHOEUR D'HÉBREUX.

LE ROI.

Élevez vos accents vers vos dieux favorables;
Vengez leurs autels, vengez-nous.

CHOEUR DE PHILISTINS.

Élevons nos accents, etc.

CHOEUR D'ISRAÉLITES.

Terminons nos jours déplorables.

SAMSON.

O Dieu vengeur! ils ne sont point coupables;
Tourne sur moi tes coups.

CHŒUR DE PHILISTINS.

Élevons nos accents vers nos dieux favorables;
Vengeons leurs autels, vengeons-nous.

SAMSON.

O Dieu!... pardonne.

CHŒUR DE PHILISTINS.

Vengeons-nous.

LE ROI.

Inventons, s'il se peut, un nouveau châtiment:
Que le trait de la mort, suspendu sur sa tête,
Le menace encore et s'arrête;
Que Samson dans sa rage entende notre fête;
Que nos plaisirs soient son tourment.

SCÈNE IV.

SAMSON, LES ISRAÉLITES, LE ROI, LES PRÊTRESSES DE VÉNUS, LES PRÊTRES DE MARS.

UNE PRÊTRESSE.

Tous nos dieux étonnés, et cachés dans les cieux,
Ne pouvaient sauver notre empire:
Vénus avec un sourire
Nous a rendus victorieux:
Mars a volé, guidé par elle:
Sur son char tout sanglant,
La Victoire immortelle
Tirait son glaive étincelant
Contre tout un peuple infidèle,
Et la nuit éternelle
Va dévorer leur chef interdit et tremblant.

UNE AUTRE.

C'est Vénus qui défend aux tempêtes
De gronder sur nos têtes.
Notre ennemi cruel
Entend encor nos fêtes,
Tremble de nos conquêtes,
Et tombe à son autel.

LE ROI.

Eh bien ! qu'est devenu ce dieu si redoutable,
Qui par tes mains devait nous foudroyer ?
Une femme a vaincu ce fantôme effroyable,
Et son bras languissant ne peut se déployer.
Il t'abandonne, il cède à ma puissance ;
Et tandis qu'en ces lieux j'enchaîne les destins,
Son tonnerre, étouffé dans ses débiles mains,
Se repose dans le silence.

SAMSON.

Grand Dieu ! j'ai soutenu cet horrible langage,
Quand il n'offensait qu'un mortel ;
On insulte ton nom, ton culte, ton autel ;
Lève-toi, venge ton outrage.

CHŒUR DES PHILISTINS.

Tes cris, tes cris ne sont point entendus.
Malheureux, ton dieu n'est plus.

SAMSON.

Tu peux encore armer cette main malheureuse ;
Accorde-moi du moins une mort glorieuse.

LE ROI.

Non, tu dois sentir à longs traits
L'amertume de ton supplice.
Qu'avec toi ton dieu périsse,
Et qu'il soit comme toi méprisé pour jamais.

SAMSON.

Tu m'inspires enfin ; c'est sur toi que je fonde
Mes superbes desseins ;
Tu m'inspires ; ton bras seconde
Mes languissantes mains.

LE ROI.

Vil esclave, qu'oses-tu dire ?
Prêt à mourir dans les tourments,
Peux-tu bien menacer ce formidable empire
A tes derniers moments ?
Qu'on l'immole, il est temps ;
Frappez ; il faut qu'il expire.

SAMSON.

Arrêtez ; je dois vous instruire
Des secrets de mon peuple, et du Dieu que je sers :
Ce moment doit servir d'exemple à l'univers.

LE ROI.

Parle, apprends-nous tous tes crimes;
Livre-nous toutes nos victimes.

SAMSON.

Roi, commande que les Hébreux
Sortent de ta présence et de ce temple affreux.

LE ROI.

Tu seras satisfait.

SAMSON.

La cour qui t'environne,
Tes prêtres, tes guerriers, sont-ils autour de toi?

LE ROI.

Ils y sont tous, explique-toi.

SAMSON.

Suis-je auprès de cette colonne
Qui soutient ce séjour si cher aux Philistins?

LE ROI.

Oui, tu la touches de tes mains.

SAMSON, ébranlant les colonnes.

Temple odieux! que tes murs se renversent,
Que tes débris se dispersent
Sur moi, sur ce peuple en fureur!

CHOEUR.

Tout tombe, tout périt. O ciel! ô Dieu vengeur!

SAMSON.

J'ai réparé ma honte, et j'expire en vainqueur[1].

1. J'ai cru inutile de rapporter ici les huit vers cités par Voltaire dans sa lettre à Thiériot, du 1er décembre 1731, comme faisant partie de *Samson;* je ne saurais indiquer à quelle scène ces vers appartenaient. (B.)

FIN DE SAMSON.

TANIS ET ZÉLIDE

OU

LES ROIS PASTEURS

TRAGÉDIE

POUR ÊTRE MISE EN MUSIQUE

(1733)

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS DE L'ÉDITION DE KEHL[1].

Strabon rapporte que, dans le temps de la plus haute antiquité, il y avait en Égypte des mages si puissants qu'ils disposaient de la vie des rois. C'est une opinion reçue que ces mages opéraient des prodiges terribles, soit par la connaissance des secrets de la nature et par un art qui a péri avec eux, soit par un commerce avec des êtres surnaturels.

On sait que les pasteurs étaient abhorrés dans le pays où ces mages dominaient, et qu'enfin les pasteurs régnèrent en Égypte.

Cet établissement des rois pasteurs, les prodiges des mages confondus, leur pouvoir anéanti, et le commencement du culte d'Osiris et d'Isis, sont le fondement de cet ouvrage.

1. Ce sont eux qui, les premiers, ont publié cette pièce, dont il est question dans la lettre de Voltaire à Thiériot, du 24 juillet 1733. Six vers sont sans rimes : il m'a été impossible de retrouver les vers correspondants. (B.)

PERSONNAGES

ZÉLIDE, fille d'un roi de Memphis.
TANIS, } bergers.
CLÉOFIS, }
PANOPE, confidente de Zélide.
OTOÈS, chef des mages de Memphis.
PHANOR, guerrier de Memphis.
MAGES.
ISIS ET OSIRIS.
BERGERS, BERGÈRES, PEUPLE.
CHOEURS.

TANIS ET ZÉLIDE

TRAGÉDIE

POUR ÊTRE MISE EN MUSIQUE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

ZÉLIDE, PANOPE.

ZÉLIDE.

Dieux bienfaisants, qu'en ce bois on adore,
Protégez-moi toujours contre mes oppresseurs!
Les mages de Memphis me poursuivent encore:
Et de simples bergers sont mes seuls défenseurs.
C'est ici que Tanis a repoussé la rage
De nos implacables vainqueurs.
Je n'ai d'autres plaisirs, dans mes cruels malheurs,
Que de parler de son courage.

PANOPE.

Oubliez-vous Phanor?

ZÉLIDE.

A mon père attaché,
Il a suivi mon sort; je connais sa vaillance.

PANOPE.

Ah! que vous le voyez avec indifférence!

ZÉLIDE.

Il a fait son devoir; mon cœur en est touché.

PANOPE.

Des mages de Memphis il brava la colère.
Depuis que ces tyrans ont détrôné les rois,

Depuis qu'ils ont versé le sang de votre père,
Il s'éleva contre eux, il défendit vos droits.
Il a conduit vos pas : il vous aime ; il espère
Vous mériter par ses exploits.

ZÉLIDE.

Malgré tous ses efforts, errante, poursuivie,
Je périssais près de ces lieux ;
Lui-même allait tomber sous un joug odieux.
Nous devons à Tanis la liberté, la vie.
Que Tanis est grand à mes yeux !

PANOPE.

L'estime et la reconnaissance
Sont le juste prix des bienfaits ;
Mais de simples bergers pourront-ils à jamais
Des tyrans de Memphis braver la violence ?
Votre trône est tombé ; vous n'avez plus d'amis.
Quelle est encor votre espérance ?

ZÉLIDE.

Au seul bras de Tanis je dois ma délivrance.
J'espère tout du généreux Tanis.

SCÈNE II.

ZÉLIDE, PANOPE ; LES BERGERS, armés de lances, entrent avec les bergères, qui portent des houlettes et des instruments de musique champêtre.

CHOEUR DES BERGERS.

Demeurez, régnez sur nos rivages ;
Connaissez la paix et les beaux jours.
La nature a mis dans nos bocages
Les vrais biens ignorés dans les cours.

UNE BERGÈRE.

Sans éclat et sans envie,
Satisfaits de notre sort,
Nous jouissons de la vie ;
Nous ne craignons point la mort.
L'innocence et le courage,
L'amitié, le tendre amour,
Sont la gloire et l'avantage
De ce fortuné séjour.

(Danses.)

UN BERGER.

On peut nous charmer,
Jamais nous abattre;
Nous savons combattre,
Nous savons aimer.

CHOEUR.

Demeurez, régnez sur ces rivages;
Connaissez la paix et les beaux jours.
La nature a mis dans nos bocages
Les vrais biens ignorés dans les cours.

ZÉLIDE.

Pasteurs, heureux pasteurs, aussi doux qu'invincibles,
Vous qui bravez la mort, vous qui bravez les fers
De nos pontifes inflexibles,
Que j'aime vos riants déserts!
Que ce séjour me plaît! que Memphis est sauvage!
Comment avez-vous pu, dans ce bois enchanté,
Près des murs de Memphis, et près de l'esclavage,
Conserver votre liberté?
Comment avez-vous pu vivre toujours sans maître
Dans ces paisibles lieux?

LES BERGERS.

Nous avons conservé les mœurs de nos ancêtres;
Nous bravons les tyrans, et nous aimons nos dieux.

ZÉLIDE.

Que de grandeur, ô ciel! dans la simple innocence!
Respectables mortels! ciel heureux! jours sereins!

LES BERGERS.

C'est ainsi qu'autrefois vivaient tous les humains.

ZÉLIDE.

Mais Tanis parmi vous a-t-il quelque puissance?

LES BERGERS.

Dans notre heureuse égalité,
Tanis a sur nos cœurs la douce autorité
Que ses vertus et sa vaillance
N'ont que trop bien mérité.

SCÈNE III.

ZÉLIDE, TANIS, LE CHŒUR.

TANIS.

Est-il possible, ô dieux! Phanor ose entreprendre
D'exposer vos beaux jours à nos fiers ennemis!
Qu'iriez-vous faire, hélas! aux remparts de Memphis?
Quel sort y pouvez-vous attendre?
Nos campagnes, nos bois, et nos cœurs sont à vous.
Faudra-t-il qu'un peuple perfide,
Que des mages sanglants, une cour homicide,
L'emportent sur des biens si doux!

ZÉLIDE.

Quoi! Phanor, après sa défaite,
Aux rivages du Nil ose-t-il retourner?
Ah! s'il me faut quitter cette aimable retraite,
Tanis veut-il m'abandonner?

TANIS.

Nous ne ravageons point la terre;
Nous défendons nos champs quand ils sont menacés;
Nous détestons l'horrible guerre;
Mais vous changez nos lois dès que vous paraissez.
Au bout de l'univers je suis prêt à vous suivre.
C'était peu de vous secourir;
C'est pour vous qu'il est doux de vivre,
Et c'est en vous vengeant qu'il est doux de mourir.

SCÈNE IV.

ZÉLIDE, TANIS, PHANOR, LE CHŒUR,
SUITE DE PHANOR.

PHANOR.

L'ennemi vient à nous, et pense nous surprendre.
C'est à vous de me seconder;
Tanis, et vous, bergers, allez, allez défendre
Vos passages qu'il faut garder.

TANIS.

Nous n'avons pas besoin de votre ordre suprême :
Vous nous avez vus dans ces lieux
Délivrer la princesse, et vous sauver vous-même ;
Et nous ne connaissons de maître que ses yeux.

PHANOR.

Je commande en son nom.

TANIS.

Que votre orgueil contemple
Et notre zèle et nos exploits ;
Cessez de nous donner des lois,
Et recevez de nous l'exemple.

PHANOR.

Tanis, en d'autres temps votre témérité
Tiendrait un différent langage.

TANIS.

En tout temps mon courage
Méprise et dompte la fierté.

ZÉLIDE.

Arrêtez : quel transport à mes yeux vous divise ?
Ma fortune vous est soumise :
Tout est perdu pour moi si vous n'êtes unis.

TANIS.

C'est assez, pardonnez : je vole, et j'obéis.

SCÈNE V.

ZÉLIDE, PHANOR.

PHANOR.

Non, je ne puis souffrir l'indigne déférence
Dont vous l'honorez à mes yeux :
La seule égalité m'offense ;
L'injurieuse préférence
Est un affront trop odieux.

ZÉLIDE.

Il combat pour vous-même ; est-ce à vous de vous plaindre ?
Vous deviez plus d'égards aux exploits de Tanis.
Il faut ménager, il faut craindre
Les grands cœurs qui nous ont servis.

PHANOR.

Poursuivez, achevez, ingrate ;
Faites tomber sur moi notre commun malheur ;
Elevez jusqu'à vous un barbare, un pasteur.
Oubliez...

ZÉLIDE.

Osez-vous ?...

PHANOR.

Oui, je vois qu'il s'en flatte.
Oui, vous encouragez sa téméraire ardeur.
Votre faiblesse éclate
Dans vos yeux et dans votre cœur.

ZÉLIDE.

Pourquoi soupçonnez-vous que je puisse descendre
Jusqu'à souffrir qu'il vive sous ma loi ?
Vos soupçons menaçants suffiraient pour m'apprendre
Qu'il n'est pas indigne de moi.

PHANOR.

O ciel ! qu'avec raison de ce fatal rivage
Je voulais partir aujourd'hui !
Pouvez-vous à ce point outrager mon courage ?

ZÉLIDE.

Si l'égaler à vous c'est vous faire un outrage,
Surpassez son grand cœur en servant mieux que lui.

CHŒUR DES PASTEURS, derrière la scène.

Aux armes ! aux armes !
Marchons, signalons-nous.

PHANOR.

Eh bien ! je vais périr pour vos perfides charmes ;
Je vais chercher la mort, et j'en chéris les coups.
Vous seule causez mes alarmes ;
Je n'ai point d'ennemis plus funestes que vous.

(Il sort.)

LE CHŒUR.

Aux armes ! aux armes !
Marchons, signalons-nous.

SCÈNE VI.

ZÉLIDE.

Ah! je mérite sa colère.
Je n'osais avouer mes secrets sentiments;
Je vois par ses emportements
Combien Tanis a su me plaire:
Je sens combien je l'aime à son nouveau danger.
Je brûle de le partager.
Que de vertu! que de vaillance!
Dieux! pour sa récompense
Est-ce trop que mon cœur?
Faut-il que ma gloire s'offense
D'une si juste ardeur?
Non, pour sa récompense
Je lui dois tout mon cœur.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

LE PRÊTRE D'ISIS, TANIS, CLÉOFIS.
CHŒUR DE BERGERS ET DE BERGÈRES.

LE CHŒUR DES BERGERS.
Victoire! victoire!
Nos cruels ennemis
Sont tombés sous les coups du généreux Tanis.

LE CHŒUR DES BERGÈRES.
Périsse leur mémoire!
Plaisirs, ne soyez plus bannis.

(Ensemble.)
Triomphe! victoire!

LE PRÊTRE D'ISIS.
Tendre Isis, Osiris, premiers dieux des mortels,
Pourquoi ne régnez-vous qu'en ces heureux bocages?
Ne punirez-vous point ces implacables mages,
Ces ennemis de vos autels?
Aux portes de Memphis nous bravons leur puissance:
Mais est-ce assez pour nous de ne pas succomber?
Quand les verrons-nous tomber
Sous les coups de votre vengeance?

CHŒUR DES BERGERS.
L'aimable liberté règne dans ces beaux lieux;
Quels autres biens demandez-vous aux dieux?

CHŒUR DES BERGÈRES.
Doux bergers, si craints dans les alarmes,
Ne soyez soumis que par nos charmes.

UNE BERGÈRE.
Que ces fleurs nouvelles
Ornent nos pasteurs:

C'est aux belles
A couronner les vainqueurs.

LE CHOEUR DES BERGÈRES.

Doux bergers, si craints dans les alarmes,
Ne soyez soumis que par nos charmes.

(Danses.)

UNE BERGÈRE.

De Vénus oiseaux charmants,
Vous n'êtes pas si fidèles.
Des plus tendres tourterelles
Les transports sont moins touchants.
L'aigle impétueux et rapide
Porte au haut des cieux,
D'un vol moins intrépide,
Le brillant tonnerre des dieux.

LE CHOEUR DES BERGÈRES.

Doux bergers, si craints dans les alarmes,
Ne soyez soumis que par nos charmes.

LE PRÊTRE D'ISIS.

Venez, bergers, il en est temps;
Consacrez à nos dieux les nobles monuments
De la valeur et de la gloire.

LE CHOEUR.

Triomphe! victoire!

SCÈNE II.

TANIS, CLÉOFIS.

CLÉOFIS.

Quoi! vous ne suivez point leurs pas?

TANIS.

Demeure, ne me quitte pas.
Tu connais ma secrète flamme :
Connais le trouble affreux qui déchire mon âme.

CLÉOFIS.

Redoutez-vous Phanor?

TANIS.

Dans mes troubles cruels,
Tout m'alarme auprès de Zélide.

Ami, le plus fier des mortels
Devient l'amant le plus timide.
Je crains ce que j'adore, et tout me fait trembler.
Mes yeux sont éblouis : j'hésite, je chancelle :
Mon cœur parle à ses yeux, ma voix n'ose parler.
. . . .
Je nourris en secret le feu qui me dévore ;
Et lorsque le sommeil vient calmer ma douleur,
Les dieux la redoublent encore.
Osiris m'apparaît précédé des éclairs.
Dans le sein de la nuit profonde,
Autour de lui la foudre gronde ;
Neptune soulève son onde,
Les noirs abîmes sont ouverts.
Qu'ai-je donc fait aux dieux ? quelle menace horrible !

CLÉOFIS.

Osiris vous protége, il a conduit vos pas :
C'est lui qui vous rend invincible ;
Il vous avertissait, il ne menaçait pas.

TANIS.

Osiris, tu connais comme on aime.
Isis, au céleste séjour,
La seule Isis fait ton bonheur suprême.
Dieux qui savez aimer, favorisez l'amour !

(Pendant que Tanis fait cette prière aux dieux, Isis et Osiris descendent dans un nuage brillant.)

SCÈNE III.

ISIS ET OSIRIS, dans le nuage ; TANIS, CLÉOFIS.

ISIS ET OSIRIS.

L'Amour te conduira dans la cité barbare
Où les mages donnent la loi ;
Soutiens le sort affreux que l'Amour t'y prépare,
Et vois le trépas sans effroi.

SCENE IV.

TANIS, CLÉOFIS.

TANIS.

De quel trouble nouveau je sens mon âme atteinte!

CLÉOFIS.

De quelle horreur je suis surpris!

TANIS.

Pour braver les dangers, et voir la mort sans crainte,
Mon cœur n'attendait pas l'oracle d'Osiris;
Mais pour mes tendres feux quel funeste présage!
Quel oracle pour un amant!
O dieux! dont Zélide est l'image,
Peut-on vous déplaire en l'aimant?

SCENE V.

TANIS, ZÉLIDE.

TANIS.

Princesse, dans mes yeux vous lisez mon offense;
Mon crime éclate devant vous.
Je crains la céleste vengeance;
Mais je crains plus votre courroux.

ZÉLIDE.

J'ignore à quels desseins votre cœur s'abandonne.
Je vois en vous mon défenseur.
S'il est un crime au fond de votre cœur,
Je sens que le mien vous pardonne.

TANIS.

Un berger vous adore, et vous lui pardonnez!
Ah! je tremblais à vous le dire:
J'ai bravé les fronts couronnés,
Et leur éclat, et leur empire;
Mon orgueil me trompait; j'écoutai trop sa voix:
Cet orgueil s'abaisse; il commence,
Depuis le jour que je vous vois,
A sentir qu'entre nous il est trop de distance.

ZÉLIDE.

Il n'en est point, Tanis; et s'il en eût été,
L'amour l'aurait fait disparaître.
Ce n'est pas des grandeurs où les dieux m'ont fait naître
Que mon cœur est le plus flatté.

TANIS.

L'amant que votre cœur préfère
Devient le premier des humains;
Vous voir, vous adorer, vous plaire,
Est le plus brillant des destins:
Mais quand vous m'êtes propice,
Le ciel paraît en courroux;
J'aurais cru que sa justice
Pensait toujours comme vous.

ZÉLIDE.

Non, je ne puis douter que le ciel ne vous aime.

TANIS.

Je viens d'entendre ici son oracle suprême:
L'Amour doit dans Memphis me punir à vos yeux.

ZÉLIDE.

Vous punir? vous, Tanis! quelle horrible injustice!
Ah! que plutôt Memphis périsse!
Évitons ces murs odieux,
Évitons cette ville impie et meurtrière.
Je renonce à Memphis, je demeure en ces lieux:
Vos lois seront mes lois, vos dieux seront mes dieux:
Tanis me tiendra lieu de la nature entière:
Je n'y vois plus rien que nous deux.

TANIS ET ZÉLIDE.

Osiris que l'amour engage,
Toujours aimé d'Isis, et toujours amoureux.
Nous serons fidèles, heureux,
Dans cet obscur bocage,
Comme vous l'êtes dans les cieux.

SCÈNE VI.

ZÉLIDE, TANIS, PHANOR.

PHANOR.

Zélide, inhumaine, cruelle!

. . . .

C'est ainsi que je suis trahi !
J'avais tout fait pour vous : l'amour m'en a puni :
Sous les lois d'un pasteur un vil amour vous range !
Ah ! si vous ne craignez, dans vos indignes fers,
Les reproches de l'univers,
Craignez au moins que je me venge.

TANIS.

Vous venger ! et de qui ?

ZÉLIDE.

Calmez ce vain courroux :
Je ne crains l'univers ni vous.
Je dois avouer que je l'aime.
Prétendez-vous forcer un cœur
Qui ne dépend que de lui-même ?
Êtes-vous mon tyran plus que mon défenseur ?
Pardonnez à l'Amour, il règne avec caprice :
Il enchaîne à son choix
Les cœurs des bergers et des rois.
Un berger tel que lui n'a rien dont je rougisse.

PHANOR.

Ah! je rougis pour vous de votre aveuglement :
Mais frémissez du tourment qui m'accable :
Vous avez fait du plus fidèle amant
L'ennemi le plus implacable.
L'asile où l'on trahit ma foi
Ne vous défendra pas de ma rage inflexible ;
Nous verrons si l'amant dont vous suivez la loi
Paraîtra toujours invincible,
Comme il le fut toujours en combattant sous moi.

TANIS.

Vous pouvez l'éprouver, et dès ce moment même ;
Quel plus beau champ pour la valeur ?
Il est doux de combattre aux yeux de ce qu'on aime :
Ne différez pas mon bonheur.

PHANOR.

C'en est trop, et mon bras...

ZÉLIDE, l'arrêtant.

Barbare que vous êtes,
Percez plutôt ce cœur plein de trouble et d'ennui.

TANIS.

Vous daignez arrêter ses fureurs indiscrètes,
Moins par crainte pour moi que par pitié pour lui.

SCÈNE VII.

ZÉLIDE, TANIS, PHANOR, CHŒUR DE BERGERS.

LES BERGERS.

Suspendez, suspendez la fureur inhumaine
Qui vous trouble à nos yeux :
La Discorde et la Haine
N'habitent point ces lieux.

ZÉLIDE.

Phanor, connaissez l'injustice
D'un amour barbare et jaloux.

PHANOR.

Si vous aimez Tanis, il faut que je périsse :
Je suis moins barbare que vous.

SCENE VIII.

ZÉLIDE, TANIS, CHŒUR DE BERGERS.

LE CHŒUR.

O Discorde terrible,
Fille affreuse du tendre Amour,
Respecte ce beau séjour ;
Qu'il soit à jamais paisible !

TANIS.

Laissez mon rival furieux
Exhaler en vain sa rage :
Zélide est mon partage :
J'aurai pour moi tous les dieux.

LE CHŒUR.

O Discorde terrible,
Fille affreuse du tendre Amour,
Respecte ce beau séjour ;
Qu'il soit à jamais paisible !

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

(Le théâtre représente le temple d'Isis et d'Osiris. Les statues de ces dieux sont sur l'autel : elles se donnent la main pour marquer l'union de ces deux divinités.)

SCENE I.

TANIS.

Temple d'Isis où règne la nature,
Beaux lieux sans ornements, images de nos mœurs,
Vous allez couronner une ardeur aussi pure
Que nos offrandes et nos cœurs.
Ni l'amour de Phanor, ni l'éclat des grandeurs,
N'ont séduit la belle Zélide.
. . . .
Zélide est semblable à nos dieux ;
Comme eux sa bonté préfère
Le cœur le plus sincère :
Le reste des mortels est égal à ses yeux.
Moments charmants, moments délicieux,
Hâtez-vous d'embellir ce beau jour qui m'éclaire ;
Hâtez-vous de combler mes vœux.
Temple d'Isis où règne la nature,
Beaux lieux sans ornements, images de nos mœurs,
Vous allez couronner une ardeur aussi pure
Que nos offrandes et nos cœurs.

SCENE II.

TANIS, LE CHOEUR DES BERGERS.

LE CHOEUR.

Jamais l'Amour n'a remporté
Une victoire plus brillante.

TANIS.

Je dois attendre ici la beauté qui m'enchante;
Que ces moments sont lents à mon cœur agité!

LE CHOEUR.

Zélide a dédaigné la grandeur éclatante:
Zélide est comme nous, elle est simple et constante;
Et ses vertus égalent sa beauté.

GRAND CHOEUR.

Jamais l'Amour n'a remporté
Une victoire plus brillante.

UN BERGER.

Dans le prochain bocage orné par ses appas,
La pompe de l'hymen, et son bonheur s'apprête;
Nos bergers parent sa tête
Des fleurs qui naissent sous ses pas.
Phanor avec les siens a quitté nos asiles;
La Discorde fuit pour jamais.
L'Hymen, le tendre Amour, et les Dieux, et la Paix,
Nous assurent des jours tranquilles.

(Danses.)

Dans ce fortuné séjour,
Les timbales et les musettes,
Les sceptres des rois, les houlettes,
Sont unis des mains de l'Amour.

UNE BERGÈRE.

Bientôt, selon l'usage établi parmi nous,
Les pasteurs consacrés aux dieux de nos ancêtres,
Au son de leurs flûtes champêtres,
Vont amener Zélide à son heureux époux.

TANIS.

Viens, vole, cher objet; c'est l'Amour qui t'appelle.
Nos chiffres sont tracés sur de jeunes ormeaux;
Le temps les verra croître, et les rendra plus beaux,
Sans pouvoir ajouter à mon amour fidèle.
Ces gazons sont plus verts; une grâce nouvelle
Anime le chant des oiseaux.
Viens, vole, cher objet; c'est l'Amour qui t'appelle.

SCÈNE III.

TANIS, CLÉOFIS, LES BERGERS.

CLÉOFIS.

O perfidie! ô crime! ô douleur éternelle!

TANIS ET LE CHOEUR.

Ciel! quels maux nous annoncez-vous?

CLÉOFIS.

Des soldats de Memphis, et ton rival jaloux...
Ceux qui n'auraient osé combattre contre nous...

TANIS.

Eh bien?

CLÉOFIS.

Ils ont trahi notre simple innocence;
Ils t'enlèvent Zélide!

TANIS.

O fureur! ô vengeance!

LE CHOEUR.

Ils l'enlèvent, ô dieux!

TANIS.

Courons, amis, punissons cet outrage.

CLÉOFIS.

Sur un vaisseau caché près du rivage
Ils ont fendu les flots impétueux.
Sur la foi des serments nous demeurions tranquilles:
C'est la première fois qu'ils ont été trahis
Dans le sein de ces doux asiles.
Elle invoquait les dieux, elle appelait Tanis:
Nous ne répondions à ses cris
Que par des sanglots inutiles.

TANIS.

Grands dieux! voilà les maux que vous m'aviez prédits[1]!
Je les verrai ces murs malheureux et coupables,
Ces implacables dieux, ces mages inhumains,
Ces mages affreux dont les mains
Versent le sang des misérables.

1. L'édition de Kehl porte *promis*. C'est d'après un manuscrit que j'ai mis *prédits*. (B.)

Amis, c'est là qu'il faut mourir.
On ne peut vous dompter; on ose vous trahir.
Détruisons cette ville impie.
Amis, c'est à votre valeur
De punir cette perfidie ;
Amis, c'est à votre valeur
De servir ma juste fureur.

LE CHŒUR.

Nous allons tous chercher la mort ou la vengeance ;
Nous marchons sous son étendard.

CLÉOFIS.

Vengeons l'Amour, vengeons l'Innocence ;
Mais craignons d'arriver trop tard.
Il faut franchir ce mont inaccessible,
Et Memphis à nos yeux est un autre univers.

TANIS.

L'Amour ne voit rien d'impossible ;
Tous les chemins lui sont ouverts :
Il traverse la terre et l'onde ;
Il pénètre au sein des enfers ;
Il franchit les bornes du monde :
Croyez-en les transports de mon cœur outragé ;
Memphis me verra mort, ou me verra vengé.
Que vois-je ? quel heureux présage ?
Nos dieux tournent sur moi les plus tendres regards.
Dieux, dont la bonté m'encourage,
Je suis l'Amour et vous : tout m'anime, je pars.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente le temple des mages de Memphis. On voit à droite et à gauche des pyramides et des obélisques : les chapiteaux des colonnes du temple sont chargés des représentations de tous les monstres de l'Égypte.)

SCÈNE I.

OTOÈS, chef des mages ; CHOEUR DE MAGES.

OTOÈS.

Ministres de mes lois que ma vengeance anime,
Phanor a réparé son crime.
Puisse du sang des rois le dangereux parti,
Qui menaçait l'autel et que l'autel opprime,
Tomber anéanti !
Consultons de notre art les secrets formidables :
Voyons par quels terribles coups
Il faut confondre les coupables
Qu'un sacrilége orgueil anima contre nous.

CHOEUR DES MAGES.

O magique puissance !
Sois toujours dans nos mains
L'instrument de la vengeance ;
Fais trembler les faibles humains !

OTOÈS.

Que nos secrets impénétrables
D'une profonde nuit soient à jamais voilés :
Plus ils sont inconnus, plus ils sont vénérables
A nos esclaves aveuglés.

LE CHOEUR.

O magique puissance !
Sois toujours dans nos mains
L'instrument de la vengeance ;
Fais trembler les faibles humains !

OTOÈS.

Commençons nos mystères sombres,
Cachés aux profanes mortels[1].
Du fatal avenir je vais percer les ombres,
Et chercher du Destin les décrets éternels.

Symphonie terrible.

(On peut exprimer par une danse figurée la sombre horreur de ces mystères.)

Que vois-je? quel danger! quelle horreur nous menace!
Un berger, un simple berger
Des rois que j'ai détruits vient rétablir la race!
Il dresse un autel étranger!...
Un dieu vengeur l'amène!... Un dieu vengeur nous chasse!

CHOEUR DES MAGES.

Que tout l'enfer armé prévienne cette audace!

OTOÈS.

Otons toute espérance aux vils séditieux.
Du sang des rois, de ce sang si funeste,
Zélide est le seul reste:
Il faut l'immoler à leurs yeux.

LE CHOEUR.

Soyons inexorables:
N'épargnons pas le sang;
Que la beauté, l'âge, et le rang,
Nous rendent plus impitoyables!

OTOÈS.

Qu'on amène Zélide: il faut tout préparer
Pour ce terrible sacrifice.

SCÈNE II.

OTOÈS, PHANOR, LES MAGES, SUITE DE PHANOR.

PHANOR.

Je viens vous demander le prix de mon service:

1. On lit dans l'édition de Kehl:

Inconnus aux mortels.

Cette correction est encore faite d'après le manuscrit dont j'ai parlé à la note de la page 61. (B.)

Vous me l'avez promis, et je dois l'espérer.
Je ramène les miens sous votre obéissance ;
Zélide est en mes mains ; nos troubles sont finis :
Et Zélide est l'unique prix
Que je veux pour ma récompense.

OTOÈS.

Qu'osez-vous demander?

PHANOR.

Au pied de vos autels
C'est à vous de former cette auguste alliance.

OTOÈS.

Venez la disputer à nos dieux immortels.

PHANOR.

Ciel ! qu'est-ce que j'entends ! je tremble, je frissonne.

OTOÈS.

Après vos complots criminels,
C'est beaucoup si l'on vous pardonne.

(Il rentre dans le temple avec les mages.)

SCÈNE III.

PHANOR, SUITE.

PHANOR.

O crime ! ô projet infernal !
J'entrevois les horreurs que ce temple prépare ;
C'est moi, c'est mon amour barbare
Qui va porter le coup fatal.
Vengez-moi, vengez-vous : prévenez le supplice
Qui nous est à tous destiné.
Qu'attendez-vous de leur justice?
Ces monstres teints de sang n'ont jamais pardonné.
Quel appareil horrible à mes yeux se découvre !
. . . .
Zélide dans les fers ! un glaive sur l'autel !

(Zélide paraît, enchaînée, dans le fond du temple ; il continue.)

Rassemblons nos amis ; secondez mon courage,
Partagez ma honte et ma rage ;
Suivez mon désespoir mortel.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

OTOÈS, ZÉLIDE, LES MAGES.

ZÉLIDE.

Achevez, monstres inflexibles :
Frappez, ministre cruel :
Hâtez les vengeances du ciel
Par vos sacriléges horribles.
Qu'est devenu Tanis ? Ciel ! qu'est-ce que je voi ?

SCÈNE V.

OTOÈS, ZÉLIDE, TANIS, LES MAGES.

TANIS, accourant à l'autel.

Arrêtez, arrêtez, ministres du carnage :
De ce temple sanglant j'apprends quelle est la loi.
La mort doit être mon partage ;
Zélide a mon cœur et ma foi.
Un époux en ces lieux peut s'offrir en victime.
Respectez l'amour qui m'anime ;
Que tous vos coups tombent sur moi.

ZÉLIDE.

O prodige d'amour ! ô comble de l'effroi
Tanis pour moi se sacrifie !

(A Tanis.)

Voici le seul moment de ma funeste vie
Où je puis désirer de n'être point à toi.

(Aux mages.)

Il n'est point mon époux ; c'est en vain qu'il réclame
Des droits si chers, un nom si doux.

TANIS.

Ah ! ne trahissez pas mon espoir et ma flamme !
Que j'emporte au tombeau le bonheur d'être à vous !

ZÉLIDE ET TANIS, ensemble.

Sauvez la moitié de moi-même ;
Frappez, ne différez pas.
Pardonnez à ce que j'aime :
C'est à moi qu'on doit le trépas.

SCÈNE VI.

PHANOR, LES PRÉCÉDENTS.

OTOÈS.

Notre indigne ennemi lui-même se déclare ;
C'est lui qu'ont amené les dieux et les enfers.

TANIS.

Je suis ton ennemi, n'en doute point, barbare.

OTOÈS.

Qu'on le charge de fers :
Commençons par ce sacrifice.
Téméraire, tu périras ;
Mais ton juste supplice
Ne la sauvera pas.
Prenez ce fer sacré. Dieux ! quel affreux prodige !
Ce fer tombe en éclats... ces murs sont teints de sang !...
Ton dieu m'impose en vain par ce nouveau prestige ;
Il reste encor des traits pour te percer le flanc.

ZÉLIDE.

Peuples, un dieu prend sa défense.

PHANOR, à sa suite, arrivant sur la scène.

Amis, suivez mes pas, et vengeons l'innocence.

OTOÈS, aux mages.

Soldats qui me servez, terrassez l'insolence.
Vous, gardez ces deux criminels ;
Vous, marchez, combattez, et vengez les autels.

(Les combattants entrent dans le temple, qui se referme.)

SCÈNE VII.

TANIS, ZÉLIDE, GARDES.

TANIS.

O prodige inutile ! ô douloureuses peines !
Phanor combat pour vous, et je suis dans les chaînes !
Tous les miens m'ont suivi, mais leurs secours sont lents :
Je n'ai pour vous que des vœux impuissants.

CHŒUR, derrière la scène.

Cédez, tombez, mourez, sacriléges coupables ;
Nos traits sont inévitables.

ZÉLIDE.

Entendez-vous les cris des combattants?

TANIS.

Quel son harmonieux se mêle au bruit des armes!
Quel mélange inouï de douceurs et d'alarmes!
. . . .

(On entend une symphonie douce.)

CHOEUR, derrière la scène.

Des dieux équitables
Prennent soin de vos beaux jours;
Des dieux favorables
Protégent vos tendres amours.

TANIS.

Je reconnais la voix de nos dieux secourables;
Ces dieux de l'innocence arment pour vous leurs bras.

CHŒUR DES COMBATTANTS.

Tombez, tyrans; mourez, coupables;
Tombez dans la nuit du trépas.

ZÉLIDE.

Je frémis!

TANIS.

Non, ne craignez pas.
Si mes dieux ont parlé, j'espère en leur clémence;
J'en crois leurs bienfaits et mon cœur:
Ils ont conduit mes pas dans ce séjour d'horreur;
Ils font éclater leur puissance;
Ils étendent leur bras vengeur.

ZÉLIDE ET TANIS.

Dieux bienfaisants, achevez votre ouvrage;
Délivrez l'innocent qui n'espère qu'en vous;
Lancez vos traits, écrasez sous vos coups
Le barbare qui vous outrage.

(Les gardes emmènent Zélide et Tanis.)

ZÉLIDE.

On vous redoute encore, on nous sépare, hélas!
La mort approche, on nous sépare.

TANIS.

Qu'ils tremblent à la voix du ciel qui se déclare!
C'est à nous d'espérer jusqu'au sein du trépas.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

ZÉLIDE, TANIS.

ZÉLIDE.

La mort en ces lieux nous rassemble;
Le sacrifice est prêt, nous périrons ensemble.

TANIS.

Zélide, calmez vos terreurs.

ZÉLIDE.

Nos cruels tyrans sont vainqueurs:
A peine on voit de loin paraître nos pasteurs,
Et Phanor a perdu la vie.

TANIS.

Il méritait la mort; il vous avait trahie.

ZÉLIDE.

Vous êtes seul et désarmé,
Et votre cœur est sans alarmes!

TANIS.

Je vous aime, je suis aimé:
L'amour et les dieux sont mes armes.

ZÉLIDE.

Tanis! mon cher Tanis! sans vous, sans nos amours,
Je braverais la mort qui me menace:
Mais ces mages sanglants sont maîtres de vos jours;
Nous sommes enchaînés: vous êtes sans secours.

TANIS.

Nos chaînes vont tomber; tout va changer de face.

ZÉLIDE.

Quoi! les dieux à ce point voudraient nous protéger!
Fuyons ces lieux...

TANIS.

Moi, fuir, quand je puis vous venger!

ZÉLIDE.

N'abusez point de la faveur céleste ;
Dérobez-vous à ces mages sanglants :
Tout l'enfer est soumis à leur pouvoir funeste ;
La nature obéit à leurs commandements.

TANIS.

Elle obéit à moi.

ZÉLIDE.

Ciel ! qu'est-ce que j'entends ?

TANIS.

D'Isis et d'Osiris les destins m'ont fait naître.

ZÉLIDE.

Ah ! vous êtes du sang des dieux !
Vous savez assez qu'à mes yeux
Vous seul étiez digne d'en être.

TANIS.

Ils daignaient m'éprouver par les plus rudes coups :
Ils n'ont voulu me reconnaître
Qu'après m'avoir enfin rendu digne de vous.
Lorsque ces tyrans sanguinaires
Nous séparaient par un barbare effort,
J'ai revu mes dieux tutélaires ;
Ils m'ont appris ma gloire, ils ont changé mon sort ;
Ils ont mis dans mes mains le tonnerre et la mort.
Vous allez remonter au rang de vos ancêtres ;
L'Égypte va changer et de dieux et de maîtres.

ZÉLIDE.

Un si grand changement est digne de vos mains.
Mais je vois avancer ces mages inflexibles.
Hélas ! je vous aime ; et je crains...

TANIS.

Ils trembleront bientôt, ces tyrans si terribles.

SCÈNE II.

TANIS, ZÉLIDE, OTOÈS, LES MAGES, LE PEUPLE.

OTOÈS.

Peuples, prosternez-vous ; terre entière, adorez
Les éternels arrêts de nos dieux redoutables ;
Monstres de l'Égypte, accourez ;
Connaissez ma voix, dévorez

Ces audacieux coupables,
Au fer de l'autel échappés.

TANIS.

Osiris, mon père, frappez;
Lancez du haut des cieux vos traits inévitables.

(Des flèches, lancées par des mains invisibles, percent les monstres qui se sont répandus sur la scène.)

LES MAGES.

O ciel! se peut-il concevoir
Qu'on égale notre pouvoir!

OTOÈS.

Art terrible et divin, déployez vos prodiges;
Confondez ces nouveaux prestiges!
Sortez des gouffres des enfers,
Du brûlant Phlégéton, flammes étincelantes!

(On voit s'élever des tourbillons de flammes.)

TANIS.

Cieux, à ma voix soyez ouverts!
Torrents suspendus dans les airs,
Venez, et détruisez ces flammes impuissantes!

(Des cascades d'eau sortent des obélisques du temple, et éteignent les flammes.)

CHŒUR DU PEUPLE.

O ciel! dans ce combat quel dieu sera vainqueur?

OTOÈS.

Vous osez en douter! Que la voix du tonnerre
Gronde et décide en ma faveur!
Éclairs, brillez seuls sur la terre!
Éléments, faites-vous la guerre,
Confondez-vous avec horreur!

TANIS.

Les dieux t'ont exaucé, mais c'est pour ton supplice.
Voici l'instant de leur justice:
L'enfer va succomber, et ton pouvoir finit.
Le ciel s'est enflammé; le tonnerre étincelle.
Tremble, c'est ta voix qui l'appelle:
Il tombe, il frappe, il te punit.

CHŒUR DU PEUPLE.

Ah! les dieux de Tanis sont nos dieux légitimes.

(Le tonnerre tombe; l'autel et les mages sont renversés.)

TANIS.

Autels sanglants, prêtres chargés de crimes,
Soyez détruits, soyez précipités

Dans les éternels abîmes
Du Ténare dont vous sortez !

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, LES BERGERS.

TANIS, aux bergers qui paraissent, armés, sur la scène.
Vous, qui venez venger Zélide,
Le ciel a prévenu vos cœurs et vos exploits.
Sa justice en ces lieux réside ;
Il n'appartient qu'aux dieux de rétablir les rois.
Sur ces débris sanglants, sur ces vastes ruines,
Célébrons les faveurs divines.

. . . .

(Danses.)

LE CHŒUR.
Régnez tous deux dans une paix profonde,
Toujours unis et toujours vertueux.
Fille des rois, enfant des dieux,
Imitez-les, soyez l'amour du monde.

TANIS.
Le calme succède à la guerre.
De nouveaux cieux, une nouvelle terre,
Semblent formés en ce beau jour.
Sur les pas des Vertus les Plaisirs vont paraître :
Tout est l'ouvrage de l'Amour.

. . . .

(Danses.)

LE CHŒUR répète.
Régnez tous deux dans une paix profonde,
Toujours unis et toujours vertueux.
Fille des rois, enfant des dieux,
Imitez-les, soyez l'amour du monde.

FIN DE TANIS ET ZÉLIDE.

ADÉLAÏDE

DU GUESCLIN

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, LE 18 JANVIER 1734;
REPRISE LE 9 SEPTEMBRE 1765.

AVERTISSEMENT

POUR LA PRÉSENTE ÉDITION.

Adélaïde du Guesclin est la première tragédie française (nous entendons depuis l'époque classique) qui soit franchement puisée dans nos traditions, où les personnages portent des noms célèbres dans nos annales, la première du moins qui marque dans notre histoire littéraire. « Deux choses, dit Laharpe, paraissent avoir influé sur le choix du sujet d'*Adélaïde*, et toutes deux tenaient au grand succès de *Zaïre*. Cette pièce si heureuse avait prouvé à l'auteur combien l'amour avait d'empire au théâtre, et combien son génie était propre à le traiter : il voulut tenter un nouvel ouvrage où l'amour dominât entièrement. Il avait vu le plaisir qu'avaient fait les noms français, et l'espèce particulière d'intérêt qu'ils avaient ajoutée à sa tragédie, lorsque les Montmorency, les Châtillon, les de Nesle, les d'Estaing, bordaient les premières loges aux représentations de *Zaïre ;* il résolut de choisir des héros français. Un trait historique, tiré des annales de Bretagne, lui offrit un sujet vraiment tragique. »

Adélaïde était terminée dès le commencement d'avril 1733. Elle fut représentée le 18 janvier 1734. L'événement fut autre que celui sur lequel l'auteur et tous ses amis avaient compté. Trente ans plus tard, Voltaire a raconté les mésaventures de la première représentation, comme on le verra ci-après dans l'Avertissement des éditeurs de Kehl. La seconde représentation fut plus favorable. Le public se figura que l'auteur avait, suivant sa coutume, refondu toute sa pièce. Voltaire n'y avait fait que des corrections fort légères. « J'allai, dit le poëte, qui sortait de maladie, j'allai à l'enterrement d'*Adélaïde* dont le convoi fut assez honorable, et je suis fort content du parterre qui reçut *Adélaïde* mourante et Voltaire ressuscité avec assez de cordialité. »

Il paraît que les spectateurs redemandèrent la pièce à grands cris, mais que l'auteur, résolu à la retirer, ne se laissa point fléchir. C'est ce qu'il dit lui-même dans une lettre à M. Clément, du 19 février 1734. Il ne la fit pas non plus imprimer.

Adélaïde se releva par la suite : elle reparut sous diverses formes et sous différents titres. Enfin la reprise de 1765 fut une revanche éclatante de l'échec de 1734. Lekain, le jour de cette reprise, joua le rôle de Vendôme ; il y obtint un prodigieux succès. Voltaire, pour lui témoigner sa satisfaction, lui accorda la permission de faire imprimer la pièce à son profit.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS DE L'ÉDITION DE KEHL[1].

Cette pièce fut jouée en 1734 sans aucun succès. M. de Voltaire la fit reparaître au théâtre en 1752, sous le nom du *Duc de Foix*, avec des changements. Elle réussit alors, et c'est sous ce titre qu'elle a été d'abord insérée dans l'édition des Œuvres de l'auteur, avec la préface suivante :

« Le fond de cette tragédie n'est point une fiction. Un duc de Bretagne, en 1387, commanda au seigneur de Bavalan d'assassiner le connétable de Clisson. Bavalan, le lendemain, dit au

1. La première édition de cette tragédie parut sous ce titre : *Adélayde du Guesclin, tragédie par M. de Voltaire, représentée, pour la première fois, le 18 janvier 1734, et remise au théâtre le 9 septembre 1765, donnée au public par M. Lekain, comédien ordinaire du roi*. Paris, veuve Duchesne, 1766, in-8°. Elle était précédée d'une *Préface de l'éditeur*, qui commençait ainsi : « L'auteur m'ayant laissé le maître de cette tragédie, j'ai cru ne pouvoir mieux faire que d'imprimer la lettre qu'il écrivait à cette occasion à un de ses amis. »

Venait ensuite cette lettre, qui forme les alinéas 5 à 12 de l'*Avertissement* de Kehl. Après la *Préface* de l'édition de 1766, on trouvait cet *Avertissement de l'éditeur* :

« On osera rappeler ici ce que l'auteur n'a pu dire : c'est que *le Temple du Goût*, qui avait paru quelque temps avant *Adélayde*, fut cause du peu de succès de cette tragédie.

« Bien juger et bien composer, c'en était trop à la fois; on ne le pardonna point à l'auteur. Aujourd'hui le public, plus instruit et plus équitable, a senti que cette pièce joignait aux beautés dont elle est remplie l'avantage d'avoir exposé sur la scène un des plus sublimes cinquièmes actes qui aient encore paru, d'avoir fait entendre pour la première fois des noms chers aux Français, d'avoir peint en vers très-beaux et très-harmonieux les sentiments du patriotisme monarchique, sentiments si puissants sur une nation connue et distinguée dans tous les temps par sa fidélité et son amour pour ses rois. »

La reprise de 1765 fut le sujet de la *Lettre à un ami de province, contenant quelques observations sur* Adélaïde du Guesclin, *tragédie de M. de Voltaire*. Amsterdam (Paris), 1765, in-12 de trente pages. En 1752, il avait paru des *Observations sur la tragédie du* Duc de Foix *de M. de Voltaire, par M. le chevalier de La Morlière*, in-12 de quarante-deux pages. (B.)

duc qu'il avait obéi : le duc alors, voyant toute l'horreur de son crime, et en redoutant les suites funestes, s'abandonna au plus violent désespoir. Bavalan le laissa quelque temps sentir sa faute, et se livrer au repentir; enfin il lui apprit qu'il l'avait aimé assez pour désobéir à ses ordres, etc.

« On a transporté cet événement dans d'autres temps et dans d'autres pays, pour des raisons particulières. »

En 1765, on a donné cette pièce sous son véritable titre; elle eut le plus grand succès, et c'est une des pièces de M. de Voltaire qui font le plus d'effet au théâtre. Lorsqu'elle parut en 1734, il venait de publier *le Temple du Goût*. On ne voulut point souffrir qu'il donnât à la fois des leçons et des exemples. En 1765, on ne fut que juste. Nous joignons ici le fragment d'une lettre que M. de Voltaire écrivit alors à un de ses amis à Paris :

« Quand vous m'apprîtes, monsieur, qu'on jouait à Paris une *Adélaïde du Guesclin* avec quelque succès, j'étais très-loin d'imaginer que ce fût la mienne ; et il importe fort peu au public que ce soit la mienne ou celle d'un autre. Vous savez ce que j'entends par le public. Ce n'est pas l'*univers*[1], comme nous autres, barbouilleurs de papier, l'avons dit quelquefois. Le public, en fait de livres, est composé de quarante ou cinquante personnes, si le livre est sérieux ; de quatre ou cinq cents, lorsqu'il est plaisant ; et d'environ onze ou douze cents, s'il s'agit d'une pièce de théâtre. Il y a toujours dans Paris plus de cinq cent mille âmes qui n'entendent jamais parler de tout cela.

« Il y avait plus de trente ans que j'avais hasardé devant ce public une *Adélaïde du Guesclin*, escortée d'un duc de Vendôme et d'un duc de Nemours, qui n'existèrent jamais dans l'histoire. Le fond de la pièce était tiré des annales de Bretagne, et je l'avais ajustée comme j'avais pu au théâtre, sous des noms supposés. Elle fut sifflée dès le premier acte ; les sifflets redoublèrent au second, quand on vit arriver le duc de Nemours blessé et le bras en écharpe ; ce fut bien pis lorsqu'on entendit, au cinquième, le signal que le duc de Vendôme avait ordonné, et, lorsqu'à la fin le duc de Vendôme disait : *Es-tu content, Coucy?* plusieurs bons plaisants crièrent : *Couci-couci.*

1. On se rappelle ces vers de Voltaire :

> Lefranc de Pompignan dit à tout l'*univers*
> Que le roi lit sa prose et même encor ses vers.

Voyez la satire intitulée : *Le Russe à Paris*. (B.)

« Vous jugez bien que je ne m'obstinai pas contre cette belle réception. Je donnai, quelques années après, la même tragédie sous le nom du *Duc de Foix;* mais je l'affaiblis beaucoup, par respect pour le ridicule. Cette pièce, devenue plus mauvaise, réussit assez ; et j'oubliai entièrement celle qui valait mieux.

« Il restait une copie de cette *Adélaïde* entre les mains des acteurs de Paris ; ils ont ressuscité, sans m'en rien dire, cette défunte tragédie ; ils l'ont représentée telle qu'ils l'avaient donnée en 1734, sans y changer un seul mot, et elle a été accueillie avec beaucoup d'applaudissements : les endroits qui avaient été le plus sifflés ont été ceux qui ont excité le plus de battements de mains.

« Vous me demanderez auquel des deux jugements je me tiens. Je vous répondrai ce que dit un avocat vénitien aux sérénissimes sénateurs devant lesquels il plaidait : *Il mese passato,* disait-il, *le vostre Eccellenze hanno giudicato così ; e questo mese, nella medesima causa, hanno giudicato tutto 'l contrario; e sempre bene.* « Vos Excel-« lences, le mois passé, jugèrent de cette façon ; et ce mois-ci, « dans la même cause, elles ont jugé tout le contraire ; et toujours « à merveille. »

« M. Oghières[1], riche banquier à Paris, ayant été chargé de faire composer une marche pour un des régiments de Charles XII, s'adressa au musicien Mouret. La marche fut exécutée chez le banquier, en présence de ses amis, tous grands connaisseurs. La musique fut trouvée détestable ; Mouret remporta sa marche, et l'inséra dans un opéra qu'il fit jouer. Le banquier et ses amis allèrent à son opéra : la marche fut très-applaudie. « Eh ! voilà « ce que nous voulions, dirent-ils à Mouret ; que ne nous donniez-« vous une pièce dans ce goût-là ? — Messieurs, c'est la même. »

« On ne tarit point sur ces exemples. Qui ne sait que la même chose est arrivée aux idées innées, à l'émétique, et à l'inoculation ? Tour à tour sifflées et bien reçues, les opinions ont ainsi flotté dans les affaires sérieuses, comme dans les beaux-arts et dans les sciences.

Quod petiit spernit, repetit quod nuper omisit.

Hor., liv. I, ép. I, v. 98.

« La vérité et le bon goût n'ont remis leur sceau que dans la

1. Oghières, ou Hoguère, ou Hogguers, était un banquier suisse, menant grand train, recevant la cour et la ville, et propriétaire du château de Châtillon près Clamart. Voltaire fut de sa société en 1748, au moment des intrigues suédoises du baron de Gortz. Voir la *Jeunesse de Voltaire* par M. Gustave Desnoiresterres.

main du Temps. Cette réflexion doit retenir les auteurs des journaux dans les bornes d'une grande circonspection. Ceux qui rendent compte des ouvrages doivent rarement s'empresser de les juger. Ils ne savent pas si le public, à la longue, jugera comme eux; et puisqu'il n'a un sentiment décidé et irrévocable qu'au bout de plusieurs années, que penser de ceux qui jugent de tout sur une lecture précipitée[1]?

1. On a trouvé dans les papiers de M. de Voltaire une tragédie d'*Alamire*, et une autre intitulée : *le duc d'Alençon, ou les Frères ennemis*. Toutes deux sont encore le même sujet qu'*Adélaude*. La scène de la première est en Espagne, et ressemble beaucoup plus au *Duc de Foix* qu'à *Adélaude*. La seconde n'est qu'en trois actes; les rôles de femmes ont été supprimés. L'auteur l'avait faite pour les princes, frères du roi de Prusse, qui s'amusaient à jouer des tragédies françaises.

Nous n'avons pas cru devoir faire entrer ces pièces dans la collection des *OEuvres de M. de Voltaire*; mais nous donnons *le Duc de Foix* à la fin d'*Adélaude*. (K.) — *Le Duc d'Alençon*, imprimé pour la première fois en 1821, a depuis été admis dans deux éditions des *OEuvres de Voltaire*. Je le donne immédiatement après *Adélaïde du Guesclin*. Quant à *Alamire*, dont je possède le manuscrit de la main de Wagnière, je n'ai pas osé imprimer cette quatrième version de la même pièce. (B.)

PERSONNAGES[1]

LE DUC DE VENDOME.
LE DUC DE NEMOURS.
LE SIRE DE COUCY.
ADÉLAÏDE DU GUESCLIN.
TAÏSE D'ANGLURE.
DANGESTE, confident du duc de Nemours.
UN OFFICIER, UN GARDE, etc.

La scène est à Lille.

1. Noms des acteurs qui jouèrent dans *Adélaïde du Guesclin* et dans *le Tuteur*, de Dancourt, qui l'accompagnait : QUINAULT-DUFRESNE (Vendôme), LEGRAND, LA THORILLIÈRE, DUBREUIL, MONTMÉNY, GRANDVAL (Nemours), DANGEVILLE jeune, FLEURY, FIERVILLE ; Mmes JOUVENOT (Taïse), DANGEVILLE jeune, GAUSSIN (Adélaïde), GUÉRIN. — Recette : 4,782 livres. (G. A.)

ADÉLAÏDE

DU GUESCLIN

TRAGÉDIE

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

LE SIRE DE COUCY, ADÉLAÏDE.

COUCY.

Digne sang de Guesclin, vous qu'on voit aujourd'hui
Le charme des Français dont il était l'appui,
Souffrez qu'en arrivant dans ce séjour d'alarmes,
Je dérobe un moment au tumulte des armes :
Écoutez-moi. Voyez d'un œil mieux éclairci
Les desseins, la conduite et le cœur de Coucy ;
Et que votre vertu cesse de méconnaître
L'âme d'un vrai soldat, digne de vous peut-être.

ADÉLAÏDE.

Je sais quel est Coucy ; sa noble intégrité
Sur ses lèvres toujours plaça la vérité.
Quoi que vous m'annonciez, je vous croirai sans peine.

COUCY.

Sachez que si ma foi dans Lille me ramène,
Si, du duc de Vendôme embrassant le parti,
Mon zèle en sa faveur ne s'est pas démenti,
Je n'approuvai jamais la fatale alliance
Qui l'unit aux Anglais et l'enlève à la France ;
Mais dans ces temps affreux de discorde et d'horreur,

Je n'ai d'autre parti que celui de mon cœur[1].
Non que pour ce héros mon âme prévenue
Prétende à ses défauts fermer toujours ma vue :
Je ne m'aveugle pas : je vois avec douleur
De ses emportements l'indiscrète chaleur :
Je vois que de ses sens l'impétueuse ivresse
L'abandonne aux excès d'une ardente jeunesse ;
Et ce torrent fougueux, que j'arrête avec soin,
Trop souvent me l'arrache, et l'emporte trop loin.
Il est né violent, non moins que magnanime ;
Tendre, mais emporté, mais capable d'un crime.
Du sang qui le forma je connais les ardeurs,
Toutes les passions sont en lui des fureurs :
Mais il a des vertus qui rachètent ses vices.
Eh ! qui saurait, madame, où placer ses services,
S'il ne nous fallait suivre et ne chérir jamais
Que des cœurs sans faiblesse, et des princes parfaits?
Tout mon sang est à lui ; mais enfin cette épée
Dans celui des Français à regret s'est trempée ;
Ce fils de Charles Six...

ADÉLAÏDE.

Osez le nommer roi,
Il l'est, il le mérite.

COUCY.

Il ne l'est pas pour moi.
Je voudrais, il est vrai, lui porter mon hommage ;
Tous mes vœux sont pour lui ; mais l'amitié m'engage.
Mon bras est à Vendôme, et ne peut aujourd'hui
Ni servir, ni traiter, ni changer, qu'avec lui.
Le malheur de nos temps, nos discordes sinistres,
Charles qui s'abandonne à d'indignes ministres,

1. « Le poëte n'ose ici, dit M. A. Lacroix dans son étude sur l'*Influence de Shakespeare*, appliquer la manière du tragique anglais ; pourtant le cadre se prêtait bien à l'une de ces peintures vastes. Shakespeare, lui aussi, avait jeté l'un de ses drames au milieu de cette fameuse époque de Henri IV, de Henri V, et de Charles VII. Mais quels immenses tableaux il nous déroule ! C'est la vie d'un peuple, c'est son histoire qui nous apparaît!... » Et Voltaire, de son côté : « J'aurais bien voulu parler un peu de ce fou de Charles VI, de cette mégère Isabeau, de ce grand homme Henri V ; mais, quand j'en ai voulu dire un mot, j'ai vu que je n'en avais pas le temps... La passion occupe toute la pièce d'un bout à l'autre. L'amour est une étrange chose ! quand il est quelque part, il y veut dominer ; point de compagnon, point d'épisode. » On voit par là comme le but de Voltaire est différent de celui de Shakespeare. (G. A.)

Dans ce cruel parti tout l'a précipité;
Je ne peux à mon choix fléchir sa volonté.
J'ai souvent, de son cœur aigrissant les blessures,
Révolté sa fierté par des vérités dures:
Vous seule, à votre roi le pourriez rappeler,
Madame, et c'est de quoi je cherche à vous parler.
J'aspirai jusqu'à vous, avant qu'aux murs de Lille
Vendôme trop heureux vous donnât cet asile:
Je crus que vous pouviez, approuvant mon dessein,
Accepter sans mépris mon hommage et ma main;
Que je pouvais unir, sans une aveugle audace,
Les lauriers des Guesclin aux lauriers de ma race:
La gloire le voulait, et peut-être l'amour,
Plus puissant et plus doux, l'ordonnait à son tour;
Mais à de plus beaux nœuds je vous vois destinée.
La guerre dans Cambrai vous avait amenée
Parmi les flots d'un peuple à soi-même livré,
Sans raison, sans justice, et de sang enivré.
Un ramas de mutins, troupe indigne de vivre,
Vous méconnut assez pour oser vous poursuivre;
Vendôme vint, parut, et son heureux secours
Punit leur insolence, et sauva vos beaux jours.
Quel Français, quel mortel, eût pu moins entreprendre?
Et qui n'aurait brigué l'honneur de vous défendre?
La guerre en d'autres lieux égarait ma valeur;
Vendôme vous sauva, Vendôme eut ce bonheur:
La gloire en est à lui, qu'il en ait le salaire;
Il a par trop de droits mérité de vous plaire;
Il est prince, il est jeune, il est votre vengeur:
Ses bienfaits et son nom, tout parle en sa faveur.
La justice et l'amour vous pressent de vous rendre:
Je n'ai rien fait pour vous, je n'ai rien à prétendre;
Je me tais... mais sachez que, pour vous mériter,
A tout autre qu'à lui j'irais vous disputer;
Je céderais à peine aux enfants des rois même:
Mais Vendôme est mon chef, il vous adore, il m'aime;
Coucy, ni vertueux, ni superbe à demi,
Aurait bravé le prince, et cède à son ami.
Je fais plus; de mes sens maîtrisant la faiblesse,
J'ose de mon rival appuyer la tendresse,
Vous montrer votre gloire, et ce que vous devez
Au héros qui vous sert et par qui vous vivez.

Je verrai d'un œil sec et d'un cœur sans envie
Cet hymen qui pouvait empoisonner ma vie.
Je réunis pour vous mon service et mes vœux ;
Ce bras qui fut à lui combattra pour tous deux ;
Voilà mes sentiments. Si je me sacrifie,
L'amitié me l'ordonne, et surtout la patrie.
Songez que si l'hymen vous range sous sa loi,
Si ce prince est à vous, il est à votre roi.

ADÉLAÏDE.

Qu'avec étonnement, seigneur, je vous contemple !
Que vous donnez au monde un rare et grand exemple !
Quoi ! ce cœur (je le crois sans feinte et sans détour)
Connaît l'amitié seule, et peut braver l'amour !
Il faut vous admirer quand on sait vous connaître :
Vous servez votre ami, vous servirez mon maître.
Un cœur si généreux doit penser comme moi :
Tous ceux de votre sang sont l'appui de leur roi.
Eh bien ! de vos vertus je demande une grâce.

COUCY.

Vos ordres sont sacrés : que faut-il que je fasse ?

ADÉLAÏDE.

Vos conseils généreux me pressent d'accepter
Ce rang, dont un grand prince a daigné me flatter.
Je n'oublierai jamais combien son choix m'honore ;
J'en vois toute la gloire : et quand je songe encore
Qu'avant qu'il fût épris de cet ardent amour,
Il daigna me sauver et l'honneur et le jour,
Tout ennemi qu'il est de son roi légitime,
Tout vengeur des Anglais, tout protecteur du crime,
Accablée à ses yeux du poids de ses bienfaits,
Je crains de l'affliger, seigneur, et je me tais.
Mais, malgré son service et ma reconnaissance,
Il faut par des refus répondre à sa constance :
Sa passion m'afflige ; il est dur à mon cœur,
Pour prix de tant de soins, de causer son malheur.
A ce prince, à moi-même, épargnez cet outrage :
Seigneur, vous pouvez tout sur ce jeune courage.
Souvent on vous a vu, par vos conseils prudents,
Modérer de son cœur les transports turbulents.
Daignez débarrasser ma vie et ma fortune
De ces nœuds trop brillants, dont l'éclat m'importune.
De plus fières beautés, de plus dignes appas,

Brigueront sa tendresse, où je ne prétends pas.
D'ailleurs, quel appareil, quel temps, pour l'hyménée!
Des armes de mon roi Lille est environnée:
J'entends de tous côtés les clameurs des soldats,
Et les sons de la guerre, et les cris du trépas.
La terreur me consume; et votre prince ignore
Si Nemours... si son frère, hélas! respire encore!
Ce frère qu'il aima... ce vertueux Nemours...
On disait que la Parque avait tranché ses jours;
Que la France en aurait une douleur mortelle!
Seigneur, au sang des rois il fut toujours fidèle.
S'il est vrai que sa mort... Excusez mes ennuis,
Mon amour pour mes rois, et le trouble où je suis.

COUCY.

Vous pouvez l'expliquer au prince qui vous aime,
Et de tous vos secrets l'entretenir vous-même :
Il va venir, madame, et peut-être vos vœux...

ADÉLAÏDE.

Ah! Coucy, prévenez le malheur de tous deux.
Si vous aimez ce prince, et si, dans mes alarmes,
Avec quelque pitié vous regardez mes larmes,
Sauvez-le, sauvez-moi, de ce triste embarras;
Daignez tourner ailleurs ses desseins et ses pas.
Pleurante et désolée empêchez qu'il me voie.

COUCY.

Je plains cette douleur où votre âme est en proie;
Et, loin de la gêner d'un regard curieux,
Je baisse devant elle un œil respectueux :
Mais quel que soit l'ennui dont votre cœur soupire,
Je vous ai déjà dit ce que j'ai dû vous dire;
Je ne puis rien de plus : le prince est soupçonneux;
Je lui serais suspect en expliquant vos vœux.
Je sais à quel excès irait sa jalousie,
Quel poison mes discours répandraient sur sa vie :
Je vous perdrais peut-être; et mon soin dangereux,
Madame, avec un mot, ferait trois malheureux.
Vous, à vos intérêts rendez-vous moins contraire,
Pesez sans passion l'honneur qu'il veut vous faire.
Moi, libre entre vous deux, souffrez que, dès ce jour,
Oubliant à jamais le langage d'amour,
Tout entier à la guerre, et maître de mon âme,
J'abandonne à leur sort et vos vœux et sa flamme.

Je crains de l'affliger, je crains de vous trahir;
Et ce n'est qu'aux combats que je dois le servir.
Laissez-moi d'un soldat garder le caractère,
Madame; et puisque enfin la France vous est chère,
Rendez-lui ce héros qui serait son appui :
Je vous laisse y penser, et je cours près de lui.
Adieu, madame...

SCÈNE II.

ADÉLAÏDE, TAÏSE.

ADÉLAÏDE.

Où suis-je? hélas! tout m'abandonne.
Nemours... de tous côtés le malheur m'environne.
Ciel! qui m'arrachera de ce cruel séjour?

TAÏSE.

Quoi! du duc de Vendôme et le choix et l'amour,
Quoi! ce rang qui ferait le bonheur ou l'envie
De toutes les beautés dont la France est remplie,
Ce rang qui touche au trône, et qu'on met à vos pieds,
Ferait couler les pleurs dont vos yeux sont noyés?

ADÉLAÏDE.

Ici, du haut des cieux, du Guesclin me contemple;
De la fidélité ce héros fut l'exemple :
Je trahirais le sang qu'il versa pour nos lois,
Si j'acceptais la main du vainqueur de nos rois.

TAÏSE.

Quoi! dans ces tristes temps de ligues et de haines,
Qui confondent des droits les bornes incertaines,
Où le meilleur parti semble encor si douteux,
Où les enfants des rois sont divisés entre eux;
Vous, qu'un astre plus doux semblait avoir formée
Pour unir tous les cœurs et pour en être aimée;
Vous refusez l'honneur qu'on offre à vos appas,
Pour l'intérêt d'un roi qui ne l'exige pas?

ADÉLAÏDE, en pleurant.

Mon devoir me rangeait du parti de ses armes.

TAÏSE.

Ah! le devoir tout seul fait-il verser des larmes?
Si Vendôme vous aime, et si, par son secours...

ADÉLAÏDE.

Laisse là ses bienfaits, et parle de Nemours.
N'en as-tu rien appris? Sait-on s'il vit encore?

TAÏSE.

Voilà donc en effet le soin qui vous dévore,
Madame?

ADÉLAÏDE.

Il est trop vrai : je l'avoue, et mon cœur
Ne peut plus soutenir le poids de sa douleur.
Elle échappe, elle éclate, elle se justifie ;
Et si Nemours n'est plus, sa mort finit ma vie.

TAÏSE.

Et vous pouviez cacher ce secret à ma foi?

ADÉLAÏDE.

Le secret de Nemours dépendait-il de moi?
Nos feux, toujours brûlant dans l'ombre du silence,
Trompaient de tous les yeux la triste vigilance.
Séparés l'un de l'autre, et sans cesse présents,
Nos cœurs de nos soupirs étaient seuls confidents ;
Et Vendôme, surtout, ignorant ce mystère,
Ne sait pas si mes yeux ont jamais vu son frère.
Dans les murs de Paris... Mais, ô soins superflus!
Je te parle de lui, quand peut-être il n'est plus.
O murs où j'ai vécu de Vendôme ignorée!
O temps où, de Nemours en secret adorée,
Nous touchions l'un et l'autre au fortuné moment
Qui m'allait aux autels unir à mon amant!
La guerre a tout détruit. Fidèle au roi son maître,
Mon amant me quitta, pour m'oublier peut-être ;
Il partit, et mon cœur qui le suivait toujours,
A vingt peuples armés redemanda Nemours.
Je portai dans Cambrai ma douleur inutile ;
Je voulus rendre au roi cette superbe ville ;
Nemours à ce dessein devait servir d'appui ;
L'amour me conduisait, je faisais tout pour lui.
C'est lui qui, d'une fille animant le courage,
D'un peuple factieux me fit braver la rage.
Il exposa mes jours, pour lui seul réservés,
Jours tristes, jours affreux, qu'un autre a conservés!
Ah! qui m'éclaircira d'un destin que j'ignore?
Français, qu'avez-vous fait du héros que j'adore?
Ses lettres autrefois, chers gages de sa foi,

Trouvaient mille chemins pour venir jusqu'à moi.
Son silence me tue ; hélas! il sait peut-être
Cet amour qu'à mes yeux son frère a fait paraître.
Tout ce que j'entrevois conspire à m'alarmer ;
Et mon amant est mort, ou cesse de m'aimer!
Et pour comble de maux, je dois tout à son frère!

TAÏSE.

Cachez bien à ses yeux ce dangereux mystère :
Pour vous, pour votre amant, redoutez son courroux.
Quelqu'un vient.

ADÉLAÏDE.

C'est lui-même, ô ciel!

TAÏSE.

Contraignez-vous.

SCÈNE III.

LE DUC DE VENDOME, ADÉLAÏDE, TAÏSE.

VENDÔME.

J'oublie à vos genoux, charmante Adélaïde,
Le trouble et les horreurs où mon destin me guide ;
Vous seule adoucissez les maux que nous souffrons,
Vous nous rendez plus pur l'air que nous respirons.
La discorde sanglante afflige ici la terre ;
Vos jours sont entourés des piéges de la guerre.
J'ignore à quel destin le ciel veut me livrer[1];
Mais si d'un peu de gloire il daigne m'honorer,
Cette gloire, sans vous obscure et languissante,
Des flambeaux de l'hymen deviendra plus brillante.
Souffrez que mes lauriers, attachés par vos mains,
Écartent le tonnerre et bravent les destins;
Ou, si le ciel jaloux a conjuré ma perte,
Souffrez que de nos noms ma tombe au moins couverte,
Apprenne à l'avenir que Vendôme amoureux
Expira votre époux, et périt trop heureux.

1. Imitation de ces vers de *Cinna* (acte I, scène IV) :

> Si le ciel me réserve un destin rigoureux,
> Je mourrai tout ensemble heureux et malheureux :
> Heureux pour vous servir d'avoir perdu la vie,
> Malheureux de mourir sans vous avoir servie.

ADÉLAÏDE.

Tant d'honneurs, tant d'amour, servent à me confondre.
Prince... Que lui dirai-je? et comment lui répondre?
Ainsi, seigneur... Coucy ne vous a point parlé?

VENDÔME.

Non, madame... D'où vient que votre cœur troublé
Répond en frémissant à ma tendresse extrême?
Vous parlez de Coucy, quand Vendôme vous aime!

ADÉLAÏDE.

Prince, s'il était vrai que ce brave Nemours
De ses ans pleins de gloire eût terminé le cours,
Vous qui le chérissiez d'une amitié si tendre,
Vous qui devez au moins des larmes à sa cendre,
Au milieu des combats, et près de son tombeau,
Pourriez-vous de l'hymen allumer le flambeau?

VENDÔME.

Ah! je jure par vous, vous qui m'êtes si chère,
Par les doux noms d'amants, par le saint nom de frère,
Que Nemours, après vous, fut toujours à mes yeux
Le plus cher des mortels, et le plus précieux.
Lorsqu'à mes ennemis sa valeur fut livrée,
Ma tendresse en souffrit, sans en être altérée.
Sa mort m'accablerait des plus horribles coups;
Et pour m'en consoler, mon cœur n'aurait que vous.
Mais on croit trop ici l'aveugle renommée,
Son infidèle voix vous a mal informée:
Si mon frère était mort, doutez-vous que son roi,
Pour m'apprendre sa perte, eût dépêché vers moi?
Ceux que le ciel forma d'une race si pure,
Au milieu de la guerre écoutant la nature,
Et protecteurs des lois que l'honneur doit dicter,
Même en se combattant, savent se respecter.
A sa perte, en un mot, donnons moins de créance.
Un bruit plus vraisemblable, et m'afflige, et m'offense:
On dit que vers ces lieux il a porté ses pas.

ADÉLAÏDE.

Seigneur, il est vivant?

VENDÔME.

Je lui pardonne, hélas!
Qu'au parti de son roi son intérêt le range;
Qu'il le défende ailleurs, et qu'ailleurs il le venge:
Qu'il triomphe pour lui, je le veux, j'y consens:

Mais se mêler ici parmi les assiégeants,
Me chercher, m'attaquer, moi, son ami, son frère...

ADÉLAÏDE.

Le roi le veut, sans doute.

VENDÔME.

Ah ! destin trop contraire !
Se pourrait-il qu'un frère, élevé dans mon sein,
Pour mieux servir son roi levât sur moi sa main ?
Lui qui devrait plutôt, témoin de cette fête,
Partager, augmenter, mon bonheur qui s'apprête.

ADÉLAÏDE.

Lui ?

VENDÔME.

C'est trop d'amertume en des moments si doux.
Malheureux par un frère, et fortuné par vous,
Tout entier à vous seule, et bravant tant d'alarmes,
Je ne veux voir que vous, mon hymen, et vos charmes.
Qu'attendez-vous ? donnez à mon cœur éperdu
Ce cœur que j'idolâtre, et qui m'est si bien dû.

ADÉLAÏDE.

Seigneur, de vos bienfaits mon âme est pénétrée ;
La mémoire à jamais m'en est chère et sacrée ;
Mais c'est trop prodiguer vos augustes bontés,
C'est mêler trop de gloire à mes calamités ;
Et cet honneur...

VENDÔME.

Comment ! ô ciel ! qui vous arrête ?

ADÉLAÏDE.

Je dois...

SCÈNE IV.

VENDOME, ADÉLAÏDE, TAÏSE, COUCY.

COUCY.

Prince, il est temps, marchez à notre tête.
Déjà les ennemis sont au pied des remparts.
Échauffez nos guerriers du feu de vos regards :
Venez vaincre.

VENDÔME.

Ah ! courons : dans l'ardeur qui me presse,
Quoi ! vous n'osez d'un mot rassurer ma tendresse ?

Vous détournez les yeux! vous tremblez! et je voi
Que vous cachez des pleurs qui ne sont pas pour moi.

COUCY.

Le temps presse.

VENDÔME.

Il est temps que Vendôme périsse :
Il n'est point de Français que l'amour avilisse :
Amants aimés, heureux, ils cherchent les combats,
Ils courent à la gloire ; et je vole au trépas[1].
Allons, brave Coucy, la mort la plus cruelle,
La mort, que je désire, est moins barbare qu'elle.

ADÉLAÏDE.

Ah! seigneur, modérez cet injuste courroux ;
Autant que je le dois je m'intéresse à vous.
J'ai payé vos bienfaits, mes jours, ma délivrance,
Par tous les sentiments qui sont en ma puissance ;
Sensible à vos dangers, je plains votre valeur.

VENDÔME.

Ah! que vous savez bien le chemin de mon cœur?
Que vous savez mêler la douceur à l'injure!
Un seul mot m'accablait, un seul mot me rassure.
Content, rempli de vous, j'abandonne ces lieux,
Et crois voir ma victoire écrite dans vos yeux.

SCÈNE V.

ADÉLAÏDE, TAÏSE.

TAÏSE.

Vous voyez sans pitié sa tendresse alarmée.

ADÉLAÏDE.

Est-il bien vrai? Nemours serait-il dans l'armée?
O discorde fatale! amour plus dangereux!
Que vous coûterez cher à ce cœur malheureux!

1. Ces vers étaient de circonstance, car la campagne de 1734 allait s'ouvrir.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

VENDOME, COUCY.

VENDÔME.

Nous périssions sans vous, Coucy, je le confesse.
Vos conseils ont guidé ma fougueuse jeunesse ;
C'est vous dont l'esprit ferme et les yeux pénétrants
M'ont porté des secours en cent lieux différents.
Que n'ai-je, comme vous, ce tranquille courage,
Si froid dans le danger, si calme dans l'orage !
Coucy m'est nécessaire aux conseils, aux combats ;
Et c'est à sa grande âme à diriger mon bras.

COUCY.

Ce courage brillant, qu'en vous on voit paraître,
Sera maître de tout quand vous en serez maître :
Vous l'avez su régler, et vous avez vaincu.
Ayez dans tous les temps cette utile vertu :
Qui sait se posséder peut commander au monde.
Pour moi, de qui le bras faiblement vous seconde,
Je connais mon devoir, et je vous ai suivi.
Dans l'ardeur du combat je vous ai peu servi ;
Nos guerriers sur vos pas marchaient à la victoire,
Et suivre les Bourbons, c'est voler à la gloire.
Vous seul, seigneur, vous seul avez fait prisonnier
Ce chef des assaillants, ce superbe guerrier.
Vous l'avez pris vous-même, et, maître de sa vie,
Vos secours l'ont sauvé de sa propre furie.

VENDÔME.

D'où vient donc, cher Coucy, que cet audacieux,
Sous son casque fermé, se cachait à mes yeux ?
D'où vient qu'en le prenant, qu'en saisissant ses armes,
J'ai senti, malgré moi, de nouvelles alarmes ?

Un je ne sais quel trouble en moi s'est élevé ;
Soit que ce triste amour, dont je suis captivé,
Sur mes sens égarés répandant sa tendresse,
Jusqu'au sein des combats m'ait prêté sa faiblesse,
Qu'il ait voulu marquer toutes mes actions
Par la molle douceur de ses impressions ;
Soit plutôt que la voix de ma triste patrie
Parle encore en secret au cœur qui l'a trahie ;
Qu'elle condamne encor mes funestes succès,
Et ce bras qui n'est teint que du sang des Français[1].

COUCY.

Je prévois que bientôt cette guerre fatale,
Ces troubles intestins de la maison royale,
Ces tristes factions, céderont au danger
D'abandonner la France au fils de l'étranger.
Je vois que de l'Anglais la race est peu chérie,
Que leur joug est pesant, qu'on aime la patrie,
Que le sang des Capets est toujours adoré.
Tôt ou tard il faudra que de ce tronc sacré
Les rameaux divisés et courbés par l'orage,
Plus unis et plus beaux, soient notre unique ombrage.
Nous, seigneur, n'avons-nous rien à nous reprocher?
Le sort au prince anglais voulut vous attacher ;
De votre sang, du sien, la querelle est commune :
Vous suivez son parti, je suis votre fortune.
Comme vous aux Anglais le destin m'a lié :
Vous, par le droit du sang ; moi, par notre amitié :
Permettez-moi ce mot... Eh quoi ! votre âme émue...

VENDÔME.

Ah ! voilà ce guerrier qu'on amène à ma vue.

SCÈNE II.

VENDOME, LE DUC DE NEMOURS, COUCY,
SOLDATS, SUITE.

VENDÔME.

Il soupire, il paraît accablé de regrets.

1. On lit dans *la Henriade*, chant III, vers 222 :

Mon bras n'est encor teint que du sang des Français.

COUCY.

Son sang sur son visage a confondu ses traits;
Il est blessé sans doute.

NEMOURS, dans le fond du théâtre[1].

Entreprise funeste
Qui de ma triste vie arrachera le reste!
Où me conduisez-vous?

VENDÔME.

Devant votre vainqueur,
Qui sait d'un ennemi respecter la valeur.
Venez, ne craignez rien.

NEMOURS, se tournant vers son écuyer.

Je ne crains que de vivre;
Sa présence m'accable, et je ne puis poursuivre.
Il ne me connaît plus, et mes sens attendris...

VENDÔME.

Quelle voix, quels accents ont frappé mes esprits?

NEMOURS, le regardant.

M'as-tu pu méconnaître?

VENDÔME, l'embrassant.

Ah, Nemours! ah, mon frère!

NEMOURS.

Ce nom jadis si cher, ce nom me désespère.
Je ne le suis que trop, ce frère infortuné,
Ton ennemi vaincu, ton captif enchaîné.

VENDÔME.

Tu n'es plus que mon frère. Ah! moment plein de charmes!
Ah! laisse-moi laver ton sang avec mes larmes.

(A sa suite.)

Avez-vous par vos soins?...

NEMOURS.

Oui, leurs cruels secours
Ont arrêté mon sang, ont veillé sur mes jours,
De la mort que je cherche ont écarté l'approche.

1. Il a le bras en écharpe. « Je conviens que Nemours, écrit Voltaire avant la représentation, n'est pas, à beaucoup près, si grand, si intéressant, si occupant le théâtre que son emporté de frère. Je suis encore bien heureux qu'on puisse aimer un peu Nemours, après que Vendôme a saisi, pendant deux actes, l'attention et le cœur des spectateurs. Si le personnage de Nemours est souffert, je regarde comme un coup de l'art d'avoir fait supporter un personnage qui devait être insipide. » Voltaire ne soupçonnait pas que ce serait le bras en écharpe de Nemours qui provoquerait les sifflets. (G. A.)

VENDÔME.

Ne te détourne point, ne crains point mon reproche.
Mon cœur te fut connu ; peux-tu t'en défier?
Le bonheur de te voir me fait tout oublier.
J'eusse aimé contre un autre à montrer mon courage.
Hélas! que je te plains!

NEMOURS.

Je te plains davantage
De haïr ton pays, de trahir sans remords
Et le roi qui t'aimait, et le sang dont tu sors [1].

VENDÔME.

Arrête : épargne-moi l'infâme nom de traître ;
A cet indigne mot je m'oublierais peut-être.
Frémis d'empoisonner la joie et les douceurs
Que ce tendre moment doit verser dans nos cœurs.
Dans ce jour malheureux que l'amitié l'emporte.

NEMOURS.

Quel jour!

VENDÔME.

Je le bénis.

NEMOURS.

Il est affreux.

VENDÔME.

N'importe ;
Tu vis, je te revois, et je suis trop heureux.
O ciel! de tous côtés vous remplissez mes vœux!

NEMOURS.

Je te crois. On disait que d'un amour extrême,
Violent, effréné (car c'est ainsi qu'on aime),
Ton cœur, depuis trois mois s'occupait tout entier?

VENDÔME.

J'aime ; oui, la renommée a pu le publier ;
Oui, j'aime avec fureur : une telle alliance
Semblait pour mon bonheur attendre ta présence ;
Oui, mes ressentiments, mes droits, mes alliés,
Gloire, amis, ennemis, je mets tout à ses pieds.

(A un officier de sa suite.)

Allez, et dites-lui que deux malheureux frères,
Jetés par le destin dans des partis contraires,

1. C'est la réponse du chevalier Bayard mourant au connétable de Bourbon.

Pour marcher désormais sous le même étendard,
De ses yeux souverains n'attendent qu'un regard.

(A Nemours.)

Ne blâme point l'amour où ton frère est en proie ;
Pour me justifier il suffit qu'on la voie.

NEMOURS.

O ciel!... elle vous aime!...

VENDÔME.

Elle le doit, du moins ;
Il n'était qu'un obstacle au succès de mes soins ;
Il n'en est plus ; je veux que rien ne nous sépare.

NEMOURS.

Quels effroyables coups le cruel me prépare!
Écoute ; à ma douleur ne veux-tu qu'insulter?
Me connais-tu? sais-tu ce que j'ose attenter?
Dans ces funestes lieux sais-tu ce qui m'amène?

VENDÔME.

Oublions ces sujets de discorde et de haine [1].

SCÈNE III.

VENDOME, NEMOURS, ADÉLAÏDE, COUCY.

VENDÔME.

Madame, vous voyez que du sein du malheur,
Le ciel qui nous protége a tiré mon bonheur.
J'ai vaincu, je vous aime, et je retrouve un frère :
Sa présence à mon cœur vous rend encor plus chère.

ADÉLAÏDE.

Le voici! malheureuse! ah! cache au moins tes pleurs!

NEMOURS, entre les bras de son écuyer.

Adélaïde... ô ciel!... c'en est fait, je me meurs.

VENDÔME.

Que vois-je! Sa blessure à l'instant s'est rouverte!

1. « Il semble que quand Nemours et Vendôme se voient, dit encore Voltaire, c'était bien là le cas de parler de Charles VI et de Charles VII ; point du tout. Pourquoi cela? C'est qu'aucun d'eux ne s'en soucie ; c'est qu'ils sont tous deux amoureux comme des fous... Et si j'ai à me féliciter un peu, c'est que j'aie traité cette passion de façon qu'il n'y a pas de place pour l'ambition et la politique. »

Son sang coule!

NEMOURS.

Est-ce à toi de prévenir ma perte?

VENDÔME.

Ah! mon frère!

NEMOURS.

Ote-toi, je chéris mon trépas.

ADÉLAÏDE.

Ciel!... Nemours!

NEMOURS, à Vendôme.

Laisse-moi.

VENDÔME.

Je ne te quitte pas.

SCÈNE IV.

ADÉLAÏDE, TAÏSE.

ADÉLAÏDE.

On l'emporte : il expire : il faut que je le suive.

TAÏSE.

Ah! que cette douleur se taise et se captive.
Plus vous l'aimez, madame, et plus il faut songer
Qu'un rival violent...

ADÉLAÏDE.

Je songe à son danger.
Voilà ce que l'amour et mon malheur lui coûte.
Taïse, c'est pour moi qu'il combattait, sans doute ;
C'est moi que dans ces murs il osait secourir ;
Il servait son monarque, il m'allait conquérir.
Quel prix de tant de soins! quel fruit de sa constance!
Hélas! mon tendre amour accusait son absence :
Je demandais Nemours, et le ciel me le rend :
J'ai revu ce que j'aime, et l'ai revu mourant :
Ces lieux sont teints du sang qu'il versait à ma vue.
Ah! Taïse, est-ce ainsi que je lui suis rendue?
Va le trouver ; va, cours auprès de mon amant.

TAÏSE.

Eh! ne craignez-vous pas que tant d'empressement
N'ouvre les yeux jaloux d'un prince qui vous aime?

Tremblez de découvrir...

ADÉLAÏDE.

J'y volerai moi-même.
D'une autre main, Taïse, il reçoit des secours :
Un autre a le bonheur d'avoir soin de ses jours ;
Il faut que je le voie, et que de son amante
La faible main s'unisse à sa main défaillante.
Hélas! des mêmes coups nos deux cœurs pénétrés...

TAÏSE.

Au nom de cet amour, arrêtez, demeurez ;
Reprenez vos esprits.

ADÉLAÏDE.

Rien ne m'en peut distraire.

SCÈNE V.

VENDOME, ADÉLAÏDE, TAÏSE.

ADÉLAÏDE.

Ah! prince, en quel état laissez-vous votre frère?

VENDÔME.

Madame, par mes mains son sang est arrêté.
Il a repris sa force et sa tranquillité.
Je suis le seul à plaindre, et le seul en alarmes ;
Je mouille en frémissant mes lauriers de mes larmes ;
Et je hais ma victoire et mes prospérités,
Si je n'ai par mes soins vaincu vos cruautés ;
Si votre incertitude, alarmant mes tendresses,
Ose encor démentir la foi de vos promesses.

ADÉLAÏDE.

Je ne vous promis rien : vous n'avez point ma foi ;
Et la reconnaissance est tout ce que je doi.

VENDÔME.

Quoi! lorsque de ma main je vous offrais l'hommage!..

ADÉLAÏDE.

D'un si noble présent j'ai vu tout l'avantage ;
Et sans chercher ce rang qui ne m'était pas dû,
Par de justes respects je vous ai répondu.
Vos bienfaits, votre amour, et mon amitié même,
Tout vous flattait sur moi d'un empire suprême ;

Tout vous a fait penser qu'un rang si glorieux,
Présenté par vos mains, éblouirait mes yeux.
Vous vous trompiez : il faut rompre enfin le silence.
Je vais vous offenser ; je me fais violence :
Mais, réduite à parler, je vous dirai, seigneur,
Que l'amour de mes rois est gravé dans mon cœur.
De votre sang au mien je vois la différence ;
Mais celui dont je sors a coulé pour la France.
Ce digne connétable en mon cœur a transmis
La haine qu'un Français doit à ses ennemis ;
Et sa nièce jamais n'acceptera pour maître
L'allié des Anglais, quelque grand qu'il puisse être.
Voilà les sentiments que son sang m'a tracés,
Et s'ils vous font rougir, c'est vous qui m'y forcez.

VENDÔME.

Je suis, je l'avouerai, surpris de ce langage ;
Je ne m'attendais pas à ce nouvel outrage,
Et n'avais pas prévu que le sort en courroux,
Pour m'accabler d'affronts, dût se servir de vous.
Vous avez fait, madame, une secrète étude
Du mépris, de l'insulte, et de l'ingratitude ;
Et votre cœur enfin, lent à se déployer,
Hardi par ma faiblesse, a paru tout entier.
Je ne connaissais pas tout ce zèle héroïque,
Tant d'amour pour vos rois, ou tant de politique.
Mais, vous qui m'outragez, me connaissez-vous bien ?
Vous reste-t-il ici de parti que le mien ?
Vous qui me devez tout, vous qui, sans ma défense,
Auriez de ces Français assouvi la vengeance,
De ces mêmes Français, à qui vous vous vantez
De conserver la foi d'un cœur que vous m'ôtez !
Est-ce donc là le prix de vous avoir servie ?

ADÉLAÏDE.

Oui, vous m'avez sauvée ; oui, je vous dois la vie ;
Mais, seigneur, mais, hélas ! n'en puis-je disposer ?
Me la conserviez-vous pour la tyranniser ?

VENDÔME.

Je deviendrai tyran, mais moins que vous, cruelle ;
Mes yeux lisent trop bien dans votre âme rebelle ;
Tous vos prétextes faux m'apprennent vos raisons :
Je vois mon déshonneur, je vois vos trahisons.
Quel que soit l'insolent que ce cœur me préfère,

Redoutez mon amour, tremblez de ma colère ;
C'est lui seul désormais que mon bras va chercher;
De son cœur tout sanglant j'irai vous arracher ;
Et si, dans les horreurs du sort qui nous accable,
De quelque joie encor ma fureur est capable,
Je la mettrai, perfide, à vous désespérer.

ADÉLAÏDE.

Non, seigneur, la raison saura vous éclairer.
Non, votre âme est trop noble, elle est trop élevée,
Pour opprimer ma vie après l'avoir sauvée.
Mais si votre grand cœur s'avilissait jamais
Jusqu'à persécuter l'objet de vos bienfaits,
Sachez que ces bienfaits, vos vertus, votre gloire,
Plus que vos cruautés, vivront dans ma mémoire.
Je vous plains, vous pardonne, et veux vous respecter ;
Je vous ferai rougir de me persécuter ;
Et je conserverai, malgré votre menace,
Une âme sans courroux, sans crainte, et sans audace.

VENDÔME.

Arrêtez ; pardonnez aux transports égarés,
Aux fureurs d'un amant que vous désespérez.
Je vois trop qu'avec vous Coucy d'intelligence,
D'une cour qui me hait embrasse la défense ;
Que vous voulez tous deux m'unir à votre roi,
Et de mon sort enfin disposer malgré moi.
Vos discours sont les siens. Ah ! parmi tant d'alarmes,
Pourquoi recourez-vous à ces nouvelles armes ?
Pour gouverner mon cœur, l'asservir, le changer,
Aviez-vous donc besoin d'un secours étranger ?
Aimez, il suffira d'un mot de votre bouche.

ADÉLAÏDE.

Je ne vous cache point que du soin qui me touche,
A votre ami, seigneur, mon cœur s'était remis ;
Je vois qu'il a plus fait qu'il ne m'avait promis.
Ayez pitié des pleurs que mes yeux lui confient ;
Vous les faites couler, que vos mains les essuient.
Devenez assez grand pour apprendre à dompter
Des feux que mon devoir me force à rejeter.
Laissez-moi tout entière à la reconnaissance.

VENDÔME.

Le seul Coucy, sans doute, a votre confiance ;
Mon outrage est connu ; je sais vos sentiments.

ADÉLAÏDE.

Vous les pourrez, seigneur, connaître avec le temps ;
Mais vous n'aurez jamais le droit de les contraindre,
Ni de les condamner, ni même de vous plaindre.
D'un guerrier généreux j'ai recherché l'appui ;
Imitez sa grande âme, et pensez comme lui.

SCÈNE VI.

VENDOME.

Eh bien ! c'en est donc fait ! l'ingrate, la parjure,
A mes yeux sans rougir étale mon injure :
De tant de trahison l'abîme est découvert ;
Je n'avais qu'un ami, c'est lui seul qui me perd.
Amitié, vain fantôme, ombre que j'ai chérie,
Toi qui me consolais des malheurs de ma vie,
Bien que j'ai trop aimé, que j'ai trop méconnu,
Trésor cherché sans cesse, et jamais obtenu !
Tu m'as trompé, cruelle, autant que l'amour même ;
Et maintenant, pour prix de mon erreur extrême,
Détrompé des faux biens, trop faits pour me charmer,
Mon destin me condamne à ne plus rien aimer.
Le voilà cet ingrat qui, fier de son parjure,
Vient encor de ses mains déchirer ma blessure.

SCÈNE VII.

VENDOME, COUCY.

COUCY.

Prince, me voilà prêt : disposez de mon bras...
Mais d'où naît à mes yeux cet étrange embarras?
Quand vous avez vaincu, quand vous sauvez un frère,
Heureux de tous côtés, qui peut donc vous déplaire?

VENDÔME.

Je suis désespéré, je suis haï, jaloux.

COUCY.

Eh bien! de vos soupçons quel est l'objet, qui?

VENDÔME.

Vous,

Vous, dis-je; et du refus qui vient de me confondre,
C'est vous, ingrat ami, qui devez me répondre.
Je sais qu'Adélaïde ici vous a parlé;
En vous nommant à moi, la perfide a tremblé;
Vous affectez sur elle un odieux silence,
Interprète muet de votre intelligence:
Elle cherche à me fuir, et vous à me quitter.
Je crains tout, je crois tout.

COUCY.

Voulez-vous m'écouter?

VENDÔME.

Je le veux.

COUCY.

Pensez-vous que j'aime encor la gloire?
M'estimez-vous encore, et pourrez-vous me croire?

VENDÔME.

Oui, jusqu'à ce moment je vous crus vertueux;
Je vous crus mon ami.

COUCY.

Ces titres glorieux
Furent toujours pour moi l'honneur le plus insigne;
Et vous allez juger si mon âme en est digne.
Sachez qu'Adélaïde avait touché mon cœur
Avant que, de sa vie heureux libérateur,
Vous eussiez par vos soins, par cet amour sincère,
Surtout par vos bienfaits, tant de droits de lui plaire.
Moi, plus soldat que tendre, et dédaignant toujours
Ce grand art de séduire inventé dans les cours,
Ce langage flatteur, et souvent si perfide,
Peu fait pour mon esprit peut-être trop rigide,
Je lui parlai d'hymen; et ce nœud respecté,
Resserré par l'estime et par l'égalité,
Pouvait lui préparer des destins plus propices
Qu'un rang plus élevé, mais sur des précipices.
Hier avec la nuit je vins dans vos remparts;
Tout votre cœur parut à mes premiers regards.
De cet ardent amour la nouvelle semée,
Par vos emportements me fut trop confirmée.

Je vis de vos chagrins les funestes accès;
J'en approuvai la cause, et j'en blâmai l'excès.
Aujourd'hui j'ai revu cet objet de vos larmes;
D'un œil indifférent j'ai regardé ses charmes.
Libre et juste auprès d'elle, à vous seul attaché,
J'ai fait valoir les feux dont vous êtes touché;
J'ai de tous vos bienfaits rappelé la mémoire,
L'éclat de votre rang, celui de votre gloire,
Sans cacher vos défauts vantant votre vertu,
Et pour vous contre moi j'ai fait ce que j'ai dû.
Je m'immole à vous seul, et je me rends justice:
Et, si ce n'est assez d'un si grand sacrifice,
S'il est quelque rival qui vous ose outrager,
Tout mon sang est à vous, et je cours vous venger.

VENDÔME.

Ah! généreux ami, qu'il faut que je révère,
Oui, le destin dans toi me donne un second frère;
Je n'en étais pas digne, il le faut avouer:
Mon cœur...

COUCY.

Aimez-moi, prince, au lieu de me louer;
Et si vous me devez quelque reconnaissance,
Faites votre bonheur, il est ma récompense.
Vous voyez quelle ardente et fière inimitié
Votre frère nourrit contre votre allié.
Sur ce grand intérêt souffrez que je m'explique.
Vous m'avez soupçonné de trop de politique,
Quand j'ai dit que bientôt on verrait réunis
Les débris dispersés de l'empire des lis.
Je vous le dis encore au sein de votre gloire;
Et vos lauriers brillants, cueillis par la victoire,
Pourront sur votre front se flétrir désormais
S'ils n'y sont soutenus de l'olive de paix.
Tous les chefs de l'État, lassés de ces ravages,
Cherchent un port tranquille après tant de naufrages;
Gardez d'être réduit au hasard dangereux
De vous voir, ou trahir, ou prévenir par eux.
Passez-les en prudence, aussi bien qu'en courage.
De cet heureux moment prenez tout l'avantage;
Gouvernez la fortune, et sachez l'asservir:
C'est perdre ses faveurs que tarder d'en jouir:
Ses retours sont fréquents, vous devez les connaître.

Il est beau de donner la paix à votre maître.
Son égal aujourd'hui, demain dans l'abandon,
Vous vous verrez réduit à demander pardon.
La gloire vous conduit : que la raison vous guide.

VENDÔME.

Brave et prudent Coucy, crois-tu qu'Adélaïde
Dans son cœur amolli partagerait mes feux,
Si le même parti nous unissait tous deux?
Penses-tu qu'à m'aimer je pourrais la réduire?

COUCY.

Dans le fond de son cœur je n'ai point voulu lire :
Mais qu'importe pour vous ses vœux et ses desseins?
Faut-il que l'amour seul fasse ici nos destins?
Lorsque Philippe-Auguste, aux plaines de Bovines,
De l'État déchiré répara les ruines,
Quand seul il arrêta, dans nos champs inondés,
De l'empire germain les torrents débordés;
Tant d'honneurs étaient-ils l'effet de sa tendresse?
Sauva-t-il son pays pour plaire à sa maîtresse?
Verrai-je un si grand cœur à ce point s'avilir?
Le salut de l'État dépend-il d'un soupir?
Aimez, mais en héros qui maîtrise son âme,
Qui gouverne à la fois ses États et sa flamme.
Mon bras contre un rival est prêt à vous servir :
Je voudrais faire plus, je voudrais vous guérir.
On connaît peu l'amour, on craint trop son amorce;
C'est sur nos lâchetés qu'il a fondé sa force;
C'est nous qui sous son nom troublons notre repos;
Il est tyran du faible, esclave du héros.
Puisque je l'ai vaincu, puisque je le dédaigne,
Dans l'âme d'un Bourbon souffrirez-vous qu'il règne?
Vos autres ennemis par vous sont abattus,
Et vous devez en tout l'exemple des vertus.

VENDÔME.

Le sort en est jeté, je ferai tout pour elle;
Il faut bien à la fin désarmer la cruelle;
Ses lois seront mes lois, son roi sera le mien :
Je n'aurai de parti, de maître que le sien.
Possesseur d'un trésor où s'attache ma vie,
Avec mes ennemis je me réconcilie;
Je lirai dans ses yeux mon sort et mon devoir;
Mon cœur est enivré de cet heureux espoir.

Enfin, plus de prétexte à ses refus injustes;
Raison, gloire, intérêt, et tous ces droits augustes
Des princes de mon sang et de mes souverains,
Sont des liens sacrés resserrés par ses mains.
Du roi, puisqu'il le faut, soutenons la couronne;
La vertu le conseille, et la beauté l'ordonne.
Je veux entre tes mains, en ce fortuné jour,
Sceller tous les serments que je fais à l'amour:
Quant à mes intérêts, que toi seul en décide.

COUCY.

Souffrez donc près du roi que mon zèle me guide;
Peut-être il eût fallu que ce grand changement
Ne fût dû qu'au héros, et non pas à l'amant;
Mais si d'un si grand cœur une femme dispose,
L'effet en est trop beau pour en blâmer la cause;
Et mon cœur, tout rempli de cet heureux retour,
Bénit votre faiblesse, et rend grâce à l'amour[1].

1. « Ce Vendôme, dit Voltaire lui-même, n'intéresse peut-être pas assez, parce qu'il n'est point aimé, et parce qu'on ne pardonne point à un héros français d'être furieux contre une honnête femme qui lui dit de si bonnes raisons. Coucy vient encore prouver à notre homme qu'il est un pauvre homme d'être si amoureux. Tout cela fait qu'on ne prend pas un intérêt bien tendre au succès de cet amour. »

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

NEMOURS, DANGESTE.

NEMOURS.

Combat infortuné, destin qui me poursuis!
O mort, mon seul recours, douce mort qui me fuis!
Ciel! n'as-tu conservé la trame de ma vie
Que pour tant de malheurs et tant d'ignominie?
Adélaïde, au moins, pourrai-je la revoir?

DANGESTE.

Vous la verrez, seigneur.

NEMOURS.

Ah! mortel désespoir!
Elle ose me parler, et moi, je le souhaite!

DANGESTE.

Seigneur, en quel état votre douleur vous jette!
Vos jours sont en péril, et ce sang agité...

NEMOURS.

Mes déplorables jours sont trop en sûreté;
Ma blessure est légère, elle m'est insensible:
Que celle de mon cœur est profonde et terrible!

DANGESTE.

Remerciez les cieux de ce qu'ils ont permis
Que vous ayez trouvé de si chers ennemis.
Il est dur de tomber dans des mains étrangères:
Vous êtes prisonnier du plus tendre des frères.

NEMOURS.

Mon frère! ah! malheureux!

DANGESTE.

Il vous était lié
Par les nœuds les plus saints d'une pure amitié.

Que n'éprouvez-vous point de sa main secourable !

NEMOURS.

Sa fureur m'eût flatté ; son amitié m'accable.

DANGESTE.

Quoi ! pour être engagé dans d'autres intérêts,
Le haïssez-vous tant ?

NEMOURS.

Je l'aime, et je me hais ;
Et, dans les passions de mon âme éperdue,
La voix de la nature est encore entendue.

DANGESTE.

Si contre un frère aimé vous avez combattu,
J'en ai vu quelque temps frémir votre vertu :
Mais le roi l'ordonnait, et tout vous justifie.
L'entreprise était juste, aussi bien que hardie.
Je vous ai vu remplir, dans cet affreux combat,
Tous les devoirs d'un chef, et tous ceux d'un soldat ;
Et vous avez rendu, par des faits incroyables,
Votre défaite illustre, et vos fers honorables.
On a perdu bien peu quand on garde l'honneur.

NEMOURS.

Non, ma défaite, ami, ne fait point mon malheur.
Du Guesclin, des Français l'amour et le modèle,
Aux Anglais si terrible, à son roi si fidèle,
Vit ses honneurs flétris par de plus grands revers :
Deux fois sa main puissante a langui dans les fers :
Il n'en fut que plus grand, plus fier, et plus à craindre :
Et son vainqueur tremblant fut bientôt seul à plaindre.
Du Guesclin, nom sacré, nom toujours précieux !
Quoi ! ta coupable nièce évite encor mes yeux !
Ah ! sans doute, elle a dû redouter mes reproches ;
Ainsi donc, cher Dangeste, elle fuit tes approches ?
Tu n'as pu lui parler ?

DANGESTE.

Seigneur, je vous ai dit
Que bientôt...

NEMOURS.

Ah ! pardonne à mon cœur interdit.
Trop chère Adélaïde ! Eh bien ! quand tu l'as vue,
Parle, à mon nom du moins paraissait-elle émue ?

DANGESTE.

Votre sort en secret paraissait la toucher ;

Elle versait des pleurs, et voulait les cacher.

NEMOURS.

Elle pleure et m'outrage! elle pleure et m'opprime!
Son cœur, je le vois bien, n'est pas né pour le crime.
Pour me sacrifier elle aura combattu :
La trahison la gêne, et pèse à sa vertu :
Faible soulagement à ma fureur jalouse!
T'a-t-on dit en effet que mon frère l'épouse?

DANGESTE.

S'il s'en vantait lui-même, en pouvez-vous douter?

NEMOURS.

Il l'épouse! A ma honte elle vient insulter!
Ah Dieu!

SCÈNE II.

ADÉLAÏDE, NEMOURS.

ADÉLAÏDE.

Le ciel vous rend à mon âme attendrie;
En veillant sur vos jours il conserva ma vie.
Je vous revois, cher prince, et mon cœur empressé...
Juste ciel! quels regards, et quel accueil glacé!

NEMOURS.

L'intérêt qu'à mes jours vos bontés daignent prendre,
Est d'un cœur généreux; mais il doit me surprendre.
Vous aviez en effet besoin de mon trépas :
Mon rival plus tranquille eût passé dans vos bras.
Libre dans vos amours, et sans inquiétude,
Vous jouiriez en paix de votre ingratitude;
Et les remords honteux qu'elle traîne après soi,
S'il peut vous en rester, périssaient avec moi.

ADÉLAÏDE.

Hélas! que dites-vous? Quelle fureur subite...

NEMOURS.

Non, votre changement n'est pas ce qui m'irrite.

ADÉLAÏDE.

Mon changement? Nemours!

NEMOURS.

A vous seule asservi,

Je vous aimais trop bien pour n'être point trahi :
C'est le sort des amants, et ma honte est commune;
Mais que vous insultiez vous-même à ma fortune!
Qu'en ces murs, où vos yeux ont vu couler mon sang,
Vous acceptiez la main qui m'a percé le flanc,
Et que vous osiez joindre à l'horreur qui m'accable,
D'une fausse pitié l'affront insupportable!
Qu'à mes yeux...

ADÉLAÏDE.

Ah! plutôt donnez-moi le trépas.
Immolez votre amante, et ne l'accusez pas.
Mon cœur n'est point armé contre votre colère,
Cruel, et vos soupçons manquaient à ma misère.
Ah! Nemours, de quels maux nos jours empoisonnés...

NEMOURS.

Vous me plaignez, cruelle, et vous m'abandonnez!

ADÉLAÏDE.

Je vous pardonne, hélas! cette fureur extrême,
Tout, jusqu'à vos soupçons; jugez si je vous aime.

NEMOURS.

Vous m'aimeriez? qui, vous? Et Vendôme à l'instant
Entoure de flambeaux l'autel qui vous attend!
Lui-même il m'a vanté sa gloire et sa conquête.
Le barbare! il m'invite à cette horrible fête!
Que plutôt...

ADÉLAÏDE.

Ah! cruel, me faut-il employer
Les moments de vous voir à me justifier?
Votre frère, il est vrai, persécute ma vie,
Et par un fol amour, et par sa jalousie,
Et par l'emportement dont je crains les effets,
Et, le dirai-je encor, seigneur? par ses bienfaits.
J'atteste ici le ciel, témoin de ma conduite...
Mais pourquoi l'attester? Nemours, suis-je réduite,
Pour vous persuader de si vrais sentiments,
Au secours inutile et honteux des serments!
Non, non; vous connaissez le cœur d'Adélaïde;
C'est vous qui conduisez ce cœur faible et timide.

NEMOURS.

Mais mon frère vous aime?

ADÉLAÏDE.

Ah! n'en redoutez rien.

NEMOURS.

Il sauva vos beaux jours!

ADÉLAÏDE.

Il sauva votre bien.
Dans Cambrai, je l'avoue, il daigna me défendre.
Au roi que nous servons il promit de me rendre;
Et mon cœur se plaisait, trompé par mon amour,
Puisqu'il est votre frère, à lui devoir le jour.
J'ai répondu, seigneur, à sa flamme funeste
Par un refus constant, mais tranquille et modeste,
Et mêlé du respect que je devrai toujours
A mon libérateur, au frère de Nemours;
Mais mon respect l'enflamme, et mon refus l'irrite.
J'anime en l'évitant l'ardeur de sa poursuite.
Tout doit, si je l'en crois, céder à son pouvoir;
Lui plaire est ma grandeur, l'aimer est mon devoir.
Qu'il est loin, juste Dieu! de penser que ma vie,
Que mon âme à la vôtre est pour jamais unie,
Que vous causez les pleurs dont mes yeux sont chargés,
Que mon cœur vous adore, et que vous m'outragez!
Oui, vous êtes tous deux formés pour mon supplice:
Lui, par sa passion; vous, par votre injustice;
Vous, Nemours, vous, ingrat, que je vois aujourd'hui,
Moins amoureux, peut-être, et plus cruel que lui.

NEMOURS.

C'en est trop... pardonnez... voyez mon âme en proie
A l'amour, aux remords, à l'excès de ma joie.
Digne et charmant objet d'amour et de douleur,
Ce jour infortuné, ce jour fait mon bonheur.
Glorieux, satisfait, dans un sort si contraire,
Tout captif que je suis, j'ai pitié de mon frère.
Il est le seul à plaindre avec votre courroux;
Et je suis son vainqueur, étant aimé de vous.

SCÈNE III.

VENDOME, NEMOURS, ADÉLAÏDE.

VENDÔME.

Connaissez donc enfin jusqu'où va ma tendresse,
Et tout votre pouvoir, et toute ma faiblesse:

Et vous, mon frère, et vous, soyez ici témoin
Si l'excès de l'amour peut emporter plus loin.
Ce que votre amitié, ce que votre prière,
Les conseils de Coucy, le roi, la France entière,
Exigeaient de Vendôme, et qu'ils n'obtenaient pas,
Soumis et subjugué, je l'offre à ses appas.
L'amour, qui malgré vous nous a faits l'un pour l'autre,
Ne me laisse de choix, de parti, que le vôtre.
Je prends mes lois de vous; votre maître est le mien :
De mon frère et de moi soyez l'heureux lien;
Soyez-le de l'État, et que ce jour commence
Mon bonheur et le vôtre, et la paix de la France.
Vous, courez, mon cher frère, allez dès ce moment
Annoncer à la cour un si grand changement.
Moi, sans perdre de temps, dans ce jour d'allégresse,
Qui m'a rendu mon roi, mon frère, et ma maîtresse,
D'un bras vraiment français, je vais, dans nos remparts,
Sous nos lis triomphants briser les léopards.
Soyez libre, partez, et de mes sacrifices
Allez offrir au roi les heureuses prémices.
Puissé-je à ses genoux présenter aujourd'hui
Celle qui m'a dompté, qui me ramène à lui,
Qui d'un prince ennemi fait un sujet fidèle,
Changé par ses regards, et vertueux par elle!

NEMOURS.

(A part.)

Il fait ce que je veux, et c'est pour m'accabler!

(A Adélaïde.)

Prononcez notre arrêt, madame; il faut parler.

VENDÔME.

Eh quoi! vous demeurez interdite et muette?
De mes soumissions êtes-vous satisfaite?
Est-ce assez qu'un vainqueur vous implore à genoux?
Faut-il encor ma vie, ingrate? elle est à vous.
Vous n'avez qu'à parler, j'abandonne sans peine
Ce sang infortuné, proscrit par votre haine.

ADÉLAÏDE.

Seigneur, mon cœur est juste; on ne m'a vu jamais
Mépriser vos bontés, et haïr vos bienfaits;
Mais je ne puis penser qu'à mon peu de puissance
Vendôme ait attaché le destin de la France;
Qu'il n'ait lu son devoir que dans mes faibles yeux;

Qu'il ait besoin de moi pour être vertueux.
Vos desseins ont sans doute une source plus pure :
Vous avez consulté le devoir, la nature :
L'amour a peu de part où doit régner l'honneur.

VENDÔME.

L'amour seul a tout fait, et c'est là mon malheur ;
Sur tout autre intérêt ce triste amour l'emporte.
Accablez-moi de honte, accusez-moi, n'importe !
Dussé-je vous déplaire et forcer votre cœur,
L'autel est prêt ; venez.

NEMOURS.

Vous osez ?...

ADÉLAÏDE.

Non, seigneur.
Avant que je vous cède, et que l'hymen nous lie,
Aux yeux de votre frère arrachez-moi la vie.
Le sort met entre nous un obstacle éternel.
Je ne puis être à vous.

VENDÔME.

Nemours... ingrate... Ah ciel !
C'en est donc fait... mais non... mon cœur sait se contraindre :
Vous ne méritez pas que je daigne m'en plaindre.
Vous auriez dû peut-être, avec moins de détour,
Dans ses premiers transports étouffer mon amour,
Et par un prompt aveu, qui m'eût guéri sans doute,
M'épargner les affronts que ma bonté me coûte.
Mais je vous rends justice ; et ces séductions,
Qui vont au fond des cœurs chercher nos passions,
L'espoir qu'on donne à peine afin qu'on le saisisse,
Ce poison préparé des mains de l'artifice,
Sont les armes d'un sexe aussi trompeur que vain,
Que l'œil de la raison regarde avec dédain.
Je suis libre par vous : cet art que je déteste,
Cet art qui m'enchaîna brise un joug si funeste ;
Et je ne prétends pas, indignement épris,
Rougir devant mon frère, et souffrir des mépris.
Montrez-moi seulement ce rival qui se cache :
Je lui cède avec joie un poison qu'il m'arrache[1] ;

1. Il y a dans la *Sophonisbe* de Corneille (acte IV, scène II) :

Je lui cède avec joie un poison qu'il me vole.

Je vous dédaigne assez tous deux pour vous unir,
Perfide! et c'est ainsi que je dois vous punir.

ADÉLAÏDE.

Je devrais seulement vous quitter et me taire;
Mais je suis accusée, et ma gloire m'est chère.
Votre frère est présent, et mon honneur blessé
Doit repousser les traits dont il est offensé.
Pour un autre que vous ma vie est destinée;
Je vous en fais l'aveu, je m'y vois condamnée.
Oui, j'aime; et je serais indigne, devant vous,
De celui que mon cœur s'est promis pour époux,
Indigne de l'aimer, si, par ma complaisance,
J'avais à votre amour laissé quelque espérance.
Vous avez regardé ma liberté, ma foi,
Comme un bien de conquête, et qui n'est plus à moi.
Je vous devais beaucoup; mais une telle offense
Ferme à la fin mon cœur à la reconnaissance:
Sachez que des bienfaits qui font rougir mon front,
A mes yeux indignés ne sont plus qu'un affront.
J'ai plaint de votre amour la violence vaine;
Mais, après ma pitié, n'attirez point ma haine.
J'ai rejeté vos vœux, que je n'ai point bravés;
J'ai voulu votre estime, et vous me la devez.

VENDÔME.

Je vous dois ma colère, et sachez qu'elle égale
Tous les emportements de mon amour fatale.
Quoi donc! vous attendiez, pour oser m'accabler,
Que Nemours fût présent, et me vît immoler?
Vous vouliez ce témoin de l'affront que j'endure?
Allez, je le croirais l'auteur de mon injure,
Si... Mais il n'a point vu vos funestes appas;
Mon frère trop heureux ne vous connaissait pas.
Nommez donc mon rival: mais gardez-vous de croire
Que mon lâche dépit lui cède la victoire.
Je vous trompais, mon cœur ne peut feindre longtemps:
Je vous traîne à l'autel, à ses yeux expirants;
Et ma main, sur sa cendre, à votre main donnée,
Va tremper dans le sang les flambeaux d'hyménée.
Je sais trop qu'on a vu, lâchement abusés,
Pour des mortels obscurs, des princes méprisés;
Et mes yeux perceront, dans la foule inconnue,
Jusqu'à ce vil objet qui se cache à ma vue.

NEMOURS.

Pourquoi d'un choix indigne osez-vous l'accuser?

VENDÔME.

Et pourquoi, vous, mon frère, osez-vous l'excuser?
Est-il vrai que de vous elle était ignorée?
Ciel! à ce piége affreux ma foi serait livrée!
Tremblez.

NEMOURS.

Moi! que je tremble! ah! j'ai trop dévoré
L'inexprimable horreur où toi seul m'as livré;
J'ai forcé trop longtemps mes transports au silence:
Connais-moi donc, barbare, et remplis ta vengeance!
Connais un désespoir à tes fureurs égal;
Frappe, voilà mon cœur, et voilà ton rival!

VENDÔME.

Toi, cruel! toi, Nemours!

NEMOURS.

Oui, depuis deux années,
L'amour la plus secrète a joint nos destinées.
C'est toi dont les fureurs ont voulu m'arracher
Le seul bien sur la terre où j'ai pu m'attacher.
Tu fais depuis trois mois les horreurs de ma vie;
Les maux que j'éprouvais passaient ta jalousie:
Par tes égarements juge de mes transports.
Nous puisâmes tous deux dans ce sang dont je sors
L'excès des passions qui dévorent une âme;
La nature à tous deux fit un cœur tout de flamme.
Mon frère est mon rival, et je l'ai combattu;
J'ai fait taire le sang, peut-être la vertu.
Furieux, aveuglé, plus jaloux que toi-même,
J'ai couru, j'ai volé, pour t'ôter ce que j'aime;
Rien ne m'a retenu, ni tes superbes tours,
Ni le peu de soldats que j'avais pour secours,
Ni le lieu, ni le temps, ni surtout ton courage;
Je n'ai vu que ma flamme, et ton feu qui m'outrage.
L'amour fut dans mon cœur plus fort que l'amitié;
Sois cruel comme moi, punis-moi sans pitié:
Aussi bien tu ne peux t'assurer ta conquête,
Tu ne peux l'épouser qu'aux dépens de ma tête.
A la face des cieux je lui donne ma foi;
Je te fais de nos vœux le témoin malgré toi.
Frappe, et qu'après ce coup, ta cruauté jalouse

Traîne au pied des autels ta sœur et mon épouse.
Frappe, dis-je : oses-tu?

VENDÔME.

Traître, c'en est assez.
Qu'on l'ôte de mes yeux : soldats, obéissez.

ADÉLAÏDE.

(Aux soldats.)

Non : demeurez, cruels... Ah! prince, est-il possible
Que la nature en vous trouve une âme inflexible?
Seigneur!

NEMOURS.

Vous, le prier? plaignez-le plus que moi.
Plaignez-le : il vous offense, il a trahi son roi.
Va, je suis dans ces lieux plus puissant que toi-même;
Je suis vengé de toi : l'on te hait, et l'on m'aime.

ADÉLAÏDE.

(A Nemours.) (A Vendôme.)

Ah, cher prince!... Ah, seigneur! voyez à vos genoux...

VENDÔME.

(Aux soldats.) (A Adélaïde.)

Qu'on m'en réponde, allez. Madame, levez-vous.
Vos prières, vos pleurs, en faveur d'un parjure,
Sont un nouveau poison versé sur ma blessure :
Vous avez mis la mort dans ce cœur outragé ;
Mais, perfide, croyez que je mourrai vengé.
Adieu : si vous voyez les effets de ma rage,
N'en accusez que vous; nos maux sont votre ouvrage.

ADÉLAÏDE.

Je ne vous quitte pas : écoutez-moi, seigneur.

VENDÔME.

Eh bien! achevez donc de déchirer mon cœur :
Parlez.

SCÈNE IV.

VENDOME, NEMOURS, ADÉLAÏDE, COUCY,
DANGESTE, UN OFFICIER, SOLDATS.

COUCY.

J'allais partir : un peuple téméraire
Se soulève en tumulte au nom de votre frère.

Le désordre est partout : vos soldats consternés
Désertent les drapeaux de leurs chefs étonnés :
Et, pour comble de maux, vers la ville alarmée,
L'ennemi rassemblé fait marcher son armée.

VENDÔME.

Allez, cruelle, allez ; vous ne jouirez pas
Du fruit de votre haine et de vos attentats ;
Rentrez. Aux factieux je vais montrer leur maître.
(A l'officier.) (A Coucy.)
Qu'on la garde. Courons. Vous, veillez sur ce traître.

SCÈNE V.

NEMOURS, COUCY.

COUCY.

Le seriez-vous, seigneur? auriez-vous démenti
Le sang de ces héros dont vous êtes sorti?
Auriez-vous violé, par cette lâche injure,
Et les droits de la guerre, et ceux de la nature?
Un prince à cet excès pourrait-il s'oublier?

NEMOURS.

Non ; mais suis-je réduit à me justifier?
Coucy, ce peuple est juste, il t'apprend à connaître
Que mon frère est rebelle, et que Charle est son maître.

COUCY.

Écoutez : ce serait le comble de mes vœux,
De pouvoir aujourd'hui vous réunir tous deux.
Je vois avec regret la France désolée,
A nos dissensions la nature immolée,
Sur nos communs débris l'Anglais trop élevé,
Menaçant cet État par nous-même énervé.
Si vous avez un cœur digne de votre race,
Faites au bien public servir votre disgrâce.
Rapprochez les partis : unissez-vous à moi
Pour calmer votre frère, et fléchir votre roi,
Pour éteindre le feu de nos guerres civiles.

NEMOURS.

Ne vous en flattez pas ; vos soins sont inutiles.
Si la discorde seule avait armé mon bras,
Si la guerre et la haine avaient conduit mes pas,

Vous pourriez espérer de réunir deux frères,
L'un de l'autre écartés dans des partis contraires.
Un obstacle plus grand s'oppose à ce retour.

COUCY.

Et quel est-il, seigneur?

NEMOURS.

Ah! reconnais l'amour;
Reconnais la fureur qui de nous deux s'empare,
Qui m'a fait téméraire, et qui le rend barbare.

COUCY.

Ciel! faut-il voir ainsi, par des caprices vains,
Anéantir le fruit des plus nobles desseins?
L'amour subjuguer tout? ses cruelles faiblesses
Du sang qui se révolte étouffer les tendresses?
Des frères se haïr, et naître, en tous climats,
Des passions des grands le malheur des États[1]?
Prince, de vos amours laissons là le mystère.
Je vous plains tous les deux; mais je sers votre frère.
Je vais le seconder; je vais me joindre à lui
Contre un peuple insolent qui se fait votre appui.
Le plus pressant danger est celui qui m'appelle.
Je vois qu'il peut avoir une fin bien cruelle :
Je vois les passions plus puissantes que moi;
Et l'amour seul ici me fait frémir d'effroi.
Mon devoir a parlé; je vous laisse, et j'y vole,
Soyez mon prisonnier, mais sur votre parole;
Elle me suffira.

NEMOURS.

Je vous la donne.

COUCY.

Et moi
Je voudrais de ce pas porter la sienne au roi;
Je voudrais cimenter, dans l'ardeur de lui plaire,
Du sang de nos tyrans une union si chère.
Mais ces fiers ennemis sont bien moins dangereux
Que ce fatal amour qui vous perdra tous deux.

1. On lit dans Horace, liv. I, ép. II, v. 14 :

Quidquid delirant reges plectuntur Achivi.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

NEMOURS, ADÉLAÏDE, DANGESTE.

NEMOURS.

Non, non, ce peuple en vain s'armait pour ma défense :
Mon frère, teint de sang, enivré de vengeance,
Devenu plus jaloux, plus fier, et plus cruel,
Va traîner à mes yeux sa victime à l'autel.
Je ne suis donc venu disputer ma conquête
Que pour être témoin de cette horrible fête !
Et, dans le désespoir d'un impuissant courroux,
Je ne puis me venger qu'en me privant de vous !
Partez, Adélaïde.

ADÉLAÏDE.

Il faut que je vous quitte !...
Quoi ! vous m'abandonnez !... vous ordonnez ma fuite !

NEMOURS.

Il le faut : chaque instant est un péril fatal ;
Vous êtes une esclave aux mains de mon rival.
Remercions le ciel, dont la bonté propice
Nous suscite un secours au bord du précipice.
Vous voyez cet ami qui doit guider vos pas ;
Sa vigilance adroite a séduit des soldats.

(A Dangeste.)

Dangeste, ses malheurs ont droit à tes services :
Je suis loin d'exiger d'injustes sacrifices ;
Je respecte mon frère, et je ne prétends pas
Conspirer contre lui dans ses propres États.

Écoute seulement la pitié qui te guide ;
Écoute un vrai devoir, et sauve Adélaïde.

ADÉLAÏDE.

Hélas! ma délivrance augmente mon malheur.
Je détestais ces lieux, j'en sors avec terreur.

NEMOURS.

Privez-moi par pitié d'une si chère vue ;
Tantôt à ce départ vous étiez résolue,
Le dessein était pris : n'osez-vous l'achever ?

ADÉLAÏDE.

Ah ! quand j'ai voulu fuir, j'espérais vous trouver.

NEMOURS.

Prisonnier sur ma foi, dans l'horreur qui me presse,
Je suis plus enchaîné par ma seule promesse
Que si de cet État les tyrans inhumains
Des fers les plus pesants avaient chargé mes mains.
Au pouvoir de mon frère ici l'honneur me livre ;
Je peux mourir pour vous, mais je ne peux vous suivre ;
Vous suivrez cet ami par des détours obscurs,
Qui vous rendront bientôt sous ces coupables murs.
De la Flandre à sa voix on doit ouvrir la porte ;
Du roi sous les remparts il trouvera l'escorte.
Le temps presse, évitez un ennemi jaloux.

ADÉLAÏDE.

Je vois qu'il faut partir... cher Nemours, et sans vous !

NEMOURS.

L'amour nous a rejoints, que l'amour nous sépare.

ADÉLAÏDE.

Qui ! moi ? que je vous laisse au pouvoir d'un barbare ?
Seigneur, de votre sang l'Anglais est altéré ;
Ce sang à votre frère est-il donc si sacré ?
Craindra-t-il d'accorder, dans son courroux funeste,
Aux alliés qu'il aime, un rival qu'il déteste ?

NEMOURS.

Il n'oserait.

ADÉLAÏDE.

Son cœur ne connaît point de frein ;
Il vous a menacé, menace-t-il en vain ?

NEMOURS.

Il tremblera bientôt : le roi vient et nous venge :
La moitié de ce peuple à ses drapeaux se range.

Allez : si vous m'aimez, dérobez-vous aux coups
Des foudres allumés, grondant autour de nous ;
Au tumulte, au carnage, au désordre effroyable,
Dans des murs pris d'assaut malheur inévitable :
Mais craignez encor plus mon rival furieux ;
Craignez l'amour jaloux qui veille dans ses yeux.
Je frémis de vous voir encor sous sa puissance ;
Redoutez son amour autant que sa vengeance ;
Cédez à mes douleurs ; qu'il vous perde : partez.

ADÉLAÏDE.

Et vous vous exposez seul à ses cruautés !

NEMOURS.

Ne craignant rien pour vous, je craindrai peu mon frère ;
Et bientôt mon appui lui devient nécessaire.

ADÉLAÏDE.

Aussi bien que mon cœur mes pas vous sont soumis.
Eh bien ! vous l'ordonnez, je pars, et je frémis !
Je ne sais... mais enfin, la fortune jalouse,
M'a toujours envié le nom de votre épouse.

NEMOURS.

Partez avec ce nom. La pompe des autels,
Ces voiles, ces flambeaux, ces témoins solennels,
Inutiles garants d'une foi si sacrée,
La rendront plus connue, et non plus assurée.
Vous, mânes des Bourbons, princes, rois mes aïeux,
Du séjour des héros tournez ici les yeux.
J'ajoute à votre gloire en la prenant pour femme ;
Confirmez mes serments, ma tendresse et ma flamme :
Adoptez-la pour fille, et puisse son époux
Se montrer à jamais digne d'elle et de vous !

ADÉLAÏDE.

Rempli de vos bontés, mon cœur n'a plus d'alarmes,
Cher époux, cher amant...

NEMOURS.

Quoi ! vous versez des larmes !
C'est trop tarder, adieu... Ciel, quel tumulte affreux !

SCÈNE II.

ADÉLAÏDE, NEMOURS, VENDÔME, GARDES.

VENDÔME.

Je l'entends, c'est lui-même : arrête, malheureux !
Lâche qui me trahis, rival indigne, arrête !

NEMOURS.

Il ne te trahit point ; mais il t'offre sa tête.
Porte à tous les excès ta haine et ta fureur ;
Va, ne perds point de temps, le ciel arme un vengeur.
Tremble ; ton roi s'approche, il vient, il va paraître.
Tu n'as vaincu que moi, redoute encor ton maître.

VENDÔME.

Il pourra te venger, mais non te secourir ;
Et ton sang...

ADÉLAÏDE.

Non, cruel ! c'est à moi de mourir.
J'ai tout fait ; c'est par moi que ta garde est séduite :
J'ai gagné tes soldats, j'ai préparé ma fuite :
Punis ces attentats, et ces crimes si grands,
De sortir d'esclavage, et de fuir ses tyrans :
Mais respecte ton frère, et sa femme, et toi-même ;
Il ne t'a point trahi, c'est un frère qui t'aime ;
Il voulait te servir, quand tu veux l'opprimer.
Quel crime a-t-il commis, cruel, que de m'aimer ?
L'amour n'est-il en toi qu'un juge inexorable ?

VENDÔME.

Plus vous le défendez, plus il devient coupable ;
C'est vous qui le perdez, vous qui l'assassinez ;
Vous par qui tous nos jours étaient empoisonnés ;
Vous qui, pour leur malheur, armiez des mains si chères,
Puisse tomber sur vous tout le sang des deux frères !
Vous pleurez ! mais vos pleurs ne peuvent me tromper :
Je suis prêt à mourir, et prêt à le frapper.
Mon malheur est au comble, ainsi que ma faiblesse.
Oui, je vous aime encor, le temps, le péril presse ;
Vous pouvez à l'instant parer le coup mortel ;
Voilà ma main, venez : sa grâce est à l'autel.

ADÉLAÏDE.

Moi, seigneur?

VENDÔME.

C'est assez.

ADÉLAÏDE.

Moi, que je le trahisse!

VENDÔME.

Arrêtez... répondez...

ADÉLAÏDE.

Je ne puis.

VENDÔME.

Qu'il périsse!

NEMOURS.

Ne vous laissez pas vaincre en ces affreux combats,
Osez m'aimer assez pour vouloir mon trépas;
Abandonnez mon sort au coup qu'il me prépare.
Je mourrai triomphant des coups de ce barbare;
Et si vous succombiez à son lâche courroux,
Je n'en mourrais pas moins, mais je mourrais par vous.

VENDÔME.

Qu'on l'entraîne à la tour: allez; qu'on m'obéisse!

SCÈNE III.

VENDOME, ADÉLAÏDE.

ADÉLAÏDE.

Vous, cruel! vous feriez cet affreux sacrifice!
De son vertueux sang vous pourriez vous couvrir!
Quoi! voulez-vous...

VENDÔME.

Je veux vous haïr et mourir,
Vous rendre malheureuse encor plus que moi-même,
Répandre devant vous tout le sang qui vous aime,
Et vous laisser des jours plus cruels mille fois
Que le jour où l'amour nous a perdus tous trois.
Laissez-moi: votre vue augmente mon supplice.

SCÈNE IV.

VENDOME, ADÉLAÏDE, COUCY.

ADÉLAÏDE, à Coucy.

Ah ! je n'attends plus rien que de votre justice ;
Coucy, contre un cruel osez me secourir.

VENDÔME.

Garde-toi de l'entendre, ou tu vas me trahir.

ADÉLAÏDE.

J'atteste ici le ciel...

VENDÔME.

Qu'on l'ôte de ma vue.
Ami, délivre-moi d'un objet qui me tue.

ADÉLAÏDE.

Va, tyran, c'en est trop ; va, dans mon désespoir,
J'ai combattu l'horreur que je sens à te voir ;
J'ai cru, malgré ta rage à ce point emportée,
Qu'une femme du moins en serait respectée.
L'amour adoucit tout, hors ton barbare cœur ;
Tigre ! je t'abandonne à toute ta fureur.
Dans ton féroce amour immole tes victimes ;
Compte dès ce moment ma mort parmi tes crimes ;
Mais compte encor la tienne : un vengeur va venir ;
Par ton juste supplice il va tous nous unir.
Tombe avec tes remparts ; tombe, et péris sans gloire :
Meurs, et que l'avenir prodigue à ta mémoire,
A tes feux, à ton nom, justement abhorrés,
La haine et le mépris que tu m'as inspirés [1] !

SCÈNE V.

VENDOME, COUCY.

VENDÔME.

Oui, cruelle ennemie, et plus que moi farouche,
Oui, j'accepte l'arrêt prononcé par ta bouche ;

1. « Nous retrouverons, dit M. Hippolyte Lucas (*Histoire du théâtre français*), quelques-uns des traits les plus fiers d'Adélaïde dans l'Aménaïde de *Tancrède*. »

Que la main de la haine et que les mêmes coups
Dans l'horreur du tombeau nous réunissent tous!
(Il tombe dans un fauteuil.)

COUCY.

Il ne se connaît plus, il succombe à sa rage.

VENDÔME.

Eh bien! souffriras-tu ma honte et mon outrage?
Le temps presse; veux-tu qu'un rival odieux
Enlève la perfide, et l'épouse à mes yeux?
Tu crains de me répondre! attends-tu que le traître
Ait soulevé mon peuple, et me livre à son maître?

COUCY.

Je vois trop, en effet, que le parti du roi
Du peuple fatigué fait chanceler la foi.
De la sédition la flamme réprimée
Vit encor dans les cœurs, en secret rallumée.

VENDÔME.

C'est Nemours qui l'allume, il nous a trahis tous.

COUCY.

Je suis loin d'excuser ses crimes envers vous;
La suite en est funeste, et me remplit d'alarmes.
Dans la plaine déjà les Français sont en armes,
Et vous êtes perdu, si le peuple excité
Croit dans la trahison trouver sa sûreté.
Vos dangers sont accrus.

VENDÔME.

Eh bien! que faut-il faire?

COUCY.

Les prévenir, dompter l'amour et la colère.
Ayons encor, mon prince, en cette extrémité,
Pour prendre un parti sûr, assez de fermeté.
Nous pouvons conjurer ou braver la tempête;
Quoi que vous décidiez, ma main est toute prête.
Vous vouliez ce matin, par un heureux traité,
Apaiser avec gloire un monarque irrité;
Ne vous rebutez pas: ordonnez, et j'espère
Signer en votre nom cette paix salutaire:
Mais s'il vous faut combattre, et courir au trépas,
Vous savez qu'un ami ne vous survivra pas.

VENDÔME.

Ami, dans le tombeau laisse-moi seul descendre;
Vis pour servir ma cause, et pour venger ma cendre;

Mon destin s'accomplit, et je cours l'achever :
Qui ne veut que la mort est sûr de la trouver ;
Mais je la veux terrible, et lorsque je succombe,
Je veux voir mon rival entraîné dans ma tombe.

COUCY.

Comment! de quelle horreur vos sens sont possédés!

VENDÔME.

Il est dans cette tour où vous seul commandez ;
Et vous m'aviez promis que contre un téméraire...

COUCY.

De qui me parlez-vous, seigneur? de votre frère?

VENDÔME.

Non, je parle d'un traître et d'un lâche ennemi,
D'un rival qui m'abhorre, et qui m'a tout ravi.
L'Anglais attend de moi la tête du parjure.

COUCY.

Vous leur avez promis de trahir la nature?

VENDÔME.

Dès longtemps du perfide ils ont proscrit le sang.

COUCY.

Et pour leur obéir vous lui percez le flanc?

VENDÔME.

Non, je n'obéis point à leur haine étrangère ;
J'obéis à ma rage, et veux la satisfaire.
Que m'importent l'État et mes vains alliés?

COUCY.

Ainsi donc à l'amour vous le sacrifiez?
Et vous me chargez, moi, du soin de son supplice!

VENDÔME.

Je n'attends pas de vous cette prompte justice.
Je suis bien malheureux! bien digne de pitié!
Trahi dans mon amour, trahi dans l'amitié!
Ah! trop heureux dauphin, c'est ton sort que j'envie :
Ton amitié, du moins, n'a point été trahie ;
Et Tanguy du Châtel, quand tu fus offensé,
T'a servi sans scrupule, et n'a pas balancé.
Allez ; Vendôme encor, dans le sort qui le presse,
Trouvera des amis qui tiendront leur promesse ;
D'autres me serviront, et n'allégueront pas
Cette triste vertu, l'excuse des ingrats.

COUCY, après un long silence.

Non ; j'ai pris mon parti. Soit crime, soit justice,

Vous ne vous plaindrez pas que Coucy vous trahisse.
Je ne souffrirai pas que d'un autre que moi,
Dans de pareils moments, vous éprouviez la foi.
Quand un ami se perd, il faut qu'on l'avertisse,
Il faut qu'on le retienne au bord du précipice ;
Je l'ai dû, je l'ai fait malgré votre courroux ;
Vous y voulez tomber, je m'y jette avec vous ;
Et vous reconnaîtrez, au succès de mon zèle,
Si Coucy vous aimait, et s'il vous fut fidèle.

VENDÔME.

Je revois mon ami... Vengeons-nous, vole... attend...
Non, va, te dis-je, frappe, et je mourrai content.
Qu'à l'instant de sa mort, à mon impatience
Le canon des remparts annonce ma vengeance!
J'irai, je l'apprendrai, sans trouble et sans effroi,
A l'objet odieux qui l'immole par moi.
Allons.

COUCY.

En vous rendant ce malheureux service,
Prince, je vous demande un autre sacrifice.

VENDÔME.

Parle.

COUCY.

Je ne veux pas que l'Anglais en ces lieux,
Protecteur insolent, commande sous mes yeux ;
Je ne veux pas servir un tyran qui nous brave.
Ne puis-je vous venger sans être son esclave?
Si vous voulez tomber, pourquoi prendre un appui?
Pour mourir avec vous ai-je besoin de lui?
Du sort de ce grand jour laissez-moi la conduite ;
Ce que je fais pour vous peut-être le mérite.
Les Anglais avec moi pourraient mal s'accorder ;
Jusqu'au dernier moment je veux seul commander.

VENDÔME.

Pourvu qu'Adélaïde, au désespoir réduite,
Pleure en larmes de sang l'amant qui l'a séduite ;
Pourvu que de l'horreur de ses gémissements
Mon courroux se repaisse à mes derniers moments,
Tout le reste est égal, et je te l'abandonne ;
Prépare le combat, agis, dispose, ordonne.
Ce n'est plus la victoire où ma fureur prétend ;
Je ne cherche pas même un trépas éclatant.

Aux cœurs désespérés qu'importe un peu de gloire?
Périsse ainsi que moi ma funeste mémoire!
Périsse avec mon nom le souvenir fatal
D'une indigne maîtresse et d'un lâche rival!

COUCY.

Je l'avoue avec vous; une nuit éternelle
Doit couvrir, s'il se peut, une fin si cruelle;
C'était avant ce coup qu'il nous fallait mourir;
Mais je tiendrai parole, et je vais vous servir [1].

1. « Si Vendôme, écrit Voltaire avant la représentation, ordonnait la mort de son frère à tête reposée, ce serait un monstre, et la pièce aussi. Je ne sais si l'on ne sera pas révolté qu'il demande cette horrible vengeance à l'honnête homme de Coucy, et je vous avoue que je tremble fort pour la fin de ce quatrième acte, dont je ne suis pas trop content; mais le cinquième me rassure. »

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

VENDOME, UN OFFICIER, GARDES.

VENDÔME.

O ciel ! me faudra-t-il, de moments en moments,
Voir et des trahisons et des soulèvements ?
Eh bien ! de ces mutins l'audace est terrassée ?

L'OFFICIER.

Seigneur, ils vous ont vu : leur foule est dispersée.

VENDÔME.

L'ingrat de tous côtés m'opprimait aujourd'hui ;
Mon malheur est parfait, tous les cœurs sont à lui.
Dangeste est-il puni de sa fourbe cruelle ?

L'OFFICIER.

Le glaive a fait couler le sang de l'infidèle.

VENDÔME.

Ce soldat qu'en secret vous m'avez amené,
Va-t-il exécuter l'ordre que j'ai donné ?

L'OFFICIER.

Oui, seigneur, et déjà vers la tour il s'avance.

VENDÔME.

Je vais donc à la fin jouir de ma vengeance !
Sur l'incertain Coucy mon cœur a trop compté ;
Il a vu ma fureur avec tranquillité.
On ne soulage point des douleurs qu'on méprise ;
Il faut qu'en d'autres mains ma vengeance soit mise.
Vous, que sur nos remparts on porte nos drapeaux ;
Allez, qu'on se prépare à des périls nouveaux.
Vous sortez d'un combat, un autre vous appelle ;
Ayez la même audace avec le même zèle ;

Imitez votre maître, et, s'il vous faut périr,
Vous recevrez de moi l'exemple de mourir.

SCÈNE II.

VENDOME, seul.

Le sang, l'indigne sang qu'a demandé ma rage,
Sera du moins pour moi le signal du carnage.
Un bras vulgaire et sûr va punir mon rival ;
Je vais être servi ; j'attends l'heureux signal.
Nemours, tu vas périr, mon bonheur se prépare...
Un frère assassiné ! quel bonheur ! Ah, barbare !
S'il est doux d'accabler ses cruels ennemis,
Si ton cœur est content, d'où vient que tu frémis ?
Allons... Mais quelle voix gémissante et sévère
Crie au fond de mon cœur : Arrête, il est ton frère !
Ah ! prince infortuné ! dans ta haine affermi,
Songe à des droits plus saints ; Nemours fut ton ami !
O jours de notre enfance ! ô tendresses passées !
Il fut le confident de toutes mes pensées.
Avec quelle innocence et quels épanchements
Nos cœurs se sont appris leurs premiers sentiments !
Que de fois, partageant mes naissantes alarmes,
D'une main fraternelle essuya-t-il mes larmes !
Et c'est moi qui l'immole ! et cette même main
D'un frère que j'aimai déchirerait le sein !
O passion funeste ! ô douleur qui m'égare !
Non, je n'étais point né pour devenir barbare.
Je sens combien le crime est un fardeau cruel...
Mais, que dis-je ? Nemours est le seul criminel.
Je reconnais mon sang, mais c'est à sa furie ;
Il m'enlève l'objet dont dépendait ma vie ;
Il aime Adélaïde... Ah ! trop jaloux transport !
Il l'aime ; est-ce un forfait qui mérite la mort ?
Hélas ! malgré le temps, et la guerre, et l'absence[1],

1. Ces vers rappellent ceux de *Phèdre* (acte IV, scène VI) :

> Hélas ! ils se voyaient avec pleine licence ;
> Le ciel de leurs soupirs approuvait l'innocence ;
> Ils suivaient sans remords leur penchant amoureux :
> Tous les jours se levaient clairs et sereins pour eux.

Leur tranquille union croissait dans le silence ;
Ils nourrissaient en paix leur innocente ardeur,
Avant qu'un fol amour empoisonnât mon cœur.
Mais lui-même il m'attaque, il brave ma colère,
Il me trompe, il me hait; n'importe, il est mon frère !
Il ne périra point. Nature, je me rends ;
Je ne veux point marcher sur les pas des tyrans.
Je n'ai point entendu le signal homicide,
L'organe des forfaits, la voix du parricide ;
Il en est encor temps.

SCÈNE III.

VENDOME, L'OFFICIER DES GARDES.

VENDÔME.

Que l'on sauve Nemours ;
Portez mon ordre, allez ; répondez de ses jours.

L'OFFICIER.

Hélas ! seigneur, j'ai vu, non loin de cette porte,
Un corps souillé de sang, qu'en secret on emporte ;
C'est Coucy qui l'ordonne, et je crains que le sort...

VENDÔME.

(On entend le canon [1].)

Quoi ! déjà !... Dieu, qu'entends-je ! Ah ciel ! mon frère est mort !
Il est mort, et je vis ! Et la terre entr'ouverte,
Et la foudre en éclats n'ont point vengé sa perte
Ennemi de l'État, factieux, inhumain,
Frère dénaturé, ravisseur, assassin,
Voilà quel est Vendôme ! Ah ! vérité funeste !
Je vois ce que je suis, et ce que je déteste !
Le voile est déchiré, je m'étais mal connu.
Au comble des forfaits je suis donc parvenu !
Ah, Nemours ! ah, mon frère ! ah, jour de ma ruine
Je sens que je t'aimais, et mon bras t'assassine,
Mon frère !

1. Voilà l'effet théâtral qu'on siffla à la première représentation. Applaudi en 1765, il prépara le public aux trois coups de marteau de Sedaine, dans *le Philosophe sans le savoir* (décembre 1765). (G. A.)

L'OFFICIER.

Adélaïde, avec empressement,
Veut, seigneur, en secret vous parler un moment.

VENDÔME.

Chers amis, empêchez que la cruelle avance ;
Je ne puis soutenir ni souffrir sa présence.
Mais non. D'un parricide elle doit se venger ;
Dans mon coupable sang sa main doit se plonger ;
Qu'elle entre... Ah ! je succombe, et ne vis plus qu'à peine.

SCÈNE IV.

VENDOME, ADÉLAÏDE.

ADÉLAÏDE.

Vous l'emportez, seigneur, et puisque votre haine
(Comment puis-je autrement appeler en ce jour
Ces affreux sentiments que vous nommez amour?)
Puisqu'à ravir ma foi votre haine obstinée
Veut, ou le sang d'un frère, ou ce triste hyménée...
Puisque je suis réduite au déplorable sort
Ou de trahir Nemours, ou de hâter sa mort,
Et que, de votre rage et ministre et victime,
Je n'ai plus qu'à choisir mon supplice et mon crime,
Mon choix est fait, seigneur, et je me donne à vous :
Par le droit des forfaits vous êtes mon époux.
Brisez les fers honteux dont vous chargez un frère ;
De Lille sous ses pas abaissez la barrière :
Que je ne tremble plus pour des jours si chéris ;
Je trahis mon amant, je le perds à ce prix.
Je vous épargne un crime, et suis votre conquête :
Commandez, disposez, ma main est toute prête ;
Sachez que cette main que vous tyrannisez,
Punira la faiblesse où vous me réduisez.
Sachez qu'au temple même, où vous m'allez conduire...
Mais vous voulez ma foi, ma foi doit vous suffire.
Allons... Eh quoi ! d'où vient ce silence affecté ?
Quoi ! votre frère encor n'est point en liberté ?

VENDÔME.

Mon frère ?

ADÉLAÏDE.

Dieu puissant ! dissipez mes alarmes !
Ciel ! de vos yeux cruels je vois tomber des larmes !

VENDÔME.

Vous demandez sa vie...

ADÉLAÏDE.

Ah ! qu'est-ce que j'entends ?
Vous qui m'aviez promis...

VENDÔME.

Madame, il n'est plus temps.

ADÉLAÏDE.

Il n'est plus temps ! Nemours...

VENDÔME.

Il est trop vrai, cruelle !
Oui, vous avez dicté sa sentence mortelle.
Coucy pour nos malheurs a trop su m'obéir.
Ah ! revenez à vous, vivez pour me punir ;
Frappez : que votre main, contre moi ranimée,
Perce un cœur inhumain qui vous a trop aimée,
Un cœur dénaturé qui n'attend que vos coups !
Oui, j'ai tué mon frère, et l'ai tué pour vous.
Vengez sur un amant coupable et sanguinaire
Tous les crimes affreux que vous m'avez fait faire.

ADÉLAÏDE.

Nemours est mort ? barbare !...

VENDÔME.

Oui ; mais c'est de ta main
Que son sang veut ici le sang de l'assassin.

ADÉLAÏDE, soutenue par Taïse, et presque évanouie.

Il est mort !

VENDÔME.

Ton reproche...

ADÉLAÏDE.

Épargne ma misère :
Laisse-moi, je n'ai plus de reproche à te faire.
Va, porte ailleurs ton crime et ton vain repentir.
Je veux encor le voir, l'embrasser, et mourir.

VENDÔME.

Ton horreur est trop juste. Eh bien ! Adélaïde,
Prends ce fer, arme-toi, mais contre un parricide :
Je ne mérite pas de mourir de tes coups ;
Que ma main les conduise.

SCÈNE V.

VENDOME, ADÉLAÏDE, COUCY.

COUCY.

Ah ciel! que faites-vous?

VENDÔME.

(On le désarme.)

Laisse-moi me punir et me rendre justice.

ADÉLAÏDE, à Coucy.

Vous, d'un assassinat vous êtes le complice?

VENDÔME.

Ministre de mon crime, as-tu pu m'obéir?

COUCY.

Je vous avais promis, seigneur, de vous servir.

VENDÔME.

Malheureux que je suis! ta sévère rudesse
A cent fois de mes sens combattu la faiblesse :
Ne devais-tu te rendre à mes tristes souhaits
Que quand ma passion t'ordonnait des forfaits?
Tu ne m'as obéi que pour perdre mon frère!

COUCY.

Lorsque j'ai refusé ce sanglant ministère,
Votre aveugle courroux n'allait-il pas soudain
Du soin de vous venger charger une autre main?

VENDÔME.

L'amour, le seul amour, de mes sens toujours maître,
En m'ôtant ma raison, m'eût excusé peut-être :
Mais toi, dont la sagesse et les réflexions
Ont calmé dans ton sein toutes les passions,
Toi, dont j'avais tant craint l'esprit ferme et rigide,
Avec tranquillité permettre un parricide!

COUCY.

Eh bien! puisque la honte avec le repentir,
Par qui la vertu parle à qui peut la trahir,
D'un si juste remords ont pénétré votre âme;
Puisque, malgré l'excès de votre aveugle flamme,
Au prix de votre sang vous voudriez sauver
Ce sang dont vos fureurs ont voulu vous priver;

Je peux donc m'expliquer, je peux donc vous apprendre
Que de vous-même enfin Coucy sait vous défendre.
Connaissez-moi, madame, et calmez vos douleurs.

(Au duc.) (A Adélaïde.)

Vous, gardez vos remords : et vous, séchez vos pleurs.
Que ce jour à tous trois soit un jour salutaire.
Venez, paraissez, prince, embrassez votre frère.

(Le théâtre s'ouvre, Nemours paraît.)

SCÈNE VI.

VENDOME, ADÉLAÏDE, NEMOURS, COUCY.

ADÉLAÏDE.

Nemours !

VENDÔME.

Mon frère !

ADÉLAÏDE.

Ah, ciel !

VENDÔME.

Qui l'aurait pu penser ?

NEMOURS, s'avançant du fond du théâtre.

J'ose encor te revoir, te plaindre, et t'embrasser.

VENDÔME.

Mon crime en est plus grand, puisque ton cœur l'oublie.

ADÉLAÏDE.

Coucy, digne héros, qui me donnez la vie !

VENDÔME.

Il la donne à tous trois.

COUCY.

Un indigne assassin
Sur Nemours à mes yeux avait levé la main :
J'ai frappé le barbare ; et, prévenant encore
Les aveugles fureurs du feu qui vous dévore,
J'ai fait donner soudain le signal odieux,
Sûr que le repentir vous ouvrirait les yeux.

VENDÔME.

Après ce grand exemple et ce service insigne,
Le prix que je t'en dois, c'est de m'en rendre digne.

Le fardeau de mon crime est trop pesant pour moi ;
Mes yeux, couverts d'un voile et baissés devant toi,
Craignent de rencontrer, et les regards d'un frère,
Et la beauté fatale, à tous les deux trop chère.

NEMOURS.

Tous deux auprès du roi nous voulions te servir.
Quel est donc ton dessein ? parle.

VENDÔME.

De me punir,
De nous rendre à tous trois une égale justice,
D'expier devant vous, par le plus grand supplice,
Le plus grand des forfaits où la fatalité,
L'amour et le courroux m'avaient précipité.
J'aimais Adélaïde, et ma flamme cruelle,
Dans mon cœur désolé, s'irrite encor pour elle.
Coucy sait à quel point j'adorais ses appas
Quand ma jalouse rage ordonnait ton trépas ;
Dévoré, malgré moi, du feu qui me possède,
Je l'adore encor plus... et mon amour la cède.
Je m'arrache le cœur, je la mets dans tes bras ;
Aimez-vous : mais au moins ne me haïssez pas.

NEMOURS, à ses pieds.

Moi, vous haïr jamais ! Vendôme, mon cher frère !
J'osai vous outrager... vous me servez de père.

ADÉLAÏDE.

Oui, seigneur, avec lui j'embrasse vos genoux ;
La plus tendre amitié va me rejoindre à vous.
Vous me payez trop bien de ma douleur soufferte.

VENDÔME.

Ah ! c'est trop me montrer mes malheurs et ma perte !
Mais vous m'apprenez tous à suivre la vertu.
Ce n'est point à demi que mon cœur est rendu.

(A Nemours.)

Trop fortunés époux, oui, mon âme attendrie
Imite votre exemple, et chérit sa patrie.
Allez apprendre au roi, pour qui vous combattez,
Mon crime, mes remords, et vos félicités.
Allez ; ainsi que vous, je vais le reconnaître.
Sur nos remparts soumis amenez votre maître ;
Il est déjà le mien : nous allons à ses pieds
Abaisser sans regret nos fronts humiliés.

J'égalerai pour lui votre intrépide zèle ;
Bon Français, meilleur frère, ami, sujet fidèle ;
Es-tu content, Coucy ?

COUCY.

J'ai le prix de mes soins,
Et du sang des Bourbons je n'attendais pas moins.

FIN D'ADÉLAÏDE DU GUESCLIN.

VARIANTES[1]

DE LA TRAGÉDIE D'*ADÉLAÏDE DU GUESCLIN*.

Page 88, vers 10. — Dans l'édition de 1766, la scène commençait par ces vers :

Enfin c'est trop attendre, enfin je dois connaître,
Dans les derniers moments qui me restent peut-être,
Si, volant au combat, j'y dois porter un cœur
Accablé d'infortune, ou fier de son bonheur.

Page 92, vers 16. — Édition de 1766 :

Dans le feu du combat je vous ai peu servi.

Page 95, vers 10. — Édition de 1766 :

Ne corromps point ainsi la joie et les douceurs.

Ibid., vers 20. — Édition de 1766 :

Oui, j'aime Adélaïde, et, pour son alliance,
Il semblait que ma flamme attendît ta présence.
NEMOURS, à part.
Qu'entends-je !... il est donc vrai...
VENDÔME, à un officier.
Qu'on la fasse avertir ;
Mon frère est avec moi, qu'elle daigne venir.
(A Nemours.)
Ne blâme point, etc.

Page 99, vers 31 :

VENDÔME.
Vous qui me tenez lieu de rois et de patrie,
Vous dont les jours...
ADÉLAÏDE.
Je sais que je vous dois la vie.

Page 102, vers 17. — Édition de 1766 :

Avant que de ses jours heureux libérateur.

1. Les variantes considérables, d'après le manuscrit de 1734, sont imprimées à part, à la suite de celles-ci.

Page 103, vers 23. — Édition de 1766 :

Le Bourguignon, l'Anglais, dans leur triste alliance,
Ont creusé par nos mains les tombeaux de la France ;
Votre sort est douteux, vos jours sont prodigués
Pour vos vrais ennemis, qui nous ont subjugués.
Songez qu'il a fallu trois cents ans de constance
Pour saper par degrés cette vaste puissance ;
Le dauphin vous offrait une honorable paix.

VENDÔME.

Non, de ses favoris je ne l'aurai jamais ;
Ami, je hais l'Anglais, mais je hais davantage
Ces lâches conseillers dont la faveur m'outrage :
Ce fils de Charles Six, cette odieuse cour,
Ce ministre insolent, m'ont aigri sans retour ;
De leurs sanglants affronts mon âme est trop frappée ;
Contre Charle, en un mot, quand j'ai tiré l'épée,
Ce n'est pas, cher Coucy, pour la mettre à ses pieds,
Pour baisser dans sa cour nos fronts humiliés,
Pour servir lâchement un ministre arbitraire.

COUCY.

Non, c'est pour obtenir une paix nécessaire.
Gardez d'être réduit au hasard dangereux.

Voyez sur ce dernier vers, *Théâtre*, tome I[er], page 2.

Page 110, vers 5. — Dans l'édition de 1766 il y avait de plus les quatre vers que voici, et dont les deux derniers ont été reportés dans la scène suivante :

Mais bientôt abusant de ma reconnaissance,
Et de ses vœux hardis écoutant l'espérance,
Il regarda mes jours, ma liberté, ma foi,
Comme un bien de conquête, et qui n'est plus à moi. (B.)

Ibid., vers 12.

Enflé de sa victoire et teint de votre sang,
Il m'ose offrir la main qui vous perça le flanc.

Page 111, vers 7. — Édition de 1766 :

Vous avez refusé, vous condamnez, cruelle,
L'hommage d'un Français aux Anglais trop fidèle.
Eh bien ! il faut céder : votre maître est le mien.

Page 113, vers 9 :

Mais je mériterais la haine et le mépris
Du héros dont mon cœur en secret est épris,
Si jamais d'un coup d'œil l'indigne complaisance
Avait à votre amour laissé quelque espérance.
Vous pensez que ma foi, ma liberté, mes jours,
Vous étaient asservis pour prix de vos secours
Je vous devais beaucoup.

Page 122, vers 6. — Ce vers n'est point dans l'édition de 1766; je le donne tel qu'il est dans les éditions de 1768, 1775, et dans toutes celles qui ont paru depuis. Feu Decroix proposait de mettre :

. . . . des mains de ce barbare. (B.)

Ibid., scène III. — Cette scène de huit vers n'est pas dans l'édition de 1766. (B.)

Page 124, vers 15. — Édition de 1766 :

L'amitié des Anglais est toujours incertaine;
Les étendards de France ont paru dans la plaine;
Et vous êtes perdu, etc.

Page 125, vers 8. — Variante de l'édition de 1766 :

Contre Nemours? Ah, ciel!

VENDÔME.

Nemours est-il mon frère?
Il me livre à son maître, il m'a seul opprimé,
Il soulève mon peuple; enfin il est aimé;
Contre moi dans ce jour il commet tous les crimes.
Partage mes fureurs, elles sont légitimes;
Toi seul, après ma mort, en cueilleras le fruit.
Le chef de ces Anglais, dans la ville introduit,
Demande au nom des siens la tête du parjure...

Ibid., vers 27 :

COUCY.

Il a payé bien cher ce fatal sacrifice.

VENDÔME.

Le mien coûtera plus; mais je veux ce service :
Oui, je le veux; ma mort à l'instant le suivra;
Mais du moins avant moi mon rival périra.

COUCY, après un long silence.

J'obéirai, seigneur : soit crime, soit justice, etc.

Page 126, vers 2. — Édition de 1766 :

Je me rends, non à vous, non à votre fureur,
Mais à d'autres raisons qui parlent à mon cœur.

Page 134, vers 10. — Édition de 1766 :

. . . . qui me rendez la vie.

VARIANTES

D'ADÉLAÏDE DU GUESCLIN

D'APRÈS LE MANUSCRIT DE 1734.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

. . . .

L'âme d'un vrai soldat, digne de vous peut-être.

ADÉLAÏDE.

Vous pouvez tout : parlez.

COUCY.

J'ai, dans les champs de Mars,
De Vendôme en tout temps suivi les étendards;
Pour lui seul au dauphin j'ai déclaré la guerre.
C'est Vendôme que j'aime, et non pas l'Angleterre.
L'amitié fut mon guide, et l'honneur fut ma loi :
Et jusqu'à ce moment je n'eus pas d'autre roi.
Non qu'après tout, pour lui mon âme prévenue,
Prétende à ses défauts fermer ma faible vue;
Je ne m'aveugle pas..., etc.

. . . .

Ni servir, ni traiter, ni changer qu'avec lui ;
Le temps réglera tout : mais, quoi qu'il en puisse être,
Prenez moins de souci sur l'intérêt d'un maître.
Nos bras, et non vos vœux, sont faits pour le régler,
Et d'un autre intérêt je cherche à vous parler.
J'aspirai jusqu'à vous..., etc.

COUCY.

. . . .

Ce bras qui fut à lui combattra pour tous deux.
Dans Cambrai votre amant, dans Lille ami fidèle,
Soldat de tous les deux, et plein du même zèle :

Je servirai sous lui, comme il faudra qu'un jour,
Quand je commanderai, l'on me serve à mon tour.
Voilà mes sentiments. Considérez, madame,
Le nom de cet amant, ses services, sa flamme;
J'ose lui souhaiter un cœur tel que le mien :
Oubliez mon amour, et répondez au sien.

ADÉLAÏDE.

. . . .

Connaît l'amitié seule, et sais braver l'amour.
Pourrais-tu, Dieu puissant, qu'à mon secours j'appelle,
Laisser tant de vertu dans l'âme d'un rebelle !
Pardonnez-moi ce mot, il échappe à ma foi.
Puis-je autrement nommer les sujets de mon roi,
Quand, détruisant un trône affermi par leurs pères,
Ils ont livré la France à des mains étrangères?
C'est en vain que j'en parle ; hélas! dans ces horreurs,
Ma voix, ma faible voix ne peut rien sur vos cœurs.
Mais puis-je au moins de vous obtenir une grâce?...

SCÈNE IV.

VENDÔME.

. . . . Je voi
Que vous cachez des pleurs qui ne sont pas pour moi.

ADÉLAÏDE.

Non, ne doutez jamais de ma reconnaissance.

VENDÔME.

Et vous pouvez le dire avec indifférence!
Ingrate, attendiez-vous ce temps pour m'affliger?
Est-ce donc près de vous qu'est mon plus grand danger?
Ah, Dieu !

COUCY.

Le temps nous presse.

VENDÔME.

Oui, j'aurais dû vous suivre.
J'ai honte de tarder, de l'aimer, et de vivre.
Allez, cruel objet dont je fus trop épris,
Dans vos yeux, malgré vous, je lis tous vos mépris.
Marchons, brave Coucy ; la mort la plus cruelle,
A mon cœur malheureux est moins barbare qu'elle...

SCÈNE V.

ADÉLAÏDE.

Est-il bien vrai, Nemours serait-il dans l'armée ?
Vendôme, et toi, cher prince, objet de tous mes vœux,
Qui de nous trois, ô ciel ! est le plus malheureux?

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

VENDÔME.

. . . . teint du sang des Français.

COUCY.

Quant aux traits dont votre âme a senti la puissance,
Tous les conseils sont vains, agréez mon silence.
Quant à ce sang français que nos mains font couler,
A cet État, au trône, il faut vous en parler.
Je prévois que bientôt, etc.

SCÈNE II.

VENDÔME.

. . . .
A cet indigne mot je m'oublierais peut-être.
Ne corromps point ici la joie et les douceurs
Que ce tendre moment doit verser dans nos cœurs.
Donnons, donnons, mon frère, à ces tristes provinces.
Aux enfants de nos rois, au reste de nos princes,
L'exemple auguste et saint de la réunion,
Comme ils nous l'ont donné de la division.
Dans ce jour malheureux, que l'amitié l'emporte...

SCÈNE V.

ADÉLAÏDE.

. . . .
Par de justes respects je vous ai répondu.
Seigneur, si votre cœur, moins prévenu, moins tendre,
Moins plein de confiance, avait daigné m'entendre
Vous auriez honoré de plus dignes beautés
Par des soins plus heureux et bien mieux mérités.
Votre amour vous trompa : votre fatale flamme
Vous promit aisément l'empire de mon âme;
J'étais entre vos mains, et, sans me consulter,
Vous ne soupçonniez pas qu'on pût vous résister.
Mais puisqu'il faut enfin dévoiler ce mystère,
Puisque je dois répondre, et qu'il faut vous déplaire,

Réduite à m'expliquer, je vous dirai, seigneur,
Que l'amour de mes rois est gravé dans mon cœur.
. . . .

ADÉLAÏDE.

. . . .
Me la conserviez-vous pour la tyranniser?

VENDÔME.

Quoi! vous osez... Mais non... j'ai tort... je le confesse,
De mes emportements ne voyez point l'ivresse;
Pardonnez un reproche où j'ai pu m'abaisser.
L'amour qui vous parlait doit-il vous offenser?
Excuse mes fureurs, toi seule en es la cause.
Ce que j'ai fait pour toi sans doute est peu de chose:
Non, tu ne me dois rien; dans tes fers arrêté,
J'attends tout de toi seule, et n'ai rien mérité.
Te servir, t'adorer, est ma grandeur suprême;
C'est moi qui te dois tout, puisque c'est moi qui t'aime.
Tyran que j'idolâtre, à qui je suis soumis,
Ennemi plus cruel que tous mes ennemis.
Au nom de tes attraits, de tes yeux dont la flamme
Sait calmer, sait troubler, pousse et retient mon âme,
Ne réduis point Vendôme au dernier désespoir;
Crains d'étendre trop loin l'excès de ton pouvoir.
Tu tiens entre tes mains le destin de ma vie,
Mes sentiments, ma gloire et mon ignominie;
Toutes les passions sont en moi des fureurs;
Et tu vois ma vengeance à travers mes douleurs.
Dans mes soumissions, crains-moi, crains ma colère;
J'ai chéri la vertu, mais c'était pour te plaire
Laisse-la dans mon cœur; c'est assez qu'à jamais
Ta beauté dangereuse en ait chassé la paix.

ADÉLAÏDE.

Je plains votre tendresse, et je plains davantage
Les excès où s'emporte un si noble courage.
Votre amour est barbare, il est rempli d'horreurs;
Il ressemble à la haine, il s'exhale en fureurs:
Seigneur, il nous rendrait malheureux l'un et l'autre.
Abandonnez un cœur si peu fait pour le vôtre,
Qui gémit de vous plaire et de vous affliger.

VENDÔME.

Eh bien! c'en est donc fait?

ADÉLAÏDE.

Oui, je ne peux changer.
Calmez cette colère où votre âme est ouverte,
Respectez-vous assez pour dédaigner ma perte.
Pour vous, pour votre honneur encor plus que pour moi,
Renvoyez-moi plutôt à la cour de mon roi;
Loin de ses ennemis souffrez qu'il me revoie.

VENDÔME.

Me punisse le ciel si je vous y renvoie!
Apprenez que ce roi, l'objet de mon courroux,
Je le hais d'autant plus qu'il est servi par vous.
Un rival insolent à sa cour vous rappelle!
Quel qu'il soit, frémissez, tremblez pour lui, cruelle...

SCÈNE VI.

VENDÔME.

Adélaïde ! ingrate! ah ! tant de fermeté,
Sa funeste douceur, sa tranquille fierté,
L'orgueil de ses vertus, redoublent mon injure.
Quel amant, quel héros contre moi la rassure?
Par qui mon tendre amour est-il donc traversé?
Ce n'est point le dauphin, d'autres yeux l'ont blessé.
Ce n'est point Richemont, La Trimouille, La Hire;
On sait de quels appas ils ont suivi l'empire :
C'est encor moins mon frère ; et d'ailleurs, à ses yeux,
Le sort n'offrit jamais ses charmes odieux.
Que l'on cherche Coucy ; je ne sais, mais peut-être,
Sous les traits d'un héros, mon ami n'est qu'un traître.
Mon cœur de noirs soupçons se sent empoisonner.
Quoi! toujours vers son prince elle veut retourner !
Quoi ! dans le même instant, Coucy, plus infidèle,
Vient me parler de paix, et s'entend avec elle.
L'aime-t-il? pourrait-il à ce point m'insulter?
Puisqu'il l'a vue, il l'aime; il n'en faut point douter.
Les conseils de Coucy, les vœux d'Adélaïde,
Leurs secrets entretiens, tout m'annonce... Ah! perfide!

SCÈNE VII.

COUCY.

. . . . Aimez-moi, prince, au lieu de me louer:
Et sur vos intérêts souffrez que je m'explique.
Vous m'avez soupçonné de trop de politique
Quand j'ai dit que bientôt on verrait réunis
Les débris dispersés de l'empire des lis.

. . . .

COUCY.

Mais qu'importent pour vous ses vœux et ses desseins?
Est-ce donc à l'amour à régler nos destins ?
Ce bras victorieux met-il dans la balance
Le plaisir et la gloire, une femme et la France?
Verrai-je un si grand cœur à ce point s'avilir ?
Le salut de l'État dépend-il d'un soupir?
Aimez, mais en héros qui possède son âme,
Qui gouverne à la fois sa maîtresse et sa flamme.

. . . .

Et vous devez en tout l'exemple des vertus.

VENDÔME.

Ah ! je n'en puis donner jamais que de faiblesse.
Mon cœur désespéré cherche et craint la sagesse;
Je la vois, je la fuis, j'aime en vain ses attraits,
Et j'embrasse en pleurant les erreurs que je hais.

Ma chaîne est trop pesante, elle est affreuse et chère;
Si tu brisas la tienne, elle fut bien légère;
D'un feu peu violent ton cœur fut enflammé;
Non, tu n'as point vaincu, tu n'avais pas aimé.
De la pure amitié l'amour eût été maître.
Par moi, par mon supplice, apprends à le connaître;
Vois à quel désespoir il peut nous entraîner;
Sers-moi, plains-moi du moins, mais sans me condamner.
Malgré tous tes conseils, il faut qu'Adélaïde
Gouverne mes destins, ou m'égare, ou me guide.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE II.

ADÉLAÏDE.

. . . .
. . . .
Juste ciel! quel regard et quel accueil glacé!

NEMOURS.

Vous prenez trop de soin de mon destin funeste.
Que vous importe, ô Dieu! ce déplorable reste
De ces jours conservés par le ciel en courroux,
De ces jours détestés qui ne sont plus à vous?

ADÉLAÏDE.

Qui ne sont plus pour moi! Nemours, pouvez-vous croire...

NEMOURS.

J'ai trop vécu pour vous, trop vécu pour ma gloire.
Mes yeux qui se fermaient se rouvrent-ils au jour
Pour voir trahir mon roi, la France, et mon amour?
Grand Dieu! qui m'as rendu ma chère Adélaïde,
Me la rends-tu sans foi, me la rends-tu perfide?
Instruite en l'art affreux des infidélités,
Après tant de serments...

ADÉLAÏDE

Non, Nemours, arrêtez.
Je vous pardonne, hélas! cette fureur extrême,
Tout, jusqu'à vos soupçons; jugez si je vous aime!

NEMOURS.

. . . .
Et je suis son vainqueur, étant aimé de vous.
Mais qui peut enhardir sa superbe espérance?
Qui de ses vœux ardents nourrit la confiance?
Comment à cet hymen se peut-il préparer?
Qu'avez-vous répondu? qu'ose t-il espérer?

ADÉLAÏDE.

Prince, j'ai renfermé dans le fond de mon âme
Le secret de ma vie et celui de ma flamme.
Tremblante, j'ai parlé de la constante foi
Que le sang de Guesclin doit garder à son roi.
Mais, hélas! cette foi, plus tendre et plus sacrée,
Que je dois à vos feux, que je vous ai jurée,
Qui de tous mes devoirs est le plus précieux,
Voilà ce que je crains qui n'éclate à ses yeux.

SCÈNE III.

VENDÔME.

. . . .
Et par un prompt aveu, qui m'eût guéri sans doute,
M'épargner les affronts que ma bonté me coûte.
Vous avez attendu que ce cœur désolé
Eût tout quitté pour vous, vous eût tout immolé.
Vous vouliez à loisir consommer mon outrage;
Jouir de mon opprobre et de mon esclavage;
Appesantir mes fers quand vous les dédaignez,
Et déchirer en paix un cœur où vous régnez.
Mes maux vous ont instruit du pouvoir de vos charmes;
Votre orgueil s'est nourri du tribut de mes larmes.
Je n'en suis point surpris; et ces séductions
Qui vont au fond des cœurs chercher nos passions,
Tous ces piéges secrets, tendus à nos faiblesses,
L'art de nous captiver, d'engager sans promesses,
Sont les armes d'un sexe aussi trompeur que vain.

ADÉLAÏDE.

. . . .
Je vous en fais l'aveu, je m'y vois condamnée.
Mais je mériterais la haine et le mépris
Du héros dont mon cœur en secret est épris,
Si jamais d'un coup d'œil l'indigne complaisance
Avait à votre amour laissé quelque espérance.
Vous le savez, seigneur, et malgré ce courroux,
Votre estime est encor ce que j'attends de vous.
Trop tôt pour tous les trois, vous apprendrez peut-être
Quel héros de mon cœur en effet est le maître,
De quel feu vertueux nos cœurs sont embrasés,
Et vous m'en punirez alors, si vous l'osez.

SCÈNE IV.

VENDOME, NEMOURS.

VENDÔME.

Elle me fuit, l'ingrate! elle emporte ma vie :
O honte qui m'accable! ô ma bonté trahie!

Rappelez-la, mon frère, apaisez son courroux;
Je prétends lui parler, soyez juge entre nous.
Mes discours imprudents l'ont sans doute offensée;
Fléchissez-la pour moi.

NEMOURS.

Quelle est votre pensée?
Parlez, que voulez-vous?

VENDÔME.

Qui, moi! ce que je veux!
Je veux... je dois briser ce joug impérieux.
Je prétends qu'elle parte, et qu'une fuite prompte
Emporte mon amour et m'arrache à ma honte.
Qu'elle étale à la cour ses charmes dangereux,
Qu'elle me laisse.

NEMOURS.

Eh bien! votre cœur généreux
Écoute son devoir, et cède à la justice :
Je lui vais annoncer ce juste sacrifice.
Sans doute que son cœur, sensible à vos bontés,
Se souviendra toujours...

VENDÔME.

Non, Nemours, arrêtez,
Je n'y puis consentir; Nemours, qu'elle demeure.
Je sens qu'en la perdant il faudrait que je meure.
Eh quoi! vous rougissez des contrariétés
Dont le flux orageux trouble mes volontés!
Vous en étonnez-vous? Je perds tout ce que j'aime.
Je me hais, je me crains, je me combats moi-même.
Mon frère, si l'amour a jamais eu vos soins,
Si vous avez aimé, vous m'excusez du moins.

NEMOURS.

Mon frère, de l'amour j'ai trop senti les charmes :
J'éprouvai, comme vous, ses cruelles alarmes:
J'ai combattu longtemps, j'ai cédé sous ses coups,
Et je me crois peut-être à plaindre autant que vous.

VENDÔME.

Vous, mon frère?

NEMOURS.

Après tout, puisqu'il est impossible
Que jamais à vos feux son cœur soit accessible,
Écoutez votre gloire et vos premiers desseins.
Raffermissez un trône ébranlé par vos mains;
Empêchez que l'Anglais n'opprime et ne partage
De nos rois, nos aïeux, le sanglant héritage;
Et que, par les Bourbons tout l'État soutenu...

VENDÔME.

Adélaïde, hélas! aurait tout obtenu.
Je cédais à l'ingrate une entière victoire.
Mon frère, vous m'aimez, du moins j'aime à le croire:
Vous avez, il est vrai, combattu contre moi;
Telle était, dites-vous, la volonté du roi.
Telle était sa fureur, et vous l'avez servie;
Je vous l'ai pardonné, pour jamais je l'oublie.
Dans ces lieux, s'il le faut, partagez mon pouvoir;

Mais si mon infortune a pu vous émouvoir,
Si vous plaignez ma peine, apprenez-moi, mon frère,
Quel est l'heureux amant qu'à Vendôme on préfère.
Ne connaîtrai-je point l'objet de mon courroux?
Porterai-je au hasard ma vengeance et mes coups?
Ne soupçonnez-vous point à qui je dois ma rage?
Vous connaissez la cour, ses mœurs, et son langage;
Vous savez que sur nous, sur nos secrets amours,
Des oisifs courtisans les yeux veillent toujours.
Qui nomme-t-on? Du moins, qui pense-t-on qu'elle aime?

NEMOURS.

Eh! de quels nouveaux traits vous percez-vous vous-même!
De quelque heureux objet dont son cœur soit charmé,
Ne vous suffit-il pas qu'un autre en soit aimé?

VENDÔME.

Quel plaisir vous sentez, cruel, à me le dire!
Je ne suis point aimé! quoi! lâche, je soupire!
Mais, encore une fois, qui puis-je soupçonner?
Aidez ma jalousie à se déterminer.
Je ne suis point aimé! Malheur à qui peut l'être!
Malheur à l'ennemi que je pourrai connaître!
J'ai soupçonné Coucy : sa fausse probité
Peut-être se jouait de ma crédulité.
A tout ce que je dis vous détournez la vue;
L'ingrate, je le sais, vous était inconnue;
Vous n'avez vu qu'ici ses funestes appas,
Et ma tendre amitié ne vous soupçonne pas.
Peut-être qu'elle aura, pour combler mon injure,
Choisi mon ennemi dans une foule obscure.
Dans son abaissement elle a mis son honneur;
Sa fierté s'applaudit de braver ma grandeur,
Et de sacrifier au rang le plus vulgaire
Tout l'orgueil de mon rang, oublié pour lui plaire.

NEMOURS.

Pourquoi d'un choix indigne osez-vous l'accuser?

VENDÔME.

Ah! pourquoi dans mon cœur osez-vous l'excuser?
Quoi! toujours de vos mains déchirer ma blessure!
Allez, je vous croirais l'auteur de mon injure
Si... Mais est-il bien vrai, n'aviez-vous vu jamais
Cet objet dangereux que j'aime et que je hais?
Est-il vrai?... Pardonnez ma jalouse furie.

NEMOURS.

Au nom de la nature et du sang qui nous lie,
Mon frère, permettez que, dès ce même jour,
Pour vous unir au roi je revole à la cour:
Ces soins détourneront le soin qui vous dévore.

VENDÔME.

Non, périsse plutôt cette cour que j'abhorre!
Périsse l'univers dont mon cœur est jaloux!

NEMOURS.

Eh bien! où courez-vous, mon frère?

VENDÔME.

Loin de vous,

Loin de tous les témoins des affronts que j'endure.
Laissez-moi me cacher à toute la nature;
Laissez-moi...

SCÈNE V.

NEMOURS.

Que veut-il? quel serait son dessein
Ses yeux fermés sur nous s'ouvriraient-ils enfin?
Allons, n'attendons pas que son inquiétude
De ses premiers soupçons passe à la certitude:
Arrachons ce que j'aime à ses transports affreux,
Dussions-nous pour jamais nous en priver tous deux.
Guerre civile, amour, attentats nécessaires,
Hélas! à quel état réduisez-vous deux frères!

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ADÉLAÏDE, TAÏSE.

ADÉLAÏDE.

Eh bien! c'en est donc fait, ma fuite est assurée?

TAÏSE.

Votre heureuse retraite est déjà préparée.

ADÉLAÏDE.

Déjà quitter Nemours!

TAÏSE.

Vous partez cette nuit.

ADÉLAÏDE.

Ma gloire me l'ordonne, et l'amour me conduit.
Je fuis d'un furieux l'empressement farouche;
Moi-même je me fuis, je tremble que ma bouche,
Mon silence, mes yeux, ne vinssent à trahir
Un secret que mon cœur ne peut plus contenir.
Alors je reverrai le parti le plus juste,
J'implorerai l'appui de ce monarque auguste,
D'un roi qui, comme moi par le sort combattu,
Dans les calamités épura sa vertu.
Enfin Nemours le veut, ce mot seul doit suffire:
Ma faible volonté fléchit sous son empire;
Il le veut. Ah! Taïse!... ah! trop fatal amour!
Combien de changements, que de maux en un jour!

Mon amant expirait, et quand la destinée
Conserve cette vie à la mienne enchaînée,
Quand mon cœur loin de moi vole pour le chercher,
Quand je le vois, lui parle, il faut m'en arracher.

SCÈNE II.

NEMOURS, ADÉLAÏDE, DANGESTE.

NEMOURS.

Oui, je viens vous presser de combler ma misère,
D'accabler votre amant d'un malheur nécessaire,
De me priver de vous ; au nom de nos liens,
Au nom de tant d'amour, de vos pleurs, et des miens,
Partez, Adélaïde.

ADÉLAÏDE.

Il faut que je vous quitte ?

NEMOURS.

Il le faut.

ADÉLAÏDE.

Ah ! Nemours...

NEMOURS.

De cette heureuse fuite,
Dans l'ombre de la nuit, cet ami prendra soin ;
Ceux qu'il a su gagner vous conduiront plus loin.
* De la Flandre à sa voix on doit ouvrir la porte ;
* Du roi sous les remparts il trouvera l'escorte ;
* Le temps presse, évitez un ennemi jaloux.

ADÉLAÏDE.

* Je vois qu'il faut partir... mais si tôt... et sans vous !

NEMOURS.

* Prisonnier sur ma foi, dans l'horreur qui me presse
* Je suis plus enchaîné par ma seule promesse
* Que si de cet État les tyrans inhumains
* Des fers les plus pesants avaient chargé mes mains.
* Au pouvoir de mon frère ici l'honneur me livre.
* Je peux mourir pour vous, mais je ne peux vous suivre ;
Et j'ai du moins la gloire, en des malheurs si grands,
De sauver vos vertus des mains de vos tyrans.
Allez ; le juste ciel, qui pour nous se déclare,
Prêt à nous réunir, un moment nous sépare.
Demain le roi s'avance et vient venger mes fers.
Aux étendards des lis ces murs seront ouverts ;
Pour lui des citoyens la moitié s'intéresse ;
Leurs bras seconderont sa fidèle noblesse.
Hélas ! si vous m'aimez, dérobez-vous aux traits
De la foudre qui gronde autour de ce palais,
* Au tumulte, au carnage, au désordre effroyable,
* Dans des murs pris d'assaut malheur inévitable ;
Mais craignez encor plus les fureurs d'un jaloux,
Dont les yeux alarmés semblent veiller sur nous.
Vendôme est violent, non moins que magnanime,

Instruit à la vertu, mais capable du crime :
Prévenez sa vengeance, éloignez-vous, partez.

ADÉLAÏDE.

Vous restez exposé seul à ses cruautés.

NEMOURS.

* Ne craignant rien pour vous, je craindrai peu mon frère.
Que dis-je? mon appui lui devient nécessaire ;
Son captif aujourd'hui, demain son protecteur,
Je saurai de mon roi lui rendre la faveur ;
Et fidèle à la fois aux lois de la nature,
Fidèle à vos bontés, à cette ardeur si pure,
A ces sacrés liens qui m'attachent à vous,
J'attendrai mon bonheur de mon frère et de vous.

ADÉLAÏDE.

Je vous crois, j'y consens, j'accepte un tel augure.
Favorisez, ô ciel, une flamme si pure!
Je ne m'en défends plus : mes pas vous sont soumis.
Je l'ai voulu, je pars... cependant je frémis :
* Je ne sais, mais enfin, la fortune jalouse
* M'a toujours envié le nom de votre épouse.

NEMOURS.

Ah! que m'avez-vous dit? vous doutez de ma foi!
* Ne suis-je plus à vous? n'êtes-vous plus à moi?
Toutes nos factions et tous les rois ensemble
Pourraient-ils affaiblir le nœud qui nous rassemble?
Non ; je suis votre époux. La pompe des autels,
* Ces voiles, ces flambeaux, ces témoins solennels,
* Inutiles garants d'une foi si sacrée,
* La rendront plus connue, et non plus assurée.
* Vous, mânes des Bourbons, princes, rois mes aïeux,
* Du séjour des héros tournez ici les yeux!
* J'ajoute à votre gloire en la prenant pour femme.
* Confirmez mes serments, ma tendresse, et ma flamme ;
* Adoptez-la pour fille ; et puisse son époux
* Se montrer à jamais digne d'elle et de vous!

ADÉLAÏDE.

Tous mes vœux sont comblés ; mes sincères tendresses
Sont loin de soupçonner la foi de vos promesses ;
Je n'ai craint que le sort qui va nous séparer.
Mais je ne le crains plus, j'ose tout espérer ;
* Rempli de vos bontés, mon cœur n'a plus d'alarmes.
* Cher amant, cher époux...

NEMOURS.

Quoi! vous versez des larmes ;
C'est trop tarder, adieu. Ciel! quel tumulte affreux!

SCÈNE III.

VENDOME, GARDES, ADÉLAÏDE, NEMOURS.

VENDÔME.

* Je l'entends, c'est lui-même... arrête, malheureux!

* Lâche qui me trahis, lâche rival, arrête!

NEMOURS.

Ton frère est sans défense, il t'offre ici sa tête.
Frappe.

ADÉLAÏDE.

C'est votre frère... ah! prince! pouvez-vous...

VENDÔME.

Perfide! il vous sied bien de fléchir mon courroux...
Vous-même, frémissez... Soldats, qu'on le saisisse!

NEMOURS.

Va, tu peux te venger au gré de ton caprice;
Ordonne, tu peux tout, hors m'inspirer l'effroi.
Mais apprends tous nos maux: écoute, et connais-moi.
Oui, je suis ton rival; et depuis deux années
Le plus secret amour unit nos destinées.
* C'est toi, dont les fureurs ont voulu m'arracher
* Le seul bien sur la terre où j'ai pu m'attacher.
* Tu fais depuis trois mois les horreurs de ma vie:
* Les maux que j'éprouvais passaient ta jalousie.
Juge de mes transports par tes égarements;
J'ai voulu dérober à tes emportements,
A l'amour effréné dont tu l'as poursuivie,
Celle qui te déteste et que tu m'as ravie.
C'est pour te l'arracher que je t'ai combattu;
* J'ai fait taire le sang, peut-être la vertu;
Malheureux, aveuglé, jaloux, comme toi-même,
J'ai tout fait, tout tenté, pour t'ôter ce que j'aime.
Je ne te dirai point que, sans ce même amour,
J'aurais pour te servir voulu perdre le jour;
Que si tu succombais à tes destins contraires,
Tu trouverais en moi le plus tendre des frères;
Que Nemours, qui t'aimait, aurait quitté pour toi
Tout dans le monde entier, tout, hors elle et mon roi.
Je ne veux point en lâche apaiser ta vengeance,
Je suis ton ennemi, je suis en ta puissance,
* L'amour fut dans mon cœur plus fort que l'amitié,
* Sois cruel comme moi, punis-moi sans pitié.
* Aussi bien tu ne peux t'assurer ta conquête,
Tu ne peux l'épouser qu'aux dépens de ma tête
* A la face des cieux je lui donne ma foi;
* Je te fais de nos vœux le témoin, malgré toi.
* Frappe, et qu'après ce coup, ta cruauté jalouse
* Traîne au pied des autels ta sœur et mon épouse.
* Frappe, dis-je: oses-tu?

VENDÔME.

Traître!... c'en est assez:
* Qu'on me l'ôte des yeux; soldats, obéissez.

ADÉLAÏDE.

* Non, demeurez, cruels! Ah! prince, est-il possible
* Que la nature en vous trouve une âme inflexible?

(A Vendôme.)

Nemours... Frère inhumain, pouvez-vous oublier...

NEMOURS, à Adélaïde.

Vous êtes mon épouse, et daignez le prier!

(A Vendôme.)
*Va, je suis dans ces lieux plus puissant que toi-même;
*Je suis vengé de toi : l'on te hait, et l'on m'aime.

ADÉLAÏDE.

(A Nemours.) (A Vendôme.)
*Ah ! cher prince !... Ah ! seigneur ! voyez à vos genoux...

VENDÔME.

(Aux gardes.) (A Adélaïde.)
*Qu'on m'en réponde, allez. Madame, levez-vous;
Je suis assez instruit du soin qui vous engage,
Je n'en demande point un nouveau témoignage.
Vos pleurs auprès de moi sont d'un puissant secours;
Allez, rentrez, madame.

ADÉLAÏDE.

O ciel, sauvez Nemours !

SCÈNE IV.

VENDÔME.

Sur qui faut-il d'abord que ma vengeance éclate ?
Que je te vais punir !... Adélaïde !... ingrate,
Qui joins la haine au crime, et la fourbe aux rigueurs.
Eh quoi ! je te déteste, et verse encor des pleurs !
Quoi ! même en m'irritant tu m'attendris encore,
Tu déchires mon âme, et ma fureur t'adore !
Frère indigne du jour, tu m'as seul outragé,
Et mon bras dans ton sang n'est point encor plongé !
. . . .
Ainsi donc ma bonté, ma flamme était trahie.
Par qui ? par des ingrats dont j'ai sauvé la vie !
Par un frère ! ah, perfide ! ah, déplaisir mortel !
Qui des deux dans mon cœur est le plus criminel?
. . . .
Qu'il meure; vengeons-nous : c'est lui, c'est le perfide,
Dont les mains m'ont frayé la route au parricide.
Et toi, le prix du crime, et que j'aimais en vain,
Je cours te retrouver, mais sa tête à la main.

SCÈNE V.

VENDOME, COUCY.

COUCY.

Que votre vertu, prince, ici se renouvelle:
Recevez de ma bouche une triste nouvelle:
Apprenez...

VENDÔME.

Je sais tout : je sais qu'on me trahit.
Nemours, l'ingrat, le traître !

COUCY.

Eh quoi! qui vous a dit?...

VENDÔME.

Avec quel artifice, avec quelle bassesse,
Ils ont trompé tous deux ma crédule tendresse!
Cruelle Adélaïde!

COUCY.

Ah! qu'entends-je à mon tour?
Je vous parle de guerre, et vous parlez d'amour?
Votre sort se décide, et vous brûlez encore?
Le roi sous ces remparts arrive avec l'aurore;
La force et l'artifice ont uni leurs efforts;
Le trouble est au dedans, le péril au dehors.
Je vois des citoyens la constance ébranlée;
Leur âme vers le roi semble être rappelée;
Soit qu'enfin le malheur et le nom de ce roi
Dans leurs cœurs fatigués retrouve un peu de foi,
Soit que plutôt Nemours, en faveur de son maître,
Ait préparé ce feu qui commence à paraître.

VENDÔME.

Nemours! de tous côtés le perfide me nuit.
Partout il m'a trompé, partout il me poursuit.
Mon frère!

COUCY.

Il n'a rien fait que votre heureuse audace
N'eût tenté dans la guerre, et n'eût fait à sa place.
Mais, quoi qu'il ait osé, quels que soient ses desseins,
Songez à vous, seigneur, et faites vos destins.
Vous pouvez conjurer ou braver la tempête;
Quoi que vous ordonniez, ma main est toute prête.
Commandez: voulez-vous, par un secret traité,
*Apaiser avec gloire un monarque irrité?
Je me rends dans son camp, je lui parle, et j'espère
*Signer en votre nom cette paix salutaire.
Voulez-vous sur ces murs attendre son courroux?
Je revole à la brèche, et j'y meurs près de vous.
Prononcez: mais surtout, songez que le temps presse.

VENDÔME.

Oui, je me fie à vous, et j'ai votre promesse
Que vous immolerez à mon amour trahi
Le rival insolent pour qui j'étais haï.
Allez venger ma flamme, allez servir ma haine.
Le lâche est découvert, on l'arrête, on l'entraîne;
Je le mets dans vos mains, et vous m'en répondez.
Conduisez-le à la tour où vous seul commandez:
Là, sans perdre de temps, qu'on frappe ma victime;
Dans son indigne sang lavez son double crime.
On l'aime, il est coupable, il faut qu'il meure; et moi,
Je vais chercher la mort, ou la donner au roi.

COUCY.

L'arrêt est-il porté?... Ferme en votre colère,
Voulez-vous en effet la mort de votre frère?

VENDÔME.

Si je la veux, grand Dieu! s'il la sut mériter!

Si ma vengeance est juste! en pouvez-vous douter?

COUCY.

* Et vous me chargez, moi, du soin de son supplice!

VENDÔME.

Oui, j'attendais de vous une prompte justice;
Mais je n'en veux plus rien puisque vous hésitez :
Vos froideurs sont un crime à mes vœux irrités.
J'attendais plus de zèle, et veux moins de prudence;
Et qui doit me venger me trahit s'il balance.
* Je suis bien malheureux, bien digne de pitié!
* Trahi dans mon amour, trahi dans l'amitié!
* Ah! trop heureux dauphin, que je te porte envie!
* Ton amitié du moins n'a pas été trahie;
* Et Tanguy du Chatel, quand tu fus offensé,
* T'a servi sans scrupule, et n'a pas balancé.
* Allez, Vendôme encor, dans le sort qui le presse,
* Trouvera des amis qui tiendront leur promesse;
* D'autres me vengeront, et n'allégueront pas
* Une fausse vertu, l'excuse des ingrats.

COUCY.

Non, prince, je me rends, et, soit crime ou justice,
* Vous ne vous plaindrez pas que Coucy vous trahisse.
* Je ne souffrirai pas que d'un autre que moi,
* Dans de pareils moments, vous éprouviez la foi;
* Et vous reconnaîtrez, au succès de mon zèle,
* Si Coucy vous aimait, et s'il vous fut fidèle.

VENDÔME.

Ah! je vous reconnais : vengez-moi, vengez-vous.
Perdez un ennemi qui nous trahissait tous.
* Qu'à l'instant de sa mort, à mon impatience,
* Le canon des remparts annonce ma vengeance.
Courez : j'irai moi-même annoncer son trépas
A l'odieux objet dont j'aimai les appas.
Volez : que vois-je? arrête. Hélas! c'est elle encore.

SCENE VI.

VENDOME, COUCY, ADÉLAÏDE.

ADÉLAÏDE.

Écoutez-moi, Coucy; c'est vous seul que j'implore.

VENDÔME, à Coucy.

Non, fuis, ne l'entends pas, ou tu vas me trahir;
Fuis... mais attends mon ordre avant de me servir.

ADÉLAÏDE, à Coucy.

Quel est cet ordre affreux? cruel! qu'allez-vous faire?

COUCY.

Croyez-moi, c'est à vous de fléchir sa colère;
Vous pouvez tout.

SCÈNE VII.

VENDOME, ADÉLAÏDE.

ADÉLAÏDE.

Cruel! pardonnez à l'effroi
Qui me ramène à vous, qui parle malgré moi.
Je n'en suis pas maîtresse : éplorée et confuse,
Ce n'est pas que d'un crime, hélas! je vous accuse :
Non, vous ne serez point, seigneur, assez cruel
Pour tremper votre main dans le sang fraternel.
Je le crains cependant : vous voyez mes alarmes :
Ayez pitié d'un frère, et regardez mes larmes.
Vous baissez devant moi ce visage interdit!
Ah ciel! sur votre front son trépas est écrit!
Auriez-vous résolu ce meurtre abominable?

VENDÔME.

Oui, tout est préparé pour la mort du coupable.

ADÉLAÏDE.

Quoi! sa mort!

VENDÔME.

Vous pouvez disposer de ses jours :
Sauvez-le, sauvez-moi...

ADÉLAÏDE.

Je sauverais Nemours!
Ah! parlez, j'obéis : parlez, que faut-il faire?

VENDÔME.

Je ne puis vous haïr, et, malgré ma colère,
Je sens que vous régnez dans ce cœur ulcéré,
Par vous toujours vaincu, toujours désespéré.
Je brûle encor pour vous, cruelle que vous êtes.
Écoutez : mes fureurs vont être satisfaites,
Et votre ordre à l'instant suspend le coup mortel.
* Voilà ma main : venez, sa grâce est à l'autel.

ADÉLAÏDE.

Moi, seigneur!

VENDÔME.

Il mourra.

ADÉLAÏDE.

Moi, que je le trahisse!
* Arrêtez...

VENDÔME.

Répondez.

ADÉLAÏDE.

Je ne puis.

VENDÔME.

Qu'il périsse!

ADÉLAÏDE.

Arrêtez.... Je consens...

VENDÔME.

Un mot fait nos destins;
Achevez.

ADÉLAÏDE.

Je consens... de périr par vos mains.
Rien ne vous lie à moi, je vous suis étrangère:
Baignez-vous dans mon sang, mais sauvez votre frère;
Ce frère en son enfance avec vous élevé,
Qu'au péril de vos jours vous eussiez conservé,
Que vous aimiez, hélas! qui sans doute vous aime.
Que dis-je? en ce moment n'en croyez que vous-même :
Rentrez dans votre cœur, examinez les traits
Que la main du devoir y grava pour jamais.
Regardez-y Nemours... voyez s'il est possible
Qu'on garde à ce héros un courroux inflexible,
Si l'on peut le haïr...

VENDÔME.

Ah! c'est trop me braver :
Et c'est trop me forcer moi-même à m'en priver.
Votre amour le condamne, et ce dernier outrage
A redoublé son crime, et ma honte, et ma rage.
Je vais...

ADÉLAÏDE.

Au nom du Dieu que nous adorons tous,
Seigneur, écoutez-moi...

SCÈNE VIII.

VENDOME, ADÉLAÏDE, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

Seigneur, songez à vous.
De lâches citoyens une foule ennemie,
Par vos périls nouveaux contre vous enhardie,
Lève enfin dans ces murs un front séditieux.
La trahison éclate, elle marche en ces lieux;
Ils s'assemblent en foule, ils veulent reconnaître
Et Nemours pour leur chef, et Charles pour leur maître.
Au pied de la tour même ils demandent Nemours.

VENDÔME.

Il leur sera rendu, c'en est fait; et j'y cours.
Il vous faut donc, cruelle, immoler vos victimes,
Et je vais commencer votre ouvrage et mes crimes.

SCÈNE IX.

ADÉLAÏDE, TAÏSE.

ADÉLAÏDE.

Ah, barbare! ah, tyran! que faire, où recourir?
Quel secours implorer? Nemours, tu vas périr!
On me retient : on craint la douleur qui m'enflamme.

(Aux soldats.)
Cruels, si la pitié peut entrer dans votre âme,
Allez chercher Coucy, courez sans différer;
Allez, que je lui parle avant que d'expirer.

TAÏSE.

Hélas! et de Coucy que pouvez-vous attendre?

ADÉLAÏDE.

Puisqu'il a vu Nemours, il le saura défendre.
Je sais quel est Coucy, son cœur est vertueux,
Le crime s'épouvante, et fuit devant ses yeux;
Il ne permettra pas cette horrible injustice.

TAÏSE.

Eh! qui sait si lui-même il n'en est point complice?
Vous voyez qu'à Vendôme il veut tout immoler;
Sa froide politique a craint de vous parler.
Il soupira pour vous, et sa flamme outragée
Par les crimes d'un autre aime à se voir vengée.

ADÉLAÏDE.

Quoi! de tous les côtés on me perce le cœur!
Quoi! chez tous les humains l'amour devient fureur!
Cher Nemours, cher amant, ma bouche trop fidèle
Vient donc de prononcer ta sentence mortelle!
(Aux gardes.)
Eh bien! souffrez du moins que ma timide voix
S'adresse à votre maître une seconde fois,
Que je lui parle.

TAÏSE.

Eh quoi! votre main se prépare
A s'unir aux autels à la main d'un barbare!
Pourriez-vous?...

ADÉLAÏDE.

Je peux tout dans cet affreux moment,
Et je saurai sauver ma gloire et mon amant.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

VENDOME, SUITE.

VENDÔME.

Eh bien! leur troupe indigne est-elle terrassée?

UN OFFICIER.

Seigneur, ils vous ont vu: leur foule est dispersée.

VENDÔME.

* Ce soldat qu'en secret vous m'avez amené,
* Va-t-il exécuter l'ordre que j'ai donné?

L'OFFICIER.

Vers la tour, à grands pas, vous voyez qu'il s'avance.

VENDÔME.

* Je vais donc à la fin jouir de ma vengeance!
* Allez, qu'on se prépare à des périls nouveaux:
Que sur nos murs sanglants on porte nos drapeaux.
Hâtez-vous, déployez l'appareil de la guerre;
Qu'on allume ces feux renfermés sous la terre;
Que l'on vole à la brèche; et s'il nous faut périr,
* Vous recevrez de moi l'exemple de mourir.

(Il reste seul.)

* Le sang, l'indigne sang qu'a demandé ma rage,
* Sera du moins pour moi le signal du carnage.
Vainement à Coucy je m'étais confié
Ai-je pu m'en remettre à sa faible amitié,
A son esprit tranquille, à sa vertu sauvage,
Qui ne sait ni sentir, ni venger mon outrage?
* Un bras vulgaire et sûr va punir mon rival.

. . . .

Et cette même main va chercher dans son flanc
La moitié de moi-même, et le sang de mon sang.
Autour de moi, grand Dieu! que j'ai creusé d'abîmes!
Que l'amour m'a changé, qu'il me coûte de crimes!
Remords toujours puissants, toujours en vain bannis,
Je voulais me venger, c'est moi que je punis.
Funeste passion dont la fureur m'égare!
* Non, je n'étais pas né pour devenir barbare.
* Je sens combien le crime est un fardeau cruel.

. . . .

SCÈNE III.

VENDOME, ADÉLAÏDE.

VENDÔME.

. . . .

* Oui, j'ai tué mon frère, et l'ai tué pour vous.
Sans vous je l'eusse aimé; sans ma funeste flamme,
La nature et le sang triomphaient dans mon âme.
Je n'ai pris qu'en vos yeux le malheureux poison
Qui m'ôta l'innocence, ainsi que la raison.
Vengez sur ce barbare, indigne de vous plaire,
* Tous les crimes affreux que vous m'avez fait faire.

. . . .

ADÉLAÏDE.

* Nemours est mort!... Nemours!

VENDÔME.

Oui, mais c'est de ta main
* Que son sang veut ici le sang de l'assassin.

ADÉLAÏDE.

Ote-toi de ma vue...

VENDÔME.

Achève ta vengeance :
Ma mort doit la finir, mon remords la commence.

ADÉLAÏDE.

Va, porte ailleurs ton crime et ton vain désespoir,
Et laisse-moi mourir sans l'horreur de te voir.

VENDÔME.

Cette horreur est trop juste, elle m'est trop bien due;
Je vais te délivrer de ma funeste vue ;
Je vais, plein d'un amour qui, même en ce moment,
Est de tous mes forfaits le plus grand châtiment,
Je vais mêler ce sang qu'Adélaïde abhorre,
Au sang que j'ai versé, mais qui m'est cher encore.

ADÉLAÏDE.

Nemours n'est plus ! arrête, exécrable assassin !
Réunis deux amants : tu me retiens en vain ;
Monstre, que cette épée...

VENDÔME.

Eh bien ! Adélaïde,
*Prends ce fer, arme-toi.. mais contre un parricide :
*Je ne méritais pas de mourir de tes coups...
*Que ma main les conduise...

SCÈNE IV.

VENDOME, ADÉLAÏDE, COUCY.

. . . .
. . . .

VENDÔME.

Hélas! je te l'avoue, oui, dans ma frénésie,
Moi-même à mon rival j'eusse arraché la vie.
Je n'étais plus à moi; ce délire odieux
Précipitait ma rage, et m'aveuglait les yeux.
*L'amour, le fol amour, de mes sens toujours maître,
*En m'ôtant la raison, m'eût excusé peut-être.
*Mais toi, dont la sagesse et les réflexions
*Ont calmé dans ton sein toutes les passions;
*Toi, dont j'ai craint cent fois l'esprit ferme et rigide,
*Avec tranquillité commettre un parricide!

ADÉLAÏDE.

Barbare !

COUCY.

Ainsi l'horreur et l'exécration,
Qui suivent de si près cette indigne action,
D'un repentir utile ont pénétré votre âme ;
Et malgré tout l'excès de votre injuste flamme,
*Au prix de votre sang vous voudriez sauver
*Ce sang dont vos fureurs ont voulu vous priver?

VENDÔME.

Plût au ciel être mort avant ce coup funeste!

ADÉLAÏDE.

Ah! cessez des regrets que ma douleur déteste :
Tournez sur moi vos mains, achevez vos fureurs.

COUCY.

(A Vendôme.) (A Adélaïde.)
Conservez vos remords; et vous, séchez vos pleurs.

VENDÔME.

Coucy, que dites-vous?

ADÉLAÏDE.

Quel bonheur, quel mystère?...

COUCY, en faisant avancer Nemours.

* Venez, paraissez, prince, embrassez votre frère.

. . . .

SCÈNE V.

VENDOME, ADÉLAÏDE, NEMOURS, COUCY.

VENDÔME.

. . . . Ah! mon appui, mon père!

COUCY.

Que j'aime à voir en vous cette douleur sincère!

VENDÔME.

Nemours... mon frère... hélas! mon crime est devant moi :
Mes yeux n'osent encor se retourner vers toi :
De quel œil revois-tu ce monstre parricide?

NEMOURS.

Je suis entre tes mains avec Adélaïde.
Nos cœurs te sont connus; et tu vas décider
De quel œil désormais je te dois regarder.

ADÉLAÏDE.

J'ai vu vos sentiments si purs, si magnanimes.

VENDÔME.

J'étais né vertueux, vous avez fait mes crimes.

COUCY.

Ah! ne rappelez plus cet affreux souvenir.

NEMOURS.

* Quel est donc ton dessein? parle.

VENDÔME.

De me punir.

. . . .

VENDÔME.

* Ah! c'est trop me montrer mes malheurs et ma perte!
Éloignez-vous plutôt, et fuyez-moi tous deux :
Je m'arrache le cœur en vous rendant heureux.
De ce cœur malheureux ménagez la blessure;
Ce n'est qu'en frémissant qu'il cède à la nature.
Craignez mon repentir, profitez d'un effort
Plus douloureux pour moi, plus cruel que la mort.

SCÈNE VI.

VENDOME, NEMOURS, COUCY, OFFICIER DES GARDES.

L'OFFICIER.

Seigneur, qu'à vos guerriers votre ordre se déclare :
Le roi paraît, il marche, et l'assaut se prépare.

COUCY.

Eh bien ! seigneur?

NEMOURS.

Mon frère, à quoi te résous-tu?
N'est-ce donc qu'à demi que ton cœur s'est rendu?
Ta générosité vient de me faire grâce,
Ne veux-tu pas souffrir que ton roi te la fasse?
Veux-tu haïr la France, et perdre ton pays,
Pour de fiers étrangers qui nous ont tant haïs?
Es-tu notre ennemi? ton maître est à tes portes :
Eh bien?...

VENDÔME.

Je suis Français, mon frère, tu l'emportes :
Va, mon cœur est vaincu, je me rends tout entier.
Je veux oublier tout, et tout sacrifier.
Trop fortunés époux, oui, mon âme attendrie, etc.

FIN DES VARIANTES D'ADÉLAÏDE DU GUESCLIN.

LE

DUC D'ALENÇON

OU

LES FRÈRES ENNEMIS

TRAGÉDIE EN TROIS ACTES

(1751)

AVERTISSEMENT[1]

En 1751, pendant son séjour en Prusse, M. de Voltaire transforma sa tragédie d'*Adélaïde* en celle du *Duc de Foix,* et l'envoya à Paris, où elle fut représentée l'année suivante. Il avait alors pour confident de ses travaux littéraires le roi de Prusse, qui, frappé du sujet de cette pièce, témoigna un vif désir de la voir représenter sur son théâtre de Potsdam, par les princes de sa famille. C'était un de leurs délassements ordinaires. Souvent les acteurs, et surtout les actrices, ne se trouvant pas en nombre suffisant pour les pièces, le répertoire en était nécessairement borné. Pour surmonter cet inconvénient dans l'occasion dont il s'agit, le roi pressa M. de Voltaire d'arranger sa tragédie en trois actes, en retranchant les rôles de femmes. C'est ce qui fut exécuté dans *le Duc d'Alençon ou les Frères ennemis.* La pièce fut ainsi représentée plusieurs fois à Potsdam, à la grande satisfaction de ce monarque. Les rôles furent très-bien remplis, et le prince Henri, son frère, s'y distinguait surtout par un talent rare, dont M. de Voltaire, nombre d'années après, parlait encore avec beaucoup d'intérêt.

La copie s'en est trouvée, avec celle d'*Alamire*[2], dans les papiers de l'auteur.

1. Cet *Avertissement* inédit est de feu Decroix, qui me l'a fait passer avec un manuscrit, au texte duquel je me suis conformé. *Le Duc d'Alençon* a été imprimé, pour la première fois, à Paris, en 1821.

Le nombre des vers du *Duc d'Alençon*, qu'on retrouve dans *Adélaïde* et dans *le Duc de Foix*, est si considérable qu'il eût fallu mettre des astérisques à presque tous: c'est pourquoi on n'en a mis à aucun. (B).

Cet *Avertissement* en dit assez sur l'histoire de cette première variante d'*Adélaïde.* Nous nous contenterons de faire observer que cette imitation n'est pas ici à son rang chronologique, car elle devrait venir après *Oreste.* (G A.)

2. Voyez la note de la page 79.

PERSONNAGES

LE DUC D'ALENÇON.
NEMOURS, son frère.
LE SIRE DE COUCY.
DANGESTE, frère d'Adélaïde du Guesclin.
UN OFFICIER.

La scène est dans la ville de Lusignan, en Poitou.

LE

DUC D'ALENÇON

TRAGÉDIE

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

DANGESTE, COUCY.

COUCY.

Seigneur, en arrivant dans ce séjour d'alarmes,
Je dérobe un instant au tumulte des armes.
Frère d'Adélaïde, et, comme elle, engagé
Au parti du dauphin par le ciel protégé,
Vous me voyez jeté dans le parti contraire;
Mais je suis votre ami plus que votre adversaire.
Vous sûtes mes desseins, vous connaissez mon cœur;
Vous m'aviez destiné vous-même à votre sœur.
Mais il faut vous parler, et vous faire connaître
L'âme d'un vrai soldat, digne de vous peut-être.

DANGESTE.

Seigneur, vous pouvez tout.

COUCY.

Mes mains, aux champs de Mars,
Du prince d'Alençon portent les étendards.
Je l'aimai dans la paix, je le sers dans la guerre;
Je combats pour lui seul, et non pour l'Angleterre,

Et, dans ces temps affreux de discorde et d'horreur,
Je n'ai d'autre parti que celui de mon cœur.
Non que pour ce héros mon âme prévenue
Prétende à ses défauts fermer toujours la vue :
Je ne m'aveugle pas : je vois avec douleur
De ses emportements l'indiscrète chaleur.
Je vois que de ses sens l'impétueuse ivresse
L'abandonne aux excès d'une ardente jeunesse ;
Et ce torrent fougueux, que j'arrête avec soin,
Trop souvent me l'arrache, et l'emporte trop loin.
Mais il a des vertus qui rachètent ses vices.
Eh ! qui saurait, seigneur, où placer ses services,
S'il ne nous fallait suivre et ne chérir jamais
Que des cœurs sans faiblesse et des princes parfaits ?
Tout mon sang est à lui ; mais enfin cette épée
Dans le sang des Français à regret s'est trempée.
Le dauphin généreux...

DANGESTE.

Osez le nommer roi.

COUCY.

Jusqu'aujourd'hui, seigneur, il ne l'est pas pour moi.
Je voudrais, il est vrai, lui porter mon hommage ;
Tous mes veux sont pour lui, mais l'amitié m'engage.
Le duc a mes serments : je ne peux, aujourd'hui,
Ni servir, ni traiter, ni changer qu'avec lui.
Le malheur de nos temps, nos discordes sinistres,
La cour abandonnée aux brigues des ministres,
Dans ce cruel parti tout l'a précipité.
Je ne peux à mon choix fléchir sa volonté ;
J'ai souvent, de son cœur aigrissant les blessures,
Révolté sa fierté par des vérités dures.
Votre sœur aux vertus le pourrait rappeler,
Seigneur, et c'est de quoi je cherche à vous parler.
J'aimais Adélaïde en un temps plus tranquille,
Avant que Lusignan fût votre heureux asile ;
Je crus qu'elle pouvait, approuvant mon dessein,
Accepter sans mépris mon hommage et ma main.
Bientôt par les Anglais elle fut enlevée ;
A de nouveaux destins elle fut réservée.
Que faisais-je ? Où le ciel emportait-il mes pas ?
Le duc, plus fortuné, la sauva de leurs bras.
La gloire en est à lui, qu'il en ait le salaire :

Il a par trop de droits mérité de lui plaire.
Il est prince, il est jeune, il est votre vengeur;
Ses bienfaits et son nom, tout parle en sa faveur.
La justice et l'amour la pressent de se rendre.
Je ne l'ai point vengée, et n'ai rien à prétendre.
Je me tais... Cependant, s'il faut la mériter,
A tout autre qu'à lui j'irai la disputer.
Je céderais à peine aux enfants des rois même;
Mais ce prince est mon chef; il me chérit, je l'aime.
Coucy, ni vertueux ni superbe à demi,
Aurait bravé le prince, et cède à son ami.
Je fais plus : de mes sens maîtrisant la faiblesse,
J'ose de mon rival appuyer la tendresse,
Vous montrer votre gloire, et ce que vous devez
Au héros qui vous sert et par qui vous vivez.
Je verrai, d'un œil sec et d'un cœur sans envie,
Cet hymen qui pouvait empoisonner ma vie;
Je réunis pour vous mon service et mes vœux :
Ce bras, qui fut à lui, combattra pour tous deux.
Amant d'Adélaïde, ami noble et fidèle,
Soldat de son époux, et plein du même zèle,
Je servirai sous lui, comme il faudra qu'un jour,
Quand je commanderai, l'on me serve à mon tour.
Voilà mes sentiments; si je me sacrifie,
L'amitié me l'ordonne, et surtout la patrie.
Songez que si l'hymen la range sous sa loi,
Si le prince la sert, il servira son roi.

DANGESTE.

Qu'avec étonnement, seigneur, je vous contemple!
Que vous donnez au monde un rare et grand exemple!
Quoi! ce cœur (je le crois sans feinte et sans détour)
Connaît l'amitié seule et peut braver l'amour!
Il faut vous admirer, quand on sait vous connaître;
Vous servez votre ami, vous servirez mon maître.
Un cœur si généreux doit penser comme moi;
Tous ceux de votre sang sont l'appui de leur roi;
Mais du duc d'Alençon la fatale poursuite...

SCÈNE II.

LE DUC D'ALENÇON, COUCY, DANGESTE.

LE DUC, à Dangeste.

Est-ce elle qui m'échappe? est-ce elle qui m'évite?
Dangeste, demeurez. Vous connaissez trop bien
Les transports douloureux d'un cœur tel que le mien;
Vous savez si je l'aime, et si je l'ai servie;
Si j'attends d'un regard le destin de ma vie.
Qu'elle n'étende pas l'excès de son pouvoir
Jusqu'à porter ma flamme au dernier désespoir.
Je hais ces vains respects, cette reconnaissance,
Que sa froideur timide oppose à ma constance;
Le plus léger délai m'est un cruel refus,
Un affront que mon cœur ne pardonnera plus.
C'est en vain qu'à la France, à son maître fidèle,
Elle étale à mes yeux le faste de son zèle;
Je prétends que tout cède à mon amour, à moi,
Qu'elle trouve en moi seul sa patrie et son roi.
Elle me doit la vie, et jusqu'à l'honneur même;
Et moi, je lui dois tout, puisque c'est moi qui l'aime.
Unis par tant de droits, c'est trop nous séparer;
L'autel est prêt, j'y cours; allez l'y préparer.

SCÈNE III.

LE DUC D'ALENÇON, COUCY.

COUCY.

Seigneur, songez-vous bien que de cette journée
Peut-être de l'État dépend la destinée?

LE DUC.

Oui, vous me verrez vaincre, ou mourir son époux.

COUCY.

Le dauphin s'avançait, et n'est pas loin de nous.

LE DUC.

Je l'attends sans le craindre, et je vais le combattre.
Crois-tu que ma faiblesse ait pu jamais m'abattre?

Penses-tu que l'amour, mon tyran, mon vainqueur,
De la gloire en mon âme ait étouffé l'ardeur?
Si l'ingrate me hait, je veux qu'elle m'admire;
Elle a sur moi sans doute un souverain empire,
Et n'en a point assez pour flétrir ma vertu.
Ah! trop sévère ami, que me reproches-tu?
Non, ne me juge point avec tant d'injustice.
Est-il quelque Français que l'amour avilisse?
Amants aimés, heureux, ils vont tous aux combats,
Et du sein du bonheur ils volent au trépas.
Je mourrai digne au moins de l'ingrate que j'aime.

COUCY.

Que mon prince plutôt soit digne de lui-même.
Le salut de l'État m'occupait en ce jour;
Je vous parle du vôtre, et vous parlez d'amour.
Le Bourguignon, l'Anglais, dans leur triste alliance,
Ont creusé par nos mains les tombeaux de la France.
Votre sort est douteux. Vos jours sont prodigués
Pour nos vrais ennemis, qui nous ont subjugués.
Songez qu'il a fallu trois cents ans de constance
Pour frapper par degrés cette vaste puissance.
Le dauphin vous offrait une honorable paix...

LE DUC.

Non, de ses favoris je ne l'aurai jamais.
Ami, je hais l'Anglais; mais je hais davantage
Ces lâches conseillers dont la faveur m'outrage,
Ce fils de Charles Six, cette odieuse cour:
Ces maîtres insolents m'ont aigri sans retour;
De leurs sanglants affronts mon âme est trop frappée[1].
Contre Charle, en un mot, quand j'ai tiré l'épée,
Ce n'est pas, cher Coucy, pour la mettre à ses pieds,
Pour baisser dans sa cour nos fronts humiliés,
Pour servir lâchement un ministre arbitraire.

COUCY.

Non, c'est pour obtenir une paix nécessaire.
Eh! quel autre intérêt pourriez-vous écouter?

LE DUC.

L'intérêt d'un courroux que rien ne peut dompter.

1. Ces vers ne sont pas dans *Adélaïde*. Voltaire semble faire allusion ici aux avanies qui l'avaient forcé à quitter la cour de Louis XV et la France en 1750. (G. A.)

COUCY.

Vous poussez à l'excès l'amour et la colère.

LE DUC.

Je le sais; je n'ai pu fléchir mon caractère.

COUCY.

On le doit, on le peut; je ne vous flatte pas;
Mais, en vous condamnant, je suivrai tous vos pas;
Il faut à son ami montrer son injustice,
L'éclairer, l'arrêter au bord du précipice.
Je l'ai dû, je l'ai fait malgré votre courroux;
Vous y voulez tomber, et j'y cours avec vous.

LE DUC.

Ami, que m'as-tu dit?

SCÈNE IV.

LE DUC D'ALENÇON, COUCY, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

Seigneur, l'assaut s'apprête :
Ces murs sont entourés.

COUCY.

Marchez à notre tête.

LE DUC.

Je ne suis pas en peine, ami, de résister
Aux téméraires mains qui viennent m'insulter.
De tous les ennemis qu'il faut combattre encore,
Je n'en redoute qu'un, c'est celui que j'adore.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

LE DUC D'ALENÇON, COUCY.

LE DUC.

La victoire est à nous, vos soins l'ont assurée;
Vos conseils ont guidé ma jeunesse égarée.
C'est vous dont l'esprit ferme et les yeux pénétrants
Veillaient pour ma défense en cent lieux différents.
Que n'ai-je, comme vous, ce tranquille courage,
Si froid dans le danger, si calme dans l'orage!
Coucy m'est nécessaire aux conseils, aux combats,
Et c'est à sa grande âme à diriger mon bras.

COUCY.

Prince, ce feu guerrier qu'en vous on voit paraître
Sera maître de tout quand vous en serez maître.
Vous l'avez su régler, et vous avez vaincu;
Ayez dans tous les temps cette utile vertu:
Qui sait se posséder peut commander au monde.
Pour moi, de qui le bras faiblement vous seconde,
Je connais mon devoir, et l'ai bien mal suivi;
Dans l'ardeur du combat je vous ai peu servi;
Nos guerriers sur vos pas marchaient à la victoire,
Et suivre les Bourbons, c'est voler à la gloire.
Ce chef des assaillants, sur nos remparts monté,
Par vos vaillantes mains trois fois précipité,
Sans doute au pied des murs exhalant sa furie,
A payé cet assaut des restes de sa vie.

LE DUC.

Quel est donc, cher ami, ce chef audacieux
Qui, cherchant le trépas, se cachait à nos yeux?
Son casque était fermé : quel charme inconcevable
Même en le combattant le rendait respectable!

Est-ce l'unique effet de sa rare valeur
Qui m'en impose encore, et parle en sa faveur?
Tandis que contre lui je mesurais mes armes,
J'ai senti malgré moi de nouvelles alarmes;
Un je ne sais quel trouble en moi s'est élevé,
Soit que ce triste amour dont je suis captivé,
Sur mes sens égarés répandant sa tendresse,
Jusqu'au sein des combats m'ait prêté sa faiblesse,
Qu'il ait voulu marquer toutes mes actions
De la noble douceur de ses impressions;
Soit plutôt que la voix de ma triste patrie
Parle encore en secret au cœur qui l'a trahie,
Ou que le trait fatal enfoncé dans mon cœur
Corrompe en tous les temps ma gloire et mon bonheur.

COUCY.

Quant aux traits dont votre âme a senti la puissance,
Tous les conseils sont vains : agréez mon silence;
Mais ce sang des Français que nos mains font couler,
Mais l'État, la patrie, il faut vous en parler.
Je prévois que bientôt cette guerre fatale,
Ces troubles intestins de la maison royale,
Ces tristes factions céderont au danger
D'abandonner la France aux mains de l'étranger.
Ses droits sont odieux, sa race est peu chérie;
On hait l'usurpateur, on aime la patrie[1];
Et le sang des Capets est toujours adoré.
Tôt ou tard il faudra que de ce tronc sacré
Les rameaux divisés et courbés par l'orage,
Plus unis et plus beaux, soient notre unique ombrage.
Vous, placé près du trône, à ce trône attaché,
Si les malheurs des temps vous en ont arraché,
A des nœuds étrangers s'il fallut vous résoudre,
L'intérêt les forma, l'honneur peut les dissoudre :
Tels sont mes sentiments, que je ne peux trahir.

LE DUC.

Quoi! toujours à mes yeux elle craint de s'offrir!
Quoi! lorsqu'à ses genoux soumettant ma fortune,
Me dérobant aux cris d'une foule importune,
Aux acclamations du soldat qui me suit,
Je cherchais auprès d'elle un bonheur qui me fuit,

1. Ce beau vers ne se trouve pas non plus dans *Adélaïde*.

Adélaïde encore évite ma présence;
Elle insulte à ma flamme, à ma persévérance;
Sa tranquille fierté, prodiguant ses rigueurs,
Jouit de ma faiblesse et rit de mes douleurs!
Oh! si je le croyais, si cet amour trop tendre...

COUCY.

Seigneur, à mon devoir il est temps de me rendre;
Je vais en votre nom, par des soins assidus,
Honorer les vainqueurs, soulager les vaincus,
Calmer les différends des Anglais et des vôtres:
Voilà vos intérêts; je n'en connais point d'autres.

LE DUC.

Tu ne m'écoutes pas, tu parles de devoir
Quand mon cœur dans le tien répand son désespoir.
Va donc, remplis des soins dont je suis incapable;
Va, laisse un malheureux au dépit qui l'accable;
Je rougis devant toi; mais, sans me repentir,
Je chéris mes erreurs, et n'en veux point sortir.
Va, laisse-moi, te dis-je, à ma douleur profonde;
Ce que j'aime me fuit, et je fuis tout le monde;
Va, tu condamnes trop les transports de mon cœur.

COUCY.

Non, je plains sa faiblesse, et j'en crains la fureur.

SCÈNE II.

LE DUC D'ALENÇON, seul.

O ciel! qu'il est heureux, et que je porte envie
A la libre fierté de cette âme hardie!
Il voit sans s'alarmer, il voit sans s'éblouir,
La funeste beauté que je voudrais haïr.
Cet astre impérieux qui préside à ma vie
N'a ni feux ni rayons que son œil ne défie;
Et moi je sers en lâche, et j'offre à ses appas
Des vœux que je déteste, et qu'on ne reçoit pas!
Dangeste la soutient, et la rend plus sévère.
Que je les hais tous deux! Fuyons du moins le frère!
Laissons là ce captif qu'il amène en ces lieux.
Tout, hors Adélaïde, ici blesse mes yeux.

SCÈNE III.

LE DUC DE NEMOURS, DANGESTE.

NEMOURS.

Enfin, après trois ans, tu me revois, Dangeste!
Mais en quels lieux, ô ciel! en quel état funeste!

DANGESTE.

Vos jours sont en péril, et ce sang agité...

NEMOURS.

Mes déplorables jours sont trop en sûreté;
Ma blessure est légère, elle m'est insensible;
Que celle de mon cœur est profonde et terrible!

DANGESTE.

Rendez grâces au ciel de ce qu'il a permis
Que vous soyez tombé sous de tels ennemis,
Non sous le joug affreux d'une main étrangère.

NEMOURS.

Qu'il est dur bien souvent d'être aux mains de son frère!

DANGESTE.

Mais, ensemble élevés, dans des temps plus heureux,
La plus tendre amitié vous unissait tous deux.

NEMOURS.

Il m'aimait autrefois, c'est ainsi qu'on commence;
Mais bientôt l'amitié s'envole avec l'enfance.
Ah! combien le cruel s'est éloigné de moi!
Infidèle à l'État, à la nature, au roi,
On dirait qu'il a pris d'une race étrangère
La farouche hauteur et le dur caractère!
Il ne sait pas encor ce qu'il me fait souffrir,
Et mon cœur déchiré ne saurait le haïr.

DANGESTE.

Il ne soupçonne pas qu'il ait en sa puissance
Un frère infortuné qu'animait la vengeance.

NEMOURS.

Non, la vengeance, ami, n'entra point dans mon cœur;
Qu'un soin trop différent égara ma valeur!
Ah! parle : est-il bien vrai ce que la renommée
Annonçait dans la France à mon âme alarmée;

Est-il vrai qu'un objet illustre, malheureux,
Un cœur trop digne, hélas! de captiver ses vœux,
Adélaïde, enfin, le tient sous sa puissance?
Qu'a-t-on dit? Que sais-tu de leur intelligence?

DANGESTE.

Prisonnier comme vous dans ces murs odieux,
Ces mystères secrets offenseraient mes yeux;
Et tout ce que j'ai su... Mais je le vois paraître.

NEMOURS.

O honte! ô désespoir dont je ne suis pas maître!

SCÈNE IV.

LE DUC D'ALENÇON, NEMOURS, DANGESTE, SUITE.

LE DUC, à sa suite.

Après avoir montré cette rare valeur,
Peut-il rougir encor de m'avoir pour vainqueur?
Il détourne la vue.

NEMOURS.

O sort! ô jour funeste,
Qui de ma triste vie arrachera le reste!
En quelles mains, ô ciel, mon malheur m'a remis!

LE DUC.

Qu'entends-je, et quels accents ont frappé mes esprits!

NEMOURS.

M'as-tu pu méconnaître?

LE DUC.

Ah! Nemours, ah! mon frère.

NEMOURS.

Ce nom jadis si cher, ce nom me désespère.
Je ne le suis que trop, ce frère infortuné,
Ton ennemi vaincu, ton captif enchaîné.

LE DUC.

Tu n'es plus que mon frère, et mon cœur te pardonne;
Mais, je te l'avouerai, ta cruauté m'étonne.
Si ton roi me poursuit, Nemours, était-ce à toi
A briguer, à remplir cet odieux emploi?
Que t'ai-je fait?

NEMOURS.

Tu fais le malheur de ma vie;
Je voudrais qu'aujourd'hui ta main me l'eût ravie.

LE DUC.

De nos troubles civils quel effet malheureux!

NEMOURS.

Les troubles de mon cœur sont encor plus affreux.

LE DUC.

J'eusse aimé contre un autre à montrer mon courage :
Hélas! que je te plains!

NEMOURS.

Je te plains davantage
De haïr ton pays, de trahir sans remords
Et le roi qui t'aimait, et le sang dont tu sors.

LE DUC.

Arrête, épargne-moi l'infâme nom de traître!
A cet indigne mot je m'oublierais peut-être.
Non, mon frère, jamais je n'ai moins mérité
Ce reproche odieux de l'infidélité.
Je suis près de donner à nos tristes provinces,
A la France sanglante, au reste de nos princes,
L'exemple auguste et saint de la réunion,
Après l'avoir donné de la division.

NEMOURS.

Toi! tu pourrais...

LE DUC.

Ce jour, qui semble si funeste,
Des feux de la discorde éteindra ce qui reste.

NEMOURS.

Ce jour est trop horrible!

LE DUC.

Il va combler mes vœux.

NEMOURS.

Comment?

LE DUC.

Tout est changé, ton frère est trop heureux.

NEMOURS.

Je te crois; on disait que d'un amour extrême,
Violent, effréné (car c'est ainsi qu'on aime),
Ton cœur depuis trois mois s'occupait tout entier?

LE DUC.

J'aime, oui, la renommée a pu le publier;

Oui, j'aime avec fureur : une telle alliance
Semblait pour mon bonheur attendre ta présence ;
Oui, mes ressentiments, mes droits, mes alliés,
Gloire, amis, ennemis, je mets tout à ses pieds.

(A sa suite.)

Allez, et dites-lui que deux malheureux frères,
Jetés par le destin dans des partis contraires,
Pour marcher désormais sous le même étendard,
De ses yeux souverains n'attendent qu'un regard.

(A Nemours.)

Ne blâme point l'amour où ton frère est en proie :
Pour me justifier, il suffit qu'on la voie.

NEMOURS.

(A part.) (Au duc.)

Cruel!... Elle vous aime!

LE DUC.

Elle le doit du moins.
Il n'était qu'un obstacle au succès de mes soins :
Il n'en est plus ; je veux que rien ne nous sépare.

NEMOURS, à part.

Quels effroyables coups le cruel me prépare!

(Haut.)

Écoute! à ma douleur ne veux-tu qu'insulter?
Me connais-tu? sais-tu ce que j'osais tenter?
Dans ces funestes lieux sais-tu ce qui m'amène?

LE DUC.

Oublions ces sujets de discorde et de haine ;
Et vous, mon frère, et vous, soyez ici témoin
Si l'excès de l'amour peut emporter plus loin!
Ce que votre reproche, ou bien votre prière,
Le généreux Coucy, le roi, la France entière,
Demanderaient ensemble, et qu'ils n'obtiendraient pas,
Soumis et subjugué, je l'offre à ses appas.

(A Dangeste.)

De l'ennemi des rois vous avez craint l'hommage.
Vous aimez, vous servez une cour qui m'outrage.
Eh bien! il faut céder : vous disposez de moi.
Je n'ai plus d'alliés ; je suis à votre roi.
L'amour qui, malgré vous, nous a faits l'un pour l'autre,
Ne me laisse de choix, de parti que le vôtre ;
Vous, courez, mon cher frère ; allez de ce moment
Annoncer à la cour un si grand changement.

Soyez libre ; partez, et de mes sacrifices
Allez offrir au roi les heureuses prémices.
Puissé-je à ses genoux présenter aujourd'hui
Celle qui m'a dompté, qui me ramène à lui,
Qui d'un prince ennemi fait un sujet fidèle,
Changé par ses regards, et vertueux par elle !

NEMOURS, à part.

Il fait ce que je veux, et c'est pour m'accabler.

(Haut.)

O frère trop cruel !

LE DUC.

Qu'entends-je ?

NEMOURS.

Il faut parler.

LE DUC.

Que me voulez-vous dire ? et pourquoi tant d'alarmes ?
Vous ne connaissez pas ses redoutables charmes.

NEMOURS.

Le ciel met entre nous un obstacle éternel.

LE DUC.

Entre nous... c'en est trop. Qui vous l'a dit, cruel ?
Mais de vous, en effet, était-elle ignorée ?
Ciel ! à quel piége affreux ma foi serait livrée !
Tremblez !

NEMOURS.

Moi, que je tremble ! ah ! j'ai trop dévoré
L'inexprimable horreur où toi seul m'as livré ;
J'ai forcé trop longtemps mes transports au silence ;
Connais-moi donc, barbare, et remplis ta vengeance !
Connais un désespoir à tes fureurs égal :
Frappe ! voilà mon cœur, et voilà ton rival !

LE DUC.

Toi, cruel ! toi, Nemours !

NEMOURS.

Oui, depuis deux années
L'amour le plus secret a joint nos destinées.
C'est toi dont les fureurs ont voulu m'arracher
Le seul bien sur la terre où j'ai pu m'attacher ;
Tu fais depuis trois mois les horreurs de ma vie ;
Les maux que j'éprouvais passaient ta jalousie.
Par tes égarements, juge de mes transports.
Nous puisâmes tous deux dans ce sang dont je sors

L'excès des passions qui dévorent une âme;
La nature à tous deux fit un cœur tout de flamme;
Mon frère est mon rival, et je l'ai combattu;
J'ai fait taire le sang, peut-être la vertu;
Furieux, aveuglé, plus jaloux que toi-même,
J'ai couru, j'ai volé, pour t'ôter ce que j'aime.
Rien ne m'a retenu : ni tes superbes tours,
Ni le peu de soldats que j'avais pour secours,
Ni le lieu, ni le temps, ni surtout ton courage :
Je n'ai vu que ma flamme, et ton feu qui m'outrage.
Je ne te dirai point que, sans ce même amour,
J'aurais, pour te servir, voulu perdre le jour;
Que, si tu succombais à tes destins contraires,
Tu trouverais en moi le plus tendre des frères;
Que Nemours, qui t'aimait, eût immolé pour toi
Tout dans le monde entier, tout, hors elle et mon roi.
Je ne veux point en lâche apaiser ta vengeance :
Je suis ton ennemi, je suis en ta puissance;
L'amour fut dans mon cœur plus fort que l'amitié;
Sois cruel comme moi, punis-moi sans pitié;
Aussi bien, tu ne peux t'assurer ta conquête,
Tu ne peux l'épouser, qu'aux dépens de ma tête.
A la face des cieux je lui donne ma foi;
Je te fais de nos vœux le témoin malgré toi.
Frappe, et qu'après ce coup ta cruauté jalouse
Traîne au pied des autels ta sœur et mon épouse!
Frappe, dis-je : oses-tu?

LE DUC.

Traître! c'en est assez.
Qu'on l'ôte de mes yeux : soldats, obéissez!

SCÈNE V.

LE DUC, NEMOURS, DANGESTE, COUCY, SUITE.

COUCY.

J'allais partir, seigneur; un peuple téméraire
Se soulève en tumulte au nom de votre frère.
Le désordre est partout : vos soldats consternés
Désertent les drapeaux de leurs chefs étonnés;

Et pour comble de maux, vers la ville alarmée,
L'ennemi rassemblé fait marcher son armée.

LE DUC.

Allez, cruel, allez! vous ne jouirez pas
Du fruit de votre haine et de vos attentats.
Rentrez : aux factieux je vais montrer leur maître.

(A Coucy.)

Dangeste, suivez-moi ; vous, veillez sur ce traître.

SCÈNE VI.

NEMOURS, COUCY.

COUCY.

Le seriez-vous, seigneur? auriez-vous démenti
Le sang de ces héros dont vous êtes sorti?
Auriez-vous violé, par cette lâche injure,
Et les droits de la guerre et ceux de la nature?
Un prince à cet excès pourrait-il s'oublier?

NEMOURS.

Non ; mais suis-je réduit à me justifier?
Coucy, ce peuple est juste, il t'apprend à connaître
Que mon frère est rebelle, et que Charle est son maître.

COUCY.

Écoutez ; ce serait le comble de mes vœux
De pouvoir aujourd'hui vous réunir tous deux ;
Je vois avec regret la France désolée,
A nos dissensions la nature immolée,
Sur nos communs débris l'Anglais trop élevé,
Menaçant cet État par nous-même énervé.
Si vous avez un cœur digne de votre race,
Faites au bien public servir votre disgrâce ;
Rapprochez les partis ; unissez-vous à moi
Pour calmer votre frère et fléchir votre roi,
Pour éteindre le feu de nos guerres civiles.

NEMOURS.

Ne vous en flattez pas : vos soins sont inutiles.
Si la discorde seule avait armé mon bras,
Si la guerre et la haine avaient conduit mes pas,
Vous pourriez espérer de réunir deux frères
L'un de l'autre écartés dans des partis contraires ;

Un obstacle plus grand s'oppose à ce retour.

COUCY.

Et quel est-il, seigneur?

NEMOURS.

Ah! reconnais l'amour;
Reconnais la fureur qui de nous deux s'empare,
Qui m'a fait téméraire, et qui le rend barbare.

COUCY.

Ciel! faut-il voir ainsi, par des caprices vains,
Anéantir le fruit des plus nobles desseins;
L'amour subjuguer tout, ses cruelles faiblesses
Du sang qui se révolte étouffer les tendresses,
Des frères se haïr, et naître en tous climats
Des passions des grands le malheur des États!
Prince, de vos amours laissons là le mystère.
Je vous plains tous les deux, mais je sers votre frère;
Je vais le seconder, je vais me joindre à lui
Contre un peuple insolent, qui se fait votre appui.
Le plus pressant danger est celui qui m'appelle;
Je vois qu'il peut avoir une fin bien cruelle;
Je vois les passions plus puissantes que moi,
Et l'amour seul ici me fait frémir d'effroi.
Mais le prince m'attend; je vous laisse, et j'y vole;
Soyez mon prisonnier, mais sur votre parole;
Elle me suffira.

NEMOURS.

Je vous la donne.

COUCY.

Et moi,
Je voudrais de ce pas porter la sienne au roi;
Je voudrais cimenter, dans l'ardeur de lui plaire,
Du sang de nos tyrans une union si chère;
Mais ces fiers ennemis sont bien moins dangereux
Que ce fatal amour qui vous perdra tous deux.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

NEMOURS, DANGESTE.

NEMOURS.

Non, non, ce peuple en vain s'armait pour ma défense ;
Mon frère, teint de sang, enivré de vengeance,
Devenu plus jaloux, plus fier, et plus cruel,
Va traîner à mes yeux sa victime à l'autel.
Je ne suis donc venu disputer ma conquête,
Que pour être témoin de cette horrible fête ?
Et dans le désespoir où je me sens plonger,
Par sa fuite du moins mon cœur peut se venger.
Juste ciel !

DANGESTE.

Ah ! seigneur, où l'avez-vous conduite ?
Quoi ! vous l'abandonnez, vous ordonnez sa fuite !
Elle ne veut partir qu'en suivant son époux ;
Laissez-moi seul du prince affronter le courroux.

NEMOURS.

Prisonnier sur ma foi, dans l'horreur qui me presse,
Je suis plus enchaîné par ma seule promesse
Que si de cet État les tyrans inhumains
Des fers les plus pesants avaient chargé mes mains.
Au pouvoir de mon frère ici l'honneur me livre.
Je puis mourir pour elle, et je ne peux la suivre.
On la conduit déjà par des détours obscurs,
Qui la rendront bientôt sous ces coupables murs :
L'amour nous a rejoint, que l'amour nous sépare.

DANGESTE.

Cependant vous restez au pouvoir d'un barbare.
Seigneur, de votre sang l'Anglais est altéré ;
Ce sang à votre frère est-il donc si sacré ?

Craindra-t-il d'accorder, dans son courroux funeste,
Aux alliés qu'il aime un rival qu'il déteste?

NEMOURS.

Il n'oserait.

DANGESTE.

Son cœur ne connaît point de frein.
Il vous a menacé : menace-t-il en vain?

NEMOURS.

Il tremblera bientôt : le roi vient et nous venge;
La moitié de ce peuple à ses drapeaux se range.
Ne craignons rien, ami... Ciel! quel tumulte affreux!

SCÈNE II.

LE DUC, NEMOURS, DANGESTE, GARDES.

LE DUC.

Je l'entends. C'est lui-même. Arrête, malheureux!
Lâche qui me trahis, rival indigne, arrête!

NEMOURS.

Il ne te trahit point, mais il t'offre sa tête.
Porte à tous les excès ta haine et ta fureur.
Va, ne perds point de temps : le ciel arme un vengeur.
Tremble! ton roi s'approche; il vient, il va paraître;
Tu n'as vaincu que moi : redoute encor ton maître.

LE DUC.

Il pourra te venger, mais non te secourir;
Et ton sang...

DANGESTE.

Non, cruel, c'est à moi de mourir.
J'ai tout fait, c'est par moi que ta garde est séduite;
J'ai gagné tes soldats, j'ai préparé sa fuite.
Punis ces attentats et ces crimes si grands,
De sortir d'esclavage et de fuir ses tyrans;
Mais respecte ton frère, et sa femme, et toi-même.
Il ne t'a point trahi, c'est un frère qui t'aime :
Il voulait te servir quand tu veux l'opprimer;
Est-ce à toi de punir quand le crime est d'aimer?

LE DUC.

Qu'on les garde tous deux; allez, qu'on m'obéisse!
Allez, dis-je; leur vue augmente mon supplice.

NEMOURS.

Cruel, de notre sang je connais les ardeurs :
Toutes les passions sont en nous des fureurs.
J'attends la mort de toi ; mais, dans mon malheur même,
Je suis assez vengé : l'on te hait, et l'on m'aime.

SCÈNE III.

LE DUC D'ALENÇON, COUCY.

LE DUC.

On t'aime, et tu mourras ! que d'horreurs à la fois !
L'amour, l'indigne amour nous a perdus tous trois !

COUCY.

Il ne se connaît plus, il succombe à sa rage.

LE DUC.

Eh bien ! souffriras-tu ma honte et mon outrage ?
Le temps presse : veux-tu qu'un rival odieux
Enlève la perfide, et l'épouse à mes yeux ?
Tu crains de me répondre. Attends-tu que le traître
Ait soulevé mon peuple, et me livre à son maître ?

COUCY.

Je vois trop en effet que le parti du roi
Dans ces cœurs fatigués fait chanceler la foi.
De la sédition la flamme réprimée
Vit encor, dans les cœurs en secret rallumée.
Croyez-moi, tôt ou tard on verra réunis
Les débris dispersés de l'empire des lis ;
L'amitié des Anglais est toujours incertaine ;
Les étendards de France ont paru dans la plaine,
Et vous êtes perdu si le peuple excité
Croit dans la trahison trouver sa sûreté ;
Vos dangers sont accrus.

LE DUC.

Cruel, que faut-il faire ?

COUCY.

Les prévenir ; dompter l'amour et la colère.
Ayons encor, mon prince, en cette extrémité,
Pour prendre un parti sûr assez de fermeté.
Nous pouvons conjurer ou braver la tempête ;
Quoi que vous décidiez, ma main est toute prête.

Vous vouliez ce matin, par un heureux traité,
Apaiser avec gloire un monarque irrité.
Ne vous rebutez pas ; ordonnez, et j'espère
Signer en votre nom cette paix salutaire.
Mais s'il vous faut combattre et courir au trépas,
Vous savez qu'un ami ne vous survivra pas.

LE DUC.

Ami, dans le tombeau laisse-moi seul descendre ;
Vis pour servir ma cause, et pour venger ma cendre.
Mon destin s'accomplit, et je cours l'achever.
Qui cherche bien la mort est sûr de la trouver ;
Mais je la veux terrible, et lorsque je succombe,
Je veux voir mon rival entraîné dans ma tombe.

COUCY.

Comment ! de quelle horreur vos sens sont possédés !

LE DUC.

Il est dans cette tour où vous seul commandez.

COUCY.

Quoi ! votre frère ?

LE DUC.

Lui ? Nemours est-il mon frère ?
Il brave mon amour, il brave ma colère ;
Il me livre à son maître ; il m'a seul opprimé ;
Il soulève mon peuple ; enfin il est aimé :
Contre moi dans un jour il commet tous les crimes !
Partage mes fureurs, elles sont légitimes ;
Toi seul après ma mort en cueilleras le fruit ;
Le chef de ces Anglais, dans la ville introduit,
Demande au nom des siens la tête du parjure.

COUCY.

Vous leur avez promis de trahir la nature ?

LE DUC.

Dès longtemps du perfide ils ont proscrit le sang.

COUCY.

Et, pour leur obéir, vous lui percez le flanc !

LE DUC.

Non, je n'obéis point à leur haine étrangère :
J'obéis à ma rage, et veux la satisfaire.
Que m'importent l'État et mes vains alliés ?

COUCY.

Ainsi donc à l'amour vous le sacrifiez,
Et vous me chargez, moi, du soin de son supplice !

LE DUC.

Je n'attends pas de vous cette prompte justice.
Je suis bien malheureux, bien digne de pitié,
Trahi dans mon amour, trahi dans l'amitié.
Ah ! trop heureux dauphin, c'est ton sort que j'envie :
Ton amitié, du moins, n'a point été trahie,
Et Tangui du Châtel, quand tu fus offensé,
T'a servi sans scrupule, et n'a pas balancé.

COUCY.

Il a payé bien cher cet affreux sacrifice.

LE DUC.

Le mien coûtera plus, mais je veux ce service.
Oui, je le veux : ma mort à l'instant le suivra ;
Mais, du moins, mon rival avant moi périra.
Allez, je puis encor, dans le sort qui me presse,
Trouver de vrais amis qui tiendront leur promesse.
D'autres me serviront, et n'allégueront pas
Cette triste vertu, l'excuse des ingrats.

COUCY, après un long silence.

Non, j'ai pris mon parti ; soit crime, soit justice,
Vous ne vous plaindrez pas qu'un ami vous trahisse.
Je me rends, non à vous, non à votre fureur,
Mais à d'autres raisons qui parlent à mon cœur :
Je vois qu'il est des temps pour les partis extrêmes ;
Que les plus saints devoirs peuvent se taire eux-mêmes.
Je ne souffrirai pas que d'un autre que moi,
Dans de pareils moments, vous éprouviez la foi ;
Et vous reconnaîtrez, au succès de mon zèle,
Si Coucy vous aimait, et s'il vous fut fidèle.

SCÈNE IV.

LE DUC D'ALENÇON, GARDES.

LE DUC.

Non, sa froide amitié ne me servira pas ;
Non ; je n'ai point d'amis : tous les cœurs sont ingrats.
(A un soldat.)
Écoutez : vers la tour allez en diligence...
(Il lui parle bas.)
Vous m'entendez ; volez, et servez ma vengeance.
(Le soldat sort.)

Sur l'incertain Coucy mon cœur a trop compté.
Il a vu ma fureur avec tranquillité ;
On ne soulage point des douleurs qu'on méprise ;
Il faut qu'en d'autres mains ma vengeance soit mise.
Vous, que sur nos remparts on porte nos drapeaux ;
Allez, qu'on se prépare à des périls nouveaux !

(Il reste seul.)

Eh bien ! c'en est donc fait : une femme perfide
Me conduit au tombeau, chargé d'un parricide !...
Qui, moi, je tremblerais des coups qu'on va porter !
Je chéris la vengeance, et ne puis la goûter ;
Je frissonne, une voix gémissante et sévère
Crie au fond de mon cœur : Arrête, il est ton frère !
Ah ! prince infortuné, dans ta haine affermi,
Songe à des droits plus saints ; Nemours fut ton ami.
O jours de notre enfance ! ô tendresses passées !
Il fut le confident de toutes mes pensées.
Avec quelle innocence et quels épanchements
Nos cœurs se sont appris leurs premiers sentiments !
Que de fois, partageant mes naissantes alarmes,
D'une main fraternelle essuya-t-il mes larmes !
Et c'est moi qui l'immole, et cette même main
D'un frère que j'aimai déchirerait le sein !
Funeste passion dont la fureur m'égare !
Non, je n'étais point né pour devenir barbare :
Je sens combien le crime est un fardeau cruel...
Mais, que dis-je ? Nemours est le seul criminel.
Je reconnais mon sang, mais c'est à sa furie :
Il m'enlève l'objet dont dépendait ma vie ;
Il aime Adélaïde... Ah ! trop jaloux transport !
Il l'aime, est-ce un forfait qui mérite la mort ?
Mais, lui-même, il m'attaque, il brave ma colère,
Il me trompe, il me hait... N'importe, il est mon frère.
C'est à lui seul de vivre : on l'aime, il est heureux ;
C'est à moi de mourir ; mais mourons généreux.
Je n'ai point entendu le signal homicide,
L'organe des forfaits, la voix du parricide ;
Il en est temps encor.

SCÈNE V.

LE DUC, UN OFFICIER.

LE DUC.

Que tout soit suspendu :
Vole à la tour.

L'OFFICIER.

Seigneur...

LE DUC.

De quoi t'alarmes-tu ?
Ciel ! tu pleures.

L'OFFICIER.

J'ai vu, non loin de cette porte,
Un corps souillé de sang qu'en secret on emporte.
C'est Coucy qui l'ordonne, et je crains que le sort...

LE DUC.

(On entend le canon.)

Quoi ! déjà ! dieux ! qu'entends-je ? ah ciel ! mon frère est mort !
Il est mort ! et je vis, et la terre entr'ouverte,
Et la foudre en éclats n'a point vengé sa perte !
Ennemi de l'État, factieux, inhumain,
Frère dénaturé, ravisseur, assassin,
O ciel ! autour de moi j'ai creusé les abîmes.
Que l'amour m'a changé, qu'il me coûte de crimes !
Le voile est déchiré, je m'étais mal connu.
Au comble des forfaits je suis donc parvenu !
Ah, Nemours ! ah, mon frère ! ah, jour de ma ruine !
Je sais que tu m'aimais, et mon bras t'assassine !...
Mon frère !

L'OFFICIER.

Adélaïde, avec empressement,
Veut, seigneur, en secret vous parler un moment.

LE DUC.

Chers amis, empêchez que la cruelle avance ;
Je ne puis soutenir ni souffrir sa présence ;
Je ne mérite pas de périr à ses yeux.
Dites-lui que mon sang... (Il tire son épée.)

SCÈNE VI.

LE DUC D'ALENÇON, COUCY, GARDES.

COUCY.

Quels transports furieux !

LE DUC.

Laissez-moi me punir et me rendre justice.

(A Coucy.)

Quoi ! d'un assassinat tu t'es fait le complice !
Ministre de mon crime, as-tu pu m'obéir?

COUCY.

Je vous avais promis, seigneur, de vous servir.

LE DUC.

Malheureux que je suis ! ta sévère rudesse
A cent fois de mes sens combattu la faiblesse :
Ne devais-tu te rendre à mes tristes souhaits
Que quand ma passion t'ordonnait des forfaits ?
Tu ne m'as obéi que pour perdre mon frère !

COUCY.

Lorsque j'ai refusé ce sanglant ministère,
Votre aveugle courroux n'allait-il pas soudain
Du soin de vous venger charger une autre main ?

LE DUC.

L'amour, le seul amour, de mes sens toujours maître,
En m'ôtant la raison, m'eût excusé peut-être...
Mais toi, dont la sagesse et les réflexions
Ont calmé dans ton sein toutes les passions ;
Toi, dont j'avais tant craint l'esprit ferme et rigide,
Avec tranquillité permettre un parricide !

COUCY.

Eh bien! puisque la honte, et que le repentir,
Par qui la vertu parle à qui peut la trahir,
D'un si juste remords ont pénétré votre âme ;
Puisque, malgré l'excès de votre aveugle flamme,
Au prix de votre sang vous voudriez sauver
Ce sang dont vos fureurs ont voulu vous priver,
Je peux donc m'expliquer ; je peux donc vous apprendre
Que de vous-même enfin Coucy sait vous défendre ;

Connaissez-moi, seigneur, et calmez vos douleurs.

(Dangeste entre.)

(A Dangeste.)

Mais gardez vos remords ; et vous séchez vos pleurs.
Que ce jour à tous trois soit un jour salutaire :
Venez, paraissez, prince ; embrassez votre frère !

(Le duc de Nemours paraît.)

SCÈNE VII.

LE DUC, NEMOURS, COUCY, DANGESTE.

DANGESTE.

Seigneur...

LE DUC.

Mon frère...

DANGESTE.

Ah ! ciel !

LE DUC.

Qui l'aurait pu penser ?

NEMOURS, s'avançant du fond du théâtre.

J'ose encor te revoir, te plaindre et t'embrasser.

LE DUC.

Mon crime en est plus grand, puisque ton cœur l'oublie.

DANGESTE.

Coucy, digne héros, qui lui donnes la vie...

LE DUC.

Il la donne à tous trois.

COUCY.

Un indigne assassin
Sur Nemours à mes yeux avait levé la main :
J'ai frappé le barbare ; et prévenant encore
Les aveugles fureurs du feu qui vous dévore,
J'ai fait donner soudain le signal odieux,
Sûr que dans quelque temps vous ouvririez les yeux.

LE DUC.

Après ce grand exemple et ce service insigne,
Le prix que je t'en dois, c'est de m'en rendre digne.

NEMOURS.

Tous deux auprès du roi nous voulions te servir.
Quel est donc ton dessein ?... parle.

LE DUC.

De me punir;
De nous rendre à tous trois une égale justice;
D'expier devant vous, par le plus grand supplice,
Le plus grand des forfaits où la fatalité,
L'amour et le courroux m'avaient précipité.
J'aimais Adélaïde, et ma flamme cruelle
Dans mon cœur désolé s'irrite encor pour elle.
Coucy sait à quel point j'adorais ses appas,
Quand ma jalouse rage ordonnait ton trépas;
Toujours persécuté du feu qui me possède,
Je l'adore encor plus, et mon amour la cède.
Je m'arrache le cœur en vous rendant heureux :
Aimez-vous, mais au moins pardonnez-moi tous deux.

NEMOURS.

Ah! ton frère à tes pieds, digne de ta clémence,
Égale tes bienfaits par sa reconnaissance.

DANGESTE.

Oui, seigneur, avec lui j'embrasse vos genoux;
La plus tendre amitié va me rejoindre à vous :
Vous nous payez trop bien de nos douleurs souffertes.

LE DUC.

Ah! c'est trop me montrer mes malheurs et mes pertes;
Mais vous m'apprenez tous à suivre la vertu.
Ce n'est point à demi que mon cœur est rendu.

(A Nemours.)

Je suis en tout ton frère; et mon âme attendrie
Imite votre exemple et chérit sa patrie.
Allons apprendre au roi, pour qui vous combattez,
Mon crime, mes remords, et vos félicités.
Oui, je veux égaler votre foi, votre zèle,
Au sang, à la patrie, à l'amitié fidèle,
Et vous faire oublier, après tant de tourments,
A force de vertus, tous mes égarements.

FIN DU DUC D'ALENÇON.

AMÉLIE

OU

LE DUC DE FOIX

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS,
LE 17 AOUT 1752[1].

1. Voyez les notes des pages 76 et 79.

PERSONNAGES[1]

LE DUC DE FOIX.
AMÉLIE.
VAMIR, frère du duc de Foix.
LISOIS.
TAÏSE, confidente d'Amélie.
UN OFFICIER DU DUC DE FOIX.
ÉMAR, confident de Vamir.

La scène est dans le palais du duc de Foix.

1. Noms des acteurs qui jouèrent dans *le Duc de Foix* et dans *la Sérénade*, de Regnard, qui l'accompagnait : Dubreuil, Grandval (Lisois), Dangeville, Dubois, Baron, Bonneval, Deschamps, Drouin, Lekain; Mmes Gaussin (Amélie), Lavoy, Beaumenard, Gléant. — Recette : 2,854 livres. — Dans sa nouveauté, *le Duc de Foix* eut quinze représentations. (G. A.)

AMÉLIE

OU

LE DUC DE FOIX

TRAGÉDIE[1]

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

AMÉLIE, LISOIS.

LISOIS.

*Souffrez qu'en arrivant dans ce séjour d'alarmes[2],
*Je dérobe un moment au tumulte des armes :

1. Cette deuxième variante d'*Adélaïde* fut composée, comme la première, à Berlin, et chronologiquement elle devrait être classée après *Rome sauvée*. Certain qu'on avait oublié la pièce primitive jouée dix-huit ans auparavant, Voltaire voulait qu'*Amélie* fût donnée comme une nouveauté; il désirait aussi qu'elle fût signée d'un autre nom que le sien, attendu qu'il venait de faire représenter *Rome sauvée* avec quelque succès, et que « le public n'aime pas à applaudir deux fois le même homme ». Il se décida toutefois, ses amis entendus, à laisser mettre au théâtre *Amélie* comme une ancienne pièce, sans éclat, pendant l'absence de la cour, et il s'en reconnut l'auteur. Mais, comme il était loin de Paris, la distribution des rôles ne se fit pas à son gré. Il eût désiré que Mlle Clairon jouât *Amelie;* Mlle Gaussin, qui avait créé autrefois le rôle d'Adélaïde, réclama, et, considérant la pièce comme une reprise, elle s'empara comme sien du rôle d'Amélie, sans souci de ses trente-neuf ans. La pauvre tragédie en eût été tuée, si le jeu de Lekain dans le rôle du duc, et la beauté du caractère de Lisois, un Coucy perfectionné, n'eussent fait oublier la dame. Chose étrange ! le succès d'*Amélie,* loin d'enterrer à jamais *Adélaïde,* fut la cause de sa résurrection; car Lekain, toujours applaudi comme duc de Foix, s'avisa un soir d'aborder le Vendôme primitif; et ce fut un nouveau triomphe. (G. A.)

Il y a une troisième variante d'*Adélaïde,* sous le nom d'*Alamire.* Voyez la note de la page 79.

2. On a indiqué par des astérisques les vers qui sont dans *Adélaïde* (K.)

Le grand cœur d'Amélie est du parti des rois ;
Contre eux, vous le savez, je sers le duc de Foix ;
Ou plutôt je combats ce redoutable maire,
Ce Pépin qui, du trône heureux dépositaire,
En subjuguant l'État, en soutient la splendeur,
Et de Thierri son maître ose être protecteur.
Le duc de Foix ici vous tient sous sa puissance :
J'ai de sa passion prévu la violence ;
Et sur lui, sur moi-même, et sur votre intérêt,
Je viens ouvrir mon cœur, et dicter mon arrêt.
*Écoutez-moi, madame, et vous pourrez connaître
*L'âme d'un vrai soldat, digne de vous peut-être.

AMÉLIE.

*Je sais quel est Lisois ; sa noble intégrité
*Sur ses lèvres toujours plaça la vérité.
*Quoi que vous m'annonciez, je vous croirai sans peine.

LISOIS.

*Sachez que si dans Foix mon zèle me ramène,
Si de ce prince altier j'ai suivi les drapeaux,
Si je cours pour lui seul à des périls nouveaux,
*Je n'approuvai jamais la fatale alliance
*Qui le soumet au Maure, et l'enlève à la France ;
*Mais, dans ces temps affreux de discorde et d'horreur,
*Je n'ai d'autre parti que celui de mon cœur.
*Non que pour ce héros mon âme prévenue
*Prétende à ses défauts fermer toujours ma vue :
*Je ne m'aveugle pas ; je vois avec douleur
*De ses emportements l'indiscrète chaleur ;
*Je vois que de ses sens l'impétueuse ivresse
*L'abandonne aux excès d'une ardente jeunesse ;
*Et ce torrent fougueux, que j'arrête avec soin,
*Trop souvent me l'arrache et l'emporte trop loin.
*Mais il a des vertus qui rachètent ses vices.
*Eh ! qui saurait, madame, où placer ses services,
*S'il ne nous fallait suivre et ne chérir jamais
*Que des cœurs sans faiblesse, et des princes parfaits ?
*Tout le mien est à lui ; mais enfin cette épée
*Dans le sang des Français à regret s'est trempée ;
Je voudrais à l'État rendre le duc de Foix.

AMÉLIE.

Seigneur, qui le peut mieux que le sage Lisois ?
Si ce prince égaré chérit encor sa gloire,

C'est à vous de parler, et c'est vous qu'il doit croire.
Dans quel affreux parti s'est-il précipité!

LISOIS.

*Je ne peux à mon choix fléchir sa volonté.
*J'ai souvent, de son cœur aigrissant les blessures,
*Révolté sa fierté par des vérités dures :
*Vous seule à votre roi le pourriez rappeler,
*Et c'est de quoi surtout je cherche à vous parler.
Dans des temps plus heureux j'osai, belle Amélie,
Consacrer à vos lois le reste de ma vie ;
*Je crus que vous pouviez, approuvant mon dessein,
*Accepter sans mépris mon hommage et ma main ;
Mais à d'autres destins je vous vois réservée.
Par les Maures cruels dans Leucate enlevée,
Lorsque le sort jaloux portait ailleurs mes pas,
Cet heureux duc de Foix vous sauva de leurs bras :
*La gloire en est à lui, qu'il en ait le salaire ;
*Il a par trop de droits mérité de vous plaire ;
*Il est prince, il est jeune, il est votre vengeur :
*Ses bienfaits et son nom, tout parle en sa faveur.
*La justice et l'amour vous pressent de vous rendre :
*Je n'ai rien fait pour vous, je n'ai rien à prétendre :
*Je me tais... Cependant, s'il faut vous mériter,
*A tout autre qu'à lui j'irais vous disputer :
*Je céderais à peine aux enfants des rois même ;
*Mais ce prince est mon chef, il me chérit, je l'aime ;
*Lisois, ni vertueux, ni superbe à demi,
*Aurait bravé le prince, et cède à son ami.
*Je fais plus ; de mes sens maîtrisant la faiblesse,
*J'ose de mon rival appuyer la tendresse,
*Vous montrer votre gloire, et ce que vous devez
*Au héros qui vous sert et par qui vous vivez.
*Je verrai d'un œil sec et d'un cœur sans envie
*Cet hymen qui pouvait empoisonner ma vie.
*Je réunis pour vous mon service et mes vœux ;
*Ce bras, qui fut à lui, combattra pour tous deux :
*Voilà mes sentiments. Si je me sacrifie,
*L'amitié me l'ordonne, et surtout la patrie.
*Songez que si l'hymen vous range sous sa loi,
*Si le prince est à vous, il est à votre roi.

AMÉLIE.

*Qu'avec étonnement, seigneur, je vous contemple!

*Que vous donnez au monde un rare et grand exemple!
*Quoi! ce cœur (je le crois sans feinte et sans détour)
*Connaît l'amitié seule, et peut braver l'amour!
*Il faut vous admirer, quand on sait vous connaître :
*Vous servez votre ami, vous servirez mon maître.
*Un cœur si généreux doit penser comme moi :
*Tous ceux de votre sang sont l'appui de leur roi.
*Eh bien! de vos vertus je demande une grâce.

LISOIS.

*Vos ordres sont sacrés : que faut-il que je fasse?

AMÉLIE.

*Vos conseils généreux me pressent d'accepter
*Ce rang dont un grand prince a daigné me flatter.
*Je ne me cache point combien son choix m'honore;
*J'en vois toute la gloire; et quand je songe encore
*Qu'avant qu'il fût épris de ce funeste amour,
*Il daigna me sauver et l'honneur et le jour,
*Tout ennemi qu'il est de son roi légitime,
*Tout allié du Maure, et protecteur du crime,
*Accablée à ses yeux du poids de ses bienfaits,
*Je crains de l'affliger, seigneur, et je me tais.
*Mais, malgré son service et ma reconnaissance,
*Il faut par des refus répondre à sa constance :
*Sa passion m'afflige; il est dur à mon cœur,
*Pour prix de ses bontés, de causer son malheur.
Non, seigneur, il lui faut épargner cet outrage.
Qui pourrait mieux que vous gouverner son courage?
Est-ce à ma faible voix d'annoncer son devoir?
Je suis loin de chercher ce dangereux pouvoir.
*Quel appareil affreux! quel temps pour l'hyménée!
*Des armes de mon roi la ville environnée
N'attend que des assauts, ne voit que des combats;
Le sang de tous côtés coule ici sous mes pas.
Armé contre mon maître, armé contre son frère!
Que de raisons... Seigneur, c'est en vous que j'espère.
Pardonnez... achevez vos desseins généreux :
Qu'il me rende à mon roi, c'est tout ce que je veux.
Ajoutez cet effort à l'effort que j'admire;
Vous devez sur son cœur avoir pris quelque empire.
Un esprit mâle et ferme, un ami respecté,
Fait parler le devoir avec autorité;
Ses conseils sont des lois.

LISOIS.

Il en est peu, madame,
Contre les passions qui subjuguent son âme ;
Et son emportement a droit de m'alarmer.
Le prince est soupçonneux, et j'osai vous aimer.
*Quels que soient les ennuis dont votre cœur soupire,
*Je vous ai déjà dit ce que j'ai dû vous dire.
Laissez-moi ménager son esprit ombrageux ;
Je crains d'effaroucher ses feux impétueux ;
*Je sais à quel excès irait sa jalousie,
*Quel poison mes discours répandraient sur sa vie :
*Je vous perdrais peut-être, et mes soins dangereux,
*Madame, avec un mot, feraient trois malheureux.
*Vous, à vos intérêts rendez-vous moins contraire,
*Pesez sans passion l'honneur qu'il vous veut faire.
*Moi, libre entre vous deux, souffrez que, dès ce jour,
*Oubliant à jamais le langage d'amour,
*Tout entier à la guerre, et maître de mon âme,
*J'abandonne à leur sort et vos vœux et sa flamme.
*Je crains de l'outrager ; je crains de vous trahir ;
*Et ce n'est qu'aux combats que je dois le servir.
*Laissez-moi d'un soldat garder le caractère,
*Madame ; et puisque enfin la France vous est chère,
*Rendez-lui ce héros qui serait son appui :
*Je vous laisse y penser ; et je cours près de lui [1].

SCÈNE II.

AMÉLIE, TAÏSE.

AMÉLIE.

Ah ! s'il faut à ce prix le donner à la France,
Un si grand changement n'est pas en ma puissance,
Taïse, et cet hymen est un crime à mes yeux.

1. « Ne vous flattez pas, écrit Voltaire au marquis de Thibouville à propos de cette scène, que je puisse fourrer vingt vers de tendresse dans une scène où les deux amants sont d'accord ; cela n'est bon que quand on se querelle. Vous avez beau me dire, comme milord Peterborough à M[lle] Lecouvreur : « Allons, qu'on me montre « beaucoup d'amour et beaucoup d'esprit. » Il n'y aurait que de l'amour et de l'esprit perdus dans une scène qui n'est que d'expression, qui n'est que préparatoire, et où les deux parties sont du même avis. »

TAÏSE.

Quoi! le prince à ce point vous serait odieux?
*Quoi! dans ces tristes temps de ligues et de haines,
*Qui confondent des droits les bornes incertaines,
*Où le meilleur parti semble encor si douteux,
*Où les enfants des rois sont divisés entre eux;
*Vous qu'un astre plus doux semblait avoir formée
Pour l'unique douceur d'aimer et d'être aimée,
Pouvez-vous n'opposer qu'un sentiment d'horreur
Aux soupirs d'un héros qui fut votre vengeur?
Vous savez que ce prince au rang de ses ancêtres
Compte les premiers rois que la France eut pour maîtres.
D'un puissant apanage il est né souverain;
Il vous aime, il vous sert, il vous offre sa main.
Ce rang à qui tout cède et pour qui tout s'oublie,
Brigué par tant d'appas, objet de tant d'envie,
*Ce rang qui touche au trône et qu'on met à vos pieds,
*Peut-il causer les pleurs dont vos yeux sont noyés?

AMÉLIE.

Quoi! pour m'avoir sauvée, il faudra qu'il m'opprime!
De son fatal secours je serai la victime!
Je lui dois tout sans doute, et c'est pour mon malheur.

TAÏSE.

C'est être trop injuste.

AMÉLIE.

Eh bien! connais mon cœur,
Mon devoir, mes douleurs, le destin qui me lie;
Je mets entre tes mains le secret de ma vie:
De ta foi désormais c'est trop me défier,
Et je me livre à toi pour me justifier.
Vois combien mon devoir à ses vœux est contraire;
Mon cœur n'est point à moi, ce cœur est à son frère.

TAÏSE.

Quoi! ce vaillant Vamir?

AMÉLIE.

Nos serments mutuels
Devançaient les serments réservés aux autels.
J'attendais, dans Leucate en secret retirée,
Qu'il y vînt dégager la foi qu'il m'a jurée,
Quand les Maures cruels, inondant nos déserts,
Sous mes toits embrasés me chargèrent de fers.
Le duc est l'allié de ce peuple indomptable;

Il me sauva, Taïse, et c'est ce qui m'accable.
Mes jours à mon amant seront-ils réservés ?
*Jours tristes, jours affreux, qu'un autre a conservés !

TAÏSE.

Pourquoi donc, avec lui vous obstinant à feindre,
Nourrir en lui des feux qu'il vous faudrait éteindre ?
Il eût pu respecter ces saints engagements.
Vous eussiez mis un frein à ses emportements.

AMÉLIE.

Je ne le puis ; le ciel, pour combler mes misères,
Voulut l'un contre l'autre animer les deux frères.
Vamir, toujours fidèle à son maître, à nos lois,
A contre un révolté vengé l'honneur des rois.
De son rival altier tu vois la violence ;
J'oppose à ses fureurs un douloureux silence.
Il ignore, du moins, qu'en des temps plus heureux
Vamir a prévenu ses desseins amoureux :
S'il en était instruit, sa jalousie affreuse
Le rendrait plus à craindre, et moi, plus malheureuse.
C'en est trop, il est temps de quitter ses États :
Fuyons des ennemis, mon roi me tend les bras.
Ces prisonniers, Taïse, à qui le sang te lie,
De ces murs en secret méditent leur sortie :
Ils pourront me conduire, ils pourront m'escorter ;
Il n'est point de péril que je n'ose affronter.
Je hasarderai tout, pourvu qu'on me délivre
De la prison illustre où je ne saurais vivre.

TAÏSE.

Madame, il vient à vous.

AMÉLIE.

Je ne puis lui parler,
Il verrait trop mes pleurs toujours prêts à couler.
Que ne puis-je à jamais éviter sa poursuite !

SCÈNE III.

LE DUC DE FOIX, LISOIS, TAÏSE.

LE DUC, à Taïse.

Est-ce elle qui m'échappe ? est-ce elle qui m'évite ?
Taïse, demeurez ; vous connaissez trop bien

Les transports douloureux d'un cœur tel que le mien.
Vous savez si je l'aime, et si je l'ai servie,
Si j'attends d'un regard le destin de ma vie.
Qu'elle n'étende pas l'excès de son pouvoir
Jusqu'à porter ma flamme au dernier désespoir :
Je hais ces vains respects, cette reconnaissance,
Que sa froideur timide oppose à ma constance.
Le plus léger délai m'est un cruel refus,
Un affront que mon cœur ne pardonnera plus.
C'est en vain qu'à la France, à son maître fidèle,
Elle étale à mes yeux le faste de son zèle ;
Il est temps que tout cède à mon amour, à moi ;
Qu'elle trouve en moi seul sa patrie et son roi.
Elle me doit la vie, et jusqu'à l'honneur même ;
*Et moi, je lui dois tout, puisque c'est moi qui l'aime.
Unis par tant de droits, c'est trop nous séparer ;
L'autel est prêt, j'y cours ; allez l'y préparer.

SCÈNE IV.

LE DUC, LISOIS.

LISOIS.

Seigneur, songez-vous bien que de cette journée
Peut-être de l'État dépend la destinée?

LE DUC.

Oui, vous me verrez vaincre, ou mourir son époux.

LISOIS.

L'ennemi s'avançait, et n'est pas loin de nous.

LE DUC.

Je l'attends sans le craindre, et je vais le combattre.
Crois-tu que ma faiblesse ait pu jamais m'abattre?
Penses-tu que l'amour, mon tyran, mon vainqueur,
De la gloire en mon âme ait étouffé l'ardeur?
Si l'ingrate me hait, je veux qu'elle m'admire ;
Elle a sur moi sans doute un souverain empire,
Et n'en a point assez pour flétrir ma vertu.
Ah! trop sévère ami, que me reproches-tu?
Non, ne me juge point avec tant d'injustice.
*Est-il quelque Français que l'amour avilisse?

*Amants aimés, heureux, ils vont tous aux combats,
Et du sein du bonheur ils volent au trépas.
Je mourrai digne au moins de l'ingrate que j'aime.

LISOIS.

Que mon prince plutôt soit digne de lui-même!
Le salut de l'État m'occupait en ce jour:
*Je vous parle du vôtre, et vous parlez d'amour!
Seigneur, des ennemis j'ai visité l'armée;
Déjà de tous côtés la nouvelle est semée
Que Vamir votre frère est armé contre nous.
Je sais que dès longtemps il s'éloigna de vous.
Vamir ne m'est connu que par la renommée:
Mais si, par le devoir, par la gloire animée,
Son âme écoute encor ces premiers sentiments
Qui l'attachaient à vous dans la fleur de vos ans,
Il peut vous ménager une paix nécessaire;
Et mes soins...

LE DUC.

Moi, devoir quelque chose à mon frère!
Près de mes ennemis mendier sa faveur!
Pour le haïr sans doute il en coûte à mon cœur:
Je n'ai point oublié notre amitié passée;
Mais puisque ma fortune est par lui traversée,
Puisque mes ennemis l'ont détaché de moi,
Qu'il reste au milieu d'eux, qu'il serve sous un roi.
Je ne veux rien de lui.

LISOIS.

Votre fière constance
D'un monarque irrité brave trop la vengeance.

LE DUC.

Quel monarque! un fantôme, un prince efféminé,
Indigne de sa race, esclave couronné,
Sur un trône avili soumis aux lois d'un maire!
De Pépin son tyran je crains peu la colère;
Je déteste un sujet qui croit m'intimider,
Et je méprise un roi qui n'ose commander:
Puisqu'il laisse usurper sa grandeur souveraine,
Dans mes États au moins je soutiendrai la mienne.
Ce cœur est trop altier pour adorer les lois
De ce maire insolent, l'oppresseur de ses rois:
Et Clovis, que je compte au rang de mes ancêtres,
N'apprit point à ses fils à ramper sous des maîtres.

Les Arabes du moins s'arment pour me venger,
Et tyran pour tyran, j'aime mieux l'étranger.

LISOIS.

Vous haïssez un maire, et votre haine est juste;
Mais ils ont des Français sauvé l'empire auguste,
Tandis que nous aidons l'Arabe à l'opprimer;
Cette triste alliance a de quoi m'alarmer:
Nous préparons peut-être un avenir horrible.
L'exemple de l'Espagne est honteux et terrible:
Ces brigands africains sont des tyrans nouveaux
Qui font servir nos mains à creuser nos tombeaux
Ne vaudrait-il pas mieux fléchir avec prudence?

LE DUC.

Non, je ne peux jamais implorer qui m'offense.

LISOIS.

Mais vos vrais intérêts, oubliés trop longtemps...

LE DUC.

Mes premiers intérêts sont mes ressentiments.

LISOIS.

Ah! vous écoutez trop l'amour et la colère.

LE DUC.

Je le sais, je ne peux fléchir mon caractère.

LISOIS.

On le peut, on le doit, je ne vous flatte pas:
Mais en vous condamnant, je suivrai tous vos pas.
Il faut à son ami montrer son injustice,
*L'éclairer, l'arrêter au bord du précipice.
*Je l'ai dû, je l'ai fait, malgré votre courroux;
*Vous y voulez tomber, et j'y cours avec vous.

LE DUC.

Ami, que m'as-tu dit?

LISOIS.

Ce que j'ai dû vous dire.
Écoutez un peu plus l'amitié qui m'inspire.
Quel parti prendrez-vous?

LE DUC.

Quand mes brûlants désirs
Auront soumis l'objet qui brave mes soupirs;
Quand l'ingrate Amélie, à son devoir rendue,
Aura remis la paix dans cette âme éperdue;
Alors j'écouterai tes conseils généreux.
Mais jusqu'à ce moment sais-je ce que je veux?

Tant d'agitations, de tumulte, d'orages,
Ont sur tous les objets répandu des nuages.
Puis-je prendre un parti? puis-je avoir un dessein?
Allons près du tyran qui seul fait mon destin;
Que l'ingrate à son gré décide de ma vie,
Et nous déciderons du sort de la patrie.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

LE DUC.

Osera-t-elle encor refuser de me voir?
Ne craindra-t-elle point d'aigrir mon désespoir?
Ah! c'est moi seul ici qui tremble de déplaire.
Ame superbe et faible! esclave volontaire!
Cours aux pieds de l'ingrate abaisser ton orgueil;
Vois tes jours dépendant d'un mot et d'un coup d'œil.
Lâche, consume-les dans l'éternel passage
Du dépit aux respects, et des pleurs à la rage.
Pour la dernière fois je prétends lui parler.
Allons...

SCÈNE II.

LE DUC; AMÉLIE ET TAÏSE, dans le fond.

AMÉLIE.

J'espère encore, et tout me fait trembler.
Vamir tenterait-il une telle entreprise?
Que de dangers nouveaux! Ah! que vois-je, Taïse?

LE DUC.

J'ignore quel objet attire ici vos pas,
Mais vos yeux disent trop qu'ils ne me cherchent pas.
Quoi! vous les détournez? Quoi! vous voulez encore
Insulter aux tourments d'un cœur qui vous adore,
Et, de la tyrannie exerçant le pouvoir,
Nourrir votre fierté de mon vain désespoir?
C'est à ma triste vie ajouter trop d'alarmes,
Trop flétrir des lauriers arrosés de mes larmes,

Et qui me tiendront lieu de malheur et d'affront,
S'ils ne sont par vos mains attachés sur mon front ;
*Si votre incertitude, alarmant mes tendresses,
*Peut encor démentir la foi de vos promesses.

AMÉLIE.

*Je ne vous promis rien : vous n'avez point ma foi ;
*Et la reconnaissance est tout ce que je doi.

LE DUC.

*Quoi ! lorsque de ma main je vous offrais l'hommage?...

AMÉLIE.

*D'un si noble présent j'ai vu tout l'avantage ;
*Et sans chercher ce rang qui ne m'était pas dû,
*Par de justes respects je vous ai répondu.
*Vos bienfaits, votre amour, et mon amitié même,
*Tout vous flattait sur moi d'un empire suprême ;
*Tout vous a fait penser qu'un rang si glorieux,
*Présenté par vos mains, éblouirait mes yeux.
*Vous vous trompiez: il faut rompre enfin le silence.
*Je vais vous offenser, je me fais violence,
*Mais, réduite à parler, je vous dirai, seigneur,
*Que l'amour de mes rois est gravé dans mon cœur.
Votre sang est auguste, et le mien est sans crime,
Il coula pour l'État, que l'étranger opprime.
Cominge, mon aïeul, dans mon cœur a transmis
*La haine qu'un Français doit à ses ennemis,
*Et sa fille jamais n'acceptera pour maître
*L'ami de nos tyrans, quelque grand qu'il puisse être.
*Voilà les sentiments que son sang m'a tracés ;
*Et s'ils vous font rougir, c'est vous qui m'y forcez.

LE DUC.

*Je suis, je l'avouerai, surpris de ce langage,
*Je ne m'attendais pas à ce nouvel outrage,
*Et n'avais pas prévu que le sort en courroux,
*Pour m'accabler d'affronts, dût se servir de vous.
*Vous avez fait, madame, une secrète étude
*Du mépris, de l'insulte, et de l'ingratitude,
*Et votre cœur, enfin, lent à se déployer,
*Hardi par ma faiblesse, a paru tout entier.
*Je ne connaissais pas tout ce zèle héroïque,
*Tant d'amour pour l'État, et tant de politique.
*Mais, vous qui m'outragez, me connaissez-vous bien ?
*Vous reste-t-il ici de parti que le mien ?

M'osez-vous reprocher une heureuse alliance,
Qui fait ma sûreté, qui soutient ma puissance,
Sans qui vous gémiriez dans la captivité,
A qui vous avez dû l'honneur, la liberté?
*Est-ce donc là le prix de vous avoir servie?

AMÉLIE.

*Oui, vous m'avez sauvée ; oui, je vous dois la vie;
*Mais de mes tristes jours ne puis-je disposer?
*Me les conserviez-vous pour les tyranniser?

LE DUC.

*Je deviendrai tyran, mais moins que vous, cruelle;
*Mes yeux lisent trop bien dans votre âme rebelle;
*Tous vos prétextes faux m'apprennent vos raisons,
*Je vois mon déshonneur, je vois vos trahisons.
*Quel que soit l'insolent que ce cœur me préfère,
*Redoutez mon amour, tremblez de ma colère;
*C'est lui seul désormais que mon bras va chercher:
*De son cœur tout sanglant j'irai vous arracher,
*Et si, dans les horreurs du sort qui nous accable,
*De quelque joie encor ma fureur est capable,
*Je la mettrai, perfide, à vous désespérer.

AMÉLIE.

*Non, seigneur, la raison saura vous éclairer.
*Non, votre âme est trop noble, elle est trop élevée,
*Pour opprimer ma vie après l'avoir sauvée.
*Mais si votre grand cœur s'avilissait jamais
*Jusqu'à persécuter l'objet de vos bienfaits,
*Sachez que ces bienfaits, vos vertus, votre gloire,
*Plus que vos cruautés, vivront dans ma mémoire.
*Je vous plains, vous pardonne, et veux vous respecter:
*Je vous ferai rougir de me persécuter,
*Et je conserverai, malgré votre menace,
*Une âme sans courroux, sans crainte, et sans audace.

LE DUC.

*Arrêtez; pardonnez aux transports égarés,
*Aux fureurs d'un amant que vous désespérez.
*Je vois trop qu'avec vous Lisois d'intelligence,
*D'une cour qui me hait embrasse la défense,
*Que vous voulez tous deux m'unir à votre roi,
*Et de mon sort enfin disposer malgré moi.
*Vos discours sont les siens. Ah! parmi tant d'alarmes,
*Pourquoi recourez-vous à ces nouvelles armes?

*Pour gouverner mon cœur, l'asservir, le changer,
*Aviez-vous donc besoin d'un secours étranger?
*Aimez, il suffira d'un mot de votre bouche.

AMÉLIE.

*Je ne vous cache point que du soin qui me touche,
*A votre ami, seigneur, mon cœur s'était remis;
*Je vois qu'il a plus fait qu'il ne m'avait promis.
*Ayez pitié des pleurs que mes yeux lui confient:
*Vous les faites couler, que vos mains les essuient.
*Devenez assez grand pour apprendre à dompter
*Des feux que mon devoir me force à rejeter.
*Laissez-moi tout entière à la reconnaissance.

LE DUC.

*Ainsi le seul Lisois a votre confiance!
*Mon outrage est connu; je sais vos sentiments.

AMÉLIE.

*Vous les pourrez, seigneur, connaître avec le temps,
*Mais vous n'aurez jamais le droit de les contraindre,
*Ni de les condamner, ni même de vous plaindre.
*Du généreux Lisois j'ai recherché l'appui:
*Imitez sa grande âme, et pensez comme lui.

SCENE III.

LE DUC.

*Eh bien! c'en est donc fait; l'ingrate, la parjure,
*A mes yeux sans rougir étale mon injure:
*De tant de trahisons l'abîme est découvert;
*Je n'avais qu'un ami, c'est lui seul qui me perd.
*Amitié, vain fantôme, ombre que j'ai chérie,
*Toi qui me consolais des malheurs de ma vie,
*Bien que j'ai trop aimé, que j'ai trop méconnu,
*Trésor cherché sans cesse, et jamais obtenu!
*Tu m'as trompé, cruelle, autant que l'amour même;
*Et maintenant, pour prix de mon erreur extrême,
*Détrompé des faux biens, trop faits pour me charmer,
*Mon destin me condamne à ne plus rien aimer.
*Le voilà cet ingrat qui, fier de son parjure,
*Vient encor de ses mains déchirer ma blessure.

SCÈNE IV.

LE DUC, LISOIS.

LISOIS.

A vos ordres, seigneur, vous me voyez rendu.
D'où vient sur votre front ce chagrin répandu ?
Votre âme, aux passions longtemps abandonnée,
A-t-elle en liberté pesé sa destinée ?

LE DUC.

Oui.

LISOIS.

Quel est le projet où vous vous arrêtez ?

LE DUC.

D'ouvrir enfin les yeux aux infidélités,
De sentir mon malheur, et d'apprendre à connaître
La perfide amitié d'un rival et d'un traître.

LISOIS.

Comment ?

LE DUC.

C'en est assez.

LISOIS.

C'en est trop, entre nous.
Ce traître, quel est-il ?

LE DUC.

Me le demandez-vous ?
De l'affront inouï qui vient de me confondre,
Quel autre était instruit ? quel autre en doit répondre ?
*Je sais trop qu'Amélie ici vous a parlé ;
*En vous nommant à moi l'infidèle a tremblé ;
*Vous affectez sur elle un odieux silence,
*Interprète muet de votre intelligence.
Je ne sais qui des deux je dois plus détester.

LISOIS.

Vous sentez-vous capable au moins de m'écouter ?

LE DUC.

*Je le veux.

LISOIS.

Pensez-vous que j'aime encor la gloire ?
*M'estimez-vous encore, et pouvez-vous me croire ?

LE DUC.

*Oui, jusqu'à ce moment je vous crus vertueux,
*Je vous crus mon ami...

LISOIS.

Ces titres précieux
Ont été jusqu'ici la règle de ma vie;
Mais vous, méritez-vous que je me justifie?
*Apprenez qu'Amélie avait touché mon cœur
*Avant que, de sa vie heureux libérateur,
*Vous eussiez par vos soins, par cet amour sincère,
*Surtout par vos bienfaits, tant de droits de lui plaire.
*Moi, plus soldat que tendre, et dédaignant toujours
*Ce grand art de séduire, inventé dans les cours,
*Ce langage flatteur, et souvent si perfide,
*Peu fait pour mon esprit peut-être trop rigide,
*Je lui parlai d'hymen; et ce nœud respecté,
*Resserré par l'estime et par l'égalité,
*Pouvait lui préparer des destins plus propices
*Qu'un rang plus élevé, mais sur des précipices.
*Hier avec la nuit je vins dans vos remparts;
*Tout votre cœur parut à mes premiers regards.
*Aujourd'hui j'ai revu cet objet de vos larmes,
*D'un œil indifférent j'ai regardé ses charmes,
Et je me suis vaincu, sans rendre de combats.
J'ai fait valoir vos feux, que je n'approuve pas;
*J'ai de tous vos bienfaits rappelé la mémoire,
*L'éclat de votre rang, celui de votre gloire,
*Sans cacher vos défauts, vantant votre vertu;
*Et pour vous, contre moi, j'ai fait ce que j'ai dû.
*Je m'immole à vous seul, et je me rends justice;
*Et si ce n'est assez d'un pareil sacrifice,
*S'il est quelque rival qui vous ose outrager,
*Tout mon sang est à vous, et je cours vous venger.

LE DUC.

Que tout ce que j'entends t'élève et m'humilie!
Ah! tu devais sans doute adorer Amélie :
Mais qui peut commander à son cœur enflammé?
Non, tu n'as pas vaincu; tu n'avais point aimé.

LISOIS.

J'aimais; et notre amour suit notre caractère.

LE DUC.

Je ne peux t'imiter : mon ardeur m'est trop chère.

Je t'admire avec honte, il le faut avouer.
*Mon cœur...

LISOIS.

Aimez-moi, prince, au lieu de me louer;
*Et si vous me devez quelque reconnaissance,
*Faites votre bonheur, il est ma récompense.
*Vous voyez quelle ardente et fière inimitié
*Votre frère nourrit contre votre allié :
La suite, croyez-moi, peut en être funeste;
Vous êtes sous un joug que ce peuple déteste.
Je prévois que bientôt on verra réunis
*Les débris dispersés de l'empire des lis.
Chaque jour nous produit un nouvel adversaire;
Hier le Béarnais, aujourd'hui votre frère.
*Le pur sang de Clovis est toujours adoré;
*Tôt ou tard il faudra que de ce tronc sacré
*Les rameaux divisés et courbés par l'orage,
*Plus unis et plus beaux, soient notre unique ombrage.
Vous, placé près du trône, à ce trône attaché,
Si les malheurs du temps vous en ont arraché,
A des nœuds étrangers s'il fallut nous résoudre,
L'intérêt qui les forme a droit de les dissoudre.
On pourrait balancer avec dextérité
Des maires du palais la fière autorité;
Et bientôt par vos mains leur puissance affaiblie...

LE DUC.

Je le souhaite au moins; mais crois-tu qu'Amélie
*Dans son cœur amolli partagerait mes feux,
*Si le même parti nous unissait tous deux?
*Penses-tu qu'à m'aimer je pourrais la réduire?

LISOIS.

*Dans le fond de son cœur je n'ai point voulu lire;
*Mais qu'importent pour vous ses vœux et ses desseins?
*Faut-il que l'amour seul fasse ici nos destins?
Lorsque le grand Clovis, aux champs de la Touraine,
Détruisit les vainqueurs de la grandeur romaine;
*Quand son bras arrêta, dans nos champs inondés,
*Des Ariens sanglants les torrents débordés,
*Tant d'honneurs étaient-ils l'effet de sa tendresse?
*Sauva-t-il son pays pour plaire à sa maîtresse?
Mon bras contre un rival est prêt à vous servir;
*Je voudrais faire plus, je voudrais vous guérir.

*On connaît peu l'amour, on craint trop son amorce;
*C'est sur nos passions qu'il a fondé sa force :
*C'est nous qui, sous son nom, troublons notre repos;
*Il est tyran du faible, esclave du héros.
*Puisque je l'ai vaincu, puisque je le dédaigne,
*Sur le sang de nos rois souffrirez-vous qu'il règne?
*Vos autres ennemis par vous sont abattus;
*Et vous devez en tout l'exemple des vertus.

LE DUC.

*Le sort en est jeté, je ferai tout pour elle :
*Il faut bien à la fin désarmer la cruelle.
*Ses lois seront mes lois, son roi sera le mien :
*Je n'aurai de parti, de maître que le sien.
*Possesseur d'un trésor où s'attache ma vie,
*Avec mes ennemis je me réconcilie.
*Je lirai dans ses yeux mon sort et mon devoir.
*Mon cœur est enivré de cet heureux espoir.
Je n'ai point de rival, j'avais tort de me plaindre;
Si tu n'es point aimé, quel mortel ai-je à craindre?
Qui pourrait, dans ma cour, avoir poussé l'orgueil
Jusqu'à laisser vers elle échapper un coup d'œil?
*Enfin plus de prétexte à ses refus injustes;
*Raison, gloire, intérêt, et tous ces droits augustes
*Des princes de mon sang et de mes souverains,
*Sont des liens sacrés resserrés par ses mains.
*Du roi, puisqu'il le faut, soutenons la couronne;
*La vertu le conseille, et la beauté l'ordonne.
*Je veux entre tes mains, dans ce fortuné jour,
*Sceller tous les serments que je fais à l'amour.
*Quant à mes intérêts, que toi seul en décide.

LISOIS.

*Souffrez donc près du roi que mon zèle me guide.
*Peut-être il eût fallu que ce grand changement
*Ne fût dû qu'au héros, et non pas à l'amant;
*Mais si d'un si grand cœur une femme dispose,
*L'effet en est trop beau pour en blâmer la cause;
*Et mon cœur, tout rempli de cet heureux retour,
*Bénit votre faiblesse, et rend grâce à l'amour.

SCENE V.

LE DUC, LISOIS. UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

Seigneur, auprès des murs les ennemis paraissent :
On prépare l'assaut ; le temps, les périls pressent :
Nous attendons votre ordre.

LE DUC.

Eh bien ! cruels destins,
Vous l'emportez sur moi, vous trompez mes desseins.
Plus d'accord, plus de paix, je vole à la victoire ;
Méritons Amélie en me couvrant de gloire.
Je ne suis pas en peine, ami, de résister
Aux téméraires mains qui m'osent insulter.
De tous les ennemis qu'il faut combattre encore
Je n'en redoute qu'un, c'est celui que j'adore.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LE DUC, LISOIS.

LE DUC.

La victoire est à nous, vos soins l'ont assurée.
Vous avez su guider ma jeunesse égarée.
*Lisois m'est nécessaire aux conseils, aux combats,
*Et c'est à sa grande âme à diriger mon bras.

LISOIS.

*Prince, ce feu guerrier, qu'en vous on voit paraître,
*Sera maître de tout quand vous en serez maître :
*Vous l'avez pu regler, et vous avez vaincu.
*Ayez dans tous les temps cette heureuse vertu :
L'effet en est illustre, autant qu'il est utile.
Le faible est inquiet, le grand homme est tranquille.

LE DUC.

Ah! l'amour est-il fait pour la tranquillité?
Mais le chef inconnu sur nos remparts monté,
Qui tint seul si longtemps la victoire en balance,
Qui m'a rendu jaloux de sa haute vaillance,
Que devient-il?

LISOIS.

Seigneur, environné de morts,
Il a seul repoussé nos plus puissants efforts.
Mais ce qui me confond, et qui doit vous surprendre,
Pouvant nous échapper, il est venu se rendre;
Sans vouloir se nommer, et sans se découvrir,
Il accusait le ciel et cherchait à mourir.
Un seul de ses suivants auprès de lui partage
La douleur qui l'accable et le sort qui l'outrage.

LE DUC.

Quel est donc, cher ami, ce chef audacieux,
Qui, cherchant le trépas, se cachait à nos yeux?
Son casque était fermé. Quel charme inconcevable,
Quand je l'ai combattu, le rendait respectable?
*Un je ne sais quel trouble en moi s'est élevé :
*Soit que ce triste amour, dont je suis captivé,
*Sur mes sens égarés répandant sa tendresse,
*Jusqu'au sein des combats m'ait prêté sa faiblesse;
*Qu'il ait voulu marquer toutes mes actions
*Par la molle douceur de ses impressions;
*Soit plutôt que la voix de ma triste patrie
*Parle encore en secret au cœur qui l'a trahie,
Ou que le trait fatal enfoncé dans ce cœur
Corrompe en tous les temps ma gloire et mon bonheur.

LISOIS.

Quant aux traits dont votre âme a senti la puissance,
Tous les conseils sont vains : agréez mon silence.
Mais ce sang des Français, que nos mains font couler,
Mais l'État, la patrie, il faut vous en parler.
Vos nobles sentiments peuvent encor paraître :
*Il est beau de donner la paix à votre maître :
*Son égal aujourd'hui, demain dans l'abandon,
*Vous vous verriez réduit à demander pardon.
Sûr enfin d'Amélie et de votre fortune,
Fondez votre grandeur sur la cause commune;
Ce guerrier, quel qu'il soit, remis entre vos mains,
Pourra servir lui-même à vos justes desseins :
*De cet heureux moment saisissons l'avantage.

LE DUC.

Ami, de ma parole Amélie est le gage;
Je la tiendrai : je vais de ce même moment
Préparer les esprits à ce grand changement.
A tes conseils heureux tous mes sens s'abandonnent;
La gloire, l'hyménée et la paix me couronnent,
Et, libre des chagrins où mon cœur fut noyé,
Je dois tout à l'amour, et tout à l'amitié.

SCÈNE II.

LISOIS; VAMIR, ÉMAR, dans le fond du théâtre.

LISOIS.

Je me trompe, ou je vois ce captif qu'on amène;
Un des siens l'accompagne; il se soutient à peine;
Il paraît accablé d'un désespoir affreux.

VAMIR.

Où suis-je? où vais-je? ô ciel!

LISOIS.

Chevalier généreux,
Vous êtes dans des murs où l'on chérit la gloire,
Où l'on n'abuse point d'une faible victoire,
Où l'on sait respecter de braves ennemis :
C'est en de nobles mains que le sort vous a mis.
Ne puis-je vous connaître? et faut-il qu'on ignore
De quel grand prisonnier le duc de Foix s'honore?

VAMIR.

Je suis un malheureux, le jouet des destins,
Dont la moindre infortune est d'être entre vos mains.
Souffrez qu'au souverain de ce séjour funeste
Je puisse au moins cacher un sort que je déteste :
Me faut-il des témoins encor de mes douleurs?
On apprendra trop tôt mon nom et mes malheurs.

LISOIS.

Je ne vous presse point, seigneur, je me retire;
Je respecte un chagrin dont votre cœur soupire.
Croyez que vous pourrez retrouver parmi nous
Un destin plus heureux et plus digne de vous.

SCÈNE III.

VAMIR, ÉMAR.

VAMIR.

Un destin plus heureux! mon cœur en désespère :
J'ai trop vécu.

ÉMAR.

Seigneur, dans un sort si contraire,
*Rendez grâces au ciel de ce qu'il a permis
*Que vous soyez tombé sous de tels ennemis,
Non sous le joug affreux d'une main étrangère.

VAMIR.

Qu'il est dur bien souvent d'être aux mains de son frère!

ÉMAR.

Mais ensemble élevés, dans des temps plus heureux,
La plus tendre amitié vous unissait tous deux.

VAMIR.

Il m'aimait autrefois, c'est ainsi qu'on commence;
Mais bientôt l'amitié s'envole avec l'enfance :
Il ne sait pas encor ce qu'il me fait souffrir,
Et mon cœur déchiré ne saurait le haïr.

ÉMAR.

Il ne soupçonne pas qu'il ait en sa puissance
Un frère infortuné qu'animait la vengeance.

VAMIR.

Non, la vengeance, ami, n'entra point dans mon cœur;
Qu'un soin trop différent égara ma valeur!
Juste ciel! est-il vrai ce que la renommée
Annonçait dans la France à mon âme alarmée?
Est-il vrai qu'Amélie, après tant de serments,
Ait violé la foi de ses engagements?
Et pour qui? juste ciel! ô comble de l'injure!
O nœuds du tendre amour! ô lois de la nature!
Liens sacrés des cœurs, êtes-vous tous trahis?
Tous les maux dans ces lieux sont sur moi réunis.
Frère injuste et cruel!

ÉMAR.

Vous disiez qu'il ignore
Que parmi tant de biens qu'il vous enlève encore,
Amélie en effet est le plus précieux;
Qu'il n'avait jamais su le secret de vos feux.

VAMIR.

Elle le sait, l'ingrate; elle sait que ma vie
Par d'éternels serments à la sienne est unie;
Elle sait qu'aux autels nous allions confirmer
Ce devoir que nos cœurs s'étaient fait de s'aimer,
Quand le Maure enleva mon unique espérance :
Et je n'ai pu sur eux achever ma vengeance!

Et mon frère a ravi le bien que j'ai perdu !
*Il jouit des malheurs dont je suis confondu.
Quel est donc en ces lieux le dessein qui m'entraîne?
La consolation, trop funeste et trop vaine,
De faire avant ma mort à ses traîtres appas
Un reproche inutile, et qu'on n'entendra pas?
Allons; je périrai, quoi que le ciel décide,
Fidèle au roi mon maître, et même à la perfide.
Peut-être, en apprenant ma constance et mon sort,
Dans les bras de mon frère elle plaindra ma mort.

ÉMAR.

Cachez vos sentiments; c'est lui qu'on voit paraître.

VAMIR.

Des troubles de mon cœur puis-je me rendre maître?

SCÈNE IV.

LE DUC, VAMIR, ÉMAR.

LE DUC.

Ce mystère m'irrite, et je prétends savoir
Quel guerrier les destins ont mis en mon pouvoir :
Il semble avec horreur qu'il détourne la vue.

VAMIR.

O lumière du jour, pourquoi m'es-tu rendue?
Te verrai-je, infidèle! en quels lieux? à quel prix?

LE DUC.

Qu'entends-je? et quels accents ont frappé mes esprits?

VAMIR.

*M'as-tu pu méconnaître?

LE DUC.

Ah, Vamir! ah, mon frère!

VAMIR.

*Ce nom jadis si cher, ce nom me désespère.
*Je ne le suis que trop ce frère infortuné,
*Ton ennemi vaincu, ton captif enchaîné.

LE DUC.

*Tu n'es plus que mon frère, et mon cœur te pardonne.
Mais, je te l'avouerai, ta cruauté m'étonne.
Si ton roi me poursuit, Vamir, était-ce à toi

A briguer, à remplir cet odieux emploi?
Que t'ai-je fait?

VAMIR.

Tu fais le malheur de ma vie;
Je voudrais qu'aujourd'hui ta main me l'eût ravie.

LE DUC.

De nos troubles civils quels effets malheureux!

VAMIR.

Les troubles de mon cœur sont encore plus affreux.

LE DUC.

*J'eusse aimé contre un autre à montrer mon courage.
*Vamir, que je te plains!

VAMIR.

Je te plains davantage
*De haïr ton pays, de trahir sans remords,
*Et le roi qui t'aimait, et le sang dont tu sors.

LE DUC.

*Arrête : épargne-moi l'infâme nom de traître!
*A cet indigne mot je m'oublierais peut-être.
Non, mon frère, jamais je n'ai moins mérité
Le reproche odieux de l'infidélité.
Je suis prêt de donner à nos tristes provinces,
A la France sanglante, au reste de nos princes,
L'exemple auguste et saint de la réunion,
Après l'avoir donné de la division.

VAMIR.

Toi, tu pourrais...?

LE DUC.

Ce jour, qui semble si funeste,
Des feux de la discorde éteindra ce qui reste.

VAMIR.

Ce jour est trop horrible.

LE DUC.

Il va combler mes vœux.

VAMIR.

Comment?

LE DUC.

Tout est changé, ton frère est trop heureux.

VAMIR.

*Je le crois; on disait que d'un amour extrême,
*Violent, effréné (car c'est ainsi qu'on aime),
*Ton cœur depuis trois mois s'occupait tout entier?

LE DUC.

*J'aime; oui, la renommée a pu le publier;
*Oui, j'aime avec fureur : une telle alliance
*Semblait pour mon bonheur attendre ta présence :
*Oui, mes ressentiments, mes droits, mes alliés,
*Gloire, amis, ennemis, je mets tout à ses pieds.

(A sa suite.)

*Allez, et dites-lui que deux malheureux frères,
*Jetés par le destin dans des partis contraires,
*Pour marcher désormais sous le même étendard,
*De ses yeux souverains n'attendent qu'un regard.

(A Vamir.)

*Ne blâme point l'amour où ton frère est en proie:
*Pour me justifier il suffit qu'on la voie.

VAMIR.

*Cruel!... elle vous aime?

LE DUC.

Elle le doit du moins:
*Il n'était qu'un obstacle au succès de mes soins :
*Il n'en est plus; je veux que rien ne nous sépare.

VAMIR.

*Quels effroyables coups le cruel me prépare!
*Écoute; à ma douleur ne veux-tu qu'insulter?
*Me connais-tu? sais-tu ce que j'osais tenter?
*Dans ces funestes lieux sais-tu ce qui m'amène?

LE DUC.

*Oublions ces sujets de discorde et de haine.

SCÈNE V.

LE DUC, VAMIR, AMÉLIE.

AMÉLIE.

Ciel! qu'est-ce que je vois? Je me meurs.

LE DUC.

Écoutez.
Mon bonheur est venu de nos calamités :
*J'ai vaincu, je vous aime, et je retrouve un frère;
*Sa présence à mes yeux vous rend encor plus chère.
*Et vous, mon frère, et vous, soyez ici témoin

*Si l'excès de l'amour peut emporter plus loin.
*Ce que votre reproche, ou bien votre prière,
*Le généreux Lisois, le roi, la France entière,
Demanderaient ensemble, et qu'ils n'obtiendraient pas,
*Soumis et subjugué, je l'offre à ses appas.
De l'ennemi des rois vous avez craint l'hommage :
Vous aimez, vous servez une cour qui m'outrage ;
Eh bien ! il faut céder ; vous disposez de moi ;
Je n'ai plus d'alliés ; je suis à votre roi.
*L'amour qui, malgré vous, nous a faits l'un pour l'autre,
*Ne me laisse de choix, de parti que le vôtre.
*Vous, courez, mon cher frère, allez dès ce moment
*Annoncer à la cour un si grand changement.
*Soyez libre, partez ; et de mes sacrifices
*Allez offrir au roi les heureuses prémices.
*Puissé-je à ses genoux présenter aujourd'hui
*Celle qui m'a dompté, qui me ramène à lui,
*Qui d'un prince ennemi fait un sujet fidèle,
*Changé par ses regards, et vertueux par elle !

VAMIR, à part.

*Il fait ce que je veux, et c'est pour m'accabler.
(A Amélie.)
*Prononcez notre arrêt, madame, il faut parler.

LE DUC.

*Eh quoi ! vous demeurez interdite et muette !
*De mes soumissions êtes-vous satisfaite ?
*Est-ce assez qu'un vainqueur vous implore à genoux ?
*Faut-il encor ma vie, ingrate ? elle est à vous.
Un mot peut me l'ôter ; la fin m'en sera chère.
Je vivais pour vous seule, et mourrai pour vous plaire.

AMÉLIE.

Je demeure éperdue, et tout ce que je vois
Laisse à peine à mes sens l'usage de la voix.
Ah ! seigneur, si votre âme, en effet attendrie,
Plaint le sort de la France, et chérit la patrie,
Un si noble dessein, des soins si vertueux,
Ne seront point l'effet du pouvoir de mes yeux :
*Ils auront dans vous-même une source plus pure.
*Vous avez écouté la voix de la nature ;
*L'amour a peu de part où doit régner l'honneur.

LE DUC.

*Non, tout est votre ouvrage, et c'est là mon malheur.

*Sur tout autre intérêt ce triste amour l'emporte.
*Accablez-moi de honte, accusez-moi, n'importe!
*Dussé-je vous déplaire et forcer votre cœur,
*L'autel est prêt; venez.

VAMIR.

Vous osez?...

AMÉLIE.

Non, seigneur.
*Avant que je vous cède, et que l'hymen nous lie,
*Aux yeux de votre frère arrachez-moi la vie.
*Le sort met entre nous un obstacle éternel.
*Je ne puis être à vous.

LE DUC.

Vamir... Ingrate... Ah ciel!
*C'en est donc fait... mais non... mon cœur sait se contraindre :
*Vous ne méritez pas que je daigne m'en plaindre.
*Je vous rends trop justice; et ces séductions,
*Qui vont au fond des cœurs chercher nos passions,
*L'espoir qu'on donne à peine afin qu'on le saisisse,
*Ce poison préparé des mains de l'artifice,
*Sont les effets d'un charme aussi trompeur que vain,
*Que l'œil de la raison regarde avec dédain.
*Je suis libre par vous : cet art que je déteste,
*Cet art qui m'enchaîna, brise un joug si funeste;
*Et je ne prétends pas, indignement épris,
*Rougir devant mon frère, et souffrir des mépris.
*Montrez-moi seulement ce rival qui se cache;
*Je lui cède avec joie un poison qu'il m'arrache:
*Je vous dédaigne assez tous deux pour vous unir,
*Perfide! et c'est ainsi que je dois vous punir.

AMÉLIE.

*Je devrais seulement vous quitter et me taire:
*Mais je suis accusée, et ma gloire m'est chère.
*Votre frère est présent, et mon honneur blessé
*Doit repousser les traits dont il est offensé.
*Pour un autre que vous ma vie est destinée;
*Je vous en fais l'aveu, je m'y vois condamnée.
*Oui, j'aime; et je serais indigne, devant vous,
*De celui que mon cœur s'est promis pour époux,
*Indigne de l'aimer, si, par ma complaisance,
*J'avais à votre amour laissé quelque espérance.
*Vous avez regardé ma liberté, ma foi,

*Comme un bien de conquête, et qui n'est plus à moi.
*Je vous devais beaucoup; mais une telle offense
*Ferme à la fin mon cœur à la reconnaissance :
*Sachez que des bienfaits qui font rougir mon front
*A mes yeux indignés ne sont plus qu'un affront.
*J'ai plaint de votre amour la violence vaine;
*Mais, après ma pitié, n'attirez point ma haine.
*J'ai rejeté vos vœux, que je n'ai point bravés;
*J'ai voulu votre estime, et vous me la devez.

LE DUC.

*Je vous dois ma colère, et sachez qu'elle égale
*Tous les emportements de mon amour fatale.
*Quoi donc! vous attendiez, pour oser m'accabler,
*Que Vamir fût présent, et me vît immoler?
*Vous vouliez ce témoin de l'affront que j'endure?
*Allez, je le croirais l'auteur de mon injure
*Si... Mais il n'a point vu vos funestes appas;
*Mon frère trop heureux ne vous connaissait pas.
*Nommez donc mon rival : mais gardez-vous de croire
*Que mon lâche dépit lui cède la victoire.
*Je vous trompais, mon cœur ne peut feindre longtemps :
*Je vous traîne à l'autel, à ses yeux expirants;
*Et ma main, sur sa cendre, à votre main donnée,
*Va tremper dans le sang les flambeaux d'hyménée.
*Je sais trop qu'on a vu, lâchement abusés,
*Pour des mortels obscurs des princes méprisés;
*Et mes yeux perceront, dans la foule inconnue,
*Jusqu'à ce vil objet qui se cache à ma vue.

VAMIR.

*Pourquoi d'un choix indigne osez-vous l'accuser?

LE DUC.

*Et pourquoi, vous, mon frère, osez-vous l'excuser?
*Est-il vrai que de vous elle était ignorée?
*Ciel! à ce piége affreux ma foi serait livrée!
*Tremblez!

VAMIR.

Moi! que je tremble! ah! j'ai trop dévoré
*L'inexprimable horreur où toi seul m'as livré.
*J'ai forcé trop longtemps mes transports au silence :
*Connais-moi donc, barbare, et remplis ta vengeance!
*Connais un désespoir à tes fureurs égal :
*Frappe, voilà mon cœur, et voilà ton rival!

LE DUC.

*Toi, cruel! toi, Vamir!

VAMIR.

Oui, depuis deux années,
*L'amour la plus secrète a joint nos destinées.
*C'est toi dont les fureurs ont voulu m'arracher
*Le seul bien sur la terre où j'ai pu m'attacher.
*Tu fais depuis trois mois les horreurs de ma vie;
*Les maux que j'éprouvais passaient ta jalousie :
*Par tes égarements juge de mes transports.
*Nous puisâmes tous deux dans ce sang dont je sors
*L'excès des passions qui dévorent une âme :
*La nature à tous deux fit un cœur tout de flamme.
*Mon frère est mon rival, et je l'ai combattu;
*J'ai fait taire le sang, peut-être la vertu.
*Furieux, aveuglé, plus jaloux que toi-même,
*J'ai couru, j'ai volé, pour t'ôter ce que j'aime;
*Rien ne m'a retenu, ni tes superbes tours,
*Ni le peu de soldats que j'avais pour secours,
*Ni le lieu, ni le temps, ni surtout ton courage;
*Je n'ai vu que ma flamme, et ton feu qui m'outrage.
*L'amour fut dans mon cœur plus fort que l'amitié;
*Sois cruel comme moi, punis-moi sans pitié :
*Aussi bien tu ne peux t'assurer ta conquête,
*Tu ne peux l'épouser qu'aux dépens de ma tête.
*A la face des cieux je lui donne ma foi;
*Je te fais de nos vœux le témoin malgré toi.
*Frappe, et qu'après ce coup ta cruauté jalouse
*Traîne au pied des autels ta sœur et mon épouse!
*Frappe, dis-je : oses-tu?

LE DUC.

Traître, c'en est assez.
*Qu'on l'ôte de mes yeux : soldats, obéissez!

AMÉLIE.

Aux soldats.) (Au duc.)

*Non : demeurez, cruels!... Ah! prince, est-il possible
*Que la nature en vous trouve une âme inflexible?
*Seigneur!

VAMIR.

Vous, le prier! plaignez-le plus que moi.
*Plaignez-le : il vous offense, il a trahi son roi.

*Va, je suis dans ces lieux plus puissant que toi-même ;
*Je suis vengé de toi : l'on te hait, et l'on m'aime.

AMÉLIE.

(A Vamir.) (Au duc.)

*Ah, cher prince !... Ah, seigneur ! voyez à vos genoux...

LE DUC.

(Aux gardes.) (A Amélie.)

*Qu'on m'en réponde, allez ! Madame, levez-vous.
*Vos prières, vos pleurs, en faveur d'un parjure,
*Sont un nouveau poison versé sur ma blessure :
*Vous avez mis la mort dans ce cœur outragé ;
*Mais, perfide, croyez que je mourrai vengé.
*Adieu : si vous voyez les effets de ma rage,
*N'en accusez que vous ; nos maux sont votre ouvrage.

AMÉLIE.

*Je ne vous quitte pas : écoutez-moi, seigneur.

LE DUC.

*Eh bien ! achevez donc de déchirer mon cœur :
*Parlez.

SCÈNE VI.

LE DUC, VAMIR, AMÉLIE, LISOIS,
UN OFFICIER, ETC.

LISOIS.

J'allais partir : un peuple téméraire
*Se soulève en tumulte au nom de votre frère.
*Le désordre est partout ; vos soldats consternés
*Désertent les drapeaux de leurs chefs étonnés ;
*Et, pour comble de maux, vers la ville alarmée
*L'ennemi rassemblé fait marcher son armée.

LE DUC.

*Allez, cruelle, allez ; vous ne jouirez pas
*Du fruit de votre haine et de vos attentats :
*Rentrez. Aux factieux je vais montrer leur maître.

(A l'officier.) (A Lisois.)

*Qu'on la garde. Courons. Vous, veillez sur ce traître.

SCÈNE VII.

VAMIR, LISOIS

LISOIS.

*Le seriez-vous, seigneur? auriez-vous démenti
*Le sang de ces héros dont vous êtes sorti?
*Auriez-vous violé, par cette lâche injure,
*Et les droits de la guerre, et ceux de la nature?
*Un prince à cet excès pourrait-il s'oublier?

VAMIR.

*Non; mais suis-je réduit à me justifier?
*Lisois, ce peuple est juste; il t'apprend à connaître
*Que mon frère est rebelle, et qu'il trahit son maître.

LISOIS.

*Écoutez: ce serait le comble de mes vœux
*De pouvoir aujourd'hui vous réunir tous deux.
*Je vois avec regret la France désolée,
*A nos dissensions la nature immolée,
*Sur nos communs débris l'Africain élevé,
*Menaçant cet État par nous-même énervé.
*Si vous avez un cœur digne de votre race,
*Faites au bien public servir votre disgrâce;
*Rapprochez les partis, unissez-vous à moi
*Pour calmer votre frère et fléchir votre roi,
*Pour éteindre le feu de nos guerres civiles.

VAMIR.

*Ne vous en flattez pas; vos soins sont inutiles.
*Si la discorde seule avait armé mon bras,
*Si la guerre et la haine avaient conduit mes pas,
*Vous pourriez espérer de réunir deux frères,
*L'un de l'autre écartés dans des partis contraires:
*Un obstacle plus grand s'oppose à ce retour.

LISOIS.

*Et quel est-il, seigneur?

VAMIR.

Ah! reconnais l'amour;
*Reconnais la fureur qui de nous deux s'empare,
*Qui m'a fait téméraire, et qui le rend barbare.

LISOIS.

*Ciel ! faut-il voir ainsi, par des caprices vains,
*Anéantir le fruit des plus nobles desseins ?
*L'amour subjuguer tout ? ses cruelles faiblesses
*Du sang qui se révolte étouffer les tendresses ?
*Des frères se haïr, et naître en tous climats
*Des passions des grands le malheur des États ?
*Prince, de vos amours laissons là le mystère ;
*Je vous plains tous les deux, mais je sers votre frère ;
*Je vais le seconder, je vais me joindre à lui
*Contre un peuple insolent qui se fait votre appui.
*Le plus pressant danger est celui qui m'appelle ;
*Je vois qu'il peut avoir une fin bien cruelle ;
*Je vois les passions plus puissantes que moi,
*Et l'amour seul ici me fait frémir d'effroi.
*Je lui dois mon secours ; je vous laisse, et j'y vole.
*Soyez mon prisonnier, mais sur votre parole ;
*Elle me suffira.

VAMIR.

Je vous la donne.

LISOIS.

Et moi,
*Je voudrais de ce pas porter la sienne au roi ;
*Je voudrais cimenter, dans l'ardeur de lui plaire,
*Du sang de nos tyrans une union si chère.
*Mais ces fiers ennemis sont bien moins dangereux
*Que ce fatal amour qui vous perdra tous deux.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

VAMIR, AMÉLIE, ÉMAR.

AMÉLIE.

Quelle suite, grand Dieu, d'affreuses destinées!
Quel tissu de douleurs l'une à l'autre enchaînées!
Un orage imprévu m'enlève à votre amour:
Un orage nous joint; et, dans le même jour,
Quand je vous suis rendue, un autre nous sépare!
Vamir, frère adoré d'un frère trop barbare,
Vous le voulez, Vamir; je pars, et vous restez!

VAMIR.

Voyez par quels liens mes pas sont arrêtés.
*Au pouvoir d'un rival ma parole me livre:
*Je peux mourir pour vous, et je ne peux vous suivre.

AMÉLIE.

Vous l'osâtes combattre, et vous n'osez le fuir!

VAMIR.

L'honneur est mon tyran; je lui dois obéir.
Profitez du tumulte où la ville est livrée;
La retraite à vos pas déjà semble assurée;
On vous attend; le ciel a calmé son courroux.
Espérez...

AMÉLIE.

Eh! que puis-je espérer loin de vous?

VAMIR.

Ce n'est qu'un jour.

AMÉLIE.

Ce jour est un siècle funeste.
Rendez vains mes soupçons, ciel vengeur que j'atteste!

*Seigneur, de votre sang le Maure est altéré.
*Ce sang à votre frère est-il donc si sacré?
Il aime en furieux; mais il hait plus encore :
Il est votre rival, et l'allié du Maure.
*Je crains...

VAMIR.

Il n'oserait...

AMÉLIE.

Son cœur n'a point de frein.
*Il vous a menacé, menace-t-il en vain?

VAMIR.

*Il tremblera bientôt : le roi vient, et nous venge;
*La moitié de ce peuple à ses drapeaux se range.
*Allez : si vous m'aimez, dérobez-vous aux coups
*Des foudres allumés grondants autour de nous;
*Au tumulte, au carnage, au désordre effroyable,
*Dans des murs pris d'assaut malheur inévitable :
*Mais redoutez encor mon rival furieux;
*Craignez l'amour jaloux qui veille dans ses yeux :
Cet amour méprisé se tournerait en rage.
Fuyez sa violence : évitez un outrage
Qu'il me faudrait laver de son sang et du mien.
Seul espoir de ma vie, et mon unique bien,
Mettez en sûreté ce seul bien qui me reste :
Ne vous exposez pas à cet éclat funeste.
*Cédez à mes douleurs; qu'il vous perde : partez.

AMÉLIE.

*Et vous vous exposez seul à ses cruautés!

VAMIR.

*Ne craignant rien pour vous, je craindrai peu mon frère.
*Que dis-je? mon appui lui devient nécessaire.
Son captif aujourd'hui, demain son bienfaiteur,
*Je pourrai de son roi lui rendre la faveur.
*Protéger mon rival est la gloire où j'aspire.
Arrachez-vous surtout à son fatal empire :
Songez que ce matin vous quittiez ses États.

AMÉLIE.

Ah! je quittais des lieux que vous n'habitiez pas.
Dans quelque asile affreux que mon destin m'entraîne,
Vamir, j'y porterai mon amour et ma haine.
Je vous adorerai dans le fond des déserts,
Au milieu des combats, dans l'exil, dans les fers,

Dans la mort que j'attends de votre seule absence.

VAMIR.

C'en est trop; vos douleurs ébranlent ma constance :
*Vous avez trop tardé... Ciel! quel tumulte affreux!

SCÈNE II.

AMÉLIE, VAMIR, LE DUC, GARDES.

LE DUC.

*Je l'entends; c'est lui-même. Arrête, malheureux!
*Lâche qui me trahis, rival indigne, arrête!

VAMIR.

*Il ne te trahit point, mais il t'offre sa tête.
*Porte à tous les excès ta haine et ta fureur;
*Va, ne perds point de temps : le ciel arme un vengeur.
*Tremble, ton roi s'approche; il vient, il va paraître;
*Tu n'as vaincu que moi, redoute encor ton maître.

LE DUC.

*Il pourra te venger, mais non te secourir;
*Et ton sang...

AMÉLIE.

Non, cruel, c'est à moi de mourir.
*J'ai tout fait; c'est par moi que ta garde est séduite;
*J'ai gagné tes soldats, j'ai préparé ma fuite.
*Punis ces attentats et ces crimes si grands,
*De sortir d'esclavage et de fuir ses tyrans :
*Mais respecte ton frère, et sa femme, et toi-même :
*Il ne t'a point trahi; c'est un frère qui t'aime;
*Il voulait te servir quand tu veux l'opprimer.
*Quel crime a-t-il commis, cruel, que de m'aimer?
*L'amour n'est-il en toi qu'un juge inexorable?

LE DUC.

*Plus vous le défendez, plus il devient coupable.
*C'est vous qui le perdez, vous qui l'assassinez;
*Vous, par qui tous nos jours étaient empoisonnés;
*Vous qui, pour leur malheur, armiez des mains si chères.
*Puisse tomber sur vous tout le sang des deux frères!
*Vous pleurez! mais vos pleurs ne peuvent me tromper;
*Je suis prêt à mourir, et prêt à le frapper.

*Mon malheur est au comble, ainsi que ma faiblesse.
*Oui, e vous aime encor; le temps, le péril presse :
*Vous pouvez à l'instant parer le coup mortel :
*Voilà ma main, venez : sa grâce est à l'autel.

AMÉLIE.

*Moi, seigneur?

LE DUC.

C'est assez.

AMÉLIE.

Moi, que je le trahisse!

LE DUC.

*Arrêtez... répondez...

AMÉLIE.

Je ne puis.

LE DUC.

Qu'il périsse!

VAMIR.

*Ne vous laissez pas vaincre en ces affreux combats;
*Osez m'aimer assez pour vouloir mon trépas :
*Abandonnez mon sort au coup qu'il me prépare.
*Je mourrai triomphant des mains de ce barbare;
*Et si vous succombiez à son lâche courroux,
*Je n'en mourrais pas moins, mais je mourrais par vous.

LE DUC.

*Qu'on l'entraîne à la tour; allez, qu'on m'obéisse!

SCÈNE III.

LE DUC, AMÉLIE.

AMÉLIE.

*Vous, cruel, vous feriez cet affreux sacrifice?
*De son vertueux sang vous pourriez vous couvrir?
*Quoi! voulez-vous...?

LE DUC.

Je veux vous haïr et mourir,
*Vous rendre malheureuse encor plus que moi-même,
*Répandre devant vous tout le sang qui vous aime,
*Et vous laisser des jours plus cruels mille fois
*Que le jour où l'amour nous a perdus tous trois.
*Laissez-moi : votre vue augmente mon supplice.

SCÈNE IV.

LE DUC, AMÉLIE, LISOIS.

AMÉLIE, à Lisois.

*Ah ! je n'attends plus rien que de votre justice :
*Lisois, contre un cruel osez me secourir.

LE DUC.

*Garde-toi de l'entendre, ou tu vas me trahir.

AMÉLIE.

*J'atteste ici le ciel...

LE DUC.

Éloignez de ma vue.
*Amis... délivrez-moi de l'objet qui me tue.

AMÉLIE.

*Va, tyran, c'en est trop : va, dans mon désespoir
*J'ai combattu l'horreur que je sens à te voir.
*J'ai cru, malgré ta rage à ce point emportée,
*Qu'une femme du moins en serait respectée :
*L'amour adoucit tout, hors ton barbare cœur ;
*Tigre, je t'abandonne à toute ta fureur.
*Dans ton féroce amour immole tes victimes ;
*Compte dès ce moment ma mort parmi tes crimes :
*Mais compte encor la tienne. Un vengeur va venir :
*Par ton juste supplice il va tous nous unir.
*Tombe avec tes remparts, tombe, et péris sans gloire ;
*Meurs, et que l'avenir prodigue à ta mémoire,
*A tes feux, à ton nom, justement abhorrés,
*La haine et le mépris que tu m'as inspirés !

SCÈNE V.

LE DUC, LISOIS.

LE DUC.

*Oui, cruelle ennemie, et plus que moi farouche,
*Oui, j'accepte l'arrêt prononcé par ta bouche.

*Que la main de la haine et que les mêmes coups
*Dans l'horreur du tombeau nous réunissent tous!

(Il tombe dans un fauteuil.)

LISOIS.

*Il ne se connaît plus; il succombe à sa rage.

LE DUC.

*Eh bien! souffriras-tu ma honte et mon outrage?
*Le temps presse; veux-tu qu'un rival odieux
*Enlève la perfide, et l'épouse à mes yeux?
*Tu crains de me répondre! Attends-tu que le traître
*Ait soulevé le peuple, et me livre à son maître?

LISOIS.

*Je vois trop, en effet, que le parti du roi
*Des peuples fatigués fait chanceler la foi.
*De la sédition la flamme réprimée
*Vit encor dans les cœurs, en secret rallumée.

LE DUC.

*C'est Vamir qui l'allume; il nous a trahis tous.

LISOIS.

*Je suis loin d'excuser ses crimes envers vous;
*La suite en est funeste, et me remplit d'alarmes.
*Dans la plaine déjà les Français sont en armes;
*Et vous êtes perdu, si le peuple excité
*Croit dans la trahison trouver sa sûreté.
*Vos dangers sont accrus.

LE DUC.

Eh bien! que faut-il faire?

LISOIS.

*Les prévenir, dompter l'amour et la colère.
*Ayons encor, mon prince, en cette extrémité,
*Pour prendre un parti sûr assez de fermeté.
*Nous pouvons conjurer ou braver la tempête:
*Quoi que vous décidiez, ma main est toute prête.
*Vous vouliez ce matin, par un heureux traité,
*Apaiser avec gloire un monarque irrité;
*Ne vous rebutez pas: ordonnez, et j'espère
*Signer en votre nom cette paix salutaire.
*Mais s'il vous faut combattre, et courir au trépas,
*Vous savez qu'un ami ne vous survivra pas.

LE DUC.

*Ami, dans le tombeau laisse-moi seul descendre:
*Vis pour servir ma cause et pour venger ma cendre.

*Mon destin s'accomplit, et je cours l'achever.
*Qui ne veut que la mort est sûr de la trouver :
*Mais je la veux terrible ; et lorsque je succombe,
*Je veux voir mon rival entraîné dans ma tombe.

LISOIS.

*Comment ! de quelle horreur vos sens sont possédés !

LE DUC.

*Il est dans cette tour, où vous seul commandez ;
*Et vous m'avez promis que contre un téméraire...

LISOIS.

*De qui me parlez-vous, seigneur ? de votre frère ?

LE DUC.

*Non, je parle d'un traître et d'un lâche ennemi,
*D'un rival qui m'abhorre et qui m'a tout ravi.
*Le Maure attend de moi la tête du parjure.

LISOIS.

*Vous leur avez promis de trahir la nature ?

LE DUC.

*Dès longtemps du perfide ils ont proscrit le sang.

LISOIS.

*Et pour leur obéir vous lui percez le flanc ?

LE DUC.

*Non, je n'obéis point à leur haine étrangère ;
*J'obéis à ma rage, et veux la satisfaire.
*Que m'importent l'État et mes vains alliés ?

LISOIS.

*Ainsi donc à l'amour vous le sacrifiez ?
*Et vous me chargez, moi, du soin de son supplice !

LE DUC.

*Je n'attends pas de vous cette prompte justice.
*Je suis bien malheureux ! bien digne de pitié !
*Trahi dans mon amour, trahi dans l'amitié !
*Allez ; je puis encor, dans le sort qui me presse,
*Trouver de vrais amis qui tiendront leur promesse :
*D'autres me serviront, et n'allégueront pas
*Cette triste vertu, l'excuse des ingrats.

LISOIS, après un long silence.

*Non ; j'ai pris mon parti. Soit crime, soit justice,
*Vous ne vous plaindrez plus qu'un ami vous trahisse.
Vamir est criminel : vous êtes malheureux ;
Je vous aime, il suffit : je me rends à vos vœux.

Je vois qu'il est des temps pour les partis extrêmes,
Que les plus saints devoirs peuvent se taire eux-mêmes.
*Je ne souffrirai pas que d'un autre que moi,
*Dans de pareils moments, vous éprouviez la foi;
*Et vous reconnaîtrez, au succès de mon zèle,
*Si Lisois vous aimait, et s'il vous fut fidèle.

LE DUC.

Je te retrouve enfin dans mon adversité:
L'univers m'abandonne, et toi seul m'es resté.
Tu ne souffriras pas que mon rival tranquille
Insulte impunément à ma rage inutile;
Qu'un ennemi vaincu, maître de mes États,
Dans les bras d'une ingrate insulte à mon trépas.

LISOIS.

*Non; mais en vous rendant ce malheureux service,
*Prince, je vous demande un autre sacrifice.

LE DUC.

*Parle.

LISOIS.

Je ne veux pas que le Maure en ces lieux,
*Protecteur insolent, commande sous mes yeux;
*Je ne veux pas servir un tyran qui nous brave.
*Ne puis-je vous venger sans être son esclave?
*Si vous voulez tomber, pourquoi prendre un appui?
*Pour mourir avec vous ai-je besoin de lui?
*Du sort de ce grand jour laissez-moi la co nduite:
*Ce que je fais pour vous peut-être le mérite.
*Les Maures avec moi pourraient mal s'accorder;
*Jusqu'au dernier moment je veux seul commander.

LE DUC.

*Oui, pourvu qu'Amélie, au désespoir réduite,
*Pleure en larmes de sang l'amant qui l'a séduite;
*Pourvu que de l'horreur de ses gémissements
*Ma douleur se repaisse à mes derniers moments,
*Tout le reste est égal, et je te l'abandonne:
*Prépare le combat, agis, dispose, ordonne.
*Ce n'est plus la victoire où ma fureur prétend;
*Je ne cherche pas même un trépas éclatant.
*Aux cœurs désespérés qu'importe un peu de gloire?
*Périsse ainsi que moi ma funeste mémoire!
*Périsse avec mon nom le souvenir fatal
*D'une indigne maîtresse et d'un lâche rival!

LISOIS.

*Je l'avoue avec vous : une nuit éternelle
*Doit couvrir, s'il se peut, une fin si cruelle.
*C'était avant ce coup qu'il nous fallait mourir :
*Mais je tiendrai parole, et je vais vous servir.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

LE DUC, UN OFFICIER, GARDES.

LE DUC.

*O ciel! me faudra-t-il, de moments en moments,
*Voir et des trahisons, et des soulèvements?
*Eh bien! de ces mutins l'audace est terrassée?

L'OFFICIER.

*Seigneur, ils vous ont vu : leur foule est dispersée.

LE DUC.

*L'ingrat de tous côtés m'opprimait aujourd'hui;
*Mon malheur est parfait, tous les cœurs sont à lui.
Que fait Lisois?

L'OFFICIER.

Seigneur, sa prompte vigilance
A partout des remparts assuré la défense.

LE DUC.

*Ce soldat qu'en secret vous m'avez amené,
*Va-t-il exécuter l'ordre que j'ai donné?

L'OFFICIER.

*Oui, seigneur, et déjà vers la tour il s'avance.

LE DUC.

Ce bras vulgaire et sûr va remplir ma vengeance.
*Sur l'incertain Lisois mon cœur a trop compté :
*Il a vu ma fureur avec tranquillité.
*On ne soulage point des douleurs qu'on méprise;
*Il faut qu'en d'autres mains ma vengeance soit mise.
*Vous, que sur nos remparts on porte nos drapeaux;
*Allez, qu'on se prépare à des périls nouveaux.
*Vous sortez d'un combat, un autre vous appelle;
*Ayez la même audace, avec le même zèle;

*Imitez votre maître; et s'il vous faut périr,
*Vous recevrez de moi l'exemple de mourir.

(Il reste seul.)

Eh bien! c'en est donc fait: une femme perfide
Me conduit au tombeau chargé d'un parricide!
Qui? moi, je tremblerais des coups qu'on va porter?
J'ai chéri la vengeance, et ne puis la goûter.
*Je frissonne: une voix gémissante et sévère
*Crie au fond de mon cœur: Arrête, il est ton frère!
*Ah! prince infortuné, dans ta haine affermi,
*Songe à des droits plus saints; Vamir fut ton ami!
*O jours de notre enfance! ô tendresses passées!
*Il fut le confident de toutes mes pensées.
*Avec quelle innocence et quels épanchements
*Nos cœurs se sont appris leurs premiers sentiments!
*Que de fois, partageant mes naissantes alarmes,
*D'une main fraternelle essuya-t-il mes larmes!
*Et c'est moi qui l'immole! et cette même main
*D'un frère que j'aimai déchirerait le sein!
*O passion funeste! ô douleur qui m'égare!
*Non, je n'étais point né pour devenir barbare.
*Je sens combien le crime est un fardeau cruel!
*Mais que dis-je? Vamir est le seul criminel.
*Je reconnais mon sang, mais c'est à sa furie:
*Il m'enlève l'objet dont dépendait ma vie;
Ah! de mon désespoir injuste et vain transport!
*Il l'aime; est-ce un forfait qui mérite la mort?
*Hélas! malgré le temps, et la guerre, et l'absence,
*Leur tranquille union croissait dans le silence;
*Ils nourrissaient en paix leur innocente ardeur
*Avant qu'un fol amour empoisonnât mon cœur.
*Mais lui-même il m'attaque, il brave ma colère,
*Il me trompe, il me hait. N'importe, il est mon frère!
C'est à lui seul de vivre; on l'aime, il est heureux:
C'est à moi de mourir, mais mourons généreux.
La pitié m'ébranlait, la nature décide.
Il en est temps encor.

SCÈNE II.

LE DUC, L'OFFICIER.

LE DUC.

Préviens un parricide.
Ami, vole à la tour; que tout soit suspendu;
Que mon frère...

L'OFFICIER.

Seigneur...

LE DUC.

De quoi t'alarmes-tu?
Cours, obéis.

L'OFFICIER.

*J'ai vu, non loin de cette porte,
*Un corps souillé de sang qu'en secret on emporte;
*C'est Lisois qui l'ordonne, et je crains que le sort...

LE DUC.

*Qu'entends-je? malheureux! Ah ciel! mon frère est mort!
*Il est mort, et je vis! Et la terre entr'ouverte,
Et la foudre en éclats n'ont point vengé sa perte!
*Ennemi de l'État, factieux, inhumain,
*Frère dénaturé, ravisseur, assassin,
O ciel! autour de moi que j'ai creusé d'abîmes!
Que l'amour m'a changé! qu'il me coûte de crimes!
*Le voile est déchiré, je m'étais mal connu.
*Au comble des forfaits je suis donc parvenu!
*Ah! Vamir, ah! mon frère, ah! jour de ma ruine!
*Je sens que je t'aimais, et mon bras t'assassine!
*Quoi! mon frère!

L'OFFICIER.

Amélie, avec empressement
*Veut, seigneur, en secret vous parler un moment.

LE DUC.

*Chers amis, empêchez que la cruelle avance;
*Je ne puis soutenir ni souffrir sa présence.
*Mais non : d'un parricide elle doit se venger;
*Dans mon coupable sang sa main doit se plonger;
*Qu'elle entre... Ah! je succombe, et ne vis plus qu'à peine

SCÈNE III.

LE DUC, AMÉLIE, TAÏSE.

AMÉLIE.

*Vous l'emportez, seigneur, et puisque votre haine
*(Comment puis-je autrement appeler en ce jour
*Ces affreux sentiments que vous nommez amour?),
*Puisqu'à ravir ma foi votre haine obstinée
*Veut ou le sang d'un frère, ou ce triste hyménée...
*Mon choix est fait, seigneur, et je me donne à vous :
*A force de forfaits vous êtes mon époux.
*Brisez les fers honteux dont vous chargez un frère;
*De vos murs sous ses pas abaissez la barrière.
*Que je ne tremble plus pour des jours si chéris;
*Je trahis mon amant, je le perds à ce prix :
*Je vous épargne un crime, et suis votre conquête.
*Commandez, disposez, ma main est toute prête;
*Sachez que cette main, que vous tyrannisez,
*Punira la faiblesse où vous me réduisez.
*Sachez qu'au temple même où vous m'allez conduire...
*Mais vous voulez ma foi, ma foi doit vous suffire.
*Allons... Eh quoi! d'où vient ce silence affecté?
*Quoi! votre frère encor n'est point en liberté?

LE DUC.

*Mon frère?

AMÉLIE.

Dieu puissant! dissipez mes alarmes!
*Ciel! de vos yeux cruels je vois tomber des larmes!

LE DUC.

*Vous demandez sa vie...

AMÉLIE.

Ah! qu'est-ce que j'entends?
*Vous qui m'aviez promis...

LE DUC.

Madame, il n'est plus temps.

AMÉLIE.

*Il n'est plus temps! Vamir...

LE DUC.

Il est trop vrai, cruelle!

Que l'amour a conduit cette main criminelle :
*Lisois, pour mon malheur, a trop su m'obéir.
*Ah ! revenez à vous, vivez pour me punir.
*Frappez : que votre main, contre moi ranimée,
*Perce un cœur inhumain qui vous a trop aimée,
*Un cœur dénaturé qui n'attend que vos coups !
*Oui, j'ai tué mon frère, et l'ai tué pour vous.
*Vengez sur un coupable, indigne de vous plaire,
*Tous les crimes affreux que vous m'avez fait faire.

AMÉLIE, se jetant entre les bras de Taïse.

*Vamir est mort ? barbare !...

LE DUC.

Oui ; mais c'est de ta main
*Que son sang veut ici le sang de l'assassin.

AMÉLIE, soutenue par Taïse, et presque évanouie.

*Il est mort !

LE DUC.

Ton reproche...

AMÉLIE.

Épargne ma misère :
*Laisse-moi : je n'ai plus de reproche à te faire.
*Va, porte ailleurs ton crime et ton vain repentir ;
*Laisse-moi l'adorer, l'embrasser, et mourir.

LE DUC.

*Ton horreur est trop juste. Eh bien ! chère Amélie,
Par pitié, par vengeance, arrache-moi la vie.
*Je ne mérite pas de mourir de tes coups ;
*Que ma main les conduise...

SCÈNE IV.

LE DUC, AMÉLIE, LISOIS.

LISOIS.

Ah ciel ! que faites-vous ?

LE DUC. (On le désarme.)

*Laissez-moi me punir et me rendre justice.

AMÉLIE, à Lisois.

*Vous, d'un assassinat vous êtes le complice ?

LE DUC.

*Ministre de mon crime, as-tu pu m'obéir?

LISOIS.

*Je vous avais promis, seigneur, de vous servir.

LE DUC.

*Malheureux que je suis! ta sévère rudesse
*A cent fois de mes sens combattu la faiblesse :
*Ne devais-tu te rendre à mes tristes souhaits
*Que quand ma passion t'ordonnait des forfaits?
*Tu ne m'as obéi que pour perdre mon frère!

LISOIS.

*Lorsque j'ai refusé ce sanglant ministère,
*Votre aveugle courroux n'allait-il pas soudain
*Du soin de vous venger charger une autre main?

LE DUC.

*L'amour, le seul amour, de mes sens toujours maître,
*En m'ôtant ma raison, m'eût excusé peut-être :
*Mais toi, dont la sagesse et les réflexions
*Ont calmé dans ton sein toutes les passions,
*Toi, dont j'avais tant craint l'esprit ferme et rigide,
*Avec tranquillité permettre un parricide!

LISOIS.

*Eh bien! puisque la honte avec le repentir,
*Par qui la vertu parle à qui peut la trahir,
*D'un si juste remords ont pénétré votre âme;
*Puisque, malgré l'excès de votre aveugle flamme,
*Au prix de votre sang vous voudriez sauver
*Le sang dont vos fureurs ont voulu vous priver;
*Je puis donc m'expliquer, je puis donc vous apprendre
*Que de vous-même enfin Lisois sait vous défendre.
*Connaissez-moi, madame, et calmez vos douleurs.

(Au duc.) (A Amélie.)

*Vous, gardez vos remords; et vous, séchez vos pleurs.
*Que ce jour à tous trois soit un jour salutaire.
*Venez, paraissez, prince; embrassez votre frère!

(Le théâtre s'ouvre, Vamir paraît.)

SCÈNE V.

LE DUC, AMÉLIE, VAMIR, LISOIS.

AMÉLIE.

*Qui ? vous !

LE DUC.

Mon frère !

AMÉLIE.

Ah ciel !

LE DUC.

Qui l'aurait pu penser ?

VAMIR, s'avançant du fond du théâtre.

*J'ose encor te revoir, te plaindre, et t'embrasser.

LE DUC.

*Mon crime en est plus grand, puisque ton cœur l'oublie.

AMÉLIE.

*Lisois, digne héros, qui me donnez la vie...

LE DUC.

*Il la donne à tous trois.

LISOIS.

Un indigne assassin
*Sur Vamir à mes yeux avait levé la main ;
*J'ai frappé le barbare ; et, prévenant encore
*Les aveugles fureurs du feu qui vous dévore,
J'ai feint d'avoir versé ce sang si précieux,
*Sûr que le repentir vous ouvrirait les yeux.

LE DUC.

*Après ce grand exemple et ce service insigne,
*Le prix que je t'en dois, c'est de m'en rendre digne.
*Le fardeau de mon crime est trop pesant pour moi :
*Mes yeux, couverts d'un voile et baissés devant toi,
*Craignent de rencontrer, et les regards d'un frère,
*Et la beauté fatale, à tous les deux trop chère.

VAMIR.

*Tous deux auprès du roi nous voulions te servir.
*Quel est donc ton dessein ? parle.

LE DUC.

De me punir,

*De nous rendre à tous trois une égale justice,
*D'expier devant vous, par le plus grand supplice,
*Le plus grand des forfaits, où la fatalité,
*L'amour, et le courroux, m'avaient précipité.
*J'adorais Amélie, et ma flamme cruelle,
*Dans mon cœur désolé, s'irrite encor pour elle.
*Lisois sait à quel point j'adorais ses appas
*Quand ma jalouse rage ordonnait ton trépas;
*Dévoré, malgré moi, du feu qui me possède,
*Je l'adore encor plus... et mon amour la cède.
*Je m'arrache le cœur en vous rendant heureux :
*Aimez-vous : mais au moins pardonnez-moi tous deux.

VAMIR.

Ah! ton frère à tes pieds, digne de ta clémence,
Égale tes bienfaits par sa reconnaissance.

AMÉLIE.

*Oui, seigneur, avec lui j'embrasse vos genoux;
*La plus tendre amitié va me rejoindre à vous.
*Vous me payez trop bien de mes douleurs souffertes.

LE DUC.

*Ah! c'est trop me montrer mes malheurs et mes pertes!
*Mais vous m'apprenez tous à suivre là vertu.
*Ce n'est point à demi que mon cœur est rendu :
(A Vamir.)
Je suis en tout ton frère; et mon âme attendrie
*Imite votre exemple, et chérit sa patrie.
*Allons apprendre au roi, pour qui vous combattez,
*Mon crime, mes remords, et vos félicités.
Oui, je veux égaler votre foi, votre zèle,
Au sang, à la patrie, à l'amitié fidèle,
Et vous faire oublier, après tant de tourments,
A force de vertus, tous mes égarements.

FIN DU DUC DE FOIX.

L'ÉCHANGE

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE

(1734)

AVERTISSEMENT[1]

Cette comédie fut représentée, sous le titre du *Comte de Boursoufle*, à Cirey, chez la marquise du Châtelet, en 1734. Elle en distribua les rôles aux personnes de sa société, s'en réservant un pour elle et un autre pour l'auteur[2]. Voltaire paraît n'avoir point gardé le manuscrit de cette pièce, ni de celle des *Originaux*[3], qui l'avait précédée de deux ans; et l'une et l'autre restèrent longtemps ignorées du public. Les plus anciens amis de l'auteur seulement en avaient conservé quelque souvenir. Nous avons entendu dire à M. d'Argental que Voltaire avait fait autrefois, au château de Cirey, des comédies fort gaies, entre autres un *Comte de Boursoufle;* que même il y en avait eu deux de ce nom, et qu'on les distinguait par les dénominations de *Grand* et de *Petit Boursoufle.* La différence consistait apparemment en ce que l'une était en trois actes, et l'autre en un. En effet, on a trouvé, dans le catalogue des livres de M. de Pont-de-Veyle, l'indication d'un *Comte de Boursoufle* en un acte; mais il y est rangé dans la section des opéras-comiques, ce qui doit faire supposer que l'auteur avait ajouté de la poésie à sa pièce. Nous ne connaissons point cet opéra-comique, et nous ignorons s'il existe encore[4].

Le 26 de janvier 1761, on représenta à Paris, sur le théâtre de la Comédie italienne, une comédie en trois actes, en prose, intitulée *Quand est-ce qu'on me marie?*[5] sans nom d'auteur. C'était le *Comte de Boursoufle* sous

1. Cet avertissement est de feu Decroix, l'un des éditeurs de l'édition de Kehl, qui le composa pour l'édition de M. Lequien, publiée en 1827. (B.)

2. La pièce fut aussi jouée, en 1747, à Anet; voyez le *Prologue*, p. 253. (B.)

3. Voyez cette pièce, *Théâtre,* tome Ier, page 391.

4. Le manuscrit ne s'est pas retrouvé dans la bibliothèque de Pont-de-Veyle, lorsque M. de Soleinne en a fait l'acquisition. (B.)

5. Ce titre est pris du premier couplet de la scène VII de l'acte II. Voltaire désavoue cette pièce dans une lettre à Damilaville, du 7 mai 1762, qu'il inséra, en 1770, dans l'article Ana de ses *Questions sur l'Encyclopédie.* Cela ne m'empêcha pas, en 1817, d'admettre *l'Échange* dans le tome VII d'une édition in-12 des *Œuvres de Voltaire*, qui a été terminée par M. L. Dubois. J'avais réimprimé sur l'édition qui avait paru à Vienne en 1761, et qui y eut une seconde édition en 1765, in-8. Ces éditions anonymes sont en deux actes. C'était tout ce que j'avais pu me procurer.

Après moi, en 1818, on réimprima *l'Échange* dans le tome XXIX de l'édition in-8 en quarante-deux volumes y compris la table.

Peu après, M. de Soleinne ayant acquis la bibliothèque de Pont-de-Veyle, y

un autre titre[1], et avec d'autres noms de personnages. On ne soupçonna point que Voltaire en fût l'auteur anonyme : cela n'est pas surprenant : mais ce qui paraît singulier, c'est que cette pièce fut jouée et imprimée dans la même année à Vienne en Autriche. Écrite d'abord avec une certaine liberté que le genre, le sujet, et la circonstance d'un pareil amusement comportaient, elle dut, en paraissant à Vienne, éprouver quelques modifications. On la mit en deux actes, avec un nouveau dénoûment. Les noms des personnages y furent probablement ceux qui avaient été substitués aux anciens, sur le théâtre de la Comédie italienne, à Paris. Le *comte de Boursoufle* s'y trouve changé en *comte de Fatenville ;* le *baron de la Cochonnière, Thérèse, Malaudin, Pasquin, madame Barbe,* etc., sont remplacés par le *baron de la Canardière, Gotton, Trigaudin, Merlin, madame Michelle,* etc. Il est probable que les motifs des changements faits à la pièce, en 1761, étaient, non-seulement de la rendre moins libre, mais encore d'éloigner l'idée ou le souvenir de l'ancien *Comte de Boursoufle* et de son auteur.

Cette comédie paraît ici telle que l'auteur l'avait faite pour Cirey, mais avec le titre, les personnages, et quelques légères corrections de détail, tirés d'une seconde édition donnée à Vienne en 1765.

trouva, sous le n° 1042, un manuscrit contenant deux pièces en trois actes, *Monsieur du Cap-Vert* et *le Comte de Boursoufle.* C'est d'après ce manuscrit que M. A.-A. Renouard donna, en 1819, dans le tome VII de son édition des *OEuvres de Voltaire, le Comte de Boursoufle* en trois actes, qui, sauf les scènes de plus, n'est autre que *l'Échange.*

Feu Decroix, ayant aussi un manuscrit de la pièce, crut devoir rétablir le titre que j'ai conservé.

Voilà donc deux pièces en trois actes dans lesquelles figure un *comte de Boursoufle.* Mais il y avait encore un *Petit Boursoufle* en un acte. Le manuscrit, inscrit au catalogue Pont-de-Veyle sous le n° 1216, paraît perdu, comme je l'ai dit dans ma note précédente.

Lorsqu'en 1826 le gouvernement présenta un projet de loi pour le rétablissement du droit d'aînesse, on réimprima *le Comte de Boursoufle ou les Agréments du droit d'aînesse, comédie de Voltaire,* in-32. Des exemplaires sans millésime, portant l'adresse de M. Jules Renouard, ont une couverture sur laquelle on lit : *Le Comte de Boursoufle ou l'Avantage d'être l'aîné, comédie par feu M. de Voltaire.* Des exemplaires avec millésime portent l'adresse de M. Touquet, et la couverture a le même intitulé que le frontispice. (B.)

Il y a quelques années, on représenta sur le théâtre de l'Odéon *le Comte de Boursoufle,* et l'on annonça au public que c'était une comédie *inédite* de Voltaire !

1. Fréron rend compte de la représentation dans *l'Année littéraire,* 1761, t. IV, pages 73-85. (B.)

PROLOGUE[1]

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

MADAME DU TOUR, VOLTAIRE.

MADAME DU TOUR.

Non, je ne jouerai pas : le bel emploi vraiment ;
La belle farce[2] qu'on apprête ;
Le plaisant divertissement
Pour le jour de Louis, pour cette auguste fête,
Pour la fille des rois, pour le sang des héros,
Pour le juge éclairé de nos meilleurs ouvrages,
Vanté des beaux esprits, consulté par les sages,
Et pour la baronne de Sceaux !

VOLTAIRE.

Mais pour être baronne est-on si difficile ?
Je sais que sa cour est l'asile
Du goût que les Français savaient jadis aimer ;
Mais elle est le séjour de la douce indulgence.
On a vu son suffrage enseigner à la France
Ce que l'on devait estimer :
On la voit garder le silence,
Et ne décider point alors qu'il faut blâmer.

1. Jusqu'à présent ce *Prologue*, publié pour la première fois par les éditeurs de Kehl, a été mis en tête de *la Prude*. On voit, par les lettres de Mme de Staal à Mme du Deffant, des 15, 27 et 30 août, que *le Comte de Boursoufle* fut représenté au château d'Anet pour la fête de la duchesse du Maine. Ces trois lettres de Mme de Staal font partie de la *Correspondance inédite de Madame du Deffant*, 1809, deux volumes in-8. (B.)

2. Cette expression, répétée plus bas, ne peut s'appliquer à *la Prude*, et convient au *Comte de Boursoufle*. (B.)

MADAME DU TOUR.

Elle se taira donc, monsieur, à votre farce.

VOLTAIRE.

Eh ! pourquoi, s'il vous plaît ?

MADAME DU TOUR.

Oh ! parce
Que l'on hait les mauvais plaisants.

VOLTAIRE.

Mais que voulez-vous donc pour vos amusements ?

MADAME DU TOUR.

Toute autre chose.

VOLTAIRE.

Eh quoi ! des tragédies
Qui du théâtre anglais soient d'horribles copies[1] !

MADAME DU TOUR.

Non, ce n'est pas ce qu'il nous faut :
La pitié, non l'horreur, doit régner sur la scène.
Des sauvages Anglais la triste Melpomène
Prit pour théâtre un échafaud.

VOLTAIRE.

Aimez-vous mieux la sage et grave comédie
Où l'on instruit toujours, où jamais on ne rit,
Où Sénèque et Montaigne étalent leur esprit,
Où le public enfin bat des mains, et s'ennuie[2] ?

MADAME DU TOUR.

Non, j'aimerais mieux Arlequin
Qu'un comique de cette espèce :
Je ne puis souffrir la sagesse,
Quand elle prêche en brodequin

VOLTAIRE.

Oh ! que voulez-vous donc ?

MADAME DU TOUR.

De la simple nature,
Un ridicule fin, des portraits délicats,
De la noblesse sans enflure ;
Point de moralités ; une morale pure
Qui naisse du sujet, et ne se montre pas.

1. Allusion à la *Venise sauvée* de La Place, pièce imitée d'Otway, jouée en 1746 et imprimée en 1747. L'acteur Rosely harangua le parterre pour le prévenir des singularités du genre anglais. (G. A.)

2. Allusion à *la Gouvernante* de Lachaussée, jouée le 18 janvier 1747. (G. A.)

Je veux qu'on soit plaisant sans vouloir faire rire ;
Qu'on ait un style aisé, gai, vif et gracieux ;
Je veux enfin que vous sachiez écrire
Comme on parle en ces lieux.

VOLTAIRE.

Je vous baise les mains ; je renonce à vous plaire.
Vous m'en demandez trop : je m'en tirerais mal :
Allez vous adresser à madame de Staal[1]:
Vous trouverez là votre affaire.

MADAME DU TOUR.

Oh ! que je voudrais bien qu'elle nous eût donné
Quelque bonne plaisanterie !

VOLTAIRE.

Je le voudrais aussi : j'étais déterminé
A ne vous point lâcher ma vieille rapsodie[2],
Indigne du séjour aux grâces destiné.

MADAME DU TOUR.

Eh ! qui l'a donc voulu ?

VOLTAIRE.

Qui l'a voulu ? Thérèse[3]...
C'est une étrange femme : il faut, ne vous déplaise,
Quitter tout dès qu'elle a parlé.
Dût-on être berné, sifflé,
Elle veut à la fois le bal et comédie,
Jeu, toilette, opéra, promenade, soupé,
Des pompons, des magots, de la géométrie.
Son esprit en tout temps est de tout occupé ;
Et, jugeant des autres par elle,

1. On connaît Mme de Staal par ses *Mémoires*, quoiqu'elle ait eu l'intention *de ne s'y peindre qu'en buste*. Elle a fait quelques comédies où il y a du naturel, de la gaieté et du bon ton. (K.) — Marguerite-Jeanne Cordier, fille de Claude Cordier et de Jeanne Delaunay, n'était connue que sous le nom de Mlle Delaunay quand elle épousa le comte ou baron de Staal. Elle est morte en 1750. (B.) — Dans ses lettres à Mme du Deffant, Mme Staal-Delaunay dépeint malignement Voltaire et Mme du Châtelet venant jouer la comédie chez la duchesse du Maine. « Ils dérangèrent un peu, dit M. Villemain, les allures concertées et les amusements officiels du palais, et Mlle Delaunay trouva que c'étaient des *non-valeurs* dans une société. » (G. A.)

2. Voilà encore un passage qui ne peut regarder *la Prude*, et où il s'agit du *Comte de Boursoufle*, composé en 1734. (B.)

3. Le personnage qui, dans *l'Échange*, est appelé *Gotton,* avait le nom de *Thérèse* dans *le Comte de Boursoufle*. C'était Mme du Châtelet qui jouait le rôle de Thérèse. (B.)

Elle croit que pour plaire on n'a qu'à le vouloir;
Que tous les arts, ornés d'une grâce nouvelle,
De briller dans Anet se feront un devoir,
Dès que du Maine les appelle.
Passe pour les beaux-arts, ils sont faits pour ses yeux,
Mais non les farces insipides ;
Gilles doit disparaître auprès des Euripides.
Je conçois vos raisons, et vous m'ouvrez les yeux.
On ne me jouera point.

MADAME DU TOUR.

Quoi ! que voulez-vous dire ?
On ne vous jouera point ?... on vous jouera, morbleu !
Je vous trouve plaisant de vouloir nous prescrire
Vos volontés pour règle... Oh ! nous verrons beau jeu ;
Nous verrons si pour rien j'aurai pris tant de peine,
Que d'apprendre un plat rôle, et de le répéter...

VOLTAIRE.

Mais...

MADAME DU TOUR.

Mais je crois qu'ici vous voulez disputer ?

VOLTAIRE.

Vous-même m'avez dit qu'il fallait sur la scène
Plus d'esprit, plus de sens, des mœurs, un meilleur ton...
Un ouvrage en un mot...

MADAME DU TOUR.

Oui, vous avez raison ;
Mais je veux qu'on vous siffle, et j'en fais mon envie.
Si vous n'êtes plaisant, vous serez plaisanté :
Et ce plaisir, en vérité,
Vaut celui de la comédie.
Allons, que l'on commence...

VOLTAIRE.

Oh ! mais... vous m'avez dit...

MADAME DU TOUR.

J'aurai mon dit et mon dédit.

VOLTAIRE.

De berner un pauvre homme ayez plus de scrupule.

MADAME DU TOUR.

Vous voilà bien malade ! Il faut servir les grands.
On amuse souvent plus par son ridicule
Que l'on ne plaît par ses talents.

VOLTAIRE.

Allons, soumettons-nous ; la résistance est vaine.
Il faut bien s'immoler pour les plaisirs d'Anet.
Vous n'êtes dans ces lieux, messieurs, qu'une centaine ;
Vous me garderez le secret.

FIN DU PROLOGUE.

PERSONNAGES DE LA COMÉDIE[1]

LE COMTE DE FATENVILLE.
LE CHEVALIER, frère du comte.
LE BARON DE LA CANARDIÈRE.
GOTTON, fille du baron.
MADAME MICHELLE, gouvernante de Gotton.
TRIGAUDIN, intrigant.
LE BAILLI.
MERLIN, valet du chevalier.
JÉROME, COLIN, MARTIN, valets du baron.
VALETS DE LA SUITE DU COMTE.

La scène se passe dans le village de la Canardière.

1. Dans *le Comte de Boursoufle*, les noms de quelques personnages sont différents. (Voyez l'Avertissement.)

L'ÉCHANGE

COMÉDIE

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

LE CHEVALIER, MERLIN.

LE CHEVALIER.

Merlin !

MERLIN.

Monsieur !

LE CHEVALIER.

Connais-tu dans le monde entier un plus malheureux homme que ton maître ?

MERLIN.

Oui, monsieur, j'en connais un plus malheureux sans contredit.

LE CHEVALIER.

Eh, qui ?

MERLIN.

Votre valet, monsieur, le pauvre Merlin.

LE CHEVALIER.

En connais-tu un plus fou ?

MERLIN.

Oui assurément.

LE CHEVALIER.

Eh ! qui ? bourreau, qui ?

MERLIN.

Ce fou de Merlin, monsieur, qui sert un maître[1] qui n'a pas le sou.

LE CHEVALIER.

Il faut que je sorte de cette malheureuse vie.

MERLIN.

Vivez plutôt, monsieur, pour me payer mes gages.

LE CHEVALIER.

J'ai mangé tout mon bien au service du roi.

MERLIN.

Dites au service de vos maîtresses, de vos fantaisies, de vos folies. On ne mange jamais son bien en ne faisant que son devoir. Qui dit ruiné dit prodigue ; qui dit malheureux dit imprudent ; et la morale...

LE CHEVALIER.

Ah ! coquin ! tu abuses de ma patience et de ma misère : je te pardonne, parce que je suis pauvre ; mais si ma fortune change, je t'assommerai.

MERLIN.

Mourez de faim, monsieur, mourez de faim.

LE CHEVALIER.

C'est bien à quoi il faut nous résoudre tous deux, si mon maroufle de frère aîné, le comte de Fatenville, n'arrive pas aujourd'hui dans ce maudit village où je l'attends. O ciel ! faut-il que cet homme-là ait soixante mille livres de rente pour être venu au monde une année avant moi ! Ah ! ce sont les aînés qui ont fait les lois ; les cadets n'ont pas été consultés, je le vois bien.

MERLIN.

Eh ! monsieur, si vous aviez eu les soixante mille livres de rente, vous les auriez déjà mangées, et vous n'auriez plus de ressource ; mais M. le comte de Fatenville aura pitié de vous ; il vient ici pour épouser la fille du baron, qui aura cinq cent mille francs de biens : vous aurez un petit présent de noces.

LE CHEVALIER.

Épouser encore cinq cent mille francs, et le tout parce qu'on est aîné ; et moi, être réduit à attendre ici de ses bontés ce que je devrais ne tenir que de la nature ! Demander quelque chose à son frère aîné, c'est là le comble des disgrâces.

1. Les éditions de 1761 et 1765 portent : « Un homme ». (B.)

MERLIN.

Je ne connais pas monsieur le comte ; mais il me semble que je viens de voir arriver ici M. Trigaudin, votre ami, et le sien, et celui du baron, et celui de tout le monde ; cet homme qui noue plus d'intrigues qu'il n'en peut débrouiller, et qui fait des mariages et des divorces, qui prête et qui emprunte, qui donne et qui vole, qui fournit des maîtresses aux jeunes gens, des amants aux jeunes femmes, qui se rend redouté et nécessaire dans toutes les maisons, qui fait tout et qui est partout : il n'est pas encore pendu, profitez du temps, parlez-lui ; cet homme-là vous tirera d'affaire.

LE CHEVALIER.

Non, non, Merlin ; ces gens-là ne sont bons que pour les riches ; ce sont les parasites de la société. Ils servent ceux dont ils ont besoin, et non pas ceux qui ont besoin d'eux, et leurs vices ne sont utiles qu'à eux-mêmes.

MERLIN.

Pardonnez-moi, monsieur, pardonnez-moi ; les fripons sont assez serviables : M. Trigaudin se mêlerait peut-être de vos affaires pour avoir le plaisir de s'en mêler. Un fripon aime à la fin l'intrigue pour l'intrigue elle-même ; il est actif, vigilant ; il rend service vivement avec un très-mauvais cœur ; tandis que les honnêtes gens, avec le meilleur cœur du monde, vous plaignent avec indolence, vous laissent dans la misère, et vous ferment la porte au nez.

LE CHEVALIER.

Hélas! je ne connais guère que de ces honnêtes gens-là ; et j'ai bien peur que monsieur mon frère ne soit un très-honnête homme.

MERLIN.

Voilà M. Trigaudin, qui n'a pas tant de probité peut-être, mais qui pourra vous être utile.

SCÈNE II.

LE CHEVALIER, TRIGAUDIN, MERLIN.

TRIGAUDIN.

Bonjour, mon très-agréable chevalier ; embrassez-moi, mon très-cher. Eh ! par quel hasard vous rencontré-je ici ?

LE CHEVALIER.

Par un hasard très-naturel et très-malheureux ; parce que je suis dans la misère ; parce que mon frère, qui nage dans l'opulence, doit passer ici ; parce que je l'attends, parce que j'enrage, parce que je suis au désespoir.

TRIGAUDIN.

Voilà de très-mauvaises raisons ; allez, allez, consolez-vous ; Dieu a soin des cadets : il faudra bien que votre frère jette sur vous quelques regards de compassion. C'est moi qui le marie, et je veux qu'il y ait un pot-de-vin pour vous dans ce marché. Quand quelqu'un épouse la fille du baron de la Canardière, il faut que tout le monde y gagne.

LE CHEVALIER.

Eh ! traître, que ne me la faisais-tu épouser ? J'y aurais gagné bien davantage.

TRIGAUDIN.

D'accord ; hélas ! je crois que Mlle de la Canardière vous aurait épousé tout aussi volontiers que votre frère. Elle ne demande qu'un mari ; elle ne sait pas seulement si elle est riche. C'est une fille élevée dans toute l'ignorance et dans toute la grossière rusticité de son père. Ils sont nés avec un peu de biens ; un frère de la baronne, intéressé dans les affaires, un imbécile qui ne savait ni penser ni parler, mais qui savait calculer, a gagné à Paris cinq cent mille francs de biens dont il n'a jamais joui ; il est mort précisément comme il allait devenir insolent. La baronne est morte de l'ennui qu'elle avait de vivre avec le baron ; et la fille, à qui tout ce bien-là appartient, ne peut être mariée par son vilain père qu'à un homme excessivement riche : jugez s'il vous l'aurait donnée, à vous qui venez de manger votre légitime.

LE CHEVALIER.

Enfin, tu as procuré ce parti-là à mon frère ; c'est fort bien fait : mais que t'en revient-il ?

TRIGAUDIN.

Ah ! il me traite indignement ; il s'imagine que son mérite seul a fait ce mariage ; et, son avarice venant à l'appui de sa vanité, il me paye fort mal pour l'avoir trop bien servi. J'en demande pardon à monsieur son frère ; mais monsieur le comte est presque aussi avare que fat ; vous n'êtes ni l'un ni l'autre, et si vous aviez son bien, vous feriez...

LE CHEVALIER.

Oh ! oui, je ferais de très-belles choses ; mais n'ayant rien, je ne puis rien faire que de me désespérer, et te prier de... Ah !

j'entends un bruit extravagant dans cette hôtellerie ; je vois arriver des chevaux, des chaises ; c'est mon frère, sans doute. Quel brillant équipage ! et quelle différence la fortune met entre les hommes ! Ses valets vont bien me mépriser.

TRIGAUDIN.

C'est selon que monsieur le comte vous traitera : les valets ne sont pas d'une autre espèce que les courtisans ; ils sont les singes de leurs maîtres.

SCÈNE III.

LE COMTE DE FATENVILLE, PLUSIEURS VALETS, LE CHEVALIER, TRIGAUDIN, MERLIN.

LE COMTE.

Ah ! quel supplice que d'être six heures dans une chaise de poste ! on arrive tout dérangé, tout dépoudré.

LE CHEVALIER.

Mon frère, je suis ravi de vous...

TRIGAUDIN.

Monsieur, vous allez trouver dans ce pays-ci...

LE COMTE.

Holà ! hé ! qu'on m'arrange un peu ; foi de seigneur, je ne pourrai jamais me montrer dans l'état où je suis.

LE CHEVALIER.

Mon frère, je vous trouve très-bien, et je me flatte...

LE COMTE, à ses gens.

Allons donc un peu ! un miroir, de la poudre d'œillet, un pouf, un pouf... Hé ! bonjour, monsieur Trigaudin, bonjour. Mlle de la Canardière me trouvera horriblement mal en ordre. (A l'un de ses gens.) Mons du Toupet, je vous ai déjà dit mille fois que mes perruques ne fuient point assez en arrière ; vous avez la fureur d'enfoncer mon visage dans une épaisseur de cheveux qui me rend ridicule, sur mon honneur. Monsieur Trigaudin, à propos... (Au chevalier.) Ah ! vous voilà, Chonchon.

LE CHEVALIER.

Oui, et j'attendais le moment...

LE COMTE.

Monsieur Trigaudin, comment trouvez-vous mon habit de noces ? L'étoffe m'a coûté cent écus l'aune.

TRIGAUDIN.

M[lle] de la Canardière en sera éblouie.

LE CHEVALIER.

La peste soit du fat ! il ne daigne pas seulement me regarder !

MERLIN.

Eh ! pourquoi vous adressez-vous à lui, à sa personne ? Que ne parlez-vous à sa perruque, à sa broderie, à son équipage ? Flattez sa vanité au lieu de vouloir toucher son cœur.

LE CHEVALIER.

Non, j'aimerais mieux crever que de faire la cour à ses impertinences.

LE COMTE.

Page, levez un peu le miroir, haut, plus haut ; vous êtes fort maladroit, page, foi de seigneur.

LE CHEVALIER.

Mais, mon frère, voudrez-vous bien enfin...

LE COMTE.

Charmé de te voir, mon cher Chonchon, sur mon honneur ; tu reviens donc de la campagne, un peu grêlé à ce que je vois. (Il rit.) Eh ! eh ! eh ! eh ! eh bien ! qu'est devenu ton cousin, qui partit avec toi il y a trois ans ?

LE CHEVALIER.

Je vous ai mandé, il y a un an, qu'il était mort. C'était un très-honnête homme : et si la fortune...

LE COMTE, toujours à sa toilette.

Ah ! oui, oui, je l'avais oublié ; je m'en souviens, il est mort ; il a bien fait ; cela n'était pas riche. Vous venez peut-être à la noce, monsieur Chonchon ; cela n'est pas maladroit. (A Trigaudin.) Écoutez, monsieur Trigaudin, je prétends aller le plus tard que je pourrai chez M[lle] de la Canardière ; j'ai quelques affaires dans le voisinage, la petite marquise n'est qu'à deux cents pas d'ici. Eh ! eh ! eh ! je veux un peu aller la voir avant de tâter du sérieux embarras d'une noce... Mons Trigaudin, qu'on mette un peu mes relais à ma chaise.

SCÈNE IV.

LE COMTE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Pourrai-je, pendant ce temps-là, avoir l'honneur de vous dire un petit mot ?

LE COMTE.

Que cela soit court, au moins : un jour de mariage on a la tête remplie de tant de choses qu'on n'a guère le temps d'écouter.

LE CHEVALIER.

Mon frère, j'ai d'abord à vous dire...

LE COMTE.

Réellement, Chonchon, croyez-vous que cet habit me siée bien?

LE CHEVALIER.

J'ai donc à vous dire, mon frère, que je n'ai presque rien eu en partage, que je suis prêt à vous abandonner tout ce qui peut me revenir de mon bien, si vous avez la générosité de me donner dix mille francs une fois payés. Vous y gagneriez encore, et vous me tireriez d'un bien cruel embarras; je vous aurais la plus sensible obligation.

LE COMTE, appelant ses gens.

Holà ! hé ! ma chaise est-elle prête ! Chonchon, vous voyez bien que je n'ai pas le temps de parler d'affaires. Julie aura dîné; il faut que j'arrive.

LE CHEVALIER.

Quoi ! vous n'opposez à des prières dont je rougis que cette indifférence insultante dont vous m'accablez?

LE COMTE.

Mais, Chonchon, mais, en vérité, vous n'y pensez pas. Vous ne savez pas combien un seigneur a de peine à vivre à Paris, combien coûte un berlingot : cela est incroyable : foi de seigneur, on ne peut pas voir le bout de l'année.

LE CHEVALIER.

Vous m'abandonnez donc?

LE COMTE.

Vous avez voulu vivre comme moi ; cela ne vous allait pas, il est bon que vous pâtissiez un peu.

LE CHEVALIER.

Vous me mettez au désespoir ; et vous vous repentirez d'avoir si peu écouté la nature.

LE COMTE.

Mais la nature, la nature, c'est un beau mot inventé par les pauvres cadets ruinés pour émouvoir la pitié des aînés qui sont sages. La nature vous avait donné une honnête légitime ; et elle ne m'ordonne pas d'être un sot, parce que vous avez été un dissipateur.

LE CHEVALIER.

Vous me poussez à bout. Eh bien ! puisque la nature se tait dans vous, elle se taira dans moi, et j'aurai du moins le plaisir de

vous dire que vous êtes le plus grand fat de la terre, le plus indigne de votre fortune, le cœur le plus dur, le plus...

LE COMTE.

Moi, fat !... que cela est vilain de dire des injures ! cela sent son homme de garnison. Mon Dieu, vous êtes loin d'avoir les airs de la cour !

LE CHEVALIER.

Le sang-froid de ce barbare-là me désespère. Poltron, rien ne t'émeut...

LE COMTE.

Tu t'imagines donc que tu es brave parce que tu es en colère ?

LE CHEVALIER.

Je n'y peux plus tenir ; et si tu avais du cœur...

LE COMTE, ricanant.

Oh ! oh ! foi de seigneur, cela est plaisant ; tu crois que moi, qui ai soixante mille livres de rente et qui dois épouser Mlle de la Canardière avec cinq cent mille francs de biens, je serai assez fou pour me battre contre toi qui n'as rien à risquer ! Je vois ton petit dessein ; tu voudrais par quelque bon coup d'épée arriver à la succession de ton frère aîné ; il n'en sera rien, mon cher Chonchon, et je vais monter dans ma chaise avec le calme d'un courtisan et la constance d'un philosophe. Holà ! mes gens ! Adieu, Chonchon. (A Trigaudin, qui rentre.) A ce soir, mons Trigaudin, à ce soir. Holà ! page, un miroir.

SCÈNE V.

LE CHEVALIER, TRIGAUDIN, MERLIN.

MERLIN.

Eh bien ! monsieur, avez-vous gagné quelque chose sur l'âme dure de ce courtisan poli ?

LE CHEVALIER.

Oui, j'ai gagné le droit et la liberté de le haïr du meilleur de mon cœur.

MERLIN.

C'est quelque chose, mais cela ne donne pas de quoi vivre.

TRIGAUDIN.

Si fait, si fait, cela peut servir.

LE CHEVALIER.

Et à quoi, s'il vous plaît, qu'à me rendre encore plus malheureux?

TRIGAUDIN.

Oh! cela peut servir à vous ôter le scrupule que vous auriez à lui faire du mal, et c'est déjà un très-grand bien. N'est-il pas vrai que si vous lui aviez obligation, et que si vous l'aimiez tendrement, vous ne pourriez jamais vous résoudre à épouser Mlle de la Canardière au lieu de lui? Mais à présent que vous voilà débarrassé du poids de la reconnaissance et des liens de l'amitié, vous êtes libre; je veux vous aider à vous venger en vous rendant heureux.

LE CHEVALIER.

Comment me mettre à la place du comte de Fatenville? Comment puis-je être aussi fat que lui? Comment puis-je épouser sa maîtresse au lieu de lui? Parle, réponds.

TRIGAUDIN.

Tout cela est très-aisé. Monsieur le baron n'a jamais vu monsieur votre frère aîné; et je puis vous annoncer sous son nom, puisque en effet votre nom est le sien; vous ne mentirez pas; et il est bien doux de pouvoir tromper quelqu'un sans être réduit au chagrin de mentir: il faut que l'honneur conduise toutes nos actions.

MERLIN.

Sans doute; c'est ce qui m'a réduit en l'état où je suis.

TRIGAUDIN.

Votre frère ne me donnait que dix mille francs pour lui procurer ce mariage. Je vous aime au moins une fois plus que lui: faites-moi un billet de vingt mille francs, et je vous fais épouser la fille du baron. Ce que je demande, au reste, n'est que pour l'honneur. Il est de la dignité d'un homme de votre maison d'être libéral quand il peut l'être. L'honneur me poignarde, voyez-vous.

MERLIN.

Oh! oui, c'est votre plus cruel ennemi.

TRIGAUDIN.

Votre frère aîné est un fat.

LE CHEVALIER.

D'accord.

TRIGAUDIN.

Un suffisant pétri de cette vanité qui n'est que le partage des sots.

LE CHEVALIER.

J'en conviens.

TRIGAUDIN.

Un original à berner sur le théâtre.

LE CHEVALIER.

Il est vrai.

TRIGAUDIN.

Un mauvais cœur dans un corps ridicule.

LE CHEVALIER.

C'est ce que je pense.

TRIGAUDIN.

Un petit-maître suranné, qui n'a pas même le jargon de l'esprit : enflé de fadaises et de vent, et dont Merlin ne voudrait pas pour valet, s'il pouvait en avoir un.

MERLIN.

Assurément, j'aimerais bien mieux son frère le chevalier.

LE CHEVALIER.

Hem !

TRIGAUDIN.

Un homme enfin dont vous ne tirerez jamais rien ; qui dépenserait cinquante mille francs en chiens et en chevaux, et qui laisserait périr son frère de misère.

LE CHEVALIER.

Cela n'est que trop vrai.

TRIGAUDIN.

Et vous vous feriez scrupule de supplanter un pareil homme ! et vous ne goûteriez pas une joie parfaite en lui enlevant légitimement les cinq cent mille francs qu'il croit déjà tenir, et qu'il mérite si peu ! et vous ne ririez pas de tout votre cœur en tenant ce soir entre vos bras la fille du baron ! et vous hésiteriez à me faire (pour l'honneur) un petit billet de vingt mille francs par corps à prendre sur les plus clairs deniers de Mlle de la Canardière ! Allez, vous êtes indigne d'être riche, si vous manquez l'occasion de le devenir.

LE CHEVALIER, portant la main sur sa poitrine.

Vous avez raison ; mais je sens là quelque chose qui me répugne. L'étrange chose que le cœur humain ! je n'avais point de scrupule de me battre tout à l'heure contre mon frère, et j'en ai de le tromper.

TRIGAUDIN.

C'est que vous étiez en colère quand vous vouliez vous battre, et que vous êtes plus brave qu'habile.

MERLIN.

Allez, allez, monsieur; laissez-vous conduire par M. Trigaudin ; il en sait plus que vous ; mettez votre conscience entre ses mains : j'en réponds sur la mienne, et j'y suis intéressé ; j'ai besoin que vous soyez riche.

LE CHEVALIER.

Eh ! mais, cependant...

TRIGAUDIN.

Allons, allons, êtes-vous fou ?

MERLIN.

Allons, mon cher maître, prenez courage ; il n'y a pas grand mal dans le fond.

TRIGAUDIN.

Cinq cent mille francs, et une fille jeune et fraîche, enlevée à monsieur le comte et mise en votre possession.

LE CHEVALIER.

Voyons donc ce qu'il faut faire pour le bien de la chose.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

TRIGAUDIN, JÉROME.

TRIGAUDIN.

Ce vieux fou de baron s'enferme dans son château, et fait la garde comme si tout l'univers voulait lui enlever Mlle de la Canardière, et comme si les ennemis étaient aux portes. (Il heurte à la porte du château.) Holà ! quelqu'un, holà !

JÉRÔME, sans ouvrir la porte.

Qui va là ?

TRIGAUDIN.

Vive le roi et monsieur le baron ! On vient pour épouser Mlle Gotton.

JÉRÔME.

Je vais dire ça à monseigneur.

TRIGAUDIN.

Est-il possible qu'il y ait encore en France un rustre comme le baron de cette gentilhommière ? Voilà un beau contraste que monsieur le comte et lui !

SCÈNE II.

LE BARON DE LA CANARDIÈRE, en buffle, à la tête de ses gens ; TRIGAUDIN.

LE BARON.

Ah ! c'est vous, mon brave monsieur Trigaudin ; pardon, il faut être un peu sur ses gardes quand on a une jeune fille dans

son château : il y a tant de gens dans le monde qui enlèvent les filles! on ne voit que cela dans les romans.

TRIGAUDIN.

Cela est vrai; je viens aussi pour vous enlever Mlle Gotton, et je vous amène un gendre.

LE BARON.

Quand est-ce donc que j'aurai le plaisir de voir dans mon château de la Canardière M. le comte de Fatenville?

TRIGAUDIN.

Dans un moment il va rendre ses respects à son très-honoré beau-père.

LE BARON.

Ventre de boulets! il sera très-bien reçu; et je lui réponds de Gotton. Mon gendre est un homme de bonne mine, sans doute?

TRIGAUDIN.

Assurément, et d'une figure très-agréable. Pensez-vous que j'irai donner à Mlle Gotton un petit mari haut comme ma jambe, et tel qu'on en voit plus d'un à la cour et à la ville?

LE BARON.

Amène-t-il un grand équipage? aurons-nous bien de l'embarras?

TRIGAUDIN.

Au contraire, monsieur le comte hait l'éclat et le faste: il a voulu venir avec moi incognito; ne croyez pas qu'il soit venu dans son équipage ni en chaise de poste.

LE BARON.

Tant mieux! tous ces vains équipages ruinent et sentent la mollesse: nos pères allaient à cheval, et jamais les seigneurs de la Canardière n'ont eu de carrosse.

TRIGAUDIN.

Ni votre gendre non plus. Ne vous attendez pas à lui voir de ces parures frivoles, de ces étoffes superbes, de ces bijoux à la mode...

LE BARON.

Un buffle, corbleu; un buffle; voilà ce qu'il faut en temps de guerre; mon gendre me charme par le récit que vous m'en faites.

TRIGAUDIN.

Oui, un buffle; il en trouvera ici; il sera encore plus content de vous que vous de lui. Le voici qui s'avance.

SCÈNE III.

LE CHEVALIER, LE BARON, TRIGAUDIN, MADAME MICHELLE.

TRIGAUDIN.

Approchez, monsieur le comte, et saluez monsieur le baron, votre beau-père.

LE BARON.

Par Henri IV ! voilà un gentilhomme tout à fait de mise. Tête-bleue ! monsieur le comte, Gotton sera heureuse ! Touchez là ; je suis votre beau-père et votre ami. Corbleu ! vous avez la physionomie d'un honnête homme.

LE CHEVALIER.

En vérité, monsieur, vous me faites rougir, et je suis confus de paraître ainsi devant vous ; mais M. Trigaudin, qui sait l'état de mes affaires, vous aura dit sans doute...

TRIGAUDIN.

Oui, j'ai dit ce qu'il fallait ; vous avez un digne beau-père et une digne femme. (A Mme Michelle.) Réjouissez-vous, madame Michelle, voici un mari pour votre jeune maîtresse.

MADAME MICHELLE.

Est-il possible ?

TRIGAUDIN.

Rien n'est plus certain.

LE BARON, à Mme Michelle.

Allons, faites descendre Gotton ; faites venir les violons ; donnez la clef de la cave, et que tout le monde soit ivre aujourd'hui dans mon château.

(Le baron, le chevalier et Trigaudin entrent au château.)

SCÈNE IV.

MADAME MICHELLE.

Ah ! le bel ordre ! ah ! la bonne nouvelle ! mademoiselle Gotton, venez tôt, venez tôt. Cette chère Gotton, qu'elle va être contente ! un mari ! qu'elle sera heureuse ! elle le mérite bien ;

car je l'ai élevée comme une princesse. Elle va briller dans le monde, elle enchantera ; ça me fera honneur ; on dira : On voit bien que Mme Michelle y a donné tous ses soins ; car Mlle Gotton est d'une douceur, d'une politesse !... (Elle appelle à haute voix Mlle Gotton.) Mademoiselle Gotton ! mademoiselle Gotton !

SCÈNE V.

GOTTON, MADAME MICHELLE.

GOTTON.

Eh bien ! qu'est-ce ? brailleras-tu toujours après moi, éternelle duègne ? et faut-il que je sois pendue à ta ceinture ? Je suis lasse d'être traitée en petite fille, et je sauterai les murs au premier jour.

MADAME MICHELLE.

Eh ! la, la, apaisez-vous : je n'ai pas de si méchantes nouvelles à vous apprendre, et on ne voulait pas vous traiter en petite fille ; on voulait vous parler d'un mari ; mais puisque vous êtes toujours bourrue...

GOTTON.

Aga, avec votre mari ; ces contes bleus-là me fatiguent les oreilles, entendez-vous, madame Michelle ? Je crois aux maris comme aux sorciers ; j'en entends toujours parler, et je n'en vois jamais. Il y a deux ans qu'on se moque de moi, mais je sais bien ce que je ferai : je me marierai bien sans vous, tous tant que vous êtes ; on n'est pas une sotte, quoiqu'on soit élevée loin de Paris, et Gotton ne sera pas toujours en prison ; c'est moi qui vous le dis, madame Michelle.

MADAME MICHELLE.

Tudieu ! comme vous y allez ! Eh bien ! puisque je suis si mal reçue, adieu donc ; vous apprendra qui voudra les nouvelles de la maison. (Elle pleure.) Cela est bien dénaturé de traiter ainsi madame Michelle, qui vous a élevée.

GOTTON.

Va, va, ne pleure point ; je te demande pardon. Qu'est-ce que tu me disais d'un mari ?

MADAME MICHELLE.

Rien, rien ; je suis une duègne, je suis une importune : vous ne saurez rien.

GOTTON.

Oh ! ma pauvre petite Michelle, je m'en vais pleurer à mon tour.

MADAME MICHELLE.

Allez, ne pleurez pas ; M. le comte de Fatenville est arrivé, et vous allez être madame la comtesse.

GOTTON, vivement.

Dis-tu vrai ? est-il possible ? ne me trompes-tu point ? Ma bonne Michelle, il y a ici un mari pour moi ! un mari ! un mari ! Qu'on me le montre ! où est-il ? que je le voie ; que je voie monsieur le comte. Me voilà mariée, me voilà comtesse, me voilà à Paris ; je ne me sens pas de joie. Viens, que je t'embrasse, que je t'étouffe de caresses.

MADAME MICHELLE.

Le bon petit naturel !

GOTTON.

Premièrement, une grande maison, un équipage magnifique, des diamants, et l'opéra tous les jours, et toute la nuit à jouer, et tous les jeunes gens amoureux de moi, et toutes les femmes jalouses. La tête me tourne, la tête me tourne de plaisir.

MADAME MICHELLE.

Contenez-vous donc un peu, s'il vous plaît : tenez, voilà votre mari qui vient ; voyez s'il n'est pas bien fait.

GOTTON.

Oh ! je l'aime déjà de tout mon cœur : ne dois-je pas courir l'embrasser, madame Michelle ?

MADAME MICHELLE.

Non vraiment, gardez-vous-en bien : il faut, au contraire, être sur la réserve.

GOTTON.

Mais puisqu'il est mon mari, et que je le trouve joli...

MADAME MICHELLE.

Il vous mépriserait si vous lui montriez trop d'affection.

GOTTON.

Ah ! je vais donc bien me retenir.

SCÈNE VI.

LE CHEVALIER, GOTTON, MADAME MICHELLE.

GOTTON, au chevalier.

Je suis votre très-humble servante ; je suis enchantée de vous

voir; comment vous portez-vous? vous venez pour m'épouser, vous me comblez de joie. (A Mme Michelle.) N'en ai-je pas trop dit, madame Michelle?

LE CHEVALIER.

Mademoiselle, je faisais mon plus cher désir de l'accueil gracieux dont vous m'honorez; mais je n'osais en faire mon espérance. Préféré par monsieur votre père, je ne me tiens point heureux si je ne le suis par vous; c'est de vous seule que je voulais vous obtenir; vos premiers regards font de moi un amant, et c'est un titre que je veux conserver toute ma vie.

GOTTON.

Oh! comme il parle! comme il parle! et que ce langage est différent de celui de nos gentilshommes de campagne! Ah! les sots dadais, en comparaison des seigneurs de la cour! Mon amant, irons-nous bientôt à la cour?

LE CHEVALIER.

Dès que vous le souhaiterez, mademoiselle.

GOTTON.

N'y a-t-il pas une reine, là?

LE CHEVALIER.

Oui.

GOTTON.

Et qui me recevra parfaitement bien?

LE CHEVALIER.

Avec beaucoup de bonté, assurément.

GOTTON.

Cela fera crever toutes les femmes de dépit; j'en serai charmée.

LE CHEVALIER.

Si vous souhaitez d'aller au plus tôt briller à la cour, mademoiselle, daignez donc hâter le moment de mon bonheur. Monsieur votre père veut retarder notre mariage de quelques jours; je vous assure que ce retardement me mettrait au désespoir. Je sais que vous avez des amants jaloux de mon bonheur, qui songent à vous enlever, et qui voudraient vous renfermer à la campagne pendant toute votre vie.

GOTTON.

Ah! les coquins! pour m'enlever, passe; mais m'enfermer!

LE CHEVALIER.

Le plus sûr moyen de leur dérober la possession de vos charmes, c'est de vous donner à moi par un prompt hymen qui vous mette en liberté, et moi au comble du bonheur: il faudrait m'épouser plus tôt que plus tard.

GOTTON.

Vous épouser! qu'à cela ne tienne, dans le moment, dans l'instant, je ne demande pas mieux, je vous jure; et je voudrais que cela fût déjà fait.

LE CHEVALIER.

Vous ne vous sentez donc pas de répugnance pour un époux qui vous adore?

GOTTON.

Au contraire, je vous aime de tout mon cœur; Mme Michelle prétend que je ne devrais rien vous en dire; mais c'est une radoteuse, et je ne vois pas, moi, quel grand mal il y a de vous dire que je vous aime, puisque vous êtes mon mari, et que vous m'aimez.

LE CHEVALIER, à part.

Elle me charme par sa naïveté.

SCÈNE VII.

LE BARON, LE CHEVALIER, GOTTON, TRIGAUDIN, MADAME MICHELLE, MERLIN, JÉROME, MARTIN.

GOTTON.

Papa, quand est-ce donc qu'on me marie?

LE CHEVALIER, au baron.

Mademoiselle votre fille, monsieur, daigne agréer les sentiments de mon cœur avec une bonté que vous autorisez. Mais le temps est précieux, vous n'ignorez pas que des rivaux, jaloux de mon bonheur, peuvent tenter les moyens de me supplanter, et de posséder mademoiselle votre fille malgré vous, et même malgré elle.

GOTTON.

Hem! qu'est-ce que vous dites là?

LE CHEVALIER, au baron.

Je vous le répète, monsieur, il y a des gens en campagne pour enlever ce trésor; et si vous n'y prenez garde, Mlle Gotton est perdue aujourd'hui pour vous et pour son mari.

LE BARON.

Par la corbleu! nous y donnerons bon ordre; qu'ils s'y jouent, les scélérats! je vais commencer par enfermer Gotton dans le grenier.

MADAME MICHELLE.

Allons, mademoiselle, allons.

GOTTON.

Miséricorde ! j'aime cent fois mieux qu'on m'enlève. Papa, si on m'enferme davantage, je me casserai la tête contre les murs.

LE BARON.

Tais-toi, ou tu ne seras mariée de dix ans.

GOTTON.

Ah ! je suis muette.

LE CHEVALIER.

N'y aurait-il point, monsieur, un milieu à prendre dans cette affaire ?

LE BARON.

Oui, c'est de fendre la cervelle au premier qui viendra frapper à la porte du château.

TRIGAUDIN.

Ce parti-là est très-raisonnable, et l'on ne peut rien de plus juste ; mais si vous commenciez par prendre la précaution de marier les deux futurs, cela préviendrait merveilleusement tous les méchants desseins. Les ravisseurs auront beau venir après cela, Mlle Gotton leur dira : Messieurs, vous êtes venus trop tard, la place est prise, je suis mariée. Qu'auront-ils à répondre ? rien : il faudra bien qu'ils s'en retournent très-honteux.

GOTTON.

Oui, mais s'ils me disent : Ça n'y fait rien : quand vous seriez mariée cent fois davantage nous voulons vous épouser encore. Vous êtes belle, nous vous aimons, et il faut que nous vous enlevions ; qu'est-ce que je leur dirai, moi ?

LE BARON.

Je te tordrai le cou de mes propres mains plutôt que de souffrir qu'on attente à ton honneur ; car, vois-tu, je t'aime assez pour cela.

TRIGAUDIN.

Monsieur le baron, l'avis que je vous donne est bon à suivre pour vous débarrasser de l'inquiétude perpétuelle que vous cause la garde de Mlle Gotton : je vous conseille de signer au plus vite le contrat. Je vous l'ai fait voir tantôt dressé selon vos intentions : vous n'avez plus qu'à y mettre votre nom.

LE BARON.

Très-volontiers : ce sera l'affaire de mon gendre de veiller sur sa femme.

MERLIN.

C'est bien dit, ventre-saint-gris! cinq cents arpents de terre de capitainerie sont moins difficiles à garder qu'une fille.

TRIGAUDIN.

Dépêchons-nous, monsieur le baron, le temps presse... Ne voyez-vous rien à travers ces arbres?

LE CHEVALIER.

N'entendez-vous rien?

LE BARON.

Il me semble que je vois une chaise de poste et des gens à cheval.

MERLIN.

Tout juste; nous y voici. C'est sans doute un de nos coquins.

LE CHEVALIER.

Ne craignez rien, mademoiselle.

GOTTON.

Hélas! qu'est-ce que j'ai à craindre?

LE CHEVALIER.

Vous avez un père homme de courage, et votre mari aura l'honneur de le seconder.

LE BARON.

Oui, voici une occasion où il faut avoir du cœur. Renfermons-nous dans le château; fermons toutes les portes. (A ses gens.) Colin, Martin, Jérôme, tirez vos arquebuses par les meurtrières sur les gens qui voudront entrer malgré vous.

JÉRÔME.

Oui, monseigneur.

LE CHEVALIER.

On ne peut pas mieux se préparer. En vérité, monsieur le baron, c'est dommage que vous n'ayez pas été gouverneur de Philipsbourg[1].

LE BARON.

Je ne l'aurais pas rendu en deux jours.

TRIGAUDIN.

Rentrez, monsieur le baron, rentrez; voici les ennemis qui approchent.

1. La ville de Philipsbourg avait été prise aux Impériaux par les Français le 18 juillet 1734, après six semaines de siége. La censure autrichienne supprima donc, dans les éditions de 1761 et 1765, ce qui rappelait cet échec, et l'on y lit : « C'est dommage que vous ne commandiez pas dans quelque place frontière. » (B.)

LE CHEVALIER, à Trigaudin.

Tout ceci commence un peu à m'inquiéter. Voici mon frère qui vient épouser Gotton et m'arracher ma fortune.

TRIGAUDIN.

Rentrez donc, et gardez-vous de vous montrer.

(Le baron, Gotton, Trigaudin et le chevalier rentrent dans le château.)

JÉRÔME.

Bon courage, camarades; mettons nos armes en état. Qu'ils y viennent : par la morgué, tatigué, jarnigué! je vous les...

MARTIN.

Les voilà! les voilà!

(Martin, Jérôme et quelques paysans s'enfuient précipitamment dans le château, et s'y renferment.)

SCÈNE VIII.

LE COMTE, arrivant avec ses gens; LE BARON, à une croisée au-dessus de la porte d'entrée; LES PRÉCÉDENTS, dans l'intérieur du château.

LE COMTE.

Hé! mes amis! n'est-ce pas ici?... Qu'est-ce que cela signifie? Voilà une assez plaisante réception! sur mon honneur! on nous ferme la porte au nez. Holà! hé! qu'on heurte un peu, qu'on sonne un peu; qu'on sache un peu ce que cela veut dire. Mais, mais, voilà qui est bien singulier, bien étonnant. Je m'attendais que l'on enverrait au-devant de moi, que l'on ferait mettre les habitants sous les armes, que les magistrats du canton viendraient me haranguer; et au lieu des honneurs qu'on me doit... Ah! j'aperçois quelqu'un. Est-ce que ce n'est pas ici la maison du sieur baron de la Canardière?

LE BARON, à sa fenêtre.

Oui, c'est ici mon château, et c'est moi qui suis monsieur le baron. Que lui voulez-vous, monsieur l'aventurier?

LE COMTE.

Vous devriez un peu vous douter qui je suis. Je m'attendais à être reçu d'autre sorte. Écoutez, bonhomme, je viens ici avec une lettre de M. Trigaudin, pour épouser Mlle de la Canardière; mais tant que vous me tiendrez ainsi à la porte, il n'y a pas d'apparence que nous puissions conclure cette affaire.

LE BARON.

Ah! vous veniez pour épouser ma fille : fort bien. Et comment vous nommez-vous, s'il vous plaît?

LE COMTE.

Vous faites le mauvais plaisant, baron.

LE BARON.

Non, non, je voudrais savoir comment vous vous nommez.

LE COMTE.

Eh! mais il y a quelque apparence que je me nomme le comte de Fatenville : nous sommes un peu plus connu à la cour qu'ici.

GOTTON, au baron qui est toujours à sa fenêtre.

Papa, voilà un impudent maroufle qui prend le nom de mon mari.

LE BARON, au comte.

Écoute : vois-tu les arbres qui ornent le dehors de mon château : si tu ne te retires, voilà où je te ferai pendre.

LE COMTE.

Foi de seigneur, c'est pousser un peu loin la raillerie. Allons, allons, ouvrez, et ne faites plus le mauvais plaisant.

(Il heurte fortement à la porte.)

LE BARON.

Il fait violence; tirez, Jérôme.

(Un coup d'arquebuse part de l'une des meurtrières du château, et tous les gens du comte se sauvent dans le bois voisin.)

LE PAGE.

Jarni! on n'a jamais reçu de cette façon des gens de qualité. Sauvons-nous.

LE COMTE.

Mais ceci devient sérieux, ceci est une véritable guerre, ceci est abominable; assurément, on en parlera à la cour.

LE BARON, à ses gens.

Enfants, voici le moment de signaler votre intrépidité. Il est seul; saisissez-moi ce bohème-là, et liez-le-moi comme un sac[1]? (Au comte, à haute voix.) Attendez, attendez, monsieur, on va vous parler.

LE COMTE.

A la bonne heure, il faut éclaircir cette affaire; voilà des procédés fort particuliers, fort singuliers. Holà! mes gens! où sont donc mes gens? que sont devenus mes gens?

(Les portes du château s'ouvrent, le baron et tous ses gens sortent à la fois, et investissent le comte.)

1. La fin de ce couplet et les quatre qui suivent ne sont pas dans *le Comte de Boursoufle*. (B.)

JÉRÔME, au comte.

Demeure là.

LE COMTE.

Qu'est-ce à dire?

MARTIN, de l'autre côté.

Demeure ici.

LE COMTE.

Mais, mais, qu'est-ce que c'est que ça? qu'est-ce que c'est que ça? où est donc le respect? (Les gens du baron saisissent l'épée du comte, et le garrottent.) Comment! comment! vous me désarmez!... Ahi! ahi! vous me serrez trop fort. Attendez donc; vous allez gâter toute ma broderie. (Au baron.) Baron, vous me paraissez un fou un peu violent : n'avez-vous jamais de bons intervalles?

LE BARON.

Je n'ai jamais vu un drôle si impudent.

LE COMTE.

Pour peu qu'il vous reste un grain de raison, ne sauriez-vous me dire comment la tête vous a tourné, pourquoi vous traitez ainsi le comte votre gendre?

GOTTON, sortant du château, et s'approchant du comte.

Que je voie donc comment sont faits ceux qui veulent m'enlever. Ah! fi! pouah! il m'empuantit d'odeurs; j'en aurai mal à la tête pendant quinze jours. Ah! le vilain homme!

LE COMTE.

Beau-père, au goût que cette personne-là me témoigne, il y a apparence que c'est ma femme... Mais, baron, me tiendrez-vous longtemps dans cette posture, et ne pourrai-je m'expliquer? N'attendez-vous pas le comte de Fatenville avec une lettre de votre ami Trigaudin?

LE BARON.

Oui, coquin, oui.

LE COMTE.

Ne m'injuriez donc pas, s'il vous plaît; je vous ai déjà dit que j'ai l'honneur d'être M. le comte de Fatenville; et j'ai la lettre du sieur Trigaudin dans ma poche; fouillez plutôt.

LE BARON.

Je reconnais mes fripons; ils ne sont jamais sans lettres en poche. Prenons toujours la lettre; il sera puni comme ravisseur et comme faussaire.

LE COMTE.

Ce baron est une espèce de beau-père bien étrange.

LE BARON.

Mon ami, je suis bien aise de t'apprendre que tes visées étaient mal prises, et que monsieur le comte et Trigaudin sont ici.

LE COMTE.

Le comte est ici, beau-père! Vous me dites là des choses incroyables, sur mon honneur.

LE BARON, à haute voix, en se tournant vers le château.

Monsieur le comte, monsieur Trigaudin, venez montrer à ce coquin qui vous êtes. (A ses gens, restés dans le château.) Holà! hé! qu'on avertisse monsieur le comte que je veux avoir l'honneur de lui parler... Personne ne répond : il faut donc que j'aille les chercher moi-même. (A Martin et à Jérôme, qui gardent le comte.) Et vous, en attendant, conduisez ce bohème-là en prison.

SCÈNE IX.

LE COMTE DE FATENVILLE, garrotté; GOTTON, LES DEUX GARDES.

LE COMTE.

J'ai beau me servir de tout mon esprit, et assurément j'en ai beaucoup, je ne comprends rien à cette aventure. (A Gotton.) Ma belle demoiselle, est-ce ainsi que vous recevez les gens qui viennent pour vous épouser?

GOTTON, à part.

Plus je regarde ce drôle-là, et plus il me paraît assez revenant. (Au comte.) Mais de quoi t'avisais-tu aussi de prendre si mal ton temps pour m'enlever? Je te pardonne de tout mon cœur : puisque tu voulais m'avoir, c'est que tu me trouvais belle; va, je te promets de pleurer quand on te pendra.

LE COMTE, à part.

La fille n'a pas plus de raison que le père.

GOTTON.

Je te fais perdre la raison? Pauvre garçon! (A part.) Ah! que je ferai de passions! qu'on m'aimera.

LE COMTE, à part.

Les jolies dispositions! le beau petit naturel de femme!

SCÈNE X.

LE BARON, sortant du château ; LE COMTE, GOTTON, LES DEUX GARDES.

LE BARON, à Gotton.

Merci de mon honneur : que faites-vous encore là, Gotton ? Dénichez, ou vous ne serez point mariée.

GOTTON.

Oh ! je m'enfuis.

(Elle rentre au château.)

LE COMTE.

Eh bien ! monsieur le baron, puis-je avoir l'honneur de parler à votre gendre, et voir un peu qui de nous deux est le comte de Fatenville ? Je suis ici fort mal à mon aise.

LE BARON.

Va, va, pendard, il ne veut point te parler, si ce n'est en présence de la justice : elle va venir, nous verrons beau jeu. (Aux deux gardes.) Çà, qu'on me mène ce drôle-là dans l'écurie, et qu'on l'attache à la mangeoire, en attendant que son procès soit fait et parfait.

LE COMTE.

Mais qu'il me soit permis de vous dire...

LE BARON.

Tu t'expliqueras quand tu seras en lieu de sûreté.

LE COMTE.

Je ne crois pas que seigneur de ma sorte ait jamais été traité ainsi. Nous verrons un peu ce que la cour en dira.

(On emmène le comte ; le baron le suit.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

GOTTON, LE CHEVALIER, TRIGAUDIN, MADAME MICHELLE.

GOTTON.

J'appliquerai un soufflet au premier qui m'appellera encore mademoiselle Gotton. Vertuchou! Je suis madame la comtesse, afin que vous le sachiez. (Au chevalier.) Ne partez-vous pas tout à l'heure pour Paris, monsieur le comte? Je m'ennuie ici épouvantablement.

MADAME MICHELLE.

J'irai aussi à Paris, monsieur le comte?

GOTTON.

Toi, non; tu m'as trop renfermée dans ma chambre toutes les fois qu'il venait ici des jeunes gens; je ne t'emmènerai point à Paris.

MADAME MICHELLE.

Et que deviendra donc madame Michelle?

GOTTON.

Pour vivre à Paris, il faut être jeune, brillante, extrêmement jolie, avoir lu des romans, et savoir le monde; c'est affaire à moi à vivre à Paris.

LE CHEVALIER.

Plût au ciel, madame, que je pusse vous y conduire tout à l'heure, et que monsieur votre père daignât me le permettre!

GOTTON.

Il faudra bien qu'il le veuille; et, veuille ou non, je ne veux pas rester ici plus d'un jour.

TRIGAUDIN.

Quoi! vous voudriez quitter sitôt un si bon homme de père?

GOTTON.

Oh ! bon tant qu'il vous plaira : je l'aime bien, papa ; mais je m'ennuie à crever, et je veux partir.

LE CHEVALIER.

Hélas ! je le voudrais aussi de tout mon cœur.

GOTTON.

Votre équipage arrive sans doute ce soir ; faisons remettre les chevaux dès qu'ils seront arrivés, et partons.

LE CHEVALIER, à part.

O ciel ! que je sens de toute façon le poids de ma misère ! (Haut.) Madame, l'excès de mon amour...

GOTTON.

L'excès de votre amour me fait beaucoup de plaisir ; mais je ne vois arriver ici ni cheval, ni mule, et je veux aller à Paris.

LE CHEVALIER.

Madame, mon équipage...

TRIGAUDIN.

Son équipage, madame, est en fort mauvais ordre ; ses chevaux sont estropiés, son carrosse est brisé.

GOTTON.

N'importe ! il faut que je parte.

SCÈNE II.

LE BARON, LE CHEVALIER, GOTTON, TRIGAUDIN.

LE BARON.

Vous me voyez fort embarrassé.

TRIGAUDIN.

Et nous aussi, monsieur.

LE BARON.

Ce diable d'homme, tout fripon qu'il est, a je ne sais quoi d'un honnête homme.

TRIGAUDIN.

Oui, tous les fripons ont cet air-là.

LE BARON.

Il jure toujours qu'il est le comte de Fatenville.

TRIGAUDIN.

Il faut bien lui passer de jurer un peu dans l'état où il est.

LE BARON.

Il a vingt lettres sur lui, toutes à l'adresse du comte.

TRIGAUDIN.

C'est lui qui les a écrites.

LE BARON.

En voici une qu'il prétend que vous lui avez donnée pour moi.

TRIGAUDIN.

Elle est contrefaite.

LE BARON.

Il est tout couvert d'or et de bijoux.

TRIGAUDIN.

Il les a volés.

LE BARON.

Ses domestiques sont autour du château, et protestent qu'ils vengeront leur maître.

TRIGAUDIN.

Ne voyez-vous pas qu'il est le chef d'une bande de bohémiens?

LE BARON.

Oui, vous avez raison ; je me suis d'abord aperçu que ce n'est point un homme de qualité, car il n'a rien de mon air ni de mes façons.

LE CHEVALIER.

Il est vrai.

LE BARON.

Je suis bien aise de confondre ce scélérat devant vous ; je veux vous le confronter, pour qu'il soit jugé selon les lois du royaume par monsieur le bailli, que j'attends ; et j'ai donné ordre qu'on nous amène le coupable.

LE CHEVALIER.

Vous voulez absolument que je parle à cet homme-là ?

LE BARON.

Assurément.

LE CHEVALIER.

Je ne veux point me compromettre avec un homme comme lui.

GOTTON.

Vous avez raison, monsieur le comte ; qu'avons-nous à faire avec cet homme-là ? Allons-nous-en plutôt dans ma chambre, et arrangeons tout pour notre départ.

TRIGAUDIN.

Ma foi ! je ne me soucie pas trop non plus de lui parler, et vous permettrez...

(Ils veulent tous s'en aller ; le baron les retient.)

SCÈNE III.

LE COMTE, escorté des gens du baron; LES PRÉCÉDENTS.

TRIGAUDIN.

Ah! c'est lui-même, je suis confondu.

LE CHEVALIER.

Je n'ai jamais été si embarrassé.

LE COMTE.

J'aurai furieusement besoin d'aller chez le baigneur en sortant de ce maudit château. Qu'est-ce que je vois! mon Dieu! c'est monsieur Trigaudin!

LE BARON, à Trigaudin.

D'où peut-il savoir votre nom?

TRIGAUDIN.

Ces gens-là connaissent tout le monde.

LE COMTE.

Monsieur Trigaudin, tout ceci est un peu singulier: foi de seigneur, vous êtes un fripon.

TRIGAUDIN, au baron.

Je vous avais bien dit qu'il connaît tout le monde; je me souviens en effet de l'avoir vu quelque part.

LE COMTE, apercevant le chevalier.

Ah! Chonchon, est-ce vous qui me jouez ce tour-là?

GOTTON, au chevalier.

Monsieur le comte, avec quelle insolence il vous parle!

LE CHEVALIER, au baron.

Je vous l'ai déjà dit, je ne veux pas me compromettre avec cet homme-là; il me fait rougir.

LE COMTE.

Monsieur le baron, je commence à croire que tout ceci n'est qu'un malentendu qu'il m'est aisé d'éclaircir; laissez-moi parler seulement deux minutes tête à tête à ce jeune et honnête gentilhomme.

LE BARON.

Ah! il commence enfin à avouer; la peur de la justice le presse. Rentrons. (Au chevalier.) Écoutez sa déposition; je l'abandonne à votre miséricorde.

(Les gens du baron se retirent, et le chevalier reste seul avec le comte, toujours garrotté.)

SCÈNE IV.

LE COMTE, LE CHEVALIER.

LE COMTE.

Regarde-moi un peu en face, Chonchon.

LE CHEVALIER.

Vous m'avez traité indignement, je vous ai fait du mal : il n'y a plus moyen de se regarder. Que me voulez-vous ?

LE COMTE.

Je vois où tout ceci peut aller, et le tour que tu m'as joué avec ce fripon de Trigaudin. Tu me demandais ce matin dix mille francs pour le reste de ta légitime ; je t'en donne vingt, et laisse-moi épouser Mlle de la Canardière.

LE CHEVALIER.

Vous m'avez appris à entendre mes intérêts ; il n'y a pas d'apparence que je vous cède une fille de cinq cent mille francs pour vingt mille livres ; la chose est sans remède.

LE COMTE.

L'aurais-tu déjà épousée ? Il faudrait que tu eusses l'âme bien noire.

LE CHEVALIER.

J'ai eu, il est vrai, quelque scrupule en épousant Mlle Gotton, et vous n'en avez point eu en me laissant mourir de faim. (En ricanant.) Je n'obtiens avec la fille du baron que cinq cent mille francs : tout ce que je puis faire pour votre service, c'est de partager le différend par la moitié.

LE COMTE.

C'est un accommodement.

LE CHEVALIER.

Je prendrai la dot, et je vous laisserai la fille.

LE COMTE.

Tu fais le plaisant : on voit bien que ta fortune est faite.

SCÈNE V.

LE BARON, LE BAILLI, GOTTON, LE COMTE, LE CHEVALIER, MADAME MICHELLE.

LE BAILLI, au baron.

Oui, je suis venu en toute diligence, et je ne puis trop vous remercier de l'heureuse occasion que vous me donnez de faire pendre quelqu'un : je vous devrai toute ma réputation.

LE BARON.

Corbleu! vous êtes plus heureux que vous ne pensez; cet homme a des complices, il faudra faire donner la question ordinaire et extraordinaire à sept ou huit personnes.

LE BAILLI.

Dieu soit loué! instrumentons au plus tôt. Où est l'accusé?

LE BARON, montrant le comte.

C'est ce coquin-là. Condamnez-le comme voleur de grand chemin, faussaire, et ravisseur de fille.

LE BAILLI.

Çà, dépêchons. Votre nom, votre âge, vos qualités... (Reconnaissant le comte.) Dieu paternel! c'est monsieur le comte de Fatenville, le fils de monsieur le marquis mon parrain.

LE BARON.

Qu'est-ce que j'entends?

GOTTON.

En voici bien d'une autre.

MADAME MICHELLE.

Miséricorde!

LE COMTE, au bailli.

Ce vieux fou de baron s'est mis dans la tête que je n'ai pas l'honneur d'être monsieur le comte de Fatenville.

LE BARON.

Quoi! ce serait en effet là monsieur le comte?

LE BAILLI.

Rien n'est si certain.

LE BARON.

Ah! monsieur le comte, je vous demande pardon; j'ai été trompé par ces deux coquins-ci. (Il montre le chevalier et Trigaudin, puis dit à ses gens :) Déliens vite monsieur le comte; qu'on lui rende ses armes!

(Au bailli.) Ordonnez du supplice de ceux qui m'ont abusé. Oh ! que je suis un malheureux baron !

GOTTON.

A qui suis-je donc, moi ?

LE COMTE, en liberté.

Me voici un peu plus libre. Qu'on me donne de la poudre de senteur, car je pue furieusement l'écurie. Holà ! hé ! un pouf, un pouf.

LE BARON.

Monsieur le bailli, vous n'y perdrez rien. (En montrant le chevalier.) Voilà toujours un criminel à expédier. Il a pris le nom d'un autre pour épouser ma fille.

LE BAILLI.

C'est monsieur le chevalier de Fatenville : c'est aussi le fils de mon parrain : je n'instrumenterai pas contre monsieur le chevalier.

LE COMTE.

Écoutez, vieux fou de baron, écoutez : j'ai soixante mille livres de rente ; le chevalier est mon cadet, qui n'a pas le sou, et qui voulait faire fortune en me jouant un tour ; il sera assez puni quand il me verra épouser à sa barbe mademoiselle Gotton-Jacqueline-Henriette de la Canardière, et emporter la dot.

GOTTON.

Ça ne me fait rien ; j'épouserai tous ceux que papa voudra, pourvu que j'aille à Paris, et que je sois grande dame.

LE BARON.

Hélas ! monsieur le comte, je suis le plus malheureux de tous les hommes : le contrat est signé ; M. Trigaudin a tant pressé la chose, et même Gotton a...

GOTTON.

Tout ça ne fait rien, papa : j'épouserai encore monsieur le comte ; vous n'avez qu'à dire.

LE CHEVALIER.

Mademoiselle, je vous supplie de vous souvenir de ce que...

GOTTON.

J'ai tout oublié ; vous êtes un cadet qui n'avez rien, et je serai grande dame avec monsieur le comte.

LE COMTE.

Mais quoi, beau-père, le contrat serait signé ?

LE CHEVALIER.

Oui, mon frère, et mademoiselle Gotton-Jacqueline-Henriette de la Canardière a l'honneur d'être votre belle-sœur. (Au baron.) Il est vrai, monsieur le baron, que je ne suis pas riche ; mais je vous

promets de faire une grande fortune à la guerre. (A Gotton.) Et vous, madame, je me flatte que vous me pardonnerez la petite supercherie que M. Trigaudin vous a faite, et qui me vaut l'honneur de vous posséder.

GOTTON.

Je n'entends rien à tout cela ; et pourvu que j'aille à Paris dès ce soir, je pardonne tout. Voyez de vous deux quel est celui dont je suis la femme.

LE BARON.

Monsieur le bailli, par charité, faites pendre au moins M. Trigaudin, qui est l'auteur de toute la friponnerie.

LE BAILLI.

Très-volontiers, il n'y a rien que je ne fasse pour mes amis.

LE COMTE.

On pourrait bien de tout ceci me tourner en ridicule à la cour ; mais quand on est fait comme je suis, on est au-dessus de tout, foi de seigneur !

FIN DE L'ÉCHANGE.

VARIANTES

DE LA COMÉDIE *L'ÉCHANGE.*

Page 264, ligne 31 :

Dans le village. (*Éditions de 1761 et 1765.*) (B.)

Page 268, ligne 9 :

Un vilain cœur. (*Éditions de 1761 et 1765.*) (B.)

Page 270, ligne 8. — Dans les éditions intitulées *le Comte de Boursoufle*, on lit :

Holà! quelqu'un, Messieurs, holà! (B.)

Page 272, avant-dernière ligne. — La fin de ce couplet n'est pas dans *le Comte de Boursoufle.* (B.)

Page 275, ligne 36. — Dans *le Comte de Boursoufle* on lit :

Pour votre vie. (B.)

Page 282, ligne 21. — Dans *le Comte de Boursoufle,* au lieu de ce qui suit, on lit :

Vous me paraissez bien naïve : pourrait-on savoir de vous ce que veut dire toute cette incartade ? Est-ce ainsi que vous recevez tous les gens qui viennent pour avoir l'honneur de vous donner la main ? (B.)

Page 287, ligne 21. — A partir de cet endroit, les éditions de 1761 et 1765 présentent un autre dénoûment, que voici :

LE COMTE, apercevant le chevalier.

Ah ! Chonchon, est-ce vous qui me jouez ce tour-là ?

GOTTON.

Monsieur le comte, avec quelle insolence il vous parle ?

LE COMTE.

Qui l'eût cru, Chonchon, que tu aurais jamais pu parvenir à cet excès ?

LE BARON, au comte.

Si tu perds encore le respect à monsieur le comte, je te casserai bras et jambes. Je vois bien que nous n'en tirerons rien de bon. (A ses gens.) Qu'on le remène en prison.

LE CHEVALIER.

Arrêtez.... Monsieur le baron, il est temps de vous tirer d'erreur.

TRIGAUDIN.

Qu'allez-vous dire?

LE CHEVALIER, montrant son frère.

Voilà le véritable comte de Fatenville.

LE BARON.

Ah! qu'est-ce que j'entends?

MERLIN, au chevalier.

Y pensez-vous ?

GOTTON.

En voici bien d'une autre !

MADAME MICHELLE.

Miséricorde !

LE BARON.

Quoi! ce serait en effet monsieur le comte?

LE CHEVALIER.

Rien n'est plus certain.

LE COMTE.

Il faut que le baron soit un campagnard bien grossier pour s'être mépris de la sorte, foi de seigneur !

LE BARON.

Ah! monsieur le comte, je vous demande pardon! Qu'on rende les armes à monsieur le comte. J'ai été trompé par ce scélérat de Trigaudin, qui m'a fait signer ce contrat. (Au chevalier.) Mais vous, qui êtes-vous donc, monsieur? qui êtes-vous?

LE CHEVALIER.

Un pauvre gentilhomme qui n'a rien que l'honneur ; qui ne veut point être heureux par une trahison ; qui rougit d'avoir pu vous abuser un moment ; qui vous respecte ; qui adore mademoiselle votre fille, et qui préfère la misère la plus affreuse à tous les avantages qu'il aurait pu acquérir au préjudice d'un frère qu'il aime encore, tout dénaturé qu'il soit.

LE BARON, au chevalier.

Comment ! vous êtes son frère ?

LE CHEVALIER.

Oui, monsieur. Je ne lui demande plus rien ; qu'il jouisse de tout ce qui peut me revenir de ma légitime; qu'il épouse mademoiselle votre fille, et qu'il la rende heureuse, s'il est possible ; ce sera mon unique consolation; je vous rends le contrat que vous m'avez signé.

TRIGAUDIN.

Peste soit de la probité !

MERLIN.

Voilà de belle besogne !

LE COMTE.

Que je t'embrasse, mon cher chevalier. J'admire ta générosité, et je dois y répondre. Je t'accorde les dix mille francs que tu m'as demandés ; pars, épargne-moi les remerciements.

GOTTON.

Et moi, que deviendrai-je? A qui suis-je? A qui suis-je donc? Tenez, papa, quand je ne devrais jamais aller à Paris, j'aime mieux épouser ce monsieur-là, quoiqu'il n'ait rien : il me fait trop de peine.

LE BARON.

Tu as raison, Gotton. Monsieur le chevalier, je vous donne ma fille et vous assure tout mon bien : les belles actions valent mieux que des richesses. Vive l'honneur !

MERLIN.

Vivat !

LE COMTE.

On pourrait bien de tout ceci me tourner en ridicule à la cour ; mais, quand on est fait comme je suis, on est au-dessus de tout, foi de seigneur !

FIN DES VARIANTES DE L'ÉCHANGE.

LA

MORT DE CÉSAR

TRAGÉDIE EN TROIS ACTES

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, LE 29 AOUT 1743.

AVERTISSEMENT

POUR LA PRÉSENTE ÉDITION.

La Mort de César est le pendant de *Brutus*. Dans *Brutus*, Voltaire a montré le vieux Romain immolant ses enfants à la liberté; dans *la Mort de César*, il montre l'autre Brutus immolant son père à la république.

« Trois personnages principaux, dit Laharpe, César, Brutus et Cassius, sagement dessinés et coloriés avec le pinceau le plus mâle et le plus fier; une action simple et grande, une marche claire et attachante depuis la première scène jusqu'au moment où César est tué; une intrigue serrée par un seul nœud, le secret de la naissance de Brutus, secret dont la découverte produit le combat de la nature et de la patrie; les mouvements qui naissent de cette lutte intérieure, et qui n'ébranlent une âme à la fois romaine et stoïque qu'autant qu'il le faut pour accorder à la nature ce que le devoir ne peut jamais lui ôter, et pour en tirer la pitié tragique sans laquelle l'admiration n'est pas assez théâtrale; une foule de scènes du premier ordre, celle de la conspiration, celle où Brütus apprend aux conjurés qu'il est fils de Cesar, et s'en remet à eux pour prononcer sur ce qu'il doit faire; les deux scènes entre César et Brutus où la progression est observée, quoique l'objet en soit à peu près le même; le récit de Cimber; enfin le style qui, proportionné au sujet et aux personnages, est presque toujours sublime ou par la pensée ou par l'expression: voilà ce qui a placé cet ouvrage parmi ceux qui doivent faire le plus d'honneur à Voltaire, soit comme auteur dramatique, soit comme versificateur. »

Nous donnons ici la note purement admirative de l'ancienne critique. Il nous faut pourtant faire entendre, non pas la contradiction, mais une appréciation plus libre et plus large, et nous allons reproduire la comparaison que M. Villemain, dans le *Tableau de la Littérature du dix-huitième siècle*, établit entre l'œuvre de Shakespeare et l'œuvre de Voltaire. M. Villemain s'exprime ainsi:

« Voltaire voulut réaliser ce drame patriotique et républicain qu'il avait admiré sur le théâtre de Londres, et imparfaitement essayé dans *Brutus*. Il supprima les intrigues d'amour, les personnages de femme, et composa dans

le goût anglais, dit-il, *la Mort de César*. Les pensées en sont élevées, le langage élégant et fort : c'est une belle étude d'après Corneille et Shakespeare.

« Mais là même Voltaire a-t-il perfectionné ce qu'il emprunte au poëte anglais? A-t-il eu, dans toute la force du terme, plus d'art que Shakespeare? Nous en doutons encore. Le dictateur César aspirant à la royauté, l'aristocratie romaine réduite à un assassinat, l'âme de Brutus, son sacrifice de César, rien de si grand que cette tragédie toute faite dans l'histoire. On dirait que Shakespeare en a simplement découpé les pages, en y jetant son expression éloquente et ses contrastes habituels de sublime et de grossièreté.

« Toutefois, le drame ainsi conçu, avec une liberté sans limites, fait admirablement comprendre les causes et l'inutilité du meurtre de César. Ces plébéiens oisifs de la première scène nous préparent à ce peuple de Rome entraîné par Antoine après avoir applaudi Brutus, et plus touché du testament de César que de la liberté. Depuis le jeune esclave, réveillé de son paisible sommeil par les insomnies de Brutus, jusqu'au poëte Cinna, massacré dans la rue pour une ressemblance de nom, chaque incident, chaque personnage est un trait de la vie humaine dans les révolutions. Le costume, le langage antique est souvent altéré par ignorance ; mais la nature toujours devinée.

« Voltaire fait autrement : il choisit dans l'histoire, il la transforme, il invente au delà. Ce vague soupçon que Brutus était fils de César devient le nœud même et l'intérêt dominant de son drame ; la grande lutte du sénat contre l'empire se cache dans un parricide. Voltaire affirme ce que ne croyait pas Brutus, lorsque, dans son admirable lettre contre le jeune Octave, il s'écriait :

Puissent les dieux me ravir toutes choses, plutôt que la ferme résolution de ne point accorder à l'héritier de l'homme que j'ai tué ce que je n'ai pas supporté dans cet homme, ce que je ne permettrais pas à mon père lui-même, s'il revenait au monde : le droit d'avoir, par ma patience, plus de pouvoir que les lois et que le sénat !

« Sans doute Fontenelle et Mlle Barbier avaient eu grand tort de faire ensemble une tragédie de *la Mort de César*, et d'y représenter Brutus et César amoureux et jaloux. Mais fallait-il tout réduire, dans un tel sujet, à des entretiens de conspirateurs? L'histoire ne pouvait-elle donner quelque physionomie de femme pure et passionnée, qui se mêlât avec tendresse à ces vertus féroces, et montrât la vie intime du cœur et la paix domestique engagées dans les luttes sociales?

« Shakespeare n'y a pas manqué. Près de la conspiration de Brutus, il a placé l'amour conjugal de Porcia. Cette scène, inspirée de Plutarque, me paraît d'une beauté sublime. Brutus s'est levé dans la nuit, tout agité de son projet. Porcia l'a suivi, le presse, l'interroge sur sa santé, sur son silence :

Non, cher Brutus, vous avez quelque chose dans l'âme; je dois le savoir, au nom de mes droits sur vous ; et je vous le demande à genoux, par ma beauté que

vous vantiez autrefois, par tous vos serments d'amour, et par ce grand vœu qui nous a inséparablement unis l'un à l'autre; dites-moi, vous-même, à moi votre moitié, quel trouble vous accable, et pourquoi des hommes, ce soir, sont venus près de vous? Ils étaient six ou sept, cachant leur visage, même à la nuit.

BRUTUS.

Levez-vous, noble Porcia.

PORCIA.

Je n'aurais pas besoin de vous supplier à genoux, si vous étiez généreux. Dans le contrat de notre union, dites-moi, Brutus, a-t-il été fait cette réserve que je ne connaîtrais pas les secrets qui vous appartiennent? Mon lot est-il seulement de m'asseoir à votre table, de partager votre lit, de vous parler quelquefois? Si cela est, et rien davantage, Porcia est la concubine de Brutus, et non sa femme.

BRUTUS.

Vous êtes ma vraie, mon honorable femme, aussi chère pour moi que les gouttes de sang qui remontent à mon triste cœur.

PORCIA.

S'il est vrai, je dois alors connaître ce secret. Je l'avoue, je suis une femme, mais une femme que Brutus a prise pour épouse; je l'avoue, je suis une femme, mais une femme de bonne renommée : la fille de Caton. Croyez-vous que je ne sois pas plus forte que mon sexe, ayant un tel père et un tel époux? Dites-moi vos projets; je ne les trahirai pas. J'ai fait une forte épreuve de ma constance, en me blessant moi-même volontairement ici, à la cuisse. Ayant pu souffrir cela patiemment, ne pourrai-je porter les secrets de mon mari?

BRUTUS.

O vous, dieux! rendez-moi digne de cette noble femme. Écoute, on frappe : Porcia, viens un moment; et ton sein va recevoir les secrets de mon cœur.

« Ce n'est pas là, je crois, un amour qui rapetisse la grandeur historique du sujet.

« La pièce de Shakespeare et celle de Voltaire sont trop connues pour permettre une analyse suivie. Marquons seulement quelques différences.

« Voltaire, qui n'a pas craint de porter jusqu'au parricide le dévouement civique de Brutus, respecte d'ailleurs le précepte de ne pas ensanglanter la scène; et, dérobant aux yeux tout ce qui se passe dans le sénat, il ne fait connaître le meurtre de César que par le cri lointain des conjurés, et le retour de Cassius, un poignard à la main : car il n'a pas osé sans doute ramener devant le spectateur Brutus couvert du sang de son père. Mais cette précaution même accuse le faux calcul du poëte d'avoir rendu évident et formel ce qui, dans l'histoire, est enveloppé d'un doute sinistre. Pour avoir exagéré l'horreur du drame, il est obligé d'en cacher le héros. Il n'y a plus ce beau contraste de Brutus et d'Antoine, enlevant tour à tour le cœur des Romains. Tout manque de motifs et de vraisemblance. On conçoit mal pourquoi Cassius, qui n'était pas l'ami de César, cède la parole à Antoine, dont il se défie et qu'il accuse devant le peuple romain.

Il vient justifier son maître et son empire ;
Il vous méprise assez pour penser vous séduire.
Sans doute il peut ici faire entendre sa voix:
Telle est la loi de Rome, et j'obéis aux lois.
. . . .
Redoutez tout d'Antoine, et surtout l'artifice.

« La magnanime confiance de Brutus, sa tendresse de cœur, comme dit Plutarque, sa faiblesse pour la mémoire de César, pouvaient seules expliquer la faute qu'il fit alors en laissant parler Antoine, qu'il avait laissé vivre contre l'avis des autres conjurés.

« C'est en cela que Shakespeare a merveilleusement conservé, par la vérité de l'histoire, celle du drame. Brutus a reçu les soumissions et le message d'Antoine. Brutus, après avoir frappé le grand homme qu'il aimait, veut que ses restes soient honorés. Il s'adresse d'abord aux Romains pour expliquer son douloureux devoir; mais il introduit lui-même Antoine, et le recommande, pour ainsi dire, de ses dernières paroles. Voilà ce qui rend sublime la péripétie de ce drame oratoire. Et puis quelle vérité dans le langage, quelle intime communication avec le peuple! et comme le peuple parle naturellement à son tour!

BRUTUS.

S'il est dans cette assemblée quelque ami cher de César, je lui dirai que l'amour de Brutus pour César n'était pas moindre que le sien. Si cet ami demande pourquoi Brutus s'est armé contre César, voici ma réponse : Ce n'était pas que j'aimasse peu César; mais j'aimais Rome davantage. Souhaiteriez-vous de voir César vivant, et nous tous esclaves, plutôt que César mort, et de vivre en hommes libres? César m'aimait, je le pleure; il était vaillant, je l'honore; il était heureux, j'applaudis à sa fortune; mais il était ambitieux, je l'ai tué... Quelqu'un est-il assez bas pour souhaiter d'être esclave? S'il est ici, qu'il parle, car je l'ai offensé. Quelqu'un est-il assez stupide pour ne pas vouloir être Romain? Quelqu'un est-il assez vil pour ne pas aimer son pays? S'il est ici, qu'il parle; car je l'ai offensé. Je m'arrête pour attendre la réponse.

TOUS.

Personne, Brutus, personne.

BRUTUS.

Ainsi je n'ai offensé personne. Je n'ai pas fait plus à César que vous ne feriez à Brutus. Voici le corps de César dont le deuil est mené par Antoine, qui, bien qu'il n'ait pas mis la main dans cette mort, en recueillera l'inestimable prix de vivre dans une république. Qui d'entre vous n'en profitera pas de même? Je termine par ces mots : J'ai tué mon meilleur ami pour le bien de Rome; je garde le même poignard pour moi-même, quand il plaira à ma patrie de demander ma mort.

« Voltaire a traduit presque entièrement ce discours, mais en le plaçant avec moins de vérité dans la bouche de Cassius. Et que fait-il répondre par le peuple ?

Aux vengeurs de l'État nos cœurs sont assurés.

Cela vaut à peu près, pour le naturel, l'antithèse admirative que Lamotte faisait répéter en chœur par l'armée grecque, après la réconciliation d'Achille et d'Agamemnon :

Tout le camp s'écriait dans une joie extrême:
Que ne vaincrait-il pas, il s'est vaincu lui-même.

« Oh! ce n'est pas ainsi que le poëte anglais s'y prend pour donner une âme à la foule et compléter le drame avec des personnages sans nom. Voici son peuple romain, après le discours de Brutus :

TOUS.

Vive, vive Brutus!

PREMIER PLÉBÉIEN.

Conduisez-le en triomphe à sa maison.

DEUXIÈME PLÉBÉIEN.

Donnez-lui une statue parmi ses ancêtres!

TROISIÈME PLÉBÉIEN.

Faisons-le César!

« Faire Brutus César! voilà désormais comment la république est comprise, comment la liberté est reçue par le peuple romain. Sa reconnaissance n'a plus d'autre hommage que sa servitude.

« Cependant, autorisé et appelé par Brutus, en mémoire de César, Antoine monte à la tribune. On s'écrie autour de lui :

Ce César était un tyran! nous sommes heureux d'en être délivrés.... Écoutons Antoine.

ANTOINE

Amis, Romains, compatriotes, écoutez-moi. Je viens pour inhumer César et non pour le louer. Le mal que font les hommes leur survit ; le bien reste enseveli souvent avec leurs cendres. Qu'il en soit ainsi pour César. Le noble Brutus vous a dit que César était ambitieux : si cela était, c'était une grande faute, et César en a grandement porté la peine.

« Je l'avoue, le sublime de l'art me paraît, cette fois encore, du côté de Shakespeare. Voici le début d'Antoine dans Voltaire :

Oui, je l'aimais, Romains;
Oui, j'aurais de mes jours prolongé ses destins.
Hélas! vous avez tous pensé comme moi-même;
Et lorsque, de son front ôtant le diadème,
Ce héros à vos lois s'immolait aujourd'hui,
Qui de vous, en effet, n'eût expiré pour lui?

« Antoine, dans Shakespeare, me paraît d'abord plus touchant et plus simple. Puis il s'anime. Il rappelle les exploits de César, la couronne trois fois offerte, trois fois refusée. Était-ce de l'ambition? En parlant ainsi, Antoine se trouble, verse des larmes; et, pendant qu'il s'arrête, le peuple raisonne à sa manière.

UN PLÉBÉIEN.

Remarquez-vous ces paroles? César ne voulut pas prendre la couronne : donc il est certain qu'il n'était pas ambitieux.

« Admirable logique!

« Antoine continue. Il ne va pas, comme l'Antoine de Voltaire, accuser Brutus de parricide :

> Brutus !... où suis-je? ô ciel ! ô crime ! ô barbarie !
> Chers amis, je succombe, et mes sens interdits...
> Brutus, son assassin ! ce monstre était son fils !

Rome, qui pouvait abandonner Brutus, mais qui l'estimait, n'eût pas souffert ce langage. Antoine, dans Shakespeare, est artificieux, et non pas déclamateur. Il répète sans cesse que Brutus et Cassius sont des hommes honorables, qu'il ne veut pas leur faire dommage.

« Mais voici un papier scellé du sceau de César. C'est sa volonté dernière, son testament. Antoine l'annonce, et ne veut pas le lire. Le peuple de toutes parts demande la lecture.

Nous voulons entendre la volonté de César.

ANTOINE.

Prenez patience, chers amis. Je ne veux pas vous faire cette lecture ; il n'est pas bon que vous sachiez à quel point César vous aimait. Vous n'êtes pas de pierre ou de bois. Vous êtes hommes : et si vous entendez lire le testament de César, cela vous irritera, vous rendra furieux. Il vaut mieux que vous ne sachiez pas qu'il vous a faits ses héritiers. Car si vous devez... Oh ! qu'en adviendrait-il?

UN PLÉBÉIEN.

Lisez-nous le testament ; nous devons l'entendre. Antoine, vous devez nous lire le testament, le testament de César.

ANTOINE.

Serez-vous patients? resterez-vous immobiles quelques moments? Je crains de faire tort aux hommes honorables dont les poignards ont assassiné César.

UN PLÉBÉIEN.

C'étaient des traîtres... Eux, des hommes honorables!... Le testament ! le testament ! la volonté dernière de César ! Lisez-nous le testament.

ANTOINE.

Vous me forcez à lire le testament. Alors, faites un cercle autour du corps de César ; et laissez-moi vous montrer celui qui a fait le testament.

« Alors il étale la robe sanglante de César, compte et décrit les blessures, nomme chacun des assassins : et les cris du peuple éclatent.

Vengeance ! courons.... Brûlons.... Cherchons.... Massacrons.... Ne laissons pas un traître en vie.

« Et c'est Antoine qui paraît les arrêter.

Mes bons amis, mes chers amis, que ma voix ne vous emporte pas à ce mouvement soudain. Ceux qui ont fait cette action étaient honorables. Quelles injures particulières ils avaient à venger ! hélas ! je ne le sais pas. Ils auront sans doute des raisons à vous donner. Je ne viens pas, mes amis, pour surprendre vos cœurs : je ne suis pas un orateur comme Brutus ; mais, comme vous le savez bien, je suis un homme simple et franc qui aime mon ami ; et ils le savent bien, eux qui me donnent permission publique de parler de lui. Je n'ai ni l'esprit, ni les paroles, ni

l'art du débit, ou le pouvoir de l'éloquence pour exciter les passions des hommes. Seulement je dis vrai; je vous dis ce que vous-mêmes vous savez. Je vous montre les blessures de votre bien-aimé César; et je les charge de parler pour moi. Mais si j'étais Brutus, Brutus avec le cœur d'Antoine, j'enlèverais vos âmes, et, de chaque blessure de César, je ferais sortir une voix qui exciterait jusque dans les pierres de Rome le soulèvement et la révolte.

TOUS.

La révolte!... Brûlons la maison de Brutus! en avant! Courez! Cherchez les conspirateurs!

« Cependant l'artificieux Antoine les arrête encore pour leur réciter le testament de César, les legs qu'il fait au peuple, les dons en argent qu'il assure à chaque citoyen. Il a gardé l'intérêt pour dernier aiguillon de la fureur; et il laisse partir enfin, ou plutôt il lance le peuple déchaîné.

« Ce n'est donc pas un *diamant brut* que Voltaire a taillé, un essai barbare dont il a fait sortir un chef-d'œuvre. Il a, sans doute, ajouté quelques traits éclatants à son modèle; mais il n'égale point, dans cette scène, la gradation habile et véhémente de Shakespeare, ni surtout ce dialogue de l'orateur et de la foule, ce concert admirable des ruses de l'art et du tumulte des passions populaires.

« Qu'après ce beau mouvement,

Dieux! son sang coule encore!

Antoine s'écrie :

Il demande vengeance.
Il l'attend de vos mains et de votre vaillance.
Entendez-vous sa voix! éveillez-vous, Romains!
Marchez, suivez-moi tous contre ses assassins :
Ce sont là les honneurs qu'à César on doit rendre.
Des brandons du bûcher qui va le mettre en cendre,
Embrasons les palais de ces fiers conjurés :
Enfonçons dans leur sein nos bras désespérés.

« Ce sont là d'assez beaux vers, mais un discours comme tant d'autres. Combien plus originale, dans Shakespeare, cette hypocrite modération d'Antoine, qui fait éclater des cris de mort sans en proférer aucun, et qui précipite ce peuple qu'elle a l'air de retenir!

« Voltaire n'a donc pas corrigé Shakespeare, comme on le disait. Peut-être même, dans l'impatience de son goût délicat et moqueur, n'en a-t-il pas senti toutes les beautés : du moins ne les a-t-il pas reproduites. Toutefois cette étude fortifia son génie. Il y puisa quelque chose de ces grands effets de théâtre, de cette manière éloquente et passionnée qui animent ses drames, et en font un grand poëte après Racine. »

Ainsi s'exprimait M. Villemain dans sa neuvième leçon. *La Mort de César*, de Voltaire, et le *Julius Cesar*, de Shakespeare, sont, à les bien considérer, des monuments de deux arts différents, dont l'un ne doit pas

être sacrifié à l'autre, et qui méritent d'être étudiés tous deux par la postérité impartiale.

La Mort de César n'eut que sept représentations dans l'origine. Vingt ans après, en 1763, une comédie-vaudeville assez jolie, *l'Anglais à Bordeaux*, attirait la foule aux fêtes de la paix. Lekain eut le crédit de faire reprendre *la Mort de César*, et la fit aller pendant six représentations à la faveur de la petite pièce; mais quoique le grand tragédien jouât le rôle de Brutus, la tragédie ne put suivre plus loin *l'Anglais à Bordeaux* dans le cours de son succès.

Comme pour *Brutus*, l'heure de la revanche sonna plus tard, pendant la période révolutionnaire.

Cette tragédie fut reprise quinze jours après *Brutus*, le 29 novembre 1791. Tous les passages qui pouvaient faire allusion aux circonstances donnèrent lieu à de bruyantes manifestations; mais le discours d'Antoine fut couvert de huées par le parterre. Larive, chargé du rôle de Brutus, déploya un très-beau talent.

Ce ne fut que deux ans plus tard que Gohier se chargea de « mettre Voltaire au pas » en refaisant le discours *contre-révolutionnaire* de ce *modéré* d'Antoine.

Après le 9 thermidor, le revirement de l'opinion fut immédiat. Quand on reprit *la Mort de César* au théâtre Feydeau, le dénoûment de Gohier fut abandonné. Brutus et les conspirateurs romains furent sifflés, et le discours d'Antoine excita au contraire le plus vif enthousiasme. Ce fut un des motifs qui firent dénoncer le théâtre Feydeau au Directoire, et qui en firent ordonner la clôture qui fut maintenue plus d'un mois, du 8 ventôse au 13 germinal an IV.

AVERTISSEMENT

DE BEUCHOT.

La Mort de César fut esquissée à Wandsworth ou à Londres en 1726; mais il paraît qu'elle ne fut composée qu'en 1731[1]. Deux ans après on la joua à l'hôtel de Sassenage[2]. Elle fut jouée par les écoliers du collége d'Harcourt, le 11 août 1735[3]. Il s'en fit bientôt, à Paris même, sous l'adresse d'Amsterdam, une édition furtive et fautive; ce qui détermina l'auteur à la faire imprimer. Il en chargea le jeune abbé de Lamare qui composa un *Avertissement* sur lequel Voltaire lui fit quelques observations[4], et ajouta la traduction de la lettre d'Algarotti. Quoique Voltaire ne trouve pas cette traduction exacte[5], il la laissa cependant dans l'édition intitulée *la Mort de César, tragédie de M. de Voltaire, seconde édition, revue, corrigée, et augmentée par l'auteur,* Amsterdam, chez Jacques Desbordes, 1736, in-8°. Cette édition contient une *Préface des éditeurs* que les éditeurs de Kehl ont prise et donnée pour l'*Avertissement* de Lamare, et qu'ils avaient datée de 1738. Les deux morceaux sont différents, comme on peut le voir. La *Préface* est de Voltaire. Elle contenait, en 1736, un passage contre J.-B. Rousseau, qui fut supprimé en 1738, et que je rétablis. Ce passage est d'autant plus important qu'il donna naissance à la lettre de J.-B. Rousseau, du 22 mai 1736, imprimée dans la *Bibliothèque française*, t. XXIII, p. 138-154, en réponse de laquelle Voltaire fit sa lettre du 20 septembre 1736. Dans sa lettre à d'Argental, du mois de mars 1737, Voltaire dit avoir fait lui-même le retranchement de ce qui était contre Rousseau.

Ce fut le 29 août 1743 que *la Mort de César* fut jouée sur le Théâtre-Français. Elle n'eut que sept représentations, et fut reprise de loin en loin.

Elle fut jouée, en 1748, au couvent des Visitandines de Beaune, par les jeunes demoiselles qui y étaient en pension. A cette occasion, Voltaire composa un prologue que l'on trouvera parmi les *Poésies mêlées*.

1. Lettre à Thiériot, du 30 juin 1731.
2. Lettres : à Thiériot, du 1er septembre 1735; à Desfontaines, du 7 septembre 1735.
3. *Observations sur les écrits modernes*, tome II, page 270.
4. Lettre à Lamare, du 15 mars 1736.
5. Lettre du 15 mars.

Les sentiments républicains qui sont l'âme de cette tragédie en firent une pièce de circonstance en 1792 et 1793. Le dénoûment blessait quelques têtes ardentes. Gohier, alors ministre de la justice, et qui depuis a été membre du Directoire exécutif, fit un nouveau dénoûment qui fut joué sur le théâtre de la République (rue de Richelieu), mais ne le fit point imprimer. A l'insu de l'auteur, *la Mort de César* fut imprimée avec le nouveau dénoûment, à Lyon (alors appelé Commune-Affranchie). En 1828, Gohier croyait son travail inédit. Je lui montrai l'édition que je possédais; il trouva son ouvrage défiguré, et me remit copie des changements qu'il avait faits dans le troisième acte. C'est sur cette copie signée de lui que je donne, dans les Variantes, page 364, le dénoûment nouveau, qui est un morceau historique.

C'était le discours d'Antoine qui choquait les républicains français en 1794. Sept ans auparavant, vingt-sept vers de ce discours avaient été mis en musique par Devienne, pour un concert donné le 24 mai 1787 par la Société des Enfants d'Apollon.

Peu après l'impression de *la Mort de César*, en 1736, parut une *Lettre de M. L... sur la Mort de César*. Je ne connais cette lettre que par la mention que j'en trouve dans les *Observations sur les écrits modernes*, tome IV, page 238.

Malgré l'estime dont jouit la tragédie de Voltaire, le même sujet a été traité il y a quelques années : *la Mort de César, tragédie en cinq actes, par M. J.-C. Royou*, représentée sur le théâtre de l'Odéon le 9 mai 1825, fut imprimée la même année.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITION DE 1736[1]

Il y a près de huit années que plusieurs personnes prièrent l'auteur de *la Henriade* de leur faire connaître le génie et le goût du théâtre anglais. Il traduisit en vers une scène du *Jules César* de Shakespeare, dans laquelle Antoine expose aux yeux du peuple romain le corps sanglant de César. Cette scène anglaise passe pour un des morceaux les plus frappants et les plus pathétiques qu'on ait jamais mis sur aucun théâtre. Le peuple romain, conduit de la haine à la pitié et à la vengeance par la harangue d'Antoine, est un spectacle digne de tous ceux qui aiment véritablement la tragédie.

Les amis de M. de V... le prièrent de donner une traduction du reste de la pièce; mais c'était une entreprise impossible. Shakespeare, père de la tragédie anglaise, est aussi le père de la barbarie qui y règne. Son génie sublime, sans culture et sans goût, a fait un chaos du théâtre qu'il a créé.

Ses pièces sont des monstres dans lesquelles il y a des parties qui sont des chefs-d'œuvre de la nature. Sa tragédie intitulée *la Mort de César* commence par son triomphe au Capitole, et finit par la mort de Brutus et de Cassius à la bataille de Philippes. On assassine César sur le théâtre. On voit des sénateurs bouffonner avec la lie du peuple. C'est un mélange de ce que le tragique a de plus terrible, et de ce que la farce a de plus bas. Je ne fais que répéter ici ce que j'ai souvent ouï dire à celui dont je donne l'ouvrage au public. Il se détermina, pour satisfaire ses amis, à faire un *Jules César* qui, sans ressembler à celui de Shakespeare, fût pourtant tout entier dans le goût anglais. On dit que c'est la première, parmi celles qui méritent d'être connues, où l'on n'ait point introduit de femmes. A peu près dans ce temps-là, le noble vénitien M. l'abbé Conti, qui joint le talent de la poésie à la philosophie la plus sublime, avait fait imprimer sa tragédie italienne de *la Mort de Jules César*. Le feu duc de Buckingham, père de celui qui vient de mourir à Rome, en fit aussi une sur le même sujet. Ces quatre tragédies, entièrement différentes les unes des autres, se ressemblent en un seul point, c'est qu'elles sont toutes sans amour.

1. Cet Avertissement est de l'abbé de Lamare. Je le donne parce qu'il est nécessaire pour l'intelligence de la lettre de Voltaire du 15 mars 1736. (B.)

On joua, il y a environ trente ans, une tragédie de *la Mort de César* sur le théâtre des Comédiens français, et on ne manqua pas de rendre César et Brutus amoureux [1].

C'est aux gens de lettres, étrangers et français, à qui nous présentons ce petit ouvrage de M. de V..., à juger s'il a mieux fait de peindre ces deux grands hommes tels qu'ils étaient, que de donner sous leurs noms des Français galants.

Cette tragédie, qui n'a jamais été destinée au théâtre de Paris, fut représentée, il y a quatre ans, à l'hôtel de Sassenage, et très-bien exécutée. Mais la scène de Shakespeare dans laquelle Antoine monte à la tribune aux harangues pour faire voir au peuple la robe sanglante de César ne put être représentée à cause du petit espace du théâtre, qui suffisait à peine au petit nombre d'acteurs qui jouent dans cette pièce.

Elle fut donnée depuis au collége d'Harcourt par les pensionnaires de ce collége, avec une intelligence et une dignité peu ordinaires à l'âge des acteurs. L'auteur aurait sans doute été très-satisfait s'il avait pu voir cette représentation.

La tragédie, transcrite à la hâte au collége d'Harcourt, a été imprimée furtivement. On croirait presque que l'éditeur et l'imprimeur ont disputé à qui ferait plus de fautes; c'est ce qui a déterminé l'auteur à faire une édition de cet ouvrage, qu'il était résolu de ne point faire paraître, parce qu'il lui manque, pour le soutenir, l'illusion du théâtre : secours si nécessaire à ce genre de poésie. C'est au public à l'apprécier ce qu'il vaut : les louanges des amis et les critiques des ennemis sont également inutiles devant ce tribunal. Je sais que bien des gens se récrient sur l'atrocité de Brutus qui tue César, quoiqu'il le connaisse pour son père. Mais on les prie de se souvenir que chez les Romains l'amour de la liberté était poussé jusqu'à la fureur, et qu'un parricide, dans certaines circonstances, était regardé comme une action de courage et même de vertu. Nous avons, parmi les *Lettres de Cicéron*, une lettre de ce même Brutus dans laquelle il dit qu'il tuerait son père pour le salut de la république; et d'ailleurs la tragédie, et surtout la tragédie anglaise, n'est pas faite pour les choses à demi terribles.

Nous ajoutons à cet *Avertissement* une lettre de M. le marquis Algarotti, qui, à l'âge de vingt-quatre ans, est déjà regardé comme un bon poëte, un bon philosophe, et un savant; son estime et son amitié pour M. de V... leur fait honneur à tous deux.

1. Allusion à *la Mort de César*, tragédie en trois actes, par Mlle Barbier, 1709.

PRÉFACE

DE L'ÉDITION DE 1736[1]

Nous donnons cette édition de la tragédie de *la Mort de César*, de M. de Voltaire, et nous pouvons dire qu'il est le premier qui ait fait connaître les muses anglaises en France. Il traduisit en vers, il y a quelques années, plusieurs morceaux des meilleurs poëtes d'Angleterre, pour l'instruction de ses amis, et par là il engagea beaucoup de personnes à apprendre l'anglais ; en sorte que cette langue est devenue familière aux gens de lettres. C'est rendre service à l'esprit humain, de l'orner ainsi des richesses des pays étrangers.

Parmi les morceaux les plus singuliers des poëtes anglais que notre ami nous traduisit, il nous donna la scène d'Antoine et du peuple romain, prise de la tragédie de *Jules César*, écrite il y a cent cinquante ans par le fameux Shakespeare, et jouée encore aujourd'hui avec un très-grand concours sur le théâtre de Londres. Nous le priâmes de nous donner le reste de la pièce ; mais il était impossible de la traduire.

Shakespeare était un grand génie, mais il vivait dans un siècle grossier ; et l'on retrouve dans ses pièces la grossièreté de ce temps beaucoup plus que le génie de l'auteur. M. de Voltaire, au lieu de traduire l'ouvrage monstrueux de Shakespeare, composa, dans le goût anglais, ce *Jules César* que nous donnons au public.

Ce n'est pas ici une pièce telle que le *Sir Politick* de M. de Saint-Évremond, qui, n'ayant aucune connaissance du théâtre anglais, et n'en sachant pas même la langue, donna son *Sir Politick* pour faire connaître la comédie de Londres aux Français. On peut dire

1. Cette Préface est de Voltaire. Les éditeurs de Kehl et beaucoup d'autres la donnaient comme étant de l'abbé de Lamare; c'était la confondre avec l'Avertissement qui précède. (B.)

que cette comédie du *Sir Politick* n'était ni dans le goût des Anglais, ni dans celui d'aucune autre nation.

Il est aisé d'apercevoir, dans la tragédie de *la Mort de César*, le génie et le caractère des écrivains anglais, aussi bien que celui du peuple romain. On y voit cet amour dominant de la liberté, et ces hardiesses que les auteurs français ont rarement.

Il y a encore en Angleterre une autre tragédie de *la Mort de César*, composée par le duc de Buckingham. Il y en a une en italien, de l'abbé Conti, noble vénitien. Ces pièces ne se ressemblent qu'en un seul point, c'est qu'on n'y trouve point d'amour. Aucun de ces auteurs n'a avili ce grand sujet par une intrigue de galanterie. Mais il y a environ trente-cinq ans qu'un des plus beaux génies de France[1] s'étant associé avec Mlle Barbier pour composer un *Jules César*, il ne manqua pas de représenter César et Brutus amoureux et jaloux. Cette petitesse ridicule est un des plus grands exemples de la force de l'habitude : personne n'ose guérir le théâtre français de cette contagion. Il a fallu que, dans Racine, Mithridate, Alexandre, Porus, aient été galants. Corneille n'a jamais évité cette faiblesse : il n'a fait aucune pièce sans amour, et il faut avouer que, dans ses tragédies, si vous exceptez *le Cid* et *Polyeucte*, cette passion est aussi mal peinte qu'elle y est étrangère.

Notre auteur a donné peut-être ici dans un autre excès. Bien des gens trouvent dans sa pièce trop de férocité : ils voient avec horreur que Brutus sacrifie à l'amour de sa patrie, non-seulement son bienfaiteur, mais encore son père. On n'a autre chose à répondre sinon que tel était le caractère de Brutus, et qu'il faut peindre les hommes tels qu'ils étaient. On a encore une lettre de ce fier Romain[2], dans laquelle il dit qu'il tuerait son père pour le salut de la république. On sait que César était son père ; il n'en faut pas davantage pour justifier cette hardiesse.

On imprime au devant de cette tragédie une lettre du comte Algarotti, jeune homme déjà connu pour un bon poëte et pour un bon philosophe, ami de M. de Voltaire.

[3] On met, à la suite de la tragédie de César, l'*Épître* de notre

1. Fontenelle : mais s'il a fait la tragédie de *Brutus*, comprise dans ses *OEuvres*, quoique imprimée sous le nom de Mlle Bernard, c'est à l'abbé Pellegrin qu'on attribue *la Mort de Jules César*, donnée en 1709 sous le nom de Mlle Barbier, qui n'est morte qu'en 1745. (B.)

2. C'est celle qui est parmi les *Lettres de Cicéron*, et dont il est parlé dans l'Avertissement qui précède. (B.)

3. Je rétablis toute la fin de cette Préface, que l'auteur avait supprimée en 1738. (B.)

auteur *sur la calomnie*, ouvrage déjà connu : il y a un trait de satire violent. Il ne s'est jamais permis la satire personnelle que contre Rousseau, comme Boileau ne se l'est permise que contre Rollet ; voici les vers qui regardent cet homme :

L'affreux Rousseau, loin de cacher en paix
Des jours tissus d'opprobre et de forfaits,
Vient rallumer aux marais de Bruxelles
D'un feu mourant les pâles étincelles,
Et contre moi croit rejeter l'affront
De l'infamie écrite sur son front.
Eh! que pourront tous les traits satiriques
Que d'un bras faible il décoche aujourd'hui,
Et ce ramas de larcins marotiques,
Moitié français et moitié germaniques, etc. ?

La conduite de Rousseau et les mauvais vers qu'il fait depuis quinze ans justifient assez ce trait. Notre auteur n'est pas le seul que Rousseau ait déchiré dans les vers durs qu'il compose tous les jours. Il en a fait aussi contre l'illustre M. de Fontenelle, contre M. l'abbé du Bos, homme très-sage, très-savant et très-estimé ; contre M. l'abbé Bignon, le protecteur des sciences ; contre M. le maréchal de Noailles, à qui on ne peut rien reprocher, que d'avoir autrefois protégé Rousseau. Enfin il vomit les injures les plus méprisables contre ce qu'il y a de plus respectable dans le monde, et contre tous ses bienfaiteurs. Il faut avouer qu'il est bien permis à M. de Voltaire de témoigner en passant, dans un de ses ouvrages, ce dédain et cette exécration avec lesquels tous les honnêtes gens regardent et Rousseau et tout ce que Rousseau imprime depuis quelques années. C'est trop longtemps nous arrêter sur un sujet si désagréable ; nous finissons en informant le public que nous allons donner une très-belle et très-correcte édition de *la Henriade* et des autres ouvrages de notre auteur, tous revus, corrigés, et beaucoup augmentés.

LETTRE[1] DE M. ALGAROTTI

A M. L'ABBÉ FRANCHINI,

ENVOYÉ DE FLORENCE A PARIS,

SUR LA TRAGÉDIE DE *JULES CÉSAR*,

PAR M. DE VOLTAIRE.

J'ai différé jusqu'à présent, monsieur, de vous envoyer le *Jules César* que vous me demandez, pour vous faire part de celui de M. de Voltaire. L'édition qu'on en a faite à Paris est très-informe; on y reconnaît assez la main de quelqu'un du genre de ceux que Pétrone appelle *doctores umbratici*[2]; elle est défectueuse au point qu'on y trouve des vers qui n'ont pas le nombre de syllabes nécessaires : cependant la critique a jugé cette pièce avec la même sévérité que si M. de Voltaire l'eût donnée lui-même au public. Ne serait-il pas injuste d'imputer au Titien le mauvais coloris d'un de ses tableaux, barbouillé par un peintre moderne? J'ai été assez heureux pour qu'il m'en soit tombé entre les mains un manuscrit digne de vous être envoyé : et voilà enfin le tableau tel qu'il est sorti des mains du maître; j'ose même l'accompagner des réflexions que vous m'avez demandées.

Il faudrait ignorer qu'il y a une langue française et un théâtre, pour ne pas savoir à quel degré de perfection Corneille et Racine ont porté l'art dramatique; il semblait qu'après ces grands hommes il ne restait plus rien à souhaiter, et que tâcher de les imiter était tout ce que l'on pouvait faire de mieux. Désirait-on quelque chose dans la peinture, après la Galatée de Raphaël? Cependant la célèbre tête de Michel-Ange, dans le petit Farnèse,

1. Ce morceau parut, pour la première fois, dans l'édition donnée par Lamare, ainsi qu'il le dit à la fin de son Avertissement (voyez page 307). Voltaire, qui ne trouvait pas que ce fût une traduction exacte de la lettre qu'Algarotti avait écrite en italien, demandait à Thiériot si c'était Algarotti lui-même qui avait été son traducteur; voyez ci-après le texte italien. (B.)

2. « Nondum umbraticus doctor ingenia deleverat. » Pétrone, chap. II. (B.)

donna l'idée d'un genre plus terrible et plus fier, auquel cet art pouvait être élevé.

Il semble que dans les beaux-arts on ne s'aperçoit qu'il y avait des vides qu'après qu'ils sont remplis. La plupart des tragédies de ces maîtres, soit que l'action se passe à Rome, à Athènes, ou à Constantinople, ne contiennent qu'un mariage concerté, traversé, ou rompu. On ne peut s'attendre à rien de mieux dans ce genre, où l'Amour donne avec un souris ou la paix ou la guerre. Il me paraît qu'on pourrait donner au drame un ton supérieur à celui-ci. Le *Jules César* en est une preuve ; l'auteur de la tendre *Zaïre* ne respire ici que des sentiments d'ambition, de vengeance, et de liberté.

La tragédie doit être l'imitation des grands hommes; c'est ce qui la distingue de la comédie : mais si les actions qu'elle représente sont aussi des plus grandes, cette distinction n'en sera que plus marquée, et l'on peut atteindre par ce moyen à un genre supérieur. N'admire-t-on pas davantage Marc-Antoine à Philippes qu'à Actium? Je ne doute pourtant pas que ces raisons ne puissent essuyer de fortes contradictions. Il faudrait avoir bien peu de connaissance de l'homme pour ne pas savoir que les préjugés l'emportent presque toujours sur la raison, et surtout les préjugés autorisés par un sexe qui impose une loi qu'on suit toujours avec plaisir.

L'amour est depuis trop longtemps en possession du théâtre français pour souffrir que d'autres passions y prennent sa place. C'est ce qui me fait croire que le *Jules César* pourrait bien avoir le même sort que les Thémistocle, les Alcibiade, et les autres grands hommes d'Athènes, admirés de toute la terre pendant que l'ostracisme les bannissait de leur patrie.

M. de Voltaire a imité, en quelques endroits, Shakespeare, poëte anglais, qui a réuni dans la même pièce les puérilités les plus ridicules et les morceaux les plus sublimes; il en a fait le même usage que Virgile faisait des ouvrages d'Ennius: il a imité de l'auteur anglais les deux dernières scènes, qui sont les plus beaux modèles d'éloquence qu'il y ait au théâtre.

Quum flueret lutulentus, erat quod tollere velles [1].

N'est-ce point un reste de barbarie en Europe de vouloir que les bornes que la politique et la fantaisie des hommes ont prescrites pour la séparation des États servent aussi de limites aux sciences et aux beaux-arts, dont les progrès pourraient s'étendre par un commerce mutuel des lumières de ses voisins? Cette réflexion convient même mieux à la nation française qu'à toute autre : elle est dans le cas de ces auteurs dont le public exige plus, à mesure qu'il en a plus reçu; elle est si généralement polie et cultivée que cela met en droit d'exiger d'elle que non-seulement elle approuve, mais qu'elle cherche même à s'enrichir de ce qu'elle trouve de bon chez ses voisins :

Tros, Rutulusve fuat, nullo discrimine habebo.

1. Horace, livre I, satire IV, vers 11.

Une objection, dont je ne vous parlerais pas si je ne l'eusse entendu faire, est sur ce que cette tragédie n'est qu'en trois actes. C'est, dit-on, pécher contre le théâtre, qui veut que le nombre des actes soit fixé à cinq. Il est vrai qu'une des règles est qu'à toute rigueur la représentation ne dure pas plus de temps que n'aurait duré l'action, si véritablement elle fût arrivée. On a borné avec raison le temps à trois heures, parce qu'une plus longue durée lasserait l'attention, et empêcherait qu'on ne pût réunir aisément dans le même point de vue les différentes circonstances de l'action qui les passe. Sur ce principe, on a divisé les pièces en cinq actes, pour la commodité des spectateurs et de l'auteur, qui peut faire arriver dans ces intervalles quelque événement nécessaire au nœud ou au dénoûment de la pièce : toute l'objection se réduit donc à n'avoir fait durer l'action du *César* que deux heures au lieu de trois. Si ce n'est pas un défaut, le nombre des actes n'en doit pas être un non plus, puisque la même raison qui veut qu'une action de trois heures soit partagée en cinq actes, demande aussi qu'une action de deux heures ne le soit qu'en trois. Il ne s'ensuit pas de ce que la plus grande étendue qui a été prescrite est de trois heures qu'on ne puisse pas la rendre moindre, et je ne vois point pourquoi une tragédie assujettie aux trois unités, d'ailleurs pleine d'intérêt, excitant la terreur et la compassion, enfin produisant en deux heures le même effet que les autres en trois, ne serait pas une excellente tragédie.

Une statue dans laquelle les belles proportions et les autres règles de l'art sont observées ne laisse pas d'être une belle statue, quoiqu'elle soit plus petite qu'une autre faite sur les mêmes règles. Je ne crois pas que personne trouve la Vénus de Médicis moins belle dans son genre que le Gladiateur, parce qu'elle n'a que quatre pieds de haut et que le Gladiateur en a six.

M. de Voltaire a peut-être voulu donner à son *César* moins d'étendue que l'on n'en donne communément aux pièces dramatiques, pour sonder le goût du public par un essai, si l'on peut appeler de ce nom une pièce aussi achevée. Il s'agit pour cela d'une révolution dans le théâtre français, et c'eût été peut-être trop hasarder que de commencer par parler de liberté et de politique trois heures de suite à une nation accoutumée à voir soupirer Mithridate sur le point de marcher au Capitole. On doit tenir compte à M. de Voltaire de ce ménagement, et ne lui point faire d'ailleurs un crime de n'avoir mis ni amour ni femmes dans sa pièce : nées pour inspirer la mollesse et les sentiments tendres, elles ne pourraient jouer qu'un rôle ridicule entre Brutus et Cassius, *atroces animæ*[1]. Elles en jouent de si brillants partout ailleurs, qu'elles ne doivent pas se plaindre de n'en avoir aucun dans *César*.

Je ne vous parlerai point des beautés de détail, qui sont sans nombre dans cette pièce, ni de la force de la poésie, pleine d'images et de senti-

1. Horace a dit, livre II, ode I, vers 24 :

Atrocem animum Catonis.

ments. Que ne doit-on pas attendre de l'auteur de *Brutus* et de *la Henriade?* La scène de la conspiration me paraît des plus belles et des plus fortes qu'on ait encore vues sur le théâtre; elle fait voir en action ce qui jusqu'à présent ne s'était presque toujours passé qu'en récit.

Segnius irritant animos demissa per aures [1]
Quam quæ sunt oculis subjecta fidelibus, et quæ
Ipse sibi tradit spectator. . .

La mort même de César se passe presque à la vue des spectateurs, ce qui nous épargne un récit qui, quelque beau qu'il fût, ne pourrait qu'être froid, les événements et les circonstances qui l'accompagnent étant trop connus de tout le monde.

Je ne puis assez admirer combien cette tragédie est pleine de choses, et combien les caractères sont grands et soutenus. Quel prodigieux contraste entre César et Brutus! Ce qui d'ailleurs rend ce sujet extrêmement difficile à traiter, c'est l'art qu'il faut pour peindre d'un côté Brutus avec une vertu féroce à la vérité, et presque ingrat, mais ayant en main la bonne cause, au moins selon les apparences et par rapport au temps où l'auteur nous transporte; et de l'autre, César rempli de clémence et des vertus les plus aimables, mais voulant opprimer la liberté de sa patrie. Il faut s'intéresser également pour tous les deux pendant le cours de la pièce, quoiqu'il semble que ces passions doivent s'entre-nuire et se détruire réciproquement, comme feraient deux forces égales et opposées, et par conséquent ne produire aucun effet et renvoyer les spectateurs sans agitation.

Ce sont ces réflexions qui ont fait dire à un homme du métier [2] qu'il regardait ce sujet comme l'écueil des poëtes tragiques, et qu'il l'aurait proposé volontiers à quelqu'un de ses rivaux.

Il semble que M. de Voltaire, non content de ces difficultés, en ait voulu faire naître de nouvelles en faisant Brutus fils de César, ce qui d'ailleurs est fondé sur l'histoire. Il a aussi trouvé par là le moyen de se ménager de très-belles situations, et de jeter dans sa pièce un nouvel intérêt, qui se réunit tout entier à la fin pour César. La harangue d'Antoine produit cet effet; et elle est, à mon avis, un modèle de l'éloquence la plus séduisante : enfin, je crois que l'on peut dire avec vérité que M. de Voltaire a ouvert une nouvelle carrière, et qu'il a atteint le but en même temps.

1. Horace, *Art poétique*, vers 180-182.
2. M. Martelli, qui a écrit beaucoup de tragédies en italien. Il s'est servi d'une nouvelle espèce de vers rimés qu'il avait imaginée d'après les vers alexandrins. Cette nouveauté n'a pas été favorable à ses pièces. (*Note de Lamare.*)

LETTERA[1]

DEL SIGNOR CONTE ALGAROTTI

AL SIGNOR ABATE FRANCHINI,

INVIATO DI S. A. R. GRAN DUCA DI TOSCANA A PARIGI

Cirey, 12 octobre 1735.

Adunque cotesti signori prendonsi gran maraviglia, che io me ne resti tuttavia alla campagna, e in un angolo, per dir come loro, di una provincia. Non così ella; che sa quel che mi muova a cercare varj paesi. Quì, lungi dal tumulto di Parigi, si fa una vita condita da' piaceri della mente : e ben si può dire con quel poeta, che a queste cene non manca nè Lambert nè Moliere[2]. Io do l'ultima mano a' miei Dialoghi, che pur han trovata molta grazia innanzi gli occhi così della bella Emilia, come del dotto Voltaire; e da essi sto raccogliendo i bei modi della conversazione, che vorrei poter trasfondere nella mia operetta. Ma ecco che da questa provincia io le mando cosa che dovrebbono aver pur cara cotesti signori *inter beatæ fumum et opes strepitumque Romæ*[3]. Le mando il *Giulio Cesare* del nostro Voltaire

1. La lettre française qui précède celle-ci n'en est pas une traduction. Nous avons cru devoir les conserver toutes deux dans la langue où vraisemblablement chacune a été écrite. (K.) — Le texte que je donne de cette lettre est celui de l'édition de M. Renouard, qui annonce l'avoir réimprimée d'après l'édition italienne des Œuvres d'Algarotti, *Crémone*, 1783, in-8°. (B.)

2. Allusion au vers 34 de la satire III de Boileau :

   Nous n'avons, m'a-t-il dit, ni Lambert ni Molière.

3. Horace a dit, livre III, ode XXIX, vers 11-12 :

   Omitte mirari beatæ
   Fumum et opes strepitumque Romæ

non alterato o guasto, ma tal quale egli uscì dalla penna dell' autor suo. E mi pare esser certo che a lei dovrà sommamente piacere di scorgere in questa tragedia un nuovo genere di bellezza, a che può esser innalzato il teatro francese. Sebbene troppo la nuova cosa parrà cotesto a quelli che credono dopo la morte di Cornelio e Racine spenta la fortuna di esso, e nulla sanno vedere al di la delle costoro produzioni. A chi un tempo fa sarebbe caduto nel pensiero, che restasse da aggiungere nulla alla musica vocale dopo lo Scarlatti, ovvero alla strumentale dopo il Corelli. Pur nondimeno il Marcello, e il Tartini ci hanno mostrato, che si avea così nell' una come nell' altra alcun segno più là. E pare che l' uomo non s' accorga de' luoghi che rimangono ancora vacui nelle arti, se non dopo occupati. Così il *Giulio Cesare* mostrerà *nescio quid majus* [1] quanto al genere delle tragedie francesi. Che se la tragedia, a distinzion della commedia, è la imitazion di un' azione che abbia in se del terribile, e del compassionevole, è facile a veder quanto questa, che non è intorno a un matrimonio, o a un amoretto, ma intorno a un fatto atrocissimo, e alla più gran rivoluzione che sia avvenuta nel più grande imperio del mondo; è facile, dico, a vedere quanto ella venga ad essere più distinta dalla commedia, che non sono le altre tragedie francesi, e salga sopra un coturno più alto di assai. Ma tutto questo è niente dinanzi al più delle persone: non fa mestieri aver veduto *mores hominum multorum et urbes* [2], per sapere che i più bei ragionamenti del mondo se ne vanno quasi sempre con la peggio, quando eglino hanno a combattere opinioni avvalorate dall' usanza e dall' autorità di quel sesso, il cui imperio si stende sino alle provincie scientifiche. L'amore è signor despotico delle scene francesi; e una tragedia, dove non han che far donne, tutta sentimenti di libertà, e pratiche di politica, non darà naturalmente nella cruna di gente avvezza ad udire Mitridate fare il galante sul punto di muovere il campo verso Roma, e a vedere Sertorio e Regolo damerini. Nè sarebbe da farsi maraviglia, che il Cesare del Voltaire corresse la medesima fortuna a Parigi, che Temistocle, Alcibiade, e quegli altri grandi uomini della Grecia corsero in Atene, ammirati da tutto il mondo, e sbanditi dalla loro patria.

In questa tragedia il Voltaire ha preso ad imitare la severità del teatro inglese, e singolarmente Shakespeare, in cui dicesi, e con ragione, che ci sono errori innumerabili e pensieri inimitabili, *faults innumerable, and thoughts inimitable.* Del che è una riprova la medesima sua *Morte del Giulio Cesare.* E ben ella può credere che il nostro poeta ha tolto di Shakespeare quello che di Ennio toglieva Virgilio. Egli ha espresso in francese le due ultime scene di quella tragedia, le quali, toltone alcune mende, sono un vero specchio di eloquenza, come le due di Burro e di Narciso con Nerone, nel trarre gli animi delle medesime persone in sentenze contrarie. Ma chi sa, se per tale imitazione appunto non venga fatto a questa tragedia meno applauso. A niuno è nascosto come la Francia e l'Inghilterra sono

1. Properce, livre I, élégie dernière.
2. Horace, *Art poétique*, vers 142.

rivali nelle cose di stato, nel commercio, nella gloria delle armi, et delle lettere,

> Littora littoribus contraria, fluctibus undæ[1].

E potrebbe darsi che la poesia degl' Inglesi fosse accolta a Parigi allo stesso modo che la loro filosofia. Ma finalmente dovranno sapere i Francesi non picciolo grado ad uno che in certo modo arricchisce il loro Parnaso di una sorgente novella. Tanto più che grandissima è la discrezione con che il nostro poeta fecesi ad imitare il teatro inglese trasportando nel suo la severità di quello, e non la ferocità. Nel che egli ha di gran lungo superato Addisono, il quale nel Catone ha mostrato agl' Inglesi non tanto la regolarità del teatro francese, quanto la sconvenevolezza di que' suoi amori. E con ciò è venuto a guastare uno dei pochissimi drammi moderni, in cui lo stile è veramente tragico, e i Romani parlano Romano, e non Spagnuolo.

Ma quando non si storcessero contro a questa tragedia per altro motivo, lo farebbono almeno perch' è di tre soli atti. Aristotile, in vero, parlando nella Poetica della lunghezza dell' azion teatrale, non si spiega così chiaramente sopra il numero degli atti in che vuolsi dividerla. Ognuno però sa a mente quei versi della Poetica latina:

> Neve minor, neu sit quinto productior actu[2]
> Fabula, quæ posci vult et spectata reponi.

Precetto che viene da Orazio prescritto non meno per la commedia che per la tragedia. Ora se pur vi ha delle commedie di Moliere di tre atti e non più, e che ciò non ostante son tenute buone; non so perchè non vi possa ancora essere una buona tragedia che sia di tre atti, e non di cinque.

> Quid autem[3]
> Cæcilio Plautoque dabit Romanus ademptum
> Virgilio Varioque?

E forse non sarebbe del tutto fuor di ragione, che una gran parte delle moderne tragedie si riducessero a tre atti solamente; mentre si vede, che per arrivare ai cinque, i più degli autori vi appiccano episodj che allungano il componimento, e ne tolgon l'unità. E però l' istesso Racine non volle distendere la sua *Ester* più là di tre atti. Che se i Greci nelle loro tragedie, benchè semplicissime, ritennero costantemente la divisione in cinque atti, bisogna far considerazione che ciò non sempre torna così bene al nostro teatro; non tanto perchè nostro costume è il fare gli atti più lunghi, quanto

1. *Æneid.*, IV, 628.
2. Horace, *Art poëtique*, vers 189-190.
3. Id., *ibid.*, 53-55.

perchè tra noi non ha luogo il coro, che appresso di loro occupava una grandissima parte del dramma.

Ma che mi distendo io in parole sopra tali cose con lei? *Pollio et ipse facit nova carmina.* A lei sta il diffinire, se il Voltaire, siccome egli ha aperto tra' suoi una nuova via, così ancora ne sia giunto al termine. E che non vien ella a Cirey a comunicarci in persona le dotte sue riflessioni? Ora massimamente che siamo assicurati essere per la pace già segnata composte le cose di Europa. Niente allora quì mancherebbe al desiderio mio, e a niuno in Parigi potrebbe parer nuovo, che io mi rimanessi in una provincia.

PERSONNAGES[1]

JULES CÉSAR, dictateur.
MARC-ANTOINE, consul.
JUNIUS BRUTUS, préteur.
CASSIUS,
CIMBER,
DÉCIME,
DOLABELLA,
CASCA,
CINNA,
} sénateurs.
LES ROMAINS.
LICTEURS.

La scène est à Rome, au Capitole.

1. Noms des acteurs qui jouèrent dans *la Mort de César* et dans *l'Avocat Patelin*, de Brueys, qui l'accompagnait : Legrand, La Thorillière, Dubreuil, Montménv, Sarrazin (César), Grandval (J. Brutus), Dangeville, Dubois, Baron, Bonneval, Paulin (Cassius), Deschamps, Rosely ; Mmes Dubreuil, Connell, Lavoy. — Recette : 2,142 livres. (G. A.)

LA

MORT DE CÉSAR

TRAGÉDIE

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

CÉSAR, ANTOINE.

ANTOINE.

César, tu vas régner; voici le jour auguste
Où le peuple romain, pour toi toujours injuste,
Changé par tes vertus[1], va reconnaître en toi
Son vainqueur, son appui, son vengeur, et son roi.
Antoine, tu le sais, ne connaît point l'envie :
J'ai chéri plus que toi la gloire de ta vie;
J'ai préparé la chaîne où tu mets les Romains,
Content d'être sous toi le second des humains;
Plus fier de t'attacher ce nouveau diadème,
Plus grand de te servir que de régner moi-même.
Quoi! tu ne me réponds que par de longs soupirs!
Ta grandeur fait ma joie et fait tes déplaisirs!
Roi de Rome et du monde, est-ce à toi de te plaindre?
César peut-il gémir, ou César peut-il craindre?
Qui peut à ta grande âme inspirer la terreur?

CÉSAR.

L'amitié, cher Antoine : il faut t'ouvrir mon cœur.
Tu sais que je te quitte, et le destin m'ordonne
De porter nos drapeaux aux champs de Babylone.

1. Dans l'édition faite à Lyon, avec des corrections, sous le nom de Gohier, en l'an II de la République, on a mis :

Disposé par nos soins. (B.)

Je pars, et vais venger sur le Parthe inhumain
La honte de Crassus et du peuple romain.
L'aigle des légions, que je retiens encore,
Demande à s'envoler vers les mers du Bosphore ;
Et mes braves soldats n'attendent pour signal
Que de revoir mon front ceint du bandeau royal.
Peut-être avec raison César peut entreprendre
D'attaquer un pays qu'a soumis Alexandre ;
Peut-être les Gaulois, Pompée, et les Romains,
Valent bien les Persans subjugués par ses mains :
J'ose au moins le penser ; et ton ami se flatte
Que le vainqueur du Rhin peut l'être de l'Euphrate.
Mais cet espoir m'anime et ne m'aveugle pas ;
Le sort peut se lasser de marcher sur mes pas ;
La plus haute sagesse en est souvent trompée :
Il peut quitter César, ayant trahi Pompée ;
Et, dans les factions comme dans les combats,
Du triomphe à la chute il n'est souvent qu'un pas[1].
J'ai servi, commandé, vaincu, quarante années ;
Du monde entre mes mains j'ai vu les destinées ;
Et j'ai toujours connu qu'en chaque événement
Le destin des États dépendait d'un moment.
Quoi qu'il puisse arriver, mon cœur n'a rien à craindre,
Je vaincrai sans orgueil, ou mourrai sans me plaindre.
Mais j'exige en partant, de ta tendre amitié,
Qu'Antoine à mes enfants soit pour jamais lié ;
Que Rome par mes mains défendue et conquise,
Que la terre à mes fils, comme à toi, soit soumise ;
Et qu'emportant d'ici le grand titre de roi,
Mon sang et mon ami le prennent après moi.
Je te laisse aujourd'hui ma volonté dernière ;
Antoine, à mes enfants il faut servir de père.
Je ne veux point de toi demander des serments,
De la foi des humains sacrés et vains garants ;
Ta promesse suffit, et je la crois plus pure
Que les autels des dieux entourés du parjure.

ANTOINE.

C'est déjà pour Antoine une assez dure loi
Que tu cherches la guerre et le trépas sans moi,

1. Ce vers rappelle le mot de Mirabeau : « Il n'y a qu'un pas du Capitole à la roche Tarpéienne. » (G. A.)

Et que ton intérêt m'attache à l'Italie
Quand la gloire t'appelle aux bornes de l'Asie;
Je m'afflige encor plus de voir que ton grand cœur
Doute de sa fortune, et présage un malheur :
Mais je ne comprends point ta bonté qui m'outrage.
César, que me dis-tu de tes fils, de partage?
Tu n'as de fils qu'Octave, et nulle adoption
N'a d'un autre César appuyé ta maison.

CÉSAR.

Il n'est plus temps, ami, de cacher l'amertume
Dont mon cœur paternel en secret se consume :
Octave n'est mon sang qu'à la faveur des lois;
Je l'ai nommé César, il est fils de mon choix :
Le destin (dois-je dire ou propice, ou sévère?)
D'un véritable fils en effet m'a fait père;
D'un fils que je chéris, mais qui, pour mon malheur,
A ma tendre amitié répond avec horreur.

ANTOINE.

Et quel est cet enfant? Quel ingrat peut-il être
Si peu digne du sang dont les dieux l'ont fait naître?

CÉSAR.

Écoute : tu connais ce malheureux Brutus,
Dont Caton cultiva les farouches vertus.
De nos antiques lois ce défenseur austère,
Ce rigide ennemi du pouvoir arbitraire,
Qui toujours contre moi, les armes à la main,
De tous mes ennemis a suivi le destin;
Qui fut mon prisonnier aux champs de Thessalie;
A qui j'ai malgré lui sauvé deux fois la vie;
Né, nourri loin de moi chez mes fiers ennemis...

ANTOINE.

Brutus! il se pourrait...

CÉSAR.

Ne m'en crois pas; tiens, lis.

ANTOINE.

Dieux! la sœur de Caton, la fière Servilie!

CÉSAR.

Par un hymen secret elle me fut unie.
Ce farouche Caton, dans nos premiers débats,
La fit presque à mes yeux passer en d'autres bras :
Mais le jour qui forma ce second hyménée
De son nouvel époux trancha la destinée.

Sous le nom de Brutus mon fils fut élevé.
Pour me haïr, ô ciel! était-il réservé?
Mais lis : tu sauras tout par cet écrit funeste.

ANTOINE lit.

« César, je vais mourir. La colère céleste
Va finir à la fois ma vie et mon amour.
Souviens-toi qu'à Brutus César donna le jour.
Adieu : puisse ce fils éprouver pour son père
L'amitié qu'en mourant te conservait sa mère! »

« SERVILIE. »

Quoi! faut-il que du sort la tyrannique loi,
César, te donne un fils si peu semblable à toi!

CÉSAR.

Il a d'autres vertus : son superbe courage
Flatte en secret le mien, même alors qu'il l'outrage.
Il m'irrite, il me plaît; son cœur indépendant
Sur mes sens étonnés prend un fier ascendant.
Sa fermeté m'impose, et je l'excuse même
De condamner en moi l'autorité suprême :
Soit qu'étant homme et père, un charme séducteur,
L'excusant à mes yeux, me trompe en sa faveur;
Soit qu'étant né Romain, la voix de ma patrie
Me parle malgré moi contre ma tyrannie,
Et que la liberté que je viens d'opprimer,
Plus forte encor que moi, me condamne à l'aimer.
Te dirai-je encor plus? Si Brutus me doit l'être,
S'il est fils de César, il doit haïr un maître.
J'ai pensé comme lui dès mes plus jeunes ans;
J'ai détesté Sylla, j'ai haï les tyrans.
J'eusse été citoyen si l'orgueilleux Pompée
N'eût voulu m'opprimer sous sa gloire usurpée.
Né fier, ambitieux, mais né pour les vertus,
Si je n'étais César, j'aurais été Brutus.
Tout homme à son état doit plier son courage[1].

1. Dans *Ériphyle*, acte II, scène I, Voltaire avait dit :

Pliez à votre état ce fougueux caractère.

Dans *Alzire*, acte Ier, scène IV, Montèze dit à sa fille :

Tu dois à ton état plier ton caractère.

Enfin dans *Oreste*, acte Ier, scène III, on lit :

Pliez à votre état ce superbe courage. (B.)

Brutus tiendra bientôt un différent langage,
Quand il aura connu de quel sang il est né.
Crois-moi, le diadème, à son front destiné,
Adoucira dans lui sa rudesse importune;
Il changera de mœurs en changeant de fortune.
La nature, le sang, mes bienfaits, tes avis,
Le devoir, l'intérêt, tout me rendra mon fils.

ANTOINE.

J'en doute, je connais sa fermeté farouche :
La secte dont il est n'admet rien qui la touche.
Cette secte intraitable, et qui fait vanité[1]
D'endurcir les esprits contre l'humanité,
Qui dompte et foule aux pieds la nature irritée,
Parle seule à Brutus, et seule est écoutée.
Ces préjugés affreux, qu'ils appellent devoir,
Ont sur ces cœurs de bronze un absolu pouvoir.
Caton même, Caton, ce malheureux stoïque,
Ce héros forcené, la victime d'Utique,
Qui, fuyant un pardon qui l'eût humilié,
Préféra la mort même à ta tendre amitié;
Caton fut moins altier, moins dur, et moins à craindre
Que l'ingrat qu'à t'aimer ta bonté veut contraindre.

CÉSAR.

Cher ami, de quels coups tu viens de me frapper!
Que m'as-tu dit?

ANTOINE.

Je t'aime, et ne te puis tromper.

CÉSAR.

Le temps amollit tout.

ANTOINE.

Mon cœur en désespère.

CÉSAR.

Quoi! sa haine...

ANTOINE.

Crois-moi.

CÉSAR.

N'importe, je suis père.
J'ai chéri, j'ai sauvé mes plus grands ennemis :

1. L'abbé Desfontaines appliquait ces vers aux quakers; sous la République, on les appliqua aux jacobins. Comparez ce passage au portrait que César fait de Cassius à Antoine dans le premier acte du *Jules César* de Shakespeare. (G. A.)

Je veux me faire aimer de Rome et de mon fils;
Et, conquérant des cœurs vaincus par ma clémence,
Voir la terre et Brutus adorer ma puissance.
C'est à toi de m'aider dans de si grands desseins :
Tu m'as prêté ton bras pour dompter les humains;
Dompte aujourd'hui Brutus, adoucis son courage,
Prépare par degrés cette vertu sauvage
Au secret important qu'il lui faut révéler,
Et dont mon cœur encore hésite à lui parler.

ANTOINE.

Je ferai tout pour toi; mais j'ai peu d'espérance.

SCÈNE II.

CÉSAR, ANTOINE, DOLABELLA.

DOLABELLA.

César, les sénateurs attendent audience;
A ton ordre suprême ils se rendent ici.

CÉSAR.

Ils ont tardé longtemps... Qu'ils entrent.

ANTOINE.

Les voici.
Que je lis sur leur front de dépit et de haine!

SCÈNE III.

CÉSAR, ANTOINE, BRUTUS, CASSIUS, CIMBER, DÉCIME, CINNA, CASCA, ETC.; LICTEURS.

CÉSAR, assis.

Venez, dignes soutiens de la grandeur romaine,
Compagnons de César. Approchez, Cassius,
Cimber, Cinna, Décime, et toi, mon cher Brutus.
Enfin voici le temps, si le ciel me seconde,
Où je vais achever la conquête du monde,
Et voir dans l'Orient le trône de Cyrus
Satisfaire, en tombant, aux mânes de Crassus.

Il est temps d'ajouter, par le droit de la guerre,
Ce qui manque aux Romains des trois parts de la terre :
Tout est prêt, tout prévu pour ce vaste dessein ;
L'Euphrate attend César, et je pars dès demain.
Brutus et Cassius me suivront en Asie ;
Antoine retiendra la Gaule et l'Italie ;
De la mer Atlantique et des bords du Bétis,
Cimber gouvernera les rois assujettis ;
Je donne à Marcellus la Grèce et la Lycie,
A Décime le Pont, à Casca la Syrie.
Ayant ainsi réglé le sort des nations,
Et laissant Rome heureuse et sans divisions,
Il ne reste au sénat qu'à juger sous quel titre
De Rome et des humains je dois être l'arbitre.
Sylla fut honoré du nom de dictateur ;
Marius fut consul, et Pompée empereur.
J'ai vaincu ce dernier, et c'est assez vous dire
Qu'il faut un nouveau nom pour un nouvel empire,
Un nom plus grand, plus saint, moins sujet aux revers,
Autrefois craint dans Rome, et cher à l'univers.
Un bruit trop confirmé se répand sur la terre,
Qu'en vain Rome aux Persans ose faire la guerre ;
Qu'un roi seul peut les vaincre et leur donner la loi :
César va l'entreprendre, et César n'est pas roi ;
Il n'est qu'un citoyen connu par ses services,
Qui peut du peuple encore essuyer les caprices...
Romains, vous m'entendez, vous savez mon espoir ;
Songez à mes bienfaits, songez à mon pouvoir.

CIMBER.

César, il faut parler. Ces sceptres, ces couronnes,
Ce fruit de nos travaux, l'univers que tu donnes,
Seraient, aux yeux du peuple et du sénat jaloux,
Un outrage à l'État : plus qu'un bienfait pour nous.
Marius, ni Sylla, ni Carbon, ni Pompée,
Dans leur autorité sur le peuple usurpée,
N'ont jamais prétendu disposer à leur choix
Des conquêtes de Rome, et nous parler en rois.
César, nous attendions de ta clémence auguste
Un don plus précieux, une faveur plus juste,
Au-dessus des États donnés par ta bonté...

CÉSAR.

Qu'oses-tu demander, Cimber?

CIMBER.

La liberté.

CASSIUS.

Tu nous l'avais promise, et tu juras toi-même
D'abolir pour jamais l'autorité suprême;
Et je croyais toucher à ce moment heureux
Où le vainqueur du monde allait combler nos vœux.
Fumante de son sang, captive, désolée,
Rome dans cet espoir renaissait consolée.
Avant que d'être à toi nous sommes ses enfants :
Je songe à ton pouvoir; mais songe à tes serments.

BRUTUS.

Oui, que César soit grand; mais que Rome soit libre.
Dieux! maîtresse de l'Inde[1], esclave au bord du Tibre!
Qu'importe que son nom commande à l'univers,
Et qu'on l'appelle reine, alors qu'elle est aux fers?
Qu'importe à ma patrie, aux Romains que tu braves,
D'apprendre que César a de nouveaux esclaves?
Les Persans ne sont pas nos plus fiers ennemis;
Il en est de plus grands. Je n'ai point d'autre avis.

CÉSAR.

Et toi, Brutus, aussi[2]!

ANTOINE, à César.

Tu connais leur audace :
Vois si ces cœurs ingrats sont dignes de leur grâce.

CÉSAR.

Ainsi vous voulez donc, dans vos témérités,
Tenter ma patience et lasser mes bontés?
Vous qui m'appartenez par le droit de l'épée,
Rampants sous Marius, esclaves de Pompée;
Vous qui ne respirez qu'autant que mon courroux,
Retenu trop longtemps, s'est arrêté sur vous :
Républicains ingrats, qu'enhardit ma clémence,
Vous qui devant Sylla garderiez le silence;

1. L'Inde ne peut passer ici qu'à la faveur d'une espèce d'emphase poétique, car jamais les Romains n'approchèrent de l'Inde avant Trajan; peut-être eût-il mieux valu dire : *Maîtresse de l'Asie*. (Laharpe.)

2. C'est le mot de César lorsqu'il aperçut Brutus à la tête des conjurés. M. de Voltaire l'a placé dans cette scène, et y a substitué, dans le récit de la mort de César, ce tableau touchant :

César, le regardant d'un œil tranquille et doux,
Lui pardonnait encore en tombant sous ses coups.
. . . .
« O mon fils! » disait-il, etc. (K.)

Vous que ma bonté seule invite à m'outrager,
Sans craindre que César s'abaisse à se venger.
Voilà ce qui vous donne une âme assez hardie
Pour oser me parler de Rome et de patrie;
Pour affecter ici cette illustre hauteur
Et ces grands sentiments devant votre vainqueur.
Il les fallait avoir aux plaines de Pharsale.
La fortune entre nous devient trop inégale :
Si vous n'avez su vaincre, apprenez à servir.

BRUTUS.

César, aucun de nous n'apprendra qu'à mourir.
Nul ne m'en désavoue, et nul, en Thessalie,
N'abaissa son courage à demander la vie.
Tu nous laissas le jour, mais pour nous avilir;
Et nous le détestons, s'il te faut obéir.
César, qu'à ta colère aucun de nous n'échappe;
Commence ici par moi : si tu veux régner, frappe.

CÉSAR.

(Les sénateurs sortent.)

Écoute... et vous, sortez. Brutus m'ose offenser!
Mais sais-tu de quels traits tu viens de me percer?
Va, César est bien loin d'en vouloir à ta vie.
Laisse là du sénat l'indiscrète furie;
Demeure, c'est toi seul qui peux me désarmer;
Demeure, c'est toi seul que César veut aimer.

BRUTUS.

Tout mon sang est à toi, si tu tiens ta promesse;
Si tu n'es qu'un tyran, j'abhorre ta tendresse;
Et je ne peux rester avec Antoine et toi,
Puisqu'il n'est plus Romain, et qu'il demande un roi.

SCÈNE IV.

CÉSAR, ANTOINE.

ANTOINE.

Eh bien! t'ai-je trompé? Crois-tu que la nature
Puisse amollir une âme et si fière et si dure?
Laisse, laisse à jamais dans son obscurité
Ce secret malheureux qui pèse à ta bonté.
Que de Rome, s'il veut, il déplore la chute;

Mais qu'il ignore au moins quel sang il persécute :
Il ne mérite pas de te devoir le jour.
Ingrat à tes bontés, ingrat à ton amour,
Renonce-le pour fils.

CÉSAR.

Je ne le puis : je l'aime.

ANTOINE.

Ah ! cesse donc d'aimer l'éclat du diadème,
Descends donc de ce rang où je te vois monté :
La bonté convient mal à ton autorité ;
De ta grandeur naissante elle détruit l'ouvrage.
Quoi ! Rome est sous tes lois, et Cassius t'outrage !
Quoi ! Cimber, quoi ! Cinna, ces obscurs sénateurs,
Aux yeux du roi du monde affectent ces hauteurs !
Ils bravent ta puissance, et ces vaincus respirent !

CÉSAR.

Ils sont nés mes égaux, mes armes les vainquirent.
Et, trop au-dessus d'eux, je leur puis pardonner
De frémir sous le joug que je veux leur donner.

ANTOINE.

Marius de leur sang eût été moins avare ;
Sylla les eût punis.

CÉSAR.

Sylla fut un barbare ;
Il n'a su qu'opprimer : le meurtre et la fureur
Faisaient sa politique ainsi que sa grandeur :
Il a gouverné Rome au milieu des supplices ;
Il en était l'effroi, j'en serai les délices.
Je sais quel est le peuple : on le change en un jour ;
Il prodigue aisément sa haine et son amour.
Si ma grandeur l'aigrit, ma clémence l'attire.
Un pardon politique à qui ne peut me nuire,
Dans mes chaînes qu'il porte un air de liberté,
Ont ramené vers moi sa faible volonté.
Il faut couvrir de fleurs l'abîme où je l'entraîne,
Flatter encor ce tigre à l'instant qu'on l'enchaîne,
Lui plaire en l'accablant, l'asservir, le charmer,
Et punir mes rivaux en me faisant aimer[1].

1. Dans *Mérope*, acte I, scène IV, Polyphonte dit :

C'est encor peu de vaincre, il faut savoir séduire,
Flatter l'hydre du peuple, au frein l'accoutumer,
Et pousser l'art enfin jusqu'à s'en faire aimer.

ANTOINE.

Il faudrait être craint : c'est ainsi que l'on règne.

CÉSAR.

Va, ce n'est qu'aux combats que je veux qu'on me craigne.

ANTOINE.

Le peuple abusera de ta facilité.

CÉSAR.

Le peuple a jusqu'ici consacré ma bonté :
Vois ce temple que Rome élève à la Clémence.

ANTOINE.

Crains qu'elle n'en élève un autre à la Vengeance ;
Crains des cœurs ulcérés, nourris de désespoir,
Idolâtres de Rome, et cruels par devoir.
Cassius alarmé prévoit qu'en ce jour même
Ma main doit sur ton front mettre le diadème :
Déjà même à tes yeux on ose en murmurer.
Des plus impétueux tu devrais t'assurer ;
A prévenir leurs coups daigne au moins te contraindre.

CÉSAR.

Je les aurais punis si je les pouvais craindre.
Ne me conseille point de me faire haïr.
Je sais combattre, vaincre, et ne sais point punir.
Allons ; et, n'écoutant ni soupçon ni vengeance,
Sur l'univers soumis régnons sans violence.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

BRUTUS, ANTOINE, DOLABELLA

ANTOINE.

Ce superbe refus, cette animosité,
Marquent moins de vertu que de férocité.
Les bontés de César, et surtout sa puissance,
Méritaient plus d'égards et plus de complaisance :
A lui parler du moins vous pourriez consentir.
Vous ne connaissez pas qui vous osez haïr ;
Et vous en frémiriez si vous pouviez apprendre...

BRUTUS.

Ah ! je frémis déjà ; mais c'est de vous entendre.
Ennemi des Romains, que vous avez vendus,
Pensez-vous, ou tromper, ou corrompre Brutus?
Allez ramper sans moi sous la main qui vous brave ;
Je sais tous vos desseins, vous brûlez d'être esclave ;
Vous voulez un monarque, et vous êtes Romain !

ANTOINE.

Je suis ami, Brutus, et porte un cœur humain ;
Je ne recherche point une vertu plus rare.
Tu veux être un héros, va, tu n'es qu'un barbare ;
Et ton farouche orgueil, que rien ne peut fléchir,
Embrassa la vertu pour la faire haïr.

SCÈNE II.

BRUTUS.

Quelle bassesse, ô ciel ! et quelle ignominie !
Voilà donc les soutiens de ma triste patrie !

Voilà vos successeurs, Horace, Décius,
Et toi vengeur des lois, toi, mon sang, toi, Brutus!
Quels restes, justes dieux, de la grandeur romaine!
Chacun baise en tremblant la main qui nous enchaîne.
César nous a ravi jusques à nos vertus;
Et je cherche ici Rome, et ne la trouve plus.
Vous que j'ai vus périr, vous, immortels courages,
Héros, dont en pleurant j'aperçois les images,
Famille de Pompée, et toi, divin Caton,
Toi, dernier des héros du sang de Scipion,
Vous ranimez en moi ces vives étincelles
Des vertus dont brillaient vos âmes immortelles;
Vous vivez dans Brutus, vous mettez dans mon sein
Tout l'honneur qu'un tyran ravit au nom romain.
Que vois-je, grand Pompée, au pied de ta statue?
Quel billet, sous mon nom, se présente à ma vue?
Lisons: « Tu dors, Brutus, et Rome est dans les fers! »
Rome, mes yeux sur toi seront toujours ouverts;
Ne me reproche point des chaînes que j'abhorre.
Mais quel autre billet à mes yeux s'offre encore?
« Non, tu n'es pas Brutus! » Ah! reproche cruel[1]!
César! tremble, tyran! voilà ton coup mortel.
« Non, tu n'es pas Brutus! » Je le suis, je veux l'être.
Je périrai, Romains, ou vous serez sans maître.
Je vois que Rome encore a des cœurs vertueux:
On demande un vengeur, on a sur moi les yeux;
On excite cette âme, et cette main trop lente;
On demande du sang... Rome sera contente[2].

SCÈNE III.

BRUTUS, CASSIUS, CINNA, CASCA, DÉCIME,
SUITE.

CASSIUS.

Je t'embrasse, Brutus, pour la dernière fois.
Amis, il faut tomber sous les débris des lois.

1. Brutus trouva en effet des billets dans lesquels on lui reprochait de n'être pas digne de son nom; et ces reproches achevèrent de le déterminer à la conjuration. (K.)

2. Comparez la première scène du deuxième acte de *Jules César*.

De César désormais je n'attends plus de grâce ;
Il sait mes sentiments, il connaît notre audace.
Notre âme incorruptible étonne ses desseins ;
Il va perdre dans nous les derniers des Romains.
C'en est fait, mes amis, il n'est plus de patrie,
Plus d'honneur, plus de lois ; Rome est anéantie :
De l'univers et d'elle il triomphe aujourd'hui ;
Nos imprudents aïeux n'ont vaincu que pour lui.
Ces dépouilles des rois, ce sceptre de la terre,
Six cents ans de vertus, de travaux, et de guerre :
César jouit de tout, et dévore le fruit
Que six siècles de gloire à peine avaient produit.
Ah, Brutus ! es-tu né pour servir sous un maître ?
La liberté n'est plus.

BRUTUS.

Elle est prête à renaître.

CASSIUS.

Que dis-tu ? Mais quel bruit vient frapper mes esprits ?

BRUTUS.

Laisse là ce vil peuple, et ses indignes cris.

CASSIUS.

La liberté, dis-tu ?... Mais quoi... le bruit redouble.

SCÈNE IV.

BRUTUS, CASSIUS, CIMBER, DÉCIME.

CASSIUS.

Ah ! Cimber, est-ce toi ? Parle, quel est ce trouble ?

DÉCIME.

Trame-t-on contre Rome un nouvel attentat ?
Qu'a-t on fait ? qu'as-tu vu ?

CIMBER.

La honte de l'État.
César était au temple, et cette fière idole
Semblait être le dieu qui tonne au Capitole[1].
C'est là qu'il annonçait son superbe dessein
D'aller joindre la Perse à l'empire romain.
On lui donnait les noms de Foudre de la guerre,
De Vengeur des Romains, de Vainqueur de la terre :

1. Comparez le récit de Casca dans le premier acte de *Jules Cés*

Mais, parmi tant d'éclat, son orgueil imprudent
Voulait un autre titre, et n'était pas content.
Enfin, parmi ces cris et ces chants d'allégresse,
Du peuple qui l'entoure Antoine fend la presse :
Il entre : ô honte! ô crime indigne d'un Romain!
Il entre, la couronne et le sceptre à la main.
On se tait, on frémit; lui, sans que rien l'étonne,
Sur le front de César attache la couronne,
Et soudain, devant lui se mettant à genoux :
« César, règne, dit-il, sur la terre et sur nous. »
Des Romains, à ces mots, les visages pâlissent;
De leurs cris douloureux les voûtes retentissent;
J'ai vu des citoyens s'enfuir avec horreur,
D'autres rougir de honte et pleurer de douleur.
César, qui cependant lisait sur leur visage
De l'indignation l'éclatant témoignage,
Feignant des sentiments longtemps étudiés,
Jette et sceptre et couronne, et les foule à ses pieds.
Alors tout se croit libre, alors tout est en proie
Au fol enivrement d'une indiscrète joie.
Antoine est alarmé; César feint et rougit;
Plus il cèle son trouble, et plus on l'applaudit;
La modération sert de voile à son crime;
Il affecte à regret un refus magnanime.
Mais, malgré ses efforts, il frémissait tout bas
Qu'on applaudît en lui les vertus qu'il n'a pas[1].
Enfin, ne pouvant plus retenir sa colère,
Il sort du Capitole avec un front sévère;

1. Cornélie, dans *la Mort de Pompée*, dit, en parlant de la douleur que César montrait du malheur de son ennemi :

Une maligne joie en son cœur s'élevait,
Dont sa gloire indignée à peine le sauvait.

Dans *Mérope*, acte IV, scène I, Voltaire a dit :

La pitié paraissait adoucir ses fureurs;
La joie éclatait même à travers ses douleurs.

Dans *Oreste*, acte II, scène VII :

J'ai cru voir, et j'ai vu dans ses yeux interdits
Le barbare plaisir d'avoir perdu son fils.

Dans *Rome sauvée*, acte V, scène II :

Dans le péril horrible où Rome était en proie,
Son front laissait briller une secrète joie.

Il veut que dans une heure on s'assemble au sénat.
Dans une heure, Brutus, César change l'État.
De ce sénat sacré la moitié corrompue,
Ayant acheté Rome, à César l'a vendue ;
Plus lâche que ce peuple à qui, dans son malheur,
Le nom de roi du moins fait toujours quelque horreur.
César, déjà trop roi, veut encor la couronne :
Le peuple la refuse, et le sénat la donne.
Que faut-il faire enfin, héros qui m'écoutez ?

CASSIUS.

Mourir, finir des jours dans l'opprobre comptés.
J'ai traîné les liens de mon indigne vie
Tant qu'un peu d'espérance a flatté ma patrie ;
Voici son dernier jour, et du moins Cassius
Ne doit plus respirer lorsque l'État n'est plus.
Pleure qui voudra Rome, et lui reste fidèle ;
Je ne peux la venger, mais j'expire avec elle.
Je vais où sont nos dieux...

(En regardant leurs statues.)

Pompée et Scipion,
Il est temps de vous suivre, et d'imiter Caton.

BRUTUS.

Non, n'imitons personne, et servons tous d'exemple ;
C'est nous, braves amis, que l'univers contemple ;
C'est à nous de répondre à l'admiration
Que Rome en expirant conserve à notre nom.
Si Caton m'avait cru, plus juste en sa furie,
Sur César expirant il eût perdu la vie ;
Mais il tourna sur soi ses innocentes mains ;
Sa mort fut inutile au bonheur des humains.
Faisant tout pour la gloire, il ne fit rien pour Rome ;
Et c'est la seule faute où tomba ce grand homme.

CASSIUS.

Que veux-tu donc qu'on fasse en un tel désespoir ?

BRUTUS, montrant le billet.

Voilà ce qu'on m'écrit, voilà notre devoir.

CASSIUS.

On m'en écrit autant, j'ai reçu ce reproche.

BRUTUS.

C'est trop le mériter.

CIMBER.

L'heure fatale approche.

Dans une heure un tyran détruit le nom romain.

BRUTUS.

Dans une heure à César il faut percer le sein.

CASSIUS.

Ah ! je te reconnais à cette noble audace.

DÉCIME.

Ennemi des tyrans, et digne de ta race,
Voilà les sentiments que j'avais dans mon cœur.

CASSIUS.

Tu me rends à moi-même, et je t'en dois l'honneur;
C'est là ce qu'attendaient ma haine et ma colère
De la mâle vertu qui fait ton caractère.
C'est Rome qui t'inspire en des desseins si grands :
Ton nom seul est l'arrêt de la mort des tyrans.
Lavons, mon cher Brutus, l'opprobre de la terre;
Vengeons ce Capitole, au défaut du tonnerre.
Toi, Cimber; toi, Cinna; vous, Romains indomptés,
Avez-vous une autre âme et d'autres volontés?

CIMBER.

Nous pensons comme toi, nous méprisons la vie :
Nous détestons César, nous aimons la patrie;
Nous la vengerons tous : Brutus et Cassius
De quiconque est Romain raniment les vertus.

DÉCIME.

Nés juges de l'État, nés les vengeurs du crime,
C'est souffrir trop longtemps la main qui nous opprime;
Et quand sur un tyran nous suspendons nos coups,
Chaque instant qu'il respire est un crime pour nous.

CIMBER.

Admettons-nous quelque autre à ces honneurs suprêmes?

BRUTUS.

Pour venger la patrie il suffit de nous-mêmes[1].
Dolabella, Lépide, Émile, Bibulus,
Ou tremblent sous César, ou bien lui sont vendus.
Cicéron, qui d'un traître a puni l'insolence[2],

1. M. A. Lacroix remarque avec raison que cette délibération de conjurés était un immense progrès dramatique. Les faits remplacent les récits. (G. A.)

2. C'est ainsi que Brutus devait penser de Cicéron. Ce portrait d'ailleurs est conforme à l'histoire ; il y avait loin de Catilina à César ; il fallait alors un autre courage et d'autres vertus. Ce vers,

Hardi dans le sénat, faible dans le danger,

est très-vrai, non que Cicéron manquât de courage personnel, mais son courage

Ne sert la liberté que par son éloquence :
Hardi dans le sénat, faible dans le danger,
Fait pour haranguer Rome, et non pour la venger,
Laissons à l'orateur qui charme sa patrie
Le soin de nous louer quand nous l'aurons servie[6].
Non, ce n'est qu'avec vous que je veux partager
Cet immortel honneur et ce pressant danger.
Dans une heure au sénat le tyran doit se rendre :
Là, je le punirai ; là, je le veux surprendre ;
Là, je veux que ce fer, enfoncé dans son sein,
Venge Caton, Pompée, et le peuple romain.
C'est hasarder beaucoup. Ses ardents satellites
Partout du Capitole occupent les limites ;
Ce peuple mou, volage, et facile à fléchir,
Ne sait s'il doit encor l'aimer ou le haïr.
Notre mort, mes amis, paraît inévitable ;
Mais qu'une telle mort est noble et désirable !
Qu'il est beau de périr dans des desseins si grands !
De voir couler son sang dans le sang des tyrans !
Qu'avec plaisir alors on voit sa dernière heure !
Mourons, braves amis, pourvu que César meure,
Et que la liberté, qu'oppriment ses forfaits,
Renaisse de sa cendre, et revive à jamais.

CASSIUS.

Ne balançons donc plus, courons au Capitole :
C'est là qu'il nous opprime, et qu'il faut qu'on l'immole.
Ne craignons rien du peuple, il semble encor douter :
Mais si l'idole tombe, il va la détester.

BRUTUS.

Jurez donc avec moi, jurez sur cette épée,
Par le sang de Caton, par celui de Pompee,
Par les mânes sacrés de tous ces vrais Romains
Qui dans les champs d'Afrique ont fini leurs destins ;
Jurez par tous les dieux, vengeurs de la patrie,
Que César sous vos coups va terminer sa vie.

CASSIUS.

Faisons plus, mes amis ; jurons d'exterminer

d'esprit l'abandonnait lorsqu'il n'était ni dans le sénat, ni dans la tribune aux harangues. Sa force était dans son éloquence, et il se livrait à toute sa faiblesse dans les conjonctures où l'éloquence devenait inutile. (K.)

1. Ce portrait de Cicéron est célèbre. (G. A.)

Quiconque ainsi que lui prétendra gouverner :
Fussent nos propres fils, nos frères ou nos pères ;
S'ils sont tyrans, Brutus, ils sont nos adversaires.
Un vrai républicain n'a pour père et pour fils
Que la vertu, les dieux, les lois, et son pays.

BRUTUS.

Oui, j'unis pour jamais mon sang avec le vôtre.
Tous dès ce moment même adoptés l'un par l'autre,
Le salut de l'État nous a rendus parents.
Scellons notre union du sang de nos tyrans.

(Il s'avance vers la statue de Pompée.)

Nous le jurons par vous, héros, dont les images
A ce pressant devoir excitent nos courages ;
Nous promettons, Pompée, à tes sacrés genoux,
De faire tout pour Rome, et jamais rien pour nous ;
D'être unis pour l'État, qui dans nous se rassemble ;
De vivre, de combattre, et de mourir ensemble[1].
Allons, préparons-nous : c'est trop nous arrêter.

SCÈNE V.

CÉSAR, BRUTUS.

CÉSAR.

Demeure, c'est ici que tu dois m'écouter.
Où vas-tu, malheureux?

BRUTUS.

Loin de la tyrannie.

CÉSAR.

Licteurs, qu'on le retienne.

BRUTUS.

Achève, et prends ma vie[2].

CÉSAR.

Brutus, si ma colère en voulait à tes jours,
Je n'aurais qu'à parler, j'aurais fini leur cours.

1. Comparez ce serment avec celui qui se trouve dans *Brutus*, acte Ier, sc. II.
2. Cet hémistiche est dans *le Cid*, acte Ier, scène IV, des éditions de Corneille données par Voltaire. (B.)

Tu l'as trop mérité. Ta fière ingratitude
Se fait de m'offenser une farouche étude.
Je te retrouve encore avec ceux des Romains
Dont j'ai plus soupçonné les perfides desseins;
Avec ceux qui tantôt ont osé me déplaire,
Ont blâmé ma conduite, ont bravé ma colère.

BRUTUS.

Ils parlaient en Romains, César; et leurs avis,
Si les dieux t'inspiraient, seraient encor suivis.

CÉSAR.

Je souffre ton audace, et consens à t'entendre :
De mon rang avec toi je me plais à descendre.
Que me reproches-tu?

BRUTUS.

Le monde ravagé,
Le sang des nations, ton pays saccagé;
Ton pouvoir, tes vertus, qui font tes injustices,
Qui de tes attentats sont en toi les complices;
Ta funeste bonté, qui fait aimer tes fers,
Et qui n'est qu'un appât pour tromper l'univers[1].

CÉSAR.

Ah! c'est ce qu'il fallait reprocher à Pompée :
Par sa feinte vertu la tienne fut trompée.
Ce citoyen superbe, à Rome plus fatal,
N'a pas même voulu César pour son égal.
Crois-tu, s'il m'eût vaincu, que cette âme hautaine
Eût laissé respirer la liberté romaine?
Sous un joug despotique il t'aurait accablé.
Qu'eût fait Brutus alors?

BRUTUS.

Brutus l'eût immolé.

CÉSAR.

Voilà donc ce qu'enfin ton grand cœur me destine!

1. Corneille a dit, dans *Sertorius*, acte III, scène II :

Et votre empire en est d'autant plus dangereux
Qu'il rend de vos vertus les peuples amoureux,
Qu'en assujettissant vous avez l'art de plaire,
Qu'on croit n'être en vos fers qu'esclave volontaire.

Racine, dans *Alexandre*, acte IV, scène II, s'exprime ainsi :

. . . . . . Je vous hais d'autant plus qu'on vous aime,
D'autant plus qu'il me faut vous admirer moi-même,
Que l'univers entier m'en impose la loi.

Tu ne t'en défends point. Tu vis pour ma ruine,
Brutus !

BRUTUS.

Si tu le crois, préviens donc ma fureur.
Qui peut te retenir?

CÉSAR, lui présentant la lettre de Servilie.

La nature et mon cœur.
Lis, ingrat, lis ; connais le sang que tu m'opposes ;
Vois qui tu peux haïr, et poursuis si tu l'oses.

BRUTUS.

Où suis-je? qu'ai-je lu ? Me trompez-vous, mes yeux ?

CÉSAR.

Eh bien ! Brutus, mon fils !

BRUTUS.

Lui, mon père ! grands dieux !

CÉSAR.

Oui, je le suis. ingrat ! Quel silence farouche !
Que dis-je ? quels sanglots échappent de ta bouche?
Mon fils... Quoi ! je te tiens muet entre mes bras !
La nature t'étonne, et ne t'attendrit pas !

BRUTUS.

O sort épouvantable, et qui me désespère !
O serments ! ô patrie ! ô Rome toujours chère !
César !... Ah, malheureux ! j'ai trop longtemps vécu.

CÉSAR.

Parle. Quoi ! d'un remords ton cœur est combattu !
Ne me déguise rien. Tu gardes le silence !
Tu crains d'être mon fils ; ce nom sacré t'offense :
Tu crains de me chérir, de partager mon rang ;
C'est un malheur pour toi d'être né de mon sang !
Ah ! ce sceptre du monde, et ce pouvoir suprême,
Ce César, que tu hais, les voulait pour toi-même.
Je voulais partager, avec Octave et toi,
Le prix de cent combats, et le titre de roi.

BRUTUS.

Ah, dieux !

CÉSAR.

Tu veux parler, et te retiens à peine !
Ces transports sont-ils donc de tendresse ou de haine?
Quel est donc le secret qui semble t'accabler?

BRUTUS.

César...

CÉSAR.

Eh bien! mon fils?

BRUTUS.

Je ne puis lui parler[1].

CÉSAR.

Tu n'oses me nommer du tendre nom de père?

BRUTUS.

Si tu l'es, je te fais une unique prière.

CÉSAR.

Parle : en te l'accordant, je croirai tout gagner.

BRUTUS.

Fais-moi mourir sur l'heure, ou cesse de régner.

CÉSAR.

Ah! barbare ennemi, tigre que je caresse!
Ah! cœur dénaturé qu'endurcit ma tendresse!
Va, tu n'es plus mon fils. Va, cruel citoyen,
Mon cœur désespéré prend l'exemple du tien :
Ce cœur, à qui tu fais cette effroyable injure,
Saura bien comme toi vaincre enfin la nature.
Va, César n'est pas fait pour te prier en vain ;
J'apprendrai de Brutus à cesser d'être humain :
Je ne te connais plus. Libre dans ma puissance,
Je n'écouterai plus une injuste clémence.
Tranquille, à mon courroux je vais m'abandonner :
Mon cœur trop indulgent est las de pardonner.
J'imiterai Sylla, mais dans ses violences;
Vous tremblerez, ingrats, au bruit de mes vengeances.
Va, cruel, va trouver tes indignes amis :
Tous m'ont osé déplaire, ils seront tous punis.
On sait ce que je puis, on verra ce que j'ose :
Je deviendrai barbare, et toi seul en es cause.

BRUTUS.

Ah! ne le quittons point dans ses cruels desseins,
Et sauvons, s'il se peut, César et les Romains.

1. Dans sa *Sémiramis*, acte IV, scène IV. Voltaire a dit :

Sémiramis. — Eh bien! — Je ne puis lui parler.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

CASSIUS, CIMBER, DÉCIME, CINNA, CASCA, LES CONJURÉS.

CASSIUS.

Enfin donc l'heure approche où Rome va renaître.
La maîtresse du monde est aujourd'hui sans maître :
L'honneur en est à vous, Cimber, Casca, Probus,
Décime. Encore une heure, et le tyran n'est plus.
Ce que n'ont pu Caton, et Pompée, et l'Asie,
Nous seuls l'exécutons, nous vengeons la patrie;
Et je veux qu'en ce jour on dise à l'univers :
« Mortels, respectez Rome; elle n'est plus aux fers. »

CIMBER.

Tu vois tous nos amis, ils sont prêts à te suivre,
A frapper, à mourir, à vivre s'il faut vivre;
A servir le sénat dans l'un et l'autre sort,
En donnant à César, ou recevant la mort.

DÉCIME.

Mais d'où vient que Brutus ne paraît point encore,
Lui, ce fier ennemi du tyran qu'il abhorre;
Lui qui prit nos serments, qui nous rassembla tous;
Lui qui doit sur César porter les premiers coups?
Le gendre de Caton tarde bien à paraître.
Serait-il arrêté? César peut-il connaître...
Mais le voici. Grands dieux! qu'il paraît abattu!

SCÈNE II.

CASSIUS, BRUTUS, CIMBER, CASCA, DÉCIME, LES CONJURÉS.

CASSIUS.

Brutus, quelle infortune accable ta vertu ?
Le tyran sait-il tout ? Rome est-elle trahie ?

BRUTUS.

Non, César ne sait point qu'on va trancher sa vie.
Il se confie à vous.

DÉCIME.

Qui peut donc te troubler ?

BRUTUS.

Un malheur, un secret, qui vous fera trembler.

CASSIUS.

De nous ou du tyran, c'est la mort qui s'apprête :
Nous pouvons tous périr ; mais trembler, nous !

BRUTUS.

Arrête :
Je vais t'épouvanter par ce secret affreux.
Je dois sa mort à Rome, à vous, à vos neveux,
Au bonheur des mortels ; et j'avais choisi l'heure,
Le lieu, le bras, l'instant où Rome veut qu'il meure :
L'honneur du premier coup à mes mains est remis ;
Tout est prêt : apprenez que Brutus est son fils.

CIMBER.

Toi, son fils !

CASSIUS.

De César !

DÉCIME.

O Rome !

BRUTUS.

Servilie
Par un hymen secret à César fut unie ;
Je suis de cet hymen le fruit infortuné.

CIMBER.

Brutus, fils d'un tyran !

CASSIUS.

Non, tu n'en es pas né;
Ton cœur est trop romain.

BRUTUS.

Ma honte est véritable.
Vous, amis, qui voyez le destin qui m'accable,
Soyez par mes serments les maîtres de mon sort.
Est-il quelqu'un de vous d'un esprit assez fort,
Assez stoïque, assez au-dessus du vulgaire,
Pour oser décider ce que Brutus doit faire?
Je m'en remets à vous. Quoi! vous baissez les yeux!
Toi, Cassius, aussi, tu te tais avec eux!
Aucun ne me soutient au bord de cet abîme!
Aucun ne m'encourage, ou ne m'arrache au crime!
Tu frémis, Cassius! et, prompt à t'étonner...

CASSIUS.

Je frémis du conseil que je vais te donner.

BRUTUS.

Parle.

CASSIUS.

Si tu n'étais qu'un citoyen vulgaire,
Je te dirais : Va, sers, sois tyran sous ton père;
Écrase cet État que tu dois soutenir;
Rome aura désormais deux traîtres à punir :
Mais je parle à Brutus, à ce puissant génie,
À ce héros armé contre la tyrannie,
Dont le cœur inflexible, au bien déterminé,
Épura tout le sang que César t'a donné.
Écoute : tu connais avec quelle furie
Jadis Catilina menaça sa patrie?

BRUTUS.

Oui.

CASSIUS.

Si, le même jour que ce grand criminel
Dut à la liberté porter le coup mortel;
Si, lorsque le sénat eut condamné ce traître,
Catilina pour fils t'eût voulu reconnaître,
Entre ce monstre et nous forcé de décider,
Parle : qu'aurais-tu fait?

BRUTUS.

Peux-tu le demander?
Penses-tu qu'un instant ma vertu démentie

Eût mis dans la balance un homme et la patrie?

CASSIUS.

Brutus, par ce seul mot ton devoir est dicté.
C'est l'arrêt du sénat, Rome est en sûreté.
Mais, dis, sens-tu ce trouble, et ce secret murmure,
Qu'un préjugé vulgaire impute à la nature?
Un seul mot de César a-t-il éteint dans toi
L'amour de ton pays, ton devoir et ta foi?
En disant ce secret, ou faux ou véritable,
En t'avouant pour fils, en est-il moins coupable?
En es-tu moins Brutus? en es-tu moins Romain?
Nous dois-tu moins ta vie, et ton cœur, et ta main?
Toi, son fils! Rome enfin n'est-elle plus ta mère?
Chacun des conjurés n'est-il donc plus ton frère?
Né dans nos murs sacrés, nourri par Scipion,
Élève de Pompée, adopté par Caton,
Ami de Cassius, que veux-tu davantage?
Ces titres sont sacrés; tout autre les outrage.
Qu'importe qu'un tyran, esclave de l'amour,
Ait séduit Servilie, et t'ait donné le jour?
Laisse là les erreurs et l'hymen de ta mère;
Caton forma tes mœurs, Caton seul est ton père;
Tu lui dois ta vertu, ton âme est toute à lui;
Brise l'indigne nœud que l'on t'offre aujourd'hui;
Qu'à nos serments communs ta fermeté réponde;
Et tu n'as de parents que les vengeurs du monde.

BRUTUS.

Et vous, braves amis, parlez, que pensez-vous?

CIMBER.

Jugez de nous par lui, jugez de lui par nous.
D'un autre sentiment si nous étions capables,
Rome n'aurait point eu des enfants plus coupables.
Mais à d'autres qu'à toi pourquoi t'en rapporter?
C'est ton cœur, c'est Brutus qu'il te faut consulter.

BRUTUS.

Eh bien! à vos regards mon âme est dévoilée,
Lisez-y les horreurs dont elle est accablée.
Je ne vous cèle rien, ce cœur s'est ébranlé;
De mes stoïques yeux des larmes ont coulé.
Après l'affreux serment que vous m'avez vu faire,
Prêt à servir l'État, mais à tuer mon père;
Pleurant d'être son fils, honteux de ses bienfaits;

Admirant ses vertus, condamnant ses forfaits;
Voyant en lui mon père, un coupable, un grand homme,
Entraîné par César, et retenu par Rome;
D'horreur et de pitié mes esprits déchirés
Ont souhaité la mort que vous lui préparez.
Je vous dirai bien plus; sachez que je l'estime:
Son grand cœur me séduit, au sein même du crime;
Et si sur les Romains quelqu'un pouvait régner,
Il est le seul tyran que l'on dût épargner.
Ne vous alarmez point; ce nom que je déteste,
Ce nom seul de tyran l'emporte sur le reste.
Le sénat, Rome, et vous, vous avez tous ma foi:
Le bien du monde entier me parle contre un roi.
J'embrasse avec horreur une vertu cruelle;
J'en frissonne à vos yeux, mais je vous suis fidèle.
César me va parler; que ne puis-je aujourd'hui
L'attendrir, le changer, sauver l'État et lui!
Veuillent les immortels, s'expliquant par ma bouche,
Prêter à mon organe un pouvoir qui le touche!
Mais si je n'obtiens rien de cet ambitieux,
Levez le bras, frappez, je détourne les yeux.
Je ne trahirai point mon pays pour mon père:
Que l'on approuve, ou non, ma fermeté sévère;
Qu'à l'univers surpris cette grande action
Soit un objet d'horreur ou d'admiration;
Mon esprit, peu jaloux de vivre en la mémoire,
Ne considère point le reproche ou la gloire;
Toujours indépendant, et toujours citoyen,
Mon devoir me suffit, tout le reste n'est rien.
Allez, ne songez plus qu'à sortir d'esclavage.

CASSIUS.

Du salut de l'État ta parole est le gage.
Nous comptons tous sur toi, comme si dans ces lieux
Nous entendions Caton, Rome même, et nos dieux.

SCÈNE III.

BRUTUS.

Voici donc le moment où César va m'entendre;
Voici ce Capitole où la mort va l'attendre;

Épargnez-moi, grands dieux, l'horreur de le haïr!
Dieux, arrêtez ces bras levés pour le punir!
Rendez, s'il se peut, Rome à son grand cœur plus chère,
Et faites qu'il soit juste, afin qu'il soit mon père!
Le voici. Je demeure immobile, éperdu.
O mânes de Caton, soutenez ma vertu!

SCÈNE IV.

CÉSAR, BRUTUS.

CÉSAR.

Eh bien! que veux-tu? Parle. As-tu le cœur d'un homme?
Es-tu fils de César?

BRUTUS.

Oui, si tu l'es de Rome.

CÉSAR.

Républicain farouche, où vas-tu t'emporter?
N'as-tu voulu me voir que pour mieux m'insulter?
Quoi! tandis que sur toi mes faveurs se répandent,
Que du monde soumis les hommages t'attendent,
L'empire, mes bontés, rien ne fléchit ton cœur?
De quel œil vois-tu donc le sceptre?

BRUTUS.

Avec horreur.

CÉSAR.

Je plains tes préjugés, je les excuse même.
Mais peux-tu me haïr?

BRUTUS.

Non, César, et je t'aime.
Mon cœur par tes exploits fut pour toi prévenu,
Avant que pour ton sang tu m'eusses reconnu.
Je me suis plaint aux dieux de voir qu'un si grand homme
Fût à la fois la gloire et le fléau de Rome.
Je déteste César avec le nom de roi;
Mais César citoyen serait un dieu pour moi;
Je lui sacrifierais ma fortune et ma vie.

CÉSAR.

Que peux-tu donc haïr en moi?

BRUTUS.

La tyrannie.
Daigne écouter les vœux, les larmes, les avis

De tous les vrais Romains, du sénat, de ton fils.
Veux-tu vivre en effet le premier de la terre,
Jouir d'un droit plus saint que celui de la guerre,
Être encor plus que roi, plus même que César?

CÉSAR.

Eh bien?

BRUTUS.

Tu vois la terre enchaînée à ton char;
Romps nos fers, sois Romain, renonce au diadème.

CÉSAR.

Ah! que proposes-tu?

BRUTUS.

Ce qu'a fait Sylla même.
Longtemps dans notre sang Sylla s'était noyé;
Il rendit Rome libre, et tout fut oublié.
Cet assassin illustre, entouré de victimes,
En descendant du trône effaça tous ses crimes.
Tu n'eus point ses fureurs, ose avoir ses vertus.
Ton cœur sut pardonner; César, fais encor plus.
Que servent désormais les grâces que tu donnes?
C'est à Rome, à l'État qu'il faut que tu pardonnes;
Alors, plus qu'à ton rang nos cœurs te sont soumis;
Alors tu sais régner; alors je suis ton fils.
Quoi! je te parle en vain?

CÉSAR.

Rome demande un maître;
Un jour à tes dépens tu l'apprendras peut-être.
Tu vois nos citoyens plus puissants que des rois:
Nos mœurs changent, Brutus; il faut changer nos lois.
La liberté n'est plus que le droit de se nuire:
Rome, qui détruit tout, semble enfin se détruire.
Ce colosse effrayant, dont le monde est foulé[1],
En pressant l'univers, est lui-même ébranlé.
Il penche vers sa chute, et contre la tempête
Il demande mon bras pour soutenir sa tête[2].

1. Les éditeurs de Kehl regardent ces vers comme imités de ceux qui sont dans *Ériphyle*, acte III, scène I.

2. Corneille, dans *la Mort de Pompée*, emploie une image semblable; il dit que Pompée a espéré que l'Égypte,

> Ayant sauvé le ciel, pourra sauver la terre,
> Et dans son désespoir à la fin se mêlant,
> Pourra prêter l'épaule au monde chancelant.

Enfin depuis Sylla nos antiques vertus,
Les lois, Rome, l'État, sont des noms superflus.
Dans nos temps corrompus, pleins de guerres civiles,
Tu parles comme au temps des Dèces, des Émiles.
Caton t'a trop séduit, mon cher fils; je prévoi
Que ta triste vertu perdra l'État et toi.
Fais céder, si tu peux, ta raison détrompée
Au vainqueur de Caton, au vainqueur de Pompée,
A ton père qui t'aime, et qui plaint ton erreur.
Sois mon fils en effet, Brutus; rends-moi ton cœur;
Prends d'autres sentiments, ma bonté t'en conjure;
Ne force point ton âme à vaincre la nature.
Tu ne me réponds rien? tu détournes les yeux?

BRUTUS.

Je ne te connais plus. Tonnez sur moi, grands dieux!
César...

CÉSAR.

Quoi! tu t'émeus? ton âme est amollie?
Ah! mon fils...

BRUTUS.

Sais-tu bien qu'il y va de ta vie!
Sais-tu que le sénat n'a point de vrai Romain
Qui n'aspire en secret à te percer le sein?
Que le salut de Rome, et que le tien te touche:
Ton génie alarmé te parle par ma bouche;
Il me pousse, il me presse, il me jette à tes pieds.

(Il se jette à ses genoux.)

César, au nom des dieux, dans ton cœur oubliés;
Au nom de tes vertus, de Rome, et de toi-même,
Dirai-je au nom d'un fils qui frémit et qui t'aime,
Qui te préfère au monde, et Rome seule à toi?
Ne me rebute pas!

CÉSAR.

Malheureux, laisse-moi.
Que me veux-tu?

BRUTUS.

Crois-moi, ne sois point insensible.

CÉSAR.

L'univers peut changer; mon âme est inflexible.

BRUTUS.

Voilà donc ta réponse?

CÉSAR.

Oui, tout est résolu.
Rome doit obéir quand César a voulu.

BRUTUS, d'un air consterné.

Adieu, César.

CÉSAR.

Eh quoi! d'où viennent tes alarmes?
Demeure encor, mon fils. Quoi! tu verses des larmes!
Quoi! Brutus peut pleurer! Est-ce d'avoir un roi?
Pleures-tu les Romains?

BRUTUS.

Je ne pleure que toi.
Adieu, te dis-je.

CÉSAR.

O Rome! ô rigueur héroïque!
Que ne puis-je à ce point aimer ma république[1]!

SCÈNE V.

CÉSAR, DOLABELLA, ROMAINS.

DOLABELLA.

Le sénat par ton ordre au temple est arrivé :
On n'attend plus que toi, le trône est élevé.
Tous ceux qui t'ont vendu leur vie et leurs suffrages
Vont prodiguer l'encens au pied de tes images.
J'amène devant toi la foule des Romains :
Le sénat va fixer leurs esprits incertains;
Mais si César croyait un citoyen qui l'aime[2],
Nos présages affreux, nos devins, nos dieux même,
César différerait ce grand événement.

1. Cette admirable scène est toute de l'invention de Voltaire. (G. A.)

2. Il y avait, dans les premières éditions, « un vieux soldat qui t'aime » ; mais Dolabella, gendre de Cicéron, n'était point un vieux soldat ; c'était un jeune sénateur très-aimable, très-intrigant et très-ambitieux. Comme Clodius, il s'était fait adopter par un plébéien afin de pouvoir être tribun. Dolabella avait été nommé consul avant l'âge prescrit par les lois; mais Antoine, qui était jaloux de sa faveur, déclara son élection nulle, en qualité d'augure. Ils se réconcilièrent après la mort de César; Dolabella se tua en Asie quelque temps après, pour ne pas tomber entre les mains de Cassius. Il avait alors environ vingt-sept ans. (K.)

CÉSAR.

Quoi! lorsqu'il faut régner, différer d'un moment!
Qui pourrait m'arrêter, moi?

DOLABELLA.

Toute la nature
Conspire à t'avertir par un sinistre augure.
Le ciel, qui fait les rois, redoute ton trépas.

CÉSAR.

Va, César n'est qu'un homme, et je ne pense pas
Que le ciel de mon sort à ce point s'inquiète,
Qu'il anime pour moi la nature muette,
Et que les éléments paraissent confondus,
Pour qu'un mortel ici respire un jour de plus.
Les dieux, du haut du ciel, ont compté nos années;
Suivons sans reculer nos hautes destinées.
César n'a rien à craindre.

DOLABELLA.

Il a des ennemis
Qui sous un joug nouveau sont à peine asservis:
Qui sait s'ils n'auraient point conspiré leur vengeance?

CÉSAR.

Ils n'oseraient.

DOLABELLA.

Ton cœur a trop de confiance.

CÉSAR.

Tant de précautions contre mon jour fatal
Me rendraient méprisable, et me défendraient mal.

DOLABELLA.

Pour le salut de Rome il faut que César vive;
Dans le sénat au moins permets que je te suive.

CÉSAR.

Non: pourquoi changer l'ordre entre nous concerté?
N'avançons point, ami, le moment arrêté:
Qui change ses desseins découvre sa faiblesse.

DOLABELLA.

Je te quitte à regret. Je crains, je le confesse:
Ce nouveau mouvement dans mon cœur est trop fort.

CÉSAR.

Va, j'aime mieux mourir que de craindre la mort[1]!
Allons.

1. C'est un mot de César: une autre fois, on disputait devant lui sur l'espèce de mort la moins fâcheuse: «La plus courte et la moins prévue», répondit-il. (K.)

SCÈNE VI.

DOLABELLA, ROMAINS.

DOLABELLA.

Chers citoyens, quel héros, quel courage
De la terre et de vous méritait mieux l'hommage?
Joignez vos vœux aux miens, peuples qui l'admirez;
Confirmez les honneurs qui lui sont préparés;
Vivez pour le servir, mourez pour le défendre...
Quelles clameurs, ô ciel! quels cris se font entendre!

LES CONJURÉS, derrière le théâtre.

Meurs, expire, tyran! Courage, Cassius!

DOLABELLA.

Ah! courons le sauver.

SCÈNE VII.

CASSIUS, un poignard à la main; DOLABELLA, ROMAINS.

CASSIUS.

C'en est fait, il n'est plus.

DOLABELLA.

Peuples, secondez-moi; frappons, perçons ce traître.

CASSIUS.

Peuples, imitez-moi, vous n'avez plus de maître[1].
Nation de héros, vainqueurs de l'univers,
Vive la liberté! ma main brise vos fers.

DOLABELLA.

Vous trahissez, Romains, le sang de ce grand homme?

CASSIUS.

J'ai tué mon ami pour le salut de Rome!
Il vous asservit tous, son sang est répandu.
Est-il quelqu'un de vous de si peu de vertu,

1. Ici commence la variante de Gohier. Voyez page 361.

D'un esprit si rampant, d'un si faible courage,
Qu'il puisse regretter César et l'esclavage?
Quel est ce vil Romain qui veut avoir un roi?
S'il en est un, qu'il parle, et qu'il se plaigne à moi.
Mais vous m'applaudissez, vous aimez tous la gloire.

ROMAINS.

César fut un tyran, périsse sa mémoire!

CASSIUS.

Maîtres du monde entier, de Rome heureux enfants,
Conservez à jamais ces nobles sentiments.
Je sais que devant vous Antoine va paraître :
Amis, souvenez-vous que César fut son maître,
Qu'il a servi sous lui, dès ses plus jeunes ans,
Dans l'école du crime et dans l'art des tyrans.
Il vient justifier son maître et son empire;
Il vous méprise assez pour penser vous séduire.
Sans doute il peut ici faire entendre sa voix :
Telle est la loi de Rome, et j'obéis aux lois.
Le peuple est désormais leur organe suprême,
Le juge de César, d'Antoine, de moi-même.
Vous rentrez dans vos droits indignement perdus;
César vous les ravit, je vous les ai rendus :
Je les veux affermir. Je rentre au Capitole;
Brutus est au sénat; il m'attend, et j'y vole.
Je vais avec Brutus, en ces murs désolés,
Rappeler la justice, et nos dieux exilés;
Étouffer des méchants les fureurs intestines,
Et de la liberté réparer les ruines.
Vous, Romains, seulement consentez d'être heureux.
Ne vous trahissez pas, c'est tout ce que je veux;
Redoutez tout d'Antoine, et surtout l'artifice.

ROMAINS.

S'il vous ose accuser, que lui-même il périsse!

CASSIUS.

Souvenez-vous, Romains, de ces serments sacrés.

ROMAINS.

Aux vengeurs de l'État nos cœurs sont assurés.

SCÈNE VIII.

ANTOINE, ROMAINS, DOLABELLA.

UN ROMAIN.

Mais Antoine paraît.

AUTRE ROMAIN.

Qu'osera-t-il nous dire ?

UN ROMAIN.

Ses yeux versent des pleurs ; il se trouble, il soupire.

UN AUTRE.

Il aimait trop César.

ANTOINE, montant à la tribune aux harangues.

Oui, je l'aimais, Romains;
Oui, j'aurais de mes jours prolongé ses destins.
Hélas! vous avez tous pensé comme moi-même;
Et lorsque de son front ôtant le diadème,
Ce héros à vos lois s'immolait aujourd'hui,
Qui de vous, en effet, n'eût expiré pour lui?
Hélas! je ne viens point célébrer sa mémoire;
La voix du monde entier parle assez de sa gloire;
Mais de mon désespoir ayez quelque pitié,
Et pardonnez du moins des pleurs à l'amitié.

UN ROMAIN.

Il les fallait verser quand Rome avait un maître.
César fut un héros; mais César fut un traître.

AUTRE ROMAIN.

Puisqu'il était tyran, il n'eut point de vertus.

UN TROISIÈME.

Oui, nous approuvons tous Cassius et Brutus.

ANTOINE.

Contre ses meurtriers je n'ai rien à vous dire;
C'est à servir l'État que leur grand cœur aspire.
De votre dictateur ils ont percé le flanc :
Comblés de ses bienfaits, ils sont teints de son sang.
Pour forcer des Romains à ce coup détestable,
Sans doute il fallait bien que César fût coupable;
Je le crois. Mais enfin César a-t-il jamais
De son pouvoir sur vous appesanti le faix?
A-t-il gardé pour lui le fruit de ses conquêtes?

Des dépouilles du monde il couronnait vos têtes.
Tout l'or des nations qui tombaient sous ses coups,
Tout le prix de son sang fut prodigué pour vous.
De son char de triomphe il voyait vos alarmes :
César en descendait pour essuyer vos larmes.
Du monde qu'il soumit vous triomphez en paix,
Puissants par son courage, heureux par ses bienfaits.
Il payait le service, il pardonnait l'outrage.
Vous le savez, grands dieux! vous dont il fut l'image;
Vous, dieux, qui lui laissiez le monde à gouverner,
Vous savez si son cœur aimait à pardonner!

ROMAINS.

Il est vrai que César fit aimer sa clémence.

ANTOINE.

Hélas! si sa grande âme eût connu la vengeance,
Il vivrait, et sa vie eût rempli nos souhaits.
Sur tous ses meurtriers il versa ses bienfaits;
Deux fois à Cassius il conserva la vie.
Brutus... où suis-je? ô ciel! ô crime! ô barbarie!
Chers amis, je succombe; et mes sens interdits...
Brutus, son assassin!... ce monstre était son fils.

ROMAINS.

Ah, dieux!

ANTOINE.

Je vois frémir vos généreux courages;
Amis, je vois les pleurs qui mouillent vos visages.
Oui, Brutus est son fils; mais vous qui m'écoutez,
Vous étiez ses enfants dans son cœur adoptés.
Hélas! si vous saviez sa volonté dernière!

ROMAINS.

Quelle est-elle? parlez.

ANTOINE.

Rome est son héritière.
Ses trésors sont vos biens; vous en allez jouir :
Au delà du tombeau César veut vous servir.
C'est vous seuls qu'il aimait; c'est pour vous qu'en Asie
Il allait prodiguer sa fortune et sa vie.
« O Romains, disait-il, peuple-roi que je sers,
Commandez à César, César à l'univers. »
Brutus ou Cassius eût-il fait davantage?

ROMAINS.

Ah! nous les détestons. Ce doute nous outrage.

UN ROMAIN.

César fut en effet le père de l'État.

ANTOINE.

Votre père n'est plus : un lâche assassinat
Vient de trancher ici les jours de ce grand homme,
L'honneur de la nature et la gloire de Rome.
Romains, priverez-vous des honneurs du bûcher
Ce père, cet ami, qui vous était si cher?
On l'apporte à vos yeux.

(Le fond du théâtre s'ouvre ; des licteurs apportent le corps de César couvert d'une robe sanglante ; Antoine descend de la tribune, et se jette à genoux auprès du corps.)

ROMAINS.

O spectacle funeste !

ANTOINE.

Du plus grand des Romains voilà ce qui vous reste ;
Voilà ce dieu vengeur, idolâtré par vous,
Que ses assassins même adoraient à genoux ;
Qui, toujours votre appui dans la paix, dans la guerre,
Une heure auparavant faisait trembler la terre ;
Qui devait enchaîner Babylone à son char :
Amis, en cet état connaissez-vous César?
Vous les voyez, Romains, vous touchez ces blessures,
Ce sang qu'ont sous vos yeux versé des mains parjures.
Là, Cimber l'a frappé ; là, sur le grand César
Cassius et Décime enfonçaient leur poignard.
Là, Brutus éperdu, Brutus l'âme égarée,
A souillé dans ses flancs sa main dénaturée.
César, le regardant d'un œil tranquille et doux,
Lui pardonnait encore en tombant sous ses coups.
Il l'appelait son fils ; et ce nom cher et tendre
Est le seul qu'en mourant César ait fait entendre :
« O mon fils ! » disait-il.

UN ROMAIN.

O monstre que les dieux
Devaient exterminer avant ce coup affreux !

AUTRES ROMAINS, en regardant le corps dont ils sont proches.

Dieux ! son sang coule encore.

ANTOINE.

Il demande vengeance,
Il l'attend de vos mains et de votre vaillance.
Entendez-vous sa voix? Réveillez-vous, Romains ;

Marchez, suivez-moi tous contre ses assassins :
Ce sont là les honneurs qu'à César on doit rendre.
Des brandons du bûcher qui va le mettre en cendre,
Embrasons les palais de ces fiers conjurés :
Enfonçons dans leur sein nos bras désespérés.
Venez, dignes amis ; venez, vengeurs des crimes,
Au dieu de la patrie immoler ces victimes.

ROMAINS.

Oui, nous les punirons ; oui, nous suivrons vos pas.
Nous jurons par son sang de venger son trépas.
Courons.

ANTOINE, à Dolabella.

Ne laissons pas leur fureur inutile ;
Précipitons ce peuple inconstant et facile :
Entraînons-le à la guerre ; et, sans rien ménager,
Succédons à César en courant le venger.

FIN DE LA MORT DE CÉSAR.

VARIANTES

DE LA TRAGÉDIE *LA MORT DE CÉSAR*.

Page 322, vers 16. — Édition Lamare :

Il peut trahir César, après le grand Pompée;
Parmi les factions, le trouble et les combats.

Page 323, vers 22. — L'édition furtive et l'édition Lamare portent :

Ce fatal ennemi. (B.)

Page 327, vers 1er. — Édition de 1736 :

Par les droits de la guerre.

Ibid., vers 25. — Dans toutes les anciennes éditions, on lisait :

Il n'est qu'un citoyen *fameux* par ses services.

Connu est plus simple, et convient mieux à César parlant de lui-même. (K.)

Ibid., vers 31. — Édition Lamare :

Ne sont point des bienfaits dont nos cœurs soient épris;
Reprends tes dons, César; ils sont à trop haut prix.
Marius, ni Sylla, etc.

Ibid., vers 37. — Édition Lamare :

Nous avons attendu.

Page 328, vers 13. — Édition Lamare :

Et qu'on la traite en reine.

Ibid., vers 25. — Édition Lamare :

S'arrête encor sur vous.

Page 329, vers 13. — Édition Lamare :

Mais pour nous asservir.

Ibid., vers 18. — Édition Lamare :

Tu viens de me frapper.

Page 330, vers 5. — Dans les éditions précédentes, il y avait :

Ah! cesse donc d'aimer l'orgueil du diadème.

Page 333, dernier vers. — L'édition furtive et l'édition Lamare portent :

Dans la chute des lois.

Page 334, vers 2. — Ces éditions portent :

Mon audace.

Ibid., vers 18. — Édition furtive :

Quel est ce trouble?
Tu parais interdit. Qu'a-t-on fait? qu'as-tu vu?

CIMBER.

Le secret des tyrans est enfin reconnu.
César étant au temple, etc.

Page 335, vers 14. — Édition Lamare :

Et pleurer de fureur.

Page 336, vers 6. — L'édition furtive et l'édition Lamare portent :

Fait encor quelque horreur.

Page 337, vers 19. — Ce vers et les trois qui le suivent ne sont ni dans l'édition furtive ni dans l'édition Lamare ; mais on les trouve dans la *seconde* édition faite à Amsterdam en 1736. (B.)

Page 347, vers 29. — L'édition furtive et l'édition Lamare portent :

L'univers ne m'est rien.

Page 349, vers 20. — Dans l'édition furtive :

Tu verras qu'un État maître de tant de rois
Se nuit par sa grandeur et tombe par son poids.
Dans nos temps corrompus, etc.

Ibid., dernier vers. — Les éditions furtive et Lamare portent :

Pour affermir sa tête.

Page 353, vers 10. — Voici le dénoûment fait par Gohier, et joué en 1793 :

CASSIUS.

* Peuples, imitez-moi, vous n'avez plus de maître.
* César vous asservit, son sang est répandu.
* Est-il quelqu'un de vous de si peu de vertu,
* D'un esprit si rampant, d'un si faible courage,
* Qu'il puisse regretter César et l'esclavage?
* Quel est ce vil Romain qui veut avoir un roi?
* S'il en est un, qu'il parle, et qu'il se plaigne à moi.

DOLABELLA.

Je serai ce Romain que révolte le crime,
Qui regrette en César un héros magnanime.
Quels destins préparait ce généreux vainqueur
A Rome, au monde entier qu'étonna sa valeur!

CASSIUS.

César a, dans un jour, terni toute sa gloire,
En dépouillant son front du prix de la victoire.
J'adorais dans César l'intrépide guerrier;
Mais dès que la couronne a flétri son laurier,
Un sentiment plus fort, l'amour de la patrie,
M'a bientôt fait rougir de mon idolâtrie.
Je n'ai vu dans César qu'un vil usurpateur,
Qu'un tyran couronné digne de ma fureur.
Du sang des malheureux si la terre est rougie,
Il existe des rois, ce sang-là vous le crie.

DOLABELLA.

Le sceptre d'un bon roi sur un peuple soumis
Pèse moins que le joug de ses trop fiers amis.

DÉCIME.

De tes rois trop vantés le meilleur est un maître.
(En brandissant son poignard.)
Voilà pour le brigand qui prétendrait à l'être.

CASSIUS.

* Maîtres du monde entier, de Rome heureux enfants,
* Conservez à jamais ces nobles sentiments.
* Je sais que devant vous Antoine va paraître.
* Amis, souvenez-vous que César fut son maître,
* Qu'il a servi sous lui, dès ses plus jeunes ans,
* Dans l'école du crime et dans l'art des tyrans.
* Il vient justifier son maître et son empire.
* Il vous méprise assez pour penser vous séduire.
* Sans doute il peut ici faire entendre sa voix;
* Telle est la loi de Rome, et j'obéis aux lois.
Le peuple est désormais leur organe suprême,
Le juge de César, d'Antoine, de moi-même.

CIMBER.

Par le fer de Brutus le peuple a prononcé:
Sur le corps de César le trône est renversé.

DOLABELLA.

Odieux assassin, républicain farouche,
Le mot qui te condamne est sorti de ta bouche.
Tu dis que par le fer de quelques factieux
Le jugement de Rome éclate à tous les yeux!

Ainsi de tes forfaits ton lâche cœur abuse :
C'est dans un attentat qu'il trouve son excuse.
Tel un prêtre, s'armant de son couteau sacré,
Interroge le flanc par sa main déchiré;
Tel aux pieds de nos dieux un insensible augure
Pour tromper les mortels outrage la nature.
Crains aussi qu'un poignard, en te perçant le sein,
N'atteste un jour ton crime aux yeux du genre humain.

CIMBER.

Des suppôts d'un tyran je crains peu la menace :
Leur lâcheté voudrait se sauver par l'audace;
Mais cette audace même, au vrai républicain,
Ne saurait inspirer que mépris, que dédain.
Dolabella, je lis au fond de ta pensée :
Tu crois qu'en agitant une tourbe insensée
Par toi le peuple entier pourrait être séduit.
Esclave, connais mieux l'instinct qui le conduit :
Des plus astucieux il sait tromper l'attente;
Il est juste, il voit tout, et sa masse imposante
Ne s'élève jamais que contre son tyran :
Le peuple souverain n'offre rien que de grand.

DOLABELLA.

Ce géant à cent bras que tout succès enivre
Pourra bien se lever, mais c'est pour te poursuivre.
Trop souvent inquiet de sa propre grandeur,
Prodigue également d'amour et de fureur,
Inconstant dans ses goûts, ingrat, léger, frivole,
C'est pour la renverser qu'il se crée une idole.
Compte ses favoris trop tard désabusés.

CASSIUS.

Tu peins un peuple esclave, et nos fers sont brisés.
Lui-même couvrira de toute sa puissance
Les hommes généreux qui prennent sa défense.

DOLABELLA.

Est-ce en assassinant que l'on défend ses droits?

CASSIUS.

C'est le fer à la main que l'on juge les rois.
Qui nous asservit meurt : telle est la loi suprême
D'un peuple qui, né fier, se respecte lui-même.
La justice éternelle a, de ses doigts sanglants,
Gravé l'arrêt de mort sur le front des tyrans.
L'esclave dégradé, le front bas, insensible,
N'ose lever les yeux sur cet arrêt terrible;
Mais l'homme courageux dont il arme le bras
Délivre son pays et n'assassine pas;
A la vertu le sceptre indique la victime :
L'assassin de César n'est autre que son crime.

DOLABELLA.

Son crime!... quel est-il? de vouloir, d'accepter
Le sceptre qu'à Pompée il osa disputer.

CASSIUS.

Esclave de César, respecte le grand homme
Qui voulait affranchir et non subjuguer Rome.

DOLABELLA.

Il fallait, pour venger ce célèbre Romain,
Immoler son vainqueur les armes à la main;
Le poignard fut toujours l'arme vile d'un traître
Quel ami fut César?

CASSIUS.

Un ami dans un maître!

SCÈNE VIII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, ANTOINE, LE PEUPLE.

CIMBER.

Mais Antoine paraît : qu'espère-t-il de nous,
Lorsque César lui-même est tombé sous nos coups?

DÉCIME.

D'un lâche courtisan que pourrait l'artifice,
Quand sur le roi du monde a frappé la justice?

ANTOINE.

Romains, César n'est plus.

CASSIUS.

Il mérita son sort.

ANTOINE.

Il meurt assassiné.

CASSIUS.

Rome vit par sa mort.

ANTOINE, en montrant le corps de César au fond du théâtre.

*Affreux événement, ô spectacle funeste!
*Du plus grand des Romains voilà ce qui vous reste.

CASSIUS.

D'un tyran trop fameux les crimes sont punis.

ANTOINE.

Romains, soulevez-vous.

CASSIUS.

Romains, restons unis.

ANTOINE.

Oui, nous devons tous l'être en voyant la victime;
Oui, réunissons-nous; mais c'est contre le crime.
Sachez par quelle main le meurtre s'est commis.
L'assassin de César, Brutus, était son fils!

CASSIUS.

Dans Rome un vrai Romain voit sa famille entière.

ANTOINE.

Apprenez de César la volonté dernière :
Si Brutus est son fils, vous tous qui m'écoutez,
Vous étiez ses enfants dans son cœur adoptés.
*A-t-il gardé pour lui le fruit de ses conquêtes?
*Des dépouilles du monde il couronne vos têtes;
*Ses trésors sont vos biens, vous en allez jouir.

CASSIUS.

Arrête : c'est assez vouloir nous avilir.

Voilà comme un despote, enrichi de pillage,
Peut même, après sa mort, nous vendre l'esclavage.
Cesse, ami d'un tyran, tes discours superflus.
Rome est libre aujourd'hui; tout Romain est Brutus.
Va, nous te pénétrons; ce n'est pas la vengeance,
C'est en toi le désir de la toute-puissance.
Lâche, qui pour César as pu t'intéresser,
Tu ne pleures sa mort que pour le remplacer.
Mais de l'État en vain tu veux saisir les rênes,
Et de tes faibles mains nous imposer des chaînes :
Licteurs, qu'on le saisisse au nom du souverain!

ANTOINE.

Est-ce un roi qui vous dit : Arrêtez un Romain?

CASSIUS.

Roi! qui? moi?... Cassius!... Antoine, vois ce glaive,
Qui pour frapper encor malgré moi se soulève.
Le vois-tu tout couvert du sang qu'il a versé?
Eh bien! si je pouvais me croire menacé
De voir un jour mon front souillé du diadème,
Tu le verrais, ce fer, tourné contre moi-même,
Heureux si, par ce trait, Cassius expirant
Montrait toute l'horreur qu'il a pour un tyran!

ANTOINE.

Ciel! j'aperçois du sang sur ce glaive homicide!

CIMBER.

Que la main de Brutus, saintement parricide,
Porte à tous les tyrans et la mort et l'effroi!

ANTOINE.

Fuyons ces assassins, Romains, et suivez-moi.

DOLABELLA.

Sur ta tombe, César, que le dernier périsse!

(Les Romains passent tous du côté de Cassius, et les licteurs se saisissent d'Antoine et de Dolabella.)

ANTOINE, au désespoir, et d'une voix étouffée.

La liberté triomphe!

CASSIUS.

Et voilà ton supplice!

SCÈNE IX.

CASSIUS, CIMBER, DÉCIME, ET LES AUTRES CONJURÉS, à l'exception de Brutus, ROMAINS.

ROMAINS.

*Aux vengeurs de l'État nos cœurs sont assurés.

CASSIUS.

*Souvenez-vous toujours de ces serments sacrés.
Mais avant tout, Romains, songez à la patrie;
Estimez vos vengeurs, mais point d'idolâtrie.
*Vous rentrez dans vos droits indignement perdus.
César vous les ravit, ils vous sont tous rendus.
Qu'à les défendre, amis, chacun de vous s'apprête.
Il faut la conserver, cette grande conquête.

Peut-être avant la fin de ce jour solennel
Vous aurez à combattre et le trône et l'autel.
Ne nous endormons point dans l'excès du délire;
Il ne faut point, hélas! qu'un jour on puisse dire :
« Sous le fer de Brutus César lui seul mourut;
L'affreuse tyrannie au tyran survécut. »
César, pour le venger, laisse, en perdant la vie,
Les suppôts du mensonge et de la tyrannie.
Que de périls encore il nous faudra braver!
Mais aucune frayeur ne doit nous captiver.
L'homme, quand il le veut, échappe à l'esclavage;
S'il succombe, il lui reste un fer et son courage.
Ah! si la liberté pouvait jamais périr,
Cassius ne voudrait que l'honneur de mourir.

UN ROMAIN.

Le même sentiment, Cassius, nous anime.
Vivre libre ou mourir, tel est le cri sublime
Des Romains réunis dans ces murs désolés.

CASSIUS.

Rappelons-y la paix et nos dieux exilés.
Étouffons des méchants les fureurs intestines,
Et de la liberté réparons les ruines.
Sachons apprécier le règne heureux des lois.
Prouvons que les Romains n'ont pas besoin de rois.
Tombe avec le tyran tout ce qui peut, dans Rome,
Servir à dégrader la dignité de l'homme.
Assez et trop longtemps des tyrans odieux
Ont osé se jouer des hommes et des dieux.
Les imposteurs eux seuls ont besoin de séduire :
Sur nous, sur l'univers la vérité va luire.
Républicains, voilà votre divinité;
C'est le dieu de Brutus, le mien, la Liberté[1].

SCÈNE X ET DERNIÈRE.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS; BRUTUS, aux pieds de la statue de la Liberté.

BRUTUS.

Daigne entendre mes vœux, divinité chérie;
Veille sur nos destins, veille sur ma patrie.
Grands dieux! si cette main, en s'armant d'un poignard,
N'eût servi qu'aux desseins des rivaux de César!...
Éloigne des terreurs qui rouvrent ma blessure!
Je pouvais pour toi seule oublier la nature;
Pour toi seule à César j'ai pu donner la mort;
Pour toi seule aujourd'hui Brutus peut vivre encor.
S'il faut, par d'autre sang, affermir ton empire,
Ah! que Rome soit libre et que Brutus expire.

1. Le fond du théâtre s'ouvrait alors. On voyait la statue de la Liberté entourée d'un cercle de peuple. Dans la salle, tout le monde se levait, parterre et loges. (G. A.)

CASSIUS.

Formons les mêmes vœux au pied de cet autel.
Mourir pour son pays, c'est se rendre immortel.

ROMAINS.

Nous jurons d'imiter son courage héroïque :
Vive la liberté ! vive la république !

Page 353, vers 13. — Édition Lamare :

Vous oubliez, Romains.

Page 354, vers 22. — Édition Lamare :

Brutus vous a vengés ; il m'attend.

FIN DES VARIANTES DE LA MORT DE CÉSAR.

ALZIRE

OU

LES AMÉRICAINS

TRAGÉDIE

REPRÉSENTÉE, SUR LE THÉATRE-FRANÇAIS, LE 27 JANVIER 1736.

Errer est d'un mortel, pardonner est divin.

DURESNEL, trad. de Pope.

AVERTISSEMENT

POUR LA PRÉSENTE ÉDITION.

A la fin de décembre 1734, Mme du Châtelet vint à Paris; elle apportait une nouvelle tragédie de Voltaire à d'Argental, à qui l'auteur écrivait : « Si, après l'avoir lue, vous la jugez capable de paraître devant ce tribunal dangereux (le public), c'est une aventure périlleuse que j'abandonne à votre discrétion et que j'ose recommander à votre amitié. »

Il voulait garder et ne point garder l'*incognito :* « Vous pourriez faire présenter l'ouvrage à l'examen secrètement et sans qu'on me soupçonnât. Je consens qu'on me devine à la première représentation : je serais même fâché que les connaisseurs s'y pussent méprendre ; mais je ne veux pas que les curieux sachent le secret avant le temps, et que les cabales, toujours prêtes à accabler un pauvre homme, aient le temps de se former. De plus, il y a des choses dans la pièce qui passeraient pour des sentiments très-religieux dans un autre, mais qui, chez moi, seraient impies, grâce à la justice qu'on a coutume de me rendre. »

Déjà, l'année précédente, il avait lu quelques scènes ébauchées de son nouvel ouvrage au comédien Dufresne et à Crébillon fils. Ils avaient été indiscrets. Un jeune poëte gascon, Lefranc de Pompignan, qui venait de débuter assez brillamment au théâtre par une tragédie de *Didon*, avait entendu parler du sujet d'*Alzire*, et, séduit par ce sujet, il s'était mis à le traiter de son côté et à composer une *Zoraïde* qui, pour le fonds, devait ressembler à *Alzire*. Voltaire, ne voulant pas que son œuvre fût déflorée, écrivit au mois de novembre 1735 une lettre aux comédiens français, que l'on trouvera dans la *Correspondance*. Il demandait qu'*Alzire* passât la première. Il s'alarmait trop tôt. *Zoraïde* n'était pas reçue définitivement ; les comédiens n'entendaient se prononcer qu'après une seconde lecture. L'auteur, très-présomptueux et très-arrogant, se fâcha de cette condition qu'on lui imposait. Il écrivit aux comédiens : « Je suis fort surpris, messieurs, que vous exigiez une seconde lecture d'une tragédie telle que *Zoraïde*. Si vous ne vous connaissez pas en mérite, je me connais en procédés, et je me souviendrai assez longtemps des vôtres pour ne pas m'occuper d'un théâtre où l'on distingue si peu les personnes et les talents. »

Il ne fut plus question de *Zoraïde*, et *Alzire* fut représentée, le 27 janvier 1736, avec un très-grand succès. Dans sa nouveauté, cette tragédie eut vingt représentations consécutives qui rapportèrent ensemble 53,630 livres. Elle fut jouée à la cour à deux reprises, le 21 février et le 15 mars, et fut accueillie avec une égale faveur. Le poëte Linant célébra ce succès par une ode, et Gresset adressa ce compliment poétique à l'auteur d'*Alzire* :

Aux règles, m'a-t-on dit, la pièce est peu fidèle.
Si mon esprit contre elle a des objections,
Mon cœur a des larmes pour elle :
Le cœur décide mieux que les réflexions.

La critique fut favorable. *Alzire* a toujours été placée au premier rang des chefs-d'œuvre de Voltaire; Geoffroy lui-même en reconnaissait quatre : *Mérope*, *Zaïre, Mahomet*, *Alizre*. « Le brillant des situations, la beauté des vers, la force et l'impétuosité des passions, disait-il de cette dernière pièce, entraînent les spectateurs et ne leur laissent pas le temps de réfléchir. »

Laharpe est enthousiaste d'*Alzire :* « *Zaïre* est plus touchante, dit-il; *Mahomet* est plus profond; *Mérope* est plus parfaite dans son ensemble qu'*Alzire* ne l'est dans le sien; mais il me paraît qu'*Alzire* est sa production la plus originale, celle qui est de l'ordre le plus élevé. Et ce qui, sous ce point de vue, la met au-dessus de toutes les autres, c'est que, grâce au choix du sujet et à la manière dont l'auteur l'a embrassé, les mœurs, les caractères, les passions, les discours des personnages, sortent de la sphère commune et mêlent aux émotions qu'elle fait naître une admiration continuelle. »

Les censeurs, d'autre part, ne manquèrent pas plus que de coutume. La critique la plus spirituelle qui fut faite de la nouvelle tragédie se trouve dans ces couplets qu'on chantait sur l'air du menuet d'Exaudet :

Pour Montez
Alvarez
Est en peine :
Car son fils fier et brutal
Traite horriblement mal
La race américaine.
Vers pompeux,
Deux à deux,
Il débite;
D'ailleurs tout manque au sujet :
Clarté, vraisemblance et
Conduite.

Tendre Alzire, tu déplore
Ton triste hymen, quand Zamore
Sort d'un trou :
Mais par où?
On l'ignore.
Mis au cachot, il arma
Dans les bois mille Ma-
Tamores.

En amour,
C'est un tour
Trop précoce
Qu'aller, loin de son époux,
Courir le guilledoux
La nuit même des noces.
Mal en prend
A Gusman
Qui, pour preuve
De foi chrétienne en sa fin,
Lègue à son assassin
Sa veuve.

Une anecdote se rattache à *Alzire*. L'abbé de Voisenon raconte que, se trouvant un jour chez Voltaire à une lecture d'*Alzire*, Louis Racine, qui était présent, crut reconnaître au passage un de ses vers; il répétait constamment entre ses dents: « Ce vers-là est à moi. » Impatienté, l'abbé s'approcha de Voltaire et lui dit à l'oreille : « Rendez-lui son vers, et qu'il s'en aille ! » Voisenon oublie de citer ce vers, que Louis Racine aurait revendiqué avec tant d'insistance.

AVERTISSEMENT

DE BEUCHOT.

Voltaire parle d'*Alzire* dès 1734 ; voyez sa lettre à Formont. Dans une lettre de novembre 1735, il dit que Lefranc de Pompignan, ayant eu connaissance du sujet d'*Alzire*, composa une *Zoraïde* dont il fit lecture aux comédiens français. Voltaire demanda qu'*Alzire* fût jouée avant *Zoraïde. Alzire* fut jouée le 27 janvier 1736. *Zoraïde* ne l'a pas été ; mais Voltaire a souvent parlé du mauvais procédé de Lefranc [1].

Une *Épître à M. de Voltaire sur sa nouvelle tragédie d'Alzire*, in-8° de 7 pages, est datée du 27 février 1736. Ce fut le 5 mars que les comédiens italiens jouèrent *les Sauvages*, *parodie de la tragédie d'Alzire*, par Romagnesi et Riccoboni, qui eut deux éditions à Paris la même année.

Une autre parodie intitulée *Alzirette*, par Panard, Parmentier, Pontau et Marmontier, fut jouée, sans succès, le 18 février 1736, sur le théâtre Pontau, situé cul-de-sac des Quatre-Vents. Elle n'est point imprimée. M. de Soleinne en possède un manuscrit.

Une autre parodie, intitulée *la Fille obéissante*, fut jouée sur le théâtre des Marionnettes. M. de Soleinne possède un manuscrit qui en contient une analyse très-succincte, avec un seul couplet cité.

1. D'après les *Annales dramatiques* de MM. Clément et Delaporte, 1775, les plaintes étaient réciproques : « M. Lefranc, disent-ils, se plaignit très-vivement et très-amèrement que M. de Voltaire lui eût dérobé le sujet d'*Alzire*, disant qu'il le lui avait confié pour qu'il lui en dît son sentiment. D'autres ajoutaient même que M. Lefranc avait remis la tragédie entièrement faite dans les mains de M. de Voltaire ; que celui-ci abusa du dépôt, pilla M. Lefranc, et donna *Alzire* au théâtre. » Les auteurs des *Annales dramatiques* veulent bien trouver le fait peu vraisemblable. Ils ajoutent ce trait d'ailleurs spirituel : « Quelques personnes faisaient courir le bruit qu'*Alzire* n'était pas l'ouvrage de M. de Voltaire. « Je le souhaiterais, dit un « homme d'esprit. — Et pourquoi ? lui demande quelqu'un. — C'est, reprit-il, « que nous aurions deux bons poëtes au lieu d'un. »

ÉPITRE

A MADAME

LA MARQUISE DU CHATELET[1].

MADAME,

Quel faible hommage pour vous qu'un de ces ouvrages de poésie qui n'ont qu'un temps, qui doivent leur mérite à la faveur passagère du public et à l'illusion du théâtre, pour tomber ensuite dans la foule et dans l'obscurité.

Qu'est-ce en effet qu'un roman mis en action et en vers, devant celle qui lit les ouvrages de géométrie avec la même facilité que les autres lisent les romans; devant celle qui n'a trouvé dans Locke, ce sage précepteur du genre humain, que ses propres sentiments et l'histoire de ses pensées; enfin, aux yeux d'une personne qui, née pour les agréments, leur préfère la vérité?

Mais, madame, le plus grand génie, et sûrement le plus désirable, est celui qui ne donne l'exclusion à aucun des beaux-arts. Ils sont tous la nourriture et le plaisir de l'âme : y en a-t-il dont on doive se priver? Heureux l'esprit que la philosophie ne peut dessécher, et que les charmes des belles-lettres ne peuvent amollir ; qui sait se fortifier avec Locke, s'éclairer avec Clarek et Newton, s'élever dans la lecture de Cicéron et de Bossuet, s'embellir par les charmes de Virgile et du Tasse!

Tel est votre génie, madame : il faut que je ne craigne point

1. « Si j'étais La Fontaine, écrit Voltaire à Thiériot, et si M du Châtelet avait le malheur de n'être que Mme de Montespan, je lui ferais une épître en vers où je dirais ce qu'on dit à tout le monde; mais... il faut raisonner avec elle et payer à la supériorité de son esprit un tribut que les vers n'acquittent jamais bien. Ils ne sont ni le langage de la raison, ni de la véritable estime, ni du respect, ni de l'amitié, et ce sont tous ces sentiments que je veux lui peindre. »

de le dire, quoique vous craigniez de l'entendre. Il faut que votre exemple encourage les personnes de votre sexe et de votre rang à croire qu'on s'ennoblit encore en perfectionnant sa raison, et que l'esprit donne des grâces.

Il a été un temps en France, et même dans toute l'Europe, où les hommes pensaient déroger, et les femmes sortir de leur état, en osant s'instruire. Les uns ne se croyaient nés que pour la guerre ou pour l'oisiveté ; et les autres, que pour la coquetterie.

Le ridicule même que Molière et Despréaux ont jeté sur les femmes savantes a semblé, dans un siècle poli, justifier les préjugés de la barbarie. Mais Molière, ce législateur dans la morale et dans les bienséances du monde, n'a pas assurément prétendu, en attaquant les femmes savantes, se moquer de la science et de l'esprit. Il n'en a joué que l'abus et l'affectation, ainsi que, dans son *Tartuffe,* il a diffamé l'hypocrisie et non pas la vertu.

Si, au lieu de faire une satire contre les femmes, l'exact, le solide, le laborieux, l'élégant Despréaux avait consulté les femmes de la cour les plus spirituelles, il eût ajouté à l'art et au mérite de ses ouvrages, si bien travaillés, des grâces et des fleurs qui leur eussent encore donné un nouveau charme. En vain, dans sa satire des femmes, il a voulu couvrir de ridicule une dame qui avait appris l'astronomie ; il eût mieux fait de l'apprendre lui-même.

L'esprit philosophique fait tant de progrès en France depuis quarante ans, que si Boileau vivait encore, lui qui osait se moquer d'une femme de condition parce qu'elle voyait en secret Roberval et Sauveur, il serait obligé de respecter et d'imiter celles qui profitent publiquement des lumières des Maupertuis, des Réaumur, des Mairan, des Dufay et des Clairaut ; de tous ces véritables savants, qui n'ont pour objet qu'une science utile, et qui, en la rendant agréable, la rendent insensiblement nécessaire à notre nation. Nous sommes au temps, j'ose le dire, où il faut qu'un poëte soit philosophe, et où une femme peut l'être hardiment.

Dans le commencement du dernier siècle, les Français apprirent à arranger des mots. Le siècle des choses est arrivé. Telle qui lisait autrefois Montaigne, l'Astrée, et les *Contes de la reine de Navarre,* était une savante. Les Deshoulières et les Dacier, illustres dans différents genres, sont venues depuis. Mais votre sexe a encore tiré plus de gloire de celles qui ont mérité qu'on fît pour elles le livre des *Mondes,* et les *Dialogues sur la Lumière*[1] qui vont paraître, ouvrage peut-être comparable aux *Mondes.*

1. *Il Newtonianismo per le Dame*, d'Algarotti. (K.)

Il est vrai qu'une femme qui abandonnerait les devoirs de son état pour cultiver les sciences serait condamnable, même dans ses succès ; mais, madame, le même esprit qui mène à la connaissance de la vérité est celui qui porte à remplir ses devoirs. La reine d'Angleterre[1], l'épouse de Georges II, qui a servi de médiatrice entre les deux plus grands métaphysiciens de l'Europe, Clarke et Leibnitz, et qui pouvait les juger, n'a pas négligé pour cela un moment les soins de reine, de femme et de mère. Christine, qui abandonna le trône pour les beaux-arts, fut au rang des grands rois tant qu'elle régna. La petite-fille du grand Condé[2], dans laquelle on voit revivre l'esprit de son aïeul, n'a-t-elle pas ajouté une nouvelle considération au sang dont elle est sortie?

Vous, madame, dont on peut citer le nom à côté de celui de tous les princes, vous faites aux lettres le même honneur. Vous en cultivez tous les genres. Elles font votre occupation dans l'âge des plaisirs. Vous faites plus, vous cachez ce mérite étranger au monde, avec autant de soin que vous l'avez acquis. Continuez, madame, à chérir, à oser cultiver les sciences, quoique cette lumière, longtemps renfermée dans vous-même, ait éclaté malgré vous. Ceux qui ont répandu en secret des bienfaits doivent-ils renoncer à cette vertu quand elle est devenue publique?

Eh ! pourquoi rougir de son mérite ! L'esprit orné n'est qu'une beauté de plus. C'est un nouvel empire. On souhaite aux arts la protection des souverains : celle de la beauté n'est-elle pas au-dessus?

Permettez-moi de dire encore qu'une des raisons qui doivent faire estimer les femmes qui font usage de leur esprit, c'est que le goût seul les détermine. Elles ne cherchent en cela qu'un nouveau plaisir, et c'est en quoi elles sont bien louables.

Pour nous autres hommes, c'est souvent par vanité, quelquefois par intérêt, que nous consommons notre vie dans la culture des arts. Nous en faisons les instruments de notre fortune : c'est une espèce de profanation. Je suis fâché qu'Horace dise de lui[3] :

L'indigence est le dieu qui m'inspira des vers.

1. Guillelmine-Dorothée-Charlotte de Brandebourg-Anspach, femme de Georges II, morte le 1er décembre 1737, à cinquante-quatre ans; c'était à elle que Voltaire avait dédié *la Henriade*. (B.)

2. La duchesse du Maine.

3. Dans ses *Épîtres*, liv. II, ép. II, v. 51.

. . . . .Paupertas impulit audax
Ut versus facerem.

La rouille de l'envie, l'artifice des intrigues, le poison de la calomnie, l'assassinat de la satire (si j'ose m'exprimer ainsi), déshonorent, parmi les hommes, une profession qui par elle-même a quelque chose de divin.

Pour moi, madame, qu'un penchant invincible a déterminé aux arts dès mon enfance, je me suis dit de bonne heure ces paroles que je vous ai souvent répétées, de Cicéron, ce consul romain qui fut le père de la patrie, de la liberté, et de l'éloquence[1] : « Les lettres forment la jeunesse, et font les charmes de l'âge avancé. La prospérité en est plus brillante ; l'adversité en reçoit des consolations ; et dans nos maisons, dans celles des autres, dans les voyages, dans la solitude, en tout temps, en tous lieux, elles font la douceur de notre vie. »

Je les ai toujours aimées pour elles-mêmes ; mais à présent, madame, je les cultive pour vous, pour mériter, s'il est possible, de passer auprès de vous le reste de ma vie, dans le sein de la retraite, de la paix, peut-être de la vérité, à qui vous sacrifiez dans votre jeunesse les plaisirs faux, mais enchanteurs, du monde; enfin pour être à portée de dire un jour avec Lucrèce, ce poëte philosophe dont les beautés et les erreurs vous sont si connues :

Heureux qui, retiré dans le temple des sages[2],
Voit en paix sous ses pieds se former les orages ;
Qui contemple de loin les mortels insensés,
De leur joug volontaire esclaves empressés,
Inquiets, incertains du chemin qu'il faut suivre,
Sans penser, sans jouir, ignorant l'art de vivre,
Dans l'agitation consumant leurs beaux jours,
Poursuivant la fortune, et rampant dans les cours !
O vanité de l'homme ! ô faiblesse ! ô misère !

1. « Studia adolescentiam alunt, senectutem oblectant, secundas res ornant, adversis perfugium ac solatium præbent; delectant domi, non impediunt foris, pernoctant nobiscum, peregrinantur, rusticantur. » Cicer.. *Orat. pro Archia poeta.*

2. Dans son article Curiosité des *Questions sur l'Encyclopédie*, Voltaire a donné le texte et la traduction de ces vers, et de quelques autres de plus.

Sed nil dulcius est, bene quam munita tenere
Edita doctrina sapientum templa serena ;
Despicere unde quoas alios, passimque videre
Errare, atque viam palantes quærere vitæ,
Certare ingenio, contendere nobilitate ;
Noctes atque dies niti præstante labore,
Ad summas emergere opes, rerumque potiri.
O miseras hominum mentes ! o pectora cæca !

Lucret., lib II. v. 7.

Je n'ajouterai rien à cette longue épître, touchant la tragédie que j'ai l'honneur de vous dédier. Comment en parler, madame, après avoir parlé de vous? Tout ce que je puis dire, c'est que je l'ai composée dans votre maison et sous vos yeux. J'ai voulu la rendre moins indigne de vous, en y mettant de la nouveauté, de la vérité, et de la vertu. J'ai essayé de peindre[1] ce sentiment généreux, cette humanité, cette grandeur d'âme qui fait le bien et qui pardonne le mal ; ces sentiments tant recommandés par les sages de l'antiquité, et épurés dans notre religion; ces vraies lois de la nature, toujours si mal suivies. Vous avez ôté bien des défauts à cet ouvrage, vous connaissez ceux qui le défigurent encore. Puisse le public, d'autant plus sévère qu'il a d'abord été plus indulgent, me pardonner, comme vous, mes fautes !

Puisse au moins cet hommage que je vous rends, madame, périr moins vite que mes autres écrits! Il serait immortel, s'il était digne de celle à qui je l'adresse.

Je suis, avec un profond respect, etc.

1. Tout cela n'était pas un vain compliment, comme la plupart des épîtres dédicatoires. L'auteur passa en effet vingt ans de sa vie à cultiver, avec cette dame illustre, les belles-lettres et la philosophie ; et tant qu'elle vécut, il refusa constamment de venir auprès d'un souverain qui le demandait, comme on le voit par plusieurs lettres insérées dans cette collection. (K.)

DISCOURS PRÉLIMINAIRE[1]

On a tâché dans cette tragédie, toute d'invention et d'une espèce assez neuve, de faire voir combien le véritable esprit de religion l'emporte sur les vertus de la nature.

La religion d'un barbare consiste à offrir à ses dieux le sang de ses ennemis. Un chrétien mal instruit n'est souvent guère plus juste. Être fidèle à quelques pratiques inutiles, et infidèle aux vrais devoirs de l'homme, faire certaines prières, et garder ses vices ; jeûner, mais haïr; cabaler, persécuter, voilà sa religion. Celle du chrétien véritable est de regarder tous les hommes comme ses frères, de leur faire du bien et de leur pardonner le mal. Tel est Gusman au moment de sa mort; tel Alvarez dans le cours de sa vie; tel j'ai peint Henri IV, même au milieu de ses faiblesses.

On trouvera dans presque tous mes écrits cette humanité qui doit être le premier caractère d'un être pensant ; on y verra (si j'ose m'exprimer ainsi) le désir du bonheur des hommes, l'horreur de l'injustice et de l'oppression; et c'est cela seul qui a jusqu'ici tiré mes ouvrages de l'obscurité où leurs défauts devaient les ensevelir.

Voilà pourquoi *la Henriade* s'est soutenue malgré les efforts de quelques Français jaloux, qui ne voulaient pas absolument que la France eût un poëme épique. Il y a toujours un petit nombre de lecteurs qui ne laissent point empoisonner leur jugement du venin des cabales et des intrigues, qui n'aiment que le vrai, qui

1. D'après la lettre à Thiériot, du 6 février 1736, ce *Discours* devait être adressé à Thiériot, et placé à la fin de la tragédie. Voltaire même l'appelle *Post-face* dans sa lettre du 16 mars. Mais dans la première édition d'*Alzire,* c'est en tête et non à la fin de la tragédie qu'il est placé. Voltaire, dans sa lettre à Thiériot, du 1er mars 1736, appelle ce discours l'*Apologétique de Tertullien* Dans d'autres lettres il l'appelle simplement l'*Apologétique*.

Plusieurs passages du *Discours préliminaire* se retrouvent dans un *Discours en réponse aux invectives et outrages de ses détracteurs,* qui fait partie des *Pièces inédites,* 1820, in-8° et in-12. Il se pourrait que le *Discours en réponse* fût une première version du *Discours préliminaire*. (B.)

cherchent toujours l'homme dans l'auteur : voilà ceux devant qui j'ai trouvé grâce. C'est à ce petit nombre d'hommes que j'adresse les réflexions suivantes ; j'espère qu'ils les pardonneront à la nécessité où je suis de les faire.

Un étranger s'étonnait un jour à Paris d'une foule de libelles de toute espèce, et d'un déchaînement cruel, par lequel un homme était opprimé. « Il faut apparemment, dit-il, que cet homme soit d'une grande ambition, et qu'il cherche à s'élever à quelqu'un de ces postes qui irritent la cupidité humaine et l'envie. — Non, lui répondit-on ; c'est un citoyen obscur, retiré, qui vit plus avec Virgile et Locke qu'avec ses compatriotes, et dont la figure n'est pas plus connue de quelques-uns de ses ennemis que du graveur qui a prétendu graver son portrait. C'est l'auteur de quelques pièces qui vous ont fait verser des larmes, et de quelques ouvrages dans lesquels, malgré leurs défauts, vous aimez cet esprit d'humanité, de justice, de liberté, qui y règne. Ceux qui le calomnient, ce sont des hommes pour la plupart plus obscurs que lui, qui prétendent lui disputer un peu de fumée, et qui le persécuteront jusqu'à sa mort, uniquement à cause du plaisir qu'il vous a donné. » Cet étranger se sentit quelque indignation pour les persécuteurs, et quelque bienveillance pour le persécuté.

Il est dur, il faut l'avouer, de ne point obtenir de ses contemporains et de ses compatriotes ce que l'on peut espérer des étrangers et de la postérité. Il est bien cruel, bien honteux pour l'esprit humain, que la littérature soit infectée de ces haines personnelles, de ces cabales, de ces intrigues, qui devraient être le partage des esclaves de la fortune. Que gagnent les auteurs en se déchirant mutuellement ? Ils avilissent une profession qu'il ne tient qu'à eux de rendre respectable. Faut-il que l'art de penser, le plus beau partage des hommes, devienne une source de ridicules, et que les gens d'esprit, rendus souvent par leurs querelles le jouet des sots, soient les bouffons d'un public dont ils devraient être les maîtres ?

Virgile, Varius, Pollion, Horace, Tibulle, étaient amis ; les monuments de leur amitié subsistent, et apprendront à jamais aux hommes que les esprits supérieurs doivent être unis. Si nous n'atteignons pas à l'excellence de leur génie, ne pouvons-nous pas avoir leurs vertus ? Ces hommes sur qui l'univers avait les yeux, qui avaient à se disputer l'admiration de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe, s'aimaient pourtant, et vivaient en frères ; et nous, qui sommes renfermés sur un si petit théâtre, nous, dont les noms, à peine connus dans un coin du monde, passeront bientôt comme nos modes, nous nous acharnons les uns contre les autres pour

un éclair de réputation, qui, hors de notre petit horizon, ne frappe les yeux de personne. Nous sommes dans un temps de disette; nous avons peu, nous nous l'arrachons. Virgile et Horace ne se disputaient rien, parce qu'ils étaient dans l'abondance.

On a imprimé un livre, *de Morbis Artificum*, des Maladies des Artistes [1]. La plus incurable est cette jalousie et cette bassesse. Mais ce qu'il y a de déshonorant, c'est que l'intérêt a souvent plus de part encore que l'envie à toutes ces petites brochures satiriques dont nous sommes inondés. On demandait, il n'y a pas longtemps, à un homme qui avait fait je ne sais quelle mauvaise brochure contre son ami et son bienfaiteur, pourquoi il s'était emporté à cet excès d'ingratitude. Il répondit froidement : *Il faut que je vive* [2].

De quelque source que partent ces outrages, il est sûr qu'un homme qui n'est attaqué que dans ses écrits ne doit jamais répondre aux critiques [3], car si elles sont bonnes, il n'a autre chose à faire qu'à se corriger ; et si elles sont mauvaises, elles meurent en naissant. Souvenons-nous de la fable de Boccalini : « Un voyageur, dit-il, était importuné, dans son chemin, du bruit des cigales; il s'arrêta pour les tuer; il n'en vint pas à bout, et ne fit que s'écarter de sa route : il n'avait qu'à continuer paisiblement son voyage; les cigales seraient mortes d'elles-mêmes au bout de huit jours. »

Il faut toujours que l'auteur s'oublie; mais l'homme ne doit jamais s'oublier : *se ipsum deserere turpissimum est*. On sait que ceux qui n'ont pas assez d'esprit pour attaquer nos ouvrages calomnient nos personnes; quelque honteux qu'il soit de leur répondre, il le serait quelquefois davantage de ne leur répondre pas [4].

1. Bernardin Ramazzini, dans son *De Morbis Artificum diatriba*, 1701, in-8°, 1713, in-4°, traite des maladies des *artisans*. (B.)

2. Ce fut l'abbé Guyot-Desfontaines qui fit cette réponse à M. le comte d'Argenson, depuis secrétaire d'État de la guerre (1764). — A quoi le comte d'Argenson répliqua : « Je n'en vois pas la nécessité. » (K.)

3. Voltaire redit cela en 1759. (B.)

4. Dans l'édition originale, on lisait de plus ici :

« Il y a une de ces calomnies répétée dans vingt libelles au sujet de la belle édition anglaise de *la Henriade*. Il ne s'agit ici que d'un vil intérêt. Ma conduite prouve assez combien je suis au-dessus de ces bassesses. Je ne souillerai point cet écrit d'un détail si avilissant. On trouvera chez Bauche, libraire, une réponse satisfaisante. Mais il y a d'autres accusations que l'honneur oblige à repousser. »

Ce passage fut supprimé, dès 1736, dans l'édition faite à Amsterdam chez Jacques Desbordes.

« On trouvera chez Bauche une réponse satisfaisante. » Il s'agissait peut-être des souscriptions à *la Henriade* qu'avait reçues Thiériot, et dont Voltaire remboursa le montant.

On m'a traité dans vingt libelles d'homme sans religion [1] : une des belles preuves qu'on en a apportées, c'est que, dans *Œdipe*, Jocaste dit ces vers :

> Les prêtres ne sont point ce qu'un vain peuple pense :
> Notre crédulité fait toute leur science.

Ceux qui m'ont fait ce reproche sont aussi raisonnables pour le moins que ceux qui ont imprimé que *la Henriade* [2], dans plusieurs endroits, sentait bien son semi-pélagien. On renouvelle souvent cette accusation cruelle d'irréligion, parce que c'est le dernier refuge des calomniateurs. Comment leur répondre? comment s'en consoler, sinon en se souvenant de la foule de ces grands hommes qui, depuis Socrate jusqu'à Descartes, ont essuyé ces calomnies atroces? Je ne ferai ici qu'une seule question : je demande qui a le plus de religion, ou le calomniateur qui persécute, ou le calomnié qui pardonne.

Ces mêmes libelles me traitent d'homme envieux de la réputation d'autrui : je ne connais l'envie que par le mal qu'elle m'a voulu faire. J'ai défendu à mon esprit d'être satirique, et il est impossible à mon cœur d'être envieux. J'en appelle à l'auteur de *Rhadamiste* et d'*Électre*, qui, par ces deux ouvrages, m'inspira le premier le désir d'entrer quelque temps dans la même carrière : ses succès ne m'ont jamais coûté d'autres larmes que celles que l'attendrissement m'arrachait aux représentations de ses pièces : il sait qu'il n'a fait naître en moi que de l'émulation et de l'amitié [3].

1. Dans le *Discours en réponse*, dont j'ai parlé page 379, Voltaire dit que ce fut un nommé Bellechaume qui, dans une critique imprimée d'*OEdipe*, dit, à l'occasion des vers sur les prêtres : « Voilà la confession de foi d'un athée ». Or dans la *Réponse à l'Apologie du nouvel OEdipe*, on lit après les deux vers sur les prêtres : « Cela s'appelle n'avoir aucun reste de religion. » D'où l'on peut conclure que c'est Bellechaume qui est auteur de la *Réponse à l'Apologie*. (B.)

2. Dans la seconde édition de la *Bibliothèque janséniste* (par le P. de Colonia), 1731, in-12, on a placé, page 256, *la Ligue, ou Henri le Grand*. C'est sous ce titre que parut, en 1723, la première édition de *la Henriade*; mais *la Henriade* ne figure plus dans l'édition de la *Bibliothèque janséniste* donnée par Patouillet en 1753, quatre volumes in-12. (B.)

3. Dans l'édition de J. Desbordes, 1736, on lisait en note ce qui suit :

« L'auteur n'a jamais répondu aux invectives de personne qu'à celles du poëte Rousseau, homme ennemi de tout mérite, calomniateur de profession, reconnu et condamné pour tel, livré par la justice à la haine de tous les honnêtes gens, comme le cadavre d'un criminel qu'il est permis de disséquer pour l'utilité publique. »

Je n'ai trouvé cette note que dans l'édition de Desbordes. (B.)

[1] J'ose dire avec confiance que je suis plus attaché aux beaux-arts qu'à mes écrits. Sensible à l'excès, dès mon enfance, pour tout ce qui porte le caractère du génie, je regarde un grand poëte, un bon musicien, un bon peintre, un sculpteur habile (s'il a de la probité), comme un homme que je dois chérir, comme un frère que les arts m'ont donné. Les jeunes gens qui voudront s'appliquer aux lettres trouveront en moi un ami; plusieurs y ont trouvé un père. Voilà mes sentiments : quiconque a vécu avec moi sait bien que je n'en ai point d'autres.

Je me suis cru obligé de parler ainsi au public sur moi-même une fois en ma vie. A l'égard de ma tragédie, je n'en dirai rien. Réfuter des critiques est un vain amour-propre ; confondre la calomnie est un devoir.

1. Dans toutes les éditions de 1736 et dans celles de 1738, 1740, 1741, 1742, 1746, avant cet alinéa on lisait ici dans le texte :

« L'auteur ingénieux et digne de beaucoup de considération qui vient de travailler sur un sujet à peu près semblable à ma tragédie, et qui s'est exercé à peindre ce contraste des mœurs de l'Europe et de celles du nouveau monde, matière si favorable à la poésie, enrichira peut-être le théâtre de sa pièce nouvelle. Il verra si je serai le dernier à lui applaudir, et si un indigne amour-propre ferme mes yeux aux beautés d'un ouvrage. »

C'est de 1748 que date la suppression de cet aliéna, qui concerne Lefranc de Pompignan ; voyez mon Avertissement, page 372. (B.)

PERSONNAGES[1]

D. GUSMAN, gouverneur du Pérou.
D. ALVAREZ, père de Gusman, ancien gouverneur.
ZAMORE, souverain d'une partie du Potoze.
MONTÈZE, souverain d'une autre partie.
ALZIRE, fille de Montèze.
ÉMIRE, CÉPHANE, suivantes d'Alzire.
D. ALONZE, officier espagnol.
OFFICIERS ESPAGNOLS.
AMÉRICAINS.

La scène est dans la ville de Los-Reyes, autrement Lima.

1. Noms des acteurs qui jouèrent dans *Alzire* et dans *la Famille extravagante*, de Legrand, qui l'accompagnait : Dangeville, Dufresne (Zamore), Legrand, La Thorillière, Armand, Dubreuil, Sarrazin (Alvarez), Grandval (Gusman). Dangeville jeune, Fierville ; Mmes Jouvenot, Dubreuil, Lamotte, Du Boccage, Dangeville jeune, Gaussin (Alzire), Grandval. — Recette : 4,220 livres. (G. A.)

ALZIRE

OU

LES AMÉRICAINS

TRAGÉDIE

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

ALVAREZ, GUSMAN.

ALVAREZ.

Du conseil de Madrid l'autorité suprême
Pour successeur enfin me donne un fils que j'aime.
Faites régner le prince et le Dieu que je sers
Sur la riche moitié d'un nouvel univers :
Gouvernez cette rive, en malheurs trop féconde,
Qui produit les trésors et les crimes du monde.
Je vous remets, mon fils, ces honneurs souverains
Que la vieillesse arrache à mes débiles mains.
J'ai consumé mon âge au sein de l'Amérique ;
Je montrai le premier au peuple du Mexique[1]
L'appareil inouï, pour ces mortels nouveaux,
De nos châteaux ailés qui volaient sur les eaux :
Des mers de Magellan jusqu'aux astres de l'Ourse,
Les vainqueurs castillans ont dirigé ma course :

1. L'expédition du Mexique se fit en 1517, et celle du Pérou en 1525. Ainsi Alvarez a pu aisément les voir. Los-Reyes, lieu de la scène, fut bâti en 1535 *(Note de Voltaire).*

Heureux, si j'avais pu, pour fruit de mes travaux,
En mortels vertueux changer tous ces héros!
Mais qui peut arrêter l'abus de la victoire?
Leurs cruautés, mon fils, ont obscurci leur gloire[1],
Et j'ai pleuré longtemps sur ces tristes vainqueurs,
Que le ciel fit si grands, sans les rendre meilleurs.
Je touche au dernier pas de ma longue carrière,
Et mes yeux sans regret quitteront la lumière,
S'ils vous ont vu régir sous d'équitables lois
L'empire du Potoze et la ville des rois.

GUSMAN.

J'ai conquis avec vous ce sauvage hémisphère;
Dans ces climats brûlants j'ai vaincu sous mon père;
Je dois de vous encore apprendre à gouverner,
Et recevoir vos lois plutôt que d'en donner.

ALVAREZ.

Non, non, l'autorité ne veut point de partage[2].
Consumé de travaux, appesanti par l'âge,
Je suis las du pouvoir; c'est assez si ma voix
Parle encor au conseil, et règle vos exploits.
Croyez-moi, les humains, que j'ai trop su connaître,
Méritent peu, mon fils, qu'on veuille être leur maître.
Je consacre à mon Dieu, négligé trop longtemps,
De ma caducité les restes languissants.
Je ne veux qu'une grâce, elle me sera chère;
Je l'attends comme ami, je la demande en père.
Mon fils, remettez-moi ces esclaves obscurs,
Aujourd'hui par votre ordre arrêtés dans nos murs.
Songez que ce grand jour doit être un jour propice,
Marqué par la clémence, et non par la justice.

GUSMAN.

Quand vous priez un fils, seigneur, vous commandez;
Mais daignez voir au moins ce que vous hasardez.
D'une ville naissante, encor mal assurée,
Au peuple américain nous défendons l'entrée :

1. On sait quelles cruautés Fernand Cortez exerça au Mexique, et Pizarre au Pérou. *(Note de Voltaire.)*

2. Racine avait dit dans *la Thébaïde*, acte I[er], scène v :

On ne partage pas la grandeur souveraine;

vers que Voltaire a placé dans *Rome sauvée*, acte II, scène III. (B.)

Empêchons, croyez-moi, que ce peuple orgueilleux
Au fer qui l'a dompté n'accoutume ses yeux ;
Que, méprisant nos lois, et prompt à les enfreindre,
Il ose contempler des maîtres qu'il doit craindre.
Il faut toujours qu'il tremble, et n'apprenne à nous voir
Qu'armés de la vengeance ainsi que du pouvoir.
L'Américain farouche est un monstre sauvage
Qui mord en frémissant le frein de l'esclavage ;
Soumis au châtiment, fier dans l'impunité,
De la main qui le flatte il se croit redouté.
Tout pouvoir, en un mot, périt par l'indulgence,
Et la sévérité produit l'obéissance.
Je sais qu'aux Castillans il suffit de l'honneur,
Qu'à servir sans murmure ils mettent leur grandeur :
Mais le reste du monde, esclave de la crainte,
A besoin qu'on l'opprime, et sert avec contrainte[1].
Les dieux même adorés dans ces climats affreux,
S'ils ne sont teints de sang, n'obtiennent point de vœux[2].

ALVAREZ.

Ah ! mon fils, que je hais ces rigueurs tyranniques !
Les pouvez-vous aimer ces forfaits politiques,
Vous, chrétien, vous choisi pour régner désormais
Sur des chrétiens nouveaux au nom d'un Dieu de paix ?
Vos yeux ne sont-ils pas assouvis des ravages
Qui de ce continent dépeuplent les rivages ?
Des bords de l'Orient n'étais-je donc venu
Dans un monde idolâtre, à l'Europe inconnu,
Que pour voir abhorrer, sous ce brûlant tropique,
Et le nom de l'Europe et le nom catholique ?
Ah ! Dieu nous envoyait, quand de nous il fit choix,
Pour annoncer son nom, pour faire aimer ses lois :
Et nous, de ces climats destructeurs implacables,
Nous, et d'or et de sang toujours insatiables,
Déserteurs de ces lois qu'il fallait enseigner,
Nous égorgeons ce peuple au lieu de le gagner.
Par nous tout est en sang, par nous tout est en poudre,
Et nous n'avons du ciel imité que la foudre.

1. On eut peine à tolérer Gusman lors de la première représentation. Grandval, qui jouait ce rôle, outrait encore le caractère et le rendait féroce. (G. A.)

2. On immolait quelquefois des hommes en Amérique ; mais il n'y a presque aucun peuple qui n'ait été coupable de cette horrible superstition. *(Note de Voltaire.)*

Notre nom, je l'avoue, inspire la terreur;
Les Espagnols sont craints, mais ils sont en horreur :
Fléaux du nouveau monde, injustes, vains, avares,
Nous seuls en ces climats nous sommes les barbares.
L'Américain, farouche en sa simplicité,
Nous égale en courage, et nous passe en bonté.
Hélas, si comme vous il était sanguinaire,
S'il n'avait des vertus, vous n'auriez plus de père.
Avez-vous oublié qu'ils m'ont sauvé le jour?
Avez-vous oublié que près de ce séjour
Je me vis entouré par ce peuple en furie,
Rendu cruel enfin par notre barbarie?
Tous les miens, à mes yeux, terminèrent leur sort.
J'étais seul, sans secours, et j'attendais la mort :
Mais à mon nom, mon fils, je vis tomber leurs armes.
Un jeune Américain, les yeux baignés de larmes,
Au lieu de me frapper, embrassa mes genoux.
« Alvarez, me dit-il, Alvarez, est-ce vous[1]?
Vivez, votre vertu nous est trop nécessaire :
Vivez ; aux malheureux servez longtemps de père :
Qu'un peuple de tyrans, qui veut nous enchaîner,
Du moins par cet exemple apprenne à pardonner!
Allez, la grandeur d'âme est ici le partage
Du peuple infortuné qu'ils ont nommé sauvage. »
Eh bien! vous gémissez : je sens qu'à ce récit
Votre cœur, malgré vous, s'émeut et s'adoucit.
L'humanité vous parle, ainsi que votre père.
Ah! si la cruauté vous était toujours chère,
De quel front aujourd'hui pourriez-vous vous offrir
Au vertueux objet qu'il vous faut attendrir;
A la fille des rois de ces tristes contrées,
Qu'à vos sanglantes mains la fortune a livrées?
Prétendez-vous, mon fils, cimenter ces liens
Par le sang répandu de ses concitoyens?
Ou bien attendez-vous que ses cris et ses larmes
De vos sévères mains fassent tomber les armes?

GUSMAN.

Eh bien! vous l'ordonnez, je brise leurs liens,
J'y consens; mais songez qu'il faut qu'ils soient chrétiens :

1. On trouve un pareil trait dans une relation de la Nouvelle-Espagne. *(Note de Voltaire.)*

Ainsi le veut la loi : quitter l'idolâtrie
Est un titre en ces lieux pour mériter la vie ;
A la religion gagnons-les à ce prix :
Commandons aux cœurs même, et forçons les esprits.
De la nécessité le pouvoir invincible
Traîne au pied des autels un courage inflexible.
Je veux que ces mortels, esclaves de ma loi,
Tremblent sous un seul Dieu comme sous un seul roi.

ALVAREZ.

Écoutez-moi, mon fils ; plus que vous je désire
Qu'ici la vérité fonde un nouvel empire,
Que le ciel et l'Espagne y soient sans ennemis ;
Mais les cœurs opprimés ne sont jamais soumis.
J'en ai gagné plus d'un, je n'ai forcé personne ;
Et le vrai Dieu, mon fils, est un Dieu qui pardonne.

GUSMAN.

Je me rends donc, seigneur, et vous l'avez voulu :
Vous avez sur un fils un pouvoir absolu ;
Oui, vous amolliriez le cœur le plus farouche ;
L'indulgente vertu parle par votre bouche.
Eh bien ! puisque le ciel voulut vous accorder
Ce don, cet heureux don de tout persuader,
C'est de vous que j'attends le bonheur de ma vie[1].
Alzire, contre moi par mes feux enhardie,
Se donnant à regret, ne me rend point heureux.
Je l'aime, je l'avoue, et plus que je ne veux ;
Mais enfin je ne puis, même en voulant lui plaire,
De mon cœur trop altier fléchir le caractère ;
Et rampant sous ses lois, esclave d'un coup d'œil,
Par des soumissions caresser son orgueil.
Je ne veux point sur moi lui donner tant d'empire.
Vous seul vous pouvez tout sur le père d'Alzire :
En un mot parlez-lui pour la dernière fois ;
Qu'il commande à sa fille, et force enfin son choix.
Daignez... Mais c'en est trop, je rougis que mon père
Pour l'intérêt d'un fils s'abaisse à la prière.

ALVAREZ.

C'en est fait. J'ai parlé, mon fils, et sans rougir.
Montèze a vu sa fille, il l'aura su fléchir.

1. Vers répété dans *Mahomet*, acte Ier, scène II. (B.)

De sa famille auguste, en ces lieux prisonnière,
Le ciel a par mes soins consolé la misère.
Pour le vrai Dieu Montèze a quitté ses faux dieux.
Lui-même de sa fille a dessillé les yeux.
De tout ce nouveau monde Alzire est le modèle;
Les peuples incertains fixent les yeux sur elle :
Son cœur aux Castillans va donner tous les cœurs;
L'Amérique à genoux adoptera nos mœurs;
La foi doit y jeter ses racines profondes;
Votre hymen est le nœud qui joindra les deux mondes;
Ces féroces humains, qui détestent nos lois,
Voyant entre vos bras la fille de leurs rois,
Vont, d'un esprit moins fier et d'un cœur plus facile,
Sous votre joug heureux baisser un front docile;
Et je verrai, mon fils, grâce à ces doux liens,
Tous les cœurs désormais espagnols et chrétiens.
Montèze vient ici. Mon fils, allez m'attendre
Aux autels, où sa fille avec lui va se rendre.

SCÈNE II.

ALVAREZ, MONTÈZE.

ALVAREZ.

Eh bien! votre sagesse et votre autorité
Ont d'Alzire en effet fléchi la volonté?

MONTÈZE.

Père des malheureux, pardonne si ma fille,
Dont Gusman détruisit l'empire et la famille,
Semble éprouver encore un reste de terreur,
Et d'un pas chancelant marche vers son vainqueur.
Les nœuds qui vont unir l'Europe et ma patrie
Ont révolté ma fille en ces climats nourrie;
Mais tous les préjugés s'effacent à ta voix :
Tes mœurs nous ont appris à révérer tes lois.
C'est par toi que le ciel à nous s'est fait connaître;
Notre esprit éclairé te doit son nouvel être.
Sous le fier Castillan ce monde est abattu;
Il cède à la puissance, et nous à la vertu.
De tes concitoyens la rage impitoyable
Aurait rendu comme eux leur Dieu même haïssable :

Nous détestions ce Dieu qu'annonça leur fureur;
Nous l'aimions dans toi seul, il s'est peint dans ton cœur.
Voilà ce qui te donne et Montèze et ma fille;
Instruits par tes vertus, nous sommes ta famille.
Sers-lui longtemps de père, ainsi qu'à nos États.
Je la donne à ton fils, je la mets dans ses bras;
Le Pérou, le Potoze, Alzire est sa conquête :
Va dans ton temple auguste en ordonner la fête :
Va, je crois voir des cieux les peuples éternels
Descendre de leur sphère, et se joindre aux mortels.
Je réponds de ma fille; elle va reconnaître
Dans le fier don Gusman son époux et son maître.

ALVAREZ.

Ah! puisque enfin mes mains ont pu former ces nœuds,
Cher Montèze, au tombeau je descends trop heureux.
Toi, qui nous découvris ces immenses contrées,
Rends du monde aujourd'hui les bornes éclairées :
Dieu des chrétiens, préside à ces vœux solennels,
Les premiers qu'en ces lieux on forme à tes autels :
Descends, attire à toi l'Amérique étonnée!
Adieu, je vais presser cet heureux hyménée :
Adieu, je vous devrai le bonheur de mon fils.

SCÈNE III.

MONTÈZE.

Dieu, destructeur des dieux que j'avais trop servis,
Protége de mes ans la fin dure et funeste!
Tout me fut enlevé, ma fille ici me reste :
Daigne veiller sur elle, et conduire son cœur!

SCÈNE IV.

MONTÈZE, ALZIRE.

MONTÈZE.

Ma fille, il en est temps, consens à ton bonheur;
Ou plutôt, si ta foi, si ton cœur me seconde,
Par ta félicité fais le bonheur du monde;
Protége les vaincus, commande à nos vainqueurs,

Éteins entre leurs mains leurs foudres destructeurs ;
Remonte au rang des rois, du sein de la misère ;
Tu dois à ton état plier ton caractère[1] ;
Prends un cœur tout nouveau ; viens, obéis, suis-moi,
Et renais Espagnol, en renonçant à toi.
Sèche tes pleurs, Alzire, ils outragent ton père.

ALZIRE.

Tout mon sang est à vous ; mais si je vous suis chère,
Voyez mon désespoir, et lisez dans mon cœur.

MONTÈZE.

Non, je ne veux plus voir ta honteuse douleur ;
J'ai reçu ta parole, il faut qu'on l'accomplisse.

ALZIRE.

Vous m'avez arraché cet affreux sacrifice.
Mais quel temps, justes cieux, pour engager ma foi !
Voici ce jour horrible où tout périt pour moi,
Où de ce fier Gusman le fer osa détruire
Des enfants du Soleil le redoutable empire !
Que ce jour est marqué par des signes affreux !

MONTÈZE.

Nous seuls rendons les jours heureux ou malheureux.
Quitte un vain préjugé, l'ouvrage de nos prêtres,
Qu'à nos peuples grossiers ont transmis nos ancêtres.

ALZIRE.

Au même jour, hélas ! le vengeur de l'État,
Zamore, mon espoir, périt dans le combat ;
Zamore, mon amant, choisi pour votre gendre !

MONTÈZE.

J'ai donné comme toi des larmes à sa cendre ;
Les morts dans le tombeau n'exigent point de foi ;
Porte, porte aux autels un cœur maître de soi ;
D'un amour insensé pour des cendres éteintes
Commande à ta vertu d'écarter les atteintes.
Tu dois ton âme entière à la loi des chrétiens ;
Dieu t'ordonne par moi de former ces liens ;
Il t'appelle aux autels, il règle ta conduite ;
Entends sa voix.

ALZIRE.

Mon père, où m'avez-vous réduite ?
Je sais ce qu'est un père, et quel est son pouvoir ;

1. Voyez, dans *la Mort de César*, la note de la page 324.

M'immoler quand il parle est mon premier devoir,
Et mon obéissance a passé les limites
Qu'à ce devoir sacré la nature a prescrites.
Mes yeux n'ont jusqu'ici rien vu que par vos yeux,
Mon cœur changé par vous abandonna ses dieux ;
Je ne regrette point leurs grandeurs terrassées,
Devant ce Dieu nouveau comme nous abaissées.
Mais vous qui m'assuriez, dans mes troubles cruels,
Que la paix habitait au pied de ses autels,
Que sa loi, sa morale, et consolante et pure,
De mes sens désolés guérirait la blessure,
Vous trompiez ma faiblesse. Un trait toujours vainqueur
Dans le sein de ce Dieu vient déchirer mon cœur :
Il y porte une image à jamais renaissante ;
Zamore vit encore au cœur de son amante.
Condamnez, s'il le faut, ces justes sentiments,
Ce feu victorieux de la mort et du temps,
Cet amour immortel, ordonné par vous-même ;
Unissez votre fille au fier tyran qui l'aime ;
Mon pays le demande, il le faut, j'obéis ;
Mais tremblez en formant ces nœuds mal assortis ;
Tremblez, vous qui d'un Dieu m'annoncez la vengeance,
Vous qui me condamnez d'aller en sa présence
Promettre à cet époux, qu'on me donne aujourd'hui,
Un cœur qui brûle encor pour un autre que lui.

MONTÈZE.

Ah ! que dis-tu, ma fille ? épargne ma vieillesse ;
Au nom de la nature, au nom de ma tendresse,
Par nos destins affreux que ta main peut changer,
Par ce cœur paternel que tu viens d'outrager,
Ne rends point de mes ans la fin trop douloureuse !
Ai-je fait un seul pas que pour te rendre heureuse ?
Jouis de mes travaux, mais crains d'empoisonner
Ce bonheur difficile où j'ai su t'amener.
Ta carrière nouvelle, aujourd'hui commencée,
Par la main du devoir est à jamais tracée ;
Ce monde gémissant te presse d'y courir,
Il n'espère qu'en toi ; voudrais-tu le trahir ?
Apprends à te dompter.

ALZIRE.

Faut-il apprendre à feindre ?
Quelle science, hélas !

SCÈNE V.

GUSMAN, ALZIRE.

GUSMAN.

J'ai sujet de me plaindre
Que l'on oppose encore à mes empressements
L'offensante lenteur de ces retardements.
J'ai suspendu ma loi prête à punir l'audace
De tous ces ennemis dont vous vouliez la grâce;
Ils sont en liberté; mais j'aurais à rougir
Si ce faible service eût pu vous attendrir.
J'attendais encor moins de mon pouvoir suprême;
Je voulais vous devoir à ma flamme, à vous-même;
Et je ne pensais pas, dans mes vœux satisfaits,
Que ma félicité vous coutât des regrets.

ALZIRE.

Que puisse seulement la colère céleste
Ne pas rendre ce jour à tous les deux funeste!
Vous voyez quel effroi me trouble et me confond:
Il parle dans mes yeux, il est peint sur mon front.
Tel est mon caractère: et jamais mon visage
N'a de mon cœur encor démenti le langage.
Qui peut se déguiser pourrait trahir sa foi;
C'est un art de l'Europe: il n'est pas fait pour moi.

GUSMAN.

Je vois votre franchise, et je sais que Zamore
Vit dans votre mémoire, et vous est cher encore.
Ce cacique[1] obstiné, vaincu dans les combats,
S'arme encor contre moi de la nuit du trépas.
Vivant, je l'ai dompté; mort, doit-il être à craindre[2]?
Cessez de m'offenser, et cessez de le plaindre;
Votre devoir, mon nom, mon cœur, en sont blessés:
Et ce cœur est jaloux des pleurs que vous versez.

1. Le mot propre est *inca;* mais les Espagnols, accoutumés dans l'Amérique septentrionale au titre de cacique, le donnèrent d'abord à tous les souverains du nouveau monde. (*Note de Voltaire.*)

2. Dans une variante d'*Ériphyle*, il y a:

Vivant, je l'ai vaincu; mort, est-il dangereux?

ALZIRE.

Ayez moins de colère et moins de jalousie ;
Un rival au tombeau doit causer peu d'envie ;
Je l'aimai, je l'avoue, et tel fut mon devoir ;
De ce monde opprimé Zamore était l'espoir :
Sa foi me fut promise, il eut pour moi des charmes,
Il m'aima : son trépas me coûte encor des larmes.
Vous, loin d'oser ici condamner ma douleur,
Jugez de ma constance, et connaissez mon cœur ;
Et, quittant avec moi cette fierté cruelle,
Méritez, s'il se peut, un cœur aussi fidèle.

SCÈNE VI.

GUSMAN.

Son orgueil, je l'avoue, et sa sincérité,
Étonne mon courage, et plaît à ma fierté.
Allons, ne souffrons pas que cette humeur altière
Coûte plus à dompter que l'Amérique entière.
La grossière nature, en formant ses appas,
Lui laisse un cœur sauvage et fait pour ces climats.
Le devoir fléchira son courage rebelle ;
Ici, tout m'est soumis, il ne reste plus qu'elle ;
Que l'hymen en triomphe, et qu'on ne dise plus
Qu'un vainqueur et qu'un maître essuya des refus.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

ZAMORE, AMÉRICAINS.

ZAMORE.

Amis, de qui l'audace, aux mortels peu commune,
Renaît dans les dangers et croît dans l'infortune ;
Illustres compagnons de mon funeste sort,
N'obtiendrons-nous jamais la vengeance ou la mort?
Vivrons-nous sans servir Alzire et la patrie,
Sans ôter à Gusman sa détestable vie,
Sans trouver, sans punir cet insolent vainqueur,
Sans venger mon pays qu'a perdu sa fureur?
Dieux impuissants! dieux vains de nos vastes contrées
A des dieux ennemis vous les avez livrées :
Et six cents Espagnols ont détruit sous leurs coups
Mon pays et mon trône, et vos temples et vous.
Vous n'avez plus d'autels, et je n'ai plus d'empire ;
Nous avons tout perdu : je suis privé d'Alzire.
J'ai porté mon courroux, ma honte, et mes regrets,
Dans les sables mouvants, dans le fond des forêts.
De la zone brûlante et du milieu du monde,
L'astre du jour [1] a vu ma course vagabonde
Jusqu'aux lieux où, cessant d'éclairer nos climats,
Il ramène l'année, et revient sur ses pas.
Enfin votre amitié, vos soins, votre vaillance,
A mes vastes desseins ont rendu l'espérance ;
Et j'ai cru satisfaire, en cet affreux séjour,
Deux vertus de mon cœur, la vengeance et l'amour.

1. L'astronomie, la géographie, la géométrie, étaient cultivées au Pérou. On traçait des lignes sur des colonnes pour marquer les équinoxes et les solstices. (*Note de Voltaire.*)

Nous avons rassemblé des mortels intrépides,
Éternels ennemis de nos maîtres avides ;
Nous les avons laissés dans ces forêts errants,
Pour observer ces murs bâtis par nos tyrans.
J'arrive, on nous saisit : une foule inhumaine
Dans des gouffres profonds nous plonge et nous enchaîne.
De ces lieux infernaux on nous laisse sortir,
Sans que de notre sort on nous daigne avertir.
Amis, où sommes-nous ? Ne pourra-t-on m'instruire
Qui commande en ces lieux, quel est le sort d'Alzire ?
Si Montèze est esclave, et voit encor le jour ?
S'il traîne ses malheurs en cette horrible cour ?
Chers et tristes amis du malheureux Zamore,
Ne pouvez-vous m'apprendre un destin que j'ignore ?

UN AMÉRICAIN.

En des lieux différents, comme toi mis aux fers,
Conduits en ce palais par des chemins divers,
Étrangers, inconnus chez ce peuple farouche,
Nous n'avons rien appris de tout ce qui te touche.
Cacique infortuné, digne d'un meilleur sort,
Du moins si nos tyrans ont résolu ta mort,
Tes amis, avec toi prêts à cesser de vivre,
Sont dignes de t'aimer et dignes de te suivre.

ZAMORE.

Après l'honneur de vaincre, il n'est rien sous les cieux
De plus grand en effet qu'un trépas glorieux ;
Mais mourir dans l'opprobre et dans l'ignominie,
Mais laisser en mourant des fers à sa patrie,
Périr sans se venger, expirer par les mains
De ces brigands d'Europe, et de ces assassins
Qui, de sang enivrés, de nos trésors avides,
De ce monde usurpé désolateurs perfides,
Ont osé me livrer à des tourments honteux
Pour m'arracher des biens plus méprisables qu'eux ;
Entraîner au tombeau des citoyens qu'on aime ;
Laisser à ces tyrans la moitié de soi-même ;
Abandonner Alzire à leur lâche fureur :
Cette mort est affreuse, et fait frémir d'horreur.

SCÈNE II.

ALVAREZ, ZAMORE, AMÉRICAINS.

ALVAREZ.

Soyez libres, vivez.

ZAMORE.

Ciel! que viens-je d'entendre?
Quelle est cette vertu que je ne puis comprendre?
Quel vieillard, ou quel dieu vient ici m'étonner?
Tu parais Espagnol, et tu sais pardonner!
Es-tu roi? Cette ville est-elle en ta puissance?

ALVAREZ.

Non; mais je puis au moins protéger l'innocence.

ZAMORE.

Quel est donc ton destin [1], vieillard trop généreux?

ALVAREZ.

Celui de secourir les mortels malheureux.

ZAMORE.

Eh! qui peut t'inspirer cette auguste clémence?

ALVAREZ.

Dieu, ma religion, et la reconnaissance.

ZAMORE.

Dieu? ta religion? Quoi! ces tyrans cruels,
Monstres désaltérés dans le sang des mortels,
Qui dépeuplent la terre, et dont la barbarie
En vaste solitude a changé ma patrie,
Dont l'infâme avarice est la suprême loi!
Mon père, ils n'ont donc pas le même Dieu que toi?

ALVAREZ.

Ils ont le même Dieu, mon fils; mais ils l'outragent:
Nés sous la loi des saints, dans le crime ils s'engagent.
Ils ont tous abusé de leur nouveau pouvoir;
Tu connais leurs forfaits, mais connais mon devoir.
Le soleil par deux fois a, d'un tropique à l'autre,

1. C'est ainsi qu'on lit dans les éditions de 1736, 1748, 1768, 1775. Feu Decroix proposait de mettre :

Quel est donc ton dessein ? (B.)

Éclairé dans sa marche et ce monde et le nôtre,
Depuis que l'un des tiens, par un noble secours,
Maître de mon destin, daigna sauver mes jours.
Mon cœur, dès ce moment, partagea vos misères;
Tous vos concitoyens sont devenus mes frères;
Et je mourrais heureux si je pouvais trouver
Ce héros inconnu qui m'a pu conserver.

ZAMORE.

A ses traits, à son âge, à sa vertu suprême,
C'est lui, n'en doutons point : c'est Alvarez lui-même.
Pourrais-tu parmi nous reconnaître le bras
A qui le ciel permit d'empêcher ton trépas?

ALVAREZ.

Que me dit-il? Approche. O ciel! ô Providence!
C'est lui, voilà l'objet de ma reconnaissance.
Mes yeux, mes tristes yeux affaiblis par les ans,
Hélas! avez-vous pu le chercher si longtemps?

(Il l'embrasse.)

Mon bienfaiteur! mon fils! parle, que dois-je faire?
Daigne habiter ces lieux, et je t'y sers de père.
La mort a respecté ces jours que je te doi
Pour me donner le temps de m'acquitter vers toi.

ZAMORE.

Mon père, ah! si jamais ta nation cruelle
Avait de tes vertus montré quelque étincelle,
Crois-moi, cet univers aujourd'hui désolé
Au-devant de leur joug sans peine aurait volé.
Mais autant que ton âme est bienfaisante et pure,
Autant leur cruauté fait frémir la nature;
Et j'aime mieux périr que de vivre avec eux.
Tout ce que j'ose attendre, et tout ce que je veux,
C'est de savoir au moins si leur main sanguinaire
Du malheureux Montèze a fini la misère;
Si le père d'Alzire... hélas! tu vois les pleurs
Qu'un souvenir trop cher arrache à mes douleurs.

ALVAREZ.

Ne cache point tes pleurs, cesse de t'en défendre;
C'est de l'humanité la marque la plus tendre.
Malheur aux cœurs ingrats, et nés pour les forfaits,
Que les douleurs d'autrui n'ont attendris jamais!
Apprends que ton ami, plein de gloire et d'années,
Coule ici près de moi ses douces destinées.

ZAMORE.

Le verrai-je?

ALVAREZ.

Oui; crois-moi, puisse-t-il aujourd'hui
T'engager à penser, à vivre comme lui!

ZAMORE.

Quoi! Montèze, dis-tu...

ALVAREZ.

Je veux que de sa bouche
Tu sois instruit ici de tout ce qui le touche,
Du sort qui nous unit, de ces heureux liens
Qui vont joindre mon peuple à tes concitoyens.
Je vais dire à mon fils, dans l'excès de ma joie,
Ce bonheur inouï que le ciel nous envoie.
Je te quitte un moment; mais c'est pour te servir,
Et pour serrer les nœuds qui vont tous nous unir.

SCÈNE III.

ZAMORE, AMÉRICAINS.

ZAMORE.

Des cieux enfin sur moi la bonté se déclare;
Je trouve un homme juste en ce séjour barbare.
Alvarez est un dieu qui, parmi ces pervers,
Descend pour adoucir les mœurs de l'univers.
Il a, dit-il, un fils; ce fils sera mon frère;
Qu'il soit digne, s'il peut, d'un si vertueux père!
O jour! ô doux espoir à mon cœur éperdu!
Montèze, après trois ans, tu vas m'être rendu!
Alzire, chère Alzire, ô toi que j'ai servie!
Toi pour qui j'ai tout fait, toi l'âme de ma vie,
Serais-tu dans ces lieux? hélas! me gardes-tu
Cette fidélité, la première vertu?
Un cœur infortuné n'est point sans défiance...
Mais quel autre vieillard à mes regards s'avance?

SCÈNE IV.

MONTÈZE, ZAMORE, AMÉRICAINS.

ZAMORE.

Cher Montèze, est-ce toi que je tiens dans mes bras?
Revois ton cher Zamore échappé du trépas,
Qui du sein du tombeau renaît pour te défendre;
Revois ton tendre ami, ton allié, ton gendre.
Alzire est-elle ici? parle, quel est son sort?
Achève de me rendre ou la vie ou la mort.

MONTÈZE.

Cacique malheureux! sur le bruit de ta perte,
Aux plus tendres regrets notre âme était ouverte;
Nous te redemandions à nos cruels destins,
Autour d'un vain tombeau que t'ont dressé nos mains.
Tu vis; puisse le ciel te rendre un sort tranquille!
Puissent tous nos malheurs finir dans cet asile!
Zamore, ah! quel dessein t'a conduit dans ces lieux?

ZAMORE.

La soif de me venger, toi, ta fille, et mes dieux.

MONTÈZE.

Que dis-tu?

ZAMORE.

Souviens-toi du jour épouvantable
Où ce fier Espagnol, terrible, invulnérable,
Renversa, détruisit jusqu'en leurs fondements
Ces murs que du Soleil ont bâtis les enfants[1];
Gusman était son nom. Le destin qui m'opprime
Ne m'apprit rien de lui que son nom et son crime.
Ce nom, mon cher Montèze, à mon cœur si fatal,
Du pillage et du meurtre était l'affreux signal.
A ce nom, de mes bras on arracha ta fille;
Dans un vil esclavage on traîna ta famille:
On démolit ce temple, et ces autels chéris
Où nos dieux m'attendaient pour me nommer ton fils;
On me traîna vers lui: dirai-je à quel supplice,

1. Les Péruviens, qui avaient leurs fables comme les peuples de notre continent, croyaient que leur premier inca, qui bâtit Cusco, était fils du Soleil. *(Note de Voltaire.)*

A quels maux me livra sa barbare avarice,
Pour m'arracher ces biens par lui déifiés,
Idoles de son peuple, et que je foule aux pieds?
Je fus laissé mourant au milieu des tortures.
Le temps ne peut jamais affaiblir les injures :
Je viens après trois ans d'assembler des amis,
Dans leur commune haine avec nous affermis :
Ils sont dans nos forêts, et leur foule héroïque
Vient périr sous ces murs, ou venger l'Amérique.

MONTÈZE.

Je te plains; mais hélas! où vas-tu t'emporter?
Ne cherche point la mort qui voulait t'éviter.
Que peuvent tes amis, et leurs armes fragiles,
Des habitants des eaux dépouilles inutiles,
Ces marbres impuissants en sabres façonnés,
Ces soldats presque nus et mal disciplinés,
Contre ces fiers géants, ces tyrans de la terre,
De fer étincelants, armés de leur tonnerre,
Qui s'élancent sur nous, aussi prompts que les vents,
Sur des monstres guerriers pour eux obéissants?
L'univers a cédé; cédons, mon cher Zamore.

ZAMORE.

Moi, fléchir, moi ramper, lorsque je vis encore!
Ah! Montèze, crois-moi, ces foudres, ces éclairs,
Ce fer dont nos tyrans sont armés et couverts,
Ces rapides coursiers qui sous eux font la guerre,
Pouvaient à leur abord épouvanter la terre :
Je les vois d'un œil fixe, et leur ose insulter;
Pour les vaincre il suffit de ne rien redouter.
Leur nouveauté, qui seule a fait ce monde esclave,
Subjugue qui la craint, et cède à qui la brave.
L'or, ce poison brillant qui naît dans nos climats,
Attire ici l'Europe, et ne nous défend pas.
Le fer manque à nos mains; les cieux, pour nous avares,
Ont fait ce don funeste à des mains plus barbares;
Mais pour venger enfin nos peuples abattus,
Le ciel, au lieu de fer, nous donna des vertus.
Je combats pour Alzire, et je vaincrai pour elle[1].

1. Dans son ode sur le Dix-Août, Lebrun a dit :

Qu'ils combattent pour l'esclavage ;
Nous vaincrons pour la liberté.

MONTÈZE.

Le ciel est contre toi : calme un frivole zèle.
Les temps sont trop changés.

ZAMORE.

Que peux-tu dire, hélas!
Les temps sont-ils changés, si ton cœur ne l'est pas,
Si ta fille est fidèle à ses vœux, à sa gloire,
Si Zamore est présent encore à sa mémoire?
Tu détournes les yeux, tu pleures, tu gémis!

MONTÈZE.

Zamore infortuné!

ZAMORE.

Ne suis-je plus ton fils?
Nos tyrans ont flétri ton âme magnanime;
Sur le bord de la tombe ils t'ont appris le crime.

MONTÈZE.

Je ne suis point coupable, et tous ces conquérants,
Ainsi que tu le crois, ne sont point des tyrans.
Il en est que le ciel guida dans cet empire,
Moins pour nous conquérir qu'afin de nous instruire[1];
Qui nous ont apporté de nouvelles vertus,
Des secrets immortels, et des arts inconnus,
La science de l'homme, un grand exemple à suivre,
Enfin l'art d'être heureux, de penser, et de vivre.

ZAMORE.

Que dis-tu! quelle horreur ta bouche ose avouer!
Alzire est leur esclave, et tu peux les louer!

MONTÈZE.

Elle n'est point esclave.

ZAMORE.

Ah, Montèze! ah, mon père!
Pardonne à mes malheurs, pardonne à ma colère;
Songe qu'elle est à moi par des nœuds éternels :
Oui, tu me l'as promise aux pieds des immortels;
Ils ont reçu sa foi, son cœur n'est point parjure.

MONTÈZE.

N'atteste point ces dieux, enfants de l'imposture,
Ces fantômes affreux, que je ne connais plus;

1. On voit que Montèze, persuadé comme il l'est, ne fait point une lâcheté en refusant sa fille à Zamore. Il doit trop aimer sa religion et sa fille pour la céder à un idolâtre qui ne pourrait la défendre. (*Note de Voltaire.*)

Sous le Dieu que j'adore ils sont tous abattus.

ZAMORE.

Quoi! ta religion? quoi! la loi de nos pères?

MONTÈZE.

J'ai connu son néant, j'ai quitté ses chimères.
Puisse le Dieu des dieux, dans ce monde ignoré,
Manifester son être à ton cœur éclairé!
Puisses-tu mieux connaître, ô malheureux Zamore,
Les vertus de l'Europe, et le Dieu qu'elle adore!

ZAMORE.

Quelles vertus! cruel! les tyrans de ces lieux
T'ont fait esclave en tout, t'ont arraché tes dieux.
Tu les as donc trahis pour trahir ta promesse?
Alzire a-t-elle encore imité ta faiblesse?
Garde-toi...

MONTÈZE.

Va, mon cœur ne se reproche rien :
Je dois bénir mon sort, et pleurer sur le tien.

ZAMORE.

Si tu trahis ta foi, tu dois pleurer sans doute.
Prends pitié des tourments que ton crime me coûte,
Prends pitié de ce cœur, enivré tour à tour
De zèle pour mes dieux, de vengeance et d'amour.
Je cherche ici Gusman, j'y vole pour Alzire;
Viens; conduis-moi vers elle, et qu'à ses pieds j'expire.
Ne me dérobe point le bonheur de la voir;
Crains de porter Zamore au dernier désespoir;
Reprends un cœur humain, que ta vertu bannie...

SCÈNE V.

MONTÈZE, ZAMORE, AMÉRICAINS, GARDES.

UN GARDE, à Montèze.

Seigneur, on vous attend pour la cérémonie.

MONTÈZE.

Je vous suis.

ZAMORE.

Ah, cruel! je ne te quitte pas.
Quelle est donc cette pompe où s'adressent tes pas?
Montèze...

MONTÈZE.

Adieu ; crois-moi, fuis de ce lieu funeste.

ZAMORE.

Dût m'accabler ici la colère céleste,
Je te suivrai.

MONTÈZE.

Pardonne à mes soins paternels.

(Aux gardes.)

Gardes, empêchez-les de me suivre aux autels.
Des païens, élevés dans des lois étrangères,
Pourraient de nos chrétiens profaner les mystères :
Il ne m'appartient pas de vous donner des lois ;
Mais Gusman vous l'ordonne, et parle par ma voix.

SCÈNE VI.

ZAMORE, AMÉRICAINS.

ZAMORE.

Qu'ai-je entendu ? Gusman, ô trahison ! ô rage !
O comble des forfaits ! lâche et dernier outrage !
Il servirait Gusman ! L'ai-je bien entendu ?
Dans l'univers entier n'est-il plus de vertu ?
Alzire, Alzire aussi sera-t-elle coupable ?
Aura-t-elle sucé ce poison détestable
Apporté parmi nous par ces persécuteurs,
Qui poursuivent nos jours et corrompent nos mœurs ?
Gusman est donc ici ? Que résoudre et que faire ?

UN AMÉRICAIN.

J'ose ici te donner un conseil salutaire.
Celui qui t'a sauvé, ce vieillard vertueux,
Bientôt avec son fils va paraître à tes yeux.
Aux portes de la ville obtiens qu'on nous conduise :
Sortons, allons tenter notre illustre entreprise ;
Allons tout préparer contre nos ennemis,
Et surtout n'épargnons qu'Alvarez et son fils.
J'ai vu de ces remparts l'étrangère structure :
Cet art nouveau pour nous, vainqueur de la nature,
Ces angles, ces fossés, ces hardis boulevards,
Ces tonnerres d'airain grondant sur les remparts,
Ces piéges de la guerre, où la mort se présente,
Tout étonnants qu'ils sont, n'ont rien qui m'épouvante.

Hélas! nos citoyens, enchaînés en ces lieux,
Servent à cimenter cet asile odieux ;
Ils dressent, d'une main dans les fers avilie,
Ce siége de l'orgueil et de la tyrannie.
Mais, crois-moi, dans l'instant qu'ils verront leurs vengeurs,
Leurs mains vont se lever sur leurs persécuteurs ;
Eux-même ils détruiront cet effroyable ouvrage,
Instrument de leur honte et de leur esclavage.
Nos soldats, nos amis, dans ces fossés sanglants
Vont te faire un chemin sur leurs corps expirants.
Partons, et revenons sur ces coupables têtes
Tourner ces traits de feu, ce fer, et ces tempêtes,
Ce salpêtre enflammé, qui d'abord à nos yeux
Parut un feu sacré, lancé des mains des dieux.
Connaissons, renversons cette horrible puissance,
Que l'orgueil trop longtemps fonda sur l'ignorance.

ZAMORE.

Illustres malheureux, que j'aime à voir vos cœurs
Embrasser mes desseins, et sentir mes fureurs!
Puissions-nous de Gusman punir la barbarie!
Que son sang satisfasse au sang de ma patrie!
Triste divinité des mortels offensés,
Vengeance, arme nos mains ; qu'il meure, et c'est assez ;
Qu'il meure... mais hélas! plus malheureux que braves,
Nous parlons de punir, et nous sommes esclaves.
De notre sort affreux le joug s'appesantit ;
Alvarez disparaît, Montèze nous trahit.
Ce que j'aime est peut-être en des mains que j'abhorre ;
Je n'ai d'autre douceur que d'en douter encore.
Mes amis, quels accents remplissent ce séjour?
Ces flambeaux allumés ont redoublé le jour.
J'entends l'airain tonnant de ce peuple barbare ;
Quelle fête, ou quel crime est-ce donc qu'il prépare?
Voyons si de ces lieux on peut au moins sortir,
Si je puis vous sauver, ou s'il nous faut périr.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ALZIRE.

Mânes de mon amant, j'ai donc trahi ma foi!
C'en est fait, et Gusman règne à jamais sur moi!
L'Océan, qui s'élève entre nos hémisphères,
A donc mis entre nous d'impuissantes barrières;
Je suis à lui, l'autel a donc reçu nos vœux,
Et déjà nos serments sont écrits dans les cieux!
O toi qui me poursuis, ombre chère et sanglante,
A mes sens désolés ombre à jamais présente,
Cher amant, si mes pleurs, mon trouble, mes remords,
Peuvent percer ta tombe, et passer chez les morts;
Si le pouvoir d'un Dieu fait survivre à sa cendre
Cet esprit d'un héros, ce cœur fidèle et tendre,
Cette âme qui m'aima jusqu'au dernier soupir,
Pardonne à cet hymen où j'ai pu consentir!
Il fallait m'immoler aux volontés d'un père,
Au bien de mes sujets, dont je me sens la mère,
A tant de malheureux, aux larmes des vaincus,
Au soin de l'univers, hélas! où tu n'es plus[1].
Zamore, laisse en paix mon âme déchirée
Suivre l'affreux devoir où les cieux m'ont livrée;
Souffre un joug imposé par la nécessité;
Permets ces nœuds cruels, ils m'ont assez coûté.

1. Ce mouvement est une imitation heureuse de ce vers du quatrième livre des *Géorgiques* de Virgile (IV, 498):

Invalidasque tibi tendens, heu! non tua, palmas. (K.)

SCÈNE II.

ALZIRE, ÉMIRE.

ALZIRE.

Eh bien! veut-on toujours ravir à ma présence[1]
Les habitants des lieux si chers à mon enfance?
Ne puis-je voir enfin ces captifs malheureux,
Et goûter la douceur de pleurer avec eux?

ÉMIRE.

Ah! plutôt de Gusman redoutez la furie;
Craignez pour ces captifs, tremblez pour la patrie.
On nous menace, on dit qu'à notre nation
Ce jour sera le jour de la destruction.
On déploie aujourd'hui l'étendard de la guerre;
On allume ces feux enfermés sous la terre;
On assemblait déjà le sanglant tribunal;
Montèze est appelé dans ce conseil fatal;
C'est tout ce que j'ai su.

ALZIRE.

Ciel, qui m'avez trompée,
De quel étonnement je demeure frappée[2]?
Quoi! presque entre mes bras, et du pied de l'autel,
Gusman contre les miens lève son bras cruel!
Quoi! j'ai fait le serment du malheur de ma vie!
Serment qui pour jamais m'avez assujettie!
Hymen, cruel hymen, sous quel astre odieux
Mon père a-t-il formé tes redoutables nœuds?

1. Racine a dit dans *Phèdre*, acte Ier, scène 1re :

> Et depuis quand, seigneur, craignez-vous la présence
> De ces paisibles lieux si chers à votre enfance?

2. Racine a dit dans *Esther*, acte III, scène v :

> D'un juste étonnement je demeure frappée.

SCÈNE III.

ALZIRE, ÉMIRE, CÉPHANE.

CÉPHANE.

Madame, un des captifs qui dans cette journée
N'ont dû leur liberté qu'à ce grand hyménée,
A vos pieds en secret demande à se jeter.

ALZIRE.

Ah ! qu'avec assurance il peut se présenter !
Sur lui, sur ses amis mon âme est attendrie :
Ils sont chers à mes yeux, j'aime en eux la patrie.
Mais quoi ! faut-il qu'un seul demande à me parler ?

CÉPHANE.

Il a quelques secrets qu'il veut vous révéler.
C'est ce même guerrier dont la main tutélaire
De Gusman votre époux sauva, dit-on, le père.

ÉMIRE.

Il vous cherchait, madame, et Montèze en ces lieux
Par des ordres secrets le cachait à vos yeux.
Dans un sombre chagrin son âme enveloppée
Semblait d'un grand dessein profondément frappée.

CÉPHANE.

On lisait sur son front le trouble et les douleurs.
Il vous nommait, madame, et répandait des pleurs ;
Et l'on connaît assez, par ses plaintes secrètes,
Qu'il ignore et le rang et l'éclat où vous êtes.

ALZIRE.

Quel éclat, chère Émire ! et quel indigne rang !
Ce héros malheureux peut-être est de mon sang ;
De ma famille au moins il a vu la puissance ;
Peut-être de Zamore il avait connaissance.
Qui sait si de sa perte il ne fut pas témoin ?
Il vient pour m'en parler : ah ! quel funeste soin !
Sa voix redoublera les tourments que j'endure ;
Il va percer mon cœur, et rouvrir ma blessure.
Mais n'importe, qu'il vienne. Un mouvement confus
S'empare malgré moi de mes sens éperdus.
Hélas ! dans ce palais arrosé de mes larmes,
Je n'ai point encore eu de moment sans alarmes.

SCÈNE IV.

ALZIRE, ZAMORE, ÉMIRE.

ZAMORE.

M'est-elle enfin rendue? Est-ce elle que je vois?

ALZIRE.

Ciel! tels étaient ses traits, sa démarche, sa voix.

(Elle tombe entre les bras de sa confidente.)

Zamore!... Je succombe; à peine je respire.

ZAMORE.

Reconnais ton amant.

ALZIRE.

Zamore aux pieds d'Alzire!
Est-ce une illusion?

ZAMORE.

Non : je revis pour toi;
Je réclame à tes pieds tes serments et ta foi.
O moitié de moi-même! idole de mon âme!
Toi qu'un amour si tendre assurait à ma flamme,
Qu'as-tu fait des saints nœuds qui nous ont enchaînés?

ALZIRE.

O jours! ô doux moments d'horreur empoisonnés!
Cher et fatal objet de douleur et de joie!
Ah! Zamore, en quel temps faut-il que je te voie?
Chaque mot dans mon cœur enfonce le poignard.

ZAMORE.

Tu gémis et me vois.

ALZIRE.

Je t'ai revu trop tard.

ZAMORE.

Le bruit de mon trépas a dû remplir le monde.
J'ai traîné loin de toi ma course vagabonde,
Depuis que ces brigands, t'arrachant à mes bras,
M'enlevèrent mes dieux, mon trône, et tes appas.
Sais-tu que ce Gusman, ce destructeur sauvage,
Par des tourments sans nombre éprouva mon courage?
Sais-tu que ton amant, à ton lit destiné,
Chère Alzire, aux bourreaux se vit abandonné?

Tu frémis : tu ressens le courroux qui m'enflamme ;
L'horreur de cette injure a passé dans ton âme.
Un dieu, sans doute, un dieu qui préside à l'amour
Dans le sein du trépas me conserva le jour.
Tu n'as point démenti ce grand dieu qui me guide ;
Tu n'es point devenue Espagnole et perfide.
On dit que ce Gusman respire dans ces lieux ;
Je venais t'arracher à ce monstre odieux.
Tu m'aimes : vengeons-nous ; livre-moi la victime.

ALZIRE.

Oui, tu dois te venger, tu dois punir le crime ;
Frappe.

ZAMORE.

Que me dis-tu ? Quoi, tes vœux ! quoi, ta foi !

ALZIRE.

Frappe, je suis indigne et du jour et de toi.

ZAMORE.

Ah, Montèze ! ah, cruel ! mon cœur n'a pu te croire.

ALZIRE.

A-t-il osé t'apprendre une action si noire ?
Sais-tu pour quel époux j'ai pu t'abandonner ?

ZAMORE.

Non, mais parle : aujourd'hui rien ne peut m'étonner.

ALZIRE.

Eh bien ! vois donc l'abîme où le sort nous engage :
Vois le comble du crime, ainsi que de l'outrage.

ZAMORE.

Alzire !

ALZIRE.

Ce Gusman...

ZAMORE.

Grand Dieu !

ALZIRE.

Ton assassin,
Vient en ce même instant de recevoir ma main.

ZAMORE.

Lui ?

ALZIRE.

Mon père, Alvarez, ont trompé ma jeunesse ;
Ils ont à cet hymen entraîné ma faiblesse.
Ta criminelle amante, aux autels des chrétiens,
Vient presque sous tes yeux de former ces liens.

J'ai tout quitté, mes dieux, mon amant, ma patrie :
Au nom de tous les trois, arrache-moi la vie.
Voilà mon cœur, il vole au-devant de tes coups.

ZAMORE.

Alzire, est-il bien vrai? Gusman est ton époux!

ALZIRE.

Je pourrais t'alléguer, pour affaiblir mon crime,
De mon père sur moi le pouvoir légitime,
L'erreur où nous étions, mes regrets, mes combats,
Les pleurs que j'ai trois ans donnés à ton trépas;
Que des chrétiens vainqueurs esclave infortunée,
La douleur de ta perte à leur Dieu m'a donnée;
Que je t'aimai toujours; que mon cœur éperdu
A détesté tes dieux[1], qui t'ont mal défendu;
Mais je ne cherche point, je ne veux point d'excuse;
Il n'en est point pour moi, lorsque l'amour m'accuse.
Tu vis, il me suffit. Je t'ai manqué de foi;
Tranche mes jours affreux, qui ne sont plus pour toi.
Quoi! tu ne me vois point d'un œil impitoyable?

ZAMORE.

Non, si je suis aimé, non, tu n'es point coupable :
Puis-je encor me flatter de régner dans ton cœur?

ALZIRE.

Quand Montèze, Alvarez, peut-être un dieu vengeur,
Nos chrétiens, ma faiblesse, au temple m'ont conduite,
Sûre de ton trépas, à cet hymen réduite,
Enchaînée à Gusman par des nœuds éternels,
J'adorais ta mémoire au pied de nos autels :
Nos peuples, nos tyrans, tous ont su que je t'aime;
Je l'ai dit à la terre, au ciel, à Gusman même;
Et dans l'affreux moment, Zamore, où je te vois,
Je te le dis encor pour la dernière fois.

ZAMORE.

Pour la dernière fois Zamore t'aurait vue!
Tu me serais ravie aussitôt que rendue!
Ah! si l'amour encor te parlait aujourd'hui!...

ALZIRE.

O ciel! c'est Gusman même, et son père avec lui.

1. Les éditions de 1736 portent une version que je préfère :

A détesté des dieux. (B.)

SCÈNE V.

ALVAREZ, GUSMAN, ZAMORE, ALZIRE, SUITE.

ALVAREZ, à son fils.

Tu vois mon bienfaiteur, il est auprès d'Alzire.

(A Zamore.)

O toi ! jeune héros, toi par qui je respire,
Viens, ajoute à ma joie en cet auguste jour ;
Viens avec mon cher fils partager mon amour.

ZAMORE.

Qu'entends-je ? lui, Gusman ! lui, ton fils, ce barbare ?

ALZIRE.

Ciel ! détourne les coups que ce moment prépare.

ALVAREZ.

Dans quel étonnement...

ZAMORE.

Quoi ! le ciel a permis
Que ce vertueux père eût cet indigne fils ?

GUSMAN.

Esclave, d'où te vient cette aveugle furie ?
Sais-tu bien qui je suis ?

ZAMORE.

Horreur de ma patrie !
Parmi les malheureux que ton pouvoir a faits,
Connais-tu bien Zamore, et vois-tu tes forfaits ?

GUSMAN.

Toi !

ALVAREZ.

Zamore !

ZAMORE.

Oui ; lui-même, à qui ta barbarie
Voulut ôter l'honneur, et crut ôter la vie ;
Lui, que tu fis languir dans des tourments honteux ;
Lui, dont l'aspect ici te fait baisser les yeux.
Ravisseur de nos biens, tyran de notre empire,
Tu viens de m'arracher le seul bien où j'aspire.
Achève, et de ce fer, trésor de tes climats,
Préviens mon bras vengeur, et préviens ton trépas.
La main, la même main qui t'a rendu ton père,

Dans ton sang odieux pourrait venger la terre[1];
Et j'aurais les mortels et les dieux pour amis,
En révérant le père, et punissant le fils.

ALVAREZ, à Gusman.

De ce discours, ô ciel! que je me sens confondre!
Vous sentez-vous coupable, et pouvez-vous répondre?

GUSMAN.

Répondre à ce rebelle, et daigner m'avilir
Jusqu'à le réfuter, quand je le dois punir!
Son juste châtiment, que lui-même il prononce,
Sans mon respect pour vous eût été ma réponse.

(A Alzire.)

Madame, votre cœur doit vous instruire assez
A quel point en secret ici vous m'offensez;
Vous qui, sinon pour moi, du moins pour votre gloire,
Deviez de cet esclave étouffer la mémoire;
Vous, dont les pleurs encore outragent votre époux;
Vous, que j'aimais assez pour en être jaloux.

ALZIRE.

(A Gusman.) (A Alvarez.)

Cruel!... Et vous, seigneur, mon protecteur, mon père...

(A Zamore.)

Toi, jadis mon espoir, en un temps plus prospère,
Voyez le joug horrible où mon sort est lié,
Et frémissez tous trois d'horreur et de pitié.

(En montrant Zamore.)

Voici l'amant, l'époux que me choisit mon père
Avant que je connusse un nouvel hémisphère,
Avant que de l'Europe on nous portât des fers.
Le bruit de son trépas perdit cet univers;
Je vis tomber l'empire où régnaient mes ancêtres;
Tout changea sur la terre, et je connus des maîtres.
Mon père infortuné, plein d'ennuis et de jours,
Au Dieu que vous servez eut à la fin recours;
C'est ce Dieu des chrétiens que devant vous j'atteste;
Ses autels sont témoins de mon hymen funeste;

1. *Père* doit rimer avec *terre*, parce qu'on les prononce tous deux de même. C'est aux oreilles, et non pas aux yeux, qu'il faut rimer. Cela est si vrai, que le mot *paon* n'a jamais rimé avec *Phaon*, quoique l'orthographe soit la même; et le mot *encore* rime très-bien avec *abhorre,* quoiqu'il n'y ait qu'un *r* à l'un et qu'il y en ait deux à l'autre. La rime est faite pour l'oreille : un usage contraire ne serait qu'une pédanterie ridicule et déraisonnable. (*Note de Voltaire.*)

C'est aux pieds de ce Dieu qu'un horrible serment
Me donne au meurtrier qui m'ôta mon amant.
Je connais mal peut-être une loi si nouvelle ;
Mais j'en crois ma vertu, qui parle aussi haut qu'elle.
Zamore, tu m'es cher, je t'aime, je le doi ;
Mais après mes serments je ne puis être à toi.
Toi, Gusman, dont je suis l'épouse et la victime,
Je ne suis point à toi, cruel, après ton crime.
Qui des deux osera se venger aujourd'hui ?
Qui percera ce cœur que l'on arrache à lui ?
Toujours infortunée, et toujours criminelle,
Perfide envers Zamore, à Gusman infidèle,
Qui me délivrera, par un trépas heureux,
De la nécessité de vous trahir tous deux ?
Gusman, du sang des miens ta main déjà rougie
Frémira moins qu'une autre à m'arracher la vie.
De l'hymen, de l'amour il faut venger les droits ;
Punis une coupable, et sois juste une fois.

GUSMAN.

Ainsi vous abusez d'un reste d'indulgence
Que ma bonté trahie oppose à votre offense ;
Mais vous le demandez, et je vais vous punir ;
Votre supplice est prêt : mon rival va périr.
Holà, soldats.

ALZIRE.

Cruel !

ALVAREZ.

Mon fils, qu'allez-vous faire ?
Respectez ses bienfaits, respectez sa misère.
Quel est l'état horrible, ô ciel, où je me vois !
L'un tient de moi la vie, à l'autre je la dois !
Ah ! mes fils ! de ce nom ressentez la tendresse ;
D'un père infortuné regardez la vieillesse ;
Et du moins...

SCÈNE VI.

ALVAREZ, GUSMAN, ALZIRE, ZAMORE,
D. ALONZE, OFFICIER ESPAGNOL.

ALONZE.

Paraissez, seigneur, et commandez ;

D'armes et d'ennemis ces champs sont inondés ;
Ils marchent vers ces murs, et le nom de Zamore
Est le cri menaçant qui les rassemble encore.
Ce nom sacré pour eux se mêle dans les airs
A ce bruit belliqueux des barbares concerts.
Sous leurs boucliers d'or les campagnes mugissent ;
De leurs cris redoublés les échos retentissent ;
En bataillons serrés ils mesurent leurs pas
Dans un ordre nouveau qu'ils ne connaissaient pas ;
Et ce peuple, autrefois vil fardeau de la terre,
Semble apprendre de nous le grand art de la guerre.

GUSMAN.

Allons, à leurs regards il faut donc se montrer ;
Dans la poudre à l'instant vous les verrez rentrer.
Héros de la Castille, enfants de la victoire,
Ce monde est fait pour vous ; vous l'êtes pour la gloire ;
Eux pour porter vos fers, vous craindre, et vous servir.

ZAMORE.

Mortel égal à moi, nous, faits pour obéir ?

GUSMAN.

Qu'on l'entraîne.

ZAMORE.

Oses-tu, tyran de l'innocence,
Oses-tu me punir d'une juste défense ?

(Aux Espagnols qui l'entourent.)

Êtes-vous donc des dieux qu'on ne puisse attaquer ?
Et, teints de notre sang, faut-il vous invoquer ?

GUSMAN.

Obéissez.

ALZIRE.

Seigneur !

ALVAREZ.

Dans ton courroux sévère,
Songe au moins, mon cher fils, qu'il a sauvé ton père.

GUSMAN.

Seigneur, je songe à vaincre, et je l'appris de vous ;
J'y vole, adieu.

SCÈNE VII.

ALVAREZ, ALZIRE.

ALZIRE, se jetant à genoux.

Seigneur, j'embrasse vos genoux.
C'est à votre vertu que je rends cet hommage,
Le premier où le sort abaissa mon courage.
Vengez, seigneur, vengez sur ce cœur affligé
L'honneur de votre fils par sa femme outragé.
Mais à mes premiers nœuds mon âme était unie;
Hélas! peut-on deux fois se donner dans sa vie?
Zamore était à moi, Zamore eut mon amour;
Zamore est vertueux; vous lui devez le jour.
Pardonnez... je succombe à ma douleur mortelle.

ALVAREZ.

Je conserve pour toi ma bonté paternelle.
Je plains Zamore et toi; je serai ton appui;
Mais songe au nœud sacré qui t'attache aujourd'hui.
Ne porte point l'horreur au sein de ma famille :
Non, tu n'es plus à toi; sois mon sang, sois ma fille :
Gusman fut inhumain, je le sais, j'en frémis;
Mais il est ton époux, il t'aime, il est mon fils :
Son âme à la pitié se peut ouvrir encore.

ALZIRE.

Hélas! que n'êtes-vous le père de Zamore!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ALVAREZ, GUSMAN.

ALVAREZ.

Méritez donc, mon fils, un si grand avantage.
Vous avez triomphé du nombre et du courage ;
Et de tous les vengeurs de ce triste univers,
Une moitié n'est plus, et l'autre est dans vos fers.
Ah ! n'ensanglantez point le prix de la victoire ;
Mon fils, que la clémence ajoute à votre gloire.
Je vais, sur les vaincus étendant mes secours,
Consoler leur misère, et veiller sur leurs jours.
Vous, songez cependant qu'un père vous implore ;
Soyez homme et chrétien, pardonnez à Zamore.
Ne pourrai-je adoucir vos inflexibles mœurs ?
Et n'apprendrez-vous point à conquérir des cœurs ?

GUSMAN.

Ah ! vous percez le mien. Demandez-moi ma vie ;
Mais laissez un champ libre à ma juste furie ;
Ménagez le courroux de mon cœur opprimé.
Comment lui pardonner ? le barbare est aimé.

ALVAREZ.

Il en est plus à plaindre.

GUSMAN.

A plaindre ? lui, mon père !
Ah ! qu'on me plaigne aussi, la mort me sera chère.

ALVAREZ.

Quoi ! vous joignez encore à cet ardent courroux
La fureur des soupçons, ce tourment des jaloux ?

GUSMAN.

Et vous condamneriez jusqu'à ma jalousie ?
Quoi ! ce juste transport dont mon âme est saisie,

Ce triste sentiment, plein de honte et d'horreur,
Si légitime en moi, trouve en vous un censeur!
Vous voyez sans pitié ma douleur effrénée!

ALVAREZ.

Mêlez moins d'amertume à votre destinée;
Alzire a des vertus, et, loin de les aigrir,
Par des dehors plus doux vous devez l'attendrir.
Son cœur de ces climats conserve la rudesse,
Il résiste à la force, il cède à la souplesse,
Et la douceur peut tout sur notre volonté.

GUSMAN.

Moi, que je flatte encor l'orgueil de sa beauté?
Que, sous un front serein déguisant mon outrage,
A de nouveaux mépris ma bonté l'encourage[1]?
Ne devriez-vous pas, de mon honneur jaloux,
Au lieu de le blâmer partager mon courroux?
J'ai déjà trop rougi d'épouser une esclave
Qui m'ose dédaigner, qui me hait, qui me brave,
Dont un autre à mes yeux possède encor le cœur,
Et que j'aime, en un mot, pour comble de malheur.

ALVAREZ.

Ne vous repentez point d'un amour légitime;
Mais sachez le régler : tout excès mène au crime.
Promettez-moi du moins de ne décider rien
Avant de m'accorder un second entretien.

GUSMAN.

Eh! que pourrait un fils refuser à son père?
Je veux bien pour un temps suspendre ma colère;
N'en exigez pas plus de mon cœur outragé.

ALVAREZ.

Je ne veux que du temps.

(Il sort.)

GUSMAN, seul.

Quoi! n'être point vengé!
Aimer, me repentir, être réduit encore
A l'horreur d'envier le destin de Zamore,
D'un de ces vils mortels en Europe ignorés,
Qu'à peine du nom d'homme on aurait honorés...
Que vois-je! Alzire! ô ciel!

1. Dans *Andromaque*, acte II, scène v, Racine a dit :

A de nouveaux mépris l'encourage envers moi.

SCÈNE II.

GUSMAN, ALZIRE, ÉMIRE.

ALZIRE.

C'est moi, c'est ton épouse,
C'est ce fatal objet de ta fureur jalouse,
Qui n'a pu te chérir, qui t'a dû révérer,
Qui te plaint, qui t'outrage, et qui vient t'implorer.
Je n'ai rien déguisé. Soit grandeur, soit faiblesse,
Ma bouche a fait l'aveu qu'un autre a ma tendresse;
Et ma sincérité, trop funeste vertu,
Si mon amant périt, est ce qui l'a perdu.
Je vais plus t'étonner : ton épouse a l'audace
De s'adresser à toi pour demander sa grâce.
J'ai cru que don Gusman, tout fier, tout rigoureux,
Tout terrible qu'il est, doit être généreux.
J'ai pensé qu'un guerrier, jaloux de sa puissance,
Peut mettre l'orgueil même à pardonner l'offense :
Une telle vertu séduirait plus nos cœurs
Que tout l'or de ces lieux n'éblouit nos vainqueurs.
Par ce grand changement dans ton âme inhumaine,
Par un effort si beau tu vas changer la mienne;
Tu t'assures ma foi, mon respect, mon retour,
Tous mes vœux (s'il en est qui tiennent lieu d'amour)[1].
Pardonne... je m'égare... éprouve mon courage.
Peut-être une Espagnole eût promis davantage;
Elle eût pu prodiguer les charmes de ses pleurs[2];
Je n'ai point leurs attraits, et je n'ai point leurs mœurs[3].
Ce cœur simple, et formé des mains de la nature,
En voulant t'adoucir redouble ton injure :

1. Toute cette tirade fut vivement critiquée. On voulait que Gusman interrompît Alzire par une *Quinauderie*. Que dis-je! On se permit de l'interrompre à la première représentation, et Voltaire protesta. (G. A.)

2. J'ai suivi les éditions de 1736, 1748, 1768, 1765. Feu Decroix proposait de mettre :

Le charme de ses pleurs. (B.)

3. On supprima ce vers à la première représentation comme ne s'accordant pas avec « une Espagnole ». Voltaire dut protester encore, et renvoya ses censeurs à la grammaire, article des *Pronoms collectifs*. (G. A.)

Mais enfin c'est à toi d'essayer désormais
Sur ce cœur indompté la force des bienfaits.

GUSMAN.

Eh bien ! si les vertus peuvent tant sur votre âme,
Pour en suivre les lois, connaissez-les, madame.
Étudiez nos mœurs avant de les blâmer ;
Ces mœurs sont vos devoirs ; il faut s'y conformer.
Sachez que le premier est d'étouffer l'idée
Dont votre âme à mes yeux est encor possédée ;
De vous respecter plus, et de n'oser jamais
Me prononcer le nom d'un rival que je hais ;
D'en rougir la première, et d'attendre en silence
Ce que doit d'un barbare ordonner ma vengeance.
Sachez que votre époux, qu'ont outragé vos feux,
S'il peut vous pardonner est assez généreux.
Plus que vous ne pensez je porte un cœur sensible,
Et ce n'est pas à vous à me croire inflexible.

SCÈNE III.

ALZIRE, ÉMIRE.

ÉMIRE.

Vous voyez qu'il vous aime, on pourrait l'attendrir.

ALZIRE.

S'il m'aime, il est jaloux ; Zamore va périr :
J'assassinais Zamore en demandant sa vie.
Ah ! je l'avais prévu. M'auras-tu mieux servie ?
Pourras-tu le sauver ? Vivra-t-il loin de moi ?
Du soldat qui le garde as-tu tenté la foi ?

ÉMIRE.

L'or qui les séduit tous vient d'éblouir sa vue.
Sa foi, n'en doutez point, sa main vous est vendue.

ALZIRE.

Ainsi, grâces aux cieux, ces métaux détestés
Ne servent pas toujours à nos calamités.
Ah ! ne perds point de temps : tu balances encore !

ÉMIRE.

Mais aurait-on juré la perte de Zamore ?

Alvarez aurait-il assez peu de crédit?
Et le conseil enfin...

ALZIRE.

Je crains tout, il suffit.
Tu vois de ces tyrans la fureur despotique;
Ils pensent que pour eux le ciel fit l'Amérique,
Qu'ils en sont nés les rois; et Zamore à leurs yeux,
Tout souverain qu'il fut, n'est qu'un séditieux.
Conseil de meurtriers! Gusman! peuple barbare!
Je préviendrai les coups que votre main prépare.
Ce soldat ne vient point; qu'il tarde à m'obéir!

ÉMIRE.

Madame, avec Zamore il va bientôt venir;
Il court à la prison. Déjà la nuit plus sombre[1]
Couvre ce grand dessein du secret de son ombre.
Fatigués de carnage et de sang enivrés,
Les tyrans de la terre au sommeil sont livrés.

ALZIRE.

Allons, que ce soldat nous conduise à la porte;
Qu'on ouvre la prison, que l'innocence en sorte!

ÉMIRE.

Il vous prévient déjà; Céphane le conduit;
Mais si l'on vous rencontre en cette obscure nuit,
Votre gloire est perdue, et cette honte extrême...

ALZIRE.

Va, la honte serait de trahir ce que j'aime.
Cet honneur étranger, parmi nous inconnu,
N'est qu'un fantôme vain qu'on prend pour la vertu:
C'est l'amour de la gloire, et non de la justice,
La crainte du reproche, et non celle du vice.
Je fus instruite, Émire, en ce grossier climat,
A suivre la vertu sans en chercher l'éclat.
L'honneur est dans mon cœur, et c'est lui qui m'ordonne
De sauver un héros que le ciel abandonne.

1. Dans *Brutus*, acte IV, scène v, Voltaire avait dit :

. . . . Déjà la nuit plus sombre
Voile nos grands desseins du secret de son ombre. (B.

SCÈNE IV.

ALZIRE, ZAMORE, ÉMIRE, UN SOLDAT.

ALZIRE.

Tout est perdu pour toi; tes tyrans sont vainqueurs;
Ton supplice est tout prêt; si tu ne fuis, tu meurs.
Pars, ne perds point de temps; prends ce soldat pour guide,
Trompons des meurtriers l'espérance homicide;
Tu vois mon désespoir et mon saisissement;
C'est à toi d'épargner la mort à mon amant,
Un crime à mon époux, et des larmes au monde.
L'Amérique t'appelle, et la nuit te seconde;
Prends pitié de ton sort, et laisse-moi le mien.

ZAMORE.

Esclave d'un barbare, épouse d'un chrétien,
Toi qui m'as tant aimé, tu m'ordonnes de vivre!
Eh bien! j'obéirai; mais oses-tu me suivre?
Sans trône, sans secours, au comble du malheur,
Je n'ai plus à t'offrir qu'un désert et mon cœur.
Autrefois à tes pieds j'ai mis un diadème.

ALZIRE.

Ah! qu'était-il sans toi? Qu'ai-je aimé que toi-même?
Et qu'est-ce auprès de toi que ce vil univers?
Mon âme va te suivre au fond de tes déserts.
Je vais, seule en ces lieux où l'horreur me consume,
Languir dans les regrets, sécher dans l'amertume,
Mourir dans le remords d'avoir trahi ma foi,
D'être au pouvoir d'un autre, et de brûler pour toi.
Pars, emporte avec toi mon bonheur et ma vie;
Laisse-moi les horreurs du devoir qui me lie.
J'ai mon amant ensemble et ma gloire à sauver.
Tous deux me sont sacrés; je les veux conserver.

ZAMORE.

Ta gloire! Quelle est donc cette gloire inconnue?
Quel fantôme d'Europe a fasciné ta vue?
Quoi! ces affreux serments qu'on vient de te dicter,
Quoi! ce temple chrétien que tu dois détester,
Ce Dieu, ce destructeur des dieux de mes ancêtres,
T'arrachent à Zamore et te donnent des maîtres?

ALZIRE.

J'ai promis : il suffit ; il n'importe à quel dieu.

ZAMORE.

Ta promesse est un crime, elle est ma perte; adieu.
Périssent tes serments, et ton Dieu que j'abhorre !

ALZIRE.

Arrête : quels adieux ! arrête, cher Zamore !

ZAMORE.

Gusman est ton époux !

ALZIRE.

Plains-moi, sans m'outrager.

ZAMORE.

Songe à nos premiers nœuds.

ALZIRE.

Je songe à ton danger.

ZAMORE.

Non, tu trahis, cruelle, un feu si légitime.

ALZIRE.

Non, je t'aime à jamais ; et c'est un nouveau crime.
Laisse-moi mourir seule : ôte-toi de ces lieux.
Quel désespoir horrible étincelle en tes yeux ?
Zamore...

ZAMORE.

C'en est fait.

ALZIRE.

Où vas-tu ?

ZAMORE.

Mon courage
De cette liberté va faire un digne usage.

ALZIRE.

Tu n'en saurais douter, je péris si tu meurs.

ZAMORE.

Peux-tu mêler l'amour à ces moments d'horreurs ?
Laisse-moi, l'heure fuit, le jour vient, le temps presse :
Soldat, guide mes pas.

SCÈNE V.

ALZIRE, ÉMIRE.

ALZIRE.

Je succombe, il me laisse :
Il part; que va-t-il faire ? O moment plein d'effroi !

Gusman! quoi! c'est donc lui que j'ai quitté pour toi!
Émire, suis ses pas, vole, et reviens m'instruire
S'il est en sûreté, s'il faut que je respire;
Va voir si ce soldat nous sert ou nous trahit.

(Émire sort.)

Un noir pressentiment m'afflige et me saisit:
Ce jour, ce jour pour moi ne peut être qu'horrible.
O toi, Dieu des chrétiens, Dieu vainqueur et terrible!
Je connais peu tes lois; ta main, du haut des cieux,
Perce à peine un nuage épaissi sur mes yeux:
Mais si je suis à toi, si mon amour t'offense,
Sur ce cœur malheureux épuise ta vengeance.
Grand Dieu, conduis Zamore au milieu des déserts.
Ne serais-tu le Dieu que d'un autre univers?
Les seuls Européans [1] sont-ils nés pour te plaire?
Es-tu tyran d'un monde, et de l'autre le père?
Les vainqueurs, les vaincus, tous ces faibles humains,
Sont tous également l'ouvrage de tes mains.
Mais de quels cris affreux mon oreille est frappée!
J'entends nommer Zamore: ô ciel! on m'a trompée.
Le bruit redouble, on vient: ah! Zamore est perdu.

SCÈNE VI.

ALZIRE, ÉMIRE.

ALZIRE.

Chère Émire, est-ce toi? qu'a-t-on fait? qu'as-tu vu?
Tire-moi, par pitié, de mon doute terrible.

ÉMIRE.

Ah! n'espérez plus rien: sa perte est infaillible.
Des armes du soldat qui conduisait ses pas
Il a couvert son front, il a chargé son bras.
Il s'éloigne: à l'instant le soldat prend la fuite;
Votre amant au palais court et se précipite;
Je le suis en tremblant parmi nos ennemis,
Parmi ces meurtriers dans le sang endormis,

1. Voltaire écrivait *Européans;* voyez sa note sur son *Épître dédicatoire* de l'*Orphelin de la Chine.* (B.)

Dans l'horreur de la nuit, des morts, et du silence.
Au palais de Gusman je le vois qui s'avance;
Je l'appelais en vain de la voix et des yeux;
Il m'échappe, et soudain j'entends des cris affreux:
J'entends dire: « Qu'il meure! » On court, on vole aux armes.
Retirez-vous, madame, et fuyez tant d'alarmes;
Rentrez.

ALZIRE.

Ah! chère Émire, allons le secourir.

ÉMIRE.

Que pouvez-vous, madame, ô ciel!

ALZIRE.

Je puis mourir.

SCÈNE VII.

ALZIRE, ÉMIRE, D. ALONZE, GARDES.

ALONZE.

A mes ordres secrets, madame, il faut vous rendre.

ALZIRE.

Que me dis-tu, barbare, et que viens-tu m'apprendre?
Qu'est devenu Zamore?

ALONZE.

En ce moment affreux
Je ne puis qu'annoncer un ordre rigoureux.
Daignez me suivre.

ALZIRE.

O sort! ô vengeance trop forte!
Cruels! quoi! ce n'est point la mort que l'on m'apporte?
Quoi! Zamore n'est plus, et je n'ai que des fers!
Tu gémis, et tes yeux de larmes sont couverts!
Mes maux ont-ils touché les cœurs nés pour la haine?
Viens; si la mort m'attend, viens, j'obéis sans peine.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

ALZIRE, GARDES.

ALZIRE.

Préparez-vous pour moi vos supplices cruels,
Tyrans, qui vous nommez les juges des mortels?
Laissez-vous dans l'horreur de cette inquiétude
De mes destins affreux flotter l'incertitude?
On m'arrête, on me garde, on ne m'informe pas
Si l'on a résolu ma vie ou mon trépas.
Ma voix nomme Zamore, et mes gardes pâlissent;
Tout s'émeut à ce nom : ces monstres en frémissent.

SCÈNE II.

MONTÈZE, ALZIRE.

ALZIRE.

Ah! mon père!

MONTÈZE.

Ma fille, où nous as-tu réduits?
Voilà de ton amour les exécrables fruits.
Hélas! nous demandions la grâce de Zamore;
Alvarez avec moi daignait parler encore :
Un soldat à l'instant se présente à nos yeux;
C'était Zamore même, égaré, furieux;
Par ce déguisement la vue était trompée.
A peine entre ses mains j'aperçois une épée :
Entrer, voler vers nous, s'élancer sur Gusman,
L'attaquer, le frapper, n'est pour lui qu'un moment.

Le sang de ton époux rejaillit sur ton père[1]:
Zamore, au même instant dépouillant sa colère,
Tombe aux pieds d'Alvarez, et, tranquille et soumis,
Lui présentant ce fer teint du sang de son fils :
« J'ai fait ce que j'ai dû, j'ai vengé mon injure;
Fais ton devoir, dit-il, et venge la nature. »
Alors il se prosterne, attendant le trépas.
Le père tout sanglant se jette entre mes bras;
Tout se réveille, on court, on s'avance, on s'écrie,
On vole à ton époux, on rappelle sa vie;
On arrête son sang, on presse le secours
De cet art inventé pour conserver nos jours.
Tout le peuple à grands cris demande ton supplice.
Du meurtre de son maître il te croit la complice.

ALZIRE.

Vous pourriez!...

MONTÈZE.

Non, mon cœur ne t'en soupçonne pas;
Non, le tien n'est pas fait pour de tels attentats;
Capable d'une erreur, il ne l'est point d'un crime;
Tes yeux s'étaient fermés sur le bord de l'abîme.
Je le souhaite ainsi, je le crois; cependant
Ton époux va mourir des coups de ton amant.
On va te condamner; tu vas perdre la vie
Dans l'horreur du supplice et dans l'ignominie;
Et je retourne enfin, par un dernier effort,
Demander au conseil et ta grâce et ma mort.

ALZIRE.

Ma grâce! à mes tyrans? les prier! vous, mon père?
Osez vivre et m'aimer, c'est ma seule prière.
Je plains Gusman; son sort a trop de cruauté;
Et je le plains surtout de l'avoir mérité.
Pour Zamore, il n'a fait que venger son outrage;
Je ne puis excuser ni blâmer son courage.
J'ai voulu le sauver, je ne m'en défends pas.
Il mourra... Gardez-vous d'empêcher mon trépas.

MONTÈZE.

O ciel! inspire-moi, j'implore ta clémence!

(Il sort.)

1. Quelques personnes ont trouvé fort étrange que Zamore ne proposât point un duel à Gusman. (*Note de Voltaire.*) — Cette note de l'édition de 1736 a été supprimée dès 1738. (B.)

SCÈNE III.

ALZIRE.

O ciel! anéantis ma fatale existence.
Quoi! ce Dieu que je sers me laisse sans secours!
Il défend à mes mains d'attenter sur mes jours!
Ah! j'ai quitté des dieux dont la bonté facile
Me permettait la mort, la mort, mon seul asile.
Eh! quel crime est-ce donc, devant ce Dieu jaloux[1],
De hâter un moment qu'il nous prépare à tous?
Quoi! du calice amer d'un malheur si durable[2]
Faut-il boire à longs traits la lie insupportable?
Ce corps vil et mortel est-il donc si sacré,
Que l'esprit qui le meut ne le quitte à son gré?
Ce peuple de vainqueurs, armé de son tonnerre,
A-t-il le droit affreux de dépeupler la terre,
D'exterminer les miens, de déchirer mon flanc?
Et moi, je ne pourrai disposer de mon sang?
Je ne pourrai sur moi permettre à mon courage
Ce que sur l'univers il permet à sa rage?
Zamore va mourir dans des tourments affreux.
Barbares!

SCÈNE IV.

ZAMORE, enchaîné; ALZIRE, GARDES.

ZAMORE.

C'est ici qu'il faut périr tous deux.
Sous l'horrible appareil de sa fausse justice,
Un tribunal de sang te condamne au supplice.
Gusman respire encor; mon bras désespéré
N'a porté dans son sein qu'un coup mal assuré :

1. Cette plainte et ce doute sont dans la bouche d'une chrétienne nouvelle. (*Note de Voltaire.*) — Note de l'édition de 1736, supprimée aussi dès 1738. (B.)

2. Ce vers et les trois qui le suivent ne sont pas dans les éditions de 1736. Ils furent ajoutés en 1738. Ils ont quelque rapport avec ceux qu'on lit dans *l'Orphelin de la Chine*, acte V, scène v. (B.)

Il vit pour achever le malheur de Zamore;
Il mourra tout couvert de ce sang que j'adore;
Nous périrons ensemble à ses yeux expirants;
Il va goûter encor le plaisir des tyrans.
Alvarez doit ici prononcer de sa bouche
L'abominable arrêt de ce conseil farouche.
C'est moi qui t'ai perdue, et tu péris pour moi.

ALZIRE.

Va, je ne me plains plus; je mourrai près de toi.
Tu m'aimes, c'est assez; bénis ma destinée,
Bénis le coup affreux qui rompt mon hyménée;
Songe que ce moment, où je vais chez les morts,
Est le seul où mon cœur peut t'aimer sans remords.
Libre par mon supplice, à moi-même rendue,
Je dispose à la fin d'une foi qui t'est due.
L'appareil de la mort, élevé pour nous deux,
Est l'autel où mon cœur te rend ses premiers feux.
C'est là que j'expierai le crime involontaire
De l'infidélité que j'avais pu te faire.
Ma plus grande amertume, en ce funeste sort,
C'est d'entendre Alvarez prononcer notre mort.

ZAMORE.

Ah! le voici; les pleurs inondent son visage.

ALZIRE.

Qui de nous trois, ô ciel! a reçu plus d'outrage?
Et que d'infortunés le sort assemble ici!

SCÈNE V.

ALZIRE, ZAMORE, ALVAREZ, GARDES.

ZAMORE.

J'attends la mort de toi, le ciel le veut ainsi;
Tu dois me prononcer l'arrêt qu'on vient de rendre :
Parle sans te troubler, comme je vais t'entendre;
Et fais livrer sans crainte aux supplices tout prêts
L'assassin de ton fils, et l'ami d'Alvarez.
Mais que t'a fait Alzire? et quelle barbarie
Te force à lui ravir une innocente vie?
Les Espagnols enfin t'ont donné leur fureur :
Une injuste vengeance entre-t-elle en ton cœur?

Connu seul parmi nous par ta clémence auguste,
Tu veux donc renoncer à ce grand nom de juste!
Dans le sang innocent ta main va se baigner!

ALZIRE.

Venge-toi, venge un fils, mais sans me soupçonner.
Épouse de Gusman, ce nom seul doit t'apprendre
Que, loin de le trahir, je l'aurais su défendre.
J'ai respecté ton fils; et ce cœur gémissant
Lui conserva sa foi, même en le haïssant.
Que je sois de ton peuple applaudie ou blâmée,
Ta seule opinion fera ma renommée :
Estimée en mourant d'un cœur tel que le tien,
Je dédaigne le reste, et ne demande rien.
Zamore va mourir, il faut bien que je meure;
C'est tout ce que j'attends, et c'est toi que je pleure.

ALVAREZ.

Quel mélange, grand Dieu, de tendresse et d'horreur!
L'assassin de mon fils est mon libérateur.
Zamore!.... oui, je te dois des jours que je déteste :
Tu m'as vendu bien cher un présent si funeste...
Je suis père, mais homme; et malgré ta fureur,
Malgré la voix du sang qui parle à ma douleur,
Qui demande vengeance à mon âme éperdue,
La voix de tes bienfaits est encore entendue.
Et toi qui fus ma fille, et que dans nos malheurs
J'appelle encor d'un nom qui fait couler nos pleurs,
Va, ton père est bien loin de joindre à ses souffrances
Cet horrible plaisir que donnent les vengeances.
Il faut perdre à la fois, par des coups inouïs,
Et mon libérateur, et ma fille, et mon fils.
Le conseil vous condamne : il a, dans sa colère,
Du fer de la vengeance armé la main d'un père.
Je n'ai point refusé ce ministère affreux...
Et je viens le remplir, pour vous sauver tous deux.
Zamore, tu peux tout.

ZAMORE.

Je peux sauver Alzire?
Ah! parle, que faut-il?

ALVAREZ.

Croire un Dieu qui m'inspire.
Tu peux changer d'un mot et son sort et le tien;
Ici la loi pardonne à qui se rend chrétien.

Cette loi, que naguère un saint zèle a dictée,
Du ciel en ta faveur y semble être apportée.
Le Dieu qui nous apprit lui-même à pardonner
De son ombre à nos yeux saura t'environner.
Tu vas des Espagnols arrêter la colère ;
Ton sang, sacré pour eux, est le sang de leur frère :
Les traits de la vengeance, en leurs mains suspendus,
Sur Alzire et sur toi ne se tourneront plus.
Je réponds de sa vie, ainsi que de la tienne ;
Zamore, c'est de toi qu'il faut que je l'obtienne.
Ne sois point inflexible à cette faible voix ;
Je te devrai la vie une seconde fois.
Cruel ! pour me payer du sang dont tu me prives,
Un père infortuné demande que tu vives.
Rends-toi chrétien comme elle ; accorde-moi ce prix
De ses jours et des tiens, et du sang de mon fils.

ZAMORE, à Alzire.

Alzire, jusque-là chéririons-nous la vie ?
La rachèterions-nous par mon ignominie ?
Quitterai-je mes dieux pour le Dieu de Guzman ?
(A Alvarez.)
Et toi, plus que ton fils seras-tu mon tyran ?
Tu veux qu'Alzire meure, ou que je vive en traître !
Ah ! lorsque de tes jours je me suis vu le maître,
Si j'avais mis ta vie à cet indigne prix,
Parle, aurais-tu quitté le Dieu de ton pays ?

ALVAREZ.

J'aurais fait ce qu'ici tu me vois faire encore.
J'aurais prié ce Dieu, seul être que j'adore,
De n'abandonner pas un cœur tel que le tien,
Tout aveugle qu'il est, digne d'être chrétien.

ZAMORE.

Dieux ! quel genre inouï de trouble et de supplice !
Entre quels attentats faut-il que je choisisse ?
(A Alzire.)
Il s'agit de tes jours, il s'agit de mes dieux.
Toi qui m'oses aimer, ose juger entre eux.
Je m'en remets à toi ; mon cœur se flatte encore
Que tu ne voudras point la honte de Zamore.

ALZIRE.

Écoute. Tu sais trop qu'un père infortuné
Disposa de ce cœur que je t'avais donné ;

Je reconnus son Dieu : tu peux de ma jeunesse
Accuser, si tu veux, l'erreur ou la faiblesse ;
Mais des lois des chrétiens mon esprit enchanté
Vit chez eux, ou du moins crut voir la vérité ;
Et ma bouche, abjurant les dieux de ma patrie,
Par mon âme en secret ne fut point démentie.
Mais renoncer aux dieux que l'on croit dans son cœur,
C'est le crime d'un lâche, et non pas une erreur :
C'est trahir à la fois, sous un masque hypocrite,
Et le Dieu qu'on préfère, et le Dieu que l'on quitte :
C'est mentir au ciel même, à l'univers, à soi.
Mourons, mais en mourant sois digne encor de moi ;
Et si Dieu ne te donne une clarté nouvelle,
Ta probité te parle, il faut n'écouter qu'elle.

ZAMORE.

J'ai prévu ta réponse : il vaut mieux expirer
Et mourir avec toi que se déshonorer.

ALVAREZ.

Cruels ! ainsi tous deux vous voulez votre perte,
Vous bravez ma bonté qui vous était offerte.
Écoutez, le temps presse, et ces lugubres cris...

SCÈNE VI.

ALVAREZ, ZAMORE, ALZIRE, ALONZE,
AMÉRICAINS, ESPAGNOLS.

ALONZE.

On amène à vos yeux votre malheureux fils ;
Seigneur, entre vos bras il veut quitter la vie.
Du peuple qui l'aimait une troupe en furie,
S'empressant près de lui, vient se rassasier
Du sang de son épouse et de son meurtrier.

SCÈNE VII.

ALVAREZ, GUSMAN, MONTÈZE, ZAMORE, ALZIRE,
AMÉRICAINS, SOLDATS.

ZAMORE.

Cruels, sauvez Alzire, et pressez mon supplice !

ALZIRE.

Non, qu'une affreuse mort tous trois nous réunisse.

ALVAREZ.

Mon fils mourant, mon fils, ô comble de douleur!

ZAMORE, à Gusman.

Tu veux donc jusqu'au bout consommer ta fureur?
Viens, vois couler mon sang, puisque tu vis encore;
Viens apprendre à mourir en regardant Zamore.

GUSMAN, à Zamore.

Il est d'autres vertus que je veux t'enseigner :
Je dois un autre exemple, et je viens le donner.

(A Alvarez.)

Le ciel, qui veut ma mort, et qui l'a suspendue,
Mon père, en ce moment m'amène à votre vue.
Mon âme fugitive, et prête à me quitter,
S'arrête devant vous... mais pour vous imiter.
Je meurs; le voile tombe; un nouveau jour m'éclaire;
Je ne me suis connu qu'au bout de ma carrière;
J'ai fait, jusqu'au moment qui me plonge au cercueil,
Gémir l'humanité du poids de mon orgueil.
Le ciel venge la terre : il est juste; et ma vie
Ne peut payer le sang dont ma main s'est rougie.
Le bonheur m'aveugla, la mort m'a détrompé.
Je pardonne à la main par qui Dieu m'a frappé.
J'étais maître en ces lieux, seul j'y commande encore :
Seul je puis faire grâce, et la fais à Zamore.
Vis, superbe ennemi, sois libre, et te souvien
Quel fut, et le devoir, et la mort d'un chrétien.

(A Montèze, qui se jette à ses pieds.)

Montèze, Américains, qui fûtes mes victimes,
Songez que ma clémence a surpassé mes crimes.
Instruisez l'Amérique; apprenez à ses rois
Que les chrétiens sont nés pour leur donner des lois.

(A Zamore.)

Des dieux que nous servons connais la différence[1] :
Les tiens t'ont commandé le meurtre et la vengeance;
Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,
M'ordonne de te plaindre et de te pardonner.

1. C'est le mot du duc de Guise, non à Poltrot, qui l'assassina, mais à un protestant qui avait formé ce projet pendant le siége de Rouen. (K.)

ALVAREZ.

Ah ! mon fils, tes vertus égalent ton courage.

ALZIRE.

Quel changement, grand Dieu ! quel étonnant langage !

ZAMORE.

Quoi ! tu veux me forcer moi-même au repentir !

GUSMAN.

Je veux plus, je te veux forcer à me chérir.
Alzire n'a vécu que trop infortunée,
Et par mes cruautés, et par mon hyménée ;
Que ma mourante main la remette en tes bras :
Vivez sans me haïr, gouvernez vos États,
Et, de vos murs détruits rétablissant la gloire,
De mon nom, s'il se peut, bénissez la mémoire.

(A Alvarez.)

Daignez servir de père à ces époux heureux :
Que du ciel, par vos soins, le jour luise sur eux !
Aux clartés des chrétiens si son âme est ouverte,
Zamore est votre fils, et répare ma perte.

ZAMORE.

Je demeure immobile, égaré, confondu.
Quoi donc, les vrais chrétiens auraient tant de vertu !
Ah ! la loi qui t'oblige à cet effort suprême,
Je commence à le croire, est la loi d'un Dieu même.
J'ai connu l'amitié, la constance, la foi ;
Mais tant de grandeur d'âme est au-dessus de moi ;
Tant de vertu m'accable, et son charme m'attire.
Honteux d'être vengé, je t'aime et je t'admire.

(Il se jette à ses pieds [1].)

ALZIRE.

Seigneur, en rougissant je tombe à vos genoux.
Alzire, en ce moment, voudrait mourir pour vous.
Entre Zamore et vous mon âme déchirée
Succombe au repentir dont elle est dévorée.
Je me sens trop coupable, et mes tristes erreurs...

GUSMAN.

Tout vous est pardonné, puisque je vois vos pleurs.

1. Ceux qui ont prétendu que c'est ici une conversion miraculeuse se sont trompés. Zamore est changé en ce qu'il s'attendrit pour son ennemi. Il commence à respecter le christianisme ; une conversion subite serait ridicule en de telles circonstances. (*Note de Voltaire.*) — Note de l'édition de 1736, supprimée dès 1738. (B.)

Pour la dernière fois, approchez-vous, mon père ;
Vivez longtemps heureux ; qu'Alzire vous soit chère !
Zamore, sois chrétien : je suis content : je meurs.

ALVAREZ, à Montèze.

Je vois le doigt de Dieu marqué dans nos malheurs.
Mon cœur désespéré se soumet, s'abandonne
Aux volontés d'un Dieu qui frappe et qui pardonne[1].

1. Le 27 avril 1778, c'est-à-dire un mois avant sa mort, Voltaire assistait à une représentation d'*Alzire* dans la loge de Mme Hébert. Le public, l'ayant aperçu, poussa des acclamations réitérées. A la fin de la pièce, un officier aux gardes lui présenta les vers suivants :

Ainsi chez les Incas, dans leurs jours fortunés,
Les enfants du Soleil, dont nous suivons l'exemple,
Aux transports les plus doux étaient abandonnés,
Lorsque de ses rayons il éclairait le temple.

Voltaire salua en répondant par ces vers de *Zaïre* :

Des chevaliers français tel est le caractère.
Leur noblesse, en tout temps, me fut utile et chère. (G. A.)

FIN D'ALZIRE.

VARIANTES

DE LA TRAGÉDIE D'*ALZIRE*.

Page 385, vers 2 :

. . . . . . Me nomme un fils que j'aime.

Ibid., vers 7 :

. . . . les honneurs souverains.

Ibid., dernier vers :

Cortès, Herman, Pizarre, ont dirigé ma course.

Page 386, vers 2. — Édition de 1736 :

En chrétiens vertueux changer tous ces héros.

Page 387, vers 29 :

. . . . Par un plus heureux choix.

Page 388, vers 22 :

Par cet exemple un jour.

Page 393, vers 19 :

. . . . au fier tyran qui m'aime.

Page 395, vers 10 :

. . . . Un amour si fidèle.

Page 396, vers 22 :

A mes vastes désirs.

Page 412, premier vers :

J'ai trahi mon amant, ses dieux et ma patrie.

Ibid., vers 9 :

Qu'à la foi des chrétiens si je suis engagée,
Sous ce culte divin mon devoir m'a rangée.

Page 417, vers 7 :

. . . . Se donner en sa vie.

Page 420, vers 19. — De la lettre de Voltaire à d'Argental, du 26 janvier 1736, on peut conclure qu'au lieu de ce vers et du suivant, les comédiens avaient mis :

Compte, après cet effort, sur un juste retour.

GUSMAN.

En est-il donc, hélas! qui tienne lieu d'amour?

Dès 1736 on imprima le texte de Voltaire. Mais au lieu de

Mon respect, mon retour,

on avait imprimé

Mon respect, mon amour;

de sorte que le mot *amour* rimait avec lui-même. J.-B. Rousseau releva cette faute dans sa lettre aux auteurs de la *Bibliothèque française*, du 22 mai 1736, dont j'ai parlé dans mon Avertissement sur *la Mort de César*. De Molin, à qui Voltaire avait laissé le soin de l'impression, écrivit une lettre qui est dans la *Bibliothèque française*, tome XXIII, page 354, et où il dit que la faute n'existe que dans quelques exemplaires. Elle est dans celui que j'ai sous les yeux. (B.)

Page 424, premier vers :

J'ai promis, il suffit : que t'importe à quel dieu?

Ibid., vers 3 :

. . . . . . Et le dieu que j'abhorre.

Ibid., avant-dernier vers :

Soldat, guidez mes pas.

Page 432, vers 18 :

. . . . Par notre ignominie.

FIN DES VARIANTES D'ALZIRE.

L'ENFANT PRODIGUE

COMÉDIE EN CINQ ACTES

REPRÉSENTÉE, SUR LE THÉATRE-FRANÇAIS, LE 10 OCTOBRE 1736.

AVERTISSEMENT

DE BEUCHOT.

La comédie de *l'Enfant prodigue* fut représentée, pour la première fois, le 10 octobre 1736, sans avoir été annoncée. « Les comédiens avaient affiché *Britannicus*[1]. L'heure de commencer étant venue, un acteur vint annoncer qu'une des actrices nécessaires pour représenter *Britannicus* venait de tomber malade : ainsi qu'ils ne joueraient point cette pièce; mais que, pour dédommager les spectateurs, ils donneraient la première représentation d'une comédie nouvelle en cinq actes et en vers. Le public ne fut point la dupe de cette petite ruse[2]. » Toutefois on ne devina pas l'auteur. Voltaire fut un des premiers soupçonnés; mais on attribuait aussi la pièce à Piron, à Lachaussée, à Destouches. On voit, par plusieurs lettres de Voltaire à Mlle Quinault, que l'auteur voulait qu'on mît *l'Enfant prodigue* sur le compte de Gresset. Le bruit en courut, et Gresset en fut fort irrité. La pièce n'eut que vingt-deux représentations, à cause de la maladie d'un acteur. Une *Lettre de M. le chevalier de... à madame la comtesse de...*, imprimée dans le *Mercure* de décembre 1736, est une vive critique de *l'Enfant prodigue*, qui fut repris le 12 janvier 1737, et est resté au théâtre.

La police avait exigé quelques changements[3]. Les présidents des différentes cours, sachant qu'on se moquait, dans cette pièce, d'un président de Cognac, en témoignèrent leur mécontentement; et, au lieu du titre de président, on donna sur la scène à Fierenfat celui de sénéchal.

Contant d'Orville, père de celui à qui est adressée la lettre du 11 février 1766, fit imprimer, en janvier 1737, une *Lettre critique sur la comédie intitulée l'Enfant prodigue*, in-12 de 38 pages. *L'Enfant prodigue* ne fut imprimé qu'à la fin de 1737, et sous le millésime 1738. Le titre de président est restitué à Fierenfat. Dans une édition de 1773, quoique Fierenfat soit qualifié président dans la liste des personnages, il est appelé sénéchal dans le courant de la pièce. Cette édition de 1773, *conforme à la représentation*, présente bien d'autres différences, que je ne donne pas parce que je les crois l'œuvre des comédiens ou de leurs faiseurs; voyez le fragment d'un *Avertissement* de 1742, dans ma note, page 442.

1. *Bibliothèque française,* tome XXIV, page 174.
2. Il est bon de se rappeler que Voltaire était alors en fuite, à cause de sa pièce de vers du *Mondain*.
3. Voyez les notes des pages 485 et 486.

PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR DE L'ÉDITION DE 1738.

Il est assez étrange que l'on n'ait pas songé plus tôt à imprimer cette comédie, qui fut jouée il y a près de deux ans[1], et qui eut environ trente représentations. L'auteur ne s'étant point déclaré[2], on l'a mise jusqu'ici sur le compte de diverses personnes très-estimées ; mais elle est véritablement de M. de Voltaire,

1. *L'Enfant prodigue*, joué en octobre 1736, fut imprimé à la fin de 1737, treize à quatorze mois après la représentation. (B.)

2. « ...... ne s'est point encore déclaré. On l'a attribuée à l'auteur de *la Henriade* et d'*Alzire :* nous ne voyons pas trop sur quel fondement ; le style de ces ouvrages est si différent de celui-ci qu'il ne permet guère d'y reconnaître la même main. On a prétendu qu'elle était d'un homme de la cour, déjà connu par des choses très-ingénieuses qu'on a de lui. On l'a donnée à un homme d'une profession plus sérieuse.

« Quel que soit l'auteur, nous présentons cette pièce au public comme, etc. »

C'est dans une édition d'Amsterdam, Ledet et compagnie, 1739, in-12, qu'on changea ce passage, et qu'on le mit tel qu'il est aujourd'hui.

La personne d'une profession plus sérieuse à qui Voltaire voulait faire attribuer la pièce est Gresset.

Dans l'édition de 1742 des *OEuvres de Voltaire*, *l'Enfant prodigue* fait partie du quatrième volume, de l'Avertissement duquel voici la fin :

« La Préface qu'on trouve à la tête de la comédie de *l'Enfant prodigue* est certainement du même auteur. On voit qu'il ne voulait pas alors que cette pièce parût sous son nom. Je n'en puis deviner le motif, car cette pièce est toujours rejouée avec succès : il est vrai que plusieurs personnes, mais particulièrement l'abbé Desfontaines, ennemi personnel de l'auteur, se déchaînèrent contre elle dans sa nouveauté. Mais il n'y a point d'ouvrage qui n'ait eu un pareil sort. Cette pièce a une singularité, c'est d'être la seule qui ait été jusqu'à présent écrite en vers de cinq pieds. On ne la joue pas telle qu'elle est imprimée. Quelques personnes trouvèrent mauvais que l'on jouât un président, quoiqu'il y en ait vingt exemples, et que cela ne tire nullement à conséquence. Les comédiens furent obligés de substituer le mot de *sénéchal*, et de changer eux-mêmes plusieurs vers, l'auteur étant alors absent. De plus, il paraît qu'il y a des scènes transposées. Nous donnons cette édition d'après celle que l'auteur en donna la même année. »

Le reste de cet Avertissement et son commencement étant relatifs à de simples dispositions pour les autres parties de ce quatrième volume, il eût été superflu, sinon ridicule, d'en reproduire ici davantage. (B.)

quoique le style de *la Henriade* et d'*Alzire* soit si différent de celui-ci qu'il ne permet guère d'y reconnaître la même main. C'est ce qui fait que nous donnons sous son nom cette pièce au public, comme la première comédie qui soit écrite en vers de cinq pieds. Peut-être cette nouveauté engagera-t-elle quelqu'un à se servir de cette mesure. Elle produira sur le théâtre français de la variété; et qui donne des plaisirs nouveaux doit toujours être bien reçu.

Si la comédie doit être la représentation des mœurs, cette pièce semble être assez de ce caractère. On y voit un mélange de sérieux et de plaisanterie, de comique et de touchant. C'est ainsi que la vie des hommes est bigarrée; souvent même une seule aventure produit tous ces contrastes. Rien n'est si commun qu'une maison dans laquelle un père gronde, une fille occupée de sa passion pleure, le fils se moque des deux, et quelques parents prennent différemment part à la scène. On raille très-souvent dans une chambre de ce qui attendrit dans la chambre voisine, et la même personne a quelquefois ri et pleuré de la même chose dans le même quart d'heure.

Une dame très-respectable[1], étant un jour au chevet d'une de ses filles[2] qui était en danger de mort, entourée de toute sa famille, s'écriait en fondant en larmes : « Mon Dieu, rendez-la-moi, et prenez tous mes autres enfants! » Un homme qui avait épousé une autre de ses filles[3] s'approcha d'elle, et, la tirant par la manche : « Madame, dit-il, les gendres en sont-ils? » Le sang-froid et le comique avec lequel il prononça ces paroles fit un tel effet sur cette dame affligée qu'elle sortit en éclatant de rire; tout le monde la suivit en riant; et la malade, ayant su de quoi il était question, se mit à rire plus fort que les autres.

Nous n'inférons pas de là que toute comédie doive avoir des scènes de bouffonnerie et des scènes attendrissantes. Il y a beaucoup de très-bonnes pièces où il ne règne que de la gaieté; d'autres toutes sérieuses, d'autres mélangées, d'autres où l'attendrissement va jusqu'aux larmes. Il ne faut donner l'exclusion à aucun genre, et si l'on me demandait quel genre est le meilleur, je répondrais : « Celui qui est le mieux traité. »

Il serait peut-être à propos et conforme au goût de ce siècle *raisonneur* d'examiner ici quelle est cette sorte de plaisanterie qui nous fait rire à la comédie.

1. La première maréchale de Noailles. (K.)
2. Mme de Gondrin, depuis comtesse de Toulouse. (K.)
3. Le duc de La Vallière. (K.

La cause du rire est une de ces choses plus senties que connues. L'admirable Molière, Regnard, qui le vaut quelquefois, et les auteurs de tant de jolies petites pièces, se sont contentés d'exciter en nous ce plaisir, sans nous en rendre jamais raison, et sans dire leur secret.

J'ai cru remarquer aux spectacles qu'il ne s'élève presque jamais de ces éclats de rire universels qu'à l'occasion d'une méprise. Mercure pris pour Sosie ; le chevalier Ménechme pris pour son frère ; Crispin faisant son testament sous le nom du bonhomme Géronte ; Valère parlant à Harpagon des beaux yeux de sa fille, tandis qu'Harpagon n'entend que les beaux yeux de sa cassette ; Pourceaugnac à qui on tâte le pouls, parce qu'on le veut faire passer pour fou ; en un mot, les méprises, les équivoques de pareille espèce, excitent un rire général. Arlequin ne fait guère rire que quand il se méprend ; et voilà pourquoi le titre de *balourd* lui était si bien approprié.

Il y a bien d'autres genres de comique. Il y a des plaisanteries qui causent une autre sorte de plaisir ; mais je n'ai jamais vu ce qui s'appelle rire de tout son cœur, soit aux spectacles, soit dans la société, que dans des cas approchants de ceux dont je viens de parler.

Il y a des caractères ridicules dont la représentation plaît, sans causer ce rire immodéré de joie. Trissotin et Vadius, par exemple, semblent être de ce genre ; *le Joueur, le Grondeur*, qui font un plaisir inexprimable, ne permettent guère le rire éclatant.

Il y a d'autres ridicules mêlés de vices, dont on est charmé de voir la peinture, et qui ne causent qu'un plaisir sérieux. Un malhonnête homme ne fera jamais rire, parce que dans le rire il entre toujours de la gaieté, incompatible avec le mépris et l'indignation. Il est vrai qu'on rit au *Tartuffe ;* mais ce n'est pas de son hypocrisie, c'est de la méprise du bonhomme qui le croit un saint, et, l'hypocrisie une fois reconnue, on ne rit plus : on sent d'autres impressions.

On pourrait aisément remonter aux sources de nos autres sentiments, à ce qui excite la gaieté, la curiosité, l'intérêt, l'émotion, les larmes. Ce serait surtout aux auteurs dramatiques à nous développer tous ces ressorts, puisque ce sont eux qui les font jouer. Mais ils sont plus occupés de remuer les passions que de les examiner ; ils sont persuadés qu'un sentiment vaut mieux qu'une définition, et je suis trop de leur avis pour mettre un traité de philosophie au devant d'une pièce de théâtre.

Je me bornerai simplement à insister encore un peu sur la nécessité où nous sommes d'avoir des choses nouvelles. Si l'on avait toujours mis sur le théâtre tragique la grandeur romaine, à la fin on s'en serait rebuté; si les héros ne parlaient jamais que de tendresse, on serait affadi.

O imitatores, servum pecus[1]!

Les bons ouvrages que nous avons depuis les Corneille, les Molière, les Racine, les Quinault, les Lulli, les Le Brun, me paraissent tous avoir quelque chose de neuf et d'original qui les a sauvés du naufrage. Encore une fois[2], tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux.

Ainsi il ne faut jamais dire : Si cette musique n'a pas réussi, si ce tableau ne plaît pas, si cette pièce est tombée, c'est que cela était d'une espèce nouvelle; il faut dire : C'est que cela ne vaut rien dans son espèce.

1. Horace, livre I, épître XIX, vers 19.

2. Voltaire veut sans doute rappeler ce qu'il a dit plus haut, page 443, que le meilleur genre est *celui qui est le mieux traité*. (B.)

PERSONNAGES[1]

EUPHÉMON père.
EUPHÉMON fils.
FIERENFAT, président de Cognac, second fils d'Euphémon.
RONDON, bourgeois de Cognac.
LISE, fille de Rondon.
LA BARONNE DE CROUPILLAC.
MARTHE, suivante de Lise.
JASMIN, valet d'Euphémon fils.

La scène est à Cognac.

1. Noms des acteurs qui jouèrent dans *l'Enfant prodigue* et dans *l'Avocat Patelin*, de Brueys, qui l'accompagnait : Dangeville, Dufresne (Euphémon fils), Duchemin, Armand, Poisson, Montmény, Sarrazin, Grandval, Dangeville jeune, Fierville ; Mmes Quinault la cadette (la baronne de Croupillac), Dubreuil, Du Boccage, Dangeville jeune (Marthe), Gaussin (Lise), Grandval. — Recette : 644 livres. — Dans sa nouveauté, *l'Enfant prodigue* eut vingt-deux représentations. (G. A.)

L'ENFANT PRODIGUE

COMÉDIE

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

EUPHÉMON, RONDON.

RONDON.

Mon triste ami, mon cher et vieux voisin,
Que de bon cœur j'oublierai ton chagrin !
Que je rirai ! Quel plaisir ! Que ma fille
Va ranimer ta dolente famille !
Mais mons ton fils, le sieur de Fierenfat,
Me semble avoir un procédé bien plat.

EUPHÉMON.

Quoi donc ?

RONDON.

Tout fier de sa magistrature,
Il fait l'amour avec poids et mesure.
Adolescent qui s'érige en barbon,
Jeune écolier qui vous parle en Caton,
Est, à mon sens, un animal bernable ;
Et j'aime mieux l'air fou que l'air capable :
Il est trop fat.

EUPHÉMON.

Et vous êtes aussi
Un peu trop brusque.

RONDON.

Ah ! je suis fait ainsi.

J'aime le vrai, je me plais à l'entendre;
J'aime à le dire, à gourmander mon gendre,
A bien mater cette fatuité,
Et l'air pédant dont il est encroûté.
Vous avez fait, beau-père, en père sage,
Quand son aîné, ce joueur, ce volage,
Ce débauché, ce fou, partit d'ici,
De donner tout à ce sot cadet-ci;
De mettre en lui toute votre espérance,
Et d'acheter pour lui la présidence
De cette ville : oui, c'est un trait prudent.
Mais dès qu'il fut monsieur le président
Il fut, ma foi, gonflé d'impertinence :
Sa gravité marche et parle en cadence,
Il dit qu'il a bien plus d'esprit que moi,
Qui, comme on sait, en ai bien plus que toi.
Il est...

EUPHÉMON.

Eh mais! quelle humeur vous emporte?
Faut-il toujours...

RONDON.

Va, va, laisse, qu'importe?
Tous ces défauts, vois-tu, sont comme rien
Lorsque d'ailleurs on amasse un gros bien.
Il est avare; et tout avare est sage[1].
Oh! c'est un vice excellent en ménage,
Un très-bon vice. Allons, dès aujourd'hui
Il est mon gendre, et ma Lise est à lui.
Il reste donc, notre triste beau-père,
A faire ici donation entière
De tous vos biens, contrats, acquis, conquis,
Présents, futurs, à monsieur votre fils,
En réservant sur votre vieille tête
D'un usufruit l'entretien fort honnête;
Le tout en bref arrêté, cimenté,
Pour que ce fils, bien cossu, bien doté,
Joigne à nos biens une vaste opulence :
Sans quoi soudain ma Lise à d'autres pense.

1. Dans une lettre à Mlle Quinault, du 26 ... 1736, Voltaire se plaint de ce qu'on avait dit à la représentation :

Il est bien chiche, et tout avare est sage. (B.)

EUPHÉMON.

Je l'ai promis, et j'y satisferai ;
Oui, Fierenfat aura le bien que j'ai.
Je veux couler au sein de la retraite
La triste fin de ma vie inquiète ;
Mais je voudrais qu'un fils si bien doté
Eût pour mes biens un peu moins d'âpreté.
J'ai vu d'un fils la débauche insensée,
Je vois dans l'autre une âme intéressée.

RONDON.

Tant mieux ! tant mieux !

EUPHÉMON.

Cher ami, je suis né
Pour n'être rien qu'un père infortuné.

RONDON.

Voilà-t-il pas de vos jérémiades,
De vos regrets, de vos complaintes fades ?
Voulez-vous pas que ce maître étourdi,
Ce bel aîné dans le vice enhardi,
Venant gâter les douceurs que j'apprête,
Dans cet hymen paraisse en trouble-fête ?

EUPHÉMON.

Non.

RONDON.

Voulez-vous qu'il vienne sans façon
Mettre en jurant le feu dans la maison ?

EUPHÉMON.

Non.

RONDON.

Qu'il vous batte, et qu'il m'enlève Lise ?
Lise autrefois à cet aîné promise ;
Ma Lise qui...

EUPHÉMON.

Que cet objet charmant
Soit préservé d'un pareil garnement !

RONDON.

Qu'il entre ici pour dépouiller son père ?
Pour succéder ?

EUPHÉMON.

Non... tout est à son frère.

RONDON.

Ah ! sans cela point de Lise pour lui.

EUPHÉMON.

Il aura Lise et mes biens aujourd'hui ;
Et son aîné n'aura, pour tout partage,
Que le courroux d'un père qu'il outrage :
Il le mérite, il fut dénaturé.

RONDON.

Ah ! vous l'aviez trop longtemps enduré.
L'autre du moins agit avec prudence ;
Mais cet aîné ! quel trait d'extravagance !
Le libertin, mon Dieu, que c'était là !
Te souvient-il, vieux beau-père, ah, ah, ah !
Qu'il te vola (ce tour est bagatelle)
Chevaux, habits, linge, meubles, vaisselle,
Pour équiper la petite Jourdain,
Qui le quitta le lendemain matin ?
J'en ai bien ri, je l'avoue.

EUPHÉMON.

Ah ! quels charmes
Trouvez-vous donc à rappeler mes larmes ?

RONDON.

Et sur un as mettant vingt rouleaux d'or...
Hé, hé !

EUPHÉMON.

Cessez.

RONDON.

Te souvient-il encor,
Quand l'étourdi dut en face d'église
Se fiancer à ma petite Lise,
Dans quel endroit on le trouva caché ?
Comment, pour qui ?... Peste, quel débauché !

EUPHÉMON.

Épargnez-moi ces indignes histoires,
De sa conduite impressions trop noires ;
Ne suis-je pas assez infortuné ?
Je suis sorti des lieux où je suis né[1]
Pour m'épargner, pour ôter de ma vue
Ce qui rappelle un malheur qui me tue :

1. Euphémon, dans cette même scène, a déjà dit :

..... Je suis né,
Pour n'être rien qu'un père infortuné.

Votre commerce ici vous a conduit;
Mon amitié, ma douleur vous y suit.
Ménagez-les : vous prodiguez sans cesse
La vérité; mais la vérité blesse.

RONDON.

Je me tairai, soit : j'y consens, d'accord.
Pardon; mais diable! aussi vous aviez tort,
En connaissant le fougueux caractère
De votre fils, d'en faire un mousquetaire.

EUPHÉMON.

Encor!

RONDON.

Pardon; mais vous deviez...

EUPHÉMON.

Je dois
Oublier tout pour notre nouveau choix,
Pour mon cadet, et pour son mariage.
Çà, pensez-vous que ce cadet si sage
De votre fille ait pu toucher le cœur?

RONDON.

Assurément. Ma fille a de l'honneur,
Elle obéit à mon pouvoir suprême;
Et quand je dis : « Allons, je veux qu'on aime, »
Son cœur docile, et que j'ai su tourner,
Tout aussitôt aime sans raisonner :
A mon plaisir j'ai pétri sa jeune âme.

EUPHÉMON.

Je doute un peu pourtant qu'elle s'enflamme
Par vos leçons; et je me trompe fort
Si de vos soins votre fille est d'accord.
Pour mon aîné j'obtins le sacrifice
Des vœux naissants de son âme novice :
Je sais quels sont ces premiers traits d'amour :
Le cœur est tendre; il saigne plus d'un jour.

RONDON.

Vous radotez.

EUPHÉMON.

Quoi que vous puissiez dire,
Cet étourdi pouvait très-bien séduire.

RONDON.

Lui? point du tout; ce n'était qu'un vaurien.
Pauvre bonhomme! allez, ne craignez rien;

Car à ma fille, après ce beau ménage,
J'ai défendu de l'aimer davantage.
Ayez le cœur sur cela réjoui ;
Quand j'ai dit non, personne ne dit oui.
Voyez plutôt.

SCÈNE II.

EUPHÉMON, RONDON, LISE, MARTHE.

RONDON.

Approchez, venez, Lise ;
Ce jour pour vous est un grand jour de crise.
Que je te donne un mari jeune ou vieux,
Ou laid ou beau, triste ou gai, riche ou gueux,
Ne sens-tu pas des désirs de lui plaire,
Du goût pour lui, de l'amour ?

LISE.

Non, mon père.

RONDON.

Comment, coquine ?

EUPHÉMON.

Ah ! ah ! notre féal,
Votre pouvoir va, ce semble, un peu mal :
Qu'est devenu ce despotique empire ?

RONDON.

Comment ! après tout ce que j'ai pu dire,
Tu n'aurais pas un peu de passion
Pour ton futur époux ?

LISE.

Mon père, non.

RONDON.

Ne sais-tu pas que le devoir t'oblige
A lui donner tout ton cœur ?

LISE.

Non, vous dis-je.
Je sais, mon père, à quoi ce nœud sacré
Oblige un cœur de vertu pénétré ;
Je sais qu'il faut, aimable en sa sagesse,
De son époux mériter la tendresse,
Et réparer du moins par la bonté

Ce que le sort nous refuse en beauté;
Être au dehors discrète, raisonnable;
Dans sa maison, douce, égale, agréable :
Quant à l'amour, c'est tout un autre point;
Les sentiments ne se commandent point.
N'ordonnez rien; l'amour fuit l'esclavage.
De mon époux le reste est le partage;
Mais pour mon cœur, il le doit mériter :
Ce cœur au moins, difficile à dompter,
Ne peut aimer ni par ordre d'un père,
Ni par raison, ni par devant notaire.

EUPHÉMON.

C'est, à mon gré, raisonner sensément;
J'approuve fort ce juste sentiment.
C'est à mon fils à tâcher de se rendre
Digne d'un cœur aussi noble que tendre.

RONDON.

Vous tairez-vous, radoteur complaisant,
Flatteur barbon, vrai corrupteur d'enfant?
Jamais sans vous ma fille, bien apprise,
N'eût devant moi lâché cette sottise.

(A Lise.)

Écoute, toi : je te baille un mari
Tant soit peu fat, et par trop renchéri[1];
Mais c'est à moi de corriger mon gendre :
Toi, tel qu'il est, c'est à toi de le prendre,
De vous aimer, si vous pouvez, tous deux,
Et d'obéir à tout ce que je veux :
C'est là ton lot : et toi, notre beau-père,
Allons signer chez notre gros notaire,
Qui vous allonge en cent mots superflus
Ce qu'on dirait en quatre tout au plus.
Allons hâter son bavard griffonnage;
Lavons la tête à ce large visage;
Puis je reviens, après cet entretien,
Gronder ton fils, ma fille, et toi.

EUPHÉMON.

Fort bien.

1. Il paraît que les comédiens avaient mis :

Pédant, avare, et sot, et renchéri.

Voltaire s'en plaint dans sa lettre à Mlle Quinault, déjà citée. (B.)

SCÈNE III.

LISE, MARTHE.

MARTHE.

Mon Dieu, qu'il joint à tous ses airs grotesques
Des sentiments et des travers burlesques!

LISE.

Je suis sa fille; et de plus son humeur
N'altère point la bonté de son cœur;
Et sous les plis d'un front atrabilaire,
Sous cet air brusque il a l'âme d'un père:
Quelquefois même, au milieu de ses cris,
Tout en grondant, il cède à mes avis.
Il est bien vrai qu'en blâmant la personne
Et les défauts du mari qu'il me donne,
En me montrant d'une telle union
Tous les dangers, il a grande raison;
Mais lorsqu'ensuite il ordonne que j'aime,
Dieu! que je sens que son tort est extrême!

MARTHE.

Comment aimer un monsieur Fierenfat?
J'épouserais plutôt un vieux soldat
Qui jure, boit, bat sa femme, et qui l'aime,
Qu'un fat en robe, enivré de lui-même,
Qui, d'un ton grave et d'un air de pédant,
Semble juger sa femme en lui parlant;
Qui comme un paon dans lui-même se mire,
Sous son rabat se rengorge et s'admire,
Et, plus avare encor que suffisant,
Vous fait l'amour en comptant son argent.

LISE.

Ah! ton pinceau l'a peint d'après nature.
Mais qu'y ferai-je? il faut bien que j'endure
L'état forcé de cet hymen prochain.
On ne fait pas comme on veut son destin:
Et mes parents, ma fortune, mon âge,
Tout de l'hymen me prescrit l'esclavage.
Ce Fierenfat est, malgré mes dégoûts,
Le seul qui puisse être ici mon époux;

Il est le fils de l'ami de mon père ;
C'est un parti devenu nécessaire.
Hélas ! quel cœur, libre dans ses soupirs,
Peut se donner au gré de ses désirs ?
Il faut céder : le temps, la patience,
Sur mon époux vaincront ma répugnance ;
Et je pourrai, soumise à mes liens,
A ses défauts me prêter comme aux miens.

MARTHE.

C'est bien parler, belle et discrète Lise :
Mais votre cœur tant soit peu se déguise.
Si j'osais... mais vous m'avez ordonné
De ne parler jamais de cet aîné.

LISE.

Quoi ?

MARTHE.

D'Euphémon, qui, malgré tous ses vices,
De votre cœur eut les tendres prémices ;
Qui vous aimait.

LISE.

Il ne m'aima jamais.
Ne parlons plus de ce nom que je hais.

MARTHE, en s'en allant.

N'en parlons plus.

LISE, la retenant.

Il est vrai, sa jeunesse
Pour quelque temps a surpris ma tendresse.
Était-il fait pour un cœur vertueux ?

MARTHE, en s'en allant.

C'était un fou, ma foi, très-dangereux.

LISE, la retenant.

De corrupteurs sa jeunesse entourée,
Dans les excès se plongeait égarée :
Le malheureux ! il cherchait tour à tour
Tous les plaisirs ; il ignorait l'amour.

MARTHE.

Mais autrefois vous m'avez paru croire
Qu'à vous aimer il avait mis sa gloire,
Que dans vos fers il était engagé.

LISE.

S'il eût aimé, je l'aurais corrigé.
Un amour vrai, sans feinte et sans caprice,

Est en effet le plus grand frein du vice.
Dans ses liens qui sait se retenir
Est honnête homme, ou va le devenir.
Mais Euphémon dédaigna sa maîtresse;
Pour la débauche il quitta la tendresse.
Ses faux amis, indigents scélérats,
Qui dans le piége avaient conduit ses pas,
Ayant mangé tout le bien de sa mère,
Ont sous son nom volé son triste père;
Pour comble enfin, ces séducteurs cruels
L'ont entraîné loin des bras paternels,
Loin de mes yeux, qui, noyés dans les larmes,
Pleuraient encor ses vices et ses charmes.
Je ne prends plus nul intérêt à lui.

MARTHE.

Son frère enfin lui succède aujourd'hui :
Il aura Lise; et certes c'est dommage;
Car l'autre avait un bien joli visage,
De blonds cheveux, la jambe faite au tour,
Dansait, chantait, était né pour l'amour.

LISE.

Ah! que dis-tu?

MARTHE.

Même dans ces mélanges
D'égarements, de sottises étranges,
On découvrait aisément dans son cœur,
Sous ces défauts, un certain fonds d'honneur.

LISE.

Il était né pour le bien, je l'avoue.

MARTHE.

Ne croyez pas que ma bouche le loue;
Mais il n'était, me semble, point flatteur,
Point médisant, point escroc, point menteur.

LISE.

Oui; mais...

MARTHE.

Fuyons; car c'est monsieur son frère.

LISE.

Il faut rester; c'est un mal nécessaire.

SCÈNE IV.

LISE, MARTHE, LE PRÉSIDENT FIERENFAT.

FIERENFAT.

Je l'avouerai, cette donation
Doit augmenter la satisfaction
Que vous avez d'un si beau mariage.
Surcroît de biens est l'âme d'un ménage :
Fortune, honneurs, et dignités, je croi,
Abondamment se trouvent avec moi :
Et vous aurez dans Cognac, à la ronde,
L'honneur du pas sur les gens du beau monde.
C'est un plaisir bien flatteur que cela :
Vous entendrez murmurer : « La voilà! »
En vérité, quand j'examine au large
Mon rang, mon bien, tous les droits de ma charge,
Les agréments que dans le monde j'ai,
Les droits d'aînesse où je suis subrogé,
Je vous en fais mon compliment, madame.

MARTHE.

Moi, je la plains : c'est une chose infâme
Que vous mêliez dans tous vos entretiens
Vos qualités, votre rang, et vos biens.
Être à la fois et Midas et Narcisse,
Enflé d'orgueil et pincé d'avarice ;
Lorgner sans cesse avec un œil content
Et sa personne et son argent comptant ;
Être en rabat un petit-maître avare,
C'est un excès de ridicule rare :
Un jeune fat passe encor ; mais, ma foi,
Un jeune avare est un monstre pour moi.

FIERENFAT.

Ce n'est pas vous probablement, ma mie,
A qui mon père aujourd'hui me marie ;
C'est à madame : ainsi donc, s'il vous plaît,
Prenez à nous un peu moins d'intérêt.

(A Lise.)

Le silence est votre fait... Vous, madame,
Qui dans une heure ou deux serez ma femme,
Avant la nuit vous aurez la bonté

De me chasser ce gendarme effronté,
Qui, sous le nom d'une fille suivante,
Donne carrière à sa langue impudente.
Je ne suis pas un président pour rien;
Et nous pourrions l'enfermer pour son bien.

MARTHE, à Lise.

Défendez-moi, parlez-lui, parlez ferme :
Je suis à vous, empêchez qu'on m'enferme;
Il pourrait bien vous enfermer aussi.

LISE.

J'augure mal déjà de tout ceci.

MARTHE.

Parlez-lui donc, laissez ces vains murmures.

LISE.

Que puis-je, hélas! lui dire?

MARTHE.

Des injures.

LISE.

Non, des raisons valent mieux.

MARTHE.

Croyez-moi,
Point de raisons, c'est le plus sûr.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, RONDON.

RONDON.

Ma foi!
Il nous arrive une plaisante affaire.

FIERENFAT.

Eh quoi, monsieur?

RONDON.

Écoute. A ton vieux père
J'allais porter notre papier timbré,
Quand nous l'avons ici près rencontré,
Entretenant au pied de cette roche
Un voyageur qui descendait du coche.

LISE.

Un voyageur jeune?...

RONDON.

Nenni vraiment,

Un béquillard, un vieux ridé sans dent.
Nos deux barbons, d'abord avec franchise
L'un contre l'autre ont mis leur barbe grise;
Leurs dos voûtés s'élevaient, s'abaissaient
Aux longs élans des soupirs qu'ils poussaient;
Et sur leur nez leur prunelle éraillée
Versait les pleurs dont elle était mouillée :
Puis Euphémon, d'un air tout rechigné,
Dans son logis soudain s'est rencogné :
Il dit qu'il sent une douleur insigne,
Qu'il faut au moins qu'il pleure avant qu'il signe,
Et qu'à personne il ne prétend parler.

FIERENFAT.

Ah! je prétends, moi, l'aller consoler.
Vous savez tous comme je le gouverne;
Et d'assez près la chose nous concerne :
Je le connais; et dès qu'il me verra
Contrat en main, d'abord il signera.
Le temps est cher, mon nouveau droit d'aînesse
Est un objet.

LISE.

Non, monsieur, rien ne presse.

RONDON.

Si fait, tout presse; et c'est ta faute aussi
Que tout cela.

LISE.

Comment? moi! ma faute?

RONDON.

Oui.
Les contre-temps qui troublent les familles
Viennent toujours par la faute des filles.

LISE.

Qu'ai-je donc fait qui vous fâche si fort?

RONDON.

Vous avez fait que vous avez tous tort.
Je veux un peu voir nos deux trouble-fêtes
A la raison ranger leurs lourdes têtes;
Et je prétends vous marier tantôt,
Malgré leurs dents, malgré vous, s'il le faut.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

LISE, MARTHE.

MARTHE.

Vous frémissez en voyant de plus près
Tout ce fracas, ces noces, ces apprêts.

LISE.

Ah! plus mon cœur s'étudie et s'essaie,
Plus de ce joug la pesanteur m'effraie :
A mon avis, l'hymen et ses liens
Sont les plus grands ou des maux ou des biens.
Point de milieu; l'état du mariage
Est des humains le plus cher avantage
Quand le rapport des esprits et des cœurs,
Des sentiments, des goûts, et des humeurs,
Serre ces nœuds tissus par la nature,
Que l'amour forme et que l'honneur épure.
Dieux! quel plaisir d'aimer publiquement,
Et de porter le nom de son amant!
Votre maison, vos gens, votre livrée,
Tout vous retrace une image adorée;
Et vos enfants, ces gages précieux,
Nés de l'amour, en sont de nouveaux nœuds.
Un tel hymen, une union si chère,
Si l'on en voit, c'est le ciel sur la terre.
Mais tristement vendre par un contrat
Sa liberté, son nom, et son état,
Aux volontés d'un maître despotique,
Dont on devient le premier domestique;
Se quereller ou s'éviter le jour;
Sans joie à table, et la nuit sans amour;

Trembler toujours d'avoir une faiblesse,
Y succomber, ou combattre sans cesse ;
Tromper son maître, ou vivre sans espoir
Dans les langueurs d'un importun devoir ;
Gémir, sécher dans sa douleur profonde ;
Un tel hymen est l'enfer de ce monde.

MARTHE.

En vérité, les filles, comme on dit,
Ont un démon qui leur forme l'esprit :
Que de lumière en une âme si neuve !
La plus experte et la plus fine veuve,
Qui sagement se console à Paris
D'avoir porté le deuil de trois maris,
N'en eût pas dit sur ce point davantage.
Mais vos dégoûts sur ce beau mariage
Auraient besoin d'un éclaircissement.
L'hymen déplaît avec le président ;
Vous plairait-il avec monsieur son frère?
Débrouillez-moi, de grâce, ce mystère :
L'aîné fait-il bien du tort au cadet?
Haïssez-vous? aimez-vous? parlez net.

LISE.

Je n'en sais rien ; je ne puis et je n'ose
De mes dégoûts bien démêler la cause.
Comment chercher la triste vérité
Au fond d'un cœur, hélas! trop agité?
Il faut au moins, pour se mirer dans l'onde,
Laisser calmer la tempête qui gronde,
Et que l'orage et les vents en repos
Ne rident plus la surface des eaux.

MARTHE.

Comparaison n'est pas raison, madame :
On lit très-bien dans le fond de son âme,
On y voit clair ; et si les passions
Portent en nous tant d'agitations,
Fille de bien sait toujours dans sa tête
D'où vient le vent qui cause la tempête.
On sait...

LISE.

Et moi, je ne veux rien savoir ;
Mon œil se ferme, et je ne veux rien voir :
Je ne veux point chercher si j'aime encore

Un malheureux qu'il faut bien que j'abhorre;
Je ne veux point accroître mes dégoûts
Du vain regret d'un plus aimable époux.
Que loin de moi cet Euphémon, ce traître,
Vive content, soit heureux, s'il peut l'être;
Qu'il ne soit pas au moins déshérité :
Je n'aurai pas l'affreuse dureté,
Dans ce contrat où je me détermine,
D'être sa sœur pour hâter sa ruine.
Voilà mon cœur; c'est trop le pénétrer :
Aller plus loin serait le déchirer.

SCÈNE II.

LISE, MARTHE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Là-bas, madame, il est une baronne
De Croupillac...

LISE.

Sa visite m'étonne.

LE LAQUAIS.

Qui d'Angoulême arrive justement,
Et veut ici vous faire compliment.

LISE.

Hélas! sur quoi?

MARTHE.

Sur votre hymen, sans doute.

LISE.

Ah! c'est encor tout ce que je redoute.
Suis-je en état d'entendre ces propos,
Ces compliments, protocole des sots,
Où l'on se gêne, où le bon sens expire
Dans le travail de parler sans rien dire?
Que ce fardeau me pèse et me déplaît!

SCÈNE III.

LISE, MADAME CROUPILLAC, MARTHE.

MARTHE.

Voilà la dame.

LISE.

Oh! je vois trop qui c'est.

MARTHE.

On dit qu'elle est assez grande épouseuse,
Un peu plaideuse, et beaucoup radoteuse.

LISE.

Des siéges donc. Madame, pardon si...

MADAME CROUPILLAC.

Ah! madame!

LISE.

Eh! madame!

MADAME CROUPILLAC.

Il faut aussi...

LISE.

S'asseoir, madame.

MADAME CROUPILLAC, assise.

En vérité, madame,
Je suis confuse; et dans le fond de l'âme
Je voudrais bien...

LISE.

Madame?

MADAME CROUPILLAC.

Je voudrais
Vous enlaidir, vous ôter vos attraits.
Je pleure, hélas! vous voyant si jolie.

LISE.

Consolez-vous, madame.

MADAME CROUPILLAC.

Oh! non, ma mie.
Je ne saurais; je vois que vous aurez
Tous les maris que vous demanderez.
J'en avais un, du moins en espérance
(Un seul, hélas! c'est bien peu, quand j'y pense),
Et j'avais eu grand'peine à le trouver;

Vous me l'ôtez, vous allez m'en priver.
Il est un temps (ah! que ce temps vient vite!)
Où l'on perd tout quand un amant nous quitte,
Où l'on est seule; et certe il n'est pas bien
D'enlever tout à qui n'a presque rien.

LISE.

Excusez-moi si je suis interdite
De vos discours et de votre visite.
Quel accident afflige vos esprits?
Qui perdez-vous? et qui vous ai-je pris?

MADAME CROUPILLAC.

Ma chère enfant, il est force bégueules
Au teint ridé, qui pensent qu'elles seules,
Avec du fard et quelques fausses dents,
Fixent l'amour, les plaisirs, et le temps:
Pour mon malheur, hélas! je suis plus sage;
Je vois trop bien que tout passe, et j'enrage.

LISE.

J'en suis fâchée, et tout est ainsi fait;
Mais je ne puis vous rajeunir.

MADAME CROUPILLAC.

Si fait;
J'espère encore; et ce serait peut-être
Me rajeunir que me rendre mon traître.

LISE.

Mais de quel traître ici me parlez-vous?

MADAME CROUPILLAC.

D'un président, d'un ingrat, d'un époux,
Que je poursuis, pour qui je perds haleine,
Et sûrement qui n'en vaut pas la peine.

LISE.

Eh bien, madame?

MADAME CROUPILLAC.

Eh bien! dans mon printemps
Je ne parlais jamais aux présidents;
Je haïssais leur personne et leur style;
Mais avec l'âge on est moins difficile.

LISE.

Enfin, madame?

MADAME CROUPILLAC.

Enfin il faut savoir
Que vous m'avez réduite au désespoir.

LISE.

Comment? en quoi?

MADAME CROUPILLAC.

J'étais dans Angoulême,
Veuve, et pouvant disposer de moi-même :
Dans Angoulême, en ce temps, Fierenfat
Étudiait, apprenti magistrat;
Il me lorgnait; il se mit dans la tête
Pour ma personne un amour malhonnête,
Bien malhonnête, hélas! bien outrageant;
Car il faisait l'amour à mon argent.
Je fis écrire au bonhomme de père :
On s'entremit, on poussa loin l'affaire;
Car en mon nom souvent on lui parla :
Il répondit qu'il verrait tout cela;
Vous voyez bien que la chose était sûre.

LISE.

Oh, oui.

MADAME CROUPILLAC.

Pour moi, j'étais prête à conclure.
De Fierenfat alors le frère aîné
A votre lit fut, dit-on, destiné.

LISE.

Quel souvenir!

MADAME CROUPILLAC.

C'était un fou, ma chère,
Qui jouissait de l'honneur de vous plaire.

LISE.

Ah!

MADAME CROUPILLAC.

Ce fou-là s'étant fort dérangé,
Et de son père ayant pris son congé,
Errant, proscrit, peut-être mort, que sais-je?
(Vous vous troublez!) mon héros de collége,
Mon président, sachant que votre bien
Est, tout compté, plus ample que le mien,
Méprise enfin ma fortune et mes larmes :
De votre dot il convoite les charmes;
Entre vos bras il est ce soir admis.
Mais pensez-vous qu'il vous soit bien permis
D'aller ainsi, courant de frère en frère,
Vous emparer d'une famille entière?

Pour moi déjà, par protestation,
J'arrête ici la célébration ;
J'y mangerai mon château, mon douaire ;
Et le procès sera fait de manière
Que vous, son père, et les enfants que j'ai,
Nous serons morts avant qu'il soit jugé.

LISE.

En vérité je suis toute honteuse
Que mon hymen vous rende malheureuse ;
Je suis peu digne, hélas ! de ce courroux.
Sans être heureux on fait donc des jaloux !
Cessez, madame, avec un œil d'envie
De regarder mon état et ma vie ;
On nous pourrait aisément accorder :
Pour un mari je ne veux point plaider.

MADAME CROUPILLAC.

Quoi ! point plaider ?

LISE.

Non : je vous l'abandonne.

MADAME CROUPILLAC.

Vous êtes donc sans goût pour sa personne ?
Vous n'aimez point ?

LISE.

Je trouve peu d'attraits
Dans l'hyménée, et nul dans les procès.

SCÈNE IV.

MADAME CROUPILLAC, LISE, RONDON.

RONDON.

Oh ! oh ! ma fille, on nous fait des affaires
Qui font dresser les cheveux aux beaux-pères !
On m'a parlé de protestation.
Eh ! vertubleu ! qu'on en parle à Rondon :
Je chasserai bien loin ces créatures.

MADAME CROUPILLAC.

Faut-il encore essuyer des injures ?
Monsieur Rondon, de grâce, écoutez-moi.

RONDON.

Que vous plaît-il?

MADAME CROUPILLAC.

Votre gendre est sans foi;
C'est un fripon d'espèce toute neuve,
Galant avare, écornifleur de veuve;
C'est de l'argent qu'il aime.

RONDON.

Il a raison.

MADAME CROUPILLAC.

Il m'a cent fois promis dans ma maison
Un pur amour, d'éternelles tendresses.

RONDON.

Est-ce qu'on tient de semblables promesses?

MADAME CROUPILLAC.

Il m'a quittée, hélas! si durement...

RONDON.

J'en aurais fait de bon cœur tout autant.

MADAME CROUPILLAC.

Je vais parler comme il faut à son père.

RONDON.

Ah! parlez-lui plutôt qu'à moi.

MADAME CROUPILLAC.

L'affaire
Est effroyable, et le beau sexe entier
En ma faveur ira partout crier.

RONDON.

Il criera moins que vous.

MADAME CROUPILLAC.

Ah! vos personnes
Sauront un peu ce qu'on doit aux baronnes.

RONDON.

On doit en rire.

MADAME CROUPILLAC.

Il me faut un époux;
Et je prendrai lui, son vieux père, ou vous.

RONDON.

Qui, moi?

MADAME CROUPILLAC.

Vous-même.

RONDON.

Oh! je vous en défie.

MADAME CROUPILLAC.

Nous plaiderons.

RONDON.

Mais voyez la folie!

SCÈNE V.

RONDON, FIERENFAT, LISE.

RONDON, à Lise.

Je voudrais bien savoir aussi pourquoi
Vous recevez ces visites chez moi?
Vous m'attirez toujours des algarades.

(A Fierenfat.)

Et vous, monsieur, le roi des pédants fades,
Quel sot démon vous force à courtiser
Une baronne afin de l'abuser?
C'est bien à vous, avec ce plat visage,
De vous donner des airs d'être volage!
Il vous sied bien, grave et triste indolent,
De vous mêler du métier de galant!
C'était le fait de votre fou de frère;
Mais vous, mais vous!

FIERENFAT.

Détrompez-vous, beau-père,
Je n'ai jamais requis cette union :
Je ne promis que sous condition,
Me réservant toujours au fond de l'âme
Le droit de prendre une plus riche femme.
De mon aîné l'exhérédation,
Et tous ses biens en ma possession,
A votre fille enfin m'ont fait prétendre :
Argent comptant fait et beau-père et gendre.

RONDON.

Il a raison, ma foi! j'en suis d'accord.

LISE.

Avoir ainsi raison, c'est un grand tort.

RONDON.

L'argent fait tout : va, c'est chose très-sûre.
Hâtons-nous donc sur ce pied de conclure.

D'écus tournois soixante pesants sacs
Finiront tout, malgré les Croupillacs.
Qu'Euphémon tarde, et qu'il me désespère!
Signons toujours avant lui.

LISE.

Non, mon père;
Je fais aussi mes protestations,
Et je me donne à des conditions.

RONDON.

Conditions, toi? quelle impertinence!
Tu dis, tu dis?...

LISE.

Je dis ce que je pense.
Peut-on goûter le bonheur odieux
De se nourrir des pleurs d'un malheureux?
(A Fierenfat.)
Et vous, monsieur, dans votre sort prospère,
Oubliez-vous que vous avez un frère?

FIERENFAT.

Mon frère? moi, je ne l'ai jamais vu;
Et du logis il était disparu
Lorsque j'étais encor dans notre école,
Le nez collé sur Cujas et Barthole.
J'ai su depuis ses beaux déportements;
Et si jamais il reparaît céans,
Consolez-vous, nous savons les affaires,
Nous l'enverrons en douceur aux galères.

LISE.

C'est un projet fraternel et chrétien.
En attendant, vous confisquez son bien:
C'est votre avis; mais moi, je vous déclare
Que je déteste un tel projet.

RONDON.

Tarare.
Va, mon enfant, le contrat est dressé;
Sur tout cela le notaire a passé.

FIERENFAT.

Nos pères l'ont ordonné de la sorte;
En droit écrit leur volonté l'emporte.
Lisez Cujas, chapitres cinq, six, sept:
« Tout libertin de débauches infect,
Qui, renonçant à l'aile paternelle,

Fuit la maison, ou bien qui pille icelle,
Ipso facto, de tout dépossédé,
Comme un bâtard il est exhérédé. »

LISE.

Je ne connais le droit ni la coutume ;
Je n'ai point lu Cujas, mais je présume
Que ce sont tous de malhonnêtes gens,
Vrais ennemis du cœur et du bon sens,
Si dans leur code ils ordonnent qu'un frère
Laisse périr son frère de misère ;
Et la nature et l'honneur ont leurs droits,
Qui valent mieux que Cujas et vos lois.

RONDON.

Ah ! laissez là vos lois et votre code,
Et votre honneur, et faites à ma mode ;
De cet aîné que t'embarrasses-tu ?
Il faut du bien.

LISE.

Il faut de la vertu.
Qu'il soit puni, mais au moins qu'on lui laisse
Un peu de bien, reste d'un droit d'aînesse.
Je vous le dis, ma main ni mes faveurs
Ne seront point le prix de ses malheurs.
Corrigez donc l'article que j'abhorre
Dans ce contrat, qui tous nous déshonore :
Si l'intérêt ainsi l'a pu dresser,
C'est un opprobre : il le faut effacer.

FIERENFAT.

Ah ! qu'une femme entend mal les affaires !

RONDON.

Quoi ! tu voudrais corriger deux notaires ?
Faire changer un contrat ?

LISE.

Pourquoi non ?

RONDON.

Tu ne feras jamais bonne maison ;
Tu perdras tout.

LISE.

Je n'ai pas grand usage,
Jusqu'à présent, du monde et du ménage ;
Mais l'intérêt (mon cœur vous le maintient)
Perd des maisons autant qu'il en soutient.

Si j'en fais une, au moins cet édifice
Sera d'abord fondé sur la justice.

RONDON.

Elle est têtue, et, pour la contenter,
Allons, mon gendre, il faut s'exécuter :
Çà, donne un peu.

FIERENFAT.

Oui, je donne à mon frère...
Je donne... allons...

RONDON.

Ne lui donne donc guère.

SCÈNE VI.

EUPHÉMON, RONDON, LISE, FIERENFAT.

RONDON.

Ah! le voici, le bonhomme Euphémon.
Viens, viens, j'ai mis ma fille à la raison.
On n'attend plus rien que ta signature ;
Presse-moi donc cette tardive allure :
Dégourdis-toi, prends un ton réjoui,
Un air de noce, un front épanoui ;
Car dans neuf mois je veux, ne te déplaise,
Que deux enfants... Je ne me sens pas d'aise.
Allons, ris donc, chassons tous les ennuis ;
Signons, signons.

EUPHÉMON.

Non, monsieur, je ne puis.

FIERENFAT.

Vous ne pouvez?

RONDON.

En voici bien d'une autre.

FIERENFAT.

Quelle raison?

RONDON.

Quelle rage est la vôtre?
Quoi! tout le monde est-il devenu fou?
Chacun dit non : comment? pourquoi? par où?

EUPHÉMON.

Ah! ce serait outrager la nature
Que de signer dans cette conjoncture.

RONDON.

Serait-ce point la dame Croupillac
Qui sourdement fait ce maudit micmac?

EUPHÉMON.

Non, cette femme est folle, et dans sa tête
Elle veut rompre un hymen que j'apprête :
Mais ce n'est pas de ses cris impuissants
Que sont venus les ennuis que je sens.

RONDON.

Eh bien! quoi donc? ce béquillard du coche
Dérange tout, et notre affaire accroche?

EUPHÉMON.

Ce qu'il a dit doit retarder du moins
L'heureux hymen, objet de tant de soins.

LISE.

Qu'a-t-il donc dit, monsieur?

FIERENFAT.

Quelle nouvelle
A-t-il apprise[1]?

EUPHÉMON.

Une, hélas! trop cruelle.
Devers Bordeaux cet homme a vu mon fils,
Dans les prisons, sans secours, sans habits,
Mourant de faim; la honte et la tristesse
Vers le tombeau conduisaient sa jeunesse;
La maladie et l'excès du malheur
De son printemps avaient séché la fleur;
Et dans son sang la fièvre enracinée
Précipitait sa dernière journée.
Quand il le vit, il était expirant :
Sans doute, hélas! il est mort à présent.

RONDON.

Voilà, ma foi, sa pension payée.

LISE.

Il serait mort!

1. Une édition de 1773, *conforme à la représentation*, est la seule qui porte *apprise*. Dans toutes les autres, soit antérieures, soit postérieures, il y a *appris*. (B.)

RONDON.

N'en sois point effrayée ;
Va, que t'importe?

FIERENFAT.

Ah ! monsieur, la pâleur
De son visage efface la couleur.

RONDON.

Elle est, ma foi, sensible : ah ! la friponne!
Puisqu'il est mort, allons, je te pardonne.

FIERENFAT.

Mais après tout, mon père, voulez-vous...?

EUPHÉMON.

Ne craignez rien, vous serez son époux :
C'est mon bonheur. Mais il serait atroce
Qu'un jour de deuil devînt un jour de noce.
Puis-je, mon fils, mêler à ce festin
Le contre-temps de mon juste chagrin,
Et sur vos fronts parés de fleurs nouvelles
Laisser couler mes larmes paternelles?
Donnez, mon fils, ce jour à nos soupirs,
Et différez l'heure de vos plaisirs :
Par une joie indiscrète, insensée,
L'honnêteté serait trop offensée.

LISE.

Ah ! oui, monsieur, j'approuve vos douleurs ;
Il m'est plus doux de partager vos pleurs
Que de former les nœuds du mariage.

FIERENFAT.

Eh ! mais, mon père...

RONDON.

Eh ! vous n'êtes pas sage.
Quoi ! différer un hymen projeté,
Pour un ingrat cent fois déshérité,
Maudit de vous, de sa famille entière !

EUPHÉMON.

Dans ces moments un père est toujours père :
Ses attentats et toutes ses erreurs
Furent toujours le sujet de mes pleurs ;
Et ce qui pèse à mon âme attendrie,
C'est qu'il est mort sans réparer sa vie.

RONDON.

Réparons-la ; donnons-nous aujourd'hui

Des petits-fils qui vaillent mieux que lui ;
Signons, dansons, allons. Que de faiblesse !

EUPHÉMON.

Mais...

RONDON.

Mais, morbleu ! ce procédé me blesse :
De regretter même le plus grand bien,
C'est fort mal fait : douleur n'est bonne à rien ;
Mais regretter le fardeau qu'on vous ôte,
C'est une énorme et ridicule faute.
Ce fils aîné, ce fils, votre fléau,
Vous mit trois fois sur le bord du tombeau.
Pauvre cher homme ! allez, sa frénésie
Eût tôt ou tard abrégé votre vie.
Soyez tranquille, et suivez mes avis ;
C'est un grand gain que de perdre un tel fils.

EUPHÉMON.

Oui, mais ce gain coûte plus qu'on ne pense ;
Je pleure, hélas ! sa mort et sa naissance.

RONDON, à Fierenfat.

Va, suis ton père, et sois expéditif ;
Prends ce contrat ; le mort saisit le vif.
Il n'est plus temps qu'avec moi l'on barguigne :
Prends-lui la main, qu'il parafe et qu'il signe.
(A Lise.)
Et toi, ma fille, attendons à ce soir :
Tout ira bien.

LISE.

Je suis au désespoir.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

EUPHÉMON FILS, JASMIN.

JASMIN.

Oui, mon ami, tu fus jadis mon maître;
Je t'ai servi deux ans sans te connaître;
Ainsi que moi réduit à l'hôpital,
Ta pauvreté m'a rendu ton égal.
Non, tu n'es plus ce monsieur d'Entremonde,
Ce chevalier si pimpant dans le monde,
Fêté, couru, de femmes entouré,
Nonchalamment de plaisirs enivré :
Tout est au diable. Éteins dans ta mémoire
Ces vains regrets des beaux jours de ta gloire :
Sur du fumier l'orgueil est un abus;
Le souvenir d'un bonheur qui n'est plus
Est à nos maux un poids insupportable.
Toujours Jasmin, j'en suis moins misérable :
Né pour souffrir, je sais souffrir gaîment;
Manquer de tout, voilà mon élément :
Ton vieux chapeau, tes guenilles de bure,
Dont tu rougis, c'était là ma parure.
Tu dois avoir, ma foi, bien du chagrin
De n'avoir pas été toujours Jasmin.

EUPHÉMON FILS.

Que la misère entraîne d'infâmie!
Faut-il encor qu'un valet m'humilie?
Quelle accablante et terrible leçon!
Je sens encor, je sens qu'il a raison.
Il me console au moins à sa manière;
Il m'accompagne, et son âme grossière,

Sensible et tendre en sa rusticité,
N'a point pour moi perdu l'humanité;
Né mon égal (puisqu'enfin il est homme),
Il me soutient sous le poids qui m'assomme,
Il suit gaîment mon sort infortuné;
Et mes amis m'ont tous abandonné.

JASMIN.

Toi, des amis! hélas! mon pauvre maître,
Apprends-moi donc, de grâce, à les connaître;
Comment sont faits les gens qu'on nomme amis!

EUPHÉMON FILS.

Tu les as vus chez moi toujours admis,
M'importunant souvent de leurs visites,
A mes soupers délicats parasites,
Vantant mes goûts d'un esprit complaisant,
Et sur le tout empruntant mon argent;
De leur bon cœur m'étourdissant la tête,
Et me louant moi présent.

JASMIN.

Pauvre bête!
Pauvre innocent! tu ne les voyais pas
Te chansonner au sortir d'un repas;
Siffler, berner ta bénigne imprudence?

EUPHÉMON FILS.

Ah! je le crois; car, dans ma décadence,
Lorsqu'à Bordeaux je me vis arrêté,
Aucun de ceux à qui j'ai tout prêté
Ne me vint voir; nul ne m'offrit sa bourse:
Puis au sortir, malade et sans ressource,
Lorsqu'à l'un d'eux, que j'avais tant aimé,
J'allai m'offrir mourant, inanimé,
Sous ces haillons, dépouilles délabrées,
De l'indigence exécrables livrées;
Quand je lui vins demander un secours
D'où dépendaient mes misérables jours,
Il détourna son œil confus et traître,
Puis il feignit de ne me pas connaître,
Et me chassa comme un pauvre importun.

JASMIN.

Aucun n'osa te consoler?

EUPHÉMON FILS.

Aucun.

JASMIN.

Ah, les amis! les amis! quels infâmes!

EUPHÉMON FILS.

Les hommes sont tous de fer.

JASMIN.

Et les femmes?

EUPHÉMON FILS.

J'en attendais, hélas! plus de douceur;
J'en ai cent fois essuyé plus d'horreur.
Celle surtout qui, m'aimant sans mystère,
Semblait placer son orgueil à me plaire,
Dans son logis, meublé de mes présents,
De mes bienfaits achetait des amants,
Et de mon vin régalait leur cohue
Lorsque de faim j'expirais dans sa rue.
Enfin, Jasmin, sans ce pauvre vieillard
Qui dans Bordeaux me trouva par hasard,
Qui m'avait vu, dit-il, dans mon enfance,
Une mort prompte eût fini ma souffrance.
Mais en quel lieu sommes-nous, cher Jasmin?

JASMIN.

Près de Cognac, si je sais mon chemin;
Et l'on m'a dit que mon vieux premier maître,
Monsieur Rondon, loge en ces lieux peut-être.

EUPHÉMON FILS.

Rondon, le père de... Quel nom dis-tu?

JASMIN.

Le nom d'un homme assez brusque et bourru.
Je fus jadis page dans sa cuisine;
Mais, dominé d'une humeur libertine,
Je voyageai : je fus depuis coureur,
Laquais, commis, fantassin, déserteur;
Puis dans Bordeaux je te pris pour mon maître.
De moi Rondon se souviendra peut-être;
Et nous pourrions, dans notre adversité...

EUPHÉMON FILS.

Et depuis quand, dis-moi, l'as-tu quitté?

JASMIN.

Depuis quinze ans. C'était un caractère
Moitié plaisant, moitié triste et colère;
Au fond, bon diable : il avait un enfant,
Un vrai bijou, fille unique vraiment,

Œil bleu, nez court, teint frais, bouche vermeille,
Et des raisons! c'était une merveille.
Cela pouvait bien avoir de mon temps,
A bien compter, entre six à sept ans;
Et cette fleur, avec l'âge embellie,
Est en état, ma foi! d'être cueillie.

EUPHÉMON FILS.

Ah, malheureux!

JASMIN.

Mais j'ai beau te parler,
Ce que je dis ne te peut consoler :
Je vois toujours à travers ta visière
Tomber des pleurs qui bordent ta paupière.

EUPHÉMON FILS.

Quel coup du sort, ou quel ordre des cieux
A pu guider ma misère en ces lieux?
Hélas!

JASMIN.

Ton œil contemple ces demeures;
Tu restes là tout pensif, et tu pleures.

EUPHÉMON FILS.

J'en ai sujet.

JASMIN.

Mais connais-tu Rondon?
Serais-tu pas parent de la maison?

EUPHÉMON FILS.

Ah! laisse-moi.

JASMIN, en l'embrassant.

Par charité, mon maître,
Mon cher ami, dis-moi qui tu peux être.

EUPHÉMON FILS, en pleurant.

Je suis... je suis un malheureux mortel,
Je suis un fou, je suis un criminel,
Qu'on doit haïr, que le ciel doit poursuivre,
Et qui devrait être mort.

JASMIN.

Songe à vivre;
Mourir de faim est par trop rigoureux :
Tiens, nous avons quatre mains à nous deux;
Servons-nous-en sans complainte importune.
Vois-tu d'ici ces gens dont la fortune
Est dans leurs bras, qui, la bêche à la main,

Le dos courbé, retournent ce jardin
Enrôlons-nous parmi cette canaille ;
Viens avec eux, imite-les, travaille,
Gagne ta vie.

EUPHÉMON FILS.

Hélas ! dans leurs travaux,
Ces vils humains, moins hommes qu'animaux,
Goûtent des biens dont toujours mes caprices
M'avaient privé dans mes fausses délices ;
Ils ont au moins, sans trouble, sans remords,
La paix de l'âme et la santé du corps.

SCÈNE II.

MADAME CROUPILLAC, EUPHÉMON FILS, JASMIN.

MADAME CROUPILLAC, dans l'enfoncement.

Que vois-je ici ? serais-je aveugle ou borgne ?
C'est lui, ma foi ! plus j'avise et je lorgne
Cet homme-là, plus je dis que c'est lui.

(Elle le considère.)

Mais ce n'est plus le même homme aujourd'hui.
Ce cavalier brillant dans Angoulême,
Jouant gros jeu, cousu d'or... c'est lui-même.

(Elle s'approche d'Euphémon.)

Mais l'autre était riche, heureux, beau, bien fait,
Et celui-ci me semble pauvre et laid.
La maladie altère un beau visage ;
La pauvreté change encor davantage.

JASMIN.

Mais pourquoi donc ce spectre féminin
Nous poursuit-il de son regard malin ?

EUPHÉMON FILS.

Je la connais, hélas ! ou je me trompe :
Elle m'a vu dans l'éclat, dans la pompe.
Il est affreux d'être ainsi dépouillé
Aux mêmes yeux auxquels on a brillé.
Sortons.

MADAME CROUPILLAC, s'avançant vers Euphémon fils.
Mon fils, quelle étrange aventure
T'a donc réduit en si piètre posture?

EUPHÉMON FILS.
Ma faute.

MADAME CROUPILLAC.
Hélas! comme te voilà mis!

JASMIN.
C'est pour avoir eu d'excellents amis,
C'est pour avoir été volé, madame.

MADAME CROUPILLAC.
Volé! par qui? comment?

JASMIN.
Par bonté d'âme.
Nos voleurs sont de très-honnêtes gens,
Gens du beau monde, aimables fainéants,
Buveurs, joueurs, et conteurs agréables,
Des gens d'esprit, des femmes adorables.

MADAME CROUPILLAC.
J'entends, j'entends, vous avez tout mangé:
Mais vous serez cent fois plus affligé
Quand vous saurez les excessives pertes
Qu'en fait d'hymen j'ai depuis peu souffertes.

EUPHÉMON FILS.
Adieu, madame.

MADAME CROUPILLAC, l'arrêtant.
Adieu! non, tu sauras
Mon accident; parbleu! tu me plaindras.

EUPHÉMON FILS.
Soit, je vous plains; adieu.

MADAME CROUPILLAC.
Non, je te jure
Que tu sauras toute mon aventure.
Un Fierenfat, robin de son métier,
Vint avec moi connaissance lier,
(Elle court après lui.)
Dans Angoulême, au temps où vous battîtes
Quatre huissiers, et la fuite vous prîtes.
Ce Fierenfat habite en ce canton
Avec son père, un seigneur Euphémon.

EUPHÉMON FILS, revenant.
Euphémon?

MADAME CROUPILLAC.

Oui.

EUPHÉMON FILS.

Ciel ! madame, de grâce,
Cet Euphémon, cet honneur de sa race,
Que ses vertus ont rendu si fameux,
Serait...

MADAME CROUPILLAC.

Eh oui.

EUPHÉMON FILS.

Quoi ! dans ces mêmes lieux ?

MADAME CROUPILLAC.

Oui.

EUPHÉMON FILS.

Puis-je au moins savoir... comme il se porte?

MADAME CROUPILLAC.

Fort bien, je crois... Que diable vous importe?

EUPHÉMON FILS.

Et que dit-on... ?

MADAME CROUPILLAC.

De qui ?

EUPHÉMON FILS.

D'un fils aîné
Qu'il eut jadis?

MADAME CROUPILLAC.

Ah ! c'est un fils mal né,
Un garnement, une tête légère,
Un fou fieffé, le fléau de son père,
Depuis longtemps de débauches perdu,
Et qui peut-être est à présent pendu.

EUPHÉMON FILS.

En vérité... je suis confus dans l'âme
De vous avoir interrompu, madame.

MADAME CROUPILLAC.

Poursuivons donc. Fierenfat, son cadet,
Chez moi l'amour hautement me faisait ;
Il me devait avoir par mariage.

EUPHÉMON FILS.

Eh bien ! a-t-il ce bonheur en partage?
Est-il à vous?

MADAME CROUPILLAC.

Non, ce fat engraissé

De tout le lot de son frère insensé,
Devenu riche, et voulant l'être encore,
Rompt aujourd'hui cet hymen qui l'honore.
Il veut saisir la fille d'un Rondon,
D'un plat bourgeois, le coq de ce canton.

EUPHÉMON FILS.

Que dites-vous? Quoi! madame, il l'épouse?

MADAME CROUPILLAC.

Vous m'en voyez terriblement jalouse.

EUPHÉMON FILS.

Ce jeune objet aimable..., dont Jasmin
M'a tantôt fait un portrait si divin,
Se donnerait...

JASMIN.

Quelle rage est la vôtre!
Autant lui vaut ce mari-là qu'un autre.
Quel diable d'homme! il s'afflige de tout.

EUPHÉMON FILS, à part.

Ce coup a mis ma patience à bout.

(A Mme Croupillac.)

Ne doutez point que mon cœur ne partage
Amèrement un si sensible outrage:
Si j'étais cru, cette Lise aujourd'hui
Assurément ne serait pas pour lui.

MADAME CROUPILLAC.

Oh! tu le prends du ton qu'il le faut prendre:
Tu plains mon sort, un gueux est toujours tendre;
Tu paraissais bien moins compatissant
Quand tu roulais sur l'or et sur l'argent:
Écoute; on peut s'entr'aider dans la vie.

JASMIN.

Aidez-nous donc, madame, je vous prie.

MADAME CROUPILLAC.

Je veux ici te faire agir pour moi.

EUPHÉMON FILS.

Moi, vous servir! hélas! madame, en quoi?

MADAME CROUPILLAC.

En tout. Il faut prendre en main mon injure:
Un autre habit, quelque peu de parure,
Te pourraient rendre encore assez joli.
Ton esprit est insinuant, poli;
Tu connais l'art d'empaumer une fille;

Introduis-toi, mon cher, dans la famille ;
Fais le flatteur auprès de Fienrenfat ;
Vante son bien, son esprit, son rabat ;
Sois en faveur ; et lorsque je proteste
Contre son vol, toi, mon cher, fais le reste :
Je veux gagner du temps en protestant.

EUPHÉMON, voyant son père.

Que vois-je ? ô ciel !

(Il s'enfuit.)

MADAME CROUPILLAC.

Cet homme est fou, vraiment :
Pourquoi s'enfuir ?

JASMIN.

C'est qu'il vous craint, sans doute.

MADAME CROUPILLAC.

Poltron, demeure, arrête, écoute, écoute.

SCÈNE III.

EUPHÉMON PÈRE, JASMIN.

EUPHÉMON.

Je l'avouerai, cet aspect imprévu
D'un malheureux avec peine entrevu
Porte à mon cœur je ne sais quelle atteinte
Qui me remplit d'amertume et de crainte :
Il a l'air noble, et même certains traits
Qui m'ont touché : las ! je ne vois jamais
De malheureux à peu près de cet âge,
Que de mon fils la douloureuse image
Ne vienne alors, par un retour cruel,
Persécuter ce cœur trop paternel.
Mon fils est mort, ou vit dans la misère,
Dans la débauche, et fait honte à son père.
De tous côtés je suis bien malheureux !
J'ai deux enfants, ils m'accablent tous deux :
L'un, par sa perte et par sa vie infâme,
Fait mon supplice et déchire mon âme ;
L'autre en abuse : il sent trop que sur lui
De mes vieux ans j'ai fondé tout l'appui.

Pour moi la vie est un poids qui m'accable.
(Apercevant Jasmin qui le salue.)
Que me veux-tu, l'ami ?

JASMIN.

Seigneur aimable,
Reconnaissez, digne et noble Euphémon,
Certain Jasmin élevé chez Rondon.

EUPHÉMON.

Ah ! ah ! c'est toi ? Le temps change un visage ;
Et mon front chauve en sent le long outrage.
Quand tu partis, tu me vis encor frais ;
Mais l'âge avance, et le terme est bien près.
Tu reviens donc enfin dans ta patrie ?

JASMIN.

Oui, je suis las de tourmenter ma vie,
De vivre errant et damné comme un juif :
Le bonheur semble un être fugitif :
Le diable enfin, qui toujours me promène,
Me fit partir; le diable me ramène.

EUPHÉMON.

Je t'aiderai : sois sage, si tu peux.
Mais quel était cet autre malheureux
Qui te parlait dans cette promenade,
Qui s'est enfui ?

JASMIN.

Mais... c'est mon camarade,
Un pauvre hère, affamé comme moi,
Qui, n'ayant rien, cherche aussi de l'emploi.

EUPHÉMON.

On peut tous deux vous occuper peut-être.
A-t-il des mœurs ? est-il sage ?

JASMIN.

Il doit l'être.
Je lui connais d'assez bons sentiments ;
Il a, de plus, de fort jolis talents ;
Il sait écrire, il sait l'arithmétique,
Dessine un peu, sait un peu de musique :
Ce drôle-là fut très-bien élevé.

EUPHÉMON.

S'il est ainsi, son poste est tout trouvé.
Jasmin, mon fils deviendra votre maître :
Il se marie, et dès ce soir peut-être ;

Avec son bien son train doit augmenter.
Un de ses gens qui vient de le quitter
Vous laisse encore une place vacante :
Tous deux ce soir il faut qu'on vous présente ;
Vous le verrez chez Rondon, mon voisin ;
J'en parlerai. J'y vais : adieu, Jasmin ;
En attendant, tiens, voici de quoi boire.

SCÈNE IV.

JASMIN.

Ah, l'honnête homme ! ô ciel ! pourrait-on croire
Qu'il soit encore, en ce siècle félon,
Un cœur si droit, un mortel aussi bon ?
Cet air, ce port, cette âme bienfaisante
Du bon vieux temps est l'image parlante[1].

SCÈNE V.

EUPHÉMON FILS, revenant ; JASMIN.

JASMIN, en l'embrassant.

Je t'ai trouvé déjà condition,
Et nous serons laquais chez Euphémon.

EUPHÉMON FILS.

Ah !

JASMIN.

S'il te plaît, quel excès de surprise ?

1. Voltaire avait mis :

> Ses cheveux blancs, son air, et sa démarche,
> Ont, à mon sens, l'air d'un vrai patriarche.

La police exigea la suppression de ces vers, et aux premières représentations les comédiens mirent :

> Ses cheveux blancs, son air, et ses manières,
> Retracent bien les vertus de nos pères.

Les deux vers qu'on lit aujourd'hui dans le texte sont dans l'édition de 1738. (B.)

Pourquoi ces yeux de gens qu'on exorcise[1],
Et ces sanglots coup sur coup redoublés,
Pressant tes mots au passage étranglés?

EUPHÉMON FILS.

Ah! je ne puis contenir ma tendresse;
Je cède au trouble, au remords qui me presse.

JASMIN.

Qu'a-t-elle dit qui t'ait tant agité?

EUPHÉMON FILS.

Elle m'a dit... Je n'ai rien écouté.

JASMIN.

Qu'avez-vous donc?

EUPHÉMON FILS.

Mon cœur ne peut se taire:
Cet Euphémon...

JASMIN.

Eh bien?

EUPHÉMON FILS.

Ah!... c'est mon père.

JASMIN.

Qui? lui, monsieur?

EUPHÉMON FILS.

Oui, je suis cet aîné,
Ce criminel, et cet infortuné,
Qui désola sa famille éperdue.
Ah! que mon cœur palpitait à sa vue!
Qu'il lui portait ses vœux humiliés!
Que j'étais prêt de tomber à ses pieds!

JASMIN.

Qui? vous, son fils? ah! pardonnez, de grâce,
Ma familière et ridicule audace;
Pardon, monsieur.

EUPHÉMON FILS.

Va, mon cœur oppressé
Peut-il savoir si tu m'as offensé?

1. Le mot *exorcise* ayant choqué la police, les comédiens y substituèrent *tympanise;* et Voltaire, mécontent de ce changement, disait de remplacer ce vers et le précédent par :

S'il te plaît, quel accès de folie!
Pourquoi ces yeux, cet air de gens qu'on lie?

Mais on laissa, en 1738, imprimer la version qu'on avait défendu de réciter en 1736. (B.)

JASMIN.

Vous êtes fils d'un homme qu'on admire,
D'un homme unique ; et, s'il faut tout vous dire,
D'Euphémon fils la réputation
Ne flaire pas à beaucoup près si bon.

EUPHÉMON FILS.

Et c'est aussi ce qui me désespère.
Mais réponds-moi ; que te disait mon père ?

JASMIN.

Moi, je disais que nous étions tous deux
Prêts à servir, bien élevés, très-gueux ;
Et lui, plaignant nos destins sympathiques,
Nous recevait tous deux pour domestiques.
Il doit ce soir vous placer chez ce fils,
Ce président à Lise tant promis,
Ce président, votre fortuné frère,
De qui Rondon doit être le beau-père.

EUPHÉMON FILS.

Eh bien ! il faut développer mon cœur.
Vois tous mes maux, connais leur profondeur ;
S'être attiré, par un tissu de crimes,
D'un père aimé les fureurs légitimes,
Être maudit, être déshérité,
Sentir l'horreur de la mendicité,
A mon cadet voir passer ma fortune,
Être exposé, dans ma honte importune,
A le servir, quand il m'a tout ôté ;
Voilà mon sort : je l'ai bien mérité.
Mais croirais-tu qu'au sein de la souffrance,
Mort aux plaisirs, et mort à l'espérance,
Haï du monde, et méprisé de tous,
N'attendant rien, j'ose être encor jaloux ?

JASMIN.

Jaloux ! de qui ?

EUPHÉMON FILS.

De mon frère, de Lise.

JASMIN.

Vous sentiriez un peu de convoitise
Pour votre sœur ? Mais vraiment c'est un trait
Digne de vous ; ce péché vous manquait.

EUPHÉMON FILS.

Tu ne sais pas qu'au sortir de l'enfance

(Car chez Rondon tu n'étais plus, je pense),
Par nos parents l'un à l'autre promis,
Nos cœurs étaient à leurs ordres soumis;
Tout nous liait, la conformité d'âge,
Celle des goûts, les jeux, le voisinage:
Plantés exprès, deux jeunes arbrisseaux
Croissent ainsi pour unir leurs rameaux.
Le temps, l'amour qui hâtait sa jeunesse,
La fit plus belle, augmenta sa tendresse:
Tout l'univers alors m'eût envié;
Mais jeune, aveugle, à des méchants lié,
Qui de mon cœur corrompaient l'innocence,
Ivre de tout dans mon extravagance,
Je me faisais un lâche point d'honneur
De mépriser, d'insulter son ardeur.
Le croirais-tu? je l'accablai d'outrages.
Quels temps, hélas! les violents orages
Des passions qui troublaient mon destin
A mes parents m'arrachèrent enfin.
Tu sais depuis quel fut mon sort funeste:
J'ai tout perdu; mon amour seul me reste:
Le ciel, ce ciel qui doit nous désunir,
Me laisse un cœur, et c'est pour me punir.

JASMIN.

S'il est ainsi, si dans votre misère
Vous la r'aimez, n'ayant pas mieux à faire,
De Croupillac le conseil était bon
De vous fourrer, s'il se peut, chez Rondon.
Le sort maudit épuisa votre bourse;
L'amour pourrait vous servir de ressource.

EUPHÉMON FILS.

Moi, l'oser voir! moi, m'offrir à ses yeux,
Après mon crime, en cet état hideux!
Il me faut fuir un père, une maîtresse:
J'ai de tous deux outragé la tendresse;
Et je ne sais, ô regrets superflus!
Lequel des deux doit me haïr le plus.

SCÈNE VI.

EUPHÉMON fils, FIERENFAT, JASMIN.

JASMIN.

Voilà, je crois, ce président si sage.

EUPHÉMON FILS.

Lui? je n'avais jamais vu son visage.
Quoi! c'est donc lui, mon frère, mon rival?

FIERENFAT.

En vérité, cela ne va pas mal :
J'ai tant pressé, tant sermonné mon père,
Que malgré lui nous finissons l'affaire.

(En voyant Jasmin.)

Où sont ces gens qui voulaient me servir?

JASMIN.

C'est nous, monsieur; nous venions nous offrir
Très-humblement.

FIERENFAT.

Qui de vous deux sait lire?

JASMIN.

C'est lui, monsieur.

FIERENFAT.

Il sait sans doute écrire?

JASMIN.

Oh! oui, monsieur, déchiffrer, calculer.

FIERENFAT.

Mais il devrait savoir aussi parler.

JASMIN.

Il est timide, et sort de maladie.

FIERENFAT.

Il a pourtant la mine assez hardie;
Il me paraît qu'il sent assez son bien.
Combien veux-tu gagner de gages?

EUPHÉMON FILS.

Rien.

JASMIN.

Oh! nous avons, monsieur, l'âme héroïque.

FIERENFAT.

A ce prix-là, viens, sois mon domestique;

C'est un marché que je veux accepter;
Viens, à ma femme il faut te présenter.

EUPHÉMON FILS.

A votre femme?

FIERENFAT.

Oui, oui, je me marie.

EUPHÉMON FILS.

Quand?

FIERENFAT.

Dès ce soir.

EUPHÉMON FILS.

Ciel!... Monsieur, je vous prie,
De cet objet vous êtes donc charmé?

FIERENFAT.

Oui.

EUPHÉMON FILS.

Monsieur...

FIERENFAT.

Hem!

EUPHÉMON FILS.

En seriez-vous aimé?

FIERENFAT.

Oui. Vous semblez bien curieux, mon drôle!

EUPHÉMON FILS.

Que je voudrais lui couper la parole,
Et le punir de son trop de bonheur!

FIERENFAT.

Qu'est-ce qu'il dit?

JASMIN.

Il dit que de grand cœur
Il voudrait bien vous ressembler et plaire.

FIERENFAT.

Eh! je le crois : mon homme est téméraire.
Çà, qu'on me suive, et qu'on soit diligent,
Sobre, frugal, soigneux, adroit, prudent,
Respectueux; allons, La Fleur, La Brie,
Venez, faquins.

EUPHÉMON FILS.

Il me prend une envie,
C'est d'affubler sa face de palais,
A poing fermé, de deux larges soufflets.

JASMIN.

Vous n'êtes pas trop corrigé, mon maître !

EUPHÉMON FILS.

Ah ! soyons sage : il est bien temps de l'être.
Le fruit au moins que je dois recueillir
De tant d'erreurs est de savoir souffrir.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

MADAME CROUPILLAC, EUPHÉMON FILS,
JASMIN.

MADAME CROUPILLAC.

J'ai, mon très-cher, par prévoyance extrême,
Fait arriver deux huissiers d'Angoulême.
Et toi, t'es-tu servi de ton esprit?
As-tu bien fait tout ce que je t'ai dit?
Pourras-tu bien d'un air de prud'homie
Dans la maison semer la zizanie?
As-tu flatté le bonhomme Euphémon?
Parle : as-tu vu la future?

EUPHÉMON FILS.

Hélas! non.

MADAME CROUPILLAC.

Comment?

EUPHÉMON FILS.

Croyez que je me meurs d'envie
D'être à ses pieds.

MADAME CROUPILLAC.

Allons donc, je t'en prie;
Attaque-la pour me plaire, et rends-moi
Ce traître ingrat qui séduisit ma foi.
Je vais pour toi procéder en justice,
Et tu feras l'amour pour mon service.
Reprends cet air imposant et vainqueur,
Si sûr de soi, si puissant sur un cœur,
Qui triomphait sitôt de la sagesse.
Pour être heureux, reprends ta hardiesse.

EUPHÉMON FILS.

Je l'ai perdue.

MADAME CROUPILLAC.

Eh quoi! quel embarras!

EUPHÉMON FILS.

J'étais hardi lorsque je n'aimais pas.

JASMIN.

D'autres raisons l'intimident peut-être;
Ce Fierenfat est, ma foi, notre maître;
Pour ses valets il nous retient tous deux.

MADAME CROUPILLAC.

C'est fort bien fait, vous êtes trop heureux;
De sa maîtresse être le domestique
Est un bonheur, un destin presque unique:
Profitez-en.

JASMIN.

Je vois certains attraits
S'acheminer pour prendre ici le frais;
De chez Rondon, me semble, elle est sortie.

MADAME CROUPILLAC.

Eh! sois donc vite amoureux, je t'en prie:
Voici le temps: ose un peu lui parler.
Quoi! je te vois soupirer et trembler!
Tu l'aimes donc? ah! mon cher, ah! de grâce!

EUPHÉMON FILS.

Si vous saviez, hélas! ce qui se passe
Dans mon esprit interdit et confus,
Ce tremblement ne vous surprendrait plus.

JASMIN, en voyant Lise.

L'aimable enfant! comme elle est embellie!

EUPHÉMON FILS.

C'est elle; ô Dieu! je meurs de jalousie,
De désespoir, de remords, et d'amour.

MADAME CROUPILLAC.

Adieu: je vais te servir à mon tour.

EUPHÉMON FILS.

Si vous pouvez, faites que l'on diffère
Ce triste hymen.

MADAME CROUPILLAC.

C'est ce que je vais faire.

EUPHÉMON FILS.

Je tremble, hélas!

JASMIN.

Il faut tâcher du moins
Que vous puissiez lui parler sans témoins.
Retirons-nous.

EUPHÉMON FILS.

Oh ! je te suis : j'ignore
Ce que j'ai fait, ce qu'il faut faire encore :
Je n'oserai jamais m'y présenter.

SCÈNE II.

LISE, MARTHE; JASMIN, dans l'enfoncement, ET EUPHÉMON FILS, plus reculé.

LISE.

J'ai beau me fuir, me chercher, m'éviter,
Rentrer, sortir, goûter la solitude,
Et de mon cœur faire en secret l'étude ;
Plus j'y regarde, hélas ! et plus je voi
Que le bonheur n'était pas fait pour moi.
Si quelque chose un moment me console,
C'est Croupillac, c'est cette vieille folle,
A mon hymen mettant empêchement.
Mais ce qui vient redoubler mon tourment,
C'est qu'en effet Fierenfat et mon père
En sont plus vifs à presser ma misère :
Ils ont gagné le bonhomme Euphémon.

MARTHE.

En vérité, ce vieillard est trop bon ;
Ce Fierenfat est par trop tyrannique,
Il le gouverne.

LISE.

Il aime un fils unique ;
Je lui pardonne : accablé du premier,
Au moins sur l'autre il cherche à s'appuyer.

MARTHE.

Mais, après tout, malgré ce qu'on publie,
Il n'est pas sûr que l'autre soit sans vie.

LISE.

Hélas ! il faut (quel funeste tourment !)

Le pleurer mort, ou le haïr vivant.

MARTHE.

De son danger cependant la nouvelle
Dans votre cœur mettait quelque étincelle.

LISE.

Ah! sans l'aimer, on peut plaindre son sort.

MARTHE.

Mais n'être plus aimé, c'est être mort.
Vous allez donc être enfin à son frère?

LISE.

Ma chère enfant, ce mot me désespère.
Pour Fierenfat tu connais ma froideur;
L'aversion s'est changée en horreur :
C'est un breuvage affreux, plein d'amertume,
Que, dans l'excès du mal qui me consume,
Je me résous de prendre malgré moi,
Et que ma main rejette avec effroi.

JASMIN, tirant Marthe par la robe.

Puis-je en secret, ô gentille merveille!
Vous dire ici quatre mots à l'oreille?

MARTHE, à Jasmin.

Très-volontiers.

LISE, à part.

O sort! pourquoi faut-il
Que de mes jours tu respectes le fil,
Lorsqu'un ingrat, un amant si coupable,
Rendit ma vie, hélas! si misérable?

MARTHE, venant à Lise.

C'est un des gens de votre président;
Il est à lui, dit-il, nouvellement;
Il voudrait bien vous parler.

LISE.

Qu'il attende.

MARTHE, à Jasmin.

Mon cher ami, madame vous commande
D'attendre un peu.

LISE.

Quoi! toujours m'excéder!
Et même absent en tous lieux m'obséder!
De mon hymen que je suis déjà lasse!

JASMIN, à Marthe.

Ma belle enfant, obtiens-nous cette grâce.

MARTHE, revenant.

Absolument il prétend vous parler.

LISE.

Ah! je vois bien qu'il faut nous en aller.

MARTHE.

Ce quelqu'un-là veut vous voir tout à l'heure;
Il faut, dit-il, qu'il vous parle, ou qu'il meure.

LISE.

Rentrons donc vite, et courons me cacher.

SCÈNE III.

LISE, MARTHE, EUPHÉMON FILS, s'appuyant sur JASMIN.

EUPHÉMON FILS.

La voix me manque, et je ne puis marcher;
Mes faibles yeux sont couverts d'un nuage.

JASMIN.

Donnez la main; venons sur son passage.

EUPHÉMON FILS.

Un froid mortel a passé dans mon cœur.
(A Lise.)
Souffrirez-vous...?

LISE, sans le regarder.

Que voulez-vous, monsieur?

EUPHÉMON FILS, se jetant à genoux.

Ce que je veux? la mort que je mérite.

LISE.

Que vois-je? ô ciel!

MARTHE.

Quelle étrange visite!
C'est Euphémon! grand Dieu! qu'il est changé!

EUPHÉMON FILS.

Oui, je le suis; votre cœur est vengé;
Oui, vous devez en tout me méconnaître:
Je ne suis plus ce furieux, ce traître,
Si détesté, si craint, dans ce séjour,
Qui fit rougir la nature et l'amour.
Jeune, égaré, j'avais tous les caprices;
De mes amis j'avais pris tous les vices;

Et le plus grand, qui ne peut s'effacer,
Le plus affreux, fut de vous offenser.
J'ai reconnu (j'en jure par vous-même,
Par la vertu que j'ai fui, mais que j'aime),
J'ai reconnu ma détestable erreur;
Le vice était étranger dans mon cœur :
Ce cœur n'a plus les taches criminelles
Dont il couvrit ses clartés naturelles;
Mon feu pour vous, ce feu saint et sacré,
Y reste seul; il a tout épuré.
C'est cet amour, c'est lui qui me ramène,
Non pour briser votre nouvelle chaîne,
Non pour oser traverser vos destins;
Un malheureux n'a pas de tels desseins :
Mais quand les maux où mon esprit succombe
Dans mes beaux jours avaient creusé ma tombe,
A peine encore échappé du trépas,
Je suis venu; l'amour guidait mes pas.
Oui, je vous cherche à mon heure dernière,
Heureux cent fois, en quittant la lumière,
Si, destiné pour être votre époux,
Je meurs au moins sans être haï de vous!

LISE.

Je suis à peine en mon sens revenue.
C'est vous, ô ciel! vous, qui cherchez ma vue!
Dans quel état! quel jour!... Ah, malheureux!
Que vous avez fait de tort à tous deux!

EUPHÉMON FILS.

Oui, je le sais; mes excès, que j'abhorre,
En vous voyant semblent plus grands encore;
Ils sont affreux, et vous les connaissez :
J'en suis puni, mais point encore assez.

LISE.

Est-il bien vrai, malheureux que vous êtes,
Qu'enfin domptant vos fougues indiscrètes,
Dans votre cœur en effet combattu,
Tant d'infortune ait produit la vertu?

EUPHÉMON FILS.

Qu'importe, hélas! que la vertu m'éclaire?
Ah! j'ai trop tard aperçu sa lumière!
Trop vainement mon cœur en est épris,
De la vertu je perds en vous le prix.

LISE.

Mais répondez, Euphémon, puis-je croire
Que vous avez gagné cette victoire?
Consultez-vous, ne trompez point mes vœux;
Seriez-vous bien et sage et vertueux?

EUPHÉMON FILS.

Oui, je le suis, car mon cœur vous adore.

LISE.

Vous, Euphémon! vous m'aimeriez encore?

EUPHÉMON FILS.

Si je vous aime? hélas! je n'ai vécu
Que par l'amour, qui seul m'a soutenu.
J'ai tout souffert, tout jusqu'à l'infamie;
Ma main cent fois allait trancher ma vie;
Je respectai les maux qui m'accablaient;
J'aimai mes jours, ils vous appartenaient.
Oui, je vous dois mes sentiments, mon être,
Ces jours nouveaux qui me luiront peut-être;
De ma raison je vous dois le retour,
Si j'en conserve avec autant d'amour.
Ne cachez point à mes yeux pleins de larmes
Ce front serein, brillant de nouveaux charmes:
Regardez-moi, tout changé que je suis;
Voyez l'effet de mes cruels ennuis.
De longs remords, une horrible tristesse,
Sur mon visage ont flétri la jeunesse.
Je fus peut-être autrefois moins affreux;
Mais voyez-moi, c'est tout ce que je veux.

LISE.

Si je vous vois constant et raisonnable,
C'en est assez, je vous vois trop aimable.

EUPHÉMON FILS.

Que dites-vous? juste ciel! vous pleurez?

LISE, à Marthe.

Ah! soutiens-moi, mes sens sont égarés.
Moi, je serais l'épouse de son frère!...
N'avez-vous point vu déjà votre père?

EUPHÉMON FILS.

Mon front rougit, il ne s'est point montré
A ce vieillard que j'ai déshonoré:
Haï de lui, proscrit, sans espérance,
J'ose l'aimer, mais je fuis sa présence.

LISE.

Eh! quel est donc votre projet enfin?

EUPHÉMON FILS.

Si de mes jours Dieu recule la fin,
Si votre sort vous attache à mon frère,
Je vais chercher le trépas à la guerre;
Changeant de nom aussi bien que d'état,
Avec honneur je servirai soldat.
Peut-être un jour le bonheur de mes armes
Fera ma gloire, et m'obtiendra vos larmes.
Par ce métier l'honneur n'est point blessé;
Rose et Fabert ont ainsi commencé.

LISE.

Ce désespoir est d'une âme bien haute,
Il est d'un cœur au-dessus de sa faute;
Ces sentiments me touchent encor plus
Que vos pleurs même à mes pieds répandus.
Non, Euphémon, si de moi je dispose,
Si je peux fuir l'hymen qu'on me propose,
De votre sort si je puis prendre soin,
Pour le changer vous n'irez pas si loin.

EUPHÉMON FILS.

O ciel! mes maux ont attendri votre âme!

LISE.

Ils me touchaient : votre remords m'enflamme.

EUPHÉMON FILS.

Quoi! vos beaux yeux, si longtemps courroucés,
Avec amour sur les miens sont baissés!
Vous rallumez ces feux si légitimes,
Ces feux sacrés qu'avaient éteints mes crimes.
Ah! si mon frère, aux trésors attaché,
Garde mon bien à mon père arraché,
S'il engloutit à jamais l'héritage
Dont la nature avait fait mon partage;
Qu'il porte envie à ma félicité :
Je vous suis cher, il est déshérité.
Ah! je mourrai de l'excès de ma joie!

MARTHE.

Ma foi! c'est lui qu'ici le diable envoie.

LISE.

Contraignez donc ces soupirs enflammés;
Dissimulez.

EUPHÉMON FILS.

Pourquoi, si vous m'aimez?

LISE.

Ah! redoutez mes parents, votre père!
Nous ne pouvons cacher à votre frère
Que vous avez embrassé mes genoux;
Laissez-le au moins ignorer que c'est vous.

MARTHE.

Je ris déjà de sa grave colère.

SCÈNE IV.

LISE, EUPHÉMON fils, MARTHE, JASMIN; FIERENFAT, dans le fond, pendant qu'Euphémon lui tourne le dos.

FIERENFAT.

Ou quelque diable a troublé ma visière,
Ou, si mon œil est toujours clair et net,
Je suis... j'ai vu... je le suis... j'ai mon fait.

(En avançant vers Euphémon.)

Ah! c'est donc toi, traître, impudent, faussaire!

EUPHÉMON FILS, en colère.

Je...

JASMIN, se mettant entre eux.

C'est, monsieur, une importante affaire
Qui se traitait, et que vous dérangez;
Ce sont deux cœurs en peu de temps changés;
C'est du respect, de la reconnaissance,
De la vertu... Je m'y perds, quand j'y pense.

FIERENFAT.

De la vertu? Quoi! lui baiser la main!
De la vertu? scélérat!

EUPHÉMON FILS.

Ah! Jasmin,
Que, si j'osais...

FIERENFAT.

Non, tout ceci m'assomme:
Si c'eût été du moins un gentilhomme!
Mais un valet, un gueux contre lequel,

En intentant un procès criminel,
C'est de l'argent que je perdrais peut-être !...

LISE, à Euphémon.

Contraignez-vous, si vous m'aimez.

FIERENFAT.

Ah ! traître !
Je te ferai pendre ici, sur ma foi !
(A Marthe.)
Tu ris, coquine !

MARTHE.

Oui, monsieur.

FIERENFAT.

Et pourquoi ?
De quoi ris-tu ?

MARTHE.

Mais, monsieur, de la chose...

FIERENFAT.

Tu ne sais pas à quoi ceci t'expose,
Ma bonne amie, et ce qu'au nom du roi
On fait parfois aux filles comme toi ?

MARTHE.

Pardonnez-moi, je le sais à merveilles.

FIERENFAT, à Lise.

Et vous semblez vous boucher les oreilles,
Vous, infidèle avec votre air sucré,
Qui m'avez fait ce tour prématuré ;
De votre cœur l'inconstance est précoce ;
Un jour d'hymen ! une heure avant la noce !
Voilà, ma foi, de votre probité !

LISE.

Calmez, monsieur, votre esprit irrité :
Il ne faut pas sur la simple apparence
Légèrement condamner l'innocence.

FIERENFAT.

Quelle innocence !

LISE.

Oui, quand vous connaîtrez
Mes sentiments, vous les estimerez.

FIERENFAT.

Plaisant chemin pour avoir de l'estime !

EUPHÉMON FILS.

Oh ! c'en est trop.

LISE, à Euphémon.

Quel courroux vous anime ?
Eh ! réprimez...

EUPHÉMON FILS.

Non, je ne puis souffrir
Que d'un reproche il ose vous couvrir.

FIERENFAT.

Savez-vous bien que l'on perd son douaire,
Son bien, sa dot, quand...

EUPHÉMON FILS, en colère, et mettant la main sur la garde de son épée.

Savez-vous vous taire ?

LISE.

Eh ! modérez...

EUPHÉMON FILS.

Monsieur le président,
Prenez un air un peu moins imposant,
Moins fier, moins haut, moins juge ; car madame
N'a pas l'honneur d'être encor votre femme ;
Elle n'est point votre maîtresse aussi.
Eh ! pourquoi donc gronder de tout ceci ?
Vos droits sont nuls : il faut avoir su plaire
Pour obtenir le droit d'être en colère.
De tels appas n'étaient point faits pour vous :
Il vous sied mal d'oser être jaloux.
Madame est bonne, et fait grâce à mon zèle :
Imitez-la, soyez aussi bon qu'elle.

FIERENFAT, en posture de se battre.

Je n'y puis plus tenir. A moi, mes gens !

EUPHÉMON FILS.

Comment ?

FIERENFAT.

Allez me chercher des sergents.

LISE, à Euphémon fils.

Retirez-vous.

FIERENFAT.

Je te ferai connaître
Ce que l'on doit de respect à son maître,
A mon état, à ma robe.

EUPHÉMON FILS.

Observez
Ce qu'à madame ici vous en devez ;

Et quant à moi, quoi qu'il puisse en paraître,
C'est vous, monsieur, qui m'en devez, peut-être.

FIERENFAT.

Moi... moi?

EUPHÉMON FILS.

Vous... vous.

FIERENFAT.

Ce drôle est bien osé.
C'est quelque amant en valet déguisé.
Qui donc es-tu? réponds-moi.

EUPHÉMON FILS.

Je l'ignore;
Ma destinée est incertaine encore:
Mon sort, mon rang, mon état, mon bonheur,
Mon être enfin, tout dépend de son cœur,
De ses regards, de sa bonté propice.

FIERENFAT.

Il dépendra bientôt de la justice,
Je t'en réponds; va, va, je cours hâter
Tous mes recors, et vite instrumenter.

(A Lise.)

Allez, perfide, et craignez ma colère;
J'amènerai vos parents, votre père;
Votre innocence en son jour paraîtra,
Et comme il faut on vous estimera.

SCÈNE V.

LISE, EUPHÉMON fils, MARTHE.

LISE.

Eh! cachez-vous, de grâce; rentrons vite:
De tout ceci je crains pour nous la suite.
Si votre père apprenait que c'est vous,
Rien ne pourrait apaiser son courroux;
Il penserait qu'une fureur nouvelle
Pour l'insulter en ces lieux vous rappelle;
Que vous venez entre nos deux maisons
Porter le trouble et les divisions;
Et l'on pourrait, pour ce nouvel esclandre,
Vous enfermer, hélas! sans vous entendre.

MARTHE.

Laissez-moi donc le soin de le cacher.
Soyez-en sûre, on aura beau chercher.

LISE.

Allez, croyez qu'il est très-nécessaire
Que j'adoucisse en secret votre père.
De la nature il faut que le retour
Soit, s'il se peut, l'ouvrage de l'amour[1].
Cachez-vous bien...

(A Marthe.)

Prends soin qu'il ne paraisse.
Eh! va donc vite.

SCÈNE VI.

RONDON, LISE.

RONDON.

Eh bien! ma Lise, qu'est-ce?
Je te cherchais, et ton époux aussi.

LISE.

Il ne l'est pas, que je crois, Dieu merci

RONDON.

Où vas-tu donc?

LISE.

Monsieur, la bienséance
M'oblige encor d'éviter sa présence.

(Elle sor)

RONDON.

Ce président est donc bien dangereux!
Je voudrais être incognito près d'eux;
Là... voir un peu quelle plaisante mine
Font deux amants qu'à l'hymen on destine.

1. Dans une lettre à Mlle Quinault, Voltaire dit de finir ici le quatrième acte. (B.)

SCÈNE VII.

FIERENFAT, RONDON, SERGENTS.

FIERENFAT.

Ah! les fripons, ils sont fins et subtils.
Où les trouver? où sont-ils? où sont-ils?
Où cachent-ils ma honte et leur fredaine?

RONDON.

Ta gravité me semble hors d'haleine.
Que prétends-tu? que cherches-tu? qu'as-tu?
Que t'a-t-on fait?

FIERENFAT.

J'ai... qu'on m'a fait cocu.

RONDON.

Cocu! tudieu! prends garde, arrête, observe.

FIERENFAT.

Oui, oui, ma femme. Allez, Dieu me préserve
De lui donner le nom que je lui dois!
Je suis cocu, malgré toutes les lois.

RONDON.

Mon gendre!

FIERENFAT.

Hélas! il est trop vrai, beau-père.

RONDON.

Eh quoi! la chose...

FIERENFAT.

Oh! la chose est fort claire.

RONDON.

Vous me poussez...

FIERENFAT.

C'est moi qu'on pousse à bout.

RONDON.

Si je croyais...

FIERENFAT.

Vous pouvez croire tout.

RONDON.

Mais plus j'entends, moins je comprends, mon gendre.

FIERENFAT.

Mon fait pourtant est facile à comprendre.

RONDON.

S'il était vrai, devant tous mes voisins
J'étranglerais ma Lise de mes mains.

FIERENFAT.

Étranglez donc, car la chose est prouvée.

RONDON.

Mais en effet ici je l'ai trouvée,
La voix éteinte et le regard baissé ;
Elle avait l'air timide, embarrassé.
Mon gendre, allons, surprenons la pendarde ;
Voyons le cas, car l'honneur me poignarde.
Tudieu, l'honneur ! Oh, voyez-vous, Rondon,
En fait d'honneur, n'entend jamais raison.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

LISE, MARTHE.

LISE.

Ah ! je me sauve à peine entre tes bras :
Que de danger ! quel horrible embarras !
Faut-il qu'une âme aussi tendre, aussi pure,
D'un tel soupçon souffre un moment l'injure !
Cher Euphémon, cher et funeste amant,
Es-tu donc né pour faire mon tourment ?
A ton départ tu m'arrachas la vie,
Et ton retour m'expose à l'infamie.

(A Marthe.)

Prends garde au moins, car on cherche partout.

MARTHE.

J'ai mis, je crois, tous mes chercheurs à bout.
Nous braverons le greffe et l'écritoire ;
Certains recoins, chez moi, dans mon armoire,
Pour mon usage en secret pratiqués,
Par ces furets ne sont point remarqués :
Là, votre amant se tapit, se dérobe
Aux yeux hagards des noirs pédants en robe :
Je les ai tous fait courir comme il faut,
Et de ces chiens la meute est en défaut.

SCÈNE II.

LISE, MARTHE, JASMIN.

LISE.

Eh bien ! Jasmin, qu'a-t-on fait ?

JASMIN.

Avec gloire
J'ai soutenu mon interrogatoire;
Tel qu'un fripon blanchi dans le métier,
J'ai répondu sans jamais m'effrayer.
L'un vous traînait sa voix de pédagogue,
L'autre braillait d'un ton cas, d'un air rogue;
Tandis qu'un autre, avec un ton flûté,
Disait : « Mon fils, sachons la vérité. »
Moi, toujours ferme, et toujours laconique,
Je rembarrais la troupe scolastique.

LISE.

On ne sait rien?

JASMIN.

Non, rien; mais dès demain
On saura tout, car tout se sait enfin.

LISE.

Ah! que du moins Fierenfat en colère
N'ait pas le temps de prévenir son père:
Je tremble encore, et tout accroît ma peur;
Je crains pour lui, je crains pour mon honneur.
Dans mon amour j'ai mis mes espérances;
Il m'aidera...

MARTHE.

Moi, je suis dans des transes
Que tout ceci ne soit cruel pour vous,
Car nous avons deux pères contre nous,
Un président, les bégueules, les prudes.
Si vous saviez quels airs hautains et rudes,
Quel ton sévère, et quel sourcil froncé,
De leur vertu le faste rehaussé
Prend contre vous; avec quelle insolence
Leur âcreté poursuit votre innocence:
Leurs cris, leur zèle, et leur sainte fureur
Vous feraient rire, ou vous feraient horreur.

JASMIN.

J'ai voyagé, j'ai vu du tintamarre:
Je n'ai jamais vu semblable bagarre:
Tout le logis est sens dessus dessous.
Ah! que les gens sont sots, méchants, et fous!
On vous accuse, on augmente, on murmure;
En cent façons on conte l'aventure.

Les violons sont déjà renvoyés,
Tout interdits, sans boire, et point payés;
Pour le festin six tables bien dressées[1]
Dans ce tumulte ont été renversées.
Le peuple accourt, le laquais boit et rit,
Et Rondon jure, et Fierenfat écrit.

LISE.

Et d'Euphémon le père respectable,
Que fait-il donc dans ce trouble effroyable?

MARTHE.

Madame, on voit sur son front éperdu
Cette douleur qui sied à la vertu;
Il lève au ciel les yeux; il ne peut croire
Que vous ayez d'une tache si noire
Souillé l'honneur de vos jours innocents;
Par des raisons il combat vos parents:
Enfin, surpris des preuves qu'on lui donne,
Il en gémit, et dit que sur personne
Il ne faudra s'assurer désormais,
Si cette tache a flétri vos attraits.

LISE.

Que ce vieillard m'inspire de tendresse!

MARTHE.

Voici Rondon, vieillard d'une autre espèce.
Fuyons, madame.

LISE.

Ah! gardons-nous-en bien;
Mon cœur est pur: il ne doit craindre rien.

JASMIN.

Moi, je crains donc.

SCÈNE III.

LISE, MARTHE, RONDON.

RONDON.

Matoise! mijaurée!
Fille pressée, âme dénaturée!

1. Dans *la Femme qui a raison,* acte II, scène 1re, Voltaire a dit :

Quoi! deux tables encore impudemment dressées!
Des débris d'un festin, des chaises renversées... (B.)

Ah! Lise, Lise, allons, je veux savoir
Tous les entours de ce procédé noir.
Çà, depuis quand connais-tu le corsaire?
Son nom? son rang? comment t'a-t-il pu plaire?
De ses méfaits je veux savoir le fil.
D'où nous vient-il? en quel endroit est-il?
Réponds, réponds : tu ris de ma colère?
Tu ne meurs pas de honte?

LISE.

Non, mon père.

RONDON.

Encor des *non?* toujours ce chien de ton;
Et toujours *non*, quand on parle à Rondon!
La négative est pour moi trop suspecte :
Quand on a tort, il faut qu'on me respecte,
Que l'on me craigne, et qu'on sache obéir.

LISE.

Oui, je suis prête à vous tout découvrir.

RONDON.

Ah! c'est parler cela; quand je menace,
On est petit...

LISE.

Je ne veux qu'une grâce,
C'est qu'Euphémon daignât auparavant
Seul en ce lieu me parler un moment.

RONDON.

Euphémon? bon! eh! que pourra-t-il faire?
C'est à moi seul qu'il faut parler.

LISE.

Mon père,
J'ai des secrets qu'il faut lui confier;
Pour votre honneur daignez me l'envoyer,
Daignez... c'est tout ce que je puis vous dire.

RONDON.

A sa demande encor faut-il souscrire?
A ce bonhomme elle veut s'expliquer;
On peut fort bien souffrir, sans rien risquer,
Qu'en confidence elle lui parle seule;
Puis sur-le-champ je cloître ma bégueule.

SCÈNE IV.

LISE, MARTHE.

LISE.

Digne Euphémon, pourrai-je te toucher?
Mon cœur de moi semble se détacher.
J'attends ici mon trépas ou ma vie.
(A Marthe.)
Écoute un peu.
(Elle lui parle à l'oreille.)

MARTHE.

Vous serez obéie.

SCÈNE V.

EUPHÉMON PÈRE, LISE.

LISE.

Un siége... Hélas!... Monsieur, asseyez-vous,
Et permettez que je parle à genoux.

EUPHÉMON, l'empêchant de se mettre à genoux.

Vous m'outragez.

LISE.

Non, mon cœur vous révère;
Je vous regarde à jamais comme un père.

EUPHÉMON PÈRE.

Qui? vous! ma fille?

LISE.

Oui, j'ose me flatter
Que c'est un nom que j'ai su mériter.

EUPHÉMON PÈRE.

Après l'éclat et la triste aventure
Qui de nos nœuds a causé la rupture!

LISE.

Soyez mon juge, et lisez dans mon cœur;
Mon juge enfin sera mon protecteur.

Écoutez-moi ; vous allez reconnaître
Mes sentiments, et les vôtres peut-être.

(Elle prend un siége à côté de lui.)

Si votre cœur avait été lié,
Par la plus tendre et plus pure amitié,
A quelque objet de qui l'aimable enfance
Donna d'abord la plus belle espérance,
Et qui brilla dans son heureux printemps,
Croissant en grâce, en mérite, en talents ;
Si quelque temps sa jeunesse abusée,
Des vains plaisirs suivant la pente aisée,
Au feu de l'âge avait sacrifié
Tous ses devoirs, et même l'amitié.

EUPHÉMON PÈRE.

Eh bien ?

LISE.

Monsieur, si son expérience
Eût reconnu la triste jouissance
De ces faux biens, objets de ses transports,
Nés de l'erreur, et suivis des remords ;
Honteux enfin de sa folle conduite,
Si sa raison, par le malheur instruite,
De ses vertus rallumant le flambeau,
Le ramenait avec un cœur nouveau ;
Ou que plutôt, honnête homme et fidèle,
Il eût repris sa forme naturelle ;
Pourriez-vous bien lui fermer aujourd'hui
L'accès d'un cœur qui fut ouvert pour lui ?

EUPHÉMON PÈRE.

De ce portrait que voulez-vous conclure ?
Et quel rapport a-t-il à mon injure ?
Le malheureux qu'à vos pieds on a vu
Est un jeune homme en ces lieux inconnu ;
Et cette veuve, ici, dit elle-même
Qu'elle l'a vu six mois dans Angoulême ;
Un autre dit que c'est un effronté,
D'amours obscurs follement entêté ;
Et j'avouerai que ce portrait redouble
L'étonnement et l'horreur qui me trouble.

LISE.

Hélas ! monsieur, quand vous aurez appris
Tout ce qu'il est, vous serez plus surpris.

De grâce, un mot; votre âme est noble et belle;
La cruauté n'est pas faite pour elle :
N'est-il pas vrai qu'Euphémon votre fils
Fut longtemps cher à vos yeux attendris?

EUPHÉMON PÈRE.

Oui, je l'avoue, et ses lâches offenses
Ont d'autant mieux mérité mes vengeances :
J'ai plaint sa mort, j'avais plaint ses malheurs;
Mais la nature, au milieu de mes pleurs,
Aurait laissé ma raison saine et pure
De ses excès punir sur lui l'injure.

LISE.

Vous! vous pourriez à jamais le punir,
Sentir toujours le malheur de haïr,
Et repousser encore avec outrage
Ce fils changé, devenu votre image,
Qui de ses pleurs arroserait vos pieds!
Le pourriez-vous?

EUPHÉMON PÈRE.

Hélas! vous oubliez
Qu'il ne faut point, par de nouveaux supplices,
De ma blessure ouvrir les cicatrices.
Mon fils est mort, ou mon fils, loin d'ici,
Est dans le crime à jamais endurci :
De la vertu s'il eût repris la trace,
Viendrait-il pas me demander sa grâce?

LISE.

La demander! sans doute, il y viendra;
Vous l'entendrez; il vous attendrira.

EUPHÉMON PÈRE.

Que dites-vous?

LISE.

Oui, si la mort trop prompte
N'a pas fini sa douleur et sa honte,
Peut-être ici vous le verrez mourir
A vos genoux, d'excès de repentir.

EUPHÉMON PÈRE.

Vous sentez trop quel est mon trouble extrême.
Mon fils vivrait!

LISE.

S'il respire, il vous aime.

EUPHÉMON PÈRE.

Ah! s'il m'aimait! Mais quelle vaine erreur!
Comment? de qui l'apprendre?

LISE.

De son cœur.

EUPHÉMON PÈRE.

Mais sauriez-vous...?

LISE.

Sur tout ce qui le touche
La vérité vous parle par ma bouche.

EUPHÉMON PÈRE.

Non, non, c'est trop me tenir en suspens;
Ayez pitié du déclin de mes ans:
J'espère encore, et je suis plein d'alarmes.
J'aimai mon fils; jugez-en par mes larmes.
Ah! s'il vivait, s'il était vertueux!
Expliquez-vous: parlez-moi.

LISE.

Je le veux:
Il en est temps, il faut vous satisfaire.

(Elle fait quelques pas, et s'adresse à Euphémon fils, qui est dans la coulisse.)

Venez enfin.

SCENE VI.

EUPHÉMON PÈRE, EUPHÉMON FILS, LISE.

EUPHÉMON PÈRE.

Que vois-je? ô ciel!

EUPHÉMON FILS, aux pieds de son père.

Mon père,
Connaissez-moi, décidez de mon sort;
J'attends d'un mot ou la vie ou la mort.

EUPHÉMON PÈRE.

Ah! qui t'amène en cette conjoncture?

EUPHÉMON FILS.

Le repentir, l'amour, et la nature.

LISE, se mettant aussi à genoux.

A vos genoux vous voyez vos enfants;

Oui, nous avons les mêmes sentiments,
Le même cœur...

EUPHÉMON FILS, en montrant Lise.

Hélas! son indulgence
De mes fureurs a pardonné l'offense;
Suivez, suivez, pour cet infortuné,
L'exemple heureux que l'amour a donné.
Je n'espérais, dans ma douleur mortelle,
Que d'expirer aimé de vous et d'elle;
Et si je vis, ah! c'est pour mériter
Ces sentiments dont j'ose me flatter.
D'un malheureux vous détournez la vue?
De quels transports votre âme est-elle émue?
Est-ce la haine? Et ce fils condamné...

EUPHÉMON PÈRE, se levant et l'embrassant.

C'est la tendresse, et tout est pardonné
Si la vertu règne enfin dans ton âme:
Je suis ton père.

LISE.

Et j'ose être sa femme.

(A Euphémon.)

J'étais à lui; permettez qu'à vos pieds
Nos premiers nœuds soient enfin renoués.
Non, ce n'est pas votre bien qu'il demande,
D'un cœur plus pur il vous porte l'offrande.
Il ne veut rien, et, s'il est vertueux,
Tout ce que j'ai suffira pour nous deux.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, RONDON, MADAME CROUPILLAC, FIERENFAT, RECORS, SUITE.

FIERENFAT.

Ah! le voici qui parle encore à Lise.
Prenons notre homme hardiment par surprise,
Montrons un cœur au-dessus du commun.

RONDON.

Soyons hardis, nous sommes six contre un.

LISE, à Rondon.

Ouvrez les yeux, et connaissez qui j'aime.

RONDON.

C'est lui.

FIERENFAT.

Qui donc ?

LISE.

Votre frère.

EUPHÉMON PÈRE.

Lui-même.

FIERENFAT.

Vous vous moquez ! ce fripon, mon frère ?

LISE.

Oui.

MADAME CROUPILLAC.

J'en ai le cœur tout à fait réjoui.

RONDON.

Quel changement ! quoi ? c'est donc là mon drôle ?

FIERENFAT.

Oh ! oh ! je joue un fort singulier rôle :
Tudieu, quel frère !

EUPHÉMON PÈRE.

Oui, je l'avais perdu ;
Le repentir, le ciel me l'a rendu.

MADAME CROUPILLAC.

Bien à propos pour moi.

FIERENFAT.

La vilaine âme !
Il ne revient que pour m'ôter ma femme !

EUPHÉMON FILS, à Fierenfat.

Il faut enfin que vous me connaissiez :
C'est vous, monsieur, qui me la ravissiez.
Dans d'autres temps j'avais eu sa tendresse.
L'emportement d'une folle jeunesse
M'ôta ce bien dont on doit être épris,
Et dont j'avais trop mal connu le prix.
J'ai retrouvé, dans ce jour salutaire,
Ma probité, ma maîtresse, mon père.
M'envierez-vous l'inopiné retour
Des droits du sang et des droits de l'amour ?
Gardez mes biens, je vous les abandonne ;
Vous les aimez... moi, j'aime sa personne ;
Chacun de nous aura son vrai bonheur,
Vous dans mes biens, moi, monsieur, dans son cœur.

EUPHÉMON PÈRE.

Non, sa bonté si désintéressée
Ne sera pas si mal récompensée ;
Non, Euphémon, ton père ne veut pas
T'offrir sans bien, sans dot, à ses appas.

RONDON.

Oh! bon cela.

MADAME CROUPILLAC.

Je suis émerveillée,
Tout ébaubie, et toute consolée.
Ce gentilhomme est venu tout exprès,
En vérité, pour venger mes attraits.
(A Euphémon fils.)
Vite, épousez : le ciel vous favorise,
Car tout exprès pour vous il a fait Lise ;
Et je pourrais par ce bel accident,
Si l'on voulait, ravoir mon président.

LISE.

(A Rondon.)
De tout mon cœur. Et vous, souffrez, mon père,
Souffrez qu'une âme et fidèle et sincère,
Qui ne pouvait se donner qu'une fois,
Soit ramenée à ses premières lois.

RONDON.

Si sa cervelle est enfin moins volage...

LISE.

Oh! j'en réponds.

RONDON.

S'il t'aime, s'il est sage...

LISE.

N'en doutez pas.

RONDON.

Si surtout Euphémon
D'une ample dot lui fait un large don,
J'en suis d'accord.

FIERENFAT.

Je gagne en cette affaire
Beaucoup, sans doute, en trouvant un mien frère :
Mais cependant je perds en moins de rien
Mes frais de noce, une femme, et du bien.

MADAME CROUPILLAC.

Eh! fi, vilain! quel cœur sordide et chiche!

Faut-il toujours courtiser la plus riche?
N'ai-je donc pas en contrats, en châteaux,
Assez pour vivre, et plus que tu ne vaux?
Ne suis-je pas en date la première?
N'as-tu pas fait, dans l'ardeur de me plaire,
De longs serments, tous couchés par écrit;
Des madrigaux, des chansons sans esprit?
Entre les mains j'ai toutes tes promesses :
Nous plaiderons; je montrerai les pièces :
Le parlement doit, en semblable cas,
Rendre un arrêt contre tous les ingrats.

RONDON.

Ma foi, l'ami, crains sa juste colère;
Épouse-la, crois-moi, pour t'en défaire.

EUPHÉMON PÈRE, à Mme Croupillac.

Je suis confus du vif empressement
Dont vous flattez mon fils le président;
Votre procès lui devrait plaire encore;
C'est un dépit dont la cause l'honore;
Mais permettez que mes soins réunis
Soient pour l'objet qui m'a rendu mon fils.
Vous, mes enfants, dans ces moments prospères,
Soyez unis, embrassez-vous en frères.
Nous, mon ami, rendons grâces aux cieux,
Dont les bontés ont tout fait pour le mieux.
Non, il ne faut (et mon cœur le confesse)
Désespérer jamais de la jeunesse.

FIN DE L'ENFANT PRODIGUE.

VARIANTES

DE LA COMÉDIE DE *L'ENFANT PRODIGUE.*

Page 453, premier vers. — L'édition de 1738 porte:

Ce que le ciel nous refuse en beauté.

Page 505, vers 5. — Édition de 1738:

Que t'a-t-on fait? qu'est-ce que tu poursuis?
Que cherches-tu? qu'as-tu?

FIERENFAT.

J'ai que je suis...
Ah! je le suis; oui, je le suis, beau-père!
Oui, je le suis.

RONDON.

Comment donc? quel mystère!

FIERENFAT.

Votre fille... ah! je suis, je suis au bout.

RONDON.

Si je croyais...

FIERENFAT.

Vous pouvez croire tout.

Page 514, vers 10. — Édition de 1738:

LISE.

Je le veux;
Eh bien! sachez...

SCÈNE VI.

LISE, EUPHÉMON PÈRE, FIERENFAT, RONDON, EUPHÉMON FILS, l'épée à la main; MADAME CROUPILLAC, EXEMPTS.

FIERENFAT.

Vite, qu'on l'environne;
Point de quartier, saisissez sa personne.

RONDON, aux exempts.

Montrez un cœur au-dessus du commun;
Soyez hardis, vous êtes six contre un.

LISE.

Ah, malheureux! arrêtez.

MARTHE.

Comment faire?

EUPHÉMON FILS.

Lâches, fuyez... où suis-je? c'est mon père!

(Il jette son épée.)

EUPHÉMON PÈRE.

Que vois-je, hélas!

EUPHÉMON FILS, aux pieds de son père.

Un trop malheureux fils,
Qu'on poursuivait, et qui vous est soumis.

LISE.

Oui, le voilà cet inconnu que j'aime.

RONDON.

Ma foi, c'est lui.

FIERENFAT.

Mon frère?

MADAME CROUPILLAC.

O ciel!

MARTHE.

Lui-même.

EUPHÉMON FILS.

Connaissez-moi, décidez de mon sort, etc.

Page 518, vers 13. — C'est ici que devaient venir les quatre vers qu'on lit dans une lettre à Mlle Quinault.

MADAME CROUPILLAC, à Fierenfat.

C'est fort bien dit; à la fin je raurai
Mon président : je vous le rangerai;
Je vous... Allons, qu'on nous conjoigne ensemble;
Viens çà, pédant, qu'on m'épouse et qu'on tremble. (B.)

Ibid., vers 22. — L'édition de 1773 est la seule qui porte *nous* : dans toutes les autres, soit antérieures, soit postérieures, on lisait *vous*. (B.)

FIN DES VARIANTES DE L'ENFANT PRODIGUE.

L'ENVIEUX

COMÉDIE EN TROIS ACTES, ET EN VERS

AVERTISSEMENT

DE BEUCHOT.

L'abbé de Lamare étant venu passer quelque temps à Cirey, dans les derniers mois de 1738, Voltaire, qui lui avait souvent envoyé de l'argent, ne put lui donner que cent livres; mais il lui remit le manuscrit d'une comédie dont il devait partager le produit avec un jeune homme plus sage et plus pauvre que lui [1]. Cette comédie était celle de *l'Envieux*. Voltaire croyait n'avoir fait qu'une action de bon chrétien, et non un bon ouvrage [2], en peignant l'abbé Desfontaines sous le nom de l'Envieux.

Mme du Châtelet n'approuvait pas cet ouvrage, puisqu'elle désirait qu'il ne parût point [3]. Il n'était question de rien moins que de le faire représenter sur le Théâtre-Français; Voltaire tenait beaucoup à ce projet; Mme du Châtelet voulait qu'on l'abandonnât [4].

Voltaire était malade lorsque Lamare envoya à Cirey un gros paquet que Mme du Châtelet, par sollicitude pour Voltaire [5], ouvrit à son insu : il contenait le manuscrit de *l'Envieux*.

Mme du Châtelet parle encore de *l'Envieux* dans ses lettres des 7 janvier et 10 janvier 1739. Ce qu'elle désirait eut lieu : cette comédie ne fut pas représentée. L'auteur la perdit totalement de vue, et longtemps on la crut anéantie. Les éditeurs de Kehl n'avaient pu se la procurer. Mais longtemps après l'édition terminée, feu Decroix, l'un de ces éditeurs, constant dans ses recherches sur tout ce qui concernait Voltaire, parvint à la trouver.

Elle devait faire partie d'un supplément qu'il préparait pour les éditions de Kehl Il est mort en 1827 sans exécuter ce projet. Quelques heures avant de mourir, il m'envoya la copie qu'il avait faite de *l'Envieux*, et c'est sur cette copie unique que j'imprime cette pièce, qui n'avait pas encore vu le jour.

Paris, ce 14 décembre 1833.

1. Lettre de Voltaire à d'Argental, du 5 décembre 1738.
2. Lettre de Voltaire à d'Argental, de décembre 1738.
3. Lettre de Mme du Châtelet à d'Argental, du 25 décembre 1738; voyez *Lettres inédites de Madame du Châtelet,* 1806, in-8° et in-12.
4. Lettre de Mme du Châtelet, du 29 décembre 1738.
5. Voyez id.

PERSONNAGES.

CLÉON, officier général commandant de la province.

HORTENSE, épouse de Cléon.

ARISTON, ami de Cléon et d'Hortense.

CLITANDRE, ami d'Ariston.

ZOÏLIN, écrivain de feuilles littéraires périodiques, introduit et accueilli chez Cléon sous les auspices d'Ariston.

NICODON, neveu de Zoïlin.

LAURE, suivante d'Hortense.

UN EXEMPT de maréchaussée.

LA FLEUR, valet de chambre d'Hortense.

UN LAQUAIS.

GARDES.

PLUSIEURS VALETS de la suite de Cléon.

La scène est dans le château de Cléon.

L'ENVIEUX

COMÉDIE

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

ZOÏLIN, une gazette à la main, se promenant dans l'antichambre d'Hortense.

Que ces gazettes-là sont des choses cruelles!
J'y vois presque toujours d'affligeantes nouvelles.
A de plats écrivains l'on donne pension,
A Valère un emploi, des honneurs à Damon;
Le petit monsieur Pince est de l'Académie;
A la riche Chloé Dalinval se marie.
De parvenir comme eux n'aurais-je aucun moyen?
O Fortune bizarre! ils ont tout, et moi rien.
Aujourd'hui le mérite à cent dégoûts s'expose.
Autrefois, au bon temps, c'était tout autre chose...
Voyons, tâchons d'entrer [1].

SCÈNE II.

ZOÏLIN, LA FLEUR, sortant de l'appartement d'Hortense.

ZOÏLIN.

Bonjour, monsieur La Fleur.
Puis-je vous demander si j'obtiendrai l'honneur

1. Comparez la première scène de *l'Écossaise*.

D'entrer à la toilette, et si madame Hortense
Voudra bien agréer mon humble révérence?

LA FLEUR.

Non, monsieur Zoïlin.

ZOÏLIN.

Je n'entrerai point?

LA FLEUR.

Non;
Madame en ce moment est avec Ariston.

(Il sort.)

SCÈNE III.

ZOÏLIN.

Ce monsieur Ariston est heureux, je l'avoue :
Partout on le reçoit, on le fête, on le loue.
Le maître de céans, Cléon, est son appui,
Et laisse, en tout honneur, son épouse avec lui.
Je ne suis point jaloux, mais je sens qu'à mon âge
Piquer une antichambre est d'un bas personnage;
Tandis que mon égal, du haut de sa faveur,
Se donne encor les airs d'être mon protecteur.
Cette amitié d'Hortense est pour moi fort suspecte...
Je sais que le public l'estime et la respecte...
Le public est un sot; j'appelle, sans détour,
Une telle amitié le masque de l'amour.
Que le sort d'Ariston m'humilie et m'outrage[1]!

SCÈNE IV.

ZOÏLIN, UN LAQUAIS, porteur d'une lettre.

LE LAQUAIS.

Monsieur...

ZOÏLIN.

Que me veux-tu?

LE LAQUAIS.

C'est, monsieur, un message.

1. Voltaire se peint sous le nom d'Ariston. Cléon figure M. du Châtelet, et Hortense n'est autre que la belle Émilie. (G. A.)

ZOÏLIN.

Pour moi?

LE LAQUAIS.

Non pas, c'est pour Ariston, votre ami.
Le duc d'Elbourg l'attend à quelques pas d'ici.
On doit souper ce soir chez madame Tullie,
Qui nous donne le bal avec la comédie.

ZOÏLIN.

Et moi, je n'en suis point?

LE LAQUAIS.

Non, monsieur. Dites-moi
Où je pourrai trouver votre ami.

ZOÏLIN.

Par ma foi,
Je n'en sais rien. Cours, cherche.

(Le laquais sort.)

SCÈNE V.

ZOÏLIN, seul.

Ha! je perds patience.
Que je souffre en secret! quels dégoûts! Plus j'y pense,
Moins je puis concevoir comment certaines gens,
Avec très-peu d'esprit, nul savoir, sans talents,
Ont trouvé le secret d'éblouir le vulgaire,
De captiver des grands la faveur passagère,
De faire adroitement leur réputation.
Chacun veut réussir, veut percer, cherche un nom.
Le plus petit gredin, dans l'estime du monde,
Croit s'ériger un trône où son orgueil se fonde;
Et ce trône si vain, ce règne des esprits,
Ce crédit, ces honneurs, de quoi sont-ils le prix?
Je vois qu'on y parvient par cent brigues secrètes,
Par de mauvais dîners que l'on donne aux poëtes
Qui font bruit au Pont-Neuf, aux cafés, aux tripots.
Réussir quelquefois est le grand art des sots.
Pour moi, depuis trente ans j'intrigue, je compose,
J'écris tous les huit jours quelque pamphlet en prose.
Quels tours n'ai-je pas faits? que n'ai-je point tenté?
Cependant je croupis dans mon obscurité.

SCÈNE VI.

ZOÏLIN, LAURE, sortant de l'appartement d'Hortense.

ZOÏLIN.

Eh bien, pourrai-je entrer?

LAURE.

Non, monsieur, pas encore.

ZOÏLIN.

Du moins, en attendant, parlez-moi, belle Laure.
Faut-il que le destin, qui comble de ses dons
Tant d'illustres faquins, tant de fières laidrons,
Puisse au méchant métier d'une fille suivante
Réduire une beauté si fine et si piquante!

LAURE.

Servir auprès d'Hortense est un sort assez doux.

ZOÏLIN.

Allez, vous vous moquez; il n'est pas fait pour vous.

LAURE.

Vous le croyez, monsieur?

ZOÏLIN.

De vous avec Hortense,
Savez-vous, entre nous, quelle est la différence?

LAURE.

Eh mais, oui.

ZOÏLIN.

L'avantage est de votre côté.
Vous avez tout, jeunesse, esprit, grâces, beauté.
Elle n'a, croyez-moi, que son rang, sa richesse.
Le hasard qui fait tout la fit votre maîtresse.
Moins aveugle, il eût pu la rabaisser très-bien
A l'état de suivante, et vous placer au sien.

LAURE.

Je n'avais jamais eu cette bonne pensée.
Je la trouve, en effet, très-juste et très-sensée.
Vous m'éclairez beaucoup, vous me faites sentir
Que j'étais dès longtemps très-lasse de servir.

ZOÏLIN.

Qui, vous, servir Hortense? et pourquoi, je vous prie?
Ce monde-ci, ma fille, est une loterie;
Chacun y met : on tire, et tous les billets blancs

Sont, je ne sais pourquoi, pour les honnêtes gens.
Voyez monsieur Cléon, ce fier mari d'Hortense,
Qui nous écrase ici du poids de sa puissance;
Dont l'insolent accueil est un rire outrageant;
Qui m'avilit encor, même en me protégeant;
Qui croit que la raison n'est rien que son caprice;
Qui nomme impudemment sa dureté, justice :
Cet homme si puissant, entre nous, quel est-il?
Un ignare, un pauvre homme, un esprit peu subtil.
Cependant vous voyez, il est chéri du maître;
Chacun est son esclave, ou cherche à le paraître;
Et moi, dans sa maison, je rampe comme un ver.

LAURE.

Pour moi, je n'ai jamais pu supporter son air.

ZOÏLIN.

Son front toujours se ride.

LAURE.

Il est dur, difficile,

Parlant peu.

ZOÏLIN.

Pensant moins.

LAURE.

Sombre.

ZOÏLIN.

Pétri de bile.

LAURE.

Si sérieux!

ZOÏLIN.

Si noir!

LAURE.

De madame jaloux,

Maître assez peu commode, et très-fâcheux époux.
Je le planterai là.

ZOÏLIN.

Vous ferez à merveille.

Il faut vous établir, et je vous le conseille.
Cléon depuis longtemps me promet un emploi;
Mais dès que je l'aurai, je vous jure ma foi
Que monseigneur Cléon reverra peu ma face.
J'ai fait assez ma cour, je veux qu'on me la fasse.
Aidez-moi seulement, je vous promets dans peu
De vous faire épouser Nicodon, mon neveu.

LAURE.

C'est trop d'honneur.

ZOÏLIN.

L'amour sous votre loi l'engage.

LAURE.

Bon, bon! c'est un jeune homme à son apprentissage,
Qui ne sait ce qu'il veut, et qui n'est point formé.
Il est si neuf, si gauche! il n'a jamais aimé.

ZOÏLIN.

Il en aimera mieux. Oui, mon enfant, j'espère
Entre vous deux bientôt terminer cette affaire;
Mais à condition que vous m'avertirez
De ce qu'on fait ici, de ce que vous verrez:
De ce qu'on dit de moi chez monsieur, chez madame:
Je veux savoir par vous tout ce qu'ils ont dans l'âme.
Rapportez mot pour mot les propos d'Ariston,
Et les moindres secrets de toute la maison.
Pour votre bien, ma fille, il faut de tout m'instruire;
Ne parlez qu'à moi seul et laissez-vous conduire.

LAURE.

Très-volontiers, monsieur; et tout présentement

(On entend la sonnette de l'appartement.)

Je veux... Madame sonne,... et voici mon amant.

(A Nicodon qui entre.)

Bonjour, mon beau garçon; votre oncle est adorable.
Ah, quel oncle! il médite un projet admirable!
Il veut... croyez, suivez, faites ce qu'il voudra:
Plaisir, fortune, honneur, tout de vous dépendra.

(On entend encore la sonnette, Laure s'enfuit précipitamment.)

ZOÏLIN, à part.

Il est bon de gagner cette franche étourdie.

SCÈNE VII.

ZOÏLIN, NICODON.

ZOÏLIN.

Toi, que viens-tu chercher?

NICODON.

Mon oncle, je vous prie,

L'auriez-vous déjà vu?

ZOÏLIN.

Qui?

NICODON.

Notre cher patron,
Mon protecteur, le vôtre?

ZOÏLIN.

Eh, qui donc?

NICODON.

Ariston.

ZOÏLIN.

Pourquoi? que lui veux-tu?

NICODON.

Ce que je veux? lui plaire...
Je voudrais pour beaucoup prendre son caractère;
L'étudier du moins, lui ressembler un peu.

ZOÏLIN.

Dites-moi, s'il vous plaît, mon nigaud de neveu,
Bel-esprit de collége, imbécile cervelle,
Pourquoi voulez-vous prendre Ariston pour modèle?
Pourquoi pas moi?

NICODON.

Pardon, mais, c'est, mon oncle, c'est...
Qu'Ariston chaque jour se voit fêté, qu'il plaît,
Qu'il réussit partout; c'est que, sans peine aucune,
Le chemin du plaisir le mène à la fortune;
Que chacun le recherche, et profite avec lui;
Tandis que toujours seul vous périssez d'ennui.
Je sens que je pourrais, pour peu qu'on me seconde,
Devenir à mon tour un homme du beau monde[1].

ZOÏLIN, à part.

Pauvre garçon!

NICODON.

Comment en trouver le moyen?

ZOÏLIN, à part.

Le plaisant animal! il a, je le vois bien,
Juste l'esprit qu'il faut pour faire des sottises.
Par sa simplicité poussons nos entreprises.

1. L'original de Nicodon doit être le jeune Linant, que Voltaire fit admettre à Cirey comme précepteur et qui s'y conduisit avec beaucoup de légèreté. Voyez la *Correspondance* (année 1734, 1735, etc.). (G. A.)

(A Nicodon.)

Mon ami, du beau monde avant peu tu seras;
Suis mes conseils en tout, et tu réussiras.

NICODON.

Vous n'avez qu'à parler.

ZOÏLIN.

Il faut, sur toute chose,
Lorsqu'au grand jour du monde un jeune homme s'expose,
Il faut, pour débuter, aimer quelque beauté
Un peu sur le retour, riche, et de qualité;
Hortense, par exemple.

NICODON.

Ah! c'est me faire injure
De penser...

ZOÏLIN.

Non, ma foi! c'est la vérité pure.
Je sais cent jeunes gens plus sots, plus mal tournés,
De leur bonne fortune eux-mêmes étonnés.
Tout le secret consiste...

NICODON.

Ah! c'est madame Hortense.

ZOÏLIN.

Oui, son cher Ariston avec elle s'avance.

NICODON.

Qu'ils me plaisent tous deux!

SCÈNE VIII.

HORTENSE, ARISTON, ZOÏLIN, NICODON.

HORTENSE, à Zoïlin et à Nicodon.

Avec plaisir vraiment
Je vous rencontre ici tous deux en ce moment.
Apprenez de ma bouche une heureuse nouvelle,
Qui doit vous réjouir.

NICODON, faisant une grande révérence.

Madame, quelle est-elle?

HORTENSE, à Zoïlin.

Vous connaissez, monsieur, ce beau poste vacant,
Et que tant de rivaux briguaient avidement?

ZOÏLIN.

Oui, madame, et j'ai cru...

HORTENSE.

La brigue était bien forte :
Enfin c'est Ariston, votre ami, qui l'emporte.

NICODON, bas à Zoïlin.

Vous pâlissez, mon oncle !

ZOÏLIN, à Ariston, avec contrainte.

Ah ! recevez, monsieur,

(Bas, à part.) (Haut.)

Mes compliments... J'enrage. Et c'est du fond du cœur.

ARISTON.

Je veux bien l'avouer ; la part si peu commune
Que chacun daigne prendre à ma bonne fortune
Est un très-grand honneur, un bien plus cher pour moi,
Un plaisir plus touchant que cet illustre emploi ;
Et ce qui plus encor flatte en secret mon âme,
C'est qu'un tel choix n'est dû qu'aux bontés de madame.
Mais elle sait aussi que la seule amitié
Peut remplir tout mon cœur, à ses bienfaits lié.
Touché, reconnaissant de lui devoir ma place,
J'ose lui demander encore une autre grâce.

ZOÏLIN, avec étonnement.

Oh, oh !

ARISTON.

C'est de souffrir qu'on puisse y renoncer
En faveur d'un ami qu'on voudrait y placer.

ZOÏLIN, d'un air satisfait.

Bon, cela.

ARISTON.

C'est pourquoi je parlais à madame.
Un tel bienfait, sans doute, est digne de son âme ;
Car enfin cet emploi, l'objet de tant de vœux,
Si je le peux céder, rend deux hommes heureux.

ZOÏLIN.

Deux heureux à la fois ! votre âme est généreuse :
Cette noble action sera très-glorieuse.
J'ai bien pensé d'abord que ce poste, entre nous,
Quelque beau qu'il puisse être, est au-dessous de vous.

HORTENSE, à Ariston.

Non, gardez cette place : elle en sera plus belle.

Et pourquoi la quitter? c'est le prix du vrai zèle,
C'est le prix des talents; et les cœurs vertueux
(Car il en est encor) joignaient pour vous leurs vœux.
Ce choix les satisfait, il remplit leur idée.
Songez qu'au vrai mérite une place accordée
Est un bienfait du roi, pour tous les gens de bien.
Je vous ai toujours vu penser en citoyen,
Et vous savez assez qu'à son devoir docile,
Il faut rester au poste où l'on peut être utile.

ARISTON.

J'en demeure d'accord; mais ce n'est pas à moi
De penser que moi seul puisse être utile au roi.
Je sais qu'un honnête homme est né pour la patrie;
Mais, sans vouloir m'armer de fausse modestie,
Je connais bien des gens dont l'esprit, dont l'humeur
De ce fardeau brillant soutiendraient mieux l'honneur.
Enfin, je l'avouerai, ces places désirées
Ne seraient à mes yeux que des chaînes dorées.
Mon esprit est trop libre, il craint trop ces liens :
On ne vit plus alors pour soi ni pour les siens.
L'homme (on le voit souvent) se perd dans l'homme en place.
Je vis auprès de vous : tout le reste est disgrâce.
La tranquille amitié, voilà ma passion :
Je suis heureux sans faste et sans ambition.
Sans que le sort m'élève et sans qu'il me renverse,
Je suis né pour jouir d'un sage et doux commerce,
Pour vous, pour mes amis, pour la société.
Dès longtemps rien ne manque à ma félicité :
Votre noble amitié, sur qui mon sort se fonde,
Me tient lieu de fortune et des honneurs du monde.
Que me vaudrait de plus un illustre fardeau?
Qu'obtiendrai-je de mieux de l'emploi le plus beau?
Dans les soins qu'il entraîne, et les pas qu'il nous coûte,
Que pourrait-on chercher? c'est le bonheur sans doute;
Mais ce bonheur enfin, je l'ai sans tout cela.
Qui sait toucher au but ira-t-il par delà?

ZOÏLIN.

Vous parlez bien. Cédez à votre noble envie :
Il ne faut pas, monsieur, se gêner dans la vie.
Dans vos justes dégoûts sagement affermi,
Faites de cet emploi le bonheur d'un ami.
Vous saurez le choisir prudent, discret, capable.

ARISTON.

Oui.

ZOÏLIN.

Plein d'esprit.

ARISTON.

Assez.

ZOÏLIN.

Qui soit d'âge sortable.

ARISTON.

D'un âge mûr.

ZOÏLIN.

Qui sache écrire noblement.

ARISTON.

Oui, très-bien.

ZOÏLIN, bas, à part.

Ma fortune est faite en ce moment.

(A Ariston.)

Ainsi donc votre choix, monsieur, est...

ARISTON.

Pour Clitandre.

ZOÏLIN, stupéfait, les derniers mots à part.

Clitandre!... ouf, ouf!

HORTENSE, à Ariston, après un moment de silence.

Eh bien, puisqu'il faut condescendre
A ce que vous voulez, je me console : au moins
L'amitié désormais obtiendra tous vos soins.

ZOÏLIN, à part.

Oh! que de cet ami je voudrais la défaire!

HORTENSE.

Votre présence ici m'était bien nécessaire :
Je trouve en vous toujours des consolations,
Des conseils, du soutien dans les afflictions;
Un ami vertueux, éclairé, doux, et sage,
Est un présent du ciel, et son plus digne ouvrage.

NICODON, à Zoïlin.

Oh! comme en l'écoutant mon cœur est transporté!
Que de grâce, mon oncle, et que de dignité!
Quel bonheur ce serait que de vivre auprès d'elle!

ZOÏLIN, bas à Nicodon.

Ce monsieur Ariston lui tourne la cervelle.

HORTENSE, à Ariston.

C'est par exemple encore un trait digne de vous,

D'avoir, par vos conseils, engagé mon époux
A jeter dans le feu l'injurieux libelle
Dont hier, en secret, un flatteur infidèle
Avait voulu, sous main, rallumer son courroux
Contre le vieux Ergaste, en procès avec nous.

ARISTON.

Eh! madame, en cela quelle était donc ma gloire?
J'ai trop facilement gagné cette victoire :
L'ouvrage était si plat, si dur, si mal écrit!
Sans doute il fut forgé par quelque bel-esprit,
Quelque bas écrivain dont la main mercenaire
Va vendre au plus vil prix son encre et sa colère[1].

ZOÏLIN, bas à part.

Ah! morbleu! c'était moi... Connaîtrait-il l'auteur?
Fuyons! je suis rempli de honte et de fureur.

ARISTON, à Zoïlin.

Vous ne connaissez pas ce misérable ouvrage?

ZOÏLIN.

Moi?

ARISTON.

Je souhaiterais qu'on pût guérir la rage
De ces lâches esprits tout remplis de venin.

ZOÏLIN.

Oui.

ARISTON.

Qui, toujours cachés, bravent le genre humain;
De ces oiseaux de nuit que la lumière irrite,
De ces monstres formés pour noircir le mérite.
Que je les hais, monsieur!

HORTENSE, à Ariston.

Vous avez bien raison.

ZOÏLIN, à Nicodon.

Sortons.

NICODON.

Eh non, mon oncle.

ARISTON, à Nicodon.

Écoutez, Nicodon;
Gardez-vous pour jamais de ces traîtres cyniques.

1. Voltaire fait allusion ici au libelle que Desfontaines avait écrit contre lui en sortant de Bicêtre, et que Thiériot fit mettre au feu. Voyez la *Correspondance* à cette époque. (G. A.)

Vous hantez les cafés où ces pestes publiques
Vont, dit-on, quelquefois faire les beaux-esprits,
Ramasser les poisons qu'on voit dans leurs écrits.
Vous êtes jeune, et simple, et sans expérience;
Le monde jusqu'ici n'est pas votre science;
Vous pouvez avec eux aisément vous gâter :
Madame vous protége, il le faut mériter.
Étudiez beaucoup, acquérez des lumières
Pour entrer au barreau, pour régir les affaires;
Rendez-vous digne enfin de quelque honnête emploi.
Surtout ne prenez point votre exemple sur moi[1].

(A Hortense.)

Madame, pardonnez cette leçon diffuse;
Mais vous le protégez, et c'est là mon excuse.
Permettez qu'avec vous j'aille trouver Cléon,
Pour résigner l'emploi dont vous m'avez fait don.

(Hortense sort avec Ariston.)

SCÈNE IX.

ZOÏLIN, NICODON.

ZOÏLIN, à part.

Je hais mon sort... je hais cet homme davantage;
Sans même le savoir, à toute heure il m'outrage.
Oui, je l'abaisserai.

NICODON.

Mon oncle, en vérité,
Madame Hortense et lui m'ont tous deux enchanté.

ZOÏLIN.

Dis-moi, ne sens-tu pas un peu de jalousie
Contre cet Ariston? là... quelque noble envie?

NICODON.

Vous voulez vous moquer; il me sied bien à moi
D'oser être jaloux! Et puis d'ailleurs sur quoi?

ZOÏLIN.

Comment sur quoi, mon fils? Tu ne sais pas, te dis-je,
Tout le mal qu'il te fait, et tout ce qui t'afflige.

1. C'est-à-dire : Ne vous faites pas auteur. (G. A.)

NICODON.

Rien ne doit m'affliger, et je suis fort content.

ZOÏLIN.

Et moi, je te soutiens qu'il n'en est rien.

NICODON.

Comment?

ZOÏLIN.

Ton cœur est ulcéré par un mal incurable;
Il est jaloux, te dis-je, et jaloux comme un diable.

NICODON.

Est-il possible?

ZOÏLIN.

Eh oui; je le vois dans tes yeux:
Car n'es-tu pas déjà de madame amoureux?

NICODON.

Eh, mon Dieu, point du tout. Moi! je n'ai, de ma vie,
Osé penser, mon oncle, à semblable folie.

ZOÏLIN.

Tu l'es, mon cher enfant.

NICODON.

Je n'en savais donc rien.

ZOÏLIN.

Amoureux comme un fou; je m'y connais fort bien.

NICODON.

Oh, oh! vous le croyez?

ZOÏLIN.

La chose est assez claire.
Quoi! ne serais-tu pas très-aise de lui plaire?

NICODON.

Très-aise assurément.

ZOÏLIN.

Si ton heureux destin
Te faisait parvenir jusqu'à baiser sa main,
N'est-il pas vrai, mon cher, que tu serais en proie
A de tendres désirs, à des transports de joie?

NICODON.

Oui, j'en conviens, mon oncle.

ZOÏLIN.

Et si cette beauté
Daignait pour ta personne avoir quelque bonté!

NICODON.

Quel conte faites-vous!

ZOÏLIN.

Tu serais plein de zèle,
Aussi tendre qu'heureux, aussi vif que fidèle.

NICODON.

Ah! je deviendrais fou de ma félicité.

ZOÏLIN.

Eh bien, tu l'aimes donc? c'est sans difficulté?

NICODON.

Eh mais...

ZOÏLIN.

T'ayant prouvé ton amour sans réplique,
Tu conçois tout d'un coup, sans trop de rhétorique,
Que de cet Ariston tu dois être jaloux,
Que tu l'es, qu'il le faut.

NICODON.

Ariston, dites-vous,
En serait amoureux? Ariston sait lui plaire?

ZOÏLIN.

Sans doute; ils sont amants: c'est une vieille affaire.

NICODON.

Voyez donc! je croyais qu'ils n'étaient rien qu'amis.

ZOÏLIN.

Dans quelle sotte erreur ta jeunesse t'a mis!
Apprends, pauvre écolier, à connaître les hommes.
Il n'est point d'amitié dans le siècle où nous sommes;
Et pour peu qu'une femme ait quelques agréments,
Ses amis prétendus sont de secrets amants.

NICODON.

Eh bien, je pourrais donc à mon tour aussi l'être?

ZOÏLIN.

Sans doute, et sur les rangs je te ferai paraître.

NICODON.

Moi?

ZOÏLIN.

Toi-même, et pour toi je lui crois quelque amour.

NICODON.

Quoi?

ZOÏLIN.

Mais chez Ariston lorsque tu fais ta cour,
As-tu dans ses papiers, ouverts par négligence,
Ramassé par hasard quelques lettres d'Hortense?

C'est un conseil prudent que je t'ai répété ;
Car tu sais qu'elle écrit avec légèreté,
Avec esprit, d'un air si tendre et si facile !
Et tout ce que j'en dis, c'est pour former ton style.

NICODON.

Oui, j'ai, mon très-cher oncle, à cette intention
Pris, pour vous obéir, ces deux lettres.

ZOÏLIN.

Bon, bon.
Donne ; lisons un peu. Voyons si l'on y trouve
Quelques mots un peu vifs, et ce que cela prouve ;
Ce qu'on peut en tirer.

(Il lit.)

« L'amour... » Ah ! l'y voilà !
« L'amour... »

NICODON.

Oui, mais lisez ; le mot d'amour est là
Dans un tout autre sens que vous semblez le croire.
Tournez, voyez plutôt : c'est l'amour de la gloire,
L'amour de la vertu.

ZOÏLIN, tirant un cahier de sa poche.

Va, va, jeune innocent,
Tais-toi. Pour ton bonheur, obéis seulement.
Porte chez Ariston ce paquet d'importance,
Et parmi ses papiers le glisse avec prudence.
Ta fortune en dépend.

NICODON.

Mais, mon oncle, l'honneur...

ZOÏLIN.

Eh oui, l'honneur ! mon Dieu ! j'ai l'honneur fort à cœur.
Faisons d'abord fortune, et puis je te proteste
Qu'à la suite du bien l'honneur viendra de reste.

NICODON.

Mais enfin vous savez jusqu'où va sa bonté ;
Il nous protége.

ZOÏLIN.

Bon, par pure vanité.
Il est jaloux de toi dans le fond de son âme.

NICODON.

Vous croyez ?

ZOÏLIN.

Il voit bien que tu plais à madame.

NICODON.

Je ne me croyais pas, ma foi, si dangereux.

ZOÏLIN.

Tu l'es. Adieu, te dis-je, et fais ce que je veux.

(Il sort.)

SCÈNE X.

NICODON, LAURE.

LAURE.

Oh çà, mon cher enfant, à quand le mariage?

NICODON.

Avec qui?

LAURE.

Comment donc, votre cœur tendre et sage
N'est pas tout résolu de me donner sa foi,
Avec un bon contrat qui vous soumette à moi?

NICODON.

Et sur quoi fondez-vous cette plaisante idée?

LAURE.

Sur l'aveu dont cent fois vous m'avez excédée,
Sur l'amour, sur l'honneur qui vous tient engagé!

NICODON.

Oh! tout cela, ma mie, est, ma foi, bien changé!

LAURE.

Bien changé! comment donc?

NICODON.

Oui, c'est tout autre chose.
Lorsqu'au jour du grand monde un jeune homme s'expose[1],
Il faut, pour débuter, aimer quelque beauté
Un peu sur le retour, riche, et de qualité.

LAURE.

Seriez-vous à l'instant devenu fou!

NICODON.

La belle,
Quelquefois, par hasard, perdez-vous la cervelle?

LAURE.

Apprenti petit-maître, oubliez-vous souvent
Vos serments, votre honneur, et votre engagement?

1. C'est la répétition de ce qu'a dit Zoïlin dans la scène VIII, voyez page 532.

NICODON.

Allez, allez, j'ai bien une autre idée en tête.

LAURE.

Vous ne m'aimez donc plus? Je ne sais qui m'arrête
Que deux larges soufflets, avec cinq doigts marqués,
Ne soient sur ton beau teint d'un bras ferme appliqués.

(A son geste, Nicodon effrayé s'enfuit.)

Allons, je vais trouver son chien d'oncle, et lui dire
Ce qu'un dépit très-juste en pareil cas inspire.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

LAURE, ZOÏLIN.

LAURE.

Votre neveu, monsieur, en un mot, est un fat.

ZOÏLIN.

Je le crois.

LAURE.

Un méchant.

ZOÏLIN.

Pourquoi non ?

LAURE.

Un ingrat,
Un effronté. Comment ! sans honte il m'ose dire
Qu'à mon cœur, à ma main, il est faux qu'il aspire,
Qu'à tâter de l'hymen il n'avait point songé !
A peine encore amant, me donner mon congé !
Pourquoi m'amusiez-vous par ces vaines sornettes ?
Écoutez : c'est un traître, ou bien c'est vous qui l'êtes ;
Le fait est net et clair. Prenez votre parti ;
Ou votre neveu ment, ou vous avez menti.

ZOÏLIN.

Ce n'est ni l'un ni l'autre. Écoutez-moi, la belle :
Je ne garantis pas qu'il vous soit bien fidèle,
Mais je vous garantis que vous seriez à lui,
Que je vous marierais, et peut-être aujourd'hui,
Si...

LAURE.

Si... quoi ? qui l'empêche ?

ZOÏLIN.

Ariston, qui s'oppose

A tout ce que l'on veut, et qui de vous dispose.
Ariston ne veut pas qu'on vous épouse.

LAURE.

O ciel!
Ne vouloir pas qu'on m'aime!

ZOÏLIN.

Oui, le trait est cruel.

LAURE.

Ne pas permettre que...

ZOÏLIN, d'un ton railleur.

Non, il ne peut permettre
Que dans vos bras charmants mon neveu s'aille mettre.

LAURE.

Le traître! Et que dit-il, monsieur, pour sa raison?

ZOÏLIN.

Des raisons! Bon, ma fille, il me parle d'un ton...
Il dit de vous hier... il faisait une histoire...
Un conte à faire rire, et que je ne peux croire.

LAURE.

Voyons, que disait-il?

ZOÏLIN.

Eh mais, vous jugez bien
Ce que disent les gens quand ils ne savent rien.

LAURE.

Encore?...

ZOÏLIN.

Il nous faisait des contes.

LAURE.

Je défie
Tous vos plaisants conteurs avec leur calomnie.
Ne vous parlait-il point de ce jeune commis
Qui fut, à mon insu, dans mon armoire admis,
Qu'on rencontra deux fois dans cette allée obscure?
J'ai fait tirer au clair cette belle aventure;
J'en suis très-nette.

ZOÏLIN.

Et puis, il nous disait vraiment
Bien autre chose encor.

LAURE.

Je sais: apparemment
Il voulait vous parler d'un étourdi de page...
Il est vraiment aimable, et fort grand pour son âge;

Mais nous ne croyons rien... Ah! n'est-ce pas aussi
Ce petit écuyer, cet amoureux transi...?
Attendez, m'y voilà : c'est le neveu d'Hortense.
Ah! je puis hautement braver la médisance.

ZOÏLIN.

Çà, vous voyez mon cœur et ma naïveté;
Tout ce qu'on dit de vous, je vous l'ai rapporté.
Votre tour est venu : c'est à vous de m'apprendre
Tout ce que sur mon compte on vous a fait entendre.
Parlez, que pense-t-on de moi dans la maison?
Expliquez-vous nûment, sans détour, sans façon.

LAURE.

Volontiers : aujourd'hui, trois ou quatre personnes
Vous drapaient joliment; qu'ils en disaient de bonnes!

ZOÏLIN.

Comment? Sachons un peu...

LAURE.

D'abord certain Damis
Assurait que jamais vous n'aviez eu d'amis.
Hélas! s'il disait vrai que vous seriez à plaindre!
Il ajoutait encor qu'il faut toujours vous craindre.

ZOÏLIN.

C'est peu de chose.

LAURE.

Eh oui; mais monsieur Lisimon
Vous tranchait hardiment certain mot de *fripon*.

ZOÏLIN.

Bagatelle. Est-ce tout?

LAURE.

Non. Un certain Henrique
Disait que vous n'étiez qu'un pédant satirique,
Un menteur sans vergogne, un fourbe, un plat auteur,
Jaloux de tout succès jusques à la fureur;
Haï des gens de bien, des beaux-esprits, des belles :
Il barbouillait par an trente mauvais libelles [1],
Si grossiers, disait-il, si sots...

ZOÏLIN.

Ce dernier trait
Me blesse, je l'avoue, et j'en suis stupéfait.

1. L'abbé Desfontaines publiait des *Observations* périodiques.

Que sur mes goûts, mes mœurs, mon cœur et ma personne,
On glose librement, tout cela se pardonne ;
Mais dénigrer mon style, attaquer mon esprit !
Oh ! parbleu, c'en est trop ; j'en crève de dépit.

LAURE.

Attendez : Libermont, qui très-peu vous honore,
En ricanant beaucoup, nous ajoutait encore
Qu'en un certain enclos...

ZOÏLIN, l'interrompant brusquement.

Il suffit, mon enfant ;
C'est assez m'éclairer ; je suis plus que content.
Mais à tous ces discours que répondait Hortense ?

LAURE.

Hortense ? elle lisait, en gardant le silence.
Elle hait ces propos.

ZOÏLIN.

Et monsieur Ariston ?

LAURE.

Il n'a pas seulement prononcé votre nom.
Mais peut-être il vous hait, et de plus vous méprise.

ZOÏLIN.

Me mépriser ! pourquoi ?

LAURE.

Ne faut-il pas qu'il dise
Beaucoup de mal de vous, puisqu'il en dit de moi ?
S'opposer à ma noce ? ah ! si je le revoi,
Je vous le traiterai de la bonne manière.

ZOÏLIN.

Modérez-vous.

LAURE.

Non, non ! je saurai la première
Ici le démasquer ; et je veux aujourd'hui
Lui prouver tous ses torts, et me venger de lui.

SCÈNE II.

HORTENSE, LAURE, ZOÏLIN.

HORTENSE.

Mon Dieu ! que tout ceci me surprend et m'afflige !
Que l'on cherche Ariston ; courez partout, vous dis-je.

LAURE.

Madame...

HORTENSE.

Absolument je veux l'entretenir.

LAURE.

Non, madame, jamais il n'osera venir.

HORTENSE.

Ah! que me dis-tu là? Tu le croirais coupable!

LAURE.

Sans doute, je le crois : de tout il est capable.

HORTENSE.

Il n'est point imprudent, il connaît son devoir.

LAURE.

Il a tous les défauts que l'on saurait avoir.
Je lui dirai son fait vertement, je vous jure.

HORTENSE.

Ariston m'exposer à pareille aventure!
Lui, mon intime ami! non, je n'y conçois rien :
Il est trop raisonnable, et trop homme de bien.

LAURE.

Il ne l'est point du tout.

HORTENSE, à Zoïlin.

Mais vous pourriez m'instruire
Mieux qu'un autre, monsieur, de ce que j'entends dire.

ZOÏLIN.

Moi?

HORTENSE.

Vous. Votre neveu perd-il le sens commun?
Que prétend donc de moi ce petit importun,
En me suivant partout, en me faisant cortége,
Cent fois m'affadissant de phrases de collége?
Il me soutient à moi qu'il a vu, lu, tenu,
Un billet de ma main qu'Ariston a reçu.
Enfin, si je l'en crois, mes lettres sont publiques.
Et je serai bientôt l'entretien des critiques[1].

ZOÏLIN.

Si ce n'est que cela, calmez votre douleur;

1. Des lettres de la marquise étaient en effet publiques. Thiériot, par exemple, montrait celles qu'elle lui écrivait, et les réponses qu'il y faisait. Voyez la *Correspondance* à cette époque. (G. A.)

Ce petit accident vous fera grand honneur.
De vos moindres billets la grâce naturelle
Du style épistolaire est un charmant modèle.
Les femmes, j'en conviens, entendent mieux que nous
Cet art si délicat, si naïf et si doux.
Leur cœur avec esprit sait peindre leurs pensées,
Des mains de la nature ingénument tracées;
Les hommes ont toujours trop d'art dans leurs écrits.
J'aime mieux Sévigné que trente beaux-esprits.

HORTENSE.

De ce flatteur encens je ne suis point la dupe.
Quelques lettres sans fard, où mon esprit s'occupe,
Sont pour Ariston seul, et non pour d'autres yeux.
Je hais un vain éclat, je crains les curieux.
Oui, de quelque haut rang que l'on soit décorée,
La plus heureuse femme est la plus ignorée.
Je sais bien que ma main jamais n'a pu tracer
Un billet dont personne eût lieu de s'offenser,
Et que jamais mon cœur ne conçut de pensée
Dont ma gloire un instant dût se sentir blessée;
Mais je sais trop aussi que le public malin
Sur les femmes se plaît à jeter son venin.
Quoi qu'il en soit, monsieur, d'une telle imprudence,
J'en vois avec douleur toute la conséquence;
Et surtout je ressens un très-juste courroux
De voir qu'un jeune fat, aux yeux de mon époux,
Sans égard au bon sens, s'en vienne à ma toilette
De ce bruit dangereux débiter la gazette.
Auprès de nous admis par les soins d'Ariston,
Vous démêlez assez l'air de notre maison;
Vous connaissez Cléon, et sa délicatesse;
Votre air mystérieux le surprend et le blesse.
Il fallait lui parler. Je n'en dirai pas plus;
Vous aimez Ariston : réglez-vous là-dessus.
Quelquefois un seul mot, dit par un homme sage,
Porte avec soi la paix, et détourne l'orage.
L'oncle réparera la faute du neveu:
Il le peut, il le doit, j'ose y compter; adieu.

(Elle sort.)

LAURE, à Zoïlin.

En grondant le neveu, songez bien, je vous prie,
Que sans perdre de temps il faut qu'il se marie.

ZOÏLIN, à part.

Je suis embarrassé, je serai découvert;
Ariston saura tout; s'il paraît, il me perd...
Quel que soit le danger, il faut que je m'en tire.

(Il sort.)

SCÈNE III.

LAURE, NICODON.

LAURE.

Ah! voici mon ingrat, il se trouble, il soupire.
Sentirait-il son tort?

NICODON, d'un air confus et embarrassé.

Il est vrai, cette fois
Je fus un grand benêt, et je m'en aperçois.

LAURE.

Dis que tu l'es, mon cher, et la chose est plus sûre.

NICODON.

Hélas! comme dans moi patissait la nature!
Quel maudit embarras! quel excès de tourment!
Et qu'il m'en a coûté pour être impertinent!

LAURE.

Très-peu... Mais qu'as-tu donc qui gêne ainsi ton âme?

NICODON.

J'ai... que je n'aimerai jamais de grande dame.

LAURE.

Vraiment, je le crois bien. C'est moi seule en effet
Qu'il te convient d'aimer: c'est moi qui suis ton fait.

NICODON, à part.

Hélas! elle a raison, car elle est jeune et belle,
Elle est à mon niveau, je suis libre avec elle;
L'autre force au respect par son air imposant,
Et me fait d'un coup d'œil rentrer dans mon néant.

LAURE.

Traître, quelle est cette autre?

NICODON.

Eh! c'est madame Hortense.

LAURE.

Miséricorde! quoi! vous auriez l'impudence,

En abusant ici des bontés de Cléon,
D'oser aimer sa femme?

NICODON.

Aimer madame! oh non;
Je n'ai pu, je l'avoue, assez me méconnaître
Pour en être amoureux; seulement j'ai cru l'être.

LAURE.

Innocent! qui vous a de la sorte entêté?
D'où vous vient cette erreur?

NICODON.

D'où? de la vanité.

LAURE.

Vraiment, c'est bien à vous d'être vain!

NICODON.

Non, non, Laure,
Je me garderai bien d'y retomber encore.
Ah! si vous m'aviez vu, je me sentais si sot!
Je cherchais à parler sans pouvoir dire un mot;
J'ouvrais la bouche à peine, et dans ma lourde extase
Je bégayais tout bas, en cherchant une phrase.
Quand sur moi de madame un regard s'échappait,
C'était comme un éclair qui soudain me frappait;
J'étais plus mort que vif, j'étais cent pieds sous terre;
On raillait ma figure, on me faisait la guerre;
Un page et des valets, voyant mon embarras,
Pour rire à mes dépens ne se contraignaient pas;
Enfin, j'aurais voulu que cent coups d'étrivière
M'eussent chassé de là, pour me tirer d'affaire...
Ce n'est pas tout encore.

LAURE.

Oh! qu'avez-vous donc fait?

NICODON.

Ces lettres d'Ariston font un méchant effet.
Je crois que là-dessus il est quelque mystère.
Madame en a pleuré, monsieur est en colère;
Il gronde entre ses dents, dit qu'il se vengera,
Que bientôt...

LAURE.

Et c'est vous qui causez tout cela?

NICODON.

Oui, très-innocemment. Mon oncle me console,
Dit que c'est pour un bien : il m'a donné parole

Qu'en abandonnant tout à sa discrétion,
Il obtiendrait bientôt le poste d'Ariston,
Et que du même instant ma fortune était faite.

LAURE.

Et la mienne avec vous?

NICODON.

Vraiment je le souhaite.

LAURE.

Il est juste, après tout, qu'Ariston soit puni
Du mal que ses conseils nous auraient fait ici.

NICODON.

Quel mal?

LAURE.

Mon cher enfant, il faut que je vous donne
Un conseil plus sensé : ne croyez plus personne,
Défiez-vous de tout, ne vous mêlez de rien,
Aimez-moi tendrement, et le reste ira bien.

NICODON.

Ah! ce n'est plus qu'à vous que je prétendrai plaire.

LAURE.

Ce sera pour tous deux une très-bonne affaire.
Pour vous conduire en tout avec discernement,
N'être point dans le monde un servile instrument
Avec quoi les fripons travailleraient pour nuire;
Je veux prendre sur moi le soin de vous instruire :
Je vous dirai d'abord...

NICODON.

Oui, vos sages avis,
Chaque jour avec zèle écoutés et suivis,
M'auront bientôt changé, grâce à votre science.
Déjà même à présent j'en fais l'expérience :
Mon esprit se dégage, et sans doute mon cœur
Profite encore mieux sous un tel précepteur.

LAURE.

Oui, c'est bien profiter que me fermer la bouche,
Lorsque pour votre bien...

NICODON.

Tant de bonté me touche;
L'attrait de vos leçons...

LAURE.

Trêve de compliments;
Au lieu de leur parler, laissez parler les gens.

NICODON.

Soit.

LAURE.

Ne présumez pas qu'en sortant du collége,
On ait de parler seul acquis le privilége,
Ni que ce soit toujours au beau pays latin
Qu'on puise un grand savoir, qu'on a l'esprit très-fin :
On peut l'avoir très-faux : c'est à son verbiage
Qu'on reconnaît d'abord un fâcheux personnage,
Qui se fait sottement mépriser ou haïr
De ceux dont les bontés ont daigné l'accueillir[1].
Faut-il vous répéter un conseil salutaire?
Observez, écoutez, sachez longtemps vous taire.

NICODON.

C'est en vous écoutant que je veux être instruit.

LAURE.

Il y paraît!

NICODON.

Dans peu vous en verrez le fruit.

LAURE.

Vous le dites du moins, j'en accepte l'augure;
Mais l'art ne peut toujours corriger la nature.
Votre oncle, par exemple, est vieux, et cependant
Est-il moins qu'autrefois orgueilleux et pédant?
Jamais de ses défauts rien n'a pu le défaire.
S'il sait en imposer, et surtout au vulgaire,
C'est pure hypocrisie; il faut, pour être heureux,
Se former sur des gens plus vrais, plus vertueux.
Si mon futur époux s'en rapporte à mon zèle,
Je peux lui proposer un excellent modèle,
L'opposé de votre oncle.

NICODON.

Et c'est...?

LAURE.

C'est Ariston.

Ah! si vous acquériez ses manières, son ton,
Dès lors jamais d'ennui, de froideur en ménage,
Et l'on vous aimerait chaque jour davantage.
En dépit du beau tour qu'il croyait nous jouer,
Cet homme, malgré lui, me force à le louer.

1. Ces vers s'appliquent à merveille au jeune Linant. (G. A.)

NICODON.
Il est vrai, près de lui... Mais j'aperçois Hortense.

LAURE.
Adieu, je cours la joindre.

NICODON, à part.
Évitons sa présence.

(Il sort précipitamment.)

SCÈNE IV.

HORTENSE, LAURE.

HORTENSE, sortant de son appartement.
Laure, il n'est plus pour moi de paix ni de bonheur,
Je ne peux soutenir l'excès de ma douleur.
Partons, fuyons ces lieux.

LAURE.
Eh! qui peut donc, madame,
Troubler en ce moment le calme de votre âme?
Rien ne semblait encor l'altérer ce matin.

HORTENSE.
Oui, chacun prenait part à notre heureux destin.
Ariston parmi nous répandait l'allégresse;
De l'époux qui m'est cher l'amitié, la tendresse,
Partageaient nos beaux jours et remplissaient mon cœur;
Sous nos yeux éclataient la joie et le bonheur.
Entourés des vertus, du travail, de l'aisance,
Et des accents si doux de la reconnaissance,
Au comble de nos vœux, quel démon en fureur
Jette ici tout à coup le désordre et l'horreur?

LAURE.
Des envieux peut-être, à l'ombre du mystère...

HORTENSE.
Écoute : tu connais ce noble monastère
Où, délaissant le monde et ses plaisirs trompeurs,
D'un calme inaltérable on goûte les douceurs,
Loin de la calomnie et de la médisance;
Eh bien! j'ai résolu, connaissant ta constance,
D'aller en cet asile, avec toi seulement,
Cacher à tous les yeux ma honte et mon tourment.
Je n'ai point d'autre espoir : échappée au naufrage,

Dans ce port tutélaire, à l'abri de l'orage,
Sans regrets, sans remords, j'irai vivre et mourir.

LAURE.

Mais, madame, avant tout ne peut-on découvrir
Quels sont les ennemis dont la soudaine rage
Avec tant d'injustice aujourd'hui nous outrage?

HORTENSE.

Du jour les malfaiteurs redoutent la clarté,
Et c'est dans le silence et dans l'obscurité
Qu'ils forgent sans danger leurs armes criminelles,
Inventent des noirceurs, composent des libelles.
Semés adroitement; ces écrits imposteurs
Égarent le public au gré de leurs auteurs,
Et trop souvent, hélas! timide et sans défense,
Sous d'invincibles traits succombe l'innocence.

LAURE.

Quelque vil scélérat, excité contre vous,
Avec un art perfide abusant votre époux,
Aurait-il réveillé sa triste jalousie?

HORTENSE.

Hélas! ce seul défaut empoisonne sa vie.
Mais ce défaut enfin, grâce à mes heureux soins,
S'il n'était pas détruit, s'était caché du moins.
Du sincère Ariston l'esprit doux, sympathique,
Cimentait chaque jour notre paix domestique.
Cette paix est rompue, et le sort ennemi
Vient m'ôter à la fois mon époux, mon ami,
Mon repos, mon bonheur, et ma gloire peut-être!
C'en est fait, je ne peux, je ne veux plus paraître;
Je mourrai de douleur.

LAURE.

Mais c'est mourir vraiment
Que d'aller s'enterrer dans le fond d'un couvent.
Il faudra vous y suivre, et j'en suis fort fâchée.

HORTENSE.

Que des hommes, bon Dieu! l'âme est fausse et cachée!
Aurais-tu pu penser que mon affection,
Que mes calamités me viendraient d'Ariston?

LAURE.

Oui, je vous l'avais dit, et vous deviez l'entendre.

HORTENSE.

Non, cet événement ne saurait se comprendre.

Honneur, raison, devoir, est-ce donc vainement
Que mon cœur vous aima? qu'il suivit constamment
Vos lois, celles du monde, et de la bienséance?
Nos vertus, je le vois, sont en notre puissance;
Notre félicité ne dépend pas de nous.

LAURE.

Laissez; je vais parler à monsieur votre époux.

HORTENSE.

Non, non, gardez-vous bien d'irriter sa colère.

LAURE.

Dites-moi, s'il vous plaît, ce qu'il convient de faire.
Ce maudit Ariston pourrait tout éclaircir;
Vous le cherchiez.

HORTENSE.

Qui, moi? ce serait me noircir.
J'ai promis à Cléon d'éviter sa présence.
La vertu seule nuit, il en faut l'apparence.
Les soupçons d'un époux manquaient à mon tourment!

SCÈNE V.

HORTENSE, ARISTON, CLITANDRE, LAURE.

ARISTON, à Hortense.

Vous me voyez saisi d'un juste étonnement;
Chez votre époux, madame, empressé de me rendre,
Je venais vous prier d'y présenter Clitandre.
On m'annonce un refus, on me dit que Cléon
Me défend pour toujours l'accès de sa maison.

HORTENSE.

Cléon, et vous, et moi, je vous le dis sans feindre,
Plus que vous ne pensez nous sommes tous à plaindre.
Vous devez par raison, surtout par probité,
Rompre avec moi, monsieur, toute société.
Gardez-vous de venir chez Cléon davantage;
Évitez tout éclat, dans un silence sage.
A ces tristes conseils prompt à vous conformer,
Fuyez-moi, plaignez-moi, mais sachez m'estimer.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

ARISTON, CLITANDRE, LAURE.

CLITANDRE.

Je suis confus pour vous d'une telle incartade.
Quelle réception ! quelle étrange boutade !

ARISTON.

Je suis épouvanté, saisi, pétrifié.

(A Laure, qui sortait, et qu'il arrête.)

Ma belle enfant, parlez, dites-moi, par pitié,
Quel crime j'ai commis, ce que cela veut dire,

(Elle veut sortir.)

Ce que j'ai fait. Un mot... arrêtez!... Quel délire
Semble être répandu sur toute la maison !
De grâce, instruisez-moi.

LAURE.

Vous êtes un fripon.
Il vous appartient bien de critiquer ma vie,
De vouloir empêcher que l'on ne me marie !
Ah ! je me marierai, je vous braverai tous,
Et je ferai très-bien mes affaires sans vous.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

ARISTON, CLITANDRE.

ARISTON.

Elle est folle. On ne peut comprendre ce langage.
Que veut-elle nous dire avec son mariage?
Quelle sottise étrange, et quel galimatias!
Hortense est en courroux...

CLITANDRE.

Cela ne s'entend pas.
Serait-ce une gageure, ou bien quelque méprise?
Car, enfin, de tout temps Cléon vous favorise;
On sait qu'Hortense et lui dans vous avaient trouvé
Un ami tendre et sûr, et d'un zèle éprouvé.

Quel ennemi secret, quelles sourdes menées
Corrompraient en un jour le fruit de tant d'années?

ARISTON.

Je m'examine à fond : j'ai beau tourner, fouiller,
C'est une énigme obscure à ne pas débrouiller.
Je tâcherai pourtant d'en percer les mystères.
Ah! s'ils étaient tous deux des amis ordinaires,
Je pourrais justement, piqué de leur humeur,
A leur caprice indigne opposer la froideur.
Tranquille, et renfermé dans ma pure innocence,
Je laisserais leurs cœurs à leur propre inconstance.
Mais Hortense et Cléon m'ont cent fois protégé;
De leurs nouveaux bienfaits je suis encor chargé.
Ils ont toujours des droits à ma reconnaissance;
Le souvenir du bien l'emporte sur l'offense.
C'est à moi d'adoucir leur injuste courroux:
Oui, je vais de ce pas embrasser leurs genoux.
L'amour-propre se tait : j'écoute la tendresse.
Ami, quand le cœur parle, il n'est pas de bassesse.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ARISTON, CLITANDRE.

ARISTON.

Ma disgrâce est complète autant qu'elle fut prompte.
Tout mon cœur est flétri de douleur et de honte ;
Et je rougis surtout que ma crédulité
Vous ait de cet emploi si faussement flatté.
Je n'avais accepté cette charge honorable
Que pour en revêtir un ami véritable.
Hélas ! de mon crédit j'étais trop prévenu.
A cet honneur trop haut malgré moi parvenu,
Soudain on me l'arrache, on m'outrage, et j'ignore
Quel est l'heureux mortel que le prince en honore.
Ami, ce n'est pas moi, c'est vous qu'on a perdu.

CLITANDRE.

Je reconnais en tout votre aimable vertu ;
Ariston, vous savez qu'à vous seul attachée,
Des honneurs et du bien mon âme est peu touchée.
Rien ne m'afflige ici que votre seul chagrin.

ARISTON.

De ce coup imprévu quelle est la cause ? En vain
Je veux la pénétrer ; je m'y perds quand j'y pense.

CLITANDRE.

Ne vous rebutez point. Voyez Cléon, Hortense.
Songez qu'en s'expliquant on réussit bien mieux.
Croyez qu'un honnête homme a toujours dans les yeux
Un secret ascendant dont le pouvoir impose ;
Un air de vérité sur ses lèvres repose ;
Son cœur est sur sa bouche, et jusque dans son ton
Il a je ne sais quoi que n'a point un fripon.

En un mot, voyez-les; leurs caprices frivoles
Disparaîtront sans doute à vos seules paroles.

ARISTON.

Pour les revoir tous deux, j'ai tout fait, tout tenté;
L'humiliation ne m'a point rebuté;
De deux refus cruels j'ai dévoré l'outrage;
Cléon s'est détourné quand j'étais au passage;
Enfin, de deux billets j'ai hasardé l'envoi :
Je pleurais, je l'avoue, en écrivant. Je voi
Que l'on a repoussé ma démarche importune.

CLITANDRE.

Que disent-ils au moins? quelle réponse?

ARISTON.

Aucune.

CLITANDRE.

Il faut vous l'avouer, cette obstination
Jette au fond de mon cœur un étrange soupçon :
J'entrevois contre vous quelque orage sinistre.
Tout à l'heure on disait que contre un grand ministre
Il courait dans la ville un mémoire imposteur,
Écrit très-offensant dont on vous fait auteur[1].
J'ai d'abord regardé cette absurde nouvelle
Comme un fruit avorté d'une folle cervelle,
Comme un discours en l'air des oisifs de Paris:
Mais ce discours commence à frapper mes esprits:
La chose est sérieuse, on ourdit votre perte,
Et je vois que la haine acharnée et couverte
De quelque scélérat, avec un art subtil,
D'une trame si noire aura tissu le fil.

ARISTON.

Voyons quels ennemis j'aurai donc lieu de craindre.
Je crois qu'on ne m'a vu médire, ni me plaindre,
Nuire, ni cabaler, ni des traits d'un bon mot
Blesser dans un souper l'amour-propre d'un sot.
Ma seule ambition était celle de plaire;
La haine est pour mon cœur une chose étrangère.
Quoi! je ne hais personne, et l'on peut me haïr!

CLITANDRE.

Quoi qu'il en soit, on cherche à vous faire périr:

1. C'était à Voltaire, en effet, qu'on attribuait tous les libelles. Son nom les faisait mieux vendre. (G. A.)

Moins vous le méritez, plus on veut vous détruire.
Ariston, faut-il donc être ennemi pour nuire?
Ah! c'est assez d'être homme. Un obscur envieux,
Dont l'éclat qui vous suit importune les yeux,
Sans qu'avec vous jamais il ait eu de querelle,
Sans intérêt présent, sans haine personnelle,
Osera bien souvent ce qu'un homme insulté
A peine en sa colère aurait exécuté.
Toujours la jalousie aux crimes aiguillonne;
L'ennemi le plus fier avec le temps pardonne,
Mais le lâche envieux ne pardonne jamais.

ARISTON.

Non, non; sur moi l'envie aurait perdu ses traits.
Jaloux de moi? comment? de quoi pourrait-on l'être?

CLITANDRE.

De ce goût que pour vous Hortense a fait paraître,
De votre emploi nouveau, de cent traits généreux,
De ce qu'on vous estime, et qu'on vous croit heureux.

ARISTON.

Ah! vous mettez le comble à ma douleur profonde!
La vie est un fardeau; je vois que dans le monde
On est comme en un camp par des Turcs assiégé,
Toujours guetté, surpris, au point d'être égorgé;
Qu'il faut prévoir sans cesse une embûche nouvelle,
Être armé jusqu'aux dents, et vivre en sentinelle.
O malheureux humains! un antre et des déserts
Seraient cent fois plus doux que ce monde pervers!

SCÈNE II.

ARISTON, CLITANDRE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Venez, monsieur, venez; cachez-vous au plus vite,
Changez d'habit, de train, gagnez un autre gîte.

ARISTON.

Que veux-tu?

CLITANDRE.

Que dis-tu?

LE LAQUAIS, à Ariston.

D'un pas délibéré

Esquivez-vous, vous dis-je; ou vous êtes coffré[1]

CLITANDRE.

O ciel!

ARISTON.

Mes ennemis auraient-ils bien la rage...?

LE LAQUAIS.

Vingt monstres bleus là-bas vous guettent au passage.

ARISTON.

Quelle horreur!

CLITANDRE.

Essayons si l'on peut vous cacher.

ARISTON.

Non, mon ami, sans doute on a su l'empêcher.
Croyez qu'on y prend garde, et qu'une vaine fuite
Servirait seulement à noircir ma conduite.
Clitandre, je veux voir à quelle extrémité
Un homme vertueux sera persécuté.
Je connaîtrai du moins quel est mon caractère;
Je n'étais point bouffi d'un sort assez prospère;
Et puisque le bonheur ne m'avait point gâté,
Peut-être je saurai souffrir l'adversité.

CLITANDRE.

Je ne vous quitte point; il faut que je partage
Dans l'horreur des prisons le sort qui vous outrage.

LE LAQUAIS, à part.

Voilà de sottes gens! quelle démangeaison
Leur a pris à tous deux d'aller vivre en prison?

(Il sort.

ARISTON.

Je ne le peux souffrir. Autrefois ma fortune
En me favorisant dut nous être commune:
Il faut que mon malheur soit pour moi tout entier.
Restez heureux au monde où l'on va m'oublier.

(Il aperçoit Nicodon.)

Ah! vous voici, jeune homme!

1. Cet épisode n'est pas d'invention; il est encore vrai. Et ce n'est pas une fois que Voltaire fut ainsi en alerte; mais deux fois, mais trois fois. Voyez à la *Correspondance*. (G. A.)

SCÈNE III.

ARISTON, CLITANDRE, NICODON.

NICODON, balbutiant, et les yeux baissés.

Oui, monsieur, on m'ordonne
De vous donner... Je viens...

ARISTON.

Qu'est-ce qui vous étonne?
De quoi rougissez-vous? pourquoi baisser les yeux?
N'osez-vous voir en face un homme malheureux?

NICODON.

C'est que l'on m'a, monsieur, chargé de la réponse
De monseigneur Cléon.

ARISTON.

Voyons ce qu'elle annonce.

NICODON, donnant la lettre.

Pardon, monsieur.

ARISTON lit.

« ...Rien ne pourra me désarmer;
Et mon cœur sait haïr autant qu'il sait aimer. »

CLITANDRE.

Je reconnais son style en cet aveu sincère;
Il ne déguise rien, tel est son caractère.
Son cœur est inflexible autant que généreux;
Juge intègre, ami vif, ennemi dangereux.
S'il est préoccupé, vous avez tout à craindre.

ARISTON.

Je vois de tous côtés combien je suis à plaindre.
Un de mes grands chagrins c'est qu'étant opprimé,
Je ne pourrai plus rien pour ceux qui m'ont aimé.
Voyez-vous ce jeune homme? Il m'aimait; il m'inspire
Plus de compassion que je ne saurais dire.
Il est sans bien, sans père; il ferait quelque effort
Pour percer dans le monde, et corriger le sort.
C'est un plaisir bien doux d'animer la culture
D'un champ qu'on croit fertile, et d'aider la nature:
Je me fis un devoir de prendre soin de lui,

Je voulais lui servir et de père et d'appui;
Nous lui gardions tous deux une assez bonne place
Dans cet emploi nouveau ravi par ma disgrâce.
Sur mes secours encore il a droit de compter,
C'est une juste dette, il la faut acquitter.

(Il tire un portefeuille de sa poche.)

CLITANDRE, à part.

Faut-il qu'un tel mérite ait un sort si funeste!

ARISTON, à Clitandre.

Un seul instant, ami, peut-être ici me reste
Pour vivre encore en homme, et pour faire du bien.
En subissant mon sort, je veux pourvoir au sien.

(A Nicodon.)

Approchez-vous, prenez ces billets sur la place;
Daignez les accepter, et sans me rendre grâce :
C'est de l'argent comptant, il faut vous en servir
Pour un travail utile, et non pour le plaisir.

NICODON.

Ah, monsieur!

ARISTON.

Achetez les livres nécessaires
Qui puissent de votre âme étendre les lumières.
Songez à vous instruire, et tâchez qu'à la fin
Votre propre vertu fasse votre destin.
Si vous voyez Cléon, si vous voyez Hortense,
Dites-leur, s'il vous plaît, que ma reconnaissance
Survivra dans mon cœur même à leur amitié.
Excepté leurs bienfaits, le reste est oublié.
Adieu; mes compliments à votre oncle.

NICODON.

Ah! qu'entends-je?
A mon oncle?

ARISTON.

A lui-même.

NICODON.

Ah, Dieu! quel homme étrange!

(Il se jette aux pieds d'Ariston.)

Monsieur... mon protecteur... vertueux Ariston!...

ARISTON, le relevant.

Eh bien?

NICODON.

Hélas! à qui faites-vous un tel don?

ARISTON.

A vous que j'aime.

NICODON, à part.

O ciel! qu'ai-je fait, misérable!

ARISTON.

Mon fils, quelle douleur à mes yeux vous accable?

NICODON, présentant les billets.

Reprenez...

CLITANDRE, à Ariston.

Son cœur parle, et sans nul intérêt
Il s'attendrit pour vous.

ARISTON, à Clitandre.

Et c'est ce qui me plaît:
D'un cœur noblement né c'est le vrai témoignage.
(A Nicodon.)
Tenez, prenez encor ce diamant, ce gage
Du bien qu'avec raison je vous ai destiné.

NICODON, en pleurs.

Hélas! monsieur, je suis indigne d'être né.
Je vais... je vais d'ici, la tête la première,
Me jeter, loin de vous, au fond de la rivière.

ARISTON.

De sa naïveté mes sens sont pénétrés.

NICODON.

Si vous saviez, monsieur...

ARISTON.

Pauvre enfant, vous pleurez!

NICODON.

Je n'en peux plus, monsieur, il faut bien que je pleure;
Je suis désespéré... Je m'en vais tout à l'heure...
Je vais... Reprenez tout, billets et diamant.
Je suis... Adieu, monsieur!

(Il pose tout sur les bras d'Ariston, et s'enfuit.

ARISTON.

Mais il est fou vraiment.

CLITANDRE.

Pas si fou. Sa douleur, ce refus et ce trouble
Me donnent à penser, et mon soupçon redouble.

ARISTON.

Point, point; les jeunes gens sont tous compatissants,
Leur cœur est tout de feu : c'est le lot des beaux ans.
L'âge endurcit notre âme; hélas! l'indifférence

Est le premier effet de notre décadence.

LE LAQUAIS, qui, en entrant, a entendu les dernières paroles d'Ariston.

Bon, bon, moralisez; voici près de ce mur
Des coquins, vieux ou non, dont le cœur est plus dur.

SCÈNE IV.

ARISTON, CLITANDRE, UN EXEMPT, GARDES, LE LAQUAIS.

L'EXEMPT.

Avec bien du regret, monsieur, je vous arrête.

ARISTON.

Monsieur, à cet assaut ma constance était prête.
Allons.

CLITANDRE, embrassant Ariston.

Ah, mon ami!

ARISTON.

Je pars, et j'obéis.

(A l'exempt.)

Mais seulement, monsieur, me serait-il permis,
Sans déroger en rien à vos ordres sévères,
D'aller, pour un moment, mettre ordre à mes affaires,
Escorté de vos gens, avec vous, sous vos yeux?

L'EXEMPT.

Non, monsieur; mon ordre est précis et rigoureux.

ARISTON.

Si la pitié pouvait toucher un peu votre âme!
Je voudrais embrasser mes enfants et ma femme.

L'EXEMPT.

Non, monsieur.

ARISTON.

J'ai mon père au bord de son tombeau.
Hélas! je suis trop sûr que ce malheur nouveau
Suffit pour l'accabler, va lui coûter la vie.

L'EXEMPT.

Il faut marcher.

CLITANDRE, à l'exempt.

Au moins souffrez donc, je vous prie,
Que j'aille de ce pas instruire et consoler
Ses parents malheureux, si je puis leur parler;

Et qu'en prison soudain je vienne me remettre
Auprès de mon ami.

L'EXEMPT.

Je ne puis le permettre.

CLITANDRE.

Avec quel front d'airain et quelle dureté
Ces indignes humains traitent l'humanité!
Quoi! mon cher Ariston, de vos bras on m'entraîne!

ARISTON.

L'inflexible Cléon m'avait promis sa haine:
Il me tient bien parole. Eh! qui peut deviner
Où mon sort malheureux se pourra terminer?
Adieu! partons.

(L'exempt et les gardes emmènent Ariston. Cléon paraît à leur rencontre.)

SCÈNE V.

CLÉON, ARISTON, CLITANDRE, L'EXEMPT, GARDES
dans le fond, laquais et diverses personnes de la suite de Cléon.

CLÉON, à l'exempt et aux gardes.
(A Ariston.)

Cessez, arrêtez..... Ah! de grâce,
Venez, cher Ariston, et que je vous embrasse.

CLITANDRE.

Quoi, c'est Cléon!

ARISTON.

Oui, vous!

CLITANDRE.

Rêvé-je?

ARISTON, à Cléon.

Hélas! monsieur,
Venez-vous insulter au comble du malheur?

CLÉON.

Non, non : nul n'est ici malheureux que moi-même,
Moi, que l'on a trompé, qui reviens, qui vous aime;
Moi, qui dans mon erreur ai pu vous outrager,
Qui de moi-même enfin demande à me venger.
Hélas! je ne pourrai réparer de ma vie
Un trait si détestable et tant de calomnie.

ARISTON, à part.

O ciel! que tout ceci me touche et me surprend!

(A Cléon, avec attendrissement.)

Monsieur, qu'avez-vous fait?

CLÉON.

Le crime le plus grand
Que pût se reprocher jamais un homme en place :
D'un homme vertueux j'ai causé la disgrâce,
Je l'ai persécuté. Dans l'erreur affermi,
J'ai fait bien plus encor, j'ai perdu mon ami.

ARISTON.

Pourquoi le perdiez-vous?

CLÉON.

Désormais l'imposture
N'osera plus ternir une vertu si pure.
Tout est connu.

CLITANDRE, à Cléon.

Monsieur, de grâce, apprenez-nous...

SCÈNE VI.

ARISTON, CLÉON, HORTENSE, CLITANDRE,
L'EXEMPT, GARDES dans le fond, suite de Cléon.

HORTENSE.

Ariston, grâce au ciel, je viens, aux yeux de tous,
Montrer cette amitié, cette estime épurée
Que l'infâme imposture avait déshonorée.
Hélas! pardonnez-vous à mon époux, à moi?

ARISTON.

Eh! puis-je rien comprendre à tout ce que je voi?
J'ignore absolument quel trouble vous anime,
Quelle était votre erreur, votre soupçon, mon crime,
D'où vient ce prompt retour et ce grand changement.

CLÉON.

Vous allez de la chose être instruit pleinement;
Et je vais faire voir aux yeux de l'innocence
Quel crime l'attaquait, et quelle est la vengeance.
Mettez-vous là, de grâce, et dans cet entretien
Daignez ne point paraître.

(Cléon fait entrer Ariston dans un cabinet.)

On vient, écoutez bien.

(A l'exempt.)

Vous, monsieur, vous savez quel devoir est le vôtre.
Rendez le premier ordre, et recevez cet autre.
Il est signé du nom de notre souverain.
Quand il en sera temps, obéissez soudain.

(L'exempt lit le nouvel ordre, et le referme.)

SCÈNE VII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, ZOÏLIN.

CLÉON.

Çà, monsieur Zoïlin, votre amitié prudente
M'a demandé tantôt cette place importante
Dont le prince honorait Ariston votre ami ;
Vous m'avez bien fait voir comme j'en suis trahi ;
Vous m'avez éclairci sur ses mœurs, sur ses vices:
Je ne puis trop payer ces importants services.

ZOÏLIN.

Mes soins, mes sentiments, sont trop récompensés.

CLÉON.

Croyez qu'ils le seront ; mais ce n'est point assez.
Vous connaissez, je crois, quel est mon caractère ;
Je suis reconnaissant, mais je suis très-sévère.

ZOÏLIN.

Ah ! monseigneur, il faut vous en estimer plus.

CLÉON.

C'est un devoir sacré de payer les vertus;
Mais du public aussi l'inflexible service
Exige sans pitié qu'un crime se punisse.

ZOÏLIN.

On n'en peut pas douter, c'est la première loi.

CLÉON.

Vous le croyez ?

ZOÏLIN.

J'en suis convaincu.

CLÉON.

Dites-moi,
Comment traiteriez-vous un ingrat dont l'envie
Aurait voulu couvrir son ami d'infamie,
Et qui, jusqu'en ces lieux répandant son poison,

D'un bienfaiteur trop simple eût troublé la maison ;
Qui par d'affreux écrits, non moins plats que coupables,
Eût perdu, sans remords, des hommes estimables ;
Un hypocrite enfin, dont la fausse candeur
Du cœur le plus abject eût caché la noirceur?

ZOÏLIN, bas, à part.

Tout va bien : d'Ariston il veut parler sans doute.

CLÉON.

Eh bien, que feriez-vous?

ZOÏLIN, à part.

A bon droit je redoute
Qu'Ariston ne revienne ici me démasquer.

CLÉON.

Votre esprit là-dessus craint-il de s'expliquer?

ZOÏLIN.

Je jugerais trop mal ; et puis votre justice
Sait assez bien, sans moi, comme on punit le vice.

CLÉON.

Mais répondez.

ZOÏLIN.

Le bien de la société
Veut le retranchement d'un membre si gâté.
Peut-être la prison où l'on doit le conduire
Le mettrait hors d'état de penser à nous nuire.

CLÉON.

C'est très-bien dit. Monsieur, c'est donc là votre avis,
Qu'en un cachot obscur un tel fripon soit mis?

ZOÏLIN.

Hélas! je suis toujours pour qu'on fasse justice.

CLÉON.

(En indiquant Zoïlin.)

Eh bien, moi, je la fais. Gardes, qu'on le saisisse ;
Que ce monstre perfide aille dans la prison
Où son intrigue infâme entraînait Ariston.

ZOÏLIN, consterné.

Ah! pardon, monseigneur!

CLÉON.

Ame lâche et farouche,
Subis le jugement qu'a prononcé ta bouche :
Et, pour te mieux punir, revois ton protecteur,
Ton ami, dont l'aspect augmente ta rougeur.

(Ariston paraît.)

HORTENSE, à Zoïlin.

Votre pauvre neveu, dont votre âme traîtresse
Avait empoisonné l'imprudente jeunesse,
Vient d'avouer, aux pieds de Cléon offensé,
L'ingratitude horrible où vous l'avez forcé.
Nous lui pardonnons tout ; un vrai remords l'anime ;
Son cœur est étonné d'avoir pu faire un crime.

CLÉON.

(A l'exempt.)

Qu'il parte. Allons, monsieur, hâtez-vous d'obéir.

(On emmène Zoïlin.)

ARISTON, à Cléon.

Dédaignez son offense, et laissez-vous fléchir.
Faut-il, malgré ses torts, qu'un homme méprisable,
Un homme tel qu'il soit, par moi soit misérable ?
Cléon, vous me verrez demander à genoux
Sa grâce au souverain, si je ne l'ai de vous.
Il a souffert assez puisqu'il connut l'envie ;
Lui-même il s'est couvert de trop d'ignominie.
N'est-il pas bien puni, puisque je suis heureux ?
Ah ! ce seul châtiment suffit à l'envieux.

CLÉON.

Généreux Ariston, vous êtes trop facile.
Mon cœur admire en vous cette vertu tranquille.
Étant homme privé, vous pouvez pardonner ;
Je suis homme public, je le dois condamner.
Un peuple renommé, dont les mœurs sont l'étude,
Fit autrefois des lois contre l'ingratitude :
Je suis ce grand exemple, et je dois vous venger
Des envieux ingrats qu'on ne peut corriger[1].

1. On eut recours, en effet, au lieutenant de police pour se venger de Desfontaines. Celui-ci fut contraint de désavouer par écrit le libelle qu'il avait composé contre Voltaire, *la Voltairomanie*. (G. A.)

FIN DE L'ENVIEUX.

PANDORE

OPÉRA EN CINQ ACTES

(1740)

AVERTISSEMENT

DE BEUCHOT.

L'opéra de *Pandore*, que Voltaire appelle aussi *Prométhée* [1], et par plaisanterie *le Péché originel*, fut composé en 1740. L'auteur désirait beaucoup que sa pièce fût représentée [2]. Il avait, en 1744, confié *Pandore* « à Mme Dupin, qui voulait s'en amuser, et l'orner de quelques croches avec M. de Franqueville et Jéliotte [3] ». Mais, de son côté, Richelieu l'avait donnée à mettre en musique à Royer, qui la fit retoucher et arranger par Sireuil, ancien porte-manteau du roi; ce dont Voltaire fut très-mécontent.

J.-B. de Laborde ayant fait une nouvelle musique pour *Pandore*, Voltaire espéra que sa pièce paraîtrait au théâtre pour les fêtes du mariage du Dauphin (depuis Louis XVI) en 1770; puis à celles pour le mariage du comte d'Artois (depuis Charles X) en 1773; il n'en fut rien : *Pandore* n'a jamais été jouée.

Cet opéra avait été imprimé, en 1748, dans le tome III de l'édition des *Œuvres de Voltaire*, faite à Dresde cette année. Il est au tome IV de l'édition faite, en 1752, dans la même ville; et c'est de cette édition de 1752 que date une faute d'impression longtemps répétée, dont je parle dans une note [4].

1. Lettres à Cideville, 8 mai 1744; à Hénault, 15 octobre 1754; à d'Argental, 21 septembre 1754; à Cideville, 23 janvier 1755.
2. Lettres à d'Argental, 2 février et 12 mars 1740.
3. Lettre à Cideville, 8 mai 1744.
4. Voyez la note de la page 583.

PERSONNAGES

PROMÉTHÉE, fils du Ciel et de la Terre, demi-dieu.
PANDORE.
JUPITER.
MERCURE.
NÉMÉSIS.
NYMPHES.
TITANS.
DIVINITÉS CÉLESTES.
DIVINITÉS INFERNALES.

PANDORE

OPÉRA

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente une campagne, et des montagnes dans le fond.)

SCÈNE I.

PROMÉTHÉE, CHOEUR; PANDORE,
dans l'enfoncement, couchée sur une estrade.

PROMÉTHÉE.

Prodige de mes mains, charmes que j'ai fait naître,
Je vous appelle en vain, vous ne m'entendez pas :
Pandore, tu ne peux connaître
Ni mon amour ni tes appas.
Quoi ! j'ai formé ton cœur, et tu n'es pas sensible !
Tes beaux yeux ne peuvent me voir !
Un impitoyable pouvoir
Oppose à tous mes vœux un obstacle invincible ;
Ta beauté fait mon désespoir.
Quoi ! toute la nature autour de toi respire !
Oiseaux, tendres oiseaux, vous chantez, vous aimez ;
Et je vois ses appas languir inanimés,
La mort les tient sous son empire.

SCÈNE II.

PROMÉTHÉE, LES TITANS, ENCELADE,
ET TYPHON, ETC.

ENCELADE ET TYPHON.

Enfant de la terre et des cieux,
Tes plaintes et tes cris ont ému ce bocage.
Parle, quel est celui des dieux
Qui t'ose faire quelque outrage?

PROMÉTHÉE, en montrant Pandore.

Jupiter est jaloux de mon divin ouvrage;
Il craint que cet objet n'ait un jour des autels;
Il ne peut sans courroux voir la terre embellie;
Jupiter à Pandore a refusé la vie!
Il rend mes chagrins éternels.

TYPHON.

Jupiter? quoi! c'est lui qui formerait nos âmes?
L'usurpateur des cieux peut être notre appui?
Non, je sens que la vie et ses divines flammes
Ne viennent point de lui.

ENCELADE, en montrant Typhon son frère.

Nous avons pour aïeux la Nuit et le Tartare.
Invoquons l'éternelle Nuit;
Elle est avant le Jour qui luit.
Que l'Olympe cède au Ténare.

TYPHON.

Que l'enfer, que mes dieux répandent parmi nous
Le germe éternel de la vie:
Que Jupiter en frémisse d'envie,
Et qu'il soit vainement jaloux.

PROMÉTHÉE ET LES DEUX TITANS.

Écoutez-nous, dieux de la nuit profonde:
De nos astres nouveaux contemplez la clarté;
Accourez du centre du monde;
Rendez féconde
La terre qui m'a porté;
Animez la beauté;
Que votre pouvoir seconde
Mon heureuse témérité!

PROMÉTHÉE.

Au séjour de la nuit vos voix ont éclaté;
Le jour pâlit, la terre tremble;
Le monde est ébranlé, l'Érèbe se rassemble.

(Le théâtre change, et représente le chaos. Tous les dieux de l'enfer viennent sur la scène.)

CHOEUR DES DIEUX INFERNAUX.

Nous détestons
La lumière éternelle;
Nous attendons
Dans nos gouffres profonds
La race faible et criminelle
Qui n'est pas née encore, et que nous haïssons.

NÉMÉSIS.

Les ondes du Léthé, les flammes du Tartare
Doivent tout ravager.
Parlez, qui voulez-vous plonger
Dans les profondeurs du Ténare?

PROMÉTHÉE.

Je veux servir la terre, et non pas l'opprimer.
Hélas! à cet objet j'ai donné la naissance,
Et je demande en vain qu'il s'anime, qu'il pense,
Qu'il soit heureux, qu'il sache aimer.

LES TROIS PARQUES.

Notre gloire est de détruire,
Notre pouvoir est de nuire:
Tel est l'arrêt du sort.
Le ciel donne la vie, et nous donnons la mort.

PROMÉTHÉE.

Fuyez donc à jamais ce beau jour qui m'éclaire:
Vous êtes malfaisants, vous n'êtes point mes dieux.
Fuyez, destructeurs odieux
De tout le bien que je veux faire;
Dieux des malheurs, dieux des forfaits,
Ennemis funèbres,
Replongez-vous dans les ténèbres;
Ennemis funèbres,
Laissez le monde en paix.

NÉMÉSIS.

Tremble, tremble pour toi-même;
Crains notre retour,
Crains Pandore et l'Amour.

Le moment suprême
Vole sur tes pas.
Nous allons déchaîner les démons des combats;
Nous ouvrirons les portes du trépas.
Tremble, tremble pour toi-même.

(Les dieux des enfers disparaissent. On revoit la campagne éclairée et riante. Les Nymphes des bois et des campagnes sont de chaque côté du théâtre.)

PROMÉTHÉE.

Ah! trop cruels amis! pourquoi déchaîniez-vous,
Du fond de cette nuit obscure,
Dans ces champs fortunés, et sous un ciel si doux,
Ces ennemis de la nature?
Que l'éternel chaos élève entre eux et nous
Une barrière impénétrable!
L'enfer implacable
Doit-il animer
Ce prodige aimable
Que j'ai su former?
Un dieu favorable
Le doit enflammer.

ENCELADE.

Puisque tu mets ainsi la grandeur de ton être
A verser des bienfaits sur ce nouveau séjour,
Tu méritais d'en être le seul maître.
Monte au ciel, dont tu tiens le jour;
Va ravir la céleste flamme:
Ose former une âme,
Et sois créateur à ton tour.

PROMÉTHÉE.

L'Amour est dans les cieux; c'est là qu'il faut me rendre:
L'Amour y règne sur les dieux.
Je lancerai ses traits, j'allumerai ses feux:
C'est le dieu de mon cœur, et j'en dois tout attendre.
Je vole à son trône éternel:
Sur les ailes des vents l'Amour m'enlève au ciel.

(Il s'envole.)

CHŒUR DE NYMPHES.

Volez, fendez les airs, et pénétrez l'enceinte
Des palais éternels;
Ramenez les plaisirs du séjour de la crainte;
En répandant des biens méritez des autels.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

(Le théâtre représente la même campagne. Pandore, inanimée, est sur une estrade. Un char brillant de lumière descend du ciel.)

PROMÉTHÉE, PANDORE, NYMPHES, TITANS, CHOEURS, ETC.

UNE DRYADE.

Chantez, nymphes des bois, chantez l'heureux retour
Du demi-dieu qui commande à la terre :
Il vous apporte un nouveau jour ;
Il revient dans ce doux séjour
Du séjour brillant du tonnerre:
Il revole en ces lieux sur le char de l'Amour.

CHOEUR DE NYMPHES.

Quelle douce aurore
Se lève sur nous !
Terre, jeune encore,
Embellissez-vous.
Brillantes fleurs, qui parez nos campagnes ;
Sommets des superbes montagnes,
Qui divisez les airs, et qui portez les cieux ;
O nature naissante,
Devenez plus charmante,
Plus digne de ses yeux !

PROMÉTHÉE, descendant du char, le flambeau à la main.

Je le ravis aux dieux, je l'apporte à la terre,
Ce feu sacré du tendre Amour,
Plus puissant mille fois que celui du tonnerre,
Et que les feux du dieu du jour.

LE CHOEUR DES NYMPHES.

Fille du ciel, âme du monde,
Passez dans tous les cœurs:

L'air, la terre, et l'onde
Attendent vos faveurs.

PROMÉTHÉE, approchant de l'estrade où est Pandore.

Que ce feu précieux, l'astre de la nature,
Que cette flamme pure
Te mette au nombre des vivants.
Terre, sois attentive à ces heureux instants:
Lève-toi, cher objet, c'est l'Amour qui l'ordonne;
A sa voix obéis toujours:
Lève-toi, l'Amour te donne
La vie, un cœur, et de beaux jours.

(Pandore se lève sur son estrade, et marche sur la scène.)

CHŒUR.

Ciel! ô ciel! elle respire!
Dieu d'amour, quel est ton empire[1]!

PANDORE.

Où suis-je? et qu'est-ce que je voi?
Je n'ai jamais été; quel pouvoir m'a fait naître?
J'ai passé du néant à l'être.
Quels objets ravissants semblent nés avec moi!

(On entend une symphonie.)

Ces sons harmonieux enchantent mes oreilles;
Mes yeux sont éblouis de l'amas des merveilles
Que l'auteur de mes jours prodigue sur mes pas.
Ah! d'où vient qu'il ne paraît pas?
De moment en moment je pense et je m'éclaire.
Terre qui me portez, vous n'êtes point ma mère;
Un dieu sans doute est mon auteur:
Je le sens, il me parle, il respire en mon cœur.

(Elle s'assied au bord d'une fontaine.)

1. Dans sa lettre à Chabanon, du 11 janvier 1768, Voltaire proposait, après ce vers, de mettre :

PROMÉTHÉE.

Je revole aux autels du plus charmant des dieux.
Son ouvrage m'étonne et sa beauté m'enflamme.
Amour, descends tout entier dans son âme,
Comme tu règnes dans ses yeux!

Mais dans sa lettre au même, du 29 janvier, au lieu de ces quatre vers, il propose:

Observons ses appas naissants,
Sa surprise, son trouble, et son premier usage
Des célestes présents
Dont l'Amour a fait son partage. (B.)

Ciel ! est-ce moi que j'envisage ?
Le cristal de cette onde est le miroir des cieux ;
La nature s'y peint ; plus j'y vois mon image,
Plus je dois rendre grâce aux dieux.

NYMPHES ET TITANS.

(On danse autour d'elle.)

Pandore, fille de l'Amour,
Charmes naissants, beauté nouvelle,
Inspirez à jamais, sentez à votre tour
Cette flamme immortelle
Dont vous tenez le jour.

(On danse.)

PANDORE, apercevant Prométhée au milieu des Nymphes.

Quel objet attire mes yeux !
De tout ce que je vois, dans ces aimables lieux,
C'est vous, c'est vous, sans doute, à qui je dois la vie.
Du feu de vos regards que mon âme est remplie !
Vous semblez encor m'animer.

PROMÉTHÉE.

Vos beaux yeux ont su m'enflammer
Lorsqu'ils ne s'ouvraient pas encore :
Vous ne pouviez répondre, et j'osais vous aimer.
Vous parlez, et je vous adore.

PANDORE.

Vous m'aimez ! cher auteur de mes jours commencés,
Vous m'aimez ! et je vous dois l'être !
La terre m'enchantait ; que vous l'embellissez !
Mon cœur vole vers vous, il se rend à son maître ;
Et je ne puis connaître
Si ma bouche en dit trop, ou n'en dit pas assez[1].

PROMÉTHÉE.

Vous n'en sauriez trop dire, et la simple nature
Parle sans feinte et sans détour.
Que toujours la race future
Prononce ainsi le nom d'Amour !

(Ensemble.)

Charmant Amour, éternelle puissance,
Premier dieu de mon cœur,

1. Ces deux couplets sont dans la manière de Quinault, et la scène entière rappelle la fameuse entrevue de l'Amour et de Psyché dans la *Psyché* de Corneille. (G. A.)

Amour, ton empire commence:
C'est l'empire du bonheur.

PROMÉTHÉE.

Ciel! quelle épaisse nuit, quels éclats du tonnerre,
Détruisent les premiers instants
Des innocents plaisirs que possédait la terre!
Quelle horreur a troublé mes sens!

(Ensemble.)

La terre frémit, le ciel gronde;
Des éclairs menaçants
Ont percé la voûte profonde
De ces astres naissants.
Quel pouvoir ébranle le monde
Jusqu'en ses fondements?

(On voit descendre un char sur lequel sont Mercure, la Discorde, Némésis, etc.)

MERCURE.

Un héros téméraire a pris le feu céleste:
Pour expier ce vol audacieux,
Montez, Pandore, au sein des dieux.

PROMÉTHÉE.

Tyrans cruels!

PANDORE.

Ordre funeste!
Larmes que j'ignorais, vous coulez de mes yeux.

MERCURE.

Obéissez, montez aux cieux.

PANDORE.

Ah! j'étais dans le ciel en voyant ce que j'aime.

PROMÉTHÉE.

Cruels! ayez pitié de ma douleur extrême.

PANDORE ET PROMÉTHÉE.

Barbares, arrêtez.

MERCURE.

Venez, montez aux cieux, partez:
Jupiter commande;
Il faut qu'on se rende
A ses volontés.
Venez, montez aux cieux, partez.
Vents, obéissez-nous, et déployez vos ailes;
Vents, conduisez Pandore aux voûtes éternelles.

(Le char disparaît.)

PROMÉTHÉE.

On l'enlève : tyrans jaloux,
Dieux, vous m'arrachez mon partage;
Il était plus divin que vous :
Vous étiez malheureux, vous étiez en courroux
Du bonheur qui fut mon ouvrage;
Je ne devais qu'à moi ce bonheur précieux.
J'ai fait plus que Jupiter même,
Je me suis fait aimer. J'animais ces beaux yeux;
Ils m'ont dit en s'ouvrant : Vous m'aimez, je vous aime.
Elle vivait par moi, je vivais dans son cœur,
Dieux jaloux, respectez nos chaînes.
O Jupiter! ô fureurs inhumaines!
Éternel persécuteur,
De l'infortune créateur[1],
Tu sentiras toutes mes peines.
Je braverai ton pouvoir:
Ta foudre épouvantable
Sera moins redoutable
Que mon amour au désespoir.

1. Dans sa lettre à Chabanon, du 18 décembre 1767, Voltaire se plaint des imprimeurs, qui avaient mis :

De l'infortuné créateur.

La faute n'est pas dans l'édition de 1748; mais on la commit dans l'édition de 1752. (B.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

(Le théâtre représente le palais de Jupiter, brillant d'or et de lumière.)

JUPITER, MERCURE.

JUPITER.

Je l'ai vu cet objet sur la terre animé;
Je l'ai vu, j'ai senti des transports qui m'étonnent:
Le ciel est dans ses yeux[1], les grâces l'environnent;
Je sens que l'Amour l'a formé.

MERCURE.

Vous régnez, vous plairez, vous la rendrez sensible,
Vous allez éblouir ses yeux à peine ouverts.

JUPITER.

Non, je ne fus jamais que puissant et terrible :
Je commande à l'Olympe, à la terre, aux enfers;
Les cœurs sont à l'Amour. Ah! que le sort m'outrage!
Quand il donna les cieux, quand il donna les mers,
Quand il divisa l'univers,
L'Amour eut le plus beau partage.

MERCURE.

Que craignez-vous? Pandore à peine a vu le jour,
Et d'elle-même encore à peine a connaissance :
Aurait-elle senti l'amour
Dès le moment de sa naissance?

JUPITER.

L'Amour instruit trop aisément.
Que ne peut point Pandore? elle est femme, elle est belle.
La voilà : jouissons de son étonnement.
Retirons-nous pour un moment
Sous les arcs lumineux de la voûte éternelle.
Cieux, enchantez ses yeux, et parlez à son cœur;

1. Cet hémistiche est dans *la Henriade*, chant VII, vers 156. (B.)

Vous déploierez en vain ma gloire et ma splendeur :
Vous n'avez rien de si beau qu'elle.

(Il se retire.)

PANDORE.

A peine j'ai goûté l'aurore de la vie;
Mes yeux s'ouvraient au jour, mon cœur à mon amant ;
Je n'ai respiré qu'un moment.
Douce félicité, pourquoi m'es-tu ravie?
On m'avait fait craindre la mort;
Je l'ai connue, hélas! cette mort menaçante:
N'est-ce pas mourir, quand le sort
Nous ravit ce qui nous enchante?
Dieux, rendez-moi la terre et mon obscurité,
Ce bocage où j'ai vu l'amant qui m'a fait naître :
Il m'avait deux fois donné l'être:
Je respirais, j'aimais : quelle félicité!
A peine j'ai goûté l'aurore de la vie, etc.

(Tous les dieux avec tous leurs attributs entrent sur la scène.)

CHŒUR DES DIEUX.

Que les astres se réjouissent!
Que tous les dieux applaudissent
Au dieu de l'univers!
Devant lui les soleils pâlissent.

NEPTUNE.

Que le sein des mers,

PLUTON.

Le fond des enfers,

CHŒUR DES DIEUX.

Les mondes divers,
Retentissent
D'éternels concerts.
Que les astres, etc.

PANDORE.

Que tout ce que j'entends conspire à m'effrayer!
Je crains, je hais, je fuis cette grandeur suprême.
Qu'il est dur d'entendre louer
Un autre dieu que ce que j'aime!

LES TROIS GRACES.

Fille du charmant Amour,
Régnez dans son empire;
La terre vous désire,
Le ciel est votre cour.

PANDORE.

Mes yeux sont offensés du jour qui m'environne :
Rien ne me plaît, et tout m'étonne.
Mes déserts avaient plus d'appas.
Disparaissez, ô splendeur infinie!
Mon amant ne vous voit pas.
(On entend une symphonie.)
Cessez, inutile harmonie!
Il ne vous entend pas.
(Le chœur recommence. Jupiter sort d'un nuage.)

JUPITER.

Nouveau charme de la nature,
Digne d'être éternel,
Vous tenez de la terre un corps faible et mortel,
Et vous devez cette âme inaltérable et pure
Au feu sacré du ciel.
C'est pour les dieux que vous venez de naître;
Commencez à jouir de la divinité :
Goûtez auprès de votre maître
L'heureuse immortalité.

PANDORE.

Le néant d'où je sors à peine
Est cent fois préférable à ce présent cruel:
Votre immortalité, sans l'objet qui m'enchaîne,
N'est rien qu'un supplice immortel.

JUPITER.

Quoi! méconnaissez-vous le maître du tonnerre?
Dans les palais des dieux regrettez-vous la terre

PANDORE.

La terre était mon vrai séjour;
C'est là que j'ai senti l'amour.

JUPITER.

Non, vous n'en connaissez qu'une image infidèle,
Dans un monde indigne de lui.
Que l'amour tout entier, que sa flamme éternelle,
Dont vous sentiez une étincelle,
De tous ses traits de feu nous embrase aujourd'hui

PANDORE.

Je les ai tous sentis, du moins j'ose le croire;
Ils ont égalé mes tourments.
Ah! vous avez pour vous la grandeur et la gloire;
Laissez les plaisirs aux amants.

Vous êtes dieu, l'encens doit vous suffire ;
Vous êtes dieu, comblez mes vœux.
Consolez tout ce qui respire ;
Un dieu doit faire des heureux.

JUPITER.

Je veux vous rendre heureuse, et par vous je veux l'être.
Plaisirs, qui suivez votre maître,
Ministres plus puissants que tous les autres dieux,
Déployez vos attraits, enchantez ses beaux yeux :
Plaisirs, vous triomphez dès qu'on peut vous connaître.

(Les Plaisirs dansent autour de Pandore en chantant ce qui suit.)

CHOEUR.

Aimez, aimez, et régnez avec nous ;
Le dieu des dieux est seul digne de vous.

UNE VOIX.

Sur la terre on poursuit avec peine
Des plaisirs l'ombre légère et vaine ;
Elle échappe, et le dégoût la suit.
Si Zéphire un moment plaît à Flore,
Il flétrit les fleurs qu'il fait éclore ;
Un seul jour les forme et les détruit.

CHOEUR.

Aimez, aimez, et régnez avec nous ;
Le dieu des dieux est seul digne de vous[1].

UNE VOIX.

Les fleurs immortelles
Ne sont qu'en nos champs.
L'Amour et le Temps
Ici n'ont point d'ailes.

CHOEUR.

Aimez, aimez, et régnez avec nous ;
Le dieu des dieux est seul digne de vous.

1. A ces vers le porte-manteau du roi Sireuil avait substitué :

Les Grâces
Sont sur vos traces ;
Régnez.
Triomphez ;
Un tendre amour
Veut du retour.

Le parterre pourrait, pour *retour*, écrit Voltaire, donner des sifflets. (G. A.)

PANDORE.

Oui, j'aime, oui, doux plaisirs, vous redoublez ma flamme ;
Mais vous redoublez ma douleur.
Dieux charmants, si c'est vous qui faites le bonheur,
Allez au maître de mon âme.

JUPITER.

Ciel ! ô ciel ! quoi ! mes soins ont ce succès fatal ?
Quoi ! j'attendris son âme, et c'est pour mon rival !

MERCURE, arrivant sur la scène.

Jupiter, arme-toi du foudre ;
Prends tes feux, va réduire en poudre
Tes ennemis audacieux.
Prométhée est armé ; les Titans furieux
Menacent les voûtes des cieux ;
Ils entassent des monts la masse épouvantable :
Déjà leur foule impitoyable
Approche de ces lieux.

JUPITER.

Je les punirai tous... Seul, je suffis contre eux.

PANDORE.

Quoi ! vous le puniriez, vous qui causez sa peine ?
Vous n'êtes qu'un tyran jaloux et tout-puissant.
Aimez-moi d'un amour encor plus violent,
Je vous punirai par ma haine.

JUPITER.

Marchons, et que la foudre éclate devant moi.

PANDORE.

Cruel ! ayez pitié de mon mortel effroi :
Jugez de mon amour, puisque je vous implore.

JUPITER, à Mercure.

Prends soin de conduire Pandore.
Dieux, que mon cœur est désolé !
J'éprouve les horreurs qui menacent le monde.
L'univers reposait dans une paix profonde[1] ;
Une beauté paraît, l'univers est troublé.

(Il sort.)

PANDORE.

O jours de ma naissance ! ô charmes trop funestes !
Désirs naissants, que vous étiez trompeurs !

1. Racine a dit dans *Alexandre*, acte II, scène II :

L'Inde se reposait dans une paix profonde. (B.)

Quoi! la beauté, l'amour, et les faveurs célestes,
Tous les biens ont fait mes malheurs!
Amour, qui m'as fait naître, apaise tant d'alarmes:
N'es-tu pas souverain des dieux?
Viens sécher mes larmes,
Enchaîne et désarmes
La terre et les cieux.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

(Le théâtre représente les Titans armés, et des montagnes dans le fond; plusieurs géants sont sur les montagnes, et entassent des rochers.

PROMÉTHÉE, LES TITANS.

ENCELADE.

Oui, nos frères et nous, et toute la nature,
Ont senti ta cruelle injure.
La terrible vengeance est déjà dans nos mains [1]:
Vois-tu ces monts pendants en précipices?
Vois-tu ces rochers entassés?
Ils seront bientôt renversés
Sur les barbares dieux qui nous ont offensés.
Nous punirons les injustices
De nos tyrans jaloux, par nos mains terrassés.

PROMÉTHÉE.

Terre, contre le ciel apprends à te défendre.
Trompettes et tambours, organes des combats,
Pour la première fois vos sons se font entendre;
Éclatez, guidez nos pas.

(On sort au son des trompettes.)

Le ciel sera le prix de votre heureux courage.
Amis, je ne prétends que Pandore et sa foi.
Laissez-moi ce juste partage;
Marchez, Titans, et suivez-moi.

CHOEURS DE TITANS.

Courons aux armes
Contre ces dieux cruels;

1. Ce vers est sans rime dans toutes les éditions. (B.)

Répandons les alarmes
Dans les cœurs immortels.
Courons aux armes
Contre ces dieux cruels.

PROMÉTHÉE.

Le tonnerre en éclats répond à nos trompettes.

(Un char, qui porte les dieux, descend sur les montagnes, au bruit du tonnerre. Pandore est auprès de Jupiter. Prométhée continue.)

Jupiter quitte ses retraites;
La foudre a donné le signal:
Commençons ce combat fatal.

(Les géants montent.)

CHOEURS DE NYMPHES, qui bordent le théâtre.

Tambours, trompettes, et tonnerre,
Dieux et Titans, que faites-vous?
Vous confondez, par vos terribles coups,
Les enfers, le ciel et la terre.

(Bruit du tonnerre et des trompettes)

LES TITANS.

Cédez, tyrans de l'univers;
Soyez punis de vos fureurs cruelles:
Tombez, tyrans.

LES DIEUX.

Mourez, rebelles.

LES TITANS.

Tombez, descendez dans nos fers.

LES DIEUX.

Précipitez-vous aux enfers.

PANDORE.

Terre, ciel, ô douleur profonde!
Dieux, Titans, calmez mon effroi.
J'ai causé les malheurs du monde:
Terre, ciel, tout périt pour moi.

LES TITANS.

Lançons nos traits.

LES DIEUX.

Frappez, tonnerre.

LES TITANS.

Renversons les dieux.

LES DIEUX.

Détruisons la terre.

(Ensemble.)

Tombez, descendez dans nos fers;
Précipitez-vous aux enfers.

(Il se fait un grand silence; un nuage brillant descend; le Destin paraît au milieu des nuages.)

LE DESTIN[1].

Arrêtez; le Destin, qui vous commande à tous,
Veut suspendre vos coups.

(Il se fait encore un silence.)

PROMÉTHÉE.

Être inaltérable,
Souverain des temps,
Dicte à nos tyrans
Ton ordre irrévocable.

CHOEUR.

O Destin, parle, explique-toi:
Les dieux fléchiront sous ta loi.

LE DESTIN, au milieu des dieux, qui se rassemblent autour de lui.

Cessez, cessez, guerre funeste;
Ce jour forme un autre univers.
Souverains du séjour céleste,
Rendez Pandore à ses déserts.
Dieux, comblez cet objet de tous vos dons divers.
Titans, qui jusqu'au ciel avez porté la guerre,
Malheureux, soyez terrassés;
A jamais gémissez
Sous ces monts renversés,
Qui vont retomber sur la terre.

(Les rochers se détachent et retombent. Le char des dieux descend sur la terre. On remet Pandore à Prométhée.)

JUPITER.

O Destin! le maître des dieux
Est l'esclave de ta puissance.
Eh bien! sois obéi; mais que ce jour commence
Le divorce éternel de la terre et des cieux.
Némésis, sors des sombres lieux.

(Némésis sort du fond du théâtre, et Jupiter continue.)

1. « Je ne haïrais pas, écrit Voltaire à d'Argental, que le Destin lui-même parût au milieu du combat et réglât les deux partis. Il n'y aura pas grand mal quand Jupiter aura un peu tort; il est accoutumé, sur la scène de l'Opéra, à ne pas jouer le beau rôle; et, sur la scène de ce monde, quels reproches ne lui fait-on pas? Dans ce monde chacun l'accuse, et sur le théâtre il reçoit des soufflets. »

Séduis le cœur, trompe les yeux
De la beauté qui m'offense.
Pandore, connais ma vengeance
Jusque dans mes dons précieux.
Que cet instant commence
Le divorce éternel de la terre et des cieux.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

(Le théâtre représente un bocage, à travers lequel on voit les débris des rochers.)

PROMÉTHÉE, PANDORE.

PANDORE, tenant la boîte.

Eh quoi! vous me quittez, cher amant que j'adore?
Êtes-vous soumis ou vainqueur?

PROMÉTHÉE.

La victoire est à moi, si vous m'aimez encore.
L'Amour et le Destin parlent en ma faveur.

PANDORE.

Eh quoi! vous me quittez, cher amant que j'adore?

PROMÉTHÉE.

Les Titans sont tombés; plaignez leur sort affreux.
Je dois soulager leur chaîne.
Apprenons à la race humaine
A secourir les malheureux.

PANDORE.

Demeurez un moment. Voyez votre victoire.
Ouvrons ce don charmant du souverain des dieux:
Ouvrons.

PROMÉTHÉE.

Que faites-vous? hélas! daignez me croire.
Je crains tout d'un rival; et ces soins curieux
Sont des piéges nouveaux que vous tendent les dieux.

PANDORE.

Quoi! vous pensez...?

PROMÉTHÉE.

Songez à ma prière,

Songez à l'intérêt de la nature entière,
Et du moins attendez mon retour en ces lieux.

PANDORE.

Eh bien! vous le voulez; il faut vous satisfaire.
Je soumets ma raison : je ne veux que vous plaire.
Je jure, je promets à mes tendres amours
De vous croire toujours.

PROMÉTHÉE.

Vous me le promettez?

PANDORE.

J'en jure par vous-même.
On obéit dès que l'on aime.

PROMÉTHÉE.

C'en est assez, je pars, et je suis rassuré.
Nymphes des bois, redoublez votre zèle;
Chantez cet univers détruit et réparé.
Que tout s'embellisse à son gré,
Puisque tout est formé pour elle.

(Il sort.)

UNE NYMPHE.

Voici le siècle d'or, voici le temps de plaire.
Doux loisir, ciel pur, heureux jours,
Tendres amours,
La nature est votre mère.
Comme elle durez toujours.

UNE AUTRE NYMPHE.

La discorde, la triste guerre,
Ne viendront plus nous affliger :
Le bonheur est né sur la terre.
Le malheur était étranger.
Les fleurs commencent à paraître;
Quelle main pourrait les flétrir?
Les plaisirs s'empressent de naître;
Quels tyrans les feraient périr?

LE CHOEUR répète.

Voici le siècle d'or, etc.

UNE NYMPHE.

Vous voyez l'éloquent Mercure;
Il est avec Pandore, il confirme en ces lieux,
De la part du maître des dieux,

La paix de la nature.

(Les nymphes se retirent; Pandore s'avance avec Némésis, qui paraît sous la figure de Mercure.)

NÉMÉSIS.

Je vous l'ai déjà dit, Prométhée est jaloux;
Il abuse de sa puissance.

PANDORE.

Il est l'auteur de ma naissance,
Mon roi, mon amant, mon époux.

NÉMÉSIS.

Il porte à trop d'excès lés droits qu'il a sur vous.
Devait-il jamais vous défendre
De voir ce don charmant que vous tenez des dieux?

PANDORE.

Il craint tout; son amour est tendre,
Et j'aime à complaire à ses vœux.

NÉMÉSIS.

Il en exige trop, adorable Pandore;
Il n'a point fait pour vous ce que vous méritez.
Il put en vous formant vous donner des beautés
Dont vous manquez peut-être encore.

PANDORE.

Il m'a fait un cœur tendre, il me charme, il m'adore;
Pouvait-il mieux m'embellir?

NÉMÉSIS.

Vos charmes périront.

PANDORE.

Vous me faites frémir!

NÉMÉSIS.

Cette boîte mystérieuse
Immortalise la beauté:
Vous serez, en ouvrant ce trésor enchanté,
Toujours belle, toujours heureuse;
Vous régnerez sur votre époux;
Il sera soumis et facile.
Craignez un tyran jaloux;
Formez un sujet docile.

PANDORE.

Non, il est mon amant, il doit l'être à jamais.
Il est mon roi, mon dieu, pourvu qu'il soit fidèle.
C'est pour l'aimer toujours qu'il faut être immortelle;
C'est pour le mieux charmer que je veux plus d'attraits.

NÉMÉSIS.

Ah! c'est trop vous en défendre[1];
Je sers vos tendres amours:
Je ne veux que vous apprendre
A plaire, à brûler toujours.

PANDORE.

Mais n'abusez-vous point de ma faible innocence?
Auriez-vous tant de cruauté?

NÉMÉSIS.

Ah! qui pourrait tromper une jeune beauté?
Tout prendrait votre défense.

PANDORE.

Hélas! je mourrais de douleur,
Si je méritais sa colère,
Si je pouvais déplaire
Au maître de mon cœur.

NÉMÉSIS.

Au nom de la nature entière,
Au nom de votre époux, rendez-vous à ma voix[2].

PANDORE.

Ce nom l'emporte, et je vous crois;
Ouvrons.

(Elle ouvre la boîte; la nuit se répand sur le théâtre, et l'on entend un bruit souterrain.)

Quelle vapeur épaisse, épouvantable,

1. Voltaire, mécontent de ce couplet, propose dans sa lettre à d'Argental, du 20 septembre 1769, de le remplacer par :

NÉMÉSIS, sous la figure de Mercure.
Confiez-vous à moi, je viens pour vous apprendre
Le grand secret d'aimer et de plaire toujours.

PANDORE.

Ah! si je le croyais!

NÉMÉSIS.

C'est trop vous en défendre.
J'éternise vos amours,
Et vous craignez de m'entendre, etc.

Mais Voltaire ne donne pas la fin du nouveau couplet. Il y manque au moins un vers. (B.)

2. « Vous ne goûtez pas la scène de la friponnerie de Mercure, écrit Voltaire à d'Argental, mais Mercure fait là l'office du serpent qui persuada Ève. Si Ève eût mangé par pure gourmandise, cela eût été bien froid; mais le discours avec le serpent réchauffe l'histoire... Je sais fort bien que l'aventure de Pandore n'est pas à l'honneur des dieux; je n'ai pas prétendu justifier leur providence... Au bout du compte, il faut bien que les dieux soient coupables du mal moral et du mal physique. »

M'a dérobé le jour, et troublé tous mes sens?
Dieu trompeur, ministre implacable!
Ah! quels maux affreux je ressens!
Je me vois punie et coupable.

NÉMÉSIS.

Fuyons de la terre et des airs.
Jupiter est vengé, rentrons dans les enfers.

(Némésis s'abîme; Pandore est évanouie sur un lit de gazon.)

PROMÉTHÉE arrive au fond du théâtre.

O surprise! ô douleur profonde!
Fatale absence! horribles changements!
Quels astres malfaisants
Ont flétri la face du monde?
Je ne vois point Pandore; elle ne répond pas
Aux accents de ma voix plaintive.
Pandore! mais, hélas! de l'infernale rive
Les monstres déchaînés volent dans ces climats.

LES FURIES ET LES DÉMONS, accourant sur le théâtre.

Les temps sont remplis:
Voici notre empire;
Tout ce qui respire
Nous sera soumis.
La triste froidure
Glace la nature
Dans les flancs du Nord.
La Crainte tremblante,
L'Injure arrogante,
Le sombre Remord,
La Guerre sanglante,
Arbitre du sort,
Toutes les furies
Vont avec transport
Dans ces lieux impies
Apporter la mort.

PROMÉTHÉE.

Quoi! la mort en ces lieux s'est donc fait un passage!
Quoi! la terre a perdu son éternel printemps,
Et ses malheureux habitants
Sont tombés en partage
A la fureur des dieux, de l'enfer, et du temps!
Ces nymphes de leurs pleurs arrosent ce rivage.
Pandore! cher objet, ma vie et mon image,

Chef-d'œuvre de mes mains, idole de mon cœur,
Répondez à ma douleur.
Je la vois, de ses sens elle a perdu l'usage.

PANDORE.

Ah! je suis indigne de vous;
J'ai perdu l'univers, j'ai trahi mon époux.
Punissez-moi : nos maux sont mon ouvrage.
Frappez.

PROMÉTHÉE.

Moi, la punir!

PANDORE.

Frappez, arrachez-moi
Cette vie odieuse
Que vous rendiez heureuse,
Ce jour que je vous doi.

CHŒUR DE NYMPHES.

Tendre époux, essuyez ses larmes;
Faites grâce à tant de beauté :
L'excès de sa fragilité
Ne saurait égaler ses charmes.

PROMÉTHÉE.

Quoi! malgré ma prière, et malgré vos serments,
Vous avez donc ouvert cette boîte odieuse?

PANDORE.

Un dieu cruel, par ses enchantements,
A séduit ma raison faible et trop curieuse.
O fatale crédulité!
Tous les maux sont sortis de ce don détesté,
Tous les maux sont venus de la triste Pandore.

L'AMOUR, descendant du ciel.

Tous les biens sont à vous, l'Amour vous reste encore.

(Le théâtre change, et représente le palais de l'Amour.)

L'AMOUR continue.

Je combattrai pour vous le Destin rigoureux.
Aux humains j'ai donné l'être;
Ils ne seront point malheureux
Quand ils n'auront que moi pour maître.

PANDORE.

Consolateur charmant, dieu digne de mes vœux,
Vous qui vivez dans moi, vous, l'âmé de mon âme,
Punissez Jupiter en redoublant la flamme
Dont vous nous embrasez tous deux.

PROMÉTHÉE ET PANDORE.

Le ciel en vain sur nous rassemble
Les maux, la crainte, et l'horreur de mourir.
Nous souffrirons ensemble,
Et ce n'est point souffrir.

L'AMOUR.

Descendez, douce Espérance,
Venez, Désirs flatteurs;
Habitez dans tous les cœurs,
Vous serez leur jouissance.
Fussiez-vous trompeurs,
C'est vous qu'on implore;
Par vous on jouit,
Au moment qui passe et qui fuit,
Du moment qui n'est pas encore.

PANDORE.

Des destins la chaîne redoutable
Nous entraîne à d'éternels malheurs:
Mais l'Espoir, à jamais secourable,
De ses mains viendra sécher nos pleurs.
Dans nos maux il sera des délices;
Nous aurons de charmantes erreurs;
Nous serons au bord des précipices,
Mais l'Amour les couvrira de fleurs.

FIN DE PANDORE.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE DEUXIÈME VOLUME

DU THÉATRE.

FIN DE LA TABLE.

PARIS. — Impr. J. CLAYE. — A. QUANTIN et Ce, rue St-Benoît. — [272.]